2323
226
1857
v.4
SMRS
A20-822

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdurphenri04laco

ŒUVRES

DU

R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME IV

PROPRIÉTÉ DE

V. Poussielgue-Rusand

TOURS. — IMPRIMERIE MAME.

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS

PAR

LE R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME III

ANNÉES 1849 - 1850 - 1851

PARIS
LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND
RUE SAINT-SULPICE, 23

1861

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS

ANNÉE 1849

DU COMMERCE DE L'HOMME AVEC DIEU.

CONFÉRENCES
DE
NOTRE-DAME DE PARIS

ANNÉE 1849

CINQUANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

DU COMMERCE SURNATUREL DE L'HOMME AVEC DIEU.

MONSEIGNEUR (1),

MESSIEURS,

Constatons d'abord le point où nous sommes parvenus dans l'exposition du mystère des destinées, tel que le professe la doctrine catholique. Selon cette doctrine, il existe un être infini, éternel, subsistant par lui-même, qui est un sans être seul ; car il trouve dans sa propre essence les relations d'où résulte avec le mouvement nécessaire de sa vie la plénitude absolue de sa perfection et de sa félicité. Être unique et plein, Dieu se suffisait à lui-même. Aucune nécessité, aucune utilité ne l'appelait hors de lui; il voyait dans son intelligence l'image inépuisable d'une multitude d'êtres différemment limités ; il se sentait la puissance de les faire passer de l'état possible à l'état réel : mais, parfait et heureux dans le développement intérieur de sa triple personnalité, il était libre de ne pas user de sa puissance et de laisser en repos au fond de son esprit le spectacle éternel des mondes qui n'étaient pas. La bonté seule le portait à communiquer gratuitement la vie ; et c'est pourquoi, au jour qu'il lui plut, ou plutôt dans ce jour indivisible qui n'a de moments distincts que pour les êtres passagers qui le regardent, Dieu créa l'univers. Il le créa de manière à réaliser la perspective indéfinie du possible, tel qu'il le voyait dans son intelligence, et l'homme, qui en rassemblait dans sa double nature tous les éléments et tous les traits, fut placé au centre de cette œuvre pour en être le lien et la plus complète représentation. Dieu est ainsi le principe des choses. Mais, par la même raison qui l'a déterminé à en être le principe, il en est aussi la fin, c'est-à-dire le terme ou le but. Car, ayant créé par bonté, il a voulu communiquer à ses créatures sa propre perfection et sa propre béatitude, ce qui ne peut s'accomplir que par l'union intime de leur vie avec la sienne. D'où il suit que la loi générale de tous les êtres créés est d'aspirer à Dieu, les esprits par un effort libre et direct, les corps par leur association aux esprits dans la personne de l'homme. Et afin que cette ascension du fini vers l'infini fût possible, Dieu, auteur des intelligences, leur donna, au jour même de leur création, la vérité et l'amour, la vérité pour le connaître, l'amour pour l'aimer, et le père des êtres se trouva tout ensemble et dans un même moment leur principe, leur fin et leur moyen.

---

(1) Mgr Sibour, archevêque de Paris.

Tel est, Messieurs, le premier plan de la doctrine catholique et le premier plan de nos destinées.

Mais est-ce là tout? Dieu, pour nous attirer à lui, s'est-il borné à mettre sous nos yeux le spectacle de la nature, et à allumer dans notre intelligence l'astre de la raison? Toute autre communication entre lui et nous, une communication plus directe, plus proche, plus profonde, est-elle impossible? Jusqu'au jour où le mystère de notre création se consommera dans l'éternité, n'avons-nous rien de plus à espérer ou à prétendre? Le rationalisme l'affirme; il déclare, et c'est là ce qui le sépare de nous par le fond même de son essence, qu'il n'y a rien entre Dieu et nous que par l'intermédiaire de la raison, que toute autre voie est chimérique, tout autre commerce une imposture ou une illusion. La doctrine catholique n'accepte pas cet arrêt; elle croit, elle enseigne que la nature et la raison ne sont que le péristyle de la vérité, le premier flambeau du temple, et que l'homme, avec ce secours, si grand qu'il soit, est un être incomplet qui ne saurait atteindre au terme de ses destinées, c'est-à-dire à Dieu. Voilà, Messieurs, la question formidable qui est devant vous. Au fond, tout ce que je vous ai dit, l'an dernier, des dogmes chrétiens ne renferme qu'une philosophie spiritualiste; il y a des sages qui s'inclinent avec respect devant cette portion de la vérité religieuse, et si nous n'allions pas plus loin, nous resterions au dedans des limites de la sagesse humaine. La doctrine catholique ne nous le permet pas ; elle nous contraint de franchir ces étroites limites, et de vous enseigner qu'au delà et en outre de l'action créatrice à qui nous devons les éléments de vie, de connaissance et d'amour qui sont en nous, il existe à notre égard une action de Dieu plus pénétrante et plus profonde. Quelle est cette action? Existe-t-elle en réalité? C'est ce qu'il faut savoir.

MONSEIGNEUR,

Vous êtes le troisième archevêque de Paris devant qui j'annonce la parole de Dieu, du haut de cette chaire. Vos deux derniers prédécesseurs ont été tous deux frappés de la foudre ; ils ont tous deux porté à Dieu prématurément le compte rempli et pourtant inachevé de leur épiscopat. L'un avait vu son palais renversé de fond en comble par les mains de la multitude, et après avoir répondu à cet acte de fureur par dix années de bienfaits, il est mort sans avoir obtenu de la justice des hommes la réparation qui était due à sa piété, à son courage et à sa bonté. L'autre s'est offert lui-même en holocauste ; il est tombé en désarmant la guerre civile, et le peuple, ému de cette victime devenue son pacificateur, l'a ramené dans ce temple où il lui a fait un sépulcre plus grand que n'était son trône, et une résurrection aussi glorieuse que l'avait été sa mort. Dieu vous a choisi, Monseigneur, pour succéder à ces deux hommes, et pour continuer l'histoire du siége de saint Denis ; il vous a jugé digne de tenir une place où ne pouvait plus s'asseoir que la charité qui fait le martyr, et que la grandeur d'âme qui fait le citoyen. Je vous souhaite des jours plus heureux que n'ont été les leurs, une gloire moins agitée, une fin moins précoce; non pas que je doutasse de votre cœur si Dieu vous appelait à les égaler dans le péril et dans l'honneur des tribulations, mais parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de souhaiter aux hommes et de leur envoyer des malheurs aussi grands que leurs vertus.

MESSIEURS,

Je ne vous rendrai pas compte de mes actes publics dans l'année mémorable qui vient de se fermer. Le temps peut-être s'est chargé de les expliquer et de les ratifier; je ne vous en dirai pas plus que lui. Ma mission n'est pas de vous parler de moi, mais de vous parler de Dieu, et de vous dans vos rapports avec Dieu. C'est là la montagne où j'ai assis ma vie et où je veux asseoir la vôtre. Montons-y tous ensemble, et de ce haut lieu qui domine le temps et les passions, disons à la terre les seules vérités qui la sauvent.

Puisque Dieu est la fin de l'homme, puisqu'il nous a créés pour être parfaits et heureux en lui, il est manifeste qu'à moins que les plans de la création ne soient ici-bas entièrement trompés, il doit se trouver des hommes qui tendent à leur fin en cherchant et en aimant Dieu. Et cependant aussi, à cause de la liberté humaine, il doit se trouver d'autres hommes qui négligent Dieu, leur principe et leur fin, pour s'abandonner à la séduction des choses créées. Tel est, en effet, le spectacle que nous présente sans interruption l'histoire du monde. A quelque époque qu'on la consulte ou qu'on la regarde, on y voit aux prises deux grands partis qui se disputent le gouvernement des esprits, le parti de Dieu et le parti de l'homme, le parti des saints et celui des sages. Or, s'il est vrai que nous n'ayons d'autre moyen pour arriver à notre fin divine que la nature et la raison, il est manifeste que le parti de Dieu a dû prendre son point d'appui dans les seules ressources de l'ordre naturel. Et pourtant, Messieurs, il n'en est rien. Le parti de Dieu existe, il a toujours existé, il est doué d'une force qu'aucun autre n'a pu abattre, ni les siècles, ni les rois, ni les sages. Les siècles sont venus avec l'empire et les ruses de la durée : le parti de Dieu les a regardés couler, et s'est servi d'eux pour leur survivre. Les rois ont tenu dans leurs mains toute la puissance de l'homme : le parti de Dieu a béni ou maudit leur passage, et, dans un cas comme dans l'autre, il a mis de la terre sur leur tète, et il est demeuré vivant. Les sages ont écrit des livres et se sont fait des noms : le parti de Dieu s'est emparé de leurs livres, et maintenant que leur renommée n'est plus qu'un souvenir sans vertu, il se sert encore de leurs cendres pour garantir sa propre immortalité. Eh bien ! cet opiniâtre et victorieux parti, où puise-t-il, au sein de la caducité générale, son imperturbable vie? Je vous l'ai dit, Messieurs, ce n'est pas dans la nature et la raison. Il reconnaît leurs droits sans doute; il en use à son profit, mais comme des principes qui n'ont point une élévation correspondante à la grandeur de nos destinées, et qui ne sont que l'aurore d'un jour plus parfait. Sa force, il le déclare lui-même, est dans une doctrine qui ne vient pas de la nature et qui déconcerte la raison. C'est là, dans ce foyer mystérieux, que le parti de Dieu puise la lumière qui le guide, la vertu qui le purifie, le courage qui l'élève au-dessus des persécutions du temps. Il ne s'en cache pas, il s'en glorifie.

Si maintenant, au contraire, nous considérons l'autre parti, le parti de l'homme, et que nous cherchions à connaître le fondement de ses convictions et de ses actes, il ne s'en cache pas non plus; il nous déclare très-haut qu'il n'y a pour lui d'autre science que celle de la nature, d'autre vérité que celle dont la raison est le principe, le siége et la démonstration. Que si par delà l'univers il existe un être invisible, affranchi des limites où tous les êtres sont resserrés, le parti de l'homme prétend n'en avoir d'idée que par la révélation intérieure de l'esprit ou par la conclusion qui se tire des phénomènes du monde. Mais, soit qu'il admette ou qu'il repousse l'existence de cet être supérieur, le parti de l'homme n'entretient avec lui aucun commerce réel. Ceux des sages qui ont laissé, comme Platon, une mémoire religieuse, étaient tous pénétrés d'un sérieux respect pour les vestiges d'une tradition dont ils ignoraient l'histoire. Ils avouaient l'infirmité de la pensée humaine abandonnée à ses propres ressources, et ils tâchaient de s'élever vers Dieu par l'effort irrationnel de la prière. Ils appartenaient au parti des saints par le désir, au parti des sages par l'ignorance.

Voilà le fait, Messieurs : partout où Dieu est adoré, il l'est en vertu d'une doctrine surnaturelle; partout où il est méconnu, il l'est au nom de la nature et de la raison. Quelque étrange que soit ce résultat, il n'est pas possible de le nier. Tournez les yeux où vous voudrez, entrez dans tel temple qu'il vous plaira, vous y trouverez au seuil même la prophétie et le sacrement; la prophétie, qui est une parole de Dieu contenant des vérités inaccessibles à la raison; le sacrement, qui est un acte doué par Dieu d'une efficacité supérieure à toutes les forces de la nature. Et quiconque méprise ces deux choses, vous le verrez infailliblement courbé vers la terre, ne sachant de Dieu que son nom, et n'ayant avec lui d'autres rapports que l'ingratitude et l'oubli.

Encore une fois, Messieurs, voilà le fait. Mais que faut-il en conclure? Il faut en conclure que le commerce de l'homme avec Dieu n'est pas fondé sur l'ordre purement naturel, mais sur un ordre plus intime et plus profond qui met en contact direct la personnalité humaine et la personnalité divine. Si vous vous refusez à cette conclusion, vous êtes libres, mais sachez que vous anéantissez tout commerce de l'homme avec Dieu, puisqu'en réalité il n'en existe pas d'autre sur la terre. Peut-être direz-vous qu'il vous importe peu, et que votre opinion est précisément que ce commerce n'est autre chose qu'une imposture ou une illusion.

Ici, Messieurs, la question change de face. Il ne s'agit plus de savoir quel est en réalité dans le genre humain le mode des actes religieux, mais quelle est la valeur logique de ces actes, tels que le genre humain les accomplit. Je dis le genre humain, et c'est la première chose que je dois établir pour donner une base à mes raisonnements. L'humanité est-elle religieuse? Est-elle religieuse sous la forme surnaturelle?

Il semble qu'on ne puisse pas prétendre que l'humanité soit religieuse, puisque j'ai confessé moi-même qu'elle se divisait en deux partis, le parti de Dieu et le parti de l'homme, le parti de la foi et celui de l'incrédulité. Mais il est aisé de voir que cette division, toute réelle qu'elle est, ne détruit pas l'universalité et la perpétuité du culte religieux parmi les hommes, et ainsi ne nous ôte pas le droit d'affirmer que l'humanité est religieuse. En effet, tandis que nul peuple n'apparaît dans l'histoire sans le signe et le palladium d'une foi positive, sans temple, sans autel, sans sacerdoce, c'est-à-dire sans une religion constituée, l'incroyance ne s'y montre que sous une forme individuelle, tantôt proscrite, tantôt tolérée, rarement puissante, et ne parvenant jamais à s'asseoir comme l'expression publique et sociale d'une nation. Loin de s'élever à un caractère universel, l'incroyance n'atteint pas même à l'honneur de la nationalité; elle serpente d'homme à homme, à la façon d'un venin qui s'inocule, et qui, fût-il devenu la peste, reste encore dans son expansion à l'état d'accident et de fléau. Il y a des portions considérables de l'humanité qui ne l'ont jamais connue : tel est l'Orient. Là, sous un ciel splendide et chaud, l'homme lève plus naturellement ses yeux vers la sphère invisible habitée par Dieu ; il croit, il prie, il adore, il contemple, pour ainsi dire, sans y penser, et le doute ou l'incroyance, s'ils abordent son esprit, y laissent plutôt la trace d'un rêve que d'une tentation.

Il en est des temps comme des peuples. Les temps, pris dans leur suite, sont religieux. Si quelques-uns forment une exception, c'est-à-dire présentent un plus grand nombre d'apostasies individuelles, ce sont des temps de décadence qui, en achevant leur cycle douloureux et corrompu, ramènent bientôt du fond de l'éternité avec des jours plus jeunes des croyances plus respectées. Et de même qu'il y a des races à qui l'irréligion n'est pas connue, il y a aussi des âges où ce mystère d'iniquité n'a pas même de nom. Tels furent les premiers siècles de la république romaine ; telle cette époque mémorable où le christianisme ayant achevé le baptême de l'Europe, en retenait les nations passionnées sous le sceptre d'une foi encore unanime.

Soit donc que l'on considère l'humanité dans l'ensemble des peuples qui en forment le corps total, soit qu'on l'envisage dans son développement séculaire, l'incrédulité ne s'y montre qu'à l'état de protestation, avec la faiblesse de l'isolement jusque dans le nombre, avec l'impuissance de la perpétuité jusque dans la durée, et l'homme demeure aux yeux de tous, par son cœur et son histoire, un être religieux.

Mais sous quelle forme l'est-il? Rien assurément n'est plus varié que le spectacle des cultes qui remplissent la terre. Ils diffèrent par la doctrine, par la morale, par les cérémonies, par le sacerdoce, par leurs inimitiés, et il semble impossible, de quelque côté qu'on les regarde, de les ramener à une commune architecture. Et toutefois, Messieurs, il n'en est pas un seul qui, sous le rapport de la force, n'ait le même point de départ et la même constitution. Tous demandent à leurs prosélytes de s'incliner avec le respect et l'obéissance de la loi devant un dogme sacré, c'est-à-dire devant une doctrine descendue de Dieu par une révélation inspirée ou prophétique. Tandis que la science part de l'observation de la nature, et la philosophie de l'investigation de la raison, partout et toujours la religion invoque la prophétie, c'est-à-dire la parole de Dieu communiquée d'abord à un envoyé, puis transmise par la tradition jusqu'aux lèvres du prêtre qui la donnè comme il l'a reçue, pour un héritage inviolable d'en haut. Le savant, le philosophe et le prêtre sont les organes d'un triple enseignement dont les lumières peuvent s'aider d'un reflet mutuel, mais qui tous trois ont leur principe propre et leur incommunicable caractère. Nul ne s'y trompa jamais. Le savant constate, le philosophe raisonne, le prêtre affirme au nom de Dieu. Et ainsi la définition même de ces trois genres d'hommes nous démontre que tout culte est fondé sur une prophétie, soit que réellement l'auteur fût inspiré de Dieu, soit qu'il ait usurpé par une coupable imitation le titre et la puissance de prophète. Nous verrons bientôt, Messieurs, quel est le moyen de discerner le vrai du faux dans une matière où l'imposture a de si graves conséquences; mais ici l'imposture elle-même prouve la vérité que je veux établir. Car, je vous le demande, pourquoi faire un mensonge du nom de Dieu, si le nom de Dieu, appelé en témoignage du dogme, n'était pas nécessaire à la vie de toute religion?

Ainsi, de même que chaque peuple garde la mémoire du législateur ou du conquérant qui le fonda, chaque culte, vrai ou faux, a consacré l'histoire du prophète qui lui apporta du ciel la parole de Dieu. Les Chrétiens nomment Jésus-Christ, les Juifs Moïse, les Perses Zoroastre, les Hindous Bouddha, les Musulmans Mahomet, et s'il est des cultes qui ne connaissent pas personnellement leur divin instituteur, cette ignorance tient à ce qu'ils ne sont, comme le polythéisme des Grecs et des Romains, qu'une corruption confuse de systèmes antérieurs.

Voilà donc toutes les religions, c'est-à-dire l'humanité elle-même en tant que religieuse, qui confesse que le commerce de l'homme avec Dieu repose sur des vérités d'un autre ordre que celles de la raison, sur une lumière différente et plus haute que celle qui éclaire naturellement les intelligences créées. Ce n'est pas tout: à côté de la prophétie, flambeau universel et perpétuel où s'allume la foi, se manifeste et s'impose le sacrement, autre institution réputée divine, qui a pour but la purification, l'élévation et la sanctification de l'âme, son union à Dieu, par une vertu qui surpasse et étonne les forces de la nature. Vous, Messieurs, qui m'écoutez, vous êtes les fils du Sacrement. Vous respiriez à peine, vous n'aviez pas encore ouvert les yeux, vous n'aviez pas pensé, vous n'aviez ni désiré ni demandé, que déjà ceux qui vous aimaient, pleins d'une sollicitude inquiète, vous enlevaient aux premiers regards d'une mère pour vous porter sous l'ombre vaste et silencieuse d'un lieu mystérieux. Un homme est venu; il a versé de l'eau et prononcé des paroles sur votre tête; il a ordonné aux esprits ennemis de se retirer de vous; il est entré dans votre âme pour y ôter le mal et y semer le bien; il vous a donné sa foi et celle de vos pères, une espérance infinie, un amour que la beauté de toutes les créatures ensemble n'aurait pas été capable de vous donner; il vous a tiré des limites de la nature et des obscurités de la raison; il vous a faits membres vivants d'une invisible cité, fils et cohéritiers de Dieu, dignes d'entendre et de répéter son nom, de contempler ses œuvres, de les trouver trop étroites pour vous, et d'aspirer enfin à son éternité comme à votre naturelle et vraie patrie. Tout cela s'est accompli pour vous sans vous. On était pressé, on craignait qu'un jour ne vous enlevât le bénéfice de cette incompréhensible action, et s'il eût fallu choisir entre votre mort présente et votre vie future, ceux qui vous aimaient le plus et qui vous aimaient les premiers, votre mère n'eût pas hésité à vous perdre dans votre naissance, pourvu que vous emportassiez avec vous le signe de la croix dans le signe de l'eau. Vous pouvez aujourd'hui mépriser ces dons: mais, quoi que vous vouliez, vous les avez reçus; quoi que vous fassiez, ils existent, et la foi de trois cents millions d'âmes, appuyée sur la foi de cent générations, vous affirme que le sacre de votre baptême est d'une immortalité contre laquelle aucune révolte n'a de prise ni d'effet.

Je passe, Messieurs, sur les autres sacrements du christianisme ; vous les connaissez tous, et nul de vous ne doute qu'ils ne soient une partie essentielle de la religion du Christ, le moyen qu'elle nous offre pour nous élever de la terre au ciel. Mais en est-il de même dans les autres cultes? Le sacrement est-il chez tous le mode inviolable des communications de l'homme avec Dieu? Oui, chez tous, Messieurs : des forêts sacrées de la Scandinavie aux pagodes bizarres de la Chine, de la pierre des druides à l'autel de la Grèce, des temps les plus modernes aux temps les plus reculés ; partout et toujours le culte est sacramentaire comme le dogme est prophétique. Sacrifices, eaux lustrales, expiations, initiations, rites sanglants et joyeux, voilà ce qui est l'âme de toutes les liturgies et la fonction de tous les sacerdoces. Un seul culte, celui de Mahomet, s'en est montré avare, parce qu'il n'est guère qu'un déisme revêtu de révélation ; et encore Mahomet a-t-il conservé le vestige du sacrifice en même temps qu'il faisait de la prière le fondement pratique de son édifice religieux. Or la prière est elle-même un sacrement, lorsqu'on lui suppose une efficacité d'impétration qui surpasse évidemment la portée d'un acte naturel.

Au lieu donc que la morale devrait être le seul et vrai moyen de nous unir à Dieu, si nous ne consultions que la lumière de la raison, voici que tous les cultes nous présentent pour atteindre à ce but suprême je ne sais quelles opérations dont la vertu gît uniquement dans la volonté qui les institua; et comme la raison est subordonnée à la foi dans l'ordre de l'esprit, la morale est subordonnée au sacrement dans l'ordre de la volonté. Non pas que la foi doive détruire la raison, ni le sacrement la morale; mais au contraire la foi est donnée pour agrandir la raison, et le sacrement pour perfectionner la morale. Or plus ce résultat est extraordinaire, plus son universalité et sa perpétuité, loin de nous inspirer un stérile étonnement, mérite de nous une féconde et respectueuse considération.

C'est pourquoi je vous prie de remarquer que la prophétie et le sacrement ne sont pas une œuvre secrète, cachée au fond des sanctuaires et révélée seulement à des initiés, mais qu'ils lèvent tous les deux leur tête avec la hardiesse de la foi, qu'ils sont tous les deux publics comme la religion.

Or, Messieurs, ce n'est pas peu de chose que la publicité, et surtout une publicité universelle et perpétuelle. Plus qu'en aucun autre siècle, vous pouvez juger combien l'épreuve en est redoutable, puisque tout est plein des ruines qu'elle accomplit chaque jour, et par où elle répond à l'audace de ceux qui l'affrontent avec d'autant plus d'irréflexion qu'il n'y eut jamais dans ce monde moins de défiance de soi et plus de facilité de parler très-loin et très-haut. Autrefois, lorsqu'un homme doué des plus grands dons de l'intelligence, Pythagore, par exemple, croyait avoir reçu du Ciel une pensée utile au bonheur des humains, il en était en quelque sorte effrayé : il la considérait longtemps en lui-même; puis, incertain de son propre génie, il allait de sanctuaire en sanctuaire interroger les sacerdoces fameux par leur tradition, les sciences *blanchies par l'âge*, selon le mot de Platon, et après des années nourries de ces divins entretiens, à peine se croyait-il le droit d'ouvrir ses lèvres pour enseigner à son tour. Ce n'était pas à la foule qu'il osait livrer le fruit de ses longues méditations, mais à de rares disciples, en s'éprouvant avec eux dans des abstinences, des jeûnes, et toutes les austérités d'une vie retirée des hommes. Aussi la gloire, à tout le moins, récompensait ce respect pour la vérité; le nom de Pythagore vivait, si sa doctrine ne vivait pas. Il en est autrement de notre siècle, Messieurs : le plus jeune de nos contemporains ne craint pas, dès qu'il découvre une idée dans son esprit, de la livrer au vent de la publicité; il parle, il écrit, il imprime, il est mécontent si sa pensée ne fait pas en huit jours le tour de l'Europe. La publicité lui obéit; elle emporte de l'Occident à l'Orient la feuille légère qu'une conscience intrépide vient de lui confier, mais elle rapporte le lendemain plus vite encore le silence et l'oubli. Ce que le mystère eût protégé, la publicité le tue. Il est vrai que la publicité est la grande route des intelligences; mais il ne suffit pas de prendre une grande route, il faut la suivre jusqu'au bout, et rien n'est plus difficile ni plus rare, à en juger par le spectacle dont nous sommes les témoins. Notre siècle est le siècle des grandes voies, mais des voies qui sont courtes.

C'est qu'en effet la publicité renferme une confrontation immense de la pensée avec tous les esprits, avec tous les droits, tous les intérêts, tous les établissements, toutes les vérités acquises, toutes les mœurs assurées, avec tout ce qui se meut dans l'espace et dans le temps. Elle est une lutte du nouveau contre l'ancien, du progrès contre la stabilité, et réciproquement de l'ancien contre le nouveau, de la stabilité contre le progrès : lutte sanglante et quotidienne, où il est impossible à ce qui est vain de résister longtemps. C'est pourquoi, Messieurs, même aujourd'hui, l'erreur cherche l'empire dans les ombres du secret. Vous croyez peut-être que le péril du dix-neuvième siècle est dans une publicité sans frein ; il est vrai que cette publicité entraîne beaucoup de maux, mais non pas comparables à ceux qui se préparent dans les complots invisibles de la pensée. Le grand jour n'est que le reflet de la nuit, la publicité n'est que l'écho du silence. Avant que la foudre s'échappe des bouches du volcan, elle a creusé sous terre des sillons d'où elle tire son énergie. Si l'Europe tremble, ce n'est pas parce qu'elle parle, mais parce qu'elle s'est tue longtemps dans les ténèbres des sociétés secrètes. Maintenant, c'est l'heure du jugement, car c'est l'heure de la publicité. Il faut que les doctrines comparaissent au tribunal de l'esprit humain et de l'expérience historique ; il faut qu'elles se dépouillent du charme de l'inconnu et des voiles de l'hypocrisie, qu'elles répondent à toute question, qu'elles satisfassent tout besoin, qu'elles vivent d'elles-mêmes aux prises avec l'inconstance de l'humanité. Aussi, tout jeunes que vous êtes, combien déjà n'en avez-vous pas vus mourir ! Combien ne mourront pas avant que votre propre mortalité vous enlève à ce spectacle d'impuissance et de changement ! Il est dur d'y assister, Messieurs, mais du moins nous y apprenons la vanité de l'erreur devant l'épreuve de la discussion et de la durée.

Admirez donc avec moi dans l'institution sacramentaire et prophétique une publicité de soixante siècles. Les temples étaient ouverts, la fumée du sacrifice montait librement vers le ciel, le sang et l'eau coulaient sur le front des infidèles à la face de l'impie : le monde a vu, et voit encore. On ne lui a rien caché, on ne lui cache rien. Regardez, voici l'urne du baptême ; voici le lieu où la foi s'agenouilla en avouant et réparant ses fautes ; voici le tabernacle où repose sous le signe du pain la chair vivante d'un Dieu : et la parole qui révèle et anime toutes ces choses, vous l'entendez, elle ne s'enfuit pas devant vous, elle vous saisit en face ; elle vous presse, et vous commande au nom de Dieu. Riez, il vous est permis ; frappez votre poitrine, vous le pouvez. Mais que vous répondiez par l'insulte ou par l'adoration, la prophétie subsiste, le sacrement persévère ; demain vous mourrez, et demain ils scelleront votre tombeau. Ne faut-il pas que vous y pensiez ? Ne faut-il pas que vous sachiez d'où vient à cette étrange institution une durée égale à sa publicité, une durée de tous les siècles devant une publicité de tous les temps ?

Encore la publicité n'est-elle pas le dernier caractère par où nous pouvons juger du rôle que jouent dans l'humanité la prophétie et le sacrement. Si l'humanité a des destinées qui ont Dieu pour terme, elle en a aussi qui ont la nature pour horizon ; si elle forme par ses rapports avec Dieu une société divine, elle forme pendant son séjour ici-bas une société purement humaine. Entre ces deux sociétés, si différentes par leur objet, leur mode et leur but, il semble qu'il ne devrait y avoir aucun point de contact, ou du moins que les moyens surnaturels de l'une devraient être étrangers aux effets naturels de l'autre. Il n'en est rien. La prophétie et le sacrement, qui sont la base de la religion, le sont aussi de la société civile. C'est ce qu'ont estimé tous les peuples, puisque tous ont agrégé la religion, sous une forme ou sous une autre, à la chose publique, et ont vénéré dans le sacerdoce un des principaux instruments de la solidité des empires. Le prêtre, le guerrier, le magistrat, tels ont toujours été les trois colonnes de la société humaine: le magistrat par la justice, le guerrier par l'épée, le prêtre par la prophétie et le sacrement, dont il est la vivante incarnation. Ce n'est pas que beaucoup d'autres offices ne concourent à la stabilité comme au mouvement de l'ordre social; tous même, quels qu'ils soient, y ont une honorable part: mais l'honneur a sa hiérarchie aussi bien que tout le reste, et il est assurément remarquable, pour ne pas dire prodigieux, qu'entre tant de ministères humains dont l'utilité et la gloire ne sont pas contestées, le ministère surnaturel du prêtre ait obtenu des peuples une aussi haute place dans l'organisation de leur vie temporelle. Même aujourd'hui, Messieurs, où s'est introduite pour la première fois l'idée de la séparation des choses humaines et divines, cela ne veut pas dire que la religion soit reléguée en dehors des affaires et des intérêts nationaux, mais seulement qu'elle doit agir sur eux par une action plus indépendante de leur maniement extérieur. Elle n'a rien perdu, dans cette situation, de son influence sociale ; elle n'en est pas moins l'âme reconnue de la civilisation du temps, et peut-être y eut-il rarement une époque où sa nécessité, comme principe de l'ordre même humain, fut plus vivement ressentie. Que de ruines, Messieurs, autour de nous ! A quoi, depuis soixante ans, la main de la France n'a-t-elle pas touché pour le détruire? Qu'y reste-t-il debout? Qu'y a-t-il qui ne soit au moins blessé? La vénération s'est enfuie des rois; ni la guerre, ni l'hérédité, ni le choix des révolutions n'ont pu nous créer une monarchie; nous abattons les trônes sans avoir la foi des âges républicains : le respect nous manque envers nos propres œuvres, et nous n'avons plus de force que pour remuer nos ruines. Je me trompe, quelque chose est demeuré grand et honoré dans ce naufrage de toutes les institutions : c'est le magistrat sous sa toge, le soldat sous ses drapeaux, le prêtre dans son temple. Voilà ce qui nous reste, et parce que cela nous reste, tout est encore sauvé.

Que faut-il de plus pour conclure enfin avec certitude que la prophétie et le sacrement ont pénétré jusqu'à la racine de la vie humaine, et dès lors que l'humanité est religieuse sous la forme surnaturelle? Je ne pense pas que vous puissiez contester le fait ; vous ne pouvez plus qu'en repousser les conséquences, et ce sont ces conséquences que je dois établir.

Déjà plus d'une fois, dans le cours de nos entretiens, j'ai appelé votre attention sur l'importance logique de tout établissement qui porte en soi les caractères d'universalité, de perpétuité, de publicité et d'organisation. Ces caractères significatifs, nous les retrouvons dans l'établissement prophétique et sacramentaire, mais avec une force nouvelle qu'il puise dans l'essence même de la prophétie et du sacrement. Car, au lieu que les institutions où on les rencontre d'ordinaire dérivent des besoins et des facultés de l'homme, c'est-à-dire de la constitution naturelle de son être, ici nous ne pouvons plus en expliquer la présence par ce motif, puisque la prophétie et le sacrement appartiennent à un ordre qui confond la nature humaine plus encore qu'il ne la satisfait. Que l'humanité soit religieuse, nous l'entendons volontiers; la raison nous annonce l'existence d'une cause suprême, à qui nous devons tout ce que nous sommes, de qui seule nous pouvons espérer tout ce qui nous manque, et la religion n'étant autre chose qu'un commerce de dépendance, de gratitude et d'amour envers cette cause suprême, il est facile à un cœur droit d'en concevoir la justice et d'en suivre le goût intérieur. Mais au delà de ce cercle, la raison ne rencontre que des abîmes, ou du moins elle ne découvre rien dans sa propre lumière qui lui indique un autre mode de connaître, d'aimer et d'adorer Dieu. Par conséquent ce n'est pas elle qui pousse l'humanité vers cet autre mode; ce n'est pas elle qui ouvre devant nous la carrière obscure où les sacerdoces ont conduit tous les peuples et tous les temps. Rien ne se fait que par un principe d'impulsion; aucune impulsion ne se donne que conformément au principe d'où elle émane. La raison pouvait créer un culte de raison ; elle ne pouvait pas créer un culte dont elle ne possédait aucun élément.

Mais, chose plus remarquable encore, en aucun siècle et en aucun lieu la raison n'a même créé un culte rationnel. Partout, toujours, le culte prophétique et sacramentaire a étouffé le culte rationnel en l'empêchant de se produire. Si ce culte a existé dans quelques cœurs, comme ceux de Pythagore et de Platon, il y est demeuré incertain de lui-même, à l'état d'une inspiration qui cherche à se déterminer sans y parvenir : état incomplet et douloureux, qui arrachait au plus grand des sages cette confession tant de fois citée : « Il faut qu'un maître vienne du ciel pour nous instruire. »

Comment donc la raison, incapable de se donner un culte à elle-même, aurait-elle poussé l'humanité tout entière vers une forme religieuse dont elle n'a ni la conscience, ni l'intelligence? Et si ce n'est pas la raison qui est l'auteur de cette forme religieuse, qui donc en est l'auteur? qui a eu la puissance de l'imposer au genre humain? Vous direz peut-être ceci : L'homme est fait pour Dieu ; il le sent, il le sait ; il est à l'étroit sur cette terre, qui ne lui donne qu'un abri triste et peu durable ; il aspire par le ressort naturel de toutes ses facultés vers la région infinie qui est le terme de sa destinée. Mais il ne connaît pas clairement ce terme où il est attendu ; il en a le pressentiment plutôt que la science, et par l'effet combiné de ce qu'il veut et de ce qu'il ignore, il se crée pour aller à Dieu des moyens qui le rassurent dans sa foi et le consolent dans son désir. Il se persuade que Dieu lui parle; il suppose que certains actes faits en son nom reçoivent de cette invocation sublime une efficacité que la nature toute seule ne peut donner à rien. La prophétie est le songe d'une vérité, le sacrement est l'erreur d'une espérance. Dans le commerce d'un être borné avec un être infini, l'impossible devient naturel, et l'extravagance semble un effort de la raison.

Messieurs, Lucrèce invoquait la peur comme la créatrice des dieux et de leur culte; vous en appelez à de meilleurs sentiments pour expliquer ce mystère : et dans le fait, s'il ne s'agissait que de pratiques individuelles ou locales, on pourrait peut-être considérer les religions positives comme une aberration plus ou moins excusable des sentiments religieux. Mais l'aberration, quels que soient le prestige qui la cause et les noms dont on la décore, ne saurait être la loi de l'humanité. C'est l'humanité qui croit à la prophétie et au sacrement; c'est elle, sans exception, qui s'est soumise à des dogmes dont l'esprit n'a pas l'évidence, à des rites dont la raison n'accepte pas la solidarité : c'est elle, dans ses peuples éminents comme dans ses races dégénérées, dans ses siècles de civilisation comme dans ses âges de barbarie, dans ses sages aussi bien que dans ses simples de cœur. Il est impossible que l'humanité tout entière ait subi par rapport à Dieu une éclipse aussi persévérante de sa vraie et naturelle lumière; il est impossible que Dieu l'ait permis. La vérité est le premier bien que nous ayons reçu de son équitable bonté; elle est en toutes choses le principe de notre perfection et de notre béatitude; nous ne pouvons la perdre sans perdre la racine de tous les dons divins. Et ce serait Dieu lui-même, ses actes, sa mémoire, ses droits sur nous, qui seraient devenus la source corrompue d'une universelle et invétérée superstition ! La vérité mathématique se serait conservée, la vérité religieuse aurait disparu de la terre ! Sans doute la liberté humaine a donné lieu à des égarements de toute nature; mais, outre qu'ils n'ont jamais détruit universellement rien de nécessaire à la vie du genre humain, ils conservaient encore des traces de la vérité. On y reconnaissait la source d'où les passions de l'homme s'étaient détournées, et l'impuissance où il est de créer même une erreur. L'erreur n'est qu'une déviation du vrai, une altération de l'ordre naturel des choses, qui ne peut être totalement anéanti ou changé, si ce n'est par Dieu.

Or ici l'on suppose un égarement universel, qui cependant n'aurait aucune racine dans la constitution physique, intellectuelle et morale de l'homme. D'après cette constitution, telle que le rationalisme se la représente, l'homme ne renferme aucun élément supérieur à la raison ; la raison est le point le plus élevé de son être, le principe et le modérateur de toutes ses autres puissances; en dehors d'elle, il n'aboutit qu'à des rêves, à des chimères, à des folies. Dès lors il est manifeste que tout ce qui n'est pas rationnel est antipathique à l'humanité, et que par conséquent il est impossible de concevoir où l'humanité aurait pris la pensée d'entrer avec Dieu dans des rapports issus d'une autre source que la raison.

Mais, dites-vous, bien que la raison soit véritablement le point le plus élevé de la nature humaine, cependant elle ne connaît pas Dieu avec une clarté suffisante pour s'unir à lui par les forces qu'elle possède, et c'est pourquoi elle aspire à cette union par des procédés qui ne lui sont pas propres, tels que la prophétie et le sacrement.

Messieurs, pardonnez-moi de vous le dire, mais il est impossible de rassembler en une seule phrase plus de contradictions et de non-sens. Quoi! la raison n'a pas en elle le moyen de s'unir à Dieu, et pourtant elle veut s'unir à Dieu! Mais pourquoi le veut-elle? Qui l'y oblige, qui l'en presse, puisqu'elle manque des facultés qui justifieraient cette ambition! Ou Dieu a voulu que l'homme entretînt un commerce avec lui par l'intermédiaire de la raison, ou il ne l'a pas voulu. Dans le premier cas, il a évidemment donné à notre ressort intellectuel une vibration assez puissante pour s'élever jusqu'à lui; dans l'autre cas, la raison, n'étant point appelée à cette haute prérogative, n'en sentira pas plus le besoin que le devoir. Il faut choisir, et quoi que vous choisissiez, vous n'expliquerez pas comment l'homme, être purement rationnel, tend à Dieu par une voie étrangère à sa nature.

Le vulgaire des gens d'esprit résout la difficulté en supposant que le genre humain a été victime d'un certain nombre d'imposteurs qui, de siècle en siècle, ont abusé de sa bonne foi. Primitivement, pensent-ils, l'homme n'avait pour prophète que sa raison, pour sacrement que son cœur; il parlait à Dieu, et Dieu lui parlait dans le sanctuaire de l'âme; la philosophie et la religion se confondant par leur objet et leur méthode, n'étaient qu'une seule et même institution. Il n'y avait ni autel, ni culte, ni sacerdoce ; il n'y avait que l'homme et Dieu. Mais comme il se rencontra un ambitieux pour fonder le premier trône, il s'en rencontra un autre pour fonder le premier temple. Un second suivit, puis un troisième, et bientôt la lèpre prophétique et sacramentaire, consacrée sous le nom de révélation, couvrit de son irrémédiable impureté la conscience du genre humain. La philosophie se sépara de la religion ; quelques sages épars conservèrent dans leur cœur la pure lumière et la sainte liberté des premiers âges du monde; le reste, vil troupeau de l'erreur, se traîna captif sous le joug d'une superstition que rien n'a pu déraciner, sans doute parce qu'elle a pour appui l'habitude, l'antiquité, le nom de Dieu, et aussi la faiblesse innée de la plupart des esprits.

Je ne relèverai pas, Messieurs, l'injure que cette doctrine fait à l'humanité ; vous savez qu'elle est ordinaire en ceux qui se séparent de la foule. Laissons à l'orgueil l'argument du mépris, et donnons-nous la gloire d'une logique calme et digne de la vérité.

Qu'il y ait de faux prophètes, la chose n'est pas douteuse ; que plusieurs aient réussi, l'histoire le prouve, et le christianisme le veut. Mais pourquoi ont-ils réussi? N'ont-ils pas réussi précisément parce qu'il y en a de vrais ? N'ont-ils pas réussi parce que, tout en corrompant la religion, ils en acceptaient la base dogmatique et pratique, insérant dans ce tronc divin des branches étrangères qui y puisaient leur vie? N'ont-ils pas réussi parce qu'ils trouvaient dans le cœur de l'homme, tel que Dieu l'a fait, un complice préparé? L'imposture a besoin, comme toute chose, d'un terrain analogue à sa semence; elle ne germe qu'en vertu d'une fécondité qu'elle reçoit de l'unique source de toute fécondité, qui est la nature. Supposez un fourbe qui ne s'adresse à aucune idée reçue, à aucun sentiment réel, à aucune force préexistante : croyez-vous qu'il parvienne à séduire un homme et une heure? Et cependant, pour expliquer par l'imposture le mystère qui nous préoccupe, il faut qu'il séduise tous les siècles et toutes les générations. Nous possédons l'histoire de quelques-uns de ces hommes extraordinaires qui ont mis au monde une fausse religion; nous connaissons, tout proche de nous, Luther et Mahomet : qu'étaient-ils, sinon des plagiaires et des falsificateurs? Issus d'une institution religieuse préexistante, ils y ont porté une main téméraire, en s'aidant, pour la tronquer, des passions de leur temps. Ils ont dégradé le temple, ils ne l'ont pas bâti. Une portion de l'humanité les a crus, parce qu'elle croyait déjà; elle les a crus prophètes, parce qu'elle croyait aux prophéties; elle a reçu leurs sacrements, parce qu'elle avait déjà des sacrements. Ils n'ont été des causes de l'erreur que par un effet de la vérité.

Voilà pourquoi, Messieurs, le dernier rendez-vous de la question est toujours dans la nature humaine elle-même; l'imposture n'ayant de prise que par là, il faut définitivement qu'elle s'y appuie, et pour qu'elle s'y appuie, il faut qu'elle n'en contredise pas tous les éléments. Or, vous l'avez vu, et je dois encore le répéter, si Dieu n'a rien donné à l'homme au delà de son corps et de son esprit, si la raison est le terme suprême de nos facultés, il est clair que tout ce qui n'y prend pas son origine est pour nous innaturel, chimérique et vain. Telle est la prophétie, nos adversaires l'avouent, tel le sacrement. Et ainsi ne peuvent-ils pas être le fruit de l'imposture, surtout le fruit universel d'une imposture continue, puisqu'il y aurait là un effet sans cause, un édifice sans fondement. Ce n'est donc pas au hasard que la doctrine catholique, après nous avoir exposé tout ce que Dieu a fait pour l'homme dans l'ordre sensible et intelligible, nous avertit que là n'est point la limite de l'action divine à notre égard, mais que par-dessus ces dons précieux et premiers il en est un autre qui nous élève plus haut et nous met en communication immédiate avec l'auteur de notre être, avec le principe et la fin de nos destinés. Par l'acte créateur, Dieu nous avait suscités en face de lui comme une personnalité vivante et libre ; par l'acte révélateur, il entra en commerce avec nous, et nous avec lui : il nous livra les secrets de sa pensée, les plans de sa volonté, et dans cette effusion à la fois extérieure et intérieure, extérieure par la parole, intérieure par la lumière et l'onction, il créa l'ordre surnaturel et religieux. Et de même que la nature, sortie de sa toute-puissante main, persévère dans les conditions où il l'enchaîna, la religion, non moins fidèle, persévère sous la forme qu'elle reçut de lui. Autant il est insensé d'agir contre la nature, autant il est vain d'agir contre la religion. L'une et l'autre demeurent telles que Dieu les a voulues; ce que le soleil et la lune sont au firmament visible, la prophétie et le sacrement le sont au firmament de la vérité. Vous ne ferez pas tomber les étoiles, et vous ne ferez pas taire la parole de Dieu. Et si, jaloux de l'œuvre divine, vous aspirez à créer quelque chose par vous-mêmes, vous ne réussirez qu'à produire des imitations, qui jusque dans leur impuissance attesteront le dogme dont vous avez peur, et illumineront la gloire que vous voulez détruire. Qu'a fait Luther, sinon confirmer l'Église? Qu'a fait Mahomet, sinon grandir Jésus-Christ? Qu'ont fait tous les usurpateurs du titre prophétique, sinon maintenir dans les ténèbres le souvenir et la nécessité de la révélation? Et que faites-vous en niant la révélation, sinon prouver par votre exemple que la religion s'éteint dans tout esprit qui nie la réalité d'un ordre surnaturel?

Messieurs, le monde est à une heure remarquable de sa destinée. Depuis un siècle, il a essayé de fonder toutes les choses humaines sur la nature et la raison; il s'est cru capable de régner par lui-même, sans l'intervention d'aucune idée mystérieuse, d'aucune puissance indéfinie. Vous avez sous les yeux le résultat de cette grande tentative. La discipline sociale s'est brisée dans vos mains; les ressorts ingénieux où vous comptiez l'assujettir, se sont trouvés trop faibles contre les résistances et les agressions. Ce qu'il y avait de généreux dans vos plans de réforme n'a pas eu plus de bonheur que ce qui s'y rencontrait de chimérique, et la justice s'est étonnée de ne pouvoir donner à vos œuvres ni la durée, ni la majesté. Attendrez-vous longtemps encore pour douter de vous-mêmes? Ne soupçonnerez-vous pas que quelque chose vous manque, et, douloureusement avertis par la providence innée des choses, ne lèverez-vous jamais les yeux vers le pôle éternel où vous avez laissé la science du passé et celle de l'avenir? Il en est temps; appelons Dieu à notre secours; reconnaissons que nous avons avec lui des rapports plus profonds que ceux de la nature, et qu'y renoncer par faiblesse ou par orgueil, c'est ravir au genre humain, avec ses plus grands devoirs, ses plus hautes vertus et ses plus nécessaires facultés.

CINQUANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

DE DEUX OBJECTIONS CONTRE LE COMMERCE SURNATUREL DE L'HOMME AVEC DIEU.

Monseigneur,

Messieurs,

Après avoir établi que le commerce de l'homme avec Dieu ne repose pas sur la nature et la raison, mais sur un ordre plus élevé auquel la doctrine catholique donne le nom de surnaturel, la suite des idées nous conduirait à rechercher pourquoi il en est ainsi, et quels sont les motifs qui ont déterminé Dieu à ne pas comprendre dans nos facultés sensibles et intelligibles tous les moyens dont nous avions besoin pour entrer en rapport avec lui. Mais le rationalisme ne nous permet pas une marche aussi rapide. La question de l'ordre surnaturel est trop grave, pour qu'il se rende à la démonstration que nous en avons donnée, sans essayer au moins de l'affaiblir. Écoutons-le donc.

Il est vrai, nous dit-il, qu'à s'en tenir à la surface des choses, la prophétie et le sacrement ont un caractère d'universalité et de perpétuité, par où ils semblent marcher d'un pas égal avec la nature et la raison ; mais ce n'est là qu'une apparence qui se dissipe au premier regard sérieux que l'on jette sur cet illogique établissement. En effet, pour qu'il y ait une véritable universalité, une véritable perpétuité, il faut que la chose ou la pensée qui aspire à ces grands caractères soit la même partout et toujours; sans l'unité, l'universalité et la perpétuité sont impossibles, puisque l'universalité n'est que l'expansion de l'unité dans l'espace, et la perpétuité son expansion dans le temps. Ainsi la nature est vraiment universelle et perpétuelle, parce que ses lois, en quelque lieu ou en quelque siècle qu'on les consulte, rendent à quiconque les interroge une réponse qui ne change jamais. Au pôle comme à l'équateur, sous l'instrument de Newton comme sous les yeux d'Aristote, la lumière physique tombe et rejaillit d'un objet en formant un angle constant. Il en est de même de la raison. Faculté d'un être libre, elle ne sait pas les caprices de la volonté; elle l'approuve ou la condamne selon des règles qui ne fléchissent point. Parlez à l'Athénien de Périclès, à l'Arabe du désert, au sauvage des forêts ignorées, à l'enfant de la barbarie ou à l'homme fait de la civilisation : tous vous entendent, et alors même qu'ils disputeraient entre eux de leurs opinions, ils invoquent pour les soutenir des principes uniformes, aussi clairs et certains à l'intelligence de l'ignorant qu'à celle du docteur. En est-il ainsi de l'ordre surnaturel? ou plutôt rien est-il comparable au chaos des superstitions qui en composent le spectacle? Ouvrez ce panthéon : qu'y voyez-vous? des dieux qui s'insultent, des dogmes qui se contredisent, des cultes qui se renient, des sacerdoces qui s'anathématisent, des autels qui se jettent du sang, une discorde infinie comme l'objet sacré où prétendent atteindre ces épouvantables controverses de l'impuissance et de l'orgueil. Voilà le fait surnaturel! Le voilà tel qu'il est dans l'histoire et devant nos yeux! Et c'est là ce qu'on appelle une chose divine, une institution non pas seulement égale à la nature et à la raison, mais qui, supérieure à tout ce qui est créé, doit servir de norme à la conscience, de lumière à l'esprit, de couronne à l'univers! Pour nous, quelle que soit la cause de ce terrible phénomène, nous l'accusons d'être humain; il est humain parce qu'il n'est pas un.

Si vous répondez que parmi tous ces cultes il en est un seul qui est le vrai, dont les autres ne sont qu'une impie ou malheureuse contrefaçon, la difficulté perdra peut-être de sa force par un côté, mais en la recouvrant d'une autre avec usure. Car un seul culte étant le vrai, un seul est bon à l'âme, un seul établit entre Dieu et l'homme une efficace communication. Dès lors il est nécessaire de le discerner dans la foule des autres; il faut choisir sans se tromper. Et quelle tâche imposée au genre humain dans une affaire où il s'agit de trouver ou de perdre Dieu! A nous, faibles créatures, déjà épuisées dans les sueurs que nous coûte notre vie d'un jour, on aurait donné une énigme à résoudre comme condition de notre vie éternelle! Cela se peut-il? Se peut-il que l'éternité nous coûte autre chose que la vertu, et qu'avare de l'infini, Dieu se fasse un jeu cruel d'être le sphynx de l'homme? Ah! si la vérité est notre pain, elle doit tomber du ciel comme la pluie, elle doit s'ouvrir passage comme le vent, elle doit grossir ses flots comme la mer, elle doit germer comme la moisson dans les jours où l'homme attend sur son travail la bénédiction qui créa la terre et qui lui ordonna de nous servir. Tout homme est capable de creuser un sillon et d'y jeter une semence : tout homme l'est-il de démêler la confusion des cultes innombrables qui se disputent l'honneur de venir de Dieu et d'y conduire l'humanité? Nul n'osera le prétendre, et par conséquent nous opposons à l'ordre surnaturel, comme une double accusation, son défaut d'unité d'abord, puis l'impossibilité de discerner entre toutes les religions positives quelle est la véritable, si tant est qu'une le soit.

Telles sont, Messieurs, les difficultés qui nous arrêtent, et que je dois résoudre avant de faire un pas de plus.

Il est certain que l'unité est un caractère essentiel des ouvrages de Dieu, non pas une unité morte qui exclurait la variété, c'est-à-dire l'harmonie dans le nombre et l'étendue, mais une unité féconde qui, partant de Dieu lui-même, y ramène comme à leur source toutes les irradiations de la lumière et de la vie. L'unité n'est que l'ordre, et l'ordre est évidemment un attribut de Dieu et de ses œuvres.

Il est certain aussi qu'en considérant l'ensemble des cultes, bien que tous partent de l'idée et du fait d'une révélation surnaturelle, bien qu'ils aient entre eux la parenté très-significative de la prière, cependant leur constitution dogmatique établit entre la plupart une flagrante contradiction. L'unité est à leur base, elle n'est point dans leur architecture, et cette diversité accuse nécessairement dans l'origine secondaire du plus grand nombre une autre main que la main de Dieu.

Quelle est cette main? Qui a touché l'œuvre divine après Dieu? Quelle puissance est survenue derrière le Créateur pour introduire jusque dans la religion, qui était le couronnement de l'univers, une semence de discorde et de mort? Cette puissance, Messieurs, c'est vous. Dieu ne vous avait pas mis au nombre de ses ouvrages pour les habiter dans l'inertie d'une contemplation captive, mais pour y être les libres coopérateurs de sa pensée et de sa gloire; il ne vous avait pas faits pour l'adorer servilement, mais pour l'aimer d'autant plus que vous pourriez le haïr, pour le servir d'autant mieux que vous pourriez le combattre, pour être de son nom des instruments d'autant plus efficaces que vous pourriez le déshonorer. C'est pourquoi, partout où est Dieu en ce monde, vous y êtes aussi; partout où il opère, vous opérez aussi, soit dans le sens de sa pensée, soit dans un sens contraire. Et ce n'est pas seulement sur une part de son œuvre que cette puissance vous a été donnée; vous la possédez sur son œuvre tout entière, aussi bien dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel, aussi bien contre la nature et la raison que contre la prophétie et le sacrement. Vous pouvez tout nier, vous pouvez nier Dieu comme Jésus-Christ, la société comme l'Église, le vrai mathématique comme le vrai révélé, le bien visible comme le bien invisible, le temps comme l'éternité. Rien n'échappe à votre empire, parce que d'une part votre liberté n'a pas de limites, et que d'une autre part, tout étant enchaîné dans le monde, le coup que vous portez sur un point retentit nécessairement dans toutes les sphères de la création et de l'infini. La nature, la raison et la religion sont trois lois progressives dont la lumière est réciproque et la force solidaire; l'intelligence ne les divise que par un schisme qui les blesse toutes trois, et l'orgueil n'a de succès profond que dans une ruine qui leur fait un égal tombeau. Le vœu de l'orgueil est de ne point obéir, et il obéit tant qu'une loi subsiste, quelle que soit son origine, sa forme ou son nom. De là vient qu'il ne se repose que dans la souveraineté absolue, et que, mesurant ses forces à la grandeur de son désir, il n'a pas désespéré d'atteindre aux deux actes souverains qui n'appartiennent qu'à Dieu, détruire et créer, détruire le monde tel que Dieu l'a fait, pour créer un monde tel que l'homme le veut.

Vous pensez que j'exagère, et que si l'homme a réellement attenté à la religion, parce qu'elle n'est qu'une part supposée de l'œuvre divine, il a du moins respecté toujours la nature et la raison, qui sont cette œuvre elle-même dans toute sa certitude et sa sincérité. Vous le disiez tout à l'heure, Messieurs; vous opposiez l'uniformité constante de l'ordre naturel à la variété contradictoire de l'ordre religieux : mais quoi donc! le bruit du monde ne vient-il pas jusqu'à vous? N'entendez-vous pas d'ici la clameur séculaire de ses divisions? Est-ce aux portes seules du temple que se livre le combat de l'homme contre l'homme, et de l'homme contre

Dieu? Descendez au forum des peuples, pénétrez dans les académies; faites-vous ouvrir les laboratoires de la science; partout où vous rencontrerez l'esprit humain, vous y rencontrerez la guerre, doctrines contre doctrines, politique contre politique, histoire contre histoire, faits contre faits, affirmations contre négations. Pouvez-vous le contester? Et dès lors en quoi l'ordre naturel est-il plus un que l'ordre surnaturel? En quoi échappe-t-il davantage aux atteintes de notre liberté? La contradiction religieuse elle-même emporte une contradiction rationnelle; car le dogme que j'accepte et que vous rejetez, c'est avec ma raison que je l'accepte, avec la vôtre que vous le rejetez. Nous ne différons sur la foi que parce que nous différons rationnellement. Direz-vous que si nous différons sur les conséquences, nous reconnaissons les mêmes principes, et qu'en eux survit et consiste l'immuable unité de la raison? Mais la religion peut au même titre prétendre à l'unité et à l'immutabilité : elle revendique aussi des principes sur quoi s'accordent tous les cultes, tels que l'existence d'un Être suprême, son action sur l'homme, son commerce positif avec nous par des relations, des cérémonies, des lois, des récompenses et des châtiments. Où commence le débat, sinon dans le développement dogmatique de ces principes communs?

Il y a donc parité entre les deux ordres, et si votre accusation conclut au préjudice de l'un, elle ne conclut pas moins au préjudice de l'autre. Aussi, sachez-le, la même chose que vous dites contre la religion, le scepticisme le dit contre la raison : de même que vous niez l'unité surnaturelle, à cause de la divergence des cultes, le scepticisme nie l'unité rationnelle, à cause de la multitude d'opinions et de pratiques qui divisent les sages non moins que les peuples. Pascal le remarquait en se moquant : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ! » Connaissez donc l'abîme tout entier ; voyez ce que devient entre les mains de l'homme cette raison dont vous ne doutez pas, et si vous refusez de croire aux aveux de la philosophie, croyez du moins au spectacle de votre temps. Quelle est la vérité qui ne soit pas niée ? Quel est l'instinct de la nature qui ne soit pas outragé ? Quelle est l'institution humaine, si familière qu'elle nous soit par la tradition et par le cœur, qui ne soit traitée en ennemie ? Vous vous étonnez que le Christ ait trouvé des contradicteurs et des juges il y a dix-huit siècles : mais levez les yeux, voici la raison elle-même devant le tribunal de Caïphe et des Romains.

Toutefois n'ayez pas peur, et, tout en connaissant ce que l'homme peut contre l'ouvrage de Dieu, connaissez aussi ce qu'il ne peut pas. Oui, il y a une grande force dans l'homme, car Dieu est avec lui ; oui, il y a une grande force dans l'homme, car Satan est avec lui ; oui, il y a une grande force dans l'homme, car l'homme est avec lui-même : mais Dieu à sa droite, Satan à sa gauche, et lui au milieu, l'homme n'est pas capable de détruire ni de créer un atome. Un atome suffit pour arrêter toute sa puissance éternellement : combien plus l'univers ! Soixante siècles au service de notre liberté ne nous ont pas donné la gloire de faire ou d'anéantir un grain de poussière : combien plus nous résisteront la nature, la raison et la religion ! N'ayez donc pas peur ; ni vous qui doutez, ni vous qui croyez, n'ayez pas peur. Dieu est en tout ce qui est, il maintient tout ce qu'il a une fois voulu ; et notre liberté, si sérieuse qu'elle soit, n'est que l'écueil où l'Océan se brise en demeurant l'Océan. Aussi, enfant de la vérité dans ce siècle profondément ému, j'écoute la tempête sans pâlir ; je m'éclaire de la foudre qui tombe sur le temple, et, la tête appuyée au seuil du parvis, je dors le somme divin d'une infaillible foi.

Impuissance de détruire, impuissance de créer, telle est en l'homme la limite de l'orgueil ; telle est la loi qui protége tout ce qui est, nature, raison, religion, contre les attentats de la liberté. Et cependant, Messieurs, il faut bien que la liberté, jusque dans ses abus, soit une puissance féconde ; car si elle ne pouvait rien contre rien, elle ne serait qu'un ressort tendu dans le vide, un nom responsable d'une imaginaire activité. Dieu, en assurant son propre empire, pour que le monde ne fût pas le jouet d'un désordre sans frein, a dû aussi laisser un effet à notre action, pour qu'elle ne fût pas, même dans ses égarements, l'effort perdu d'un être avorté. Quelle est donc la part de Dieu, et quelle est la part de l'homme ? Dieu, nous l'avons vu, s'est réservé la substance des choses ; il ne veut pas que l'homme y atteigne jamais : car si la substance des choses nous avait été livrée, il ne resterait à Dieu que d'être spectateur tranquille des ruines de l'univers. Mais si la substance nous échappe, que nous reste-t-il à nous-mêmes ? Si nous ne pouvons anéantir ni un grain de poussière dans la nature, ni un principe dans l'intelligence, ni un élément de l'ordre surnaturel, que pouvons-nous en réalité? Pour le comprendre, Messieurs, il faut remarquer que toute substance a un mode d'être, et que, la substance demeurant invariable, le mode est sujet au changement. C'est donc au mode que s'en prendra notre liberté. Le mode est la figure des choses : impuissants contre les choses, nous aurons la ressource de les défigurer. Nous défigurerons la nature, la raison, la religion.

Vous avez reçu du Créateur un visage où respirent la force et la bonté. Vos lèvres s'animent d'un sourire dont la grâce survit à leur mouvement ; vos yeux donnent une flamme qui jaillit des profondeurs d'une vive intelligence, mais qui tempérée par la modestie cause un respect sans frayeur; votre front pur et calme couronne de sa sérénité la magie vivante de vos traits, et quelque part que tombe sur vous le regard d'une âme, cette âme connaît et aime la vôtre. O jeune homme, ce sont là de grands dons! Mais il ne faut qu'une heure pour les ternir; il ne faut qu'un crime pour les déshonorer. La nature, dont vous êtes le chef-d'œuvre, ne résistera point aux coups que vous lui porterez dans le secret de votre conscience; la beauté se retirera de vous à mesure que Dieu sortira de votre cœur, et bientôt cette tête, objet d'admiration et d'amour, ne sera plus que le chef ignoble d'un scélérat ou d'un débauché. Vous n'aurez pas détruit en vous l'image naturelle de Dieu, vous l'aurez défigurée.

De même, Messieurs, vous pouvez ravager la terre, brûler les forêts, dissiper la source des fleuves, infecter l'atmosphère, condamner à la solitude et à la stérilité d'admirables portions de notre héritage commun, et vous ne l'avez que trop fait! La main des barbares a desséché le Latium; la tyrannie des enfants de Mahomet, en touchant le sol de la Grèce et de la Syrie, a tari des mamelles qu'on croyait à jamais fécondes, et éteint des beautés qu'on croyait sous la protection éternelle de la plus pure lumière qui ait éclairé la création. Mais, si cruelles que soient ces injures, la terre subsiste et nourrit l'homme. Des générations meilleures succèderont à ces hordes qui n'ont pas respecté la mère commune du genre humain; elles réveilleront de leur sommeil involontaire les champs de l'Attique et les collines de la Messénie; l'ombre, appelée par la culture, redescendra du ciel sur les déserts de Rome; la vie, qui n'était qu'égarée, poussera de tous côtés ses rejetons, et les ruines elles-mêmes ne seront plus que le témoin de notre impuissance à donner nulle part un coup qui fonde la mort.

Ainsi en est-il des erreurs et des crimes contre la raison. Un siècle se lève; il est hardi dans les choses de l'intelligence; il remue des idées comme le voyageur, à la fin d'un long jour, secoue la poussière et l'ennui de ses pieds; il met du plaisir à douter, de l'orgueil à contredire; il ébranle les colonnes qui soutenaient dans le passé l'architecture de la science et de la sagesse; la tradition ne lui impose plus, la conscience lui paraît un oracle muet ou trompeur. Un moment vient où les esprits étonnés se demandent si le vrai n'est pas un songe, et le bien une imposture. Mais au milieu même de cette orgie du scepticisme, on n'attaque la raison qu'avec la raison; elle triomphe jusque dans la blessure qu'elle se fait. La négation affirme que l'intelligence vit et voit, comme l'œil, en se fermant devant le soleil, atteste la présence et la force de ses rayons. Il faut vivre, et, malgré le délire universel, le cours des affaires humaines suit ses antiques voies; l'humanité marche devant Pyrrhon qui nie le mouvement. Elle croit, elle espère, elle coordonne ses pensées et ses actions. Puis le temps sonne une heure; un nouveau siècle commence qui relève la vérité, comme la fraîcheur du matin relève dans les champs l'herbe inclinée par le soir. On abat les autels du doute, on traîne aux gémonies les négations adorées la veille; on méprise qui avait méprisé, on oublie qui avait oublié, on met un point dans l'histoire, et l'avenir monte à l'horizon de l'éternité. Il y a eu déformation de l'esprit humain, mais non pas destruction.

Vous étonnerez-vous après cela, Messieurs, que la religion aux prises avec la liberté de l'homme subisse les mêmes injures et les mêmes vicissitudes? Pourquoi serait-elle plus heureuse que la nature et la raison? Pourquoi notre ambition de souveraineté, en s'approchant du ciel, perdrait-elle l'énergie qui lui permet de violer les sanctuaires inférieurs? Quel que soit le rivage où nous abordions, plus haut ou plus bas, nous portons avec nous, comme un indéfectible attribut, la puissance du bien et du mal. Et même cette puissance s'accroît à mesure que nous nous élevons dans la hiérarchie des choses ; elle est plus grande contre la raison que contre la nature, plus grande contre la religion que contre la raison. Cela tient à ce qu'on ne peut s'élever qu'en s'approchant de l'infini, et que l'infini, par sa disproportion avec nos bornes personnelles, offre nécessairement plus de prise à la révolte et à l'erreur. Qui ne conçoit combien il est aisé de substituer aux dogmes religieux de chimériques imitations ? L'homme l'a fait, il l'a fait par impatience d'un joug trop sérieux, par lassitude de l'antiquité, par oubli de la tradition, par haine d'un sacerdoce négligent ou corrompu, par obéissance à l'ascendant de sectaires fameux. Mais quel qu'ait été le motif de sa séparation, sous quelque point du ciel et du temps qu'elle ait pris naissance, jamais l'homme vivant à l'état de peuple, c'est-à-dire à l'état naturel, n'a pu abroger la religion ni en changer les caractères essentiels. Il a toujours cru à la communication positive du genre humain avec Dieu, au moyen de la parole directe de Dieu. Les cultes dénaturés ne le prouvent pas moins éloquemment que le culte chrétien. Qu'était-ce qu'un temple dans l'esprit des nations païennes, sinon un oracle? Qu'était-ce qu'une idole, sinon du marbre et de l'or parlant avec la vertu de Dieu? Qu'était-ce qu'un prêtre, sinon une chair et une âme inspirées du souffle de Dieu? Que sont-ils encore par toute la terre, prêtre, temple, idole, sinon une incarnation plus ou moins vive et prochaine de la Divinité ? L'unité de l'idée survit dans la multiplicité de la forme, et, de plus, quand on étudie cette forme, on découvre dans la variété des signes les débris mutilés d'une tradition identique.

A la foi des prophéties tous les cultes ont joint la foi des sacrements; tous, nous l'avons dit et prouvé, appelaient les sacrifices, les cérémonies et la prière, au secours de l'âme qui s'efforçait de tendre vers Dieu. Homère immole des victimes avec la liturgie du Lévitique; Delphes commande des expiations dans la même langue que parle Bénarès; l'augure étrusque bénit les collines romaines comme le druide consacre les forêts de la Gaule: et par-dessus tous ces rites vivant d'une invincible coutume, le sacrement de la prière s'élève incessamment vers Dieu pour lui demander des miracles au nom de toute douleur qui espère et de toute défaillance qui croit. Sans doute la prière ne connaissait pas Dieu sous le même nom; elle n'en connaissait pas partout la véritable et éternelle histoire: mais partout le besoin était le même, l'aspiration semblable, et quand le cœur était sincère, l'efficacité n'était point absente. Le suppliant, chargé d'amertumes et ployant le genou devant un marbre trompeur, oubliait la fable que l'éducation avait gravée dans son esprit; il se souvenait du Dieu inconnu qu'Athènes révérait au pied du Parthénon, et ce Dieu, qui cherche la droiture et qui sait le malheur, entendait le cri de la foi dans la plainte d'un cœur humilié. Les ombres de l'idolâtrie s'éclaircissaient; la vérité descendait avec la grâce, et l'âme de l'homme rencontrait l'âme de Dieu à travers les simulacres du mensonge.

Reconnaissez-le, Messieurs, vous n'avez pas plus détruit la religion que vous n'avez détruit la raison et la nature; vous n'en avez pas plus changé l'essence que vous n'avez changé l'essence de la logique et de la chimie. Vous avez tout défiguré, et Dieu a tout sauvé. La nature a résisté aux mutilations, la raison à vos systèmes, la religion à votre incroyance; et toutes trois, universelles et perpétuelles, attestent d'autant plus la puissance qui les fonda, que cette puissance a respecté la vôtre en vous permettant de ne pas respecter la sienne. Dites-moi, qui vous a retenus? Pourquoi tant de vie demeurée au milieu de tant de ruines? Vous vouliez, vous voulez encore anéantir la religion, où vous ne voyez qu'un cahos d'idées et de pratiques sans fondement : pourquoi la religion est-elle debout? Vous voulez exercer l'acte souverain de détruire, pour arriver à l'acte souverain de créer, et certes il y a dans cet orgueil une grandeur qui forcerait la louange, si rien pouvait être grand contre la justice et la vérité : pourquoi n'avez-vous ni détruit ni créé la religion? Voici Luther... C'est une vieille ombre que Luther, Messieurs; mais puisqu'il est permis à la parole d'évoquer les ombres, permettez-moi d'évoquer celle-ci, et de lui demander compte du mystère qui suspend mon esprit et le vôtre. Eh bien! Luther, puisque tu méprisais l'Église, puisque tu avais résolu d'extirper de l'Europe la foi qui avait été la tienne, pourquoi ne pas frapper le seul coup qui allait au fond de la question? Pourquoi ne pas renverser l'architecte avec l'édifice? Pourquoi ne pas nier Jésus-Christ?

Ah! pourquoi? Messieurs, Luther n'en savait rien lui-même. Il obéissait à la foi en même temps qu'à la révolte, et, manquant de logique dans l'une et dans l'autre, il était l'expression formidable d'une grande faiblesse dans un grand pouvoir. Sa conscience répondait à la conscience de son temps, comme la conscience de son temps à celle de tous les siècles. Elle renfermait avec un élément de protestation un besoin impérieux de croyances, et le succès de Luther, comme celui de tous les hérésiarques, fut d'avoir frappé juste au cœur de son époque, en lui ôtant de la foi tout ce qu'elle pouvait en perdre pour lui laisser tout ce qu'elle voulait en garder. S'il eût nié Jésus-Christ, il eût été Voltaire sans aïeux, c'est-à-dire un fou; et Voltaire lui-même, précédé de deux siècles de protestantisme, n'a pu être qu'un sage, c'est-à-dire un chef d'école, et non un chef de peuple.

Cet exemple contient tous les autres. Il nous initie au secret des révolutions religieuses, d'autant plus sûres du succès qu'elles s'écartent moins de la base prophétique et sacramentaire primordiale; d'autant plus décisives en faveur de la vérité de la religion, qu'elles la conservent en la violant. Car enfin, Messieurs, si depuis soixante siècles le genre humain obéissait au même dogme et à la même liturgie, ne reconnaîtriez-vous pas dans cette tranquille unanimité le signe d'une divine institution? Or le signe de l'unanimité combattue, de l'unanimité contredite et persévérant malgré la controverse, est assurément plus digne encore d'émouvoir un esprit attentif. Car on pourrait expliquer la première unanimité par le défaut d'examen et par l'empire de l'habitude, tandis que la seconde ne peut s'expliquer que par une force supérieure à tous les ressorts de la pensée humaine et à tous les attentats de sa liberté.

Affirmer en niant, maintenir en détruisant, consentir en protestant, c'est là sans doute s'élever contre la vérité, mais en lui rendant le plus éclatant des hommages, puisque c'est l'hommage d'un ennemi.

Reste à savoir si Dieu n'a pas fait davantage encore pour la conservation de son culte sur la terre, et si parmi tous ceux qui en ont altéré la pureté originelle, il n'en est pas un qui l'ait gardée sans tache, et qu'il soit aisé de reconnaître à des caractères inimitables de grandeur et de sincérité. J'espère vous le montrer sans peine aussi bien que sans retard.

Écartons avant tout cette vaine pensée qu'il y ait ici-bas une multitude infinie de cultes différents. Cela n'est pas. Rien n'a été plus stérile que l'imagination de l'homme en matière de cultes. De même qu'en considérant les traits communs des êtres, on les ramène à un certain nombre de familles primitives, de même aussi en comparant ensemble les branches religieuses qui s'épanouissent dans l'humanité, on les voit aboutir à trois souches principales, les seules qui soient réellement distinctes par leur physionomie et par une invincible et mutuelle répulsion : je veux dire l'idolâtrie, le christianisme et le mahométisme. Je ne fais pas mention du judaïsme, parce qu'avant Jésus-Christ il n'est que le christianisme attendant son couronnement, et qu'après Jésus-Christ il n'est que le christianisme manquant de son couronnement. Restent donc les Églises chrétiennes, qui se rattachent au tronc de l'Évangile et du Christ ; les sectes idolâtriques, dont aucune n'excommuniait l'autre, et dont les symboles se respectaient à l'envi dans le concile du Panthéon romain; enfin les rameaux de l'islamisme, qui tous s'inclinent aux pieds de Mahomet et du Coran. Nommez-moi un culte, je le ramènerai, ou à l'idole, ou à la croix, ou au croissant; mais il n'y a plus de paix possible, il n'y a plus de rendez-vous commun entre l'idole, la croix et le croissant, bannières mémorables qui se partagent encore les générations, et qui portent dans leurs plis trois théologies séparées par une conception radicalement différente du commerce de l'homme avec Dieu. Dans ce commerce, en effet, qui constitue la religion et qui suppose un rapprochement entre deux êtres aussi naturellement éloignés l'un de l'autre, ou bien l'esprit conçoit une alliance entre la nature divine et la nature humaine qui va jusqu'à la confusion, et c'est l'idolâtrie; ou bien il conçoit cette alliance sous une forme qui exclut la compatibilité entre les deux natures, et c'est le mahométisme; ou bien enfin il admet l'union des deux natures demeurant distinctes jusque dans leur intimité, et c'est le christianisme. L'idolâtrie confond l'homme et Dieu, le mahométisme les retient à distance, le christianisme les associe : ces trois systèmes résument tous les cultes existants et tous les cultes possibles.

L'antiquité se perdit généralement dans l'idolâtrie, et même les superstitions qui n'avaient point commencé par là finirent par s'y précipiter comme à un inévitable écueil. C'est qu'en effet il est difficile de s'arrêter au point juste de la théandrie, mot par lequel la théologie chrétienne exprime la participation de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu. Dès que la pleine lumière de la vérité religieuse n'éclaire plus l'intelligence, celle-ci vacille en regardant ce prodigieux mystère, et, selon qu'elle donne davantage à la raison ou au souvenir, à l'inspiration de la nature ou à l'impulsion de l'instinct théologique, elle reste en arrière ou court au delà du vrai. C'est l'instinct, le souvenir ou un confus pressentiment qui l'ont emporté dans l'humanité intermédiaire, je veux dire dans l'humanité comprise entre le déluge et l'avénement du Christ. Une fois Jésus-Christ paru, cette restitution éclatante du type éternel de l'alliance entre Dieu et l'homme frappa le monde d'un tel coup de clarté, que la théogonie païenne, malgré vingt siècles d'empire, ne put désormais conserver l'honneur de tromper le genre humain. L'erreur dut se réfugier sur une autre base et prendre une autre forme. Arius en prépara l'édifice, Mahomet l'acheva. Arius avait nié la divinité de Jésus-Christ; Mahomet déclara impossible, impie, idolâtrique, l'union de la nature divine avec la nature humaine dans une seule personnalité, et, séparant autant que possible les deux termes du commerce religieux, il prononça la sentence fondamentale de l'islamisme ou de la foi nouvelle : *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète*. Dieu est Dieu, c'est-à-dire Dieu ne saurait être que Dieu; Mahomet est son prophète, c'est-à-dire l'action divine par rapport à l'homme se borne à la prophétie, et l'action de l'homme par rapport à Dieu se borne à la foi qui accepte la prophétie en adorant et en priant. Nul autre culte ne s'est élevé depuis Mahomet; nul ne s'élèvera dans l'avenir. Car au-dessous de Mahomet il n'y a plus que le rationalisme pur; au-dessus on retrouve nécessairement l'idolâtrie ou le christianisme.

Le christianisme tient le milieu entre le mahométisme et l'idolâtrie. Il humanise Dieu sans le faire descendre, il divinise l'homme sans changer sa substance, également éloigné de l'extravagance du panthéisme, qui confond tous les êtres dans un chaos divin, et de la froideur du théisme, qui relègue la créature à une distance désespérée du Créateur.

Là est le choix, Messieurs, là est le débat. Pour qui veut sortir de l'athéisme pratique, il n'y a dans toute l'histoire que ces trois portes ouvertes : il faut être idolâtre, chrétien ou musulman; il faut s'agenouiller devant une idole, porter la croix, ou arborer le croissant. L'un ou l'autre, ou bien rester indifférent parmi les spectateurs qui entendent le nom de Dieu sans s'émouvoir, et qui regardent l'avenir sans s'y préparer.

Le choix ainsi réduit à ses seuls termes possibles, rien n'est plus aisé que de reconnaître où est la religion véritable, la religion instituée de Dieu et conservée dans l'intégrité de ses dogmes, de sa morale et de sa liturgie, c'est-à-dire dans l'intégrité de la prophétie et du sacrement. On a dit de Tacite qu'il abrégeait tout parce qu'il voyait tout; Dieu est un plus grand abréviateur encore, parce qu'il travaille dans l'éternité pour des êtres qui n'ont que le temps. Vous êtes pressés, Messieurs; Dieu l'est plus que vous. Vous êtes pressés de connaître la vérité, Dieu l'est plus encore de vous la donner. Écoutez donc ; il ne vous faudra qu'un rayon de lumière et qu'un instant de bonne volonté.

Quoique l'idolâtrie et le mahométisme partent de données absolument contradictoires, je les mets sur la même ligne dans la discussion, parce qu'ils portent au front les mêmes caractères de honte et d'inanité. Je ne vous dirai pas : Mahomet n'a pas fait de miracles, l'idolâtrie non plus; l'idolâtrie n'a point prophétisé, Mahomet non plus. C'est là le détail de la question. Il nous faudrait du temps pour y entrer, et nous avons besoin d'aller vite. Or à qui a besoin d'aller vite Dieu a préparé une voie qui abrége tout. Il a mis dans la religion, comme en toutes choses, une physionomie. Voici un homme que vous n'avez jamais rencontré; son origine et ses actes vous sont inconnus : quel est-il? que veut-il? Quel est le secret de son âme? Vous n'en savez rien, et vous n'avez ni l'occasion, ni le loisir de l'apprendre. Amenés l'un à l'autre pour un moment qui ne se retrouvera plus, il faut que vous le jugiez dans l'éclair d'un regard. Vous le jugerez, en effet, et si quelque expérience vous a initié à la répercussion de la vie intérieure sur les traits qui composent l'accent du visage, vous ne vous tromperez pas; vous ne vous tromperez pas surtout si de grands vices ou de grandes vertus ont creusé leurs sillons dans la chair mobile où vous étudiez la vérité.

Ainsi en est-il de la religion. Toute religion a une âme qui se réfléchit dans le corps de ses doctrines et de son histoire, et par conséquent toute religion a une physionomie. Quelle est la physionomie de l'idolâtrie et du mahométisme? Y sentez-vous palpiter quelque chose de divin? Votre conscience en est-elle émue, et, l'œil fixé sur Jupiter ou sur Mahomet, vous poserez-vous à vous-mêmes cette formidable question : Est-ce que Dieu ne serait point là? Non, Messieurs, non, il n'est pas un de vous qui ait accordé jamais à l'un ou à l'autre de ces cultes l'honneur d'un doute; il n'est pas un de vous qui se soit interrogé en leur présence, et qui ait eu la tentation de se dire : Peut-être! Le peut-être vous vient d'ailleurs; il descend dans votre âme d'une autre région, et s'il n'y avait ici-bas que l'idolâtrie et l'islamisme pour représenter Dieu, vous ne vous donneriez pas même la peine de nier; vous passeriez à côté sans haine, sans mépris, sans orgueil, comme on passe devant un monceau de pierres qui n'a pas même l'architecture d'une ruine.

Dans l'assemblée célèbre qui inaugura l'ère inachevée de nos révolutions, il se rencontra deux hommes doués d'une éloquence inégale, qui tous les deux s'assirent longtemps du même côté pour y défendre ensemble l'avénement du siècle dont nous sommes issus. Mais enfin les hasards de la vie publique se jetèrent entre eux et les séparèrent; le jour vint où ils durent monter à la tribune pour s'y combattre sous les yeux d'une population qui les attendait à cette épreuve, et qui avait préparé ses applaudissements pour le plus jeune et le plus faible. Il parut le premier; le mouvement populaire dont il était sûr éleva sa parole au-dessus d'elle-même; un enthousiasme vrai lui répondit; il se crut certain de n'avoir rien à craindre, et de partager au moins l'honneur des rostres avec le puissant ennemi qu'il s'y était donné. Celui-ci monta tranquille et contenu ; accueilli par un silence inaccoutumé, il mesura de l'âme toute la popularité qu'il avait perdue, et, puisant dans cet obstacle nouveau pour lui une force désespérée, il se retourna comme un lion dans la bauge terrible de son éloquence. Des applaudissements involontaires et passionnés lui apprirent ce qu'il savait déjà, son triomphe, lorsque tout à coup se tournant vers son adversaire, non plus orateur contre orateur, mais aigle planant sur sa proie, il lui jeta de loin cette sublime et mortelle apostrophe : « Barnave, il n'y a pas de divinité en toi ! »

Messieurs, ce mot de Mirabeau à Barnave est le mot qui termine la controverse à l'égard du mahométisme et de l'idolâtrie; ou plutôt la controverse n'est pas même possible, et dès le premier regard jeté sur ces viles corruptions de la vérité religieuse, l'esprit se détourne et leur dit avec dédain : Il n'y a pas de divinité en vous! Pourquoi? Comment? Qu'est-ce qui donne ou ôte à une chose la physionomie divine? Je n'en sais rien peut-être. Ce que je sais, c'est qu'il y a un caractère de bassesse qui descend jusqu'à la figure de la brute, comme il y a un caractère de grandeur qui s'élève jusqu'à une transfiguration surhumaine. Ce que je sais...; mais écoutez seulement. A un jour connu de l'histoire, un proconsul romain parut sur un balcon; il avait à son côté un criminel couvert de plaies, les mains liées à un roseau, le front percé d'une couronne d'épines, le corps affublé d'une pourpre qui ajoutait à ses humiliations l'injure d'une ironique majesté. Le proconsul se tourna timidement vers la multitude et lui dit : « Voilà l'homme ! » Le peuple répondit par une acclamation qui demandait le sang de l'homme, et le Romain obéissant le leur livra. Mais derrière ce peuple en fureur l'humanité s'est levée; elle a regardé l'homme à son tour, l'homme condamné, flagellé, crucifié, et se frappant la poitrine, elle a dit : Voilà Dieu ! Un autre jour, la Grèce rassembla ses artistes pour obtenir de leur génie une image digne de ses adorations. Phidias fut choisi. Il prit son ciseau ; il tailla l'un de ces marbres fameux qui respiraient déjà avant que la main du sculpteur les eût touchés ; il y mit la lumière, la pensée, la gloire, le repos, et quand la Grèce ôta la voile qui couvrait Jupiter Olympien, elle s'écria d'une voix sérieuse et unanime : Voilà Dieu ! Mais l'humanité s'est levée derrière ce peuple ingénieux; elle a regardé l'objet d'un souvenir demeuré si grand, et plaignant Athènes encore plus que sa statue, elle a dit : Voilà l'homme !

Voilà l'homme ! Tous les arts de l'Attique, toute la poésie d'Homère, toutes les grandeurs du Latium, rien en vingt siècles de durée n'a pu dissimuler l'ineffable misère de l'idolâtrie, et l'islamisme n'a conquis la moitié du monde que pour y étaler, sous une forme opposée mais aussi vaine, l'impuissance de tout culte hors de celui qui a fait croire les sages et qui fait douter l'impie.

Cette absence saisissante de divinité, qui est le trait saillant de l'idolâtrie et de l'islamisme, suffit pour les juger. On comprend, en effet, que jamais l'homme, quoi qu'il fasse, ne peut donner à ses œuvres un sceau vraiment divin. Plus il monte loin de sa sphère pour atteindre une gloire qui le surpasse, plus il tombe hors de la vérité, en qui seule est la source du beau. Conquérant, législateur, philosophe, simple mortel enfin, il y a dans son histoire des jours dignes d'admiration; touche-t-il à l'arche sainte, il perd, en se haussant dans l'imposture, le secret des grandeurs de ce monde et des élévations de l'autre. Il fait une parodie avec le nom de Dieu, et ce nom, pour se venger, n'a besoin que de lui-même. Non-seulement les faux cultes n'ont aucune physionomie divine, mais à ce caractère négatif ils joignent infailliblement le signe d'une flagrante immoralité. Levez les yeux sur les autels antiques... Puis-je même vous dire d'y lever les yeux? Malgré la distance qui nous les voile, puis-je vous conseiller un regard, si obscur qu'il soit, sur leurs mystères et leurs cérémonies? Je n'ose le faire; je n'ose vous peindre ce qu'adoraient ces Grecs si délicats, nos maîtres dans l'art de sentir et d'exprimer le beau. Je n'ose vous décrire les pompes où ils exposaient, au nom de Dieu, leurs femmes, leurs enfants, leur propre cœur. Ce qui était leur religion ne peut pas même nous devenir un discours; ce qui était sacré pour eux, en passant de mes oreilles à vos oreilles, serait un sacrilége pour vous et pour moi. Ils avaient élevé leurs dieux dans une si sublime infamie, que nous ne pouvons les y voir, fût-ce pour les accuser.

Tous ces dieux, je l'avoue, n'étaient pas d'une fange également souillée; quelques-uns, dans le nombre, se rapprochaient de l'homme par leurs vertus. Je crois même qu'une image meilleure de la Divinité sortait de la conscience à la face de ces idoles, et bravait intérieurement le culte public qui leur était rendu ; mais c'était là l'effet de l'antique vérité, c'était le gémissement de Dieu en présence du mensonge ; et le mensonge n'en subsistait pas moins avec le châtiment de sa corruption.

Mahomet, j'en conviens aussi, dans son exposition dogmatique et liturgique de Dieu, n'a point encouru l'immoralité de l'idolâtrie. Son dessein, qui était le contre-pied des fables du polythéisme, ne le lui permettait pas. Mais cela même rend plus frappant et plus accusateur le matérialisme honteux qui est sorti de son œuvre, et dont le germe, quoique dissimulé peut-être, est visible néanmoins dans le Coran. Les mœurs musulmanes n'ont point fait rougir les mœurs du paganisme, et celles-ci, sous quelques rapports, tels que l'unité et l'indissolubilité du mariage, ont laissé loin derrière eux les coutumes des enfants de Mahomet. Ni l'islamisme, ni l'idolâtrie n'ont connu et enseigné la vie spirituelle ; ils n'ont point ravi l'âme au-dessus des goûts de cette terre, pour lui donner la joie d'un immatériel aliment. Même en lui révélant l'immortalité, ils l'ont laissée en proie aux passions, aux tourments, aux vertus que termine la mort.

Quel signe voulez-vous de plus, Messieurs, contre ces tristes cultes? Et cependant il en est encore un non moins saisissable, non moins éclatant : c'est leur incapacité logique. On peut avoir tort et raisonner ; il semble même que rien ne soit plus facile, tant l'exemple en est vulgaire : que dire donc d'une religion à qui le raisonnement fait défaut? Et si vous croyez qu'un tel excès d'impuissance n'est pas possible, donnez-vous la peine de chercher où sont les travaux théologiques, historiques et polémiques du mahométisme et de l'idolâtrie. Où sont-ils? Aussi bien dans l'Inde qu'en Grèce et à Rome, l'idolâtrie a eu des poëtes pour théologiens; et lorsque le christianisme lui eut appris ce que c'est qu'une religion qui écrit et qui parle, elle eut pour défenseurs des philosophes qui renversaient sa mythologie en prétendant la justifier. Le mahométisme n'a pas songé davantage à établir sa divinité par la discussion; il a régné où son cimeterre était le maître, il a péri où son cimeterre s'est brisé. Aujourd'hui, sous nos yeux, il ne soutient les restes de son empire que par une loi qui interdit la conversion de ses fidèles sous peine de mort. Le paganisme menacé par la prédication chrétienne n'avait pas agi autrement sous les Césars de Rome; il n'agit pas autrement encore sous les despotes de la Chine et du Japon. Quelle en est la cause, sinon l'incapacité logique, ou, si vous l'aimez mieux, l'impuissance de raisonner? Pascal a dit : « Il est plus aisé de trouver des moines que des raisons. » La version véritable était celle-ci : Il est plus aisé de trouver des bourreaux que des raisons. L'histoire de l'islamisme le prouve à l'envi de l'histoire du paganisme. Là devait se rencontrer, par la disposition de Dieu et par la force des choses, une incurable imbécillité : par la disposition de Dieu, qui ne voulait pas que la religion fût corrompue sans garder de sanglants stigmates de son altération; par la force des choses, qui ne permettait pas qu'une erreur portant si haut trouvât nulle part des fondements. Les fondements de la vraie religion sont une antiquité qui remonte par des monuments certains jusqu'à l'origine du monde; une suite ininterrompue d'actes miraculeux et prophétiques laissant de distance en distance leur empreinte ineffaçable dans l'histoire des peuples; un dogme sérieux et profond; une morale qui se traduit par des révolutions dans les mœurs du genre humain; un sacerdoce digne de parler de Dieu au vice et à la vertu; une Providence qui gouverne cet ensemble extraordinaire et le maintient par un prodige constant; un tissu enfin où tout s'enchaîne, où tout se soutient dans une durée de soixante siècles, malgré la grandeur des obstacles et la faiblesse des moyens. Comment un culte issu de l'homme par une dégradation accidentelle, s'attribuerait-il ou conserverait-il de tels fondements? On peut donner l'apparence du vrai à une philosophie, parce qu'elle n'est qu'une combinaison d'idées; mais la religion étant un ordre immense de faits universels et perpétuels, comment susciter ces faits, s'ils n'existent pas? ou comment les appeler au secours de l'erreur, s'ils existent au profit de la vérité? Il serait plus facile à l'homme de créer le monde que de créer une religion avec des caractères divins; car le monde n'a eu à vaincre que le néant, et cette religion aurait à vaincre l'essence des choses.

Telle est, Messieurs, la raison de l'incapacité logique que vous remarquez dans l'islamisme et dans l'idolâtrie, et qui leur ôterait toute puissance sur l'esprit, si la bassesse de leur physionomie et le spectacle de leur immoralité leur laissaient quelque chance de séduire une intelligence libre de les juger.

Des trois cultes qui se partagent le monde, en voilà deux hors de cause : le christianisme seul est maintenant devant nous.

Regardez-le, Messieurs, non pour vous demander s'il est vrai, mais s'il ressemble aux deux autres. Leur ressemble-t-il? Est-ce la même incapacité logique, la même immoralité, la même absence de physionomie divine? Vous pouvez bien le combattre, mais il faut que vous le combattiez. Car il enseigne, il discute, il écrit; il a rempli la terre de sa parole, et vos bibliothèques de ses travaux. A quoi que vous touchiez, vous le rencontrez. Il oppose ses sages à vos sages, ses savants à vos savants, ses écrivains à vos écrivains, ses politiques à vos politiques, ses hommes de génie à vos hommes de génie; depuis dix-huit siècles, précédé des traditions et des œuvres de quatre mille ans, il vous suit pas à pas, ne laissant jamais sans réponse un de vos reproches, pas plus que sans secours un de vos besoins. Si vous niez, il affirme; si vous méprisez, il honore; si vous le foulez aux pieds, il se relève; si vous le croyez mort, il revit. A-t-il tort? je ne sais; a-t-il raison? je l'ignore. Ce que je vois, ce dont tout l'univers est témoin, c'est qu'il raisonne et tient en haleine l'esprit humain. Tantôt l'autorité politique l'a servi, tantôt elle l'a méconnu : mais aussi bien dans la bonne que dans la mauvaise fortune, sous la persécution comme avec la protection, il a fait son service et tenu sa voie. Rien des vicissitudes dont il a été le spectateur ne l'a étonné; il a vu la science des temps qui finissent avec celle des temps qui commencent, et on l'accusera de tout, sauf d'avoir manqué de grandeur et de puissance d'esprit.

Autant les autres cultes ont été incapables, je ne dis pas de sanctifier, mais d'améliorer les mœurs publiques, autant celui-ci les a révélées et divinisées. Qui comparera la vie des peuples chrétiens avec la vie des peuples régis par la loi des idoles ou par celle de Mahomet? Ah! certainement je connais les misères de la chrétienté, puisque je connais les miennes; mais, malgré la trace qu'y laissent la chair et le sang, quelle pureté dans un certain nombre d'âmes choisies! Quel respect de la vertu dans la conscience de tous! Quelle lutte dans ceux-là mêmes qui tombent, et qui, le regard ouvert sur le modèle de toute sainteté, se retiennent, jusque dans le vice, à l'espérance et au vouloir de devenir meilleurs! Si le secret de ce travail salutaire ne vous est pas connu suffisamment par votre propre expérience, si l'histoire des âmes dans le christianisme ne vous a pas été révélée, jugez-en du moins par le dehors: comparez les plaisirs, les jeux, les spectacles des païens avec les nôtres; mettez en regard nos faiblesses avec les abominations de l'Orient. Le christianisme n'a pas détruit le mal, puisque le mal fait partie de la nature humaine déchue; mais il l'a déshonoré dans l'opinion, chassé des places publiques, poursuivi jusque dans ses repaires, atténué dans la vie du plus grand nombre, et effacé du cœur de beaucoup. Il est la seule religion qui ait opéré dans le monde une révolution morale; toutes les autres ont adoré les mauvais penchants de l'homme, ou les ont proscrits sans efficacité. Et cette révolution morale n'a pas été d'un siècle ou d'un peuple; elle a régné des débauches d'Auguste aux adultères de Louis XIV, sur une multitude de nations qui en ressentent chaque jour encore le persévérant bienfait. Il n'est pas une mère chrétienne qui n'en soit l'instrument, et qui ne communique aux âmes qu'elle a reçues de Dieu dans son sein une vertu de purification et d'honneur. Avant que le chrétien se corrompe, il a passé par les joies de la pureté, et il en garde dans ses os une mémoire que toutes les profanations du vice ne peuvent entièrement guérir. Le vice est tellement incompatible avec la foi chrétienne, que cette foi s'obscurcit ou s'éteint dans ceux qui ne veulent plus combattre leurs passions, et l'incrédulité, sous ce rapport, est une des plus glorieuses couronnes du christianisme. Ni le musulman ni le païen n'ont besoin d'apostasier pour être tranquilles dans l'opprobre de leurs sens : le chrétien seul a un Dieu qui le force à rougir.

Ce Dieu pourtant s'est fait homme, il a porté une chair comme la nôtre; il a été semblable dans son corps aux idoles des nations, et à la différence de toutes celles qui l'avaient précédé, de toutes celles qui devaient le suivre, il a exercé sur la terre un pouvoir régénérateur. En lui comme à leur source, en sa figure comme à leur centre, viennent se réfléchir tous les caractères qui ont fait du christianisme un incomparable monument. Levez les yeux cette fois : Voilà Jésus-Christ! Qui de vous le blasphèmera sans une certaine crainte de se tromper? Au sortir de l'enfance peut-être, à l'âge où les yeux ne mesurent rien parce qu'ils n'ont encore rien comparé, vous passerez devant lui sans suspendre votre marche et sans incliner la tête : mais attendez un peu. Les ombres de la vie vont grandir derrière vous; vous connaîtrez l'homme, et de l'homme au Christ reportant des regards plus humbles, parce qu'ils auront vu davantage, vous commencerez à découvrir dans cette physionomie des signes qui vous troubleront. Un jour ou l'autre vous vous direz : Serait-ce donc là Dieu? Quelle que soit la réponse, votre conscience aura posé la question. Et quelle question! Quel homme que celui qui contraint un autre homme à se poser la question de sa divinité! Et quand même vous n'éprouveriez pas encore le pressentiment de ce doute, songez que depuis dix-huit siècles il agite et partage l'humanité. Aujourd'hui plus que jamais c'est le grand débat du monde. Derrière ces querelles politiques qui retentissent si haut, il en est une autre qui est la véritable et la dernière : c'est de savoir si les nations civilisées par le christianisme abandonneront le principe qui les a faites ce qu'elles sont, si elles iront jusqu'au bout de l'apostasie, et quel sera dans ce cas le sort qui les attend. Être ou n'être pas chrétien, telle est l'énigme du monde moderne. Et de quelque manière que vous la résolviez dans votre esprit, elle existe, je n'en veux pas davantage. Elle existe : Jésus-Christ règne par ce doute suspendu sur nos destinées, autant que par la foi de ceux qui lui ont donné toute leur âme. Sa divinité est le nœud de l'avenir, comme elle l'était du passé, et fût-ce une ruine, c'est une ruine qui porte tout. On sait ce que sont devenues les nations converties du paganisme à l'Évangile; on ignore ce que deviendraient les nations chrétiennes au sortir de l'Évangile, qui les a nourries et formées; car on ne découvre aucune doctrine prête à les recevoir, mais un abîme où la matière s'assoirait seule au trône vide de Dieu.

Toutes ces choses, Messieurs, n'ont besoin que d'un regard; on les voit et on les sent aussi vite que l'on voit la lumière et que l'on sent la chaleur. Comme il est impossible de confondre la vie avec la mort, il est impossible de confondre le christianisme avec les faux cultes qui en ont corrompu les traditions. Loin de s'obscurcir par ces travestissements, dus à la liberté de l'homme, le christianisme y puise la preuve qu'il est indestructible et inimitable, et par conséquent divin. Il demeure d'autant plus grand, qu'on le compare; d'autant plus seul, qu'il a des rivaux; d'autant plus facile à reconnaître, qu'il doit être discerné. Y eût-il mille étoiles au firmament de la religion comme à celui de la nature, l'œil n'y découvre qu'un astre souverain. Celui qui nie le soleil est aveugle du corps, celui qui nie le christianisme est aveugle de l'âme.

CINQUANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

DE LA NÉCESSITÉ DU COMMERCE SURNATUREL DE L'HOMME AVEC DIEU.

Monseigneur,

Messieurs,

Nous avons fait un grand pas. La question était de savoir si dans le commerce de l'homme avec Dieu il existe un ordre de rapport superposé à l'ordre de la nature et de la raison. Nous avons établi que cet ordre existe, puisque l'humanité se conduit partout et toujours comme s'il était réel. Répondant ensuite à une objection tirée du défaut d'unité que présente l'ordre surnaturel dans l'ensemble des religions positives qui se partagent le monde, nous avons montré qu'en effet il avait été altéré par l'action libre de l'homme, qui cependant n'avait pu le détruire nulle part : en sorte que nous avons ici en faveur de la vérité le témoignage même de l'erreur. Car non-seulement l'erreur, malgré sa puissance corruptrice, n'a pas détruit la forme surnaturelle de l'établissement religieux; mais elle n'est point parvenue davantage à donner aux faux cultes un caractère spécieux de divinité. Le christianisme seul possède une physionomie surhumaine qui commande à l'esprit l'examen et le respect; seul il apparaît entre l'homme et Dieu comme l'expression possible de leurs rapports.

Cela fait, Messieurs, la question de l'ordre surnaturel n'est pas épuisée, nous n'en avons considéré que le côté extérieur, et le rationalisme nous appelle au dedans. Il nous demande ce que cela veut dire : un ordre supérieur à la nature et à la raison, un ordre qui suppose que l'intelligence manque du nécessaire pour connaître, et la volonté du nécessaire pour agir. Quand Omar fut consulté pour savoir ce qu'il fallait faire de la bibliothèque d'Alexandrie, il répondit : Ou bien les livres de la bibliothèque d'Alexandrie disent la même chose que le Coran, en ce cas il faut les brûler comme inutiles; ou bien ils disent autre chose que le Coran, et en ce cas il faut les brûler comme dangereux. De même ici, ou bien l'ordre surnaturel rentre dans la lumière et l'activité de l'ordre naturel, et alors à quoi sert-il? Ou bien il n'y rentre pas, et alors, inintelligible à la raison, inconciliable avec la nature, à quoi sert-il encore? Quel motif, en outre, peut avoir eu Dieu de refuser à notre organisation intérieure l'unité qu'il a mise en tous ses ouvrages, et de nous former un esprit qui pour suffire à ses fonctions ait besoin de se compléter par un appareil venu du dehors?

Bref, on nous conteste la notion même de l'ordre surnaturel; on l'accuse d'introduire dans le plan de la création un ressort à tout le moins arbitraire et superflu.

Et moi, au nom de l'Église, j'affirme que ce ressort est nécessaire, nécessaire d'une nécessité absolue, posé que Dieu ait voulu nous donner de lui une pleine connaissance et une pleine possession, comme dès le principe des choses il l'avait, en effet, voulu et préparé. Je le prouverai pour l'un et l'autre élément de l'ordre surnaturel, c'est-à-dire pour la prophétie, qui est le complément de notre lumière intérieure, et pour le sacrement, qui est le complément de notre activité libre.

Quand on vient à considérer, Messieurs, le travail intellectuel accompli par l'homme ici-bas, on ne peut retenir en soi un mouvement de stupeur et d'admiration. Placé sur cette terre comme dans une île dont le ciel est l'Océan, l'homme a voulu connaître le lieu de son passage; mais d'innombrables barrières dressées autour de lui s'opposaient à son dessein, et lui interdisaient de prendre possession de son empire et de son exil. La mer lui opposait la jalousie de ses flots : il a regardé la mer, et il a passé. La proue de son génie a touché les plus inaccessibles rivages; il en a fait le tour, il en a dessiné les plis, et après quelques siècles d'une audace plus opiniâtre que les tempêtes, dominateur paisible des eaux, il se promène où il veut et quand il veut à la surface soumise de leur immensité. Il envoie ses ordres à tous les écueils, devenus des ports; il leur emprunte, par des échanges qui ne s'arrêtent jamais, le luxe et l'orgueil de sa vie, mêlant ensemble tous les climats pour ne faire d'eux, si divisés qu'ils soient, qu'un serviteur unique obéissant sur tous les points du globe à ses désirs souverains.

Une autre mer, plus vaste, plus profonde encore, recueil de mystères infinis, répandait sur sa tête ses ondes peuplées d'étoiles. Lui, simple pâtre alors, errant à la suite de ses troupeaux, dans les champs de la Chaldée, il a regardé le ciel à travers les pures nuits de l'Orient. Aidé du silence, il a dit aux astres leur nom, connu leur marche, pénétré le secret de leurs obscurcissements, prédit leur disparition et leur retour; et toute cette armée lumineuse, comme si elle eût pris ses ordres dans les yeux de l'homme, n'a cessé de se rendre dans un cycle exact, au rendez-vous où l'attendait l'observateur. L'astre même qui n'apparaît qu'un jour en plusieurs siècles n'a pu nous dérober sa course; appelé à heure fixe, il se détache des profondeurs inénarrables où nul regard ne le suit, il vient, il aborde à un point signalé d'avance notre étroit horizon, et saluant de sa lumière l'intelligence qui l'a prophétisé, il retourne aux solitudes où l'Infini seul ne le perd jamais de vue.

Mais entre la terre et le ciel, entre la demeure de l'homme et celle des étoiles, s'étendait un espace différent de tous les deux, moins subtil que l'un, moins grossier que l'autre, habité par les vents et les orages, et pénétrant de ses actives influences tous les ressorts de notre vie. L'homme a reconnu ces compagnons invisibles de son être; il a décomposé l'air qu'il respire, et saisi les nuances du fluide qui l'éclaire; la vitesse de l'un ne lui a pas plus échappé que la pesanteur de l'autre. En vain la foudre, cette vive image de la toute-puissance divine, semblait défier la hardiesse de ses investigations : comme un géant qui a tout abattu autour de lui, et qui s'indigne de rencontrer un obstacle, il s'est pris corps à corps avec ce résumé terrible des forces de la nature, et, plus maître que jamais, il a traité la foudre comme un enfant qui se mène par un fil, tantôt l'arrêtant respectueuse au sommet des palais et des temples, tantôt la forçant de se précipiter par des routes inoffensives dans les muets abîmes de la terre. La terre, la mer, le ciel et tous ses flambeaux, l'air et tous ses phénomènes, rien du dedans et du dehors n'avait pu se soustraire à l'esprit de l'homme ; l'observation lui avait révélé les faits, les faits l'avaient conduit aux causes et aux lois. Et ces sciences particulières, rayons dispersés d'un foyer commun, venaient se réunir et s'illuminer dans une science plus générale, qui, en nous livrant les mystères abstraits du nombre, de l'étendue et du mouvement, mettait à nu devant nous les éléments éternels de toutes les choses créées.

Mais est-ce là tout ? Le roi du monde s'est-il arrêté là ? Gardez-vous de le croire. N'eût-il pas été plus loin, déjà c'eût été le poëte, le savant, l'artiste, déjà l'homme, mais non pas l'homme divin. Or, il était divin, et tous les mondes visibles n'avaient pas en eux de quoi rassasier son intelligence et reposer son cœur. Il est monté plus haut ; il s'est demandé ce qu'il y avait au delà des étoiles, qui est l'orbe qui meut tous ces orbes mesurés par son compas, et il s'est répondu : L'infini. Car le fini, ne se contenant pas lui-même, ne peut être borné que par l'infini. Mais qu'est-ce que l'infini ? Est-ce un espace vide se multipliant sans cesse devant lui-même, un abîme sans rivages appelant à lui, pour leur faire place, toute vie réelle et toute vie possible, sans être lui-même vivant? L'homme, qui avait regardé la mer et le ciel, a regardé sans pâlir cet autre ciel et cette autre mer; quelle que fût la nature de l'espace intellectuel où se jouait sa pensée au delà de toutes les choses sensibles, il a compris que là n'était point le principe de l'être, de la vie et du mouvement. Il a passé plus loin; il a débordé l'infini imaginaire pour contempler en face l'infini réel, et le voyant sans le voir, le définissant sans le définir, parvenu au terme de toute vérité, il a dit d'une voix qui a été la première, et qui sera la dernière:

Par delà tous les cieux le Dieu des cieux réside!

Ne me troublez pas, Messieurs, laissez-moi tremblant devant la grandeur de l'homme; tout à l'heure il ne remuait que la poussière, et le voilà qui touche Dieu!

Et cependant, Messieurs, n'y a-t-il dans votre âme aucune tristesse? N'y a-t-il dans votre intelligence rien d'obscur et d'inconnu? Une fois, dans les beaux temps de la Grèce, un sage fut qui servait son pays de l'épée, tout en le servant par des leçons qui ont mérité l'honneur de préparer la sagesse humaine à s'abaisser devant l'Évangile de la sagesse divine. Socrate, car c'était lui, sortit un matin de sa tente, s'assit au devant, et, sa tête cachée dans ses deux mains, il demeura pensif. Le soleil se leva, l'armée s'émut, les coursiers passèrent, tout le bruit d'un camp enveloppa sa rêverie: mais lui, immobile et comme enlevé à lui-même, laissa venir le soir sans qu'il eût la force ou la pensée de rappeler sa tête appesantie sur ses genoux. A quoi songeait ce grand homme? Quel douloureux mystère avait été capable de lui cacher les heures, et de remplir le cadre d'une si persévérante méditation? Hélas! Messieurs, le même mystère qui vous tourmente et qui vous amène ici. Sans vouloir maintenant insulter votre raison après l'avoir tant exaltée tout à l'heure, ne puis-je vous demander avec Socrate: Que savez-vous? Cette question, qu'il adressait aux sages de son temps, ne puis-je vous l'adresser, à vous les enfants des sages? Vingt siècles écoulés depuis Socrate ont-ils changé la condition de l'esprit humain, et fait descendre en vous la plénitude de lumière qui manquait au maître de Platon? Une lumière, il est vrai, une grande lumière a jailli sur le monde depuis que la bouche de Socrate s'est fermée en buvant la ciguë; mais elle descendait du Calvaire, et non de la raison. Ceux qui ne l'ont pas reçue dans l'obéissance de la foi, loin d'être éclairés par elle, ont vu s'accroître l'ombre et l'incertitude de leurs pensées; car une question redoutable s'est ajoutée pour eux à toutes les questions dont l'énigme poursuit notre entendement. Je vous le dis donc, sans craindre de me contredire et de vous offenser: il y a une chose que vous ne savez pas, quand vous n'interrogez pour la savoir que votre propre intelligence. Philosophe ou pâtre, écrivant avec une plume d'or des pages qui rempliront la postérité d'un immortel encens, ou bien obscur ouvrier d'une vie sans lendemain, qui que vous soyez, il y a une chose que vous ne savez pas. Ce que vous savez, je l'ai dit : ce que vous ne savez pas, c'est vous, c'est votre âme, c'est la raison de votre âme, c'est votre destinée. Vous savez tout, excepté le secret de votre vie. Je n'en cherche pas encore la raison, j'expose le fait. Votre âme est-elle impérissable de sa nature? Pourquoi est-elle unie à un corps? Pourquoi s'en sépare-t-elle à un certain moment? où va-t-elle au sortir de sa prison d'un jour? Qu'est-ce que la mort? Qu'est-ce que ce lieu où vos pères sont descendus, où ils vous attendent, ce lieu qui vous appelle, qui vous dit, par la voix de Bossuet, que *les rangs y sont pressés?* Le savez-vous avec certitude? Le savez-vous mieux que Socrate placé par l'injustice en face de l'avenir, et puisant dans sa condamnation une nouvelle assurance de notre immortalité?

Si je consulte l'histoire de la sagesse humaine, je la vois aboutir à ce mystère par tous ses chemins, mais par des chemins bien différents. Platon affirme, Cicéron doute, Épicure nie, et constamment l'esprit humain se distribue dans ces trois zones de la pensée. Veut-il, après des âges de foi, restaurer dans les temps modernes la philosophie indépendante, Descartes commence par l'affirmation, Bayle continue par le doute, Voltaire achève par la négation. Il ne faut pas deux siècles à l'activité philosophique pour accomplir ce cycle fatal, dont le résultat est ce que vous voyez, c'est-à-dire une société sans croyances assurées, rompue en mille opinions dont chacune se dit la vraie, dont chacune a ses hérauts, ses espérances, ses revers, et qui, se disputant pour édifier, ne se rencontrent qu'en un point :

détruire ! Les Grecs avaient donné au monde ce spectacle, les Romains le renouvelèrent ; et nous, deux mille ans après la leçon de ces ruines, nous avons voulu en recevoir de nous-mêmes le redoutable enseignement. Il est là, Messieurs ; regardez-le ; apprenez-y du moins la limite de votre intelligence, et le besoin que vous avez d'une autre lumière que la vôtre pour vous connaître vous-mêmes.

Mais d'où nous vient cette ignorance de nos propres destinées ? D'où vient qu'ayant pénétré si loin et si haut dans les mystères de la nature, notre vue se trouble lorsque nous la reportons sur ce qui nous est intime et personnel ? Messieurs, il n'est pas difficile d'en entendre la raison. Tous les phénomènes de la nature sont des faits présents sous nos yeux, et les lois mathématiques qui les régissent, outre qu'elles se manifestent dans des corps sensibles et limités, appartiennent à l'essence invariable des choses, laquelle est présente à notre esprit et constitue la lumière intelligible dont il est éclairé. L'être divin lui-même se révèle à nous par l'univers, qui, tout grand qu'il est, nous contraint de lui chercher une cause, cause qui ne peut être que l'infini à l'état personnel, c'est-à-dire Dieu. Nous tenons ainsi les deux extrémités de la chaîne, le fini et l'infini, le monde et Dieu. Mais quand il s'agit de pénétrer le secret de notre destinée, là nous font défaut tous nos moyens naturels de connaître. Notre destinée n'est pas un phénomène présent à nos regards ; elle embrasse un passé qui nous est invisible, un avenir qui l'est également. Ce n'est pas non plus une loi appartenant à l'essence des choses, puisque nous pouvions être ou ne pas être, vivre un jour ou mille ans. Notre destinée est un rapport entre deux êtres libres, dont l'un est fini et l'autre infini. Elle dépend du concours de deux volontés différemment souveraines, dont l'une a donné ce qu'elle ne devait pas, dont l'autre peut refuser ce qu'elle n'attendait pas.

Or comment connaître rationnellement la volonté d'autrui? Comment la raison verrait-elle intérieurement et nécessairement un acte qui peut être ou ne pas être? Sans doute Dieu a dans sa nature des règles immuables de justice et de bonté, dont le reflet illumine notre conscience et nous met sur la voie de ses opérations; mais ni la justice ni la bonté ne lui imposent dans ses dons une mesure absolument déterminée. Il était libre de créer ou de ne pas créer, libre de nous appeler à la vie plus tôt ou plus tard, libre de s'unir à nous plus ou moins durablement et intimement. Qui dira, par exemple, que l'alliance de la nature divine avec la nature humaine par l'incarnation était métaphysiquement nécessaire? Or si elle n'était pas nécessaire, elle était libre, et si elle était libre, comment l'intelligence l'aurait-elle aperçue autrement que sous la forme d'une simple possibilité? Et c'est la possibilité même qui fait le mystère. Me voici, être vivant, me voici en face de l'éternité, que mon esprit découvre tout autour de moi comme l'horizon naturel de mon être : y suis-je pour une heure, pour un siècle, pour jamais? L'éternité, qui est mon principe, est-elle mon droit et mon but? Si je voyais clairement que non, il n'y aurait pas de mystère; si je voyais clairement que oui, il n'y en aurait pas davantage : mais j'hésite devant le oui et devant le non, parce que tous les deux ont leur possibilité. Le nécessaire se voit, le possible s'entrevoit; le nécessaire est le jour, le possible est la nuit. Qui lèvera le doute? Qui nous dira : De deux choses contradictoires également réalisables, c'est celle-ci qui s'est réalisée, c'est celle-ci qui est le réel? La raison ne le peut; car elle ne le pourrait qu'en changeant le possible en nécessaire, ce qui est absurde. J'avoue qu'entre le nécessaire et le possible se rencontre le probable; mais le probable ne donne pas la certitude, il incline l'esprit sans le subjuguer. Socrate est mort en se vengeant de ses juges par l'espérance de l'immortalité, et le Phédon est l'impérissable monument de cette héroïque vengeance : mais ce qui suffisait au remords de ses juges et à la grandeur de son âme ne suffisait pas à la consolation de ses amis. Une autre mort que celle d'un sage, une autre parole que celle d'un homme devait donner au genre humain la certitude de son immortalité.

Puis, l'immortalité n'est pas tout; bien des choses y demeurent obscures, et, fût-elle assurée, l'esprit se demanderait encore : Qu'est-ce que l'immortalité? Y verrons-nous Dieu? L'y verrons-nous face à face? Sera-t-il pour notre œil transfiguré ce qu'est aujourd'hui la nature pour notre œil mortel? L'abîme de l'infini n'a pas de fond, et c'est ici la seconde cause de l'impuissance où est la raison de se rendre un compte exact des fins dernières de l'homme, ainsi que le christianisme appelle éloquemment le dogme des destinées.

En toute autre science, la question va du fini au fini. Les mathématiques elles-mêmes ne sont que la loi générale des corps, et si on les considère d'une manière abstraite, en tant qu'elles assujettissent à leur calcul des quantités indéterminées, elles n'atteignent point au delà de l'infini, c'est-à-dire au delà d'une progression supposée constamment croissante ou décroissante, à laquelle l'unité sert de point de départ. Mais dans la science des fins dernières, la question va du néant à l'infini. Il s'agit de savoir si la mort nous ramène à l'existence, ou nous conduit à l'éternité; si nous sommes un simple phénomène mesuré par le temps, ou un astre sorti de Dieu pour retourner à lui, et quelle est la loi de cette courbe que nous décrivons autour du centre qui est notre principe et notre fin. Même en laissant de côté l'intention de Dieu à notre égard, intention évidemment insondable par la raison, comme je viens de le démontrer, il reste encore la difficulté propre à l'infini considéré en soi. Saint Thomas d'Aquin a dit : « La vérité est l'équation de l'intelligence avec son objet. » Or comment une intelligence finie serait-elle en équation avec un objet qui ne l'est pas? Et si cette équation est impossible, comment aurions-nous par nous-mêmes la vérité sur Dieu et sur nos rapports avec lui? Nous pouvons bien affirmer que Dieu est, parce que notre esprit, supérieur à l'univers, y découvre le besoin d'une cause plus haute que lui. Nous pouvons encore affirmer que cette cause est infinie, parce que, si elle ne l'était pas, elle ne serait qu'un autre univers, aussi incapable que le premier de subsister par soi. Mais notre esprit, quoique supérieur à l'univers, n'est pas égal à Dieu ; il flotte entre ces deux extrêmes, surpassant l'un, surpassé par l'autre, et ne connaissant pas même tout entier celui qui est au-dessous de sa sphère, parce que la science totale du phénomène exigerait la science totale de la cause, qui est Dieu. Dieu, dit l'Écriture, habite *une lumière inaccessible;* il est à la fois ce qu'il y a de plus clair et de plus impénétrable. Otez l'idée que nous en avons, toute clarté disparaît de notre entendement ; la vérité y devient un songe, et la justice un nom. Mais aussi voulons-nous pénétrer jusqu'au fond de l'essence divine, notre œil s'émousse, et nous n'apercevons plus dans un immesurable lointain qu'une scintillation qui nous éblouit et nous dérobe la lumière par la lumière même. S'agit-il de la nature métaphysique de Dieu, par exemple, je me demande : Dieu est-il un être solitaire, ou a-t-il des relations en lui ? Quoi que je me réponde, je me réponds un mystère. S'agit-il de sa nature morale, je me demande : Quelle est en Dieu la proportion de la justice et de la bonté ? Quoi que je me réponde encore, je me réponds un autre mystère. Et cependant, si j'ignore ces choses, puis-je savoir la loi de mes rapports avec Dieu ? puis-je savoir ce que je dois en craindre ou en espérer ?

Vous me direz peut-être : Mais pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas donné un esprit plus pénétrant ? Eh ! Messieurs, quelque pénétration qu'il nous eût donnée, eût-elle égalé jamais la profondeur de son essence, qui est infinie ? Eût-elle satisfait à la définition de saint Thomas d'Aquin : « La vérité est une équation de l'intelligence avec son objet? » Vous n'avez que deux partis à prendre : ou nier cette définition, ou soutenir que Dieu avait la puissance de créer des esprits qui fussent ses égaux, c'est-à-dire Dieu. Dans le premier cas, c'est affirmer que l'effet peut être plus grand que sa cause; dans le second, c'est affirmer que ce qui existe par un autre existe cependant par soi. Cédez à l'évidence, Messieurs, et ne contestez plus au christianisme cette grande et forte vérité, qu'aucune intelligence créée n'est capable par elle-même de s'élever à une connaissance parfaite de Dieu, et par conséquent à une connaissance certaine de sa destinée. L'histoire vous le prouve, et le raisonnement vient de confirmer l'histoire en vous l'expliquant.

Que faut-il donc pour que l'homme se connaisse lui-même en Dieu? Il faut qu'une lumière médiatrice s'interpose entre Dieu et lui, lumière qui aide à sa nature sans la détruire, qui l'approche de l'infini sans être elle-même l'infini. Et si cette médiation vous paraît impossible, écoutez-moi encore un seul moment.

Vous à qui je parle, vous êtes une âme, et moi qui vous parle, je suis une âme aussi. Eh bien! connaissez-vous mon âme, et moi la vôtre? L'infini n'est pas entre nous, et cependant, quoique nous nous touchions par nos corps, un abîme nous sépare. Qui êtes-vous, et qui suis-je? Quel est le mobile secret de nos actions? Où tendons-nous par nos faiblesses et nos vertus? Quel est le degré de notre puissance dans le bien ou dans le mal? Je le répète : Qui êtes-vous, et qui suis-je? Vous verrez bien dans mes actes, et moi dans les vôtres, un certain reflet de ce que nous sommes intérieurement; la physionomie ajoutera sa révélation à celle de nos œuvres; mais pourrez-vous dire que vous me connaissez tel que je me connais, et moi pourrais-je me persuader que je vous vois tel que vous vous voyez? L'âme ignore l'âme, et tant que leur essence ne se pénètrera pas par une vision directe, il n'y aura qu'un remède à ce malheur : la confidence ou la confession, c'est-à-dire l'ouverture de l'âme à l'âme au moyen d'une parole sincère. La parole est la lumière médiatrice entre les choses égales qui ne se voient pas, à plus forte raison entre les choses deux fois séparées par leur invisibilité et leur inégalité. Pourquoi Dieu ne parlerait-il pas à l'homme? Pourquoi, nous voyant incapables d'atteindre jusqu'à lui par la faiblesse de notre nature, ne condescendrait-il pas à s'ouvrir à nous dans une confidence qui nous révèlerait avec les mystères de son être l'ordre de ses pensées et de ses desseins? Je vous ai prouvé que cette révélation surnaturelle ou prophétique était nécessaire au commerce de l'homme avec Dieu, et je viens de vous en montrer l'instrument dans la parole. Achevons cette conférence en vous prouvant aussi la nécessité du sacrement, non plus pour éclairer l'esprit, mais pour fortifier la volonté; non plus pour nous apprendre notre destinée, mais pour nous aider à la remplir.

L'esprit est le principe éloigné de nos actes, la volonté en est le principe immédiat; l'esprit voit, la volonté commande, l'homme fait. Qu'est-ce donc que faire? Faire, c'est produire quelque chose. Si vous n'avez rien produit, si aucun résultat n'a été le fruit de votre vouloir, vous n'avez rien fait, c'est l'expression consacrée par la langue elle-même. Aussi l'homme ne se meut-il que pour produire, et chacun de ses mouvements, même lorsqu'il avorte, produit encore quelque chose, ne fût-ce que du bruit. Mais pourquoi produire? Pourquoi l'homme n'est-il pas au repos? Que cherche-t-il dans cette incessante production, qui est l'effet de son activité? Ce qu'il cherche, Messieurs, c'est la vie. S'il respire, c'est pour vivre; s'il creuse la terre, c'est pour vivre; s'il marche, c'est pour vivre; s'il dort, c'est pour vivre; s'il meurt, c'est encore pour vivre. Et il ne se repose jamais, parce que la vie lui échappe à mesure qu'il la produit. Il la boit dans une coupe avare, qui n'en contient et qui n'en verse qu'une goutte à la fois. S'arrêter, c'est mourir... Mais mourir, ne disais-je pas tout à l'heure que c'était vivre encore? Oui, dans le vrai de nos destinées, la mort est le grand passage de la vie, pourvu que nous ayons connu le secret de la trame où nous agissons, qui est de produire en nous la vie même de Dieu, vie pleine, vie stable, vie dont chaque instant renferme l'éternité, et qui n'a plus besoin de se faire parce qu'elle est. Voilà, Messieurs, le but véritable et dernier de toutes nos actions. Je vous l'ai démontré, en vous démontrant que Dieu est notre principe et notre fin. Quoi que vous fassiez, si vous ne faites pas cela, vous ne faites rien. Si vous ne faites pas cela, vous êtes semblables au pâtre qui s'assied au bord d'une eau courante, et qui bat le flot qui passe en s'amusant du bruit qu'il cause. La vie présente, quand elle n'est pas l'instrument de la vie éternelle, n'a pas d'autre image ni d'autre prix. En vain lui mettrez-vous au dos la pourpre des consuls; en vain l'appellerez-vous gloire, puissance, immortalité, noms illustres, qui n'élèvent le néant que pour le montrer de plus haut et de plus loin. L'histoire est pleine de ces phares éteints, mortels fameux qui, pour avoir conquis durant un jour les admirations de ce monde, s'estimaient grands dans la vie, et attendaient de leur tombe un règne persévérant. Faites cela si vous le voulez; bâtissez-vous des pyramides dans les solitudes dévastées de la mémoire; creusez autour de votre mort des digues contre les siècles; l'éternité vous le permet, comme elle permet à l'enfant qui trébuche dans ses premiers pas de monter aux bras de sa nourrice pour s'enorgueillir d'y être plus grand qu'à terre.

Mais si ces puérilités vous vont mal, si vous avez honte d'ajouter le ridicule au néant, considérez qu'il s'agit de produire en vous la vie de Dieu, et cherchez dans votre nature si vous y trouverez l'instrument d'une si haute ambition.

La vie de Dieu est infinie; elle consiste dans la perpétuité d'un moment indivisible où Dieu, un et plusieurs, se voit pleinement dans son essence et s'aime pleinement dans ses personnes. Or nous avons d'une telle vie une totale incapacité. Soumis par notre nature à la succession et au changement, nous ne pouvons aspirer à l'état indéfectible d'une immuable durée; nous ne pouvons pas davantage voir face à face l'être divin, ni l'aimer de cet amour parfait qui résulte en lui de la vue directe de son ineffable beauté. Si nous le voyons, c'est à travers l'ombre des idées ; si nous l'aimons, c'est comme le principe invisible des biens incomplets dont nous sommes entourés. Mais le voir dans sa substance, mais l'aimer de ce regard qui possède l'objet aimé, mais nous fondre en lui jusqu'à ne plus sentir que le mouvement immobile de son éternelle vie, c'est là un prodige dont le pouvoir est si loin de nous, que la foi seule nous donne la certitude de son accomplissement futur. La raison se rit de cette espérance, tant elle se croit incapable de la réaliser. Pour elle, le plus grand avenir de l'homme est l'immortalité, c'est-à-dire l'avénement de l'âme à une durée que les sens ne mesureront plus, à une vie dont les idées seules rempliront l'espace indéfini. Ou bien si la raison passe au delà, elle nous jette les rêves du panthéisme, s'enorgueillissant de nous faire Dieu à la condition de nous perdre nous-mêmes dans l'abstraite immensité de l'être. Le christianisme a marqué notre place entre ces deux excès. Sachant que Dieu est notre fin, il nous ordonne de commencer à vivre imparfaitement en lui pour y vivre un jour dans la plénitude d'une vision qui, sans nous confondre avec l'essence divine, nous la donnera pour objet présent d'une connaissance directe et d'un amour de possession.

Or, soit dans sa forme initiale, soit dans sa forme dernière, cette vie divine, je viens de le démontrer, surpasse les forces de toute nature mortelle. De même qu'il n'y a pas d'équation naturelle possible entre une intelligence limitée et une vertu qui ne l'est pas, il ne saurait exister non plus d'équation naturelle possible entre la vie d'un être fini et la vie d'un être infini. Si donc Dieu nous appelle à son éternité, si notre destinée est de vivre de lui, en lui et avec lui, il faut de toute nécessité qu'il communique à notre âme un élément médiateur par où elle soit soulevée hors de ses limites et portée vers lui par un mouvement d'un ordre surnaturel ou divin. Notre vie présente est le creuset laborieux d'où doit sortir notre vie future; s'il ne s'y trouve que de la matière, fût-ce la plus précieuse, il n'en sortira que de la fange; s'il ne s'y trouve que de l'esprit, fût-ce le plus pénétrant, il n'en sortira que des idées et des sentiments humains. Que Dieu donc intervienne, et qu'il y verse l'or de son éternité, ou, pour parler sans figure, qu'il nous attire à lui par une action directe sur notre âme; qu'il nous arrache sans violence aux affections de la nature, et nous inspire un amour tel, que la vie présente ne nous semble plus qu'un fardeau, et la terre un exil.

Cet amour existe, Messieurs; vous ne pouvez le nier. David l'exhalait dans ses psaumes, les martyrs en embaumaient leur supplice, les saints l'ont chanté et glorifié de génération en génération; tous, sur des modes divers, ont répandu devant Dieu la mélancolie d'une âme oppressée par le ferment d'un amour surhumain. *Comme le cerf*, disaient-ils, *brame après l'eau des fontaines, ainsi mon âme aspire après vous, ô mon Dieu! Mon âme a soif du Dieu fort et vivant, elle a soif de venir et de paraître devant la face de Dieu. Mes larmes ont été mon pain de l'aurore et de la* *nuit, lorsqu'ils me disaient : Où est ton Dieu? Je m'en suis souvenu, et j'ai versé mon âme en moi-même, parce que j'irai jusqu'au lieu du tabernacle admirable, parce que j'irai dans la joie, dans la louange et le rassasiement, jusqu'à la maison de Dieu. O mon âme, pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu? Espère en Dieu, parce que je le louerai encore, parce qu'il est le salut que je verrai, parce qu'il est mon Dieu* (1). Ces accents-là, Messieurs, ne sont pas de la terre; ils jaillissent des cœurs délivrés du temps, et qui habitent déjà, en une réalité commencée, la région qui dégoûte de tout le reste. Mais par où s'y sont-ils introduits? Est-ce par l'effet naturel d'une contemplation de l'intelligence ou d'un mouvement de l'enthousiasme? Non, assurément, et jamais, ni en Orphée, ni en Platon, ni en aucun esprit qui n'avait que l'esprit de l'homme, de telles vibrations n'ont ému le sanctuaire de notre sensibilité. Elles procèdent d'un art qui se cache au génie, d'une tradition qui ne dit son secret qu'aux saints. Interrogez les saints; ils n'ont pas la jalousie de leurs dons, ils les ont reçus pour rien, ils vous les livreront pour rien. Ils vous diront où ils puisent la vie douloureuse et consolée qui les ravit au monde. Regardez là-bas : sous la garde d'une pierre taillée, sous le symbole plus vil encore d'un pain pétri par l'homme, repose l'invisible vertu qui donne la sainteté, et qui avec la sainteté produit et féconde dans l'âme le germe de la vie divine. Ce que la parole prophétique est pour l'intelligence, le sacrement l'est pour la volonté. La prophétie nous révèle les mystères impénétrables de l'essence et de la pensée de Dieu; le sacrement nous communique l'esprit, le désir, la faim de Dieu, le droit de le posséder par grâce, puisque nous ne le pouvons par nature, et même un goût réel avant-coureur de cette possession.

---

(1) Psaume 41.

L'expérience des saints ne vous suffit-elle pas, consultez l'expérience opposée. Vous qui n'avez que le cœur pour aimer Dieu, comme vous n'avez que la raison pour le connaître, aimez-vous Dieu? Je ne vous demande pas si vous l'aimez d'un amour tendre et profond, mieux que vos amis les plus chers, mieux qu'une mère n'aime son fils, mieux que toutes choses et vous-mêmes, non par une vue des biens visibles dont il est l'auteur, mais par une contemplation anticipée de la beauté personnelle qui est en lui. Je ne vous demande pas si vous l'aimez jusqu'à trouver pour le dire quelqu'un des accents que David nous prêtait tout à l'heure. Mais l'aimez-vous du dernier et du plus faible des amours? Votre pensée le cherche-t-elle jamais? Avez-vous en lui quelque plaisir caché? Est-il une part, si légère que ce soit, du trésor de votre cœur? J'ose vous dire que non, et que la feuille emportée par le vent dans un soir d'automne vous touche plus que l'immensité des divines perfections.

Sénèque a dit : *Amicitia pares invenit vel facit,— L'amitié trouve ou fait des égaux.* Telle est la raison de votre froideur pour Dieu; vous le savez infini, et vous ne concevez pas ce qu'il pourrait y avoir entre lui et vous. Il est dans son lieu, vous dans le vôtre ; vous ne lui demandez que l'oubli, et ne lui donnez que la même chose que vous lui demandez. Et jamais, par le seul effort de la nature, vous ne sortirez de cet état d'insensibilité. La nature vous inspirera des passions ardentes, ou même, si vous le voulez, des affections héroïques, mais pour les choses qui se touchent et les beautés qui se voient ; elle vous prosternera devant un peu de poussière ; elle fera de cette poussière l'âme de votre vie, votre vie elle-même, et vous croirez mourir en perdant dans une dernière étreinte ce bien précieux d'un amour à qui mille fois vous aviez juré l'immortalité. Vous ferez mieux encore, vous mourrez pour un objet aimé ; vous mourrez avec joie, lui faisant de votre dernier soupir l'holocauste d'une éternelle adoration. Tout cela, vous le pouvez, quand il ne s'agit point de Dieu : mais s'agit-il de Dieu, cette grande faculté de l'amour s'évanouit en vous, et votre cœur, si prompt à tout le reste, se refuse à l'Infini. Si vous n'aimiez rien, il ne faudrait que vous plaindre ; aimant par nature et y mettant la félicité de votre courte vie, il faut s'étonner de vous voir insensible à Dieu, et en conclure que quelque chose vous manque pour atteindre à cette suprême affection. Ce qui vous manque, un sage vient de vous le dire. De même que saint Thomas d'Aquin a défini la vérité, *une équation entre l'intelligence et son objet,* Sénèque, avec une précision non moins éloquente, a défini l'amour *une fusion qui trouve ou qui fait des êtres égaux.* Or, l'égalité n'existant point entre Dieu et nous, c'est à lui de se pencher vers sa créature par un mouvement de grâce, et de l'attirer divinement à une vie commune avec lui. Si nous y consentons, c'est notre mérite et notre salut; si nous n'y consentons pas, c'est notre faute anssi bien que notre perte.

Ces vérités, dont j'essaie de vous donner la démonstration, Messieurs, saint Paul les annonçait un jour devant un proconsul romain et un roi de l'Orient assemblés bien plus par la curiosité de l'entendre que par le désir de connaître les voies de Dieu. Après qu'il leur eut raconté les fureurs de sa jeunesse contre Jésus-Christ, et comment Celui qu'il persécutait lui était apparu aux portes de Damas pour lui confier l'Évangile des nations, il continuait ainsi son discours : *Appuyé donc du secours de Dieu, je suis debout jusqu'aujourd'hui, rendant témoignage aux petits et aux grands, ne disant rien que ce que les prophètes et Moïse ont annoncé de l'avenir, savoir, que le Christ souffrirait, qu'il serait le premier d'entre la résurrection des morts, qu'il donnerait la lumière à son peuple et à tous les peuples*. Ici le proconsul, l'arrêtant par un éclat de voix, lui cria : *Vous êtes fou, Paul!* Et Paul, sans s'émouvoir : *Je ne suis pas fou, excellent Festus; mes paroles sont aussi pleines de sobriété que de vérité, et le roi devant lequel je parle sait bien ces choses, qui ne se sont point passées dans l'obscurité d'un coin de terre*. Puis, se tournant vers le roi : *Roi Agrippa, croyez-vous aux prophètes? Je sais que vous y croyez* Et le roi : *Il s'en faut peu que vous ne me persuadiez d'être chrétien* (1). Messieurs, c'est le même dialogue qui se passe en ce moment entre votre âme et la mienne ; ni les vérités, ni les auditeurs n'ont changé. Il y a ici des Festus nourris dans l'orgueil de la raison, à qui l'histoire de leur propre faiblesse est inconnue, et qui, n'ayant jamais senti le besoin du secours de Dieu, s'étonnent qu'il faille traiter avec lui autrement que d'égal à égal. Ceux-là me répondent : *Vous êtes fou, Paul!* Mais il y a aussi des Agrippa qui, plus enivrés de leurs passions que de leur science, avertis en secret de la misère de l'homme, lèvent quelquefois les yeux vers la toute-puissante bonté qui les a faits. Ceux-là me répondent : *Il s'en faut peu que vous ne me persuadiez d'être chrétien!* Et moi, sans faire de distinction entre les uns et les autres, entre ceux qui sont plus proches et ceux qui sont plus loin, me confiant en Celui qui est mort pour tous, je dis à tous, en imitant le saint langage de Paul : *Plaise à Dieu que vous soyez comme moi* (1)! Plaise à Dieu que, reconnaissant l'impuissance de votre nature abandonnée à elle-même, vous chantiez dans la paix, dans la joie, dans la certitude des enfants de Dieu, ce cantique si court et si doux : *Credo. — Je crois!*

---

(1) Actes des Apôtres, chap. 26, vers. 22 et suiv.

---

(1) Actes des Apôtres, chap. 26, vers. 29.

CINQUANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

DE LA PROPHÉTIE.

Monseigneur,

Messieurs,

La réalité et la nécessité d'un ordre surnaturel comme moyen du commerce de l'homme avec Dieu vous étant démontrées, il nous reste à pénétrer dans la nature intime de cet ordre. Déjà vous avez vu qu'il se décompose en deux actes, l'un correspondant à notre faculté de connaître, c'est la prophétie ; l'autre relatif à notre faculté opérative, c'est le sacrement. En vous faisant entrer plus à fond dans le mystère de ces deux actes, j'atteindrai mon but, qui est de vous initier à l'intelligence de l'ordre surnaturel, autant que le permettent sa profondeur et les limites de notre esprit. Je commence par la prophétie.

La prophétie est une parole de Dieu manifestant à l'homme des vérités que sa raison ne saurait atteindre par elle-même, et qui cependant sont nécessaires à l'accomplissement de sa destinée.

Ce qui domine dans cette définition, c'est la parole ;

la parole est le premier élément prophétique. Mais qu'est-ce que la parole?

Un homme vient au monde. Ses yeux, ses oreilles, ses lèvres, tous ses sens sont fermés. Il n'a aucune idée du néant qui le rejette, ni de l'être où il arrive; il s'ignore lui-même, et tout le reste avec lui. Laissez-le tel que la nature vient de l'ébaucher, laissez-le là nu, muet, plutôt mort que vivant : il vivra peut-être, mais il vivra sans le savoir, hôte informe de la création, âme perdue dans l'impuissance de se trouver elle-même. Ses yeux s'ouvriront sans qu'on y lise une pensée, et son cœur battra sans qu'on y sente une vertu. Heureusement quelque chose veille sur lui. La providence de la parole le couvre de ses fécondes ailes; la parole se penche incessamment vers lui, le regarde, le touche, le retourne, essaie par ses frémissements d'éveiller cette âme endormie. Et enfin, après des jours qui ont été des siècles, tout à coup de cet abîme sourd et insensible, de cet enfant qui à peine a fait croire par un sourire qu'il entendait l'amour qui l'a mis au monde, la parole s'échappe et répond. L'homme vit cette fois; il pense, il aime, il nomme ceux qu'il aime, il leur rend en une parole tout l'amour qu'il en a reçu.

Mais ce n'est là que le commencement de l'homme. Lui, le prédestiné de l'infini, ne connaît encore que le sein de sa mère, son berceau, sa chambre, quelques images pendues aux murs, tout l'espace que l'œil embrasse d'une fenêtre : une heure est pour lui l'histoire, une maison l'univers, une caresse la fin dernière des choses. Il faut qu'il sorte de cet étroit horizon, et se prépare à marquer sa place dans cette société haletante où tous, ayant les mêmes droits dans les mêmes devoirs, vont lui disputer la gloire de vivre. Tout à l'heure, il descendra l'escalier paternel, il paraîtra dans la place publique; son oreille entendra le froissement douloureux des ambitions qui se heurtent et des idées qui se repoussent, et, comme une feuille tombée dans les flots d'une mer émue, il s'étonnera pour la première fois du prix que coûte la vie et des mystères qu'elle contient. Qui les lui expliquera? Qui l'introduira bien ou mal dans la science de l'homme, cette science dont les éléments sont le passé, le présent, l'avenir, la terre et le ciel, qui touche au néant par un de ses pôles, à l'infini par l'autre? Ce sera la parole encore : non plus la parole de son père et de sa mère, mais une parole hasardeuse, qui étouffera peut-être en lui les germes de la vérité, qui peut-être les y développera, selon l'esprit des maîtres qui dirigeront le sien. Car il aura des maîtres, il ne peut se soustraire à ce second règne de la parole sur lui. La parole l'a mis au monde; la parole a donné l'éveil et le premier cours à sa pensée; quoi qu'il veuille, quoi qu'il fasse, pour son bonheur ou son malheur, la parole achèvera son œuvre; elle en fera un vase de foi ou d'incroyance, une victime de l'orgueil ou de la charité, un esclave des sens ou du devoir; et si la liberté lui demeure toujours contre le mal, ce sera pourtant à la condition d'appeler à son aide une meilleure parole que la parole qui l'aura trompé.

Voilà l'histoire de l'homme; écoutez celle du peuple. Un peuple est assoupi dans les mœurs de la barbarie;

il ne connaît pas même le premier des arts, qui est d'assujettir la terre à ses besoins. Comme l'animal, il vit d'une proie. L'a-t-il rencontrée, il dort auprès du feu qui le réchauffe, ou de l'arbre qui le couvre, jusqu'à ce que la faim lui commande de disputer aux forêts et au hasard son incertaine subsistance. Il n'a point de patrie; le sol même où il est errant n'a reçu de son travail aucune consécration, de sa puissance aucune limite, et, encore qu'il y garde les os de ses ancêtres, il y marche sans passé et sans avenir. Vient-on l'y troubler, il s'y défendra comme une bête fauve dans sa tannière, mais sans pouvoir faire du morceau de bois qui lui servira de défense ni une épée ni un drapeau. L'idée lui manque, et avec elle la vertu, le progrès, l'histoire, la stabilité.

Mais voici que tout change. Ce peuple s'assied; il dresse sa tente, il creuse des fossés, il pose des gardes, il a quelque chose de durable et de saint à garder. Un temple lui offre sous une image sensible le Dieu qui a fait le monde, le père de la justice et l'habitant des âmes. Il l'adore en esprit, il le prie avec foi. Le soleil ne passe plus sur sa tête comme un feu qui s'éteint le soir et se rallume au matin, mais comme la grave mesure des âges, apportant à chaque jour son devoir, à chaque siècle sa durée. Il en compte les révolutions, et distribue sa propre histoire dans le cycle où toutes les nations ont renfermé la leur. Ce peuple vit enfin, il révèle sa présence par des hommes qui ont un nom, par des actes qui ont un empire. Mais qui l'a tiré de sa mort antérieure? Qui a fait d'une peuplade barbare une société régulière et civilisée? Qui, Messieurs, qui? Eh! la même puissance qui a fait l'homme : la parole. Orphée est descendu des montagnes de la Thrace; il a chanté, et la Grèce est sortie toute vivante des accents de sa lyre. Un missionnaire a paru dans des solitudes avec un crucifix pour harpe ; il a nommé Dieu, et des sauvages simples jusqu'à la nudité ont couvert de feuilles leur pudeur naissante. Les enfants ont souri à l'homme de la parole, et les mères ont cru aux lèvres qui apportaient à leurs fils la bénédiction du Grand-Esprit.

Voulez-vous d'autres scènes prises aux sociétés vieillies? Un peuple, après avoir tenu longtemps avec honneur le sceptre de sa destinée, a perdu peu à peu le sens des grandes choses; il n'a plus su croire, ni délibérer, ni se dévouer; on l'a vu, accroupi à un comptoir, pesant des écus dans une balance au lieu d'y peser le sort du monde, et n'ayant plus d'entrailles que pour le bruit monotone et sot de l'argent. Avec l'abaissement du caractère est venu la servitude; les tyrans se sont joués de ce peuple en lui imposant des lois dignes de ces mœurs. Ils ont trouvé des complices jusque dans les traditions de la liberté, et le forum, la tribune, le sénat, ont été les noms dont ils ont couvert l'avilissement des âmes et l'opprobre de leur tyrannie. Mais pendant que régnaient la corruption et la peur sur cette tourbe dégénérée; pendant que tout se taisait, excepté le mensonge, la calomnie, la délation , la bassesse de cœur et d'esprit, à un moment qu'on n'attendait plus, il s'est fait un réveil et un retour : Domitien a disparu, Nerva lui a succédé. Qui a ainsi suspendu le cours des ruines? Qui a ramené, ne fût-ce qu'un jour, des noms et des souvenirs honnêtes? Ne le demandez pas, Messieurs : la parole s'est glissée dans les interstices de la tyrannie; elle a rencontré çà et là, comme dans un champ moissonné, des âmes demeurées pures de leur siècle, et semant par elles le levain de la force antique, elle a ranimé le sénat, le peuple, le forum, les dieux éteints, la majesté tombée, et tous ensemble, ressuscitant en un même jour, ils ont donné aux vivants et aux morts une sainte et dernière apparition de la patrie.

Au delà du peuple, Messieurs, il n'y a plus que le genre humain, et lui peut-être aussi aura-t-il éprouvé la puissance magique de la parole. Lui peut-être aussi, plongé dans la corruption et la servitude, aura-t-il une fois dans le cours de sa longue histoire, connu le tressaillement divin de la résurrection. Si vous l'aviez oublié, rappelez-vous ce qu'était le monde à l'aurore des temps que nous disons les nôtres. Assistez par la pensée à l'une des fêtes où il apportait à la fois ses dieux et ses mœurs, ses idées et ses joies. Choisissez le cirque ou l'amphithéâtre, les jeux ou les mystères, telle scène antique qu'il vous plaira. Regardez : tel était le monde. Ce monde-là n'est plus. Des autels chastes convient les générations au redressement laborieux de leurs sens, et la croix, signe de mortification et d'humilité, au lieu de donner l'esclave en spectacle à des maîtres cruels et dissolus, marche devant les princes pour leur enseigner la douceur, devant les peuples pour leur donner le courage d'une vie grave et pauvre. Le sang versé n'appelle plus d'applaudissements, si ce n'est quand on le donne dans un grand et volontaire sacrifice; la chair déshonorée par l'impudeur de l'âme ne s'offre plus à l'adoration publique, et la pureté sans tache a su se bâtir au milieu des grandes villes des retraites qui ne sont pas même illustres, tant le cœur de l'homme s'est élevé dans l'intelligence de la vertu. L'œil ne rencontre plus sur le front des passants des traces de mutilations; l'oreille n'est plus frappée du bruit abject des supplices privés, et la justice publique elle-même n'apparaît que rarement aux regards respectés des citoyens. Une rue est un asile où se rencontrent des créatures qui ont toutes en elles-mêmes le signe de leurs droits, et l'inégalité visible des conditions n'y enlève point aux pauvres leur place et leur dignité. Que dirai-je de plus? le cœur de l'homme est encore faible et dévoré de passions, et cependant l'humanité est transfigurée; elle porte au plus profond de ses entrailles une semence de bien contre laquelle aucun crime ne peut prévaloir, et qui condamne au mépris de tous les mêmes choses qui avaient usurpé dans l'ancien monde les hommages de tous. Qui a fait cela? Encore une fois, Messieurs, et je me lasse de le répéter, c'est la parole. Un homme est venu qui s'est dit Dieu, et qui a dit au nom de Dieu : *Bienheureux les pauvres! Bienheureux les doux! Bienheureux ceux qui pleurent! Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice! Bienheureux les purs de cœur! Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*(1)!

---

1) Saint Matthieu, chap. 5, vers. 3 et suiv.

Il a dit cela, et la parole qui fait l'homme, qui fonde la civilisation, qui affranchit les peuples, cette même parole sur les lèvres du Christ a donné une nouvelle force ou plutôt une nouvelle naissance à l'humanité.

Il est manifeste par là, Messieurs, que la parole est la première puissance du monde, qu'elle est la cause de toutes les révolutions heureuses ou malheureuses dont l'enchaînement compose l'histoire, et qu'ainsi vous ne devez pas vous étonner qu'elle soit un élément de l'ordre surnaturel, et que prophétiser ce soit parler.

J'ai dit de plus que la prophétie est une parole de Dieu. Et ici le rationalisme, qui a consenti jusqu'à présent à mon discours, ne me permet pas d'aller plus loin. Il estime que l'idée de Dieu et celle de la parole sont deux idées incompatibles; que Dieu étant un être purement spirituel, et la parole un simple mouvement de l'air produit par les organes physiques de la voix, on ne peut sans dégrader la majesté divine lui attribuer une si vile opération.

Faut-il, Messieurs, répondre à cela? Faut-il vous faire remarquer qu'on dégrade la notion de la parole pour la refuser à Dieu? Quoi! vous figureriez-vous que de l'air agité, en quelque manière que ce fût, eût la puissance d'obtenir les effets prodigieux que je vous ai décrits? Sans doute, à cause de notre état présent, où l'âme est unie à un corps, la parole aussi a un corps; elle entraîne une action extérieure qui met de l'air en mouvement. Mais ce n'est là que le fantôme de la parole. Fermez vos lèvres, recueillez-vous, renfermez votre âme en elle-même: n'entendez-vous pas qu'elle vous parle? N'entendez-vous pas que sans l'ébranlement d'aucun organe physique, elle articule intérieurement des mots, prononce des phrases, enchaîne un discours? N'entendez-vous pas qu'elle s'anime, s'échauffe, qu'elle devient éloquente, qu'elle vous persuade, et que cependant tout est immobile au centre et aux extrémités de votre corps? La parole extérieure n'est que la pâle et mourante expression de la parole intérieure, et la parole intérieure, c'est la pensée elle-même s'engendrant au fond de l'âme par une immatérielle fécondité. S'il en était autrement, si parler n'était que remuer de l'air, concevriez-vous que l'air fût le véhicule des idées et des sentiments, qu'il allât saisir votre intelligence dans ses impénétrables réduits, et l'enlever à ses propres conceptions? La parole est une puissance spirituelle, unie dans l'homme à un organe sensible et lui donnant l'impulsion, comme l'âme, dans la totalité de ses forces, donne l'impulsion à tout le corps. Dieu, qui est esprit, peut donc être parole; il peut nous parler intérieurement sans l'émission d'aucune voix entendue des sens, et nous parler extérieurement, s'il lui plaît de donner à ses communications un caractère de publicité et d'authenticité. Il est vrai qu'en soi-même Dieu n'est pas uni à un corps, et qu'ainsi sa parole n'a pas un organe qui lui soit naturellement et personnellement soumis; mais la nature tout entière est à son égard plus obéissante que notre corps à nous-mêmes; il a sur elle le droit de toute la puissance créatrice, et il lui est aussi simple d'en user qu'à nous d'user de la portion de matière organisée qui nous est assujettie.

En tant que puissance spirituelle, la parole appartient donc à Dieu. Mais elle lui appartient plus notoirement encore sous un autre point de vue. En effet, Messieurs, si, considérée dans sa racine première, la parole n'est autre chose que la pensée faisant son apparition au dedans et en face de l'âme, si elle est l'entretien de l'âme avec elle-même, elle est aussi la faculté de l'âme d'entrer en rapport avec une autre âme, de l'initier à ses vues, à ses goûts, à ses volontés, de se verser en elle, s'il est permis de parler ainsi, et de recevoir à son tour, par un échange sympathique, la plénitude de l'âme étrangère. La parole est le lien des esprits, non pas seulement des esprits associés à un corps, mais des esprits purs et qui se sont rendus réciproquement visibles dans la splendeur de leur essence; car cette clarté où ils sont ne les livre pas à la merci les uns des autres. Ils ont leur sanctuaire fermé, le lieu libre où ils pensent en face d'eux-mêmes, et c'est par une parole volontaire, parole abstraite et sublime, qu'ils se penchent cœur à cœur pour se donner dans une plus grande et plus parfaite effusion. La parole est à la fois l'entretien des esprits avec eux-mêmes et avec les autres esprits; elle est une faculté du dehors ainsi qu'une faculté du dedans; elle est le moyen d'initiation et de communion par excellence. Or, dites-moi, refuserons-nous à Dieu la puissance d'initier et de communier? Refuserons-nous à Celui qui a établi tous les rapports des êtres entre eux, depuis le grain de sable jusqu'au séraphin, lui refuserons-nous le pouvoir d'entretenir des rapports avec les intelligences, de leur communiquer ses pensées et ses volontés, de leur parler enfin? *Rien n'est sans voix dans le monde* (1), dit l'apôtre saint Paul; rien n'est sans voix, parce que rien n'est sans communication : et Dieu seul serait à la fois le silence et l'isolement! Dieu seul se tairait et se tiendrait à part dans un exil immense comme sa nature! Non, Messieurs, ma raison ne le conçoit pas plus que mon cœur, et c'est avec le transport de l'évidence que je répète ces mots du livre de la *Sagesse : L'Esprit du Seigneur a rempli toute la terre, et Celui qui renferme toutes choses a la science de la voix* (2).

Vous entendez, Messieurs : *Celui qui renferme toutes choses*. En effet, Dieu étant le type primordial des êtres, il ne possède rien que Dieu ne le possède plus parfaitement, et puisque la parole est en nous, il est nécessaire qu'elle soit en Dieu d'une manière ineffable et infinie. C'est aussi ce qu'enseigne la doctrine catholique, et ce que l'apôtre saint Jean nous dit avec une si profonde élévation à l'entrée de son Évangile : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu* (3). De même que votre parole est le fruit de votre âme, l'expression et l'épanchement de votre âme, il y a aussi en Dieu quelque chose qui est le fruit, l'expression et l'épanchement de son âme, *qui est Dieu de Dieu, lumière de lumière,* pour me servir des termes du concile de Nicée. Et de même que toute la force de votre parole est dans votre âme, toute la force de la parole divine est aussi dans la source d'où elle jaillit. L'avez-vous remarqué, qu'il y a des paroles mortes et des paroles vivantes, des paroles qui tombent à terre comme une flèche sans vigueur, et d'autres qui tombent dans l'esprit comme une flamme qui dévore? Et certes, vous n'avez pas cru que leur différence venait de l'air plus ou moins ébranlé par la force mécanique des poumons. Leur différence vient de l'âme, qui est le principe de la parole. Une parole morte est celle qui sort d'une âme morte; une parole vivante est celle qui sort d'une âme vivante. Lorsqu'un orateur, dans une matière capable d'éloquence, vous parle sans vous émouvir; lorsqu'il vous laisse maîtres de vos résolutions, insensibles à l'erreur ou à la vérité, croyez-le bien, Messieurs, c'est qu'une âme ne vous a point parlé. Car il est impossible, si une âme vous eût parlé, que la vôtre lui fût demeurée étrangère; il est impossible à une âme de subir sans tressaillement le souffle d'une autre âme.

---

(1) I^{re} Épître aux Corinthiens, chap. 14, vers. 10.
(2) Chap. 1, vers. 7.
(3) Chap. 1, vers. 1.

Et vous voudriez ôter à Dieu ce souffle de l'âme! Lui qui est l'âme éternellement et infiniment vivante, lui qui est toute vie, tout épanchement, toute effusion, vous voudriez lui ôter ce qui nous reste à nous sous les murailles glacées de la chair! Oh! que Dieu a horreur de cette prison où l'impie cherche à l'enfermer, et qu'il nous dit éloquemment dans son Évangile : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu* (1)!

---

(1) Saint Matthieu, chap. 4, vers. 4.

En effet, tandis que la parole de l'homme, même la plus éclairée et la plus éloquente, ne contient par elle-même que des vérités insuffisantes à la vie du genre humain, la parole de Dieu nous verse en abondance les trésors d'une sagesse à laquelle la nôtre ne peut atteindre qu'en l'acceptant. Elle est la lumière médiatrice par où l'intelligence infinie élève vers soi les intelligences créées, et leur communique des notions qui, tout en surpassant leur nature, les approche pourtant de leur fin. Cette opération, Messieurs, n'a rien que de très-concevable et de très-simple. Toute parole est nécessairement en équation avec la pensée dont elle est le jet et l'expression : autant vaut la pensée d'un être, autant vaut sa parole. Or, la pensée de Dieu est aussi grande que lui-même, c'est-à-dire sans mesure ; et par conséquent sa parole, soit qu'il la garde au dedans, soit qu'il la produise au dehors, contient nécessairement des vérités inaccessibles à notre esprit par voie d'évidence et de démonstration. Mais l'inévident et l'indémontrable ne sont pas inintelligibles, et, énoncés par Dieu, affirmés par lui, ils deviennent pour l'intelligence qui les reçoit un incomparable foyer de certitude et de lumière. L'intelligence ne voit pas l'infini, mais elle le sait.

Ce phénomène, toute proportion gardée, se montre à nous dans l'ordre purement humain. Quelle est, en effet, l'action de la parole humaine sur l'homme à l'état d'enfance ? N'agit-elle pas à son égard comme la parole divine à l'égard de l'humanité, c'est-à-dire par voie d'affirmation et d'initiation ? L'enfant croit à son père, qui lui communique dans un langage simple, mais affirmatif, des vérités que cette frêle intelligence n'est pas capable encore de se démontrer, et qui cependant tirent peu à peu l'homme de l'ignorance native où il est enseveli, forment sa pensée, élèvent son cœur, en font un être mû par la connaissance et l'amour.

J'irai plus loin, Messieurs : je dirai que dans toute parole qui enseigne il y a un mystère d'autorité et d'initiation. Je dirai que vous, mes contemporains, à quelque degré de l'âge viril que vous soyez parvenus, vous n'êtes pas autre chose que les initiés de la parole du XIX^e^ siècle. Vous croyez peut-être que vous vous êtes faits vous-mêmes; vous vous trompez, c'est le XIX^e^ siècle qui vous a faits. Et qu'est-ce que le XIX^e^ siècle? Une âme qui s'exprime par une parole, laquelle parole s'est transformée en opinion publique, vit dans l'air que vous habitez, s'insinue jusqu'à vos os, et vous gouverne à votre insu, à moins qu'une parole plus puissante ne vous ait affranchis de celle-là en vous faisant respirer une autre et meilleure vérité. Telle force d'esprit que vous vous croyiez, telle grandeur de caractère ou de génie dont la nature vous ait doués, au fond, nul de vous n'est par lui-même indépendant de son siècle ; nul de vous, par son propre timbre, ne rend une parole plus élevée que la parole de son temps. Même quand vous le devancez, vous n'en êtes que les échos et les serviteurs. Tant l'homme a besoin d'être instruit par une pensée supérieure à la sienne ! tant il est dans sa destinée d'écouter, de recevoir et d'obéir ! Or à qui doit-il plus qu'à Dieu cette obéissance? La parole d'un siècle est sans doute une autorité digne de respect ; elle est le résultat d'un grand mouvement de l'esprit humain, causé par une longue suite d'événements qui ont fait pencher d'un côté la balance des choses et des idées. Mais ce n'est là qu'une station dans la vicissitude. Le vent de l'avenir portera bientôt sur d'autres ancres la mobilité du monde, et, bien qu'une certaine logique subsiste dans cette inconsistance, il n'y a rien même dans tous les siècles pris ensemble qui ait un caractère à mériter notre foi. Nous la leur donnons pourtant, parce que l'ordre naturel lui-même, quoique nous pressant de toutes parts, est si profondément compliqué, qu'il nous faut un maître pour nous dire le secret d'un seul jour.

Et nous ne voulons pas que Dieu nous dise le secret de l'éternité ! Mais c'est en vain que nous nous y opposons : il y a dans le monde un autre enseignement que celui des siècles, une autre parole que la parole de l'homme. Celui-ci change et passe. Malgré tant de lèvres ingénieuses qui en ont été l'organe éloquent, malgré l'écriture, qui a prêté son airain à l'immortalité des choses bien dites, la langue humaine n'a pu fonder le temple de la vérité. Les colonnes en sont par terre, remuées d'âge en âge par des constructions où l'on grave la prophétie de leur durée, et qui tournent en ruines sous la main des édificateurs qui viennent après. L'homme détruit l'homme, et le temps moissonne le temps. Un seul édifice est debout entre les décombres où gisent pêle-mêle les œuvres contradictoires de la parole humaine. Celui-là porte pour inscription : *La parole de Dieu.* C'est cette parole qui, après avoir créé le monde et l'homme, ne les a pas abandonnés à la merci de leurs propres pensées, trop faibles devant un tel ouvrage, mais les a initiés au mystère de leur principe et de leur fin. C'est cette parole qui, ayant une fois dit son secret, qu'elle seule connaissait, n'a plus cessé de le redire au ciel et à la terre, appelant par leurs noms les âges et les races, suscitant des prophètes contre tous les oublis, des apôtres contre tous les mensonges, circulant dans l'esprit du genre humain comme son sang, souvent altérée, jamais éteinte, tirant des éclairs de l'erreur, et la vie de la mort. C'est cette parole qui est le christianisme, qui est l'Église, qui est l'unité et la stabilité, qui est tout ce qui demeure au milieu de tout ce qui s'en va. Otez-la du monde, si vous pouvez; qu'y restera-t-il? le temps et l'homme, le temps qui passe, et l'homme qui doute. C'est trop peu pour une âme.

J'ai analysé la prophétie, Messieurs, en tant que la parole est son premier élément. Mon intention est de rechercher si elle n'en contient pas un autre, et quel serait ce second élément. Afin d'y parvenir, j'étudierai immédiatement avec vous le mécanisme de la parole, comme étant la racine prophétique où nous pourrons découvrir ce que nous ne connaissons pas encore.

L'effet de la parole est l'illumination de l'entendement et la direction de la volonté. Comment se produit ce miraculeux phénomène? Par quel procédé la parole illumine-t-elle l'esprit et meut-elle le vouloir? Il faut d'abord supposer qu'elle s'adresse à une intelligence, c'est-à-dire à une faculté capable de connaître;

car si elle s'adressait à un être, quel qu'il fût, incapable de connaissance, elle n'y déterminerait tout au plus qu'une sensation. Ainsi l'animal entend matériellement la parole, quelques-uns même la reproduisent avec fidélité, mais elle ne cause en eux que des mouvements instinctifs liés à l'ordre sensible dont ils font partie. Cette première condition nécessaire à l'efficacité de la parole étant posée, que se passe-t-il entre l'intelligence qui parle et l'intelligence qui écoute? Évidemment la première présente à la seconde un objet intelligible, c'est-à-dire une vérité. Car toute vérité, si profonde qu'elle soit, est intelligible, et peut s'énoncer au moyen de la parole, qui est le moule et la représentation du vrai. Je suppose, par exemple, que vous ignoriez les mathématiques, et que j'aie mission de vous les apprendre : voici une vérité de cet ordre que je devrais quelque jour vous présenter : Si l'on construit un carré sur l'hypoténuse d'un triangle rectangle, la surface de ce carré sera égale à la surface des carrés que l'on construirait sur les deux autres côtés du même triangle.

C'est là une proposition de géométrie élémentaire qui est incontestable et démontrée. Cependant, Messieurs, ceux d'entre vous qui n'ont pas étudié les éléments de cette science ne m'ont pas même entendu; ils ont eu la sensation des mots que j'ai prononcés, et pas davantage. Pourquoi cela? Est-ce que cette proposition ne serait pas une vérité? Elle est une vérité. Est-ce que cette vérité ne serait pas à la portée de l'intelligence humaine? Elle est à la portée de l'intelligence humaine, et même à la portée d'un simple écolier de mathématiques. Pourquoi donc ne l'entendez-vous pas? Manifestement parce qu'il ne suffit pas, pour que la parole ait son effet d'illumination, qu'elle présente à l'esprit un objet intelligible. Il faut, de plus, que les termes dont l'enchaînement logique constitue la parole aient leur évidence individuelle, afin que l'esprit en saisisse le sens, c'est-à-dire découvre sous chaque mot l'idée qui s'y trouve, et par suite l'idée générale que renferme le discours. C'est ce qui a lieu par la définition. Au moyen de la définition, la parole illumine la parole en la décomposant dans des élements si simples, que chaque mot devient un éclair, ou, si vous l'aimez mieux, un rayon de la lumière totale qui fera l'évidence de l'esprit.

Laissez-moi vous en donner la preuve en définissant la proposition que j'ai choisie pour exemple.

Un triangle est une figure déterminée par trois lignes qui se rencontrent de manière à produire trois angles. Lorsqu'un des angles est droit, c'est-à-dire formé par deux lignes qui tombent perpendiculairement l'une sur l'autre, le triangle s'appelle rectangle. Dans ce cas-là, le côté du triangle opposé à l'angle droit est le plus grand des trois, étant manifeste qu'à mesure que les angles s'élargissent, le côté qui leur correspond s'agrandit en proportion. Ce grand côté du triangle rectangle est l'hypoténuse. Si on le prend pour base d'un carré, et que l'on en construise deux autres sur les petits côtés du même triangle, le carré de l'hypoténuse aura une surface égale à la surface des deux autres carrés.

Vous entendez maintenant la proposition. Elle n'est plus pour vous une suite de mots, mais une suite d'idées qui forment par leur liaison une idée nouvelle. La parole s'est éclairée elle-même en se définissant.

Mais est-ce là tout? Le mystère de l'initiation est-il accompli, la lumière s'est-elle faite dans votre entendement? Non sans doute : vous voyez clairement ce que la parole veut vous dire, mais vous ne voyez pas encore si ce qu'elle vous dit est vrai. Rien ne vous assure qu'en effet le carré de l'hypoténuse soit égal en surface aux deux autres carrés du triangle rectangle; vous n'en avez ni l'évidence, ni la certitude. C'est à la parole à vous les donner, et elle le fera par la démonstration, c'est-à-dire en vous montrant que cette idée nouvelle pour vous est cependant contenue dans d'autres idées, qui forment par leur invincible et primordiale clarté le fonds même de votre raison. La parole prendra l'idée obscure, la conduira pas à pas jusqu'au foyer intelligible qui est le centre et le flambeau de votre âme, la présentera là au principe d'où elle émane, et vous donnera dans le sentiment de leur unité ce trait de lumière qui est l'évidence, ce repos de l'esprit qui est la certitude. Ou bien, si la démonstration n'est pas possible, soit parce que la vérité proposée est d'un ordre qui n'a pas son principe dans l'entendement humain, soit parce qu'elle appartient aux profondeurs d'une science que vous n'avez pas le temps ou la volonté d'acquérir, alors la parole, vous initiant par une voix plus courte, vous présentera les caractères d'autorité qui revêtent l'idée d'une suffisante et légitime sanction.

Telle est, Messieurs, la stratégie naturelle de la parole. Et cependant, malgré cette triple puissance de la proposition, de la définition et de la démonstration, la parole n'est pas assurée du succès. Vous pouvez lui résister, vous pouvez lui refuser votre assentiment, braver sa lumière, et, retranchés dans le fort de vos convictions propres, ne pas même sentir, au remords lointain de votre conscience, que la vérité vous a parlé. Vous ètes faibles et libres : la faiblesse et la liberté vous protégent toutes deux contre l'ascendant de la parole. La faiblesse vous dérobe l'éclat du vrai qu'elle contient, la liberté vous permet de n'en pas subir le joug. Il faut donc plus que vous proposer le vrai, plus que vous le définir, plus que vous le démontrer : il faut vous le persuader. Persuader, Messieurs, voilà l'éternel honneur de la parole humaine et divine; voilà la victoire dont Montaigne devait dire, et non pas de Marathon ou de Platée, qu'*elle est la plus belle que le soleil ait vue de ses yeux*, puisqu'elle est la victoire de la pensée sur les deux plus grandes puissances du monde, la faiblesse et la liberté.

Mais comment et par quoi persuader? Écoutez-en l'exemple?

En 1738, l'Angleterre était gouvernée par un ministre qui voulait la paix, et qui la voulait à tout prix. Or, en ce temps-là même, un matelot anglais fut pris sur mer, outragé et mutilé par des Espagnols, événement qui produisit dans toute l'Angleterre un grand mouvement d'indignation publique. Néanmoins le ministère entendait conserver la paix, et le parlement britannique y était décidé comme lui. Le matelot parut dans les rues de Londres, y montra les traces sanglantes des injures qu'il avait reçues, et remua si bien par ce spectacle l'orgueil populaire, que le parlement ne put éviter de le voir et d'écouter sa plainte. Il entra donc à la chambre des communes, et après avoir raconté avec une brièveté calme et simple l'attentat dont il avait été victime, il termina par ces mots : « Quand les Espagnols m'eurent ainsi mutilé, ils voulurent me faire peur de la mort ; mais j'acceptai la mort comme j'avais accepté l'outrage, en recommandant mon âme à Dieu et ma vengeance à ma patrie. » La guerre fut déclarée. Cet homme sans lettres n'avait eu besoin que d'un quart d'heure pour changer les conseils de son pays, forcer le ministère à tirer l'épée, le parlement à voter les subsides, la nation à applaudir, et le sang humain à passer par-dessus l'outrage. Il avait persuadé.

Et tous les jours, Messieurs, vous assistez à ces triomphes de la parole ; ou du moins, s'ils sont plus rares que je ne dis, vous y assistez quelquefois, ne fût-ce qu'en souvenir, en vous reportant aux scènes fameuses de l'éloquence. Vous entendez Démosthènes obtenant la condamnation d'Eschine, Cicéron faisant tomber des mains de César l'arrêt de Ligarius, et vous vous demandez en quoi consiste cet art souverain sans lequel la raison et la justice ne sont pas sûres de vaincre, par qui l'erreur et la passion l'emportent trop souvent. Oui, la parole éloquente est une dominatrice qui se fait obéir ; mais qu'est-ce que l'éloquence? Que peut-elle mettre dans la parole de plus que la lumière et la vérité? Y a-t-il quelque chose au monde de plus persuasif que la lumière, de plus fort que la vérité? Oui, Messieurs, ce qui est plus fort que la vérité, c'est le principe d'où elle émane; ce qui est plus persuasif que la lumière, c'est le foyer d'où elle jaillit; ce qui est plus grand que la parole, c'est l'âme où elle vit et d'où elle sort. L'éloquence est l'âme même; l'éloquence est l'âme rompant toutes les digues de la chair, quittant le sein qui la porte et se jetant à corps perdu dans l'âme d'autrui. Après cela, étonnez-vous qu'elle commande, qu'elle règne : je le crois bien, c'est une âme mise à la place de la vôtre. N'est-il pas simple que cette âme qui est chez vous, en vous, qui est vous-même plus que vous-même, vous dise : Va! et vous allez; Viens! et vous venez; Ploie le genou! et vous ployez le genou.

Bref, le mystère de la parole à l'état d'éloquence, c'est la substitution de l'âme qui parle à l'âme qui écoute; ou, pour parler avec une justesse qui ne laisse rien à reprendre, c'est la fusion de l'âme qui parle avec l'âme qui écoute. L'éloquence n'a qu'un rival, et encore ce rival ne l'est-il que parce qu'il est éloquent : c'est l'amour. L'amour, comme l'éloquence, fond les cœurs, et leur pouvoir, si dissemblable en apparence, a la même cause et le même effet.

Or pas plus à Dieu qu'à l'homme il ne suffit de proposer, de définir et de démontrer le vrai. Car Dieu rencontre à sa parole les mêmes obstacles que l'homme à la sienne, et de plus grands encore. Au lieu que la parole humaine n'est que l'organe de pensées accessibles aux intelligences finies et qui ont leur racine avec leur preuve dans l'orbite naturelle de la raison, la parole divine, essentiellement révélatrice, apporte avec elle des vérités dont l'univers est à peine l'ombre, dont la raison n'est qu'un reflet, et auxquelles nulle mesure n'est applicable que l'infini. Si donc l'homme est faible devant les choses qu'il voit et qu'il touche, si sa propre histoire lui est un labyrinthe, et son propre esprit un abîme, que sera-t-il devant l'infini dévoilé par une simple affirmation ? S'il est libre contre l'homme, combien le sera-t-il plus contre Dieu, Être placé si loin de lui, et d'autant moins violent dans ses opérations qu'il est le maître absolu de tout? Sans doute, pour donner créance à sa parole, Dieu l'appuiera de signes éclatants ; mais ces signes eux-mêmes seront sujets à discussion, et encore que l'esprit, muet en leur présence, ne sût qu'opposer à la splendeur de leur témoignage, il trouvera toujours au dedans de lui-même, soit par l'obscurité de la chose révélée, soit par le seul effort de la liberté, un principe de résistance et d'illusion. Les Juifs ont vu trois ans Jésus-Christ agir au milieu d'eux en souverain arbitre de la nature: ils lui ont amené trois ans toutes les infirmités du corps pour qu'elles fussent guéries par un souffle de sa bouche ou par le contact de ses vêtements ; ils ont assisté aux miracles de sa mort après avoir été spectateurs des miracles de sa vie : et cependant, malgré tant de signes dont ils étaient les témoins, malgré les prophéties antérieures dont ils étaient dépositaires et dont ils attendaient l'accomplissement, un voile est demeuré sur leurs yeux. Ils n'ont pu croire à l'humilité de Dieu; la foudre les eût convertis peut-être, la bonté en a fait des aveugles et des ingrats. Dieu s'est trouvé trop petit pour eux, et les majestés terribles du Sinaï leur ont caché la miséricorde qui les visitait. Il en est ainsi de cette foule d'âmes qui languissent ou s'irritent dans l'incrédulité. Les miracles de soixante siècles passent devant eux comme un hasard sans cause; ils confessent que cela est grand et étonnant, mais sans abaisser leur cœur au pied du mystère que couvrent ces magnificences, perdues pour eux. Selon l'expression de l'Écriture, *ils voient et ne voient pas, ils entendent et n'entendent pas* (1); le livre de vie est sous leurs mains, avec l'inimitable sceau de la toute-puissance divine; ils le regardent, le touchent, y pensent un instant, et passent outre.

Et moi-même ici, Messieurs, sous ces voûtes de Notre-Dame, si je ressuscitais des morts au nom du Christ, croyez-vous que vous sortiriez d'ici convaincus tous et tous convertis? Non; je suis assuré que non, et toute l'histoire du christianisme en est l'irrécusable preuve.

Il ne suffit donc pas à la parole de Dieu, pour s'établir dans les âmes, de s'autoriser de miracles certains, il lui faut vaincre encore la résistance de l'homme à la vérité divine; il lui faut ébranler, toucher, persuader enfin. Il faut que l'Esprit de Dieu, seul capable de contenir l'infini, descende par une influence immédiate dans le vase étroit de notre cœur, l'échauffe, l'inspire, le transfigure, y produise, mieux que l'éloquence humaine, l'assimilation de l'âme inférieure à l'âme supérieure. C'est là, Messieurs, que gît tout entier le commerce de Dieu avec l'homme et de l'homme avec Dieu. Si l'âme éternelle ne s'approche point réellement de l'âme créée, même ici-bas, la religion n'est qu'un rêve sur lequel nous devons pleurer. Il faut écrire à la porte de ses temples, comme à la porte de l'enfer : *Vous qui entrez, laissez l'espérance.* C'est l'Esprit de Dieu qui donne la vie à la parole divine, comme c'est l'esprit de l'homme qui donne la vie à la parole humaine. La parole séparée de son esprit n'est plus qu'un mort dans un tombeau. Or Dieu étant toujours vivant, sa parole aussi l'est toujours. Une fois envoyée de son sein, quelque part qu'elle aille et en quelque forme qu'elle subsiste, elle est assistée de son père, qui vit en elle, et elle par lui. Tandis que la parole humaine s'en va mourir au premier sillon que creuse le temps, et ne rend plus à l'oreille des générations qu'un écho dédaigné de ceux qui croient l'entendre encore, la parole divine sème son immortalité dans les ruines du monde. Elle est féconde après mille ans comme au jour où elle fut dite ; elle inspire la même foi, suscite les mêmes œuvres, se reconnaît aux mêmes signes, et les efface tous par celui de sa vie.

---

(1) Saint Luc, chap. 8, vers. 10.

Cette vie a un nom célèbre dans l'histoire des rapports de l'homme avec Dieu ; elle s'appelle la grâce, c'est-à-dire le don immérité, le don par excellence. Et quel don, en effet, plus grand que l'esprit de Dieu lui-même mis en contact intime avec l'esprit de l'homme ! Voilà la merveille commencée avec le monde, et dont les prophètes annonçaient d'heure en heure la consommation par le Christ. David disait : *Seigneur, ne me rejetez pas de votre face, et n'enlevez pas de moi votre Esprit-Saint* (1). Salomon disait : *Seigneur, qui saura votre pensée, si vous ne donnez la sagesse, et si vous n'envoyez du ciel votre Esprit saint* (2). Isaïe disait : *L'esprit du Seigneur se reposera sur lui : l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété* (3). Joël disait au nom de Dieu : *Je répandrai mon esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront; vos vieillards songeront des songes, et vos adolescents verront des visions* (4). Le Précurseur disait : *Je vous baptise dans l'eau, mais il viendra un plus fort que moi, dont je ne suis pas digne de délier la chaussure; celui-là vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu* (5). Et Jésus-Christ disait : *Quand vous serez livrés pour moi, ne pensez pas d'avance au langage que vous tiendrez, car la parole vous sera donnée en cette heure-là; ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'esprit de mon Père, qui parlera en vous* (6). Il disait encore : *Je prierai mon Père, et il vous donnera, pour demeurer*

---

(1) Psaume 50, vers. 13.
(2) Sagesse, chap. 9, vers. 17.
(3) Chap. 11, vers. 2.
(4) Chap. 2, vers. 28.
(5) Saint Luc, chap. 3, vers. 16.
(6) Saint Matthieu, chap. 10, vers. 19 et 20.

éternellement avec vous, un autre Paraclet, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut pas recevoir parce qu'il ne le voit pas et ne le sait pas; mais vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera en vous, et vous en lui (1). Non pas que Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu, n'eût communiqué à ses disciples la grâce et la vérité dont il était rempli; mais parce qu'étant le Verbe éternel, il avait été chargé plus particulièrement de semer la parole, qui est le premier élément prophétique, tandis que l'effusion de la grâce, second élément de la prophétie, avait été réservée dans toute sa plénitude à la troisième personne de la sainte Trinité, coéternellement issue du Père et du Fils, fruit et lien de leur amour, terme dernier de leur fécondité divine, et à cause de cela devant mettre le sceau final de la vie à l'œuvre de Dieu dans le temps. Il convenait aussi que les deux éléments prophétiques, la parole et la grâce, bien qu'inséparables l'une de l'autre, eussent cependant une émission distincte, afin que l'humanité, avertie par la grandeur de ce double avénement, ne se crût pas capable de communiquer avec Dieu, même au moyen de sa parole, sans l'assistance perpétuelle et intime de l'Esprit divin. Tel fut le but, et tel est le sens de cette fameuse journée où le Paraclet annoncé par Jésus-Christ descendit visiblement sur les apôtres, et leur arrachant les restes de faiblesse et d'obscurité qu'ils conservaient encore, en fit ces hommes dont le sang, après celui du Christ, a fondé sur la terre le règne de la vérité.

---

(1) Saint Jean, chap. 14, vers. 16 et 17.

Il en est bien peu parmi vous, Messieurs, qui n'aient connu par une expérience personnelle la réalité du mystère prophétique. Tous vous avez reçu la semence de cette parole qui ne ressemble à aucune autre ; tous, un jour ou l'autre, enfants ou jeunes hommes, vous avez senti dans votre âme une onction qui la remplissait de lumière, et vous apportait dans de chastes larmes le goût du bien, l'oubli des sens, la paix et la présence de Dieu. Ce jour-là, tout vous fut dit. Aucun homme ne vous en rendra la joie; aucun amour ne vous en ramènera le parfum, si ce n'est l'amour qui vous fut donné alors, et qui, étant la bonté divine elle-même, n'attend pour vous aimer de nouveau qu'un regret et qu'un désir de vous. Puissiez-vous tirer de votre cœur ce désir et ce regret, et, par une seconde expérience de la grâce, redevenir pour toujours les enfants et les apôtres de la seule parole qui ne trompe jamais!

CINQUANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

DU MYSTERE EN TANT QU'OBJET DE LA PROPHÉTIE.

Monseigneur,

Messieurs,

Il résulte de notre dernière Conférence que les choses révélées de Dieu par la prophétie surpassent la portée naturelle de notre entendement, et sont ainsi pour nous en dehors de toute démonstration et au-dessus de toute compréhension. Si elles n'étaient qu'indémontrables, l'esprit s'y résignerait peut-être encore, puisque, même dans l'ordre naturel, il est des vérités qui s'attestent et ne se démontrent pas, telles que les faits anciens dont se compose l'histoire; et si l'homme obtient créance à son témoignage pour les choses humaines, on n'entend pas bien pourquoi on la refuserait à Dieu pour les choses divines. Mais il y a cette différence, que l'objet de la prophétie est incompréhensible en même temps qu'indémontrable, et c'est là ce que le rationalisme ne saurait lui pardonner. Quoi! dit-il, vous présentez la prophétie comme la lumière du monde, et cependant vous confessez vous-même qu'on ne la comprend pas! Vous appelez vos dogmes du nom significatif de mystères; vous faites gloire en quelque sorte de l'obscurité qui règne dans la révélation; vous vous écriez à la suite de vos livres : *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont inscrutables, et ses voies au-dessus de nos investigations* (1)! Or comment ce qui est mystérieux, obscur, inscrutable, incompréhensible enfin, peut-il être la lumière du monde? Pour nous, c'est-à-dire pour tout homme qui ne renonce pas à sa raison, le mystère est à la fois inutile et absurde : inutile, puisqu'on n'en saisit pas le sens; absurde, puisque là où le sens échappe, il ne reste rien de rationnel.

Telle est, Messieurs, la double difficulté qui surgit devant nous, et qui exige de ma part un double éclaircissement. On nous dit que le mystère est inutile : j'en prouverai l'utilité. On ajoute qu'il est absurde : j'en prouverai la rationabilité.

Il est certain, Messieurs, et ce serait une grande illusion de vouloir vous le cacher, il est certain que la parole de Dieu nous révèle des choses qui passent notre raison; et s'il en était autrement, Dieu n'aurait aucun motif de nous parler, puisque nous pourrions découvrir par nous-mêmes les vérités dont il lui plairait de nous entretenir. Mais Dieu est plus grand que nous : placé à l'horizon de l'infini, qui est son essence, il voit ce que nous ne voyons pas, et nous dit ce que personne ne saurait nous dire que lui. Pourquoi nous le dit-il?

---

(1) Épître aux Romains, chap. 11, vers. 33.

Pourquoi, ne pouvant ou ne voulant nous donner l'évidence des choses qu'il nous révèle, nous les révèle-t-il? Où est l'utilité de cette communication? Il me semble, Messieurs, qu'en vous prouvant dans une Conférence antérieure la nécessité du commerce surnaturel de l'homme avec Dieu, j'ai déjà répondu. Mais je l'ai fait métaphysiquement, et, si vous le permettez, laissons aujourd'hui la métaphysique. L'utilité est une chose de fait. Vous niez l'utilité de l'incompréhensible; je la soutiens. Peu importe en ce moment la définition exacte de ces mots : comprendre, ne pas comprendre. Peut-être suffirait-il de les définir pour terminer la question; mais je ne le veux pas. Je les laisse dans votre esprit tels qu'ils y sont, et, partant de l'idée vulgaire qu'être utile c'est faire du bien, je me demande : L'incompréhensible fait-il du bien à l'homme? S'il fait du bien à l'homme, si l'histoire le prouve avec une entière évidence, tous les raisonnements que vous opposerez à ce résultat tomberont comme des coups perdus. En matière d'utilité, le résultat décide de tout. Il n'importe qu'on s'explique ou qu'on ne s'explique pas le bienfait; le bienfait existe. Y a-t-il ici quelqu'un qui ait méconnu un bienfait sous le prétexte qu'il ne se rendait pas compte du procédé par lequel son bienfaiteur l'avait servi?

Je renouvelle donc ma question ; je me demande, et je vous demande : L'incompréhensible fait-il du bien à l'homme?

Il y en a parmi vous qui se croient assurés de ne rien devoir à cet étrange bienfaiteur. Disciples de la raison, ils estiment qu'ils se sont formés par eux-mêmes, et qu'il n'est entré que l'évidence dans la composition de leur esprit. Mais encore que cela fût vrai, un homme n'est pas l'homme, et je parle de l'hómme. Je parle de vous tous, contemporains du XIXe siècle, liés par vos pères aux âges qui ont précédé, appartenant ensemble à un grand mouvement historique qui a changé la face du monde, et qui a préparé à chacun de vous une autre destinée que celle dont l'eût doté le cours de l'ancienne civilisation. Voilà l'homme réel, celui que j'interroge, et non l'homme idéal qui s'est séparé, croit-il, de la paternité de son temps. Or cet homme réel, qui l'a fait? Qui a fait l'humanité moderne? N'est-ce pas le christianisme? Et en est-il un seul parmi vous qui niera la supériorité de l'homme chrétien sur tous ceux qui ont été les fils d'une autre génération? Si vous en doutiez, je vous dirais : Comparez-vous vous-mêmes à la plus illustre et à la plus parfaite humanité qui ait régné dans le monde avant et depuis vous. Certes, c'était une grande race que celle qui eut Athènes et Rome pour patrie, race féconde en législateurs, en sages, en héros, mémorable dans la guerre par ses conquêtes, dans la politique par ses institutions, dans la paix par ses arts, et qui, éteinte depuis de longs siècles, nous appelle encore autour de ses ruines pour nous y donner des leçons. Mais, si merveilleuse qu'en ait été l'histoire, qui de vous consentirait à renaître dans cette antiquité? Qui de vous sacrifierait les droits et les devoirs de l'homme chrétien à toute la gloire du Grec ou du Romain? En lisant les plus belles choses qu'ils nous ont laissées, nous sentons, depuis leurs dieux jusqu'à leurs vertus, que ce sont des peuples enfants, et l'excellence même de leur littérature, loin d'être le voile de leur infériorité, en est l'éclatante et immortelle révélation. Les chefs-d'œuvre de ces deux langues iront jusqu'à la dernière postérité pour être un témoignage qu'on peut allier la barbarie des mœurs à une exquise culture de l'esprit, et une grande faiblesse de pensées à une admirable science du style. Aussi, quand le christianisme, né avec le monde, mais inconnu de lui, se leva pour apparaître à cette société ingénieuse et puissante qui n'avait jamais eu d'égale sur la terre, il n'eut qu'à parler et à mourir pour en ruiner la civilisation. L'homme grec et romain ne put tenir devant l'homme chrétien.

Et qu'était-ce donc que l'homme chrétien? Qu'apportait-il avec lui de plus fort qu'Athènes et que Rome : Athènes, maîtresse dans la science de dire; Rome, maîtresse dans l'art de combattre et de gouverner? Ce qu'il apportait, Messieurs? Une seule chose, qui contenait tout le reste : l'incompréhensible. Il annonçait au monde que la race humaine, souillée dès l'origine, recevait et transmettait avec son sang la solidarité d'une faute inexpiable; mais que Dieu, un en trois personnes, avait envoyé son Fils sur la terre pour prendre notre nature dans le sein d'une vierge, et nous racheter, par un sacrifice volontaire, du péché et de la mort. Il annonçait que ce mystère s'était accompli, que le Fils de Dieu venu en chair avait paru dans la Judée, qu'il y avait enseigné, et que, mis à mort sur une croix, enseveli dans un sépulcre, il était ressuscité le troisième jour, assurant par sa mort son triomphe sur le péché, et par sa résurrection son triomphe sur la mort. Tel était le dogme chrétien, et tel aussi le principe de la civilisation qui vous a faits ce que vous êtes en renversant toute l'antique société. Ou niez votre supériorité sur les idées et les choses du paganisme, ou reconnaissez l'utilité de l'incompréhensible.

Vous pourriez croire, Messieurs, que le christianisme renferme deux parties distinctes : l'une raisonnable, qui est la source du bien qu'il a opéré dans le monde; l'autre mystérieuse, qui n'est qu'une enveloppe dont on a couvert par hasard de hautes vérités et de saintes vertus. L'Évangile, en effet, ne se décompose-t-il pas ainsi naturellement? S'il y est question de miracles et de dogmes qui consternent la raison, on y voit plus souvent encore un sage qui enseigne au peuple une morale simple et sublime, la douceur, la modestie, la patience, le désintéressement, la justice, et ce qui comprend tout dans un seul précepte, l'amour sincère de Dieu et des hommes. Faut-il s'étonner qu'un code aussi parfait, émané d'une âme pure qui soutint jusqu'à la mort les leçons qu'elle avait données, ait produit à la longue dans le genre humain un salutaire et mémorable effet? Il est impossible de lire l'Évangile sans souhaiter au moins de devenir meilleur, et ce vœu, devenu celui d'un grand nombre, a fini par se réaliser dans quelques-uns qui, de siècle en siècle, ont orné le monde de leurs vertus. L'incompréhensible n'est là qu'un accessoire sans portée; c'est la fable qui précède ou qui revêt la vérité. Je conviens, Messieurs, que le christianisme aboutit tout entier à l'amour de Dieu et des hommes, et que là gît le secret du changement prodigieux qu'il a introduit et qu'il maintient parmi nous. Mais cet amour, si longtemps méconnu de la terre, si difficile encore aujourd'hui à connaître par sa propre expérience, loin d'être la cause de la révolution morale opérée par le christianisme, est cette révolution elle-même dans son effet dernier, dans son effet le plus profond. L'Évangile, dites-vous, a fait aimer Dieu et les hommes : il est vrai, je le sais, je le dis; mais comment est-il parvenu à les faire aimer, eux qui ne l'étaient pas depuis quatre mille ans? Par où a-t-il tiré le cœur humain de l'égoïsme de ses passions, et surtout de l'égoïsme de ses vertus? Est-ce parce qu'il a dit : Aimez Dieu, aimez les hommes? Hélas! Messieurs, s'il n'eût dit que cela, il eût eu juste la puissance qu'exercent sur nous tant de philosophies mortes ou vivantes qui nous honorent de leurs conseils. On eût élevé une statue à Jésus-Christ au seuil d'une académie; on eût possédé son portrait dans les musées des peuples civilisés, et depuis l'imprimerie, on eût écrit dans toutes les langues de l'Europe que l'Évangile est un beau livre : mais le pauvre n'eût connu ni le livre ni le sage, et le cœur de tous eût continué de jouir de soi dans les sens et dans l'orgueil.

Voulez-vous savoir comment Jésus-Christ nous a élevés vers Dieu et nous a penchés vers l'homme? Sortez de Notre-Dame, et regardez à votre gauche. Sur un monument sans mérite par l'architecture, vous lirez cette inscription : HÔTEL-DIEU. Peut-être l'inscription a-t-elle disparu de la pierre, je l'ignore ; mais elle subsiste dans la mémoire et dans la langue du peuple, ce qui suffit. Franchissez la voûte, montez l'escalier, levez les yeux sur l'image qui est au-dessus de cette porte, vous y lirez l'HOMME-DIEU. Allez plus loin encore, pénétrez dans la cellule d'une de ces servantes volontaires qui consacrent leurs jours aux infirmités du pauvre ; vous êtes jeune, beau, riche, et elle-même est revêtue d'une beauté qui sort de la vertu ; offrez-lui votre main, elle vous répondra : MOI, L'ÉPOUSE DE DIEU ! Si ces trois mots incompréhensibles *l'Hôtel-Dieu*, *l'Homme-Dieu*, *l'Épouse de Dieu*, ne vous éclairent pas encore, demandez à cette âme pourquoi elle a quitté les espérances du monde pour se consumer dans un hôpital, entre des douleurs étrangères : elle vous dira son secret. De qui voulez-vous l'apprendre, sinon de ceux qui ont l'amour dont vous cherchez la cause? Elle vous dira qu'elle aime Dieu parce que Dieu l'a aimée jusqu'à mourir, et qu'elle aime les hommes parce que Dieu, en prenant leur nature et en mourant pour eux, en a fait une partie de son adorable bonté. Si Dieu n'est pas homme, s'il n'est pas mort, assurez-vous qu'il n'y a plus d'épouse de Dieu, ni d'Hôtel-Dieu ; la vertu du chrétien sort de l'incompréhensible comme la fleur sort de la terre. L'incompréhensible est l'âme du chrétien, il est sa lumière, sa force, sa vie, sa respiration. Dites que cela est fou, je le veux bien. Je n'ai pas entendu vous prouver que cela n'est pas fou, mais que cela vous sert. Voilà soixante ans que vous essayez de vous passer de cette folie, et de conserver les bienfaits du christianisme en en répudiant les dogmes; c'est à vous de voir si vous avez réussi.

L'homme est un animal divin, et l'incompréhensible est sa nourriture. Si jamais ce don du ciel lui était pleinement retiré, vous auriez un spectacle que je ne peux pas dépeindre, parce qu'on ne l'a jamais vu. Le paganisme lui-même, tout dénué qu'il était, renfermait des restes confus de l'incompréhensible primordial, et c'est ce débris qui a fait sa grandeur en de certains peuples et en de certains temps. Quand Rome eut résolu d'asseoir sur une colline solitaire le centre et le fondement de sa puissance future, elle y bâtit à la fois un temple et un camp, laissant entre deux un espace vide, qui était comme le siége où elle se tiendrait debout, une main sur ses armes et l'autre sur le ciel. C'est de là qu'elle a regardé et dominé l'univers, y puisant une sagesse aussi invincible que son courage; et lorsque ses triomphateurs lui amenaient les rois et les dépouilles des nations, ils montaient à ce Capitole comme au lieu tutélaire où leurs victoires avaient pris naissance dans la volonté des dieux qui l'habitaient. Ce caractère religieux dura autant que la vertu et la liberté de Rome. Les sacrés mystères présidaient à tout; on les portait jusque devant l'ennemi, et ces fameux généraux qui avaient reçu de la fortune et de leur génie tant d'assurances de vaincre, n'osaient se confier à une bataille sans avoir consulté par des augures l'impénétrable conseil des dieux du monde et de la patrie. Mais quand Cicéron put avouer qu'il ne concevait pas que deux augures eussent le secret de se regarder sans rire, Rome tomba du Capitole au Palatin, du temple des dieux au palais des Césars, et bientôt Tibère suivi de Néron prodigua le mépris de sa tyrannie aux vivants et aux morts du peuple-roi. Riez tant qu'il vous plaira des poulets sacrés; mais sachez du moins que quand il n'y eut plus de poulets sacrés, il n'y eut plus de Scipions. Et le même spectacle, issu de la même cause, vous le rencontrerez partout dans l'histoire du monde. Partout la décadence des peuples est née de la décadence de l'incompréhensible, et la terre a dévoré tous ceux qui n'ont plus regardé du ciel que ce que l'œil en découvre à l'horizon.

J'aime donc les Égyptiens d'avoir placé le sphinx à l'entrée de leurs temples. C'est bien là le vieil ami de l'homme, et son naturel introducteur dans l'infini. Méprisez-le tant que vous voudrez; appelez-en à la raison pure, aux droits sacrés de l'intelligence humaine : pour moi, je m'en tiendrai au sphinx tant que je le verrai à la porte des vertus qui fondent et des gloires qui ont une postérité.

Cependant, me direz-vous encore, pourquoi le sphinx? Pourquoi l'incompréhensible? Ici, Messieurs, vous changez de question : vous ne me demandez plus de vous prouver l'utilité de l'incompréhensible, mais de vous donner la raison de son existence dans le genre humain. Or je crois vous l'avoir donnée dans la Conférence où je traitais récemment de la nécessité du commerce surnaturel de l'homme avec Dieu, et j'achèverai peut-être de vous éclairer à cet égard dans ce qu'il me reste à vous dire au sujet de la rationabilité des choses dont nous avons la certitude sans en avoir la compréhension.

Rien d'absurde ne pouvant être utile, et surtout utile à l'humanité tout entière, il suffit que l'incompréhensible fasse du bien aux hommes pour en conclure qu'il est essentiellement rationnel. C'est pourquoi quiconque dit du christianisme qu'il est le bienfaiteur du monde, celui-là dit en même temps que l'incompréhensible, loin de contredire la raison, en est le dernier et le plus magnifique effort. Cette preuve néanmoins, toute suffisante qu'elle est, ne répondrait pas, je le sens, au besoin que vous avez d'approfondir un si grave sujet. Je veux donc prendre une voie plus directe, et vous montrer qu'en toute chose rationnelle il entre un élément incompréhensible, comme en toute chose incompréhensible, un élément rationnel. Dès lors, il ne vous sera plus permis de penser que la raison et le mystère se repoussent mutuellement, puisque l'un n'est jamais sans l'autre, et que, comme l'ombre s'associe à la lumière dans la nature, il en est ainsi dans les profondeurs infinies où notre intelligence est aux prises avec la vérité.

J'affirme d'abord qu'en toute chose rationnelle il entre un élément incompréhensible. Rien n'est plus à la portée de la raison que les corps qui peuplent l'espace, et surtout que les corps dont se compose le globe habité par nous; la raison les voit, les touche, les pèse, les mesure, les confronte, les analyse, elle en fait tout ce qu'elle veut. Et cependant comment nomme-t-elle ce qui dans les corps est soumis à ses observations? Elle le nomme un phénomène, c'est-à-dire quelque chose qui apparaît. Énergique et sincère aveu, qui prouve qu'elle ne voit pas tout le corps, et que si quelque chose s'y livre à sa curiosité, quelque chose s'y dérobe aussi. En doutez-vous? Considérez cette autre expression par où la science désigne le corps lui-même, expression bien autrement formidable et désespérée, et qui est au phénomène ce que la nuit est au jour. Elle appelle donc le corps une substance, c'est-à-dire ce qui est dessous, ce je ne sais quoi qui est sous l'apparent. Et, en effet, Messieurs, qu'est-ce que le corps en soi? Quand vous avez constaté sa couleur, son poids, le mode d'agrégation de ses parties, l'action qu'il exerce sur d'autres corps, savez-vous ce qu'il est? La chimie moderne, et avant elle l'alchimie, ont essayé sans doute de poursuivre la substance jusqu'à ses dernières profondeurs, et de lui ravir le secret de sa composition. Elles y ont même réussi à un degré qui tient du prodige et qui a mis à nu devant nous des mystères que la nature avait longtemps soustraits à nos investigations. Néanmoins l'ombre n'a fait que reculer sans disparaître, et la place qu'elle a cédée à la lumière n'a pas diminué pour nous l'abîme de l'inconnu. Nous savons que les corps, contraints par l'analyse, se résolvent en un certain nombre de substances que nous appelons les éléments : mais ce qu'est l'élément, nous ne le savons plus. La matière se réfugie là comme dans un fort où elle brave l'orgueil de nos expériences et la dictature de notre volonté.

Il en est du germe végétal et animal comme de l'élément minéral, mais avec une circonstance qu'il n'est pas inutile de remarquer. La science a prise sur l'élément minéral, en ce sens qu'elle peut le ramener à constituer de nouveau un corps proprement dit; mais quand l'analyse a décomposé les germes de l'ordre animal et végétal, elle est impuissante à y rappeler le principe de vie qui y était contenu. Elle n'a plus sous ses instruments que des débris inanimés; elle voit, elle touche la poussière mystérieuse d'où devait s'élancer le chêne séculaire des forêts, ou l'agile habitant de leurs sentiers perdus : mais cette poussière est morte désormais. Pourquoi morte? D'où vient que, le sépulcre brisé, l'être vivant a disparu? Qu'est-ce que la vie? La vie est dans un germe; elle y demeurera des siècles, solitaire et silencieuse, sans se perdre et sans agir : mais que l'analyse y porte la main, la vie s'enfuit, comme si la nature jalouse tenait à devenir plus incompréhensible à mesure que son ouvrage devient plus parfait.

Vous en aurez dans l'homme une trop irrécusable preuve. L'homme est corps, et il renferme dans son corps tous les inconnus de l'univers matériel, tous les faits qui se voient sans s'expliquer. Mais conjointement à ce premier mystère, dans le tissu complexe d'une personnalité unique, il porte un second abîme plus effrayant que le premier, l'abîme de la pensée. L'homme pense, il veut, il est libre, il se gouverne : toutes choses dont on ne voit aucune trace dans les corps, et toutes choses qui échappent aux prises les plus ingénieuses de l'analyse scientifique. Jamais savant n'a pu attirer la pensée dans son creuset; jamais il n'a pu la soumettre à aucune instrumentation. Le spiritualiste affirme qu'elle n'est pas fille du corps, mais d'une autre substance, qu'il appelle l'esprit, et qui, dénuée de figure, d'étendue, de couleur, de poids, de tout ce qui nous est connu par les sens, constitue une réalité dont rien de visible ne saurait nous donner la plus obscure et la plus lointaine représentation. Ainsi tout à l'heure, au plus bas des êtres, l'élément minéral, bien qu'en restant sous nos yeux, échappait dans son essence aux efforts de notre investigation; un peu plus haut, dans le germe animal et végétal, la vie s'enfuyait devant nos recherches, et ne nous laissait pas même la consolation d'entrevoir le ressort d'où jaillit son activité; maintenant voici l'esprit qui, à aucun moment, sous aucune forme, par aucune image, ne se laisse approcher de nous, quoiqu'il soit nous. Le matérialisme, il est vrai, nie l'esprit, et soutient que la pensée est un simple effet du corps parvenu à une certaine perfection : mais cela est-il plus clair? Nous expliquons-nous davantage comment la matière, qui ne pense point par elle-même, puise dans une organisation quelconque la faculté de penser?

Quoi qu'il en soit, nous pensons, et dans le mystère personnel de notre pensée il en surgit un autre plus profond encore, que nous appelons l'éternel, l'infini, le principe, Dieu. De même que la nature est l'horizon naturel de notre œil physique, Dieu est l'horizon nécessaire de notre œil intellectuel. Nous ne pouvons soulever nos paupières sans voir l'espace indéfini où se meuvent les corps, et nous ne pouvons éveiller notre pensée sans qu'elle découvre la cause première qui contient en soi tout le possible et tout le réel. L'impie peut lui refuser le nom de Dieu ; il peut essayer de confondre la cause avec l'effet en transportant au monde visible l'idée que nous avons de l'être subsistant par soi : mais cet effort désespéré n'ôte rien à la profondeur du mystère qu'habite la pensée, et, quoi qu'elle fasse, elle a devant elle l'éternité. D'ailleurs, Messieurs, je ne m'adresse jamais à l'athéisme, enfant perdu des dernières débauches du cœur, il a de trop rares représentants pour qu'on lui parle dans une grande assemblée d'hommes : votre nombre seul m'annonce que vous croyez en Dieu, et qu'ainsi mon droit comme mon devoir est d'opposer à votre ambition de tout comprendre l'incompréhensible lumière de sa nature et de son nom. O Messieurs, quelle est l'intelligence placée en face de ce dernier abîme qui dira : Je l'ai sondé ! Quelle est l'âme, si vaste qu'elle soit, qui ne s'est arrêtée triste et pensive devant ce mot si court : Dieu ! Un atome nous confond, et nous voici en présence de l'infini ! Vous le représentez-vous ? Vous représentez-vous une substance sans commencement dans sa durée, sans bornes dans son être, remplissant tout de sa présence et de son action, quoique concentrée en une indivisible unité qui n'a de lien qu'en elle-même ? Le jour fuirait avant que j'eusse achevé la nomenclature des mystères contenus dans ce mystère suprême, où pourtant toute vie prend naissance avec toute clarté.

Car, tel est notre sort, de rencontrer les ténèbres aux choses mêmes où nous puisons la lumière. De la terre à l'esprit, de l'esprit à Dieu, dans les trois sphères de notre spéculation et de notre activité, une main avare autant que prodigue a savamment mêlé l'ombre qui nous aveugle à la splendeur qui nous ravit. En vain la raison s'indigne de cet adultère hyménée; il faut qu'elle accepte l'incompréhensible comme le rivage qui contient l'évidence, ou bien que, renonçant à la vérité, elle lui dise dans le scepticisme un irrévocable adieu.

Le scepticisme, Messieurs, n'est que le désespoir d'une intelligence assez grande pour connaître qu'elle ne voit le *tout de rien,* selon l'expression de Pascal, mais trop faible pour respecter dans le mystère la limite inévitable imposée à l'esprit créé. Tandis que le rationalisme vulgaire, enivré de ses propres idées, croit comprendre tout ce qu'il pense, le sceptique, avec autant d'orgueil et de pénétration, discerne le côté faible de la science humaine, et conçoit un dégoût sombre de la vérité. Promenant son mélancolique regard sur l'enchaînement progressif des choses, et l'arrêtant à Dieu, il se demande : Est-ce que je comprends Dieu? Non; eh bien! ôtons Dieu. — Mais, moi-même, mon esprit, est-ce que je le comprends? Non; eh bien! ôtons l'esprit. — Mais la matière à tout le moins, la matière sans doute, je la vois, je l'expérimente, et pourtant sais-je ce que c'est? Puis-je dire que je la comprends? Eh bien! ôtons la matière. — Ainsi, Messieurs, de degré en degré, de désespoir en désespoir, la raison s'é-

vanouit en elle-même, selon l'énergique expression de saint Paul, et sur les ruines incertaines de toute réalité, elle se dit avec une lamentable angoisse : Que sais-je, et que suis-je? Le doute, il est vrai, ne descend pas souvent jusqu'à cette profondeur où rien ne subsiste dans l'esprit ; mais quelque part qu'il s'arrête, il est le meurtrier de l'âme, et plus haut ou plus bas, il n'a qu'une même cause, qui est le refus de consentir à l'incompréhensible comme à une nécessité et à un élément de la raison. Pour moi, Messieurs, si j'en étais là, si je ne reconnaissais le signe du vrai que dans une absolue clarté, je vous le déclare, je ne croirais pas plus à la matière qu'à l'esprit, pas plus à l'esprit qu'à Dieu ; je me serais à moi-même une énigme douloureuse, un souffle dans le désert, une plainte dans un sépulcre, le jouet d'une existence sans principe ni but ; j'irais dans mes jours au hasard de chaque soleil, entre la tristesse d'hier et la joie de demain, n'attendant rien de plus de la vie, rien de plus de la mort. Mais, grâce à Dieu, j'adore dans l'évidence l'ombre qui la limite ; je sais que la vérité, objet unique et saint de mon âme tout entière, est grande comme l'infini, et que l'infini n'étant compréhensible qu'à son égal, c'est-à-dire à lui-même, il est naturel que je ne voie rien jusqu'au bout, mais dans une mesure qui suffise pour connaître, sans suffire pour épuiser.

De même qu'en toute chose rationnelle il se rencontre un élément incompréhensible, dans toute chose incompréhensible il se rencontre aussi un élément rationnel, c'est-à-dire l'idée. L'idée est tout ce que voit l'esprit, et l'esprit ne voyant rien que par sa lumière primitive, qui est la raison, il s'ensuit que toute idée, si problématique qu'elle soit, est un élément rationnel. Or, le christianisme, dont nous confessons que le dogme est incompréhensible, le christianisme porte évidemment dans son dogme même le trésor de l'idée, et si vous en doutez, je ne vous en donnerai qu'une preuve, c'est qu'il parle. Le christianisme parle, il parle dogmatiquement depuis dix-huit siècles : donc, si incompréhensible que soit son dogme, son dogme est une idée, et par conséquent quelque chose de rationnel.

Est-ce que ce raisonnement vous étonne, Messieurs? Est-ce que vous n'auriez jamais réfléchi à ce que c'est que parler? Parler, c'est enchaîner des mots ; et des mots n'étant que des idées vivantes sous une expression, parler c'est enchaîner des idées. Quiconque parle donne la preuve qu'il voit quelque chose dans son esprit, et qu'il transmet à l'esprit qui l'écoute tout ou partie de la lumière dont il est éclairé. S'il en était autrement, la parole ne serait qu'une suite de sons tombant dans l'oreille, et non dans l'intelligence ; elle serait du bruit, et encore un bruit sans signification. Mais quoi ! me direz-vous, est-ce que l'absurde ne parle pas aussi? Et puisqu'il parle, serait-il donc une lumière, une idée, un élément rationnel? Sans doute, Messieurs, il est tout cela, et s'il ne l'était point, il lui serait impossible de parler et d'être entendu. L'absurde est l'évidence du faux, et le faux n'étant qu'une vérité dont on abuse, c'est la vérité cachée dans le faux qui lui permet de s'énoncer. Une erreur absolue ne représentant rien à l'esprit, ne susciterait aucune expression dans la pensée : ce serait le néant pur. La gloire de la vérité est de vivre jusque dans l'erreur, et d'illuminer la parole qui l'exprime de manière à ce que l'absurde saute aux yeux de l'entendement. Loin donc qu'il n'y ait pas d'idée ou de substance rationnelle dans l'absurde, elle s'y trouve à un si haut degré, que tout le monde dit à l'instant : Voilà qui n'a pas le sens commun. L'absurde est la seconde révélation du vrai, peut-être plus puissante que la révélation directe, et c'est pourquoi les mathématiques emploient si souvent cette forme de raisonner qu'on appelle démonstration par l'absurde.

Je reviens donc à ma pensée : le christianisme parle, il parle dogmatiquement depuis dix-huit siècles, et ainsi, tel incompréhensible que soit son dogme, son dogme est nécessairement une idée, c'est-à-dire quelque chose de rationnel. A la bonne heure, direz-vous, mais quelque chose de rationnel à la façon de l'absurde ; car, puisque l'absurde parle autant que l'incompréhensible, qui empêche de confondre l'incompréhensible avec lui ? Ce qui en empêche, Messieurs, c'est que l'un n'est pas l'autre ; c'est que l'absurde est l'évidence du faux, tandis que l'incompréhensible manque à la fois de l'évidence du faux et de l'évidence du vrai. L'incompréhensible est quelque chose que la raison ne s'explique pas, rien de plus. Nierez-vous son existence ? Nierez-vous cet état particulier de l'esprit humain ? Mais je vous ai fait voir que l'incompréhensible nous poursuit jusque dans les objets de la science ; je vous l'ai montré comme le terme nécessaire de nos plus hautes clartés. Si l'incompréhensible se confondait de sa nature avec l'absurde, il n'y aurait d'ombres nulle part, puisque l'absurde est aussi clair qu'une démonstration. Étant donc prouvé que l'incompréhensible est une catégorie distincte de l'esprit humain, un état à part, si vous l'aimez mieux, où l'entendement n'a ni l'évidence du faux, ni l'évidence du vrai, il restait cette difficulté, que ne pas comprendre c'est ne rien voir. Contre cette difficulté, que devais-je faire? Vous démontrer que l'incompréhensible n'est pas l'exclusion de toute idée, et par conséquent de toute vision rationnelle. A cet effet, je vous ait dit: Le christianisme est incompréhensible dans son dogme, et cependant le christianisme dogmatique est une idée; il est une idée, puisqu'il parle. Vous me répondez à cela que l'absurde parle bien aussi. Oui, mais il parle avec le caractère de l'absurde, c'est-à-dire avec l'évidence du faux, tandis que le christianisme parle avec le caractère de l'incompréhensible, c'est-à-dire avec l'absence d'une décisive clarté soit pour le faux, soit pour le vrai.

Cependant si l'exemple du christianisme vous embarrasse, par la préoccupation où vous seriez que sa doctrine est manifestement empreinte du signe de l'absurde, je veux bien l'écarter du débat, où il n'entre pas nécessairement, et je vous dirai: Comprenez-vous l'éternité, l'infini, Dieu? Comprenez-vous un être qui existe par soi, qui est parce qu'il est, sans commencement ni fin? Comprenez-vous l'union en une seule personne de deux substances aussi opposées que le corps et l'esprit? Comprenez-vous l'action du corps sur l'esprit, et de l'esprit sur le corps? Non assurément. Eh bien! tous ces mystères si profonds, si impénétrables, présentent-ils, oui ou non, quelque idée à votre entendement? Si vous me répondez que oui, et vous ne pouvez pas me répondre autrement, j'en conclus que l'incompréhensible, malgré son obscurité, n'emporte pas avec soi l'exclusion de tout élément rationnel, et c'est la seule chose que j'avais à démontrer. Car, remarquez-le bien, il ne s'agit entre nous, dans ce moment, que de l'essence générale de l'incompréhensible. Vous m'avez dit que l'incompréhensible considéré en soi, dans sa nature même, était une absurdité. Et moi, me tenant pas à pas sur vos traces, j'ai dû vous prouver que cela n'était pas, et que proposer à l'homme la contemplation d'un mystère, loin de déshonorer son intelligence, c'était l'élever dans des régions dont il est le naturel et sublime convié. Car, ai-je dit, la raison elle-même renferme un élément incompréhensible, et l'incompréhensible, à son tour, contient un élément rationnel; l'évidence, en montant vers le pôle supérieur des choses, dont elle est le grand chemin, y rencontre l'obscurité; et le mystère, en descendant du ciel, nous apporte une lumière digne de son nom propre, qui est la révélation.

Par où vous voyez, Messieurs, que la différence entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel ne consiste pas en ce que tout est compréhensible dans le premier, tandis que tout est incompréhensible dans le second, mais en ce que les vérités de celui-ci ne sont pas susceptibles d'une démonstration directe, tandis que les vérités de celui-là découlent par voie de conséquence du germe lumineux, qui est notre raison. Ainsi Dieu, quoique inscrutable dans son essence, est un dogme de la nature, parce que nous le concluons de la lumière propre qui est en nous; mais l'unité de Dieu en trois personnes distinctes est un dogme de la révélation, parce qu'il nous est impossible de le déduire d'aucun principe rationnel.

A tout le moins, vous penserez peut-être qu'il y a plus d'obscurité dans l'incompréhensible surnaturel que dans l'incompréhensible naturel. Or, je ne puis que vous répéter ces paroles de Jésus-Christ : *Je suis la lumière du monde; celui qui vient après moi ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie* (1). Et ces autres: *Moi, la lumière, je suis venu dans le monde afin que quiconque croit en moi ne demeure point dans les ténèbres* (2). Et celles-ci de l'Apôtre saint Paul aux chrétiens d'Éphèse : *Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur; marchez comme des fils de la lumière* (3). Partout, dans l'Écriture, l'ordre naturel comparé à l'ordre surnaturel est appelé ténèbres, et celui-ci, la lumière, la vie, la voie, la vérité. C'est qu'en effet, Messieurs, si loin et si haut que parvienne la raison la plus pure, elle ne connaît Dieu que par des notions imparfaites dérivées du spectacle des choses finies ou de la contemplation d'elle-même. Or, Dieu est tout. Qui ne le connaît pas ne sait rien; qui le connaît mal sait mal; qui le connaît peu sait peu. Et puisque la raison ne s'élève à lui qu'imparfaitement, comme il est trop visible, il est juste de dire qu'elle est une faible aurore d'un grand jour, un miroir énigmatique et douloureux de la vérité. Mais si Dieu, touché de notre ignorance naturelle, nous apporte sa propre conscience; s'il nous confesse ce qu'il est, ce qu'il voit, ce qu'il sent, ce qu'il veut; s'il nous initie aux profondeurs de son éternité, à son action sur le temps, aux motifs et aux plans de sa providence : alors sans doute notre œil intérieur ne discernera qu'avec peine les lignes infinies de cette révélation, il demeurera au-dessous de l'horizon céleste comme il est au-dessous de l'immensité créée : et toutefois qui dira qu'il ne sait pas davantage? qui n'appellera ténèbres son état précédent, et lumière son état nouveau? J'avoue que l'ombre s'augmente avec la clarté; mais c'est la loi de toute science et de toute lumière. Quel est le savant qui ne découvre plus d'abîmes, à mesure qu'il pénètre plus loin dans la nature? Quel est le soleil qui, en tombant sur les corps, n'en fasse saillir une ombre d'autant plus forte que ses rayons sont plus ardents? Si le fini lui-même, en s'ouvrant à nos regards, devient d'autant plus mystérieux qu'il devient plus visible, que sera-ce de l'infini !

---

(1) Saint Jean, chap. 8, vers. 12.
(2) Ibid., chap. 12, vers. 46.
(3) Chap. 5, vers. 8.

Embrassez, Messieurs, d'un esprit ferme, cette condition des choses, cette nécessité de l'incompréhensible qui nous suit partout. Marchez, comme Israël, sous la conduite de cette colonne moitié nuée, moitié feu, la seule qui éclaire et guide encore le genre humain. Regardez l'ombre, pour y apprendre les bornes de votre nature; regardez la lumière, pour y connaître la grandeur de vos destinées. Si l'une vous attriste, consolez-vous dans l'autre; si l'Occident vous trouble, appuyez-vous à l'Orient. Et enfin, portant vos yeux plus haut encore, attendez en patience et en foi le jour sans tache qui nous est promis et qui se lèvera de l'éternité sur tout esprit digne de le voir. Car, bien qu'alors l'incompréhensible ne puisse s'évanouir, puisqu'il appartient à la nature de l'infini considéré par le fini, néanmoins la vue de Dieu dans sa substance même nous en donnera une possession qui transformera le mystère en la joie de connaître toujours sans épuiser jamais.

CINQUANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

DE L'ACTE HUMAIN CORRESPONDANT A LA PROPHÉTIE.

Monseigneur,

Messieurs.

Maintenant que nous avons expliqué la nature de la prophétie et éclairci les difficultés relatives à son objet, nous devons nous occuper de l'acte par lequel l'homme, instruit de Dieu prophétiquement, correspond à cette révélation ; car, la prophétie n'ayant pas d'autre but que d'établir un commerce surnaturel entre Dieu et l'homme, il ne suffit pas que Dieu agisse de son côté ; il est nécessaire que l'homme lui réponde par un acte positif. Quel est cet acte? Quel est l'acte par lequel l'homme répond à Dieu, en tant que Dieu l'éclaire prophétiquement, c'est-à-dire lui manifeste, au moyen de la parole, des vérités qui surpassent la portée de son entendement rationnel? Cet acte, Messieurs, ne saurait être un acte de science ; car la science suppose la démonstration, et Dieu, dans la prophétie, ne démontre pas, il affirme avec autorité. Il affirme, et l'homme croit. La foi est la réponse que sollicite la prophétie, non pas une foi aveugle, mais une foi motivée sur les caractères divins qui entourent et pénètrent le témoignage révélateur.

Déjà, Messieurs, dans nos deux dernières Conférences de l'année 1836, année si loin de nous, j'ai traité la question de la foi. Elle se présente de nouveau, ramenée par l'inflexible enchaînement des choses, et je la repousserai d'autant moins que je dois la considérer sous un nouvel aspect. Il s'agissait alors plus particulièrement d'en étudier la nature; aujourd'hui, supposant cette nature connue, je répondrai à deux difficultés qui achèveront de vous faire connaître ce qu'elle est.

On nous dit d'abord que l'acte de foi par lequel l'homme correspond à la parole divine est un acte qui n'a point son semblable dans l'ordre naturel, où tout se passe par voie de science et de démonstration; et qu'ainsi il y a, sous ce rapport, une anomalie qui détruit la synthèse entre les deux ordres naturel et surnaturel. Bien qu'on ne voie pas clairement la nécessité d'une synthèse ou similitude constante entre ces deux ordres, je prouverai cependant qu'elle existe dans le cas dont il s'agit.

On nous dit en second lieu que l'acte de foi étant irrationnel de sa nature, puisqu'il n'est pas la conséquence d'une démonstration, l'homme n'est pas le maître de le produire quand il le veut, par une simple application de son intelligence et de sa liberté; mais qu'il est le fruit du hasard, de la coutume, de certains penchants de l'âme, et qu'ainsi il ne saurait être un devoir absolu d'où dépende notre commerce avec Dieu. Je prouverai, contre cette objection, que l'acte de foi est un pouvoir régulier de l'homme, et que, la révélation lui étant connue, l'incroyance est un refus libre de sa part, un refus coupable par conséquent, et qui brise ses rapports avec la lumière et l'amour divins.

Commençons par la première difficulté, celle de la synthèse entre l'ordre naturel et surnaturel sous le rapport de la foi.

Déjà, Messieurs, vous l'avez vu, ce n'est pas seulement la révélation prophétique qui introduit dans notre intelligence l'élément de l'incompréhensible ; la raison elle-même y est assujettie, et ses plus sensibles clartés aboutissent de toutes parts à des mystères profonds. En même temps que la nature épanouit ses phénomènes, que la science démontre, et que l'esprit se satisfait dans l'évidence, l'incompréhensible apparaît et exige de nous un acte de foi. Je dis un acte de foi ; car, en quelque manière que l'incompréhensible nous soit présenté, lors même qu'une démonstration directe nous est donnée de son existence, il apporte à notre besoin de connaître une limite qui suppose de notre part l'acceptation soumise dont le nom propre est la foi. Ce n'est pas sans doute une foi du même ordre que celle qui adhère aux dogmes révélés et qui a pour garant la parole de Dieu ; mais c'est une foi réelle accordée au témoignage de la nature sur des réalités qu'elle ne nous explique pas, et qui s'enveloppent dans des ténèbres inaccessibles à tous les efforts de notre pénétration. Aussi, de même que la parole de Dieu fait des incrédules, la nature et la science en font aussi de leur côté. Le scepticisme n'est pas autre chose qu'une révolte de la raison contre les obscurités où elle se perd dès qu'elle veut descendre un peu profondément dans les entrailles du vrai ; et c'est pourquoi la science, aussi bien que la religion, veut de ses sectateurs cette humilité qui est une grande partie du sens commun. Le savant véritable, initié au secret de sa faiblesse par les merveilles qu'il a interrogées, s'incline devant Celui qui a créé l'univers, et qui seul en connaît tous les ressorts. Il avoue qu'il ne sait rien, non pas comme le sceptique en un sens absolu, mais dans le sens qui implique un abaissement volontaire de l'esprit de l'homme devant l'esprit de Dieu : et cet abaissement volontaire, c'est la foi même.

Du reste, la science, si imparfaite qu'elle soit, n'est pas l'état général de l'humanité ; elle est le privilége d'un très-petit nombre d'hommes disséminés dans son sein. La multitude, asservie à des travaux qui ne lui laissent pas le loisir des soins de l'esprit, ignore la démonstration des choses dont elle use, et des règles qu'elle applique à sa vie. Soit que l'erreur ou la vérité la gouvernent, elle est gouvernée par la persuasion et par l'autorité, c'est-à-dire par la foi. Elle va où la pousse le bataillon privilégié des princes de l'intelligence, poussé lui-même par un ascendant inconnu qui a sa source dans les siècles antérieurs et dans le flot logique de tous les événements accomplis. Les révolutions de l'esprit humain n'ont pas d'autre cause ni d'autre loi ; elles ne s'opèrent jamais par voie de démonstration, pas plus que les batailles ne se gagnent par la science du soldat. Le soldat ignore ce qu'il fait, et pourquoi il le fait ; immobile sous le feu ou marchant à l'ennemi, il donne et reçoit la mort par des ordres dont le principe lui échappe, dont le résultat lui est un mystère jusqu'au dernier moment. Il obéit dans les hasards à une pensée invisible dans laquelle il a foi, et cette foi même est la moitié de sa force et de la victoire ; une armée qui doute est une armée perdue, une armée qui croit commande à la défaite et lui arrache son salut. Ainsi en est-il des batailles de l'intelligence, de ces grands mouvements de l'opinion qui entraînent les peuples à de nouvelles destinées : la foule y suit des chefs qui la persuadent, elle obéit en croyant commander. Vous en avez la preuve, Messieurs, dans l'histoire même dont vous faites partie. Enfants d'une ère féconde en vicissitudes, vous assistez à une révolution sociale qui ébranle l'Europe dans ses derniers fondements : eh bien ! combien croyez-vous qu'il y ait d'esprits en Europe capables de s'en rendre un compte exact et scientifique? Un parti s'était formé qui depuis soixante ans dirigeait l'opinion et dispensait en souverain la popularité ; il avait pour appui la plupart des foyers de science et de littérature, pour organes une multitude de feuilles qui portaient ses pensées jusqu'aux extrémités du monde, pour sujets des gouvernements et des lois : tout s'est abaissé devant lui, et il se crut enfin sûr d'avoir fondé par la libre discussion un empire éternel. Hier encore il régnait ; aujourd'hui c'est à peine s'il se défend. La publicité, la littérature, la science, la liberté, sa propre force et son propre ouvrage se sont retournés contre lui, et le voilà qui relève autour de ses ruines, pour s'en abriter, les ruines qu'il avait faites et qu'il appelait superbement des reliques du passé. Comment ce règne a-t-il fini? Par la même puissance qui l'avait mis au monde, par la foi. Une parole nouvelle s'est levée du milieu de la lassitude des esprits et de l'inconstance des choses; elle a maudit hardiment la parole qui l'avait précédée, et celle-ci, maîtresse si longtemps, s'est trouvée faible en persuasion et en autorité. Sans doute, Messieurs, il y en a une cause, et une cause logique; mais la multitude entraînée ne la discerne pas. Elle a changé de foi en changeant de chefs. Et jamais, sur cette terre, la parole qui persuade et qui commande ne se tait en un seul jour; elle ne périt dans une bouche que pour naître en une autre, et si le peuple cessait de l'entendre, n'ayant plus la foi et n'ayant pas la science, il ne lui resterait de l'intelligence humaine que la faculté d'une plus grande dégradation.

Mais rassurez-vous, ce qui est nécessaire à l'humanité, quoi qu'il arrive, ne lui manquera point. La science y subira des éclipses, parce qu'elle est la lumière du petit nombre; l'autorité y survivra à toutes les catastrophes, et si, après avoir été l'organe de la parole qui en avait l'investiture, vous venez à la perdre, n'importe pour quelle cause, sachez qu'un autre ramassera le sceptre tombé de vos mains, et que l'interrègne de la foi n'est pas plus possible ici-bas que l'interrègne de la vie.

Comment l'humanité connaîtrait-elle sa propre histoire si la foi de l'homme à l'homme pouvait subir une réelle interruption? L'histoire n'est pas visible d'elle-même à l'horizon de la postérité; une fois les acteurs et les spectateurs d'un siècle enlevés dans la tombe à leurs propres regards, ils disparaissent aussi devant les générations qui prennent leur place, et le cours des âges, en suivant son flot rapide, les rejette de plus en plus dans la solitude obscure où la mort les tient cachés. Qui les fait revivre malgré le temps? Qui tient debout en face de leur plus lointaine descendance l'image inensevelie des aïeux? C'est la foi seule, la foi de l'homme vivant à l'homme mort, le témoignage de celui qui a vu passant de mémoire en mémoire à celui qui n'a pas vu. Essayez si une démonstration quelconque en dehors de l'autorité humaine amènera sous vos yeux Sésostris ou Cyrus, Babylone ou Memphis, ou tel autre plan évanoui de l'antiquité. L'instrument qui poursuit les étoiles dans les profondeurs immesurables du firmament ne peut rien découvrir dans l'étroite orbite de la tombe, et le calcul qui se soumet des nombres fuyant dans une perspective indéfinie ne peut compter, ni ranger, ni dire les morts. L'éternité seule les voit dans leur ordre et leurs secrets, et l'histoire, pâle copie de l'éternité, en propose le spectacle à tout homme qui croit en l'homme. Si vous n'y croyez pas, l'humanité perd sa propre trace, et ses générations ne sont plus qu'une chute de feuilles entre deux printemps qui s'ignorent l'un l'autre. Si vous y croyez, n'accusez plus la religion de vous demander pour Dieu la foi que vous avez en l'homme; confessez qu'il est assez simple de connaître Dieu par la foi, puisque l'humanité ne se connaît pas autrement.

Vous venez de le voir pour le passé, arrivons au présent. Aujourd'hui, 1er avril 1849 de l'ère chrétienne, nous voici sur la terre un milliard d'hommes partagés entre quatre ou cinq continents et en cent nations. Comment nous connaissons-nous? Combien avons-nous vu de ces êtres, nos semblables, qui respirent le même air, qui foulent le même sol, qui habitent le même temps, qui composent ensemble et dans le même travail la vie d'un seul corps? Nous en avons vu un ou deux mille tout au plus, et encore de ce nombre si limité, c'est à peine si nous nommerions la dixième partie. Tout le reste nous échappe, sauf par les relations que nous en apportent les livres et les voyageurs, c'est-à-dire par la foi que nous ajoutons aux récits qu'on nous en fait.

Allons plus loin, laissons nos contemporains absents, et ne parlons que de ceux qui vivent avec nous, qui nous heurtent sur nos places publiques, et même, si vous le voulez, que de ceux qui sont ici, à Notre-Dame, dans les murs étroits de cette grande métropole de Paris. Rassemblés sous les yeux les uns des autres, nous touchant de nos regards, il doit nous être aisé de nous connaître d'une connaissance directe, où la foi n'ait aucune part : et cependant en est-il ainsi? Qui êtes-vous, et qui suis-je? Quels sont vos sentiments, et quels les miens? J'ai beau tendre les ressorts de mon esprit pour pénétrer de front et par une claire vue dans les replis de votre être, il n'en sort que des lueurs suffisantes pour m'attirer ou me repousser d'instinct, mais non pour me donner la science de votre cœur. L'homme est une âme, et l'âme ignore l'âme, jusqu'à ce qu'une parole dite à l'oreille, dans les épanchements de l'amitié ou de la religion, en ait livré le mystère et mérité d'entendre cette réponse : Je vous crois. La foi est le nœud de tous nos rapports personnels ; elle va, médiatrice infatigable et chère, de l'ami à l'ami, de l'époux à l'épouse, de l'enfant à la mère, du droit qui commande à la liberté qui obéit, et dans les plus solennelles actions des empires comme dans les plus tendres effusions de l'amour, l'homme s'exprime tout entier par ces mêmes mots : Vous avez ma foi, je vous donne ma foi. On ne la vend jamais, on la donne, parce qu'elle est d'un prix si grand, que quiconque la vend est incapable de la tenir. Et sur ce seul mot : Je vous donne ma foi, l'homme expose sa fortune, sa vie, sa famille, son honneur. Il croit ou on le croit, c'est assez. Il lui vaut mieux tout perdre que de trahir sa foi, tant, parmi les actes vils, celui-ci fait descendre bas le cœur qui en est convaincu. Le mensonge lui-même, bien qu'il n'ait pas le caractère d'une trahison proprement dite, mais par cela seul qu'il manque à la confiance qu'un honnête homme doit à la parole d'un autre, le mensonge attire le mépris, et c'était une injure estimée la souveraine par nos ancêtres de la chevalerie, que l'injure de ces mots : *Tu en as menti !* En effet, quand un homme a menti, il n'a plus de parole, puisqu'il ne mérite plus de foi, et n'ayant plus de parole, que lui reste-t-il d'une âme?

Mais qui le croirait, Messieurs? ce qu'il y a de plus matériel au monde, ce qui semblerait uniquement soumis aux lois du calcul, l'argent lui-même est un objet de foi entre les hommes. Il ne passe de main en main, il ne se multiplie dans une circulation féconde que par l'effet du crédit, et tout événement qui altère la confiance dans l'avenir tarit du même coup l'essor de l'argent. Tout à l'heure il sollicitait la main à le prendre; sous la forme et sous la foi d'un vil papier, il courait d'un peuple à l'autre, partout accepté sous cette forme idéale qui en portait la valeur bien au delà de sa réelle quantité : et voilà que tout à coup ce papier tombe, l'argent se cache, les fabriques s'arrêtent, le commerce languit, le travail manque; une sorte de défaillance universelle tient tout en suspens et semble une paralysie de la société. Quel coup si profond l'a donc atteinte? Je vous l'ai dit, Messieurs, il y a eu en elle une soustraction de foi. Ce peuple a cessé de croire en lui; ses ressources morales ne lui ont point paru aussi grandes que ses périls, et tandis que Rome vendait le champ où campait Annibal, parce que Rome avait foi dans sa vertu, ce peuple-ci, mesurant son sort à sa corruption, s'est livré de lui-même au châtiment de la peur. Il a caché son or, comme les anciens, dans les catastrophes de la patrie, cachaient leurs dieux. Otez la peur, et l'argent, redevenu public et mobile, ressuscitera le travail, l'industrie, le commerce, la richesse enfin, qui, vous le voyez, est une fille de la foi.

C'en est assez, Messieurs, pour établir que la foi joue un aussi grand rôle dans l'ordre humain que dans l'ordre divin, et qu'ainsi n'y a-t-il pas antithèse, mais synthèse entre les deux ordres sous ce rapport. Pourtant il ne sera pas inutile, avant de finir, d'en rechercher la raison; car, si nous avons compris que la foi est nécessaire au commerce de l'homme avec Dieu, nous ne voyons pas bien pourquoi elle le serait au commerce de l'homme avec l'homme.

Sachons donc que la vie des esprits procède de deux pôles, l'un immuable et absolu, qui est le pôle de la vérité; l'autre mobile, qui est le pôle de la liberté. Sans le premier, les esprits détachés de tout point fixe iraient à l'aventure dans la nuit du doute et de l'ignorance; sans le second, privés de mouvement propre, ils ne seraient que les satellites obéissants d'un mécanisme fatal. Leur vie est donc à la fois une œuvre de vérité et de liberté. En tant qu'œuvre de vérité, elle est un objet de science; en tant qu'œuvre de liberté, elle est un objet de foi. Car, selon que le disaient les anciens, *fluxi non est scientia. — Il n'y a pas de science de ce qui passe.* Or, rien n'est plus instable, plus rapide, plus imprévu que la liberté, et c'est pourquoi il est si difficile de se connaître soi-même, tout présent que l'on est à son propre cœur. Que ferai-je demain? Où me conduira l'inconstance de ma volonté? A quelles tentations serai-je soumis? Y succomberai-je, n'y succomberai-je pas? Je puis l'entrevoir peut-être, je ne puis m'en assurer absolument. Un livre qui me tombera sous la main, une parole que j'entendrai, une injure qui me sera faite, un ami que je disputerai vainement à la mort, une feuille que le vent jettera sous mes pieds, je ne sais quoi enfin, tout et rien sont capables de bouleverser mes sentiments, et d'inspirer à ma volonté d'inattendues résolutions. Infortuné! vous voulez que je vous donne la science de moi-même, et moi-même je ne l'ai pas, moi-même je m'ignore, moi-même je me suis un objet de foi!

C'est la liberté, Messieurs, qui introduit dans les choses humaines l'élément de la foi, et qui en fait le seul moyen de nous connaître réciproquement. Si nous n'étions pas libres, la science disposerait de nous comme du reste de la nature; elle pèserait un homme en la même façon qu'un peu de terre, et toutes les lois de l'humanité se réduisant à des nombres, nous n'aurions besoin pour nous gouverner que d'une académie de mathématiciens. Tel est aussi à notre égard le rêve final du matérialisme. Persuadé qu'il n'y a rien dans l'homme qu'une matière organisée, il recherche la combinaison suprême qui, tenant les passions en équilibre, produirait un ordre purement scientifique, où le crime et la vertu n'auraient plus de place ni de nom. Rendez tous les hommes égaux, par exemple, d'une égalité mathématique; faites-en des chiffres alignés; distribuez-leur selon une même mesure les objets qui flattent les sens et qui contentent l'orgueil: que leur manquera-t-il pour être également et souverainement heureux? Rien sans doute, Messieurs, s'ils ne sont que des corps; mais si par hasard une âme vit en eux, et dans cette âme la liberté de vouloir, assurez-vous que le ciel, la terre et la mer, donnés en pâture à chacun d'eux, n'assouviraient pas la jalousie réciproque de leur félicité. Un moment suffit à la passion pour dévorer des mondes, et si la liberté n'est pas l'infini par la substance, elle est l'infini par le désir. C'est pourquoi il n'y a pas de mathématiques de la liberté, et ceux qui en cherchent l'équation dans la matière sont semblables à cet enfant que saint Augustin rencontra sur un sable de l'Afrique, et qui se proposait d'épuiser la mer avec une coquille rejetée par les flots. Ces grands calculateurs sont les derniers des hommes pour le gouvernement de l'homme; ils s'étonnent naïvement de la résistance que rencontre leur génie, ne se doutant pas que la liberté est plus vaste que tout empire, plus puissante que tout césar, plus profonde que tout abîme, et que la foi seule lui commande, parce que la foi est elle-même un acte de liberté.

Ainsi, par la même raison que nous sommes des êtres libres, nous sommes des êtres de foi, et il faut dire dans l'ordre naturel ce que Jésus-Christ disait dans un ordre plus haut : *Bienheureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru* (1)! C'est-à-dire, bienheureux ceux qui n'ont pas besoin de la démonstration, parce que la démonstration n'atteint qu'un petit nombre d'intelligences, en des choses de seconde portée, tandis que la foi, tout ensemble populaire et sublime, va de l'âme de tous à l'âme de tous, en des choses qui, puisant leur racine dans la liberté, sont le fondement de la vie humaine!

Je le répète, Messieurs, la foi est le corrélatif de la liberté, comme la science est le corrélatif de la nécessité, et demander pourquoi nous devons croire, c'est demander pourquoi nous sommes libres. De là découle une conséquence que je ne puis vous taire, et qui achèvera de vous expliquer le grand rôle de la foi dans l'ordre purement naturel.

La science se rapportant à la nécessité, c'est-à-dire à ce qui est immuable en soi, il suffit de l'esprit pour être savant; il n'en est pas de même pour être croyant. La foi est un acte de confiance, et par conséquent une affaire de cœur. Elle suppose en celui qui l'accorde la même droiture qu'en celui qui l'inspire, et jamais n'en furent capables ni l'ingrat, ni le fourbe, ni l'égoïste, ni aucun de ceux que l'Écriture appelle énergiquement les *enfants de la défiance* (1). Se confier, c'est se donner; nul ne se donne que les magnanimes, ou au moins les généreux. Non pas que la foi exclue la prudence, et qu'il faille se livrer à la première parole tombée d'une bouche inconnue, mais parce que la prudence supposée satisfaite, il faut encore un élan pour arracher de soi ce mot difficile : Je crois.

---

(1) Saint Jean, chap. 20, vers. 29.

Alexandre, roi de Macédoine, était sur les bords du Cydnus. Il y fut atteint d'un mal qui menaçait de sauver la Perse, et son médecin, qu'il aimait tendrement, dut lui préparer un breuvage décisif. Mais la veille, un billet tracé par une main connue avertit le malade d'être en défiance de son ami comme d'un traître qui avait vendu ses jours. Alexandre se tut. Le lendemain, quand la coupe lui fut apportée, il tira de dessous son chevet le papier accusateur, le remit à son médecin, prit la coupe et l'avala d'un trait. Toute l'antiquité a loué cette action d'Alexandre, et ses plus fameuses victoires, Granique, Issus, Arbelles, n'ont pas environné sa tête de plus d'admiration. Sur quoi un écrivain célèbre, mais que je ne veux pas nommer, se demande ce qu'il y a de si beau dans cette action si vantée : car enfin, Alexandre était le chef d'une armée nombreuse engagée sur un territoire ennemi, le maître d'un royaume naissant, l'homme de la Grèce, chargé de ses vengeances et de ses desseins ; il devait, à tous ces titres, respecter sa vie, d'où dépendait le sort de tant d'autres ; et quel mérite était-ce de l'exposer sans défense aux hasards d'un empoisonnement ? Mais l'écrivain que j'ai cité, après avoir fait ces remarques, se reprend et dit : « Ce qu'il y a de si beau « dans cette action d'Alexandre ! Infortunés, pourrez- « vous le comprendre, s'il faut vous le dire ? Ce qu'il y « a de si beau, c'est qu'Alexandre croyait à la vertu, « c'est qu'il y croyait sur sa tête, au péril de sa vie ! »

---

(1) Saint Paul, Épître aux Éphésiens, chap. 2, vers. 2.

Voilà, Messieurs, une magnifique explication de la foi d'un grand cœur, et c'est aussi l'explication de toute foi, qu'elle s'adresse à l'homme ou qu'elle s'adresse à Dieu. Quiconque fait un acte de foi, qu'il le sache ou non, boit la coupe d'Alexandre ; *il croit sur sa tête, au péril de sa vie ;* il entre dans cette lignée d'Abraham appelé *le Père de tous les croyants* (1), parce que, dans sa vieillesse, épuisé d'âge mais non de cœur, il leva un fer obéissant sur le fils unique qui était tout son amour et toute sa race, espérant contre l'espérance en la parole qui lui avait promis une postérité. Et s'il est une créature qui, à l'opposé de ces magnanimes souvenirs, n'ait jamais tiré de son âme un acte de foi, vous pouvez l'accuser sans crainte d'avoir déshonoré en elle l'ouvrage de Dieu. Car la foi n'est pas seulement une vertu, c'est-à-dire un effort généreux et efficace vers le bien, elle est le portique sacré par où passent toutes les vertus, le prodrome sanglant où commencent les sacrifices et où reviennent les victimes justement immolées au sanctuaire de Dieu. Il n'y a pas un acte de dévouement, pas un acte d'amour, pas un acte honorable ou saint qui n'ait été d'abord un acte de foi, et telle est la raison pour laquelle l'Écriture déclare si souvent que c'est par la foi que l'homme est justifié et sauvé. Les Juifs s'imaginaient que le principe du salut était l'observance de la loi en vue des récompenses de Dieu; saint Paul ne cesse de leur dire que les œuvres sont impuissantes si elles ne sont vivifiées par un élément supérieur. *Il n'y a qu'un Dieu*, s'écrie-t-il, *qui justifie les circoncis par la foi, et l'incirconcis encore par la foi* (1). Qu'est-ce que les œuvres, en effet, si elles sont accomplies sous l'impulsion d'une vue purement scientifique? un simple calcul d'intérêt ou de bonne administration de soi-même et des autres. On est juste, sobre, économe, laborieux, fidèle observateur de sa parole, parce que c'est là un ordre dont l'exactitude rapporte plus qu'elle ne coûte; mais placez ces esprits bien réglés en présence de la coupe d'Alexandre, c'est-à-dire en présence d'un sacrifice qui se peut éviter sans dommage, en face d'une vertu qui n'a pas sa rémunération visible, alors, vous connaîtrez le vide d'un cœur où manque la foi. Je n'entends pas même la foi divine, mais cette foi vague, innommée, indescriptible, qui fait le fond de tout ce qui est grand.

---

(1) Saint Paul. Épître aux Romains, chap. 4, vers. 11.

---

(1) Épitre aux Romains, chap. 3, vers. 30.

Aussi, quand saint Paul prononce ce souverain arrêt: *Sans foi il est impossible de plaire à Dieu* (1), on peut ajouter: et aux hommes.

De là vient, Messieurs, la faiblesse de la société dans les temps présents. Jamais la science n'a jeté sur les choses une plus vive et plus complète illumination qu'aujourd'hui; jamais non plus le lien social n'a été si facile à se rompre dans les mains qui essaient tour à tour d'en rassembler le faisceau. C'est que la science n'est pas le principe de l'ordre humain; elle n'en est qu'un glorieux ornement, et si elle opprime la foi au lieu de la soutenir, elle n'est que l'instrument parricide d'une ruine où l'homme reconnaîtra trop tard qu'il faut croire pour vivre un seul jour, même quand il ne faudrait pas croire pour vivre éternellement. La foi humaine est la vie de l'homme naturel, comme la foi divine est la vie de l'homme surnaturalisé, et ces deux hommes n'en faisant qu'un, la foi divine entretient la foi humaine, comme la foi humaine appuie la foi divine, ne fût-ce qu'en prouvant la synthèse qui existe entre les deux ordres dont les éléments distincts, mais harmonieux, composent notre destinée.

Cette première difficulté résolue, on insiste et l'on me fait remarquer une différence considérable entre la foi qui sert de moyen aux rapports des hommes entre eux, et la foi qui sert de moyen à leur commerce avec Dieu. Dans celle-là, dit-on, il est aisé de reconnaître quand et à quel degré l'on doit donner sa confiance à un témoignage purement humain relatif à des choses et à des idées qui ne s'écartent point de la sphère où nous sommes ; dans celle-ci, au contraire, tout surpasse nos facultés, aussi bien la révélation divine en elle-même et dans ses signes extérieurs, que les mystères qui y sont contenus. Nous croyons à l'homme volontiers et naturellement, parce que l'homme c'est nous ; nous croyons à Dieu par hasard et difficilement, parce que Dieu ce n'est pas nous. Comment dès lors faire de cette foi l'instrument privilégié de nos rapports avec le monde invisible? Est-ce notre faute si elle ne subjugue point notre cœur? Vous nous dites qu'il est un effet de persuasion : eh bien! persuadez-nous. Nous voici au pied de votre chaire, nous vous écoutons : qui vous empêche de nous persuader? Tout à l'heure, dans une apostrophe que vous avez crue éloquente, vous nous avertissiez que quand une parole perd son autorité dans le monde, elle trouve infailliblement un successeur qui s'empare du trône vacant. C'est ce qui est arrivé pour la parole dont vous êtes l'organe : mais faut-il nous l'imputer? Faut-il nous condamner ou nous plaindre si la parole humaine s'est substituée partout à la parole divine, si nous sommes nés dans un siècle où l'homme est plus puissant que Dieu, où l'on écoute plutôt les sages que les théologiens? Il est possible que notre génération se trompe ; mais elle n'est point l'auteur de ses ténèbres, elle en est la victime. Nos pères ont préparé la coupe où nous buvons ; ils y ont mis tant d'art et de puissance, que nos lèvres s'y enivrent naturellement, et que la naissance et l'erreur ne sont pour nous qu'un seul acte dans un même jour. Que Dieu donc, au lieu de nous condamner, vienne à notre aide; qu'il parle, qu'il donne grâce à sa parole, et s'il est vrai que son Fils, autrefois visible parmi nous, ait ressuscité des morts, ah! qu'il ressuscite donc le genre humain tout entier. C'est là le vrai mort. Vous nous avez dit que l'éloquence est la substitution de l'âme qui parle à l'âme qui écoute : eh bien! que Dieu soit éloquent. Est-ce trop lui demander pour le salut du monde? Et s'il ne le veut pas, s'il ne le fait pas, si l'incrédulité demeure notre état naturel, tandis que la foi n'est qu'un état d'exception, de quoi peut-il se plaindre? Est-ce d'être tels qu'il nous a créés?

---

(1) Épître aux Hébreux, chap. 11, vers. 6.

Messieurs, votre objection suppose que la foi divine ou religieuse est un accident de l'esprit humain, et déjà bien des fois, dans le cours de ces Conférences, je vous ai prouvé qu'elle était l'état universel, perpétuel et public de l'humanité. Je vous le prouvais encore cette année même, au début de notre réunion quadragésimale, et, sans revenir sur cette démonstration tout historique, je me bornerai à une remarque, c'est qu'il n'y eut jamais dans le monde que deux époques où l'incrédulité ait eu quelque espérance de domination : l'âge d'Auguste et le nôtre; l'âge d'Auguste, qui vit périr la république romaine, et le nôtre, qui n'a produit encore que des tempêtes; deux époques en six mille ans, toutes deux marquées par les signes et les effets du déclin. Non que je veuille prophétiser votre ruine; même au siècle d'Auguste, ce n'était pas la ruine : l'incroyance de l'ancien monde était l'avénement heureux d'un monde nouveau, du monde chrétien. Ainsi en sera-t-il de vous. Votre vaisseau tremble et descend; mais la vague qui le pousse dans l'abîme le reportera dans le ciel, et votre postérité conduite au port admirera dans votre histoire et dans la sienne une nouvelle preuve que l'incroyance, loin d'être une station de l'humanité, en est à peine un écueil. Déjà quelques baumes avant-coureurs de l'avenir justifient ce pressentiment, et encore que mon espoir ne fût pas une preuve pour vous, il resterait toujours que la seule époque d'incrédulité dont nous connaissions le développement intégral a été suivie de l'exaltation du christianisme, c'est-à-dire de la plus grande et de la plus mémorable expansion de foi qui ait eu lieu dans le genre humain. Cela suffit pour me donner le droit de conclure que la foi divine ou religieuse n'est pas un accident de notre esprit, mais son état général et vrai, et que l'homme croit à Dieu aussi spontanément qu'il croit à l'homme; ce qui ne veut pas dire qu'il y croit sans travail et même sans combat. Rien n'est plus naturel à l'homme que de vivre, et cependant la vie n'est pas chose qui ne coûte aucun effort. La vie est un travail et un combat : combien plus la foi, puisque la foi, dans sa définition même, emporte l'idée d'une vertu, et que toute vertu est d'un enfantement laborieux, à cause des passions qui s'opposent à son règne sur l'âme.

Ne vous étonnez donc pas s'il faut quelque soin pour croire, comme pour être juste, vrai, chaste, honnête homme, et même étonnez-vous qu'il faille si peu, la foi étant non-seulement une vertu humaine, mais une vertu divine, et la porte de toutes celles qui conduisent à Dieu. Vous ne croyez pas, et vous en concluez que la foi est impossible; pour moi, j'en conclus que vous ne faites pas ce qui est nécessaire pour croire, et je vais vous le prouver en peu de mots.

La première cause de l'incrédulité est l'ignorance volontaire. Pas plus la foi que la science ne peut s'acquérir sans une certaine application de l'esprit. Dès que l'esprit ne s'applique pas, il est inerte, il cesse d'être une puissance; il est à l'égard de l'objet dont il se détourne comme s'il n'était pas. Qu'est-ce que les mathématiques pour une intelligence qui n'a jamais réfléchi aux lois du nombre, de l'étendue et du mouvement? Qu'est-ce que la philosophie pour un homme qui ne s'est jamais demandé ce que c'est que l'être, l'idée, l'absolu, le relatif, la cause et l'effet? Et par la même raison, qu'est-ce que la foi pour une âme qui n'a jamais sérieusement pensé aux rapports nécessaires de la créature avec Dieu?

Messieurs, soyez vrais: à quel âge et après quelles études avez-vous décidé que la religion était une erreur? Est-ce à quarante ans? Non, vous l'avez décidé dans la fleur de votre âge, au moment où, sortis des langes de l'enfance, le raisonnement et la passion faisaient ensemble leur joyeux avénement à la surface émue de votre être. Simples et soumis jusque-là, pieux adorateurs des pensées de votre mère, vous n'aviez rien interrogé, rien contesté; vous viviez d'une foi pure comme votre cœur. Mais à peine la double puberté de l'homme eut-elle fait connaître à vos sens et à votre esprit son vif aiguillon, que, sans vous donner le temps de mûrir votre puissance, impatients des mystères de la nature et des mystères de Dieu, vous avez été saisis de la honte de croire en même temps que vous perdiez cette autre honte qui est la divine gardienne de l'innocence. Incapable encore d'aucun acte viril, vous avez prononcé souverainement sur l'homme et sur Dieu; vous avez douté, nié, apostasié, méprisé vos pères, accusé vos maîtres, traduit à votre tribunal les vertus et les douleurs des siècles, fait enfin de votre âme un désert d'orgueil. Puis, cette ruine accomplie, vous avez choisi pour votre but une des ambitions de l'homme, la gloire des armes ou celle des lettres, ou moins haut encore, selon le hasard, et tout l'effort de vos facultés s'est tendu vers l'idolâtrie de votre avenir. Vous n'avez plus rien appris que pour être un jour le héros effectif de vos rêves; vous avez sacrifié vos jours et vos nuits à cette image égoïste, n'en réservant une part secrète, inconnue, qu'à l'autre égoïsme de l'homme, la volupté. Et jamais, durant ce double et triste songe, la religion ne vous est apparue que comme un souvenir futile de vos premiers ans, une faiblesse ou une hypocrisie de l'humanité. Vous n'avez pas daigné lui donner une heure, une lecture, un désir, et si quelquefois, attiré par un nom célèbre, vous avez franchi le seuil d'un livre ou d'une basilique, vous l'avez fait avec la hauteur d'un esprit qui a jugé, et qui n'entend pas revenir de son arrêt. O confiance de la jeunesse dans l'erreur! O sécurité des âmes qui n'ont encore vu de la vie que sa première aube! Oh! que Dieu a été bon de ne pas nous rappeler à cette heure de l'ignorance et de l'enchantement! Car déjà, Messieurs, vous n'en êtes plus pour la plupart aux certitudes naïves; le temps vous a ramené le doute et les pressentiments obscurs de la vérité. Vous comprenez que votre incroyance est née d'un acte puéril, et qu'elle a besoin, pour votre honneur et votre repos, d'une ratification.

C'est ce second travail, ce travail de retour et d'examen, qui fonde la foi dans l'homme et la maintient dans l'humanité. La foi sans doute est aussi un don de l'enfance; elle pousse ses racines dans l'âme qui vient de naître; mais c'est l'action lente de la vie qui la porte à sa maturité. Quand l'homme a vu l'homme pendant de longues années, quand il en a connu la faiblesse et la misère par des expériences qui ne lui laissent plus de doute, et que déjà la grande figure de la mort lui apporte de plus près la dernière des prophéties, alors son regard devient naturellement plus profond. Il discerne mieux la trace divine, parce qu'il connaît mieux ce que ne peut pas l'homme, et la lassitude des choses présentes lui ouvre aussi le goût des choses qui ne se voient point. C'est pourquoi un écrivain dont le nom m'échappe a dit excellemment : « A vingt ans, on croit « la religion fausse; à quarante ans, on commence à « soupçonner qu'elle pourrait être vraie; à cinquante « ans, on désire qu'elle soit vraie; à soixante ans, on « ne doute plus de sa vérité. » La lumière marche du même pas que la vie, et la mort, en nous désabusant de tout, achève cette révélation continue qui avait commencé pour nous aux lèvres de notre mère.

L'enfant et la femme sont l'avant-garde de Dieu, l'homme mûr en est l'apôtre et le martyr : vous, jeunes gens, vous n'en êtes que les transfuges d'un jour.

Je sais bien, Messieurs, que l'ignorance volontaire n'explique pas toute seule le phénomène douloureux de l'incrédulité, et qu'il est des hommes versés dans les choses religieuses qui n'arrivent point au bonheur de la foi. L'exemple en est rare, mais je l'ai rencontré. Ceux-là sont les victimes d'une passion la plus opiniâtre de toutes, qui est l'orgueil de la science. L'orgueil de la science est une infatuation d'un esprit enivré de lui-même, qui se mire dans ce qu'il sait comme Narcisse dans son lac, et qui, estimant toute limite une injure à sa capacité, entend traiter avec Dieu d'égal à égal. Il n'étudie point par amour de la vérité, mais contre elle ; il est heureux de soulever des nuages, de découvrir un grain de sable qui soit un blasphème et qu'il puisse rejeter contre le ciel. Regarde-t-il les astres, c'est pour y dérober le secret de l'éternité du monde ; descend-il dans les entrailles de la terre, c'est pour y chercher des armes contre un grand fait biblique ; interroge-t-il les nécropoles de l'Égypte ou les ruines de Babylone, c'est pour y entendre une voix qui nie quelque chose des plus authentiques traditions. Sa science n'est qu'un duel acharné entre lui et Dieu.

Qui pourrait demeurer vrai devant une telle passion ? qui l'accepterait pour juge ? La foi, nous l'avons dit, est un acte de confiance ; elle suppose la sincérité d'un cœur droit et aimant. Or les gens dont je parle ne croiraient pas même à des démonstrations mathématiques, si elles avaient pour but et pour conclusion des vérités de l'ordre religieux. Comme Jean-Jacques, ils aimeraient mieux se déclarer fous que de se déclarer convaincus. Et certes, Messieurs, ce n'est point là une peinture imaginaire. Interrogez les souvenirs de votre conscience. N'avez-vous jamais tressailli de joie en découvrant dans l'histoire ou dans la nature quelque chose qui vous a paru marqué du signe antichrétien? N'avez-vous jamais battu des mains quand on vous disait : Voici un argument contre Jésus-Christ? *Demandez, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; frappez, et il vous sera ouvert* (1) : telle est la première condition pour arriver à la foi. Le soleil s'arrête en vain au plus haut du firmament, si sa lumière n'est pour nous qu'une raison de lui refuser nos regards.

Enfin, Messieurs, une troisième cause de l'incrédulité est la dépravation des mœurs. Je ne veux pas dire que toutes les faiblesses de notre malheureuse chair soient un obstacle à la foi, puisque la foi est elle-même le principe de la chasteté, et que Jésus-Christ a prononcé contre les pharisiens cette divine parole : *Les femmes que vous appelez perdues vous précèderont dans le royaume du ciel* (2). Il y a un vice humble, un vice qui se connaît, qui se méprise, qui frappe sa poitrine : je ne dirai pas qu'il est cher à Dieu; mais Dieu peut le guérir comme il a guéri Madeleine.

---

(1) Saint Matthieu, chap. 7, vers. 7.

(2) Ibid., chap. 21, vers. 31.

Il y a, au contraire, un vice empoisonné d'orgueil, un vice qui lève la tête, qui rit et se moque : celui-là Dieu le hait, et il est un obstacle presque invincible à la foi, parce qu'il est la réunion de deux perversités qui s'excluent par nature, et dont la rencontre ôte à l'âme les dernières ressources du bien. Déjà l'orgueil tout seul est si insupportable à Dieu, qu'il préfère le vice humble à la vertu superbe : que sera-ce du vice enorgueilli ? Or rien n'est moins rare que cette lamentable disposition du cœur : esclave que l'on est des plus vils penchants et des plus honteuses pratiques, on se drape dans la fierté d'une conscience sans reproche; on en appelle à son honneur, à sa probité, à son génie, et l'on couvre du nom de faiblesses aimables la prostitution de tous ses sens à la volupté. On emploie un demi-siècle à pervertir autour de soi l'ignorance de la jeunesse et la beauté de la vertu, et après avoir précipité dans l'abjection nombre d'âmes dont on ne daigne pas même respecter les ruines dans sa mémoire, au lieu de dire à Dieu comme saint Pierre : *Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur* (1), on se plaint du peu de lumière que Dieu a mis dans ses œuvres, et on lui impute le malheur qu'on a de ne pas le connaître et de ne pas le servir. Croyez-vous, Messieurs, que des miracles sont dus à de telles plaintes, et qu'il y ait faute à Dieu de ne répondre que par le silence et l'endurcissement? Oh! oui, *les femmes que nous appelons perdues nous*

---

(1) Saint Luc, chap. 5, vers. 8.

précèderont dans le royaume du ciel, parce que presque toutes ont été victimes avant d'être mercenaires, et que du fond de leur abaissement, il leur arrive de lever vers Dieu ce regard doux et humble qui est plus qu'un remords, s'il n'est pas encore une vertu. Dieu les entendra ; il entend le moindre soupir sincère, et il achève toute larme que l'on commence pour lui. Mais l'orgueil de l'ignorance, l'orgueil de la science, l'orgueil du vice, il les méprise tous trois ; il les attend au jour où les anges chanteront une seconde fois, en présence de tout l'univers assemblé, l'hymne du Dieu fait homme : *Gloire à Dieu au plus haut du ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (1) !

Messieurs, je ne terminerai pas sans donner une pensée à la grande semaine dont nous allons célébrer les douloureux souvenirs. Ce fut la semaine de notre salut, et ce l'est encore aujourd'hui. Du haut de cette croix que l'Église vient de couvrir d'un voile, non pour nous la cacher, mais pour nous en rendre le deuil plus présent et plus amer, voilà vingt siècles que la vérité, la justice et l'amour crient vers vous. Écoutez-les enfin, et ne dédaignez pas une si grande patience dans une si grande lumière. Vous que l'âge avertit des choses sérieuses, écoutez le conseil du temps qui s'ajoute pour vous à la voix de Dieu. Vous à qui la jeunesse promet de longues heures de grâce, écoutez ce qu'il y a de plus tendre pour vous dans l'appel sanglant de la Passion. Il est écrit qu'après l'arrestation du Sauveur, lorsque tous ses disciples l'eurent délaissé, on vit un jeune homme qui le suivait par derrière enveloppé d'un linceul sur son corps nu. Les gardes se jetèrent sur lui pour l'arrêter; mais il leur abandonna le linceul et s'enfuit de leurs mains. Ce jeune homme, Messieurs, c'était vous, c'était la jeunesse qui devait naître un jour du christianisme, non plus déshonorée par des vices sans espérance, mais sujette à des séductions, puis à des retours, conservant dans le mal la curiosité du bien, incapable de persécuter le juste, et le suivant de loin dans les ombres du monde avec de sympathiques pressentiments. Tels vous étiez au soir de la Passion dans ce jeune homme, votre précurseur, tels vous êtes aujourd'hui. Vous êtes nus, vous portez le linceul de la mort et du péché, et pendant qu'au pied de cette chaire vous écoutez incertains la parole sans tache de la vie, peut-être que la Providence va mettre sur vous cette main bénie qui a fait et qui cherche l'homme. Ah! je vous en conjure, ne la fuyez pas, laissez-lui votre linceul en lui rendant votre cœur.

---

(1) Saint Luc, chap. 2, vers. 14.

CINQUANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

DU SACREMENT.

Monseigneur,

Messieurs,

La prophétie ne suffit pas au commerce surnaturel de l'homme avec Dieu. Elle éclaire l'intelligence en l'élevant à des pensées que ne lui inspirerait pas le spectacle des choses finies; mais l'intelligence n'est qu'une partie de l'homme, et dépend, pour se mouvoir, d'une faculté qui la met en branle et qui est le ressort premier de tous nos actes, bien qu'elle subisse à son tour l'influence des doctrines déposées dans l'entendement : je veux dire la volonté. La volonté est le principe de l'activité libre. Si elle s'arrête dans l'orbite de la nature tandis que l'intelligence est portée plus haut, il y aura désaccord dans les tendances de notre être, et l'œuvre de la communion divine ne s'accomplira point. Il faut que la volonté reçoive un élan surnaturel en même temps que l'intelligence subit une illumination du même ordre, et qu'ainsi toutes nos facultés marchent ensemble à la conquête et à la pleine possession de l'infini. C'est pourquoi l'Esprit de Dieu, qui est appelé l'*Esprit de vérité* (1), est appelé aussi l'*Esprit de force* (2), et Jésus-Christ, en le promettant à ses apôtres, le leur annonçait sous cette double forme, l'une de lumière, l'autre de puissance ou de vertu. Et sans aucun doute, dans l'action prophétique, cette double effusion ne manque pas d'avoir lieu; la grâce illuminative renferme aussi une grâce attractive, mais qui, suffisante pour aider la volonté, ne l'est pas pour y fonder le règne constant de la justice, de la vie et de l'amour divins. De même que Jésus-Christ, après avoir révélé à ses apôtres le mystère de l'Évangile et commencé en eux l'œuvre de la régénération, y mit le sceau par le don du Saint-Esprit, qui devait les confirmer de sa force toute-puissante, de même toute âme déjà préparée par l'audition de la parole de Dieu doit recourir au sacrement pour y puiser la vertu vivifiante qui exalte la volonté et l'établit dans la plénitude des fonctions et des droits de l'ordre surnaturel.

Qu'est-ce donc que le sacrement? Si je me bornais à vous dire ce qu'il est au sens religieux, peut-être ne m'entendriez-vous pas; mais je suis sûr qu'en le considérant de plus haut, c'est-à-dire dans sa nature métaphysique et absolue, vous serez contraints de le respecter, si vous ne l'êtes pas encore de le pratiquer.

Je pose donc de nouveau cette question, et je me demande en un sens abstrait et général : Qu'est-ce que le sacrement?

---

(1) Saint Jean, chap. 14, vers. 17.

(2) Actes des Apôtres, chap. 1, vers. 8.

Le sacrement, ainsi envisagé, n'est pas autre chose qu'un instrument, c'est-à-dire un organisme qui contient une force. L'idée de force est l'idée mère du sacrement, et il est impossible par conséquent d'en raisonner, si l'on ne sait avant tout ce que c'est que la force. Lorsque nous traitions de la prophétie, la question fondamentale était celle-ci : Qu'est-ce que la vérité? Quand il s'agit du sacrement, la question fondamentale est celle-ci : Qu'est-ce que la force?

Il semble, Messieurs, qu'il est aisé d'y répondre; car depuis que nous sommes au monde, et à chaque minute de notre vie, nous n'avons fait et nous ne faisons que de la force ou de la faiblesse, et la faiblesse elle-même n'est qu'une force inférieure à ce qu'elle devrait être pour l'objet auquel nous l'appliquons. Marchez-vous, c'est un déploiement de force. Vous asseyez-vous, c'est le déploiement d'une autre force. Vous tenez-vous debout, c'est encore de la force. Et il en est ainsi de tous nos actes extérieurs, de tous ceux qui s'accomplissent par les organes du corps. Les mouvements de l'âme, quels qu'ils soient, dépendent du même principe et suivent la même loi. Êtes-vous courageux devant le péril, c'est de la force. Êtes-vous supérieurs aux séductions du monde et des sens, c'est de la force. Êtes-vous fermes dans vos résolutions, c'est de la force. Vous laissez-vous abattre au chagrin ou à la crainte, c'est la force qui diminue en vous, et si vous ne la retenez par un effort contre vos impressions, la vie vous échappera lentement et douloureusement. La vie n'est qu'un tissu d'actions qui procèdent d'une force plus ou moins énergique, plus ou moins imparfaite, dont le foyer est à la fois l'âme et le corps.

Si de l'homme vous passez aux nations, vous n'y trouverez pas d'autre spectacle. Les nations commencent par un acte d'énergie, vivent du principe qui les a fait naître, et meurent d'un épuisement physique et moral. Leur histoire dure autant que leur puissance, et leur puissance autant que cette force qui rassemble toutes les autres dans son essence et dans son nom, la vertu.

L'univers à son tour nous dit la même chose que l'homme et les nations. Tous ces orbes immenses qui en composent l'architecture obéissent à deux forces, l'une de projection, qui les pousse en ligne droite, l'autre d'attraction, qui les appelle au repos dans un centre immobile, et, se partageant entre ces deux impulsions contraires, ils décrivent cette courbe constante et glorieuse qui nous dispense, sans faillir jamais, la lumière, la chaleur, le temps, l'espace et l'harmonie.

Tout est donc force au ciel et sur la terre, parce que tout y est action, et la science, de quelque nature qu'elle soit, à quelque objet qu'elle s'applique, n'est occupée qu'à calculer des forces, les unes physiques, les autres morales, celles-ci mathématiques, celles-là métaphysiques ou abstraites, et enfin, par delà tout monde et tout nombre, la spéculation la plus élevée rencontre, sous le nom de Dieu, la force suprême, éternelle, infinie, immuable, d'où découle en chaque être, par une participation mesurée, le germe de l'activité. Rien, en conséquence, ne doit nous être plus intime et plus connu que la force. Et toutefois, Messieurs, précisément parce que la force est un élément premier de notre pensée, je ne puis vous la définir qu'imparfaitement, moins par son essence que par ses effets. Je vous dirai donc qu'elle est l'énergie de l'être retenant en soi l'existence au moyen d'un effort de concentration, ou la répandant au dehors au moyen d'un mouvement de dilatation. Tout acte de force se réduit à cela. Ou bien nous nous resserrons en nous-mêmes, pour y ramasser notre vie et nous en donner la plus haute sensation possible, ou bien nous nous épanchons pour la communiquer à d'autres qu'à nous, et, selon le degré de cette double tension, nous produisons plus ou moins le phénomène incompréhensible que nous appelons la force. La main contractée pour refuser est le symbole de la force de concentration; la main ouverte pour consentir est le symbole de la force d'expansion; et si vous rappelez dans votre esprit les actes perpétuellement renouvelés dont se compose la vie de l'homme et de la nature, vous n'y découvrirez rien qui ne se ramène à ce mouvement alternatif que notre cœur nous rend sans cesse présent au physique et au moral.

La force de concentration à son comble, c'est l'éternité. Celui-là seul la possède, qui, dans un moment unique, indivisible et absolu, éprouve en soi-même et à jamais la sensation infinie de l'être, et peut dire : *Je suis Celui qui suis* (1). La force d'expansion à son comble, c'est la création. Celui-là seul la possède qui, se suffisant à lui-même dans la plénitude de l'existence, peut appeler à la vie, sans rien perdre de la sienne, qui il veut et quoi il veut, des corps, des esprits, des mondes, et ainsi toujours, dans des siècles sans nombre et des espaces sans fin. Tel est Dieu.

---

(1) Exode, chap. 23, vers. 12.

Or Dieu, en nous donnant l'être, nous a donné la force sans laquelle aucun être ne peut même se concevoir, et il nous l'a donnée dans son double élément, l'un qui nous sert à durer, l'autre qui nous sert à nous propager; l'un par où nous tendons à l'acte d'éternité, l'autre par où nous tendons à l'acte de création. Mais il y a entre Dieu et nous, sous ce rapport, une grande et capitale différence : Dieu possède par soi la force de concentration et d'expansion, tandis que nous ne l'avons que d'emprunt, par l'intermédiaire des instruments que la divine sagesse nous a préparés. Ainsi ferez-vous de vains efforts, êtres vivants que vous êtes, pour vivre du seul aliment de votre substance et du seul commandement de vos besoins. Fussiez-vous, comme Ugolin, enfermés dans une tour, vos enfants à vos pieds criant vers vous dans les tortures de l'inanition, vous hommes, vous pères, il vous sera impossible de tirer du plus énergique travail de votre âme autre chose que le désespoir ou la résignation. Il vous faudra tomber d'impuissance sur les corps de vos fils tombés du même mal. Sans doute la force de votre volonté retardera plus ou moins cette catastrophe de la faim. L'âme soutient le corps aux prises avec la douleur et la mort, et on l'a bien vu dans les martyrs, en qui l'assistance divine se faisait un jeu de braver les tyrans, et de surpasser le génie des supplices par le courage patient de la foi. Mais cette exaltation de la virilité, tout en étant le triomphe de la vertu, ne fait que la conduire avec gloire au tombeau; il faut qu'elle succombe dans l'ordre matériel, et rende témoignage que nulle créature n'a par elle-même le droit ou le pouvoir de l'immortalité. La vie est en nous à condition de l'entretenir par autre chose que nous, c'est-à-dire par l'intermédiaire des instruments à qui Dieu a communiqué la force de réparer la nôtre et de la soutenir. Si la nature ne nous portait comme une mère dans son sein, si elle ne nous préparait avec une intarissable fécondité le lait de la plante et le sang de l'animal, notre vie ne serait pas même un songe. Nous subsistons par la force invisible contenue dans un organisme visible, et le sacrement ou l'instrument n'étant pas autre chose, il est nécessaire de conclure que nous subsistons par l'usage naturel et quotidien des sacrements.

Ainsi en est-il de la force d'expansion. S'il vous plaît d'agir au dehors sur l'être le moins capable de résister, vous ne le pourrez pas directement par un simple acte de vouloir. En vain direz-vous à ce grain de sable de se retirer de votre chemin. Dieu meut l'univers sans même lui parler; pour vous, un atome brave vos commandements. Vous l'interpellez, vous lui dites : Tu m'importunes, va-t'en! Il se tait, et méprise vos ordres. Il faudra, si vous tenez à ce qu'il s'éloigne, recourir à votre corps, qui est votre premier instrument; il faudra que votre main se baisse jusqu'à terre, et chasse loin de vous le sable insolent qui a méprisé le désir et la puissance de l'homme. Mais le corps est un instrument limité ; pour peu que la résistance s'accroisse, la force qu'il contient ne suffit plus à votre empire; besoin vous est de lui chercher du secours, et d'ajouter à son action l'action étrangère du levier. Le levier lui-même devra grandir en proportion du fardeau qu'on l'appelle à soulever, et avec cet aide matériel posé sur un point d'appui, vous bâtirez vos palais, vos temples, vos tombeaux, tous ces monuments conçus par votre génie, mais exécutés par vos bras assistés d'un vil organisme. Vous pourriez même, disait Archimède, déplacer tous les mondes avec le levier, en lui donnant une longueur que déterminerait le calcul, et en lui trouvant un point d'appui qui portât le poids de sa masse et l'effort de son mouvement.

Gloire à vous, Messieurs, mais gloire à vous parce que vous savez vous assujettir des instruments capables d'élever jusqu'au ciel l'ambition de vos œuvres! Sans leur secours, vous ne connaîtriez du firmament que ses apparences, de la terre que sa surface, de l'histoire qu'un vague et borné souvenir, de vous-mêmes que la limite étroite de vos facultés. L'instrument est toute votre force au dehors comme au dedans, dans l'ordre de l'expansion comme dans l'ordre de la concentration. Mais l'instrument et le sacrement étant la même chose, que dire, sinon que l'homme n'est rien que par le sacrement ; que le sacrement est sa vie, sa puissance, sa souveraineté, son immortalité? Je le dis, Messieurs, je le dis après l'avoir prouvé, et afin que vous ne vous en étonniez pas, je souhaite d'en connaître la raison et de vous la révéler.

Pourquoi donc notre force nous vient-elle du dehors? Pourquoi nous vient-elle d'une source inférieure à nous, ou du moins pourquoi ne pouvons-nous soutenir et développer celle qui nous est propre qu'à l'aide d'une autre qui nous est étrangère, et qui est contenue dans les plus basses régions de la nature? Pourquoi, Messieurs? Est-il si malaisé de l'entendre? Si nous possédions la force de concentration et d'expansion par nous-mêmes, comme cette double force est l'essence de la vie, nous aurions la vie en nous et par nous, nous serions à nous-mêmes notre subsistance et notre raison d'être, nous serions Dieu; ou du moins, n'ayant pas conscience de l'action sourde et insensible par où Dieu nous verserait intérieurement la vie, nous nous persuaderions sans peine que nous l'avons en propre, et au lieu de nous élever par une humble reconnaissance vers l'auteur de ce magnifique don, nous nous arrêterions à nous comme à notre principe et à notre fin. Notre grandeur nous tromperait, et, la nature n'étant plus sous nos pieds qu'une esclave spectatrice et passive, nous y puiserions la pensée qu'elle n'est pas distincte de l'homme, et nous adorerions en elle, par un panthéisme que justifierait son obéissance, la réverbération de notre souveraine majesté. Dieu était trop juste, il était trop père pour nous livrer à de si faciles orgueils; il nous a fait le premier des êtres visibles, mais en nous avertissant de notre dépendance à son égard par celle où nous sommes de toute la création. Nous ne commandons qu'à la condition d'obéir; nous ne vivons qu'en sollicitant la vie; nous n'agissons qu'à l'aide de la poussière qui souille nos pieds. Dieu, en nous donnant une âme plus grande que le ciel et la terre, ne lui a pas permis de vivifier à elle seule la glèbe du corps qu'elle habite, et de lui communiquer une action égale à ses volontés. Il a mis entre nous et la force un intermédiaire; il l'a cachée au sein de la nature, sous des formes que nous acceptons sans les comprendre, et dont l'usage nécessaire n'humilie qu'à demi notre fierté, parce que nous avons la gloire de les découvrir, et que nous croyons en faire des serviteurs en constatant la loi par où nous dépendons d'eux. Mais puisque vous méprisez le sacrement surnaturel, connaissez du moins ce que vaut le sacrement naturel. Vous, rois du monde, vous ne pouvez vivre qu'en mangeant, qu'en vous asseyant à une table pour y dévorer du sang, de la chair, des herbes disputées aux plus vils animaux, qu'en souffrant au dedans de vous une inexplicable transmutation de la matière inanimée en la glorieuse et vivante substance de l'homme. Vous, rois du monde, pour qui cette terre est trop étroite, vous ne pouvez poser deux pierres l'une sur l'autre qu'à l'aide d'une instrumentation qui soumet votre génie à quelque morceau de bois mort. Car qu'est-ce qu'un levier? Un levier, c'est un bâton! Oui, hommes superbes, mathématiciens, savants, artistes, pour fonder ce temple où je vous parle, vous avez eu besoin d'un bâton! Votre pensée l'a conçu; mais c'est un bâton mis sur un bâton qui l'a élevé!

Et pourtant quel est l'écolier de philosophie que l'idée de sacrement n'a pas révolté? Quel est le jeune esprit s'exerçant dans les mathématiques au calcul des forces, qui n'a ri du sacrement? Lui qui s'en sert chaque jour avec une imperturbable foi, qui marche entouré d'instruments, qui compte, pèse, mesure, regarde avec des instruments; lui qui se pâme d'aise devant une machine, et qui n'en voit jamais la collection dans les musées de la science sans un mouvement d'orgueil : lui, ce même homme, en passant devant une église, ne peut s'empêcher de sourire à la pensée qu'il y a là des créatures raisonnables usant de quelque chose qu'on appelle les sacrements. Eh! mon Dieu, oui, Messieurs, le chrétien vit de sacrements comme vous en vivez; la religion a ses sacrements comme la science a les siens, et avant de l'en plaindre, il eût été juste de savoir si tel n'est pas le mode universel de la vie; car il est dur de vivre par la chose même que l'on méprise le plus.

Si Dieu n'eût créé l'homme que pour le temps et l'espace, il ne lui eût donné que la force correspondant au temps et à l'espace, et les seuls instruments connus de nous eussent été des instruments naturels. Mais telle n'était pas la vocation de l'homme. Dieu, l'ayant mis au monde par un motif de bonté, a voulu lui communiquer sa perfection et sa béatitude, d'abord indirectement sous une forme finie, représentative et énigmatique, qui constitue l'ordre de la nature; puis directement, par une effusion plus élevée de lumière et d'amour qui préparât l'homme, au moyen de sa libre coopération, à voir et à posséder pleinement l'auteur de tout bien. En un mot, mot énergique et inouï, mais tiré de l'Écriture et apporté jusqu'à nous par la tradition chrétienne, la fin dernière de l'homme est sa déification, c'est-à-dire une union si étroite avec Dieu, que, sans détruire notre personnalité, elle doit nous rendre participants de la nature et de la vie divines. C'est ce que l'apôtre saint Pierre écrivait en ces termes aux fidèles de son âge : *Simon Pierre, serviteur et apôtre de Jésus-Christ, à tous ceux qui ont reçu une foi égale à la nôtre dans la justice de notre Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ. Que la grâce et la paix s'accomplissent en vous dans la connaissance de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ... par lequel cette grande et précieuse promesse nous a été donnée de devenir participants de la nature divine* (1). Et saint Paul, écrivant aux Hébreux, leur disait : *Nous avons été faits participants du Christ, si toutefois nous retenons jusqu'à la fin le commencement de sa substance qui est en nous* (2). Et à chaque page de l'Évangile, *la vie éternelle*, c'est-à-dire la vie de Dieu, nous est promise comme la récompense de nos œuvres opérées dans la foi, et la consommation du plan divin sur nous. Or la vie de Dieu consistant dans une force infinie de concentration, qui est l'éternité, et dans une force infinie d'expansion, qui est la charité créatrice, c'est cette double force infinie qui doit nous être initialement communiquée, pour répondre dès ici-bas à l'appel prodigieux de la toute-puissante bonté. Je n'ai pas à discuter cet appel, je l'ai fait déjà, et ne l'eussé-je pas fait, qu'importe? Est-ce qu'il y a ici quelque âme qui accepte le temps et l'espace pour sa destinée? Est-ce que tous, croyants et incroyants, nous n'avons pas la foi que l'espace n'est pas notre horizon, que le temps n'est pas notre mesure, que nous allons plus loin et plus haut, et que la vie présente n'est que le portique douloureux d'un plus grand avenir? Oui, à part l'athée, et dois-je même l'excepter? à part l'athée, il n'y a pas d'homme qui ne sente en lui un germe de divinité. Tous, à cause de cela, nous pouvons mourir pour nos idées et nos affections, pour la vérité et la justice, parce que, tout faibles que nous sommes, nous éprouvons en des rencontres une si vive impression du Dieu obscur qui est en nous, que la mort nous paraît un mensonge, et le devoir de mourir une immortalité.

---

(1) IIe Épître, chap. 1, vers. 1 et suiv.

(2) Chap. 3, vers. 14.

Ah! j'en remercie Dieu, qu'en ce mystère profond de notre union avec lui, il n'y ait dissentiment entre nous que sur le mode et le degré! Je l'en remercie, je l'en bénis; je me sens à l'aise et glorieux de trouver un point dans l'espérance et dans l'infini par où, qui que nous soyons, anciens ou modernes, païens, musulmans, hérétiques, incrédules, nous nous rencontrons et nous nous comprenons une fois! Salut, terre promise de l'homme, durée qui ne sera plus un commencement et une fin, substance incompréhensible qui nous portera sans croître ni diminuer, air, lumière, chaleur, respiration de notre âme, salut! Nous ne vous entendons pas tous de la même manière, nous n'avons pas tous de vous la même certitude, mais nous en avons tous, jusque dans le désespoir du suicide, l'idéfinissable augure : et si vous êtes, si votre aurore vue de si loin ne trompe pas le cœur de l'homme, que pouvez-vous être que Dieu? Quelle autre terre, quel autre ciel, quel autre Océan, si ce n'est Dieu, apporterait à notre esprit lassé une meilleure vision que la vision d'ici-bas? Oui, dès ici-bas, pour nous tous, Dieu est notre perspective, il est notre aliment; même quand nous l'avons chassé, il habite encore en nous plaintif et consolateur, comme ces vents inconnus qui passent le soir au sommet dévasté des hautes montagnes, et y remuent doucement quelque plante perdue que n'a jamais touchée la pieuse main du voyageur.

Dieu est notre avenir, ou nous n'avons pas d'avenir; nous tomberons dans sa vie, ou nous tomberons dans la mort: c'est l'un ou l'autre. L'immortalité sans l'union intime avec Dieu est le rêve abstrait de la béatification, ou bien c'est le rêve adultère d'un matérialisme infini. Je ne pense pas que votre espérance soit descendue si bas, et par conséquent il faut que vous jouissiez de Dieu éternellement, si vous ne devez pas éternellement périr.

Jouir de Dieu, être en Dieu et avec Dieu, plongés dans son sein comme nous le sommes dans la nature, voilà la vocation de l'homme, et cette vocation ne peut nous avoir été donnée sans une force correspondante qui nous prépare, dès ce monde, à notre état final.

Êtres destinés à une transformation dans l'infini, nous devons puiser quelque part la semence efficace de ce divin changement. Comme la nature nous verse ses trésors pour entretenir notre vie terrestre, Dieu nécessairement nous verse aussi les siens pour nous élever jusqu'à sa vie, et selon la loi générale de la communication des forces, c'est dans un instrument que l'énergie surnaturelle nous est présentée et s'incorpore à nous.

Jésus-Christ s'étant assis au bord d'un puits dans la terre de Samarie, vit venir une femme qui s'apprêtait à y puiser de l'eau, et il lui dit : *Femme, donnez-moi à boire.* La Samaritaine lui répondit : *Comment vous, qui êtes Juif, demandez-vous à boire à une femme de Samarie?* Et Jésus lui dit : *Si vous saviez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui eussiez-vous fait la demande vous-même, et il vous eût donné d'une eau vive.* Cette femme, toute pleine des obscurités de l'homme, et qui nous représente si bien la misère de nos raisonnements, répondit à son interlocuteur : *Vous n'avez point de vase pour puiser, et le puits est profond; ou prendrez-vous cette eau vive dont vous me parlez?* Jésus ne se lassant point d'une miséricorde déjà deux fois repoussée, lui repartit : *Quiconque boit de l'eau de ce puits aura soif de nouveau ; mais celui qui boit de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif éternellement, et cette eau deviendra en lui une source jaillissante jusqu'à la vie éternelle* (1). Telle est, Messieurs, la différence du sacrement de la nature au sacrement de la grâce : dans l'un et l'autre, la force est contenue dans un élément sensible ; mais le premier ne communique qu'une vie passagère, le second donne une vie qui jaillit dans l'éternité, parce qu'elle nourrit l'âme de Dieu.

---

(1) Saint Jean, chap. 4, vers. 7 et suiv.

Nourrir l'âme de Dieu ! quelle expression ! me direz-vous, et que peut-elle signifier de réel ? On conçoit qu'un corps se nourrisse d'un autre corps, puisque tous les deux sont de même nature et composés de parties qui se divisent indéfiniment ; mais comment une substance simple, telle que l'âme, se nourrirait-elle d'une autre substance plus simple encore, telle que l'essence de Dieu ? Messieurs, sans doute, un esprit ne se nourrit pas comme un corps ; toutefois ce n'est pas en vain que les langues humaines ont la tradition de ces hardies figures, et qu'elles transportent à la vie spirituelle les opérations de la vie animale. L'être, en quelque rang d'honneur ou d'infériorité que Dieu l'ait établi, ne vit que de forces reçues du dehors, et l'acte éminent par lequel il reçoit et s'assimile ces forces est l'acte même de se nourrir. Or l'esprit reçoit et s'assimile des forces aussi bien que le corps, par conséquent il se nourrit ; et si les forces qui le ravivent ou le soutiennent lui sont données de Dieu par une immédiate effusion, il est dit éloquemment et vraiment se nourrir de Dieu. Du reste, peu importe le mot, pourvu que la chose soit. Dieu, dans le sacrement surnaturel, communique à l'âme une force d'expansion qui la porte directement vers lui, et une force de concentration qui l'attache intimement à lui ; et si vous êtes las de ces expressions dérobées aux sciences physiques, je vous dirai avec la langue de saint Paul : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis. — La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné* (1). La charité, c'est-à-dire l'amour qui ne vient pas de la chair et du sang, mais de la beauté de Dieu présente à l'âme par la foi, la charité est cette force d'expansion et de concentration qui nous unit surnaturellement à Dieu. Par elle, nous nous élevons au-dessus des sens et de tout ce que le monde visible nous offre d'enchantements ; par elle, ayant une fois vu dans la figure du Christ la personnalité divine, nous y trouvons plus de goût, plus de paix, plus de joie, plus d'enivrement qu'en aucune chose créée, et comme les patriarches oubliaient sous la tente nuptiale la mort de leur mère, nous nous oublions et nous perdons nous-mêmes dans cet amour surhumain. Nous passons en Dieu ; et, l'étreignant au plus fort de nos entrailles avec une inexplicable certitude de le tenir, nous lui ravissons sa vie en lui abandonnant toute la nôtre.

Qui de vous, ayant été aimé et supposant qu'on peut aimer Dieu, n'entend ce que je veux dire? Qui de vous n'a connu ce mouvement du cœur qui s'épanche et se retrouve en autrui? Même les créatures inanimées en ont l'instinct secret ; elles se cherchent et s'unissent par de sourdes affinités, et ces lois fameuses qui entraînent les corps célestes ne sont que la révélation sensible des forces qui nous meuvent en Dieu dans le mystère de la béatification initiale et de la béatification consommée.

---

(1) Épître aux Romains, chap. 5, vers. 5.

Peut-être ne niez-vous pas ces forces, ni que l'amour à tous les degrés en soit le principe; mais vous vous étonnez que, dans l'ordre surnaturel ou religieux, elles nous soient communiquées sous une forme aussi humble, aussi peu en rapport avec elles que le sacrement. Dans le sacrement ou l'instrument naturel, me direz-vous, il y a proportion entre la cause et l'effet. Je prends un levier, je remue un corps, l'effet est naturel comme sa cause : mais quelle relation découvrir entre quelques gouttes d'eau versées sur la tête d'un homme et sa transfiguration en Dieu par la charité?

L'objection suppose, Messieurs, que dans le sacrement naturel il y a proportion entre la cause et l'effet : je le nie. Je soutiens qu'entre le levier et le corps mû par lui, il n'existe pas plus de rapport qu'entre l'eau qui baptise et l'âme purifiée par cette eau. En effet, qu'est-ce que le levier? je l'ai déjà dit, c'est un morceau de bois mort posé sur un autre morceau de bois mort qui lui sert de point d'appui. Cette définition n'est pas scientifique, mais elle ne peut pas se contester. Or, est-ce là, est-ce dans cet inerte organisme que gît la force qui soulèvera le fardeau? Pas le moins du monde. Le fardeau demeurera éternellement immobile si mon bras ne donne une impulsion au levier, et mon bras lui-même demeurera sans action si ma volonté ne lui commande de se mouvoir, et ne se roidit d'autant plus que l'obstacle de la pesanteur est plus grand. Où donc est la force? Elle n'est pas dans le levier, puisqu'il a besoin d'être mû par le bras; elle n'est pas dans le bras, puisqu'il a besoin d'être mû par ma volonté : elle est dans la volonté qui meut le levier par le bras, c'est-à-dire dans une faculté de l'âme, dans l'esprit. Or, je vous le demande, quel rapport de nature y a-t-il entre l'esprit et le mouvement d'un corps?

Le levier tout seul ne pouvait rien, mon bras tout seul ne pouvait rien ; ils étaient l'un et l'autre inactifs, incapables, morts : un ordre de ma volonté, pesant sur mon bras, a pesé sur le levier, qui à son tour a imprimé au corps une irrésistible impulsion. Et vous trouvez cela simple ! et vous dites que l'effet est de la même nature que la cause ! Pour moi, je dis que la cause est spirituelle, l'effet matériel, et qu'ainsi la proportion dont vous vous flattez est aussi étrangère à l'instrument physique qu'à l'instrument religieux.

Mais voici bien autre chose. Il est vrai, ma volonté a mû le bras, qui a mû le levier : cependant elle ne pouvait rien sans la coopération du levier et du bras. Si ma volonté, tout active qu'elle est, n'eût pas eu ces instruments à sa disposition, c'est en vain qu'elle eût tendu ses ressorts pour communiquer un mouvement. La force est en elle, et néanmoins la force ne peut jaillir d'elle que par un instrument qui ne l'a pas ; la cause vivante et première dépend dans son action d'une cause inerte de soi. Que le levier se retire, que ce morceau de bois mort pesant sur un morceau de bois mort, refuse son concours à la volonté, celle-ci se torturera dans d'impuissants désirs. L'esprit a besoin de la matière, comme la matière a besoin de l'esprit ; le miracle est réciproque : l'effet devient cause, et la cause devient effet.

Encore, Messieurs, n'êtes-vous pas au terme de cette étrange complication de mystères. Si, tandis que la volonté agit sur l'instrument, celui-ci vient à doubler de longueur, sa force se double à l'instant même, sans que l'âme ait fait un autre effort, et ainsi indéfiniment jusqu'à pouvoir soulever tous les mondes, selon qu'Archimède s'en vantait. L'instrument qui n'est pas le principe de la force, la multiplie sans mesure ; il reçoit l'initiative de l'esprit, et lui rend en échange un accroissement de sa puissance qui épuise tous les calculs. Entendez-vous cela ? Entendez-vous que la force, partie de la volonté, passe dans un bâton et s'y augmente par cela seul que le bâton croît en longueur ? Quel rapport y a-t-il entre l'immobilité de l'âme et le progrès de la force, entre un principe qui demeure au même point et une conséquence qui se développe incessamment à l'aide de quelque chose d'inerte et de mort ?

Après cela, soyez libres de déclamer contre l'eau du baptême ; demandez-vous, tant qu'il vous plaira, comment un peu de matière appliquée au front d'un homme le soulève de terre jusqu'à Dieu. Quand même je l'ignorerais, la nature m'a préparé contre la science de trop faciles représailles pour m'en inquiéter. Mais je ne l'ignore pas : je comprends que la force est essentiellement spirituelle, qu'elle réside dans la toute-puissante volonté de Dieu, comme dans son principe premier, et que de là elle descend sur chaque créature pour lui communiquer le mouvement et la vie, selon des lois déterminées, et dans une mesure d'où résulte l'ordre universel. Je comprends que l'Esprit souffle où il veut et comme il veut, et qu'il ne lui est pas plus difficile de faire sortir un saint d'une goutte d'eau qu'un monde d'une parole. Je comprends que sous cette action du vouloir divin, la poussière cherche la poussière, la plante s'échappe de son germe, l'animal dévore et s'assimile sa proie, l'âme agisse sur le corps, le corps sur l'âme, l'astre sur l'astre, et que l'univers tout entier, dans ses plus vils atomes, réponde par une force à chaque main qui le touche et lui demande secours. Dieu est tout en toutes choses, jusque dans la liberté qui le repousse; car cette liberté est son œuvre, et il la maintient au péril du mal qu'elle engendre malgré lui. Sans la liberté,, le monde ne serait qu'un mécanisme; la liberté, force suprême, lui donne en l'être qui la possède la propriété de soi, le gouvernement, la responsabilité, un vrai commerce avec Dieu, commerce dont la prophétie et le sacrement sont à la fois la preuve et le moyen. La prophétie révèle à l'homme libre la vérité directe sur Dieu et lui en inspire la foi; le sacrement verse dans son âme le ferment d'une charité qu'aucune image tirée de la création ne serait capable d'y faire naître et d'y entretenir. L'un et l'autre, si faibles qu'ils soient dans leurs apparences, sont le fondement de la vie divine au sein de l'humanité, et y résistent depuis soixante siècles à l'unanime conjuration des forces créées. Tout a été fait contre, tout a été vain. Aux démonstrations de la science, aux rêves brillants du génie, aux coups d'épée des potentats, aux arrêts des magistratures, aux soulèvements de l'opinion, les enfants de la foi et de la charité ont répondu ces deux mots : Dieu nous a parlé, Dieu nous a bénis ! La mort les a trouvés fermes sur ces deux ancres, et leur sang n'a été qu'une prophétie et un sacrement de plus. On se riait de la parole de l'eau, ils y ont ajouté leur sang, et prouvé au monde que ce n'est pas si peu de chose qu'un fluide répandu. La parole est de l'air mis en mouvement; mais quand l'âme y entre, elle devient éloquence, justice, vérité. Que sera-ce quand Dieu s'y met ! L'eau est de l'hydrogène mêlé d'oxygène ; mais quand le génie de l'homme y entre, elle devient vapeur, célérité, commerce, puissance, civilisation. Que sera-ce quand Dieu s'y met ! Gloire à Dieu, qui est demeuré si grand dans de si faibles moyens !

Messieurs, j'aurais encore à vous dire comment la grâce prophétique et sacramentaire, comment la vérité et la charité surnaturelles furent données à l'ancêtre de toute notre race; mais l'ordre dans nos Conférences m'arrête ici pour une année. Nous les rouvrirons l'an prochain par cette question, et immédiatement après, connaissant tout le plan de l'homme sur Dieu, ayant scruté les dons qui lui furent faits par l'intermédiaire de la nature, et les dons plus hauts et plus directs qu'il reçut de la grâce, nous nous arrêterons devant ce magnifique chef-d'œuvre de la divine bonté, non plus pour l'étudier dans ses dons, mais dans ses actes. Nous le verrons aux prises avec la liberté, dépositaire en elle de son propre sort et du sort de toute sa descendance, maître de tout perdre, maître de tout bénir, conduisant enfin dans son cœur le drame pieux et sanglant de nos communes destinées. C'est là, sous les ombrages vierges de l'Éden primitif, que je vous donne rendez-vous. C'est là, dans l'ignorance du mal et dans la gloire toute jeune de Dieu, que nous retrouverons notre premier père : et nous, ses fils, qui préjugeons trop à nos malheurs quelle sera l'issue de tant d'innocence en tant de félicité, allons chacun à nos œuvres, et puissions-nous, dans une année, rapporter ici moins de remords que de souvenirs, moins de fautes que de vertus, une âme capable d'entendre la chute de l'homme, et digne de la réparer !

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS

ANNÉE 1850

DE LA CHUTE ET DE LA RÉPARATION DE L'HOMME

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS

ANNÉE 1850

SOIXANTIÈME CONFÉRENCE

DU CONCOURS DE LA NATURE ET DE LA GRACE DANS L'HOMME PRIMITIF.

Monseigneur (1),

Messieurs,

L'homme n'a qu'une fin qui est Dieu. Mais, vous l'avez vu, il tend à cette fin par deux degrés inégaux, l'un indirect et inférieur, qui est la nature, l'autre direct et supérieur, qui est la grâce. Ces deux degrés par où nous allons à notre fin unique se composent des mêmes éléments, la vérité et l'amour : la vérité, par laquelle notre intelligence connaît Dieu ; l'amour, par lequel notre volonté s'attache à lui. Mais, dans l'ordre naturel, nous ne connaissons et nous n'aimons

---

(1) Mgr Sibour, archevêque de Paris.

Dieu qu'à travers le voile des choses créées, tandis que, dans l'ordre surnaturel, nous le connaissons tel qu'il se connaît, nous l'aimons tel qu'il s'aime, non pas d'abord parfaitement, mais en une manière qui nous prépare à la pleine vision et à la pleine possession. Je vous ai dit pourquoi et comment; j'ai étudié avec vous l'existence, la nécessité et l'organisation de l'ordre surnaturel; et toutefois il me reste deux questions à traiter pour que cette exposition ne demeure pas incomplète. Ces deux questions sont celles-ci : Quelle est l'essence de la grâce? quel est le rapport de la grâce avec la nature?

MONSEIGNEUR,

Ce n'est pas ma coutume d'adresser des hommages à l'archevêque de Paris chaque fois que je monte dans cette chaire pour y reprendre et y poursuivre les Conférences que la religion vient y tenir avec la jeunesse française; mais, après les actes mémorables qui ont signalé votre épiscopat pendant l'année qui s'achève, j'estimerais mon silence un défaut de mémoire, et ce défaut de mémoire une ingratitude. Le premier, Monseigneur, par vos écrits d'abord, par votre autorité métropolitaine ensuite, vous avez rétabli ces assemblées vénérables qui sont le lien des Églises, et dont les pouvoirs antérieurs s'étaient montrés si persévéramment jaloux, qu'elles étaient devenues comme une fable pour de longues générations. Vous avez en même temps rappelé dans Paris, au cœur même de la civilisation européenne, ces ordres religieux qu'un demi-siècle de persécution légale en avait bannis ; vous leur avez ouvert des murs consacrés par le sang des martyrs ; vous leur avez confié une église, un sanctuaire, et la France a vu dans sa capitale les mystères de Dieu célébrés publiquement par des hommes revêtus des insignes de la vie cénobitique. Personne, Monseigneur, n'espérait ces choses ; vous les avez accomplies par la force d'une double foi, la foi en Dieu protecteur de son Église, la foi en la patrie laissée davantage à ses propres inspirations. Vous avez cru en Dieu, vous avez cru à la patrie : Dieu vous a répondu, et la patrie vous a récompensé. Il y a longtemps, Monseigneur, que la Providence et la France marchent ici-bas de concert. A s'en tenir à la surface des choses, on peut douter qu'il en soit ainsi ; mais quand on pénètre plus avant, on trouve la main de Dieu dans la main de ce peuple. Grâce au sentiment que vous avez eu de cette antique alliance, vous avez ajouté à votre vie deux belles actions, à l'Église de France deux précieuses libertés, à la France elle-même deux sources d'un meilleur et plus pacifique avenir.

Dieu, Messieurs, est le seul être surnaturel, parce qu'il est le seul être qui ne soit pas créé, le seul qui soit au-dessus de toute nature créée et de toute nature créable. Si parfait que soit un être qui n'existe point par lui-même, il a ou peut avoir des égaux : Dieu seul est sans égal, parce qu'il existe par soi. De cette hauteur, qu'il remplit et où nul ne saurait prétendre, il dispense une vie qui n'est pas la sienne, qu'il suscite par un acte de sa volonté, qu'il conserve de même, et qui, étrangère à lui, quoique venue de lui, forme en chaque être un fonds primitif qui est sa nature et son droit. Ce droit est une grâce déjà, mais une grâce qui consiste précisément à donner à l'être créé la propriété de soi-même. Dieu le peut, puisqu'il peut créer : ce qu'il ne peut pas, c'est de faire de sa vie divine la vie naturelle d'un autre que lui, le droit d'un autre que lui, la propriété d'un autre que lui. S'il lui plaît de la communiquer, cette communication tout intime qu'elle est, demeure une grâce supérieure à la nature qui en est honorée. Le fini reste toujours fini, le créé toujours créé, et Dieu toujours le seul Dieu; mais Dieu vit dans la créature, et la créature vit en Dieu.

Ce n'est pas seulement une effusion de la vérité et de la charité divines qui constitue ce que le christianisme appelle éminemment la grâce : c'est plus encore, car Dieu s'y donne tout entier. Écoutez Jésus-Christ : *Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous habiterons en lui* (1). — *Demeurez en moi, et moi en vous. Comme le rameau ne porte pas de fruit s'il n'est inséré au tronc de la vigne, ainsi en est-il de vous-mêmes si vous n'êtes insérés en moi* (2). Et, s'adressant à son Père en faveur de ses disciples, il disait : *Je ne vous prie pas pour eux seule-*

---

(1) Saint Jean, chap. 15, vers. 23.

(2) Ibid., ch. 15, vers. 4.

ment, mais pour tous ceux qui croiront en moi par la parole, afin qu'ils soient tous un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous; afin qu'ils soient tous en nous, et que le monde croie que vous m'avez envoyé (1). L'Écriture abonde en expressions semblables sur l'union réciproque de Dieu et de l'homme. *La charité*, dit saint Paul, *a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné* (2). — *Si l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels, à cause de son esprit qui habite en vous* (3). — *Nous avons été faits participants du Christ, si toutefois nous retenons fermement jusqu'à la fin le commencement de sa substance qui est en nous* (4). Et saint Pierre, surpassant, s'il est possible, l'énergie et la clarté de ses déclarations accumulées, recommande aux premiers fidèles les dons et les promesses par où ils ont été appelés *au partage de la nature divine* (5). Ainsi, aucun doute n'est permis sur le sens où il faut entendre l'union de l'homme avec Dieu dans l'ordre surnaturel. Cette union est une sorte de déification qui, sans confondre le fini avec l'infini, le créé avec l'incréé, les met dans un rapport si étroit, que non-seulement l'homme pense

(1) Saint Jean, chap. 17, vers. 20 et 21.
(2) Épître aux Romains, chap. 5, vers. 5.
(3) Ibid., chap. 8, vers. 11.
(4) Épître aux Hébreux, chap. 3, vers. 14.
(5) IIe Épître, chap. 1, vers. 4.

comme Dieu et aime comme Dieu, mais que Dieu est dans l'homme par une pénétration réelle de sa substance, à la manière dont le feu est dans le fer, qu'il transfigure par sa lumière et sa chaleur sans le dénaturer ni se dénaturer lui-même. Ce n'est là, Messieurs, qu'une image, mais une image qui suffit pour entendre le mystère de la grâce, et même pour le justifier.

La science humaine a posé cet axiome : Les corps sont impénétrables, c'est-à-dire que deux corps ne peuvent pas être l'un dans l'autre. La science divine, au contraire, a posé cet axiome : Les êtres inférieurs sont pénétrables par les êtres supérieurs. Et la nature elle-même nous en donne la preuve dans ses phénomènes les plus vulgaires. Tout le monde sait que les corps y sont à deux états, l'un inférieur, qui est la solidité, l'autre supérieur, qui est la fluidité ; et il n'échappe à personne que la matière fluide pénètre la matière solide, et en est comme l'âme et la vie. Exposez le métal le plus dur à l'action d'une quantité suffisante de chaleur, et il en sera bientôt atteint et pénétré jusque dans ses derniers replis. Il s'amollira comme une cire; ses parties se dilateront sans se disjoindre, et cette substance, qui semblait froide, impassible, incapable de s'ouvrir à une autre, tombera par son alliance intime avec une substance plus énergique dans le mystère sensible de la liquéfaction. Elle ne cessera pas d'être elle-même ; mais une autre sera en elle et avec elle, toutes les deux conservant leurs propriétés relatives dans cette fusion qui les unit sans les altérer. Ce que fait la chaleur, la lumière le fait, l'électricité le fait, le magnétisme le fait, et la vie générale de la nature n'est que le résultat de la pénétration incessante des corps inférieurs par les corps supérieurs. Que tout à coup le soleil arrêtât l'émission de ses chaudes ondes ; que l'air ne transmît plus aux animaux, aux plantes, aux métaux, les influences invisibles qui courent sans se lasser jamais d'un pôle à l'autre de la création, à l'instant la respiration universelle suspendrait son mouvement, et l'univers glacé ne serait plus qu'un cadavre sous l'œil ému de son auteur.

Voulez-vous que nous nous rapprochions davantage de nous-mêmes? Qu'est-ce que notre vie? Est-elle autre chose que le phénomène de la pénétration de notre corps par notre âme? Ici, Messieurs, le mystère grandit, mais sans demeurer moins évident. Il grandit, à cause de la différence de nature entre l'âme et le corps ; il demeure évident, parce que nous en sommes plus que les témoins, en étant nous-mêmes les acteurs. Nous nous sentons constitués ce que nous sommes par le rapport de deux substances distinctes, dont l'une, manifestement supérieure à l'autre, pénètre celle qui lui est inférieure, et y porte le mouvement, la sensibilité, la conscience, la connaissance et le vouloir. Touchez le corps par un de ses cheveux, l'âme en est aussitôt avertie, et, sur quelque point qu'il vous plaise de renouveler l'expérience, la même solidarité vous rendra la même réponse. L'âme est donc intimement présente au corps, jusque dans ses plus lointaines extrémités. Or, comment y serait-elle présente si elle en était séparée, si, au moyen d'une active pénétration, elle ne se glissait au cœur de chaque atome, de chaque particule même imperceptible de notre être corporel? Le phénomène si compliqué de la vie humaine, aussi bien que celui de la vie purement sensible, est donc l'effet d'une seule cause, qui est la loi universelle de pénétrabilité des substances inférieures par les substances supérieures.

Et Dieu étant l'Être souverain par excellence, Celui qui donne et mesure à tous l'efficacité, faut-il entrer en étonnement s'il pénètre mieux et plus loin qu'aucune de ses créatures, et si, à la lettre, non pas seulement pour l'âme, mais pour le corps, se vérifie le mot de saint Paul : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.—Glorifiez et portez Dieu dans votre corps* (1)? D'où vient que les premiers fidèles, interrogés qui ils étaient, et voulant dans une seule parole révéler à leurs juges les dernières profondeurs de la foi, leur répondaient avec un saint orgueil : « Je suis Théophore, c'est-à-dire Porte-Dieu. » Telle est la certitude de tout chrétien qui a observé en lui les secrètes opérations de la présence ou de la grâce divine. Comme une mère sent au vif de ses entrailles l'enfant qu'elle y a conçu, ainsi le chrétien sent la vie divine qui habite en lui, et il en reçoit des secousses qui ne le trompent point sur l'hôte ineffable dont il garde le dépôt. Plus l'âme grandit en sainteté, plus elle est avertie de cette glorieuse cohabitation par des joies qui la meurtrissent et la rendent insensible à tout ce qui ne contient pas Dieu.

---

(1) Ire Épître aux Corinthiens, chap. 6, vers. 20.

O joies des saints, larmes inconnues, délices sans rivages, quiconque une seule fois a entrevu votre ombre dans son propre cœur, celui-là n'a plus besoin qu'on lui démontre l'existence de la grâce ni ce qu'elle est ; il le sait d'une leçon qui ne s'oublie jamais, et après laquelle nulle autre n'apprend plus rien !

La grâce, Messieurs, est de deux sortes, ou plutôt elle agit sur nous en deux manières, l'une transitoire et excitative, l'autre permanente et vivificative.

Dieu d'abord nous touche, nous éveille, il frappe à la porte de notre âme, selon la belle expression dont il se sert dans saint Jean : *Ecce sto ad ostium et pulso* (1). Quand un homme se présente au seuil de votre maison, vous êtes libre, fût-il prince ou roi, de ne pas le recevoir. Vous êtes chez vous ; votre maison est un sanctuaire inviolable, parce que votre âme y réside en son corps, et que votre personnalité serait en servitude si elle n'avait un asile où elle pût se soustraire à tous les regards et demeurer paisiblement et souverainement en soi. Cependant, tout sacré que soit le lieu d'un homme dans un pays où l'homme est respecté, il est permis à la loi d'y paraître, si elle y vient armée d'un délit ou d'un crime par où nous avons nous-mêmes méconnu et déshonoré nos droits. Mais ce que peut la loi humaine, Dieu se l'interdit à notre égard. Il se tient à la porte, il frappe jusqu'à ce que nous consentions à lui ouvrir notre âme ; il nous permet de le refuser, de le repousser, de lui dire : Va-t'en, tu m'importunes !

---

(1) Apocalypse, chap. 3, vers. 20.

Et tous les jours, hélas! Dieu nous est importun, non pas seulement à ceux qui l'ignorent, mais à ceux qui le connaissent, qui l'aiment, qui le servent, à nous prêtres et religieux, dépositaires de ses oracles et de son sang. Trop livrés que nous sommes aux choses qui passent, et certains du retour de Dieu, nous lui disons sans remords : Attends, ce n'est pas l'heure, je suis occupé de moi, je règle le sort d'une phrase, peut-être celui du monde, tu reviendras! Dieu courbe la tête, il respecte la liberté qu'il nous a donnée, il s'en va, ou plutôt il reste, attendant que nous soyons moins épris de nous, et qu'un mécompte ou une lassitude nous fasse sentir le besoin de son secours.

Car tel est le but de la grâce, en tant qu'elle est transitoire et excitative, celui de nous aider par un secours divin à atteindre dans nos actes la fin surnaturelle de notre création, qui est de connaître et de posséder Dieu directement. De même que le soleil ne cesse de verser la lumière et la chaleur à l'univers, quoique déjà l'univers en soit pénétré jusque dans ses plus froides zones, ainsi Dieu ne cesse de verser dans les âmes, même en celles où il habite déjà, le flot invisible de sa propre lumière et de sa propre chaleur, afin de les soutenir dans les œuvres de vie que l'ordonnance des choses divines réclame incessamment de leur libre activité. A plus forte raison ce secours d'en haut est-il nécessaire aux âmes en qui Dieu n'habite point encore, et qui, privées de foi et d'amour, languissent dans un éloignement d'où elles ne reviendraient jamais si Dieu ne les cherchait le premier.

Mais, soit qu'elle prévienne, soit qu'elle concoure, la grâce excitative n'est que le moyen de Dieu pour nous attirer à lui ou pour nous confirmer dans cette étroite union qui est la grâce permanente et vivificative.

Le monde, Messieurs, ne croit plus à cette union; il ne croit plus à la présence réelle de Dieu dans l'homme : mais aussi que voyons-nous, et qu'est devenu l'homme pour l'homme? Où est l'autorité, le respect, la vénération? Les anciens, tout mal éclairés qu'ils fussent par les débris d'une tradition corrompue, avaient conservé l'idée de l'habitation de Dieu dans les choses, et même l'idolâtrie n'était qu'une vaste et fausse application de cette vérité. Ils croyaient qu'une image placée dans un temple et invoquée par un prêtre appelait en elle une émanation de la nature divine. C'était trop, mais du moins c'était un principe de grandeur demeuré dans les ruines morales du genre humain. On savait que l'homme était petit, et qu'il avait besoin, pour ne pas trop déchoir, de reconnaître en lui quelque chose de la race des dieux. On consacrait tout, pour ne pas tout mépriser. Les dieux se rencontraient à l'origine et dans le sang des nations, aux frontières de leur territoire, sous les murs de leurs villes, dans les prescriptions de leurs lois, et s'il était besoin de proclamer un prince ou un consul, encore que le peuple eût droit de le nommer au scrutin des comices ou de le recevoir des mains de l'hérédité, on ajoutait cependant quelque cérémonie à l'homme couronné par le suffrage ou par la tradition. On ne pensait pas qu'un acte d'élection ou de naissance tombé sur le corps d'un homme suffît pour le transfigurer aux yeux de ses semblables, et pour courber devant lui la majesté des armées, des magistratures et des volontés. Il y avait au maître-autel des Reims de ce temps-là de saintes ampoules d'où descendait une huile mystérieuse sur le front des peuples et sur celui des rois, et quand Dieu avait résolu d'élever à la puissance quelqu'un de ces êtres fragiles qui doivent gouverner le monde en attendant qu'ils meurent, voici comment les choses se passaient. Un pâtre, laissant là son troupeau, montait à quelque ville habitée par un prophète, et rencontrant un vieillard, il lui disait : « Savez-vous où est le voyant? — C'est moi qui suis le voyant, répondait le vieillard; dites au serviteur de s'éloigner, car j'ai à vous dire quelque chose de la part de Dieu. » — Et tirant une fiole remplie d'huile, mais qui avec l'huile contenait la foi du monde et la Providence du ciel, il la versait sur la tête de l'enfant avec ces fortes paroles : « Le Seigneur t'a sacré roi d'Israël; va donc, et fais tout ce qui te tombera sous la main; car désormais la main de Dieu est avec la tienne. »

Maintenant nous n'avons plus de saintes ampoules : nous avons l'habileté, la science, le génie, la vertu, la gloire, les scrutins magnifiques et populaires. Mais l'heure vient où la foule, dédaignant son propre suffrage, dit à l'habileté : Tu n'es qu'un fourbe ; à la science : Tu n'es qu'un pédant ; au génie : Tu n'es qu'un fou ; à la vertu : Tu n'es qu'un mensonge ; à la gloire... ah! la gloire! L'exilé de Sainte-Hélène disait à l'un de ses derniers confidents : « Nous étions comme le dôme des Invalides resplendissants d'or au soleil de l'été; mais la pluie du malheur est tombée sur nous, elle détache chaque jour quelque parcelle de l'or, nous ne sommes plus que du plomb; et bientôt un peu de terre. » Voilà la gloire! Celle-là était grande, et pourtant qu'a-t-elle laissé, qu'un tombeau? Ainsi tout périt dans notre âge, parce que tout y est humain. La grâce seule descend de l'éternité et y retourne, et en y conduisant les choses et les hommes qui le veulent, elle leur donne encore en passant, par un surcroît qui ne lui coûte rien, la stabilité du temps.

Mais pourquoi? D'où vient que la nature, créée de Dieu, ne possède pas en elle-même de quoi s'assurer, dans sa propre sphère, un cours suffisant? Pourquoi l'homme, ce chef-d'œuvre de la création, a-t-il besoin d'un élément supérieur et divin pour être, même ici-bas, quelque chose de complet? Cette question, Messieurs, nous conduit à examiner quels étaient en Adam et quels sont encore en nous les rapports de la nature et de la grâce.

Or en voici la loi exprimée dans cette courte formule: La grâce ne peut se passer de la nature, même dans les opérations de la grâce, et la nature ne peut se passer entièrement de la grâce, même dans les opérations de la nature.

Premièrement, la grâce ne peut se passer de la nature, même dans les opérations de la grâce: car la grâce étant une communion de l'être créé avec l'être increé, il est nécessaire que l'être créé possède l'existence pour que cette communion s'accomplisse, et l'être créé ne peut posséder l'existence sans une nature quelconque qui devient le siége des dons extérieurs de Dieu. De plus, l'homme étant libre, la grâce ou l'action divine n'a de prise sur lui qu'autant qu'il y concourt par un acte naturel de sa propre souveraineté. Si Dieu s'emparait de l'homme sans que l'homme le voulût et y participât librement, l'ordre surnaturel serait la ruine de l'ordre moral, et nous ne nous élèverions qu'en nous perdant nous-mêmes. C'est pourquoi la grâce, qui n'agit que sur la nature, n'agit aussi que de concert avec elle : libres toutes deux, souveraines toutes deux, produisant ensemble un résultat qui leur est commun, l'exaltation de l'homme à la vie de Dieu. Sans la grâce, la nature demeurerait éternellement ce qu'elle est; sans la nature, la grâce n'aurait pas même un sujet d'action.

Que si nous cherchons la part de chacune au succès de l'œuvre qu'elles doivent simultanément accomplir, nous y reconnaîtrons encore le besoin que la grâce a de la nature sous un autre rapport très-important. Sans doute, Dieu est le maître du cœur humain; il en a préparé tous les ressorts, il en connaît tous les replis, et il possède, dans une bonté aussi grande que sa puissance et sa sagesse, des attraits capables de toucher l'airain le plus endurci. Cependant, à cause du respect qu'il porte à notre libre arbitre et aux lois générales de justice et d'harmonie dont il est la source, il n'use pas de tout ce qu'il peut dans tout ce qu'il fait. Si la grâce ne considérait en rien les mérites et les démérites acquis, l'état volontaire où les âmes se sont placées, les obstacles inégaux qu'elles opposent à l'influence divine, elle agirait avec une miséricorde aveugle qui détruirait ici-bas l'enchaînement des causes et des effets, et substituerait au règne d'une Providence équitable le règne d'une prépondérance où la vertu de l'homme ne serait plus rien devant la perfection de Dieu. Aussi n'en est-il point de la sorte. Les dispositions de la nature font quelque chose au succès de la grâce; la grâce est la semence divine, mais la nature en est le champ, selon la belle comparaison de l'Évangile : *Semen est Verbum Dei... ager autem est mundus* (1). Et l'inégale préparation du champ fait beaucoup à l'inégal avenir de la moisson. Si bien que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous expliquer sous cette forme le secret de l'efficacité plus ou moins profonde de la grâce sur les cœurs. *Une partie de la semence*, nous dit-il, *tombe sur le chemin, où elle est foulée aux pieds et mangée par les oiseaux du ciel.* Que de fois, Messieurs, depuis que je vous évangélise, n'êtes-vous pas sortis de Notre-Dame en vous disant à vous-mêmes : Pourtant, c'est la vérité! Mais à peine redescendus dans le plein air du monde, les oiseaux du ciel ont agité leur vol au-dessus de vous; le vautour de l'ambition, la colombe des affections terrestres vous ont touchés de l'aile, et vous n'avez plus pensé à la figure sérieuse qui venait de vous apparaître entre le Calvaire et le Sinaï.

---

(1) Saint Luc, chap. 8, vers. 11. — Saint Matthieu, chap. 13, vers. 38.

Une autre partie de la semence, continue la parabole, *tombe sur la pierre, et elle s'y dessèche après y avoir germé.* C'est la nature insensible, non pas méchante et cruelle, puisque la grâce y germe encore, mais la nature mathématique, si j'ose dire, qui ne sent que le nombre, le poids, la mesure, et qui, n'ayant jamais rencontré la douce image du Christ au terme inflexible d'une équation, ne saurait penser qu'elle existe et qu'elle bénit le monde. C'est le rocher sur les flots, tel que l'Écriture nous dépeint celui qui avait été Tyr, nu, solitaire, blanchi par le passage des désolations, mais attirant encore à cet éclat l'aigle majestueux du Liban. Les vaisseaux le voient de loin, et, sans suspendre leur course qui porte la richesse aux nations vivantes, ils se disent entre eux : Tyr n'est plus, mais voilà l'aigle tyrienne fidèle au rendez-vous que les prophètes lui ont commandé.

L'Évangile nous révèle encore une troisième terre peu favorable à la fécondité de la grâce, en nous disant qu'*une autre partie de la semence tombe entre les épines, et y est étouffée en croissant avec elles* (1). C'est la nature confuse, où germent d'une égale vie la vérité et l'erreur. Les esprits de cette trempe s'enorgueillissent de tout voir, et de ne céder à rien. Leur parle-t-on de Dieu, ils admirent cette grande idée qui plane éternellement par-dessus tous les mondes, et qui, visible à l'œil des simples comme à l'œil des sages, semble l'étoile polaire des esprits ; mais ils y trouvent des difficultés qui refroidissent leur vol, et, sans nier cet être souverain, ils le réduisent dans leur cœur à une immense stérilité. Ainsi en est-il du Christ; ainsi de l'Évangile et de l'Église. La lumière leur apparaît, mais l'ombre en même temps, et réelles toutes les deux; ils n'ont aucune force prépondérante qui les fixe à la vérité. Ils vont de l'orient à l'occident des choses, conservant, disent-ils, la neutralité de leur intelligence, mais au fond victimes d'une impuissance volontaire et étouffés au dedans d'eux par le développement ingrat du oui et du non.

---

(1) Saint Luc, chap. 8, vers. 5 et suivants.

Enfin, Messieurs, l'Évangile nous dit qu'il y a une bonne terre où la grâce de Dieu fructifie au centuple; mais il ne la définit pas. Ce sera sans doute la nature qui n'est ni légère, ni froide, ni confuse, mais qui, unissant la simplicité à la chaleur et à la consistance, reçoit la rosée du ciel dans un vase où elle se plaît, parce qu'elle y trouve une image commencée du lieu d'où elle vient.

Ce peu de mots suffit pour vous expliquer comment la grâce ne peut se passer de la nature, même dans les opérations de la grâce : réciproquement, la nature ne peut se passer entièrement de la grâce, même dans les opérations de la nature. Je ne veux pas dire, Messieurs, que l'homme soit incapable de produire aucun bien dans l'ordre purement naturel et moral sans un secours divin qui l'élève au-dessus de lui-même. Cette doctrine a été condamnée par l'Église, même à l'égard de l'homme déchu, à plus forte raison à l'égard de l'homme primitif, placé dans l'état de perfection où je vous l'ai autrefois dépeint. Mais il n'en est pas moins vrai, et l'expérience nous le prouve depuis soixante siècles, que l'homme volontairement séparé de l'ordre surnaturel tombe au-dessous de lui-même, et manque de clarté contre l'erreur autant que de force contre ses passions. L'intelligence lui reste, mais obscurcie; la volonté lui est conservée, mais avec un ressort affaibli. Il est aisé, Messieurs, de s'en rendre raison. Nous ne renfermons pas deux êtres en nous, l'un naturel, l'autre surnaturel; l'un borné aux choses de l'espace et du temps, l'autre élevé par la foi et l'espérance aux choses de l'éternité : nous sommes un. De même que la différence substantielle de l'âme et du corps ne détruit pas l'unité de notre être, mais la compose, la différence hiérarchique de la nature et de la grâce ne divise pas notre personnalité, mais y verse abondamment la lumière de deux mondes et l'énergie de deux attraits. Une seule personne, qui est nous-même, une seule fin, qui est Dieu, deux routes coordonnées qui nous conduisent à cette fin unique, voilà l'homme. Que, par une prévarication insensée contre lui-même, il retranche quelque chose de ses dons, à l'instant il en souffrira dans le nœud qui les rassemble, et son être mutilé n'accomplira plus qu'imparfaitement le mystère total de ses fonctions et de ses destinées. Plus le coup portera haut, plus la chute sera sensible; et comme la grâce tient le sommet de nos facultés, sa soustraction ou son affaiblissement entraîne nécessairement après elle une lamentable diminution de notre être même naturel.

Ainsi, voulons-nous atteindre à la vérité sans le secours de la foi, sous prétexte que notre intelligence est naturellement éclairée de Dieu, à l'instant il se forme devant nous des nuages que les siècles apporteront tour à tour aux plus grands esprits sans obtenir d'eux un souffle qui les dissipe pour jamais. Est-ce donc que la raison humaine n'est rien? Est-ce donc que la philosophie est une vaine science? Ce serait outrager Dieu, qui nous a donné la raison, et qui avec elle nous a permis de rechercher les causes premières de tout ce qu'il a créé. Les chrétiens eux-mêmes se sont appliqués à la culture de la raison, et, quoique enfants d'une sagesse plus haute, ils n'ont pas dédaigné le titre de philosophes, que nul, au ciel et sur la terre, ne leur a contesté. Mais ni la raison, ni la philosophie, qui en est le terme magnifique et suprême, ne suffisent à pénétrer la profondeur des choses où s'entrelacent nos destinées. Appelés à une fin surnaturelle, il nous faut une lumière surnaturelle pour en avoir pleine connaissance, et si cette lumière nous fait défaut, nous n'entrevoyons plus ce que nous sommes que par des pressentiments obscurs, tels qu'on les rencontre dans les sages de l'antiquité. Nous devenons semblables à un aéronaute qui s'efforcerait de franchir l'air où nous respirons avec le seul secours de l'air.

Il en est de même de la vertu. Si la nature renfermait tous nos droits et tous nos devoirs, il est manifeste qu'elle nous donnerait avec eux la force de nous y tenir. Mais notre âme ayant été placée entre le monde des corps et le monde divin, tenant au premier par les sens, au second par la grâce, elle n'a que dans celle-ci un contre-poids suffisant aux attraits qui la sollicitent du côté inférieur. La grâce vient-elle à lui manquer, parce qu'elle s'en est séparée volontairement, aussitôt la vague impure de la matière monte au foyer de l'âme et y verse sans obstacle son limon pesant et corrupteur. Tout levain généreux n'y sera pas détruit sans doute; mais il y sera couvert, et la vertu n'y poussera qu'avec peine des rejetons inparfaits, presque toujours déshonorés par de honteuses passions. Qui de nous n'a connu de belles natures à qui la foi seule manquait? En les voyant, l'amour naissait de lui-même, et une joie du cœur nous révélait la présence et le charme du bien. Mais si la confiance ou la renommée nous ont fait descendre plus avant dans le mystère de ces créatures choisies, avec quel douloureux respect y avons-nous touché des blessures d'autant plus sensibles qu'elles répandaient un sang plus précieux! L'histoire des hommes les meilleurs qu'ait produits le paganisme nous a dévoilé la profonde misère de l'homme qui n'est point éclairé d'une lumière supérieure à la raison, et purifié au contact d'un élément divin. Il n'en est aucun dont la sagesse humaine n'ait eu à rougir par quelque endroit, et cette révélation de leur vie, tout incomplète qu'elle est, justifie ce mot terrible d'un homme célèbre : « S'il fallait choisir d'être connu tout entier ou ignoré tout entier, il n'y a pas d'homme qui ne préférât d'être ignoré tout entier. » Ce n'est point Pascal qui a dit cela, vous pourriez le croire, et je me borne à vous détromper. Un seul genre d'hommes n'aurait rien à craindre d'une clarté totale répandue sur leur vie : ce sont les saints, c'est-à-dire ceux dont la nature a été soutenue et transformée par la grâce. Ceux-là peuvent se regarder jusqu'au fond, comme ces eaux limpides qui couvrent un sable pur, et où l'œil ne discerne rien qu'il se reproche de voir. Rachetés des souillures de la matière, si jamais ils les ont ressenties, délivrés des retours de l'égoïsme, unis à Dieu, dont ils ont fait le principe de tous leurs actes et de toutes leurs joies, les saints s'écoulent dans un bonheur invisible jusqu'à ce jour suprême où tomberont toutes les voiles, les voiles de l'âme avec les voiles du corps, et où, rien n'étant plus caché, l'homme de la grâce apparaîtra tel qu'il est connu de Dieu dans la chaste nudité d'une irréprochable conscience.

Reste un autre élément de la vie humaine, par où vous achèverez de voir pourquoi la nature a besoin de la grâce, même dans les opérations de la nature. L'homme n'ayant reçu qu'une fin, qui est Dieu, cette vocation infinie a nécessairement creusé en lui un abîme que Dieu seul peut combler. Et plus Dieu s'est approché de lui, plus il a versé dans son âme, au moyen de la grâce, les prémices et les arrhes d'une pleine possession, plus aussi l'abîme que contient l'homme, et qui est l'homme même, s'est ineffablement agrandi. En vain la nature y jette son immensité, elle y cause tout au plus l'illusion d'une pierre qui tombe dans un gouffre; le gouffre la reçoit, tressaille et subsiste. Ainsi l'homme une fois appelé et visité de Dieu, encore qu'il le méconnaisse ou l'oublie, demeure triste et béant, victime d'un mal dont il ne sait pas la source, et qu'il a nommé la mélancolie. Les anciens l'ont connue, et Virgile l'a divinement exprimée dans ce vers qu'aucune langue ne traduira jamais.

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

Cependant il s'en faut bien que ce mystérieux poison eût produit dans leur âme l'effet qu'il produit dans la nôtre. L'antiquité n'avait pas vu Dieu, elle n'avait pas ouï l'Évangile, ni parlé à la croix : la nature lui était plus grande et plus profonde qu'à nous. Mais nous, chrétiens, baptisés, nourris du sang d'un Dieu, spectateurs de sa mort dans une vie qui n'a plus cessé, il nous est venu en l'âme des tourments que nous ne pouvons pas définir à nous-mêmes qui les ressentons. A peine dix-huit printemps ont-ils épanoui nos années, que nous souffrons des désirs qui n'ont pour objet ni la chair, ni l'amour, ni la gloire, ni rien qui ait une forme et un nom. Errant dans le secret des solitudes ou dans les splendides carrefours des villes célèbres, le jeune homme se sent oppressé d'aspirations sans but; il s'éloigne des réalités de la vie comme d'une prison où son cœur étouffe, et il demande à tout ce qui est vague et incertain, aux nuages du soir, aux vents de l'automne, aux feuilles tombées des bois, une impression qui le remplisse en le navrant. Mais c'est en vain : les nuages passent, les vents se taisent, les feuilles se décolorent et se dessèchent sans lui dire pourquoi il souffre, sans mieux suffire à son âme que les larmes d'une mère et les tendresses d'une sœur.

O mon âme, dirait le prophète, *pourquoi es-tu triste et pourquoi te troubles-tu? Espère en Dieu* (1)! C'est Dieu, en effet, c'est l'infini qui se remue dans nos cœurs de vingt ans touchés par le Christ, mais qui se sont éloignés de lui par mégarde, et en qui l'onction divine, n'obtenant plus son effet surnaturel, soulève néanmoins les flots qu'elle devait apaiser. Jusqu'en nos jours déjà blanchis, il nous revient de ces secousses d'autrefois, de ces apparitions mélancoliques que les anciens croyaient un apanage du génie, et dont ils ont dit : *Non est magnum ingenium sine melancolia.* L'âme, faiblissant par intervalles, se retourne douloureusement sur elle-même, elle redescend aux rivages de sa jeunesse pour y rechercher ses larmes, et ne pouvant plus pleurer comme alors, elle se nourrit un moment de leur amer et joyeux souvenir.

Tel est l'homme, grand par sa prédestination, inférieur par sa nature. D'où vient que si la nature demeure seule en lui, elle ne suffit pas plus à lui donner le bonheur qu'à lui donner toute la vérité et toute la vertu dont il a besoin. Cette singulière situation n'a pas dépendu d'un caprice de Dieu; elle tient à l'essence même des choses, et s'explique par un mot très-court : l'homme ne peut pas être infini, et cependant il est appelé à jouir de l'infini.

Vous trouverez là, Messieurs, le secret de votre propre temps, temps douloureux que le christianisme seul peut guérir, et dont le christianisme pourtant élargit les blessures. Si nous comparons, en effet, les révolutions de l'antiquité avec celles dont nous sommes témoins, nous y remarquerons une grande différence de profondeur. Les doctrines ne jouaient aucun rôle dans les conflits intérieurs des anciens peuples : l'empire succédait à la république, Vespasien à Vitellius. Une légion disait un mot à l'Orient, une autre en disait un sur le Danube ou sur le Rhin ; le sénat, considérant quel était le plus fort, adoptait le nouvel empereur, et le saluait du nom d'Éternité. C'était l'éternité du jour en attendant celle du lendemain. Et ainsi se poursuivait de changement en changement ce cycle vulgaire de l'ambition de quelques-uns aux prises avec les vices de tous. Aujourd'hui l'ambition subsiste, les vices aussi, mais les révolutions prennent leur source plus haut, dans des idées générales dont on fait la cause de l'esprit humain, et les générations ne s'émeuvent qu'à ce prix. C'est l'erreur ou la vérité qui les ébranle ; et même lorsqu'elles se trompent, elles ont cet honneur d'avoir été séduites par une pensée : tant le christianisme a élevé l'homme au-dessus de lui-même ! C'est pourquoi, Messieurs, les révolutions modernes étant doctrinales, ne finiront pas, comme celles de l'antiquité, par un homme ou un accident : elles ne finiront que par une doctrine. Or le christianisme seul est une doctrine : seul il possède l'autorité qui commande et la charité qui persuade ; seul il a connu, compris, annoncé la vocation surnaturelle de l'homme ; seul il l'a tiré de terre et porté vers Dieu ; seul il a le dépôt de la parole divine dans des prophéties vérifiées par l'histoire, et le dépôt de la grâce dans des sacrements éprouvés par les vertus dont ils sont la source ; seul il résiste à l'effusion du mal, et le mal n'est si grand que parce qu'il s'attaque au christianisme, son seul ennemi. Vous donc qui êtes chrétiens, sachez toute l'importance de votre mission dans le siècle épouvanté dont vous faites partie. On nous parle d'ordre : c'est vous qui êtes l'ordre. On nous parle de paix : c'est vous qui êtes la paix. On nous parle d'avenir : c'est vous qui êtes l'avenir. On nous parle de salut : c'est vous qui êtes le salut. Car l'ordre, la paix, l'avenir, le salut, chez les nations formées par Jésus-Christ, ne peuvent sortir que d'une doctrine qui contienne toute la vérité, toute la vertu, toute la plénitude dont l'homme a besoin, et le christianisme seul répond à ces conditions. Attachez-vous donc à le faire connaître et à le rendre aimable ; semez l'Évangile dans les malheurs publics. Il y germera tôt ou tard, et si nous ne recueillons pas nous-mêmes la moisson, du moins nous l'aurons préparée pour une postérité plus heureuse que nous.

---

(1) Psaume 42, vers. 5.

SOIXANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

DE L'ÉPREUVE.

Monseigneur,

Messieurs,

Le plan de la création vous est maintenant connu sous toutes ses faces, et l'homme en particulier, l'homme primitif, vous est apparu tel que Dieu l'avait doué, appartenant par son corps au monde inférieur de la matière, par son âme à la nature et à la destinée des esprits, par la grâce à la région au delà de laquelle il n'y en a point, c'est-à-dire à la région divine elle-même. Et dans tous ces ordres, Adam, le père du genre humain, avait été créé parfait. Son corps, impassible et immortel, ne connaissait aucune des misères qui accablent le nôtre, et qui finissent par le conduire au lamentable repos du sépulcre; son intelligence, miroir resplendissant de la création, avait reçu la clef de toutes les lois qui régissent l'univers sensible et l'univers moral, et la grâce, versant dans son âme le trésor de la vérité et de la charité divines, avait achevé cette créature bénie, qui était à la fois le premier des sages, le

premier des prophètes, le premier des saints. Et Dieu, comme s'il eût craint que la terre ne fût pas suffisamment préparée pour un si grand hôte, l'avait placé dans un lieu de prédilection que l'Écriture appelle du nom de Paradis de volupté : nom qui étonne nos oreilles, parce que nous ne pouvons plus parler la langue sans tache des temps qui n'étaient point corrompus. « Là,
« dit Milton, se promenaient nos premiers pères, Adam
« et Ève, Adam le plus beau d'entre les hommes qui
« furent ses fils, Ève la plus belle d'entre les femmes
« qui furent ses filles ; ils se promenaient en se tenant
« par la main, et le silence était ravi. »

Cependant, Messieurs, c'est là même dans cette perfection et dans cette félicité, que va s'ouvrir le drame sanglant de nos destinées, drame qui n'est pas achevé, dont vous faites partie, et qui, tout jeune encore après soixante siècles, se compose dans la postérité d'Adam des mêmes scènes par où il commença. Vous l'allez voir naître ; et si légère que vous soit restée l'impression de cette lutte dans une jeunesse trop peu éclairée de la lumière divine, cependant, instruits par le cours même des choses où vous prenez part et dont vous dépendez, peut-être vous sera-t-il possible d'entendre le mystère dont je vais vous présenter le spectacle et l'histoire, le spectacle et l'histoire de la première épreuve à laquelle l'homme fut soumis. Mais pourquoi l'épreuve? Pourquoi l'homme, destiné de Dieu à la perfection et à la béatitude, avait-il une épreuve à subir? Il nous faut l'apprendre avant tout, et de là vient que je pose ces deux questions : Qu'est-ce que l'épreuve? Quelle est l'épreuve à laquelle Adam, le père commun de l'humanité, fut assujetti?

L'épreuve a pour but de faire connaître avec certitude la valeur d'un être. Tout être est une puissance qui demeure obscure et inappréciable tant qu'elle ne s'est pas manifestée par ses actes, et c'est l'épreuve qui lui donne lieu de se manifester. Cela est vrai même des êtres matériels qui n'ont aucune liberté d'action. On les éprouve par des moyens chimiques, afin d'arracher à leur substance inerte et silencieuse le secret de leurs propriétés. Combien plus l'épreuve sera-t-elle nécessaire pour démêler le fond d'une intelligence libre, pour savoir ce qu'elle pense, ce qu'elle veut, ce qu'elle peut! Aussi l'Écriture dit-elle : *Qui non est tentatus, quid scit? — L'homme qui n'a pas été éprouvé, que sait-il* (1)? Il ne sait rien, parce qu'il ne se sait pas lui-même.

Le duc de Crillon était renfermé dans une place assiégée qu'il avait charge de défendre. Un jeune homme de sa maison pour lequel il avait des bontés, entre un matin dans sa chambre en criant : « Monseigneur, tout est perdu, l'ennemi est dans la place. » Crillon se lève à la hâte, prend son épée, et il descendait précipitamment l'escalier, lorsqu'il entend derrière lui un éclat de rire. Il se retourne, et dit au jeune homme : « Jeune homme, vous avez joué gros jeu; car si vous m'aviez trouvé faible, à l'heure qu'il est vous seriez un homme mort. » Ainsi Crillon, ce capitaine auquel il avait été dit : « Nous avons combattu, et tu n'y étais pas ! » Crillon, mis à l'épreuve du courage, tremblait à la pensée qu'il aurait pu faillir, et il avertissait un enfant qui s'était amusé de son grand cœur, qu'il avait joué gros jeu. En effet, Messieurs, tout homme qui en éprouve un autre, joue gros jeu, et plus qu'il ne pense. C'est là l'écueil où périssent tant de gloires et échouent tant d'amitiés, comme c'est aussi le phare d'où se répand sur la vertu la consécration d'une dernière et souveraine clarté.

---

(1) Ecclésiastique, chap. 34, vers. 9.

Qu'est-ce donc que l'épreuve? L'épreuve est l'occasion offerte à un être libre de se sacrifier au devoir, ou de sacrifier le devoir à soi-même. Par où vous voyez qu'il entre dans la notion qui la constitue plusieurs éléments, dont le premier de tous est la liberté morale. Sans la liberté morale, en effet, l'être ne se possède pas lui-même, il est instrument passif d'un autre que lui, et manquant ainsi de toute valeur personnelle, il devient inutile de l'éprouver. Il n'est rien, parce qu'il ne peut rien. C'est pourquoi, nous l'avons dit, Adam était libre, il était libre pour avoir une valeur devant sa conscience et devant Dieu ; et vous, ses héritiers, vous êtes libres aussi, pour avoir aussi votre valeur. Vous êtes libres, afin de tirer de vous-mêmes une succession d'actes qui soient votre dot éternelle, qui forment le patrimoine inaliénable de votre immortalité, qui subsistent à jamais dans votre souvenir et dans le souvenir universel des intelligences dont Dieu est le chef, comme étant votre part dans l'œuvre que Dieu a commencé seul, et que vous achevez avec lui. S'il vous eût donné le corps sans l'âme, et l'âme sans la liberté, vous seriez des étoiles sans doute, et les plus belles du firmament; mais vous ne seriez que l'œuvre sans être l'ouvrier, et Dieu en vous regardant ne connaîtrait que sa puissance et que son propre prix. L'épreuve alors ne vous fût pas venue, ni au premier de vos pères : à quoi bon éprouver ce qui ne peut ni descendre ni grandir, et dont la réponse est infaillible comme le son que rend l'airain sous le fer qui le meurtrit?

La seconde idée contenue dans la définition de l'épreuve est celle du devoir. Car, s'il n'existe pas de devoir pour les intelligences libres, tous les actes sont indifférents; les uns ne sont pas justes, honorables, grands, héroïques, ni les autres honteux et abjects. Ils sont également indignes de blâme et d'estime, et par conséquent incapables d'épreuve. C'est le devoir qui est le principe du mérite et du démérite, et qui donne lieu de sonder les âmes pour en faire jaillir le sacrifice et la vertu. Car l'idée du devoir entraîne l'idée du sacrifice, comme l'idée du sacrifice est celle même de la vertu. Je sais bien qu'on a prétendu confondre le devoir avec l'intérêt, et qu'il y a toute une sagesse morale qui repose sur cette assimilation. Mais dans la doctrine du christianisme, un abîme les sépare l'un de l'autre. Car, bien qu'il y ait à remplir son devoir un intérêt lointain et final, c'est un intérêt invisible, discutable, auquel on est libre de ne pas croire, et auquel la passion ne croit pas. Ce qui est clair pour elle, c'est l'objet présent qui la sollicite; tout le reste s'évanouit, pour ne laisser aux prises dans l'âme fascinée que la jouissance et le sacrifice; et si la passion est vaincue, elle ne l'est que par un acte de foi douloureux à l'idée du devoir. C'est mon devoir : tel est le mot suprême de la conscience. Jamais la conscience n'a dit : C'est mon intérêt. Si elle le disait, elle serait perdue, parce qu'elle se désarmerait en substituant une idée basse à une idée généreuse, un calcul susceptible d'illusion à une certitude dogmatique absolue. Tout ce qui s'est fait de grand dans le monde s'est fait au cri du devoir; tout ce qui s'y est fait de misérable s'est fait au nom de l'intérêt. L'histoire de l'homme aussi bien que son cœur ne permettront jamais de confondre deux mobiles qui sont plus que dissemblables, puisqu'ils sont ennemis, et au jour même où Dieu couronnera les bons, rien ne brillera plus sur leur tête récompensée que la naïveté de leur dévouement.

Faut-il être pauvre? En vain me direz-vous que c'est mon intérêt, que tout le monde ne peut pas être riche, qu'en voulant sortir de ma position, je donne à ceux qui sont plus pauvres que moi le droit de sortir de la leur et de me dévorer. Ce raisonnement fût-il irréprochable, il me semble, à moi pauvre, une dérision. Pourquoi ne maudirais-je pas mon sort? Pourquoi, fût-il sans remède, n'accuserais-je pas la société, la nature, et Dieu, qui les institua? Pourquoi m'interdirais-je l'envie et la haine contre les favoris du hasard? Ah ! voulez-vous me toucher, prenez-moi par le côté généreux de mes entrailles. Dites-moi que la pauvreté est un grand sacrifice, que je suis un soldat aux frontières de la société, que j'y dois mourir, s'il le faut; que c'est ma vocation, ma gloire; que la vertu et non la terre, est le bien de l'homme; que Dieu lui-même, venu parmi nous, est né dans la cabane du pauvre, qu'il a vécu avec eux, qu'il en a partagé les travaux et les humbles joies. Dites-moi que le temps n'a qu'une heure, et que le témoignage d'une bonne conscience a l'éternité. Je vous entendrai peut-être par le seul effort du cœur, et si j'ai la foi, je vous entendrai par tous les pores de mon âme. Je bénirai la place où Dieu m'a mis; j'y démêlerai des grandeurs, et j'y susciterai des joies. L'espérance aussi planera par-dessus le sacrifice; mais toute divine qu'elle est, et différente d'un intérêt visible et terrestre, elle ne viendra pourtant qu'après l'amour, à la seconde place, fille de la vertu, et non pas sa mère.

Vous donnerai-je d'autres preuves? Dites-moi, si, pris de compassion et d'amitié pour vos secrètes blessures, je voulais vous persuader d'être chastes, oserais-je bien vous dire que c'est votre intérêt? Votre intérêt! Sans doute, vous savez bien qu'en vous abandonnant sans mesure à la soif des sens, vous appellerez sur vous des infirmités honteuses suivies d'une mort prématurée. Mais de même qu'il y a un art de diriger l'acquisition d'une fortune injuste, n'y a-t-il pas aussi un art de diriger le nécessaire et le luxe des passions? N'y a-t-il pas un art d'épargner ses sens en les satisfaisant, de conserver sur ses lèvres et dans ses yeux la dignité d'un homme pur, tout en goûtant les délices du mal? Le monde ne dit pas au jeune homme: « Vautre-toi dans la fange. » Il lui dit: « Aie la sagesse du vice. Sache que le plaisir est une plante rare et délicate qui s'épuise vite : ne commets pas la faute de la flétrir en un jour; ménage-la comme une divinité que la nature a mise en toi ; bois avec mesure, en faisant une libation aux dieux, afin de t'arrêter au point où l'infamie succède à la jouissance, et où la mort punit l'excès de la vie. » Voilà le langage du monde, et comment il couvre de voiles et de fleurs et du bandeau nuptial toutes les corruptions et tous les périls de la volupté. Mais moi, si quelque jeune âme a touché mon cœur de tendresse, et que je veuille faire tomber de ses mains la coupe trompeuse du mal, je lui dirai : « Ami, enfant de ta mère et frère de ta sœur, enfant de ta mère qui t'a mis au monde dans la continence sacrée du mariage, frère de ta sœur, dont tu gardes et dont tu respires la vertu, ah ! ne déshonore pas en toi-même ce grand bien qui t'a fait homme. Sois chaste, ami, conserve dans une chair fragile l'honneur de ton âme, la source religieuse d'où s'épanche la vie et où fleurit l'amour. Prépare à ta couche future des amitiés saintes, des embrassements que le ciel et la terre puissent bénir; sois chaste pour aimer longtemps et pour être aimé toujours. Il y a au monde, entre ta mère et ta sœur, entre tes aïeux et ta postérité, une frêle et douce créature qui t'est destinée de Dieu. Cachée à tous les regards, elle nourrit en silence la fidélité qu'elle te promettra ; elle vit déjà pour toi qu'elle ignore, elle t'immole ses penchants, elle se reproche tout ce qui pourrait déplaire un jour au moindre de tes désirs : ah ! garde-lui ton cœur comme elle te garde le sien ; ne lui apporte pas des ruines en échange de sa jeunesse; et puisqu'elle se sacrifie pour toi par un amour anticipé, fais à ce même amour, dans les replis de tes passions, un juste et sanglant sacrifice. »

Voilà, Messieurs, voilà le langage qui peut susciter la vertu; et que serait-ce si je vous parlais de la vertu poussée jusqu'à l'héroïsme? Quel intérêt, par exemple, animait ce martyr chinois à qui le bourreau demandait quelque argent pour lui abattre la tête d'un coup, et qui répondait : « Abats-la en autant de coups qu'il te plaira; pourvu qu'elle tombe, cela suffit; quant à mon argent, j'aime mieux le laisser aux pauvres ! » Quel intérêt animait Régulus, lorsque, ramené de Carthage à Rome sur sa parole, il conseillait au sénat de ne pas signer la paix après une défaite, sûr qu'en donnant ce conseil il se vouait à un supplice inexorable et lâche? Mais je me lasserais, Messieurs, et je vous lasserais par ces questions. Périsse donc une fois pour toutes cette idée de l'intérêt appliqué à l'accomplissement du devoir ! Entre le devoir et l'intérêt il existe le même rapport qu'entre Régulus et ses bourreaux, entre Rome et Carthage: Carthage était une boutique, Rome était le Capitole, maître du monde.

Et maintenant il vous est aisé de comprendre le but suprême de l'épreuve. Ce but est de connaître par un acte irrécusable la quantité de sacrifice qui est contenue dans une âme. La connaissez-vous, Messieurs, votre quantité personnelle de sacrifice? Savez-vous jusqu'où vous iriez dans l'abnégation de vous-mêmes en présence d'un devoir? Vous êtes-vous mesurés avec la pauvreté, l'exil, la torture, la mort, le déshonneur? Et pourtant vous ne valez quelque chose que par cette quantité, qui gît obscure et inconnue au fond de votre âme. Ce n'est ni le génie, ni la naissance, ni la fortune, qui déterminent la valeur réelle d'un homme : ce sont là des dons de Dieu dont on peut user ou abuser, et qui d'eux-mêmes conduisent indifféremment à l'opprobre ou à la gloire. Le génie oblige, la naissance et la fortune aussi ; et à quoi obligent-ils, si ce n'est à de plus héroïques dévouements? C'est pourquoi, si vous tenez à connaître ce que vaut un homme, mettez-le à l'épreuve, et s'il ne vous rend pas le son du sacrifice, quelle que soit la pourpre qui le couvre, détournez la tête et passez : ce n'est pas un homme.

Mais comment mettre à l'épreuve? comment, pour me servir d'une expression algébrique, dégager cette grande inconnue du sacrifice au sein d'une âme qui s'ignore elle-même?

Je ne sais, Messieurs, si les anciens avaient fait un dieu de l'occasion ; je le crois, car il n'est guère de chose puissante à laquelle ils n'eussent accordé le vêtement de la divinité. Or l'occasion est une chose puissante : sans elle tout avorte, avec elle tout réussit. Auguste, né au temps de Scipion, n'eût été qu'un homme vulgaire ; né avec la décadence de la république, il eut ce qu'il fallait de vices et de vertus pour inaugurer l'empire romain. Et toute vie en est là. Il n'est pas un de nous qui, regardant en arrière dans sa destinée, n'y découvre des accidents dont la rencontre a été souveraine : c'est l'occasion. Et de même qu'il y en a dans l'ordre de la fortune, il y en a aussi dans l'ordre du bien et du mal ; de même qu'un champ de bataille fait le grand capitaine, un autre champ de bataille fait un autre genre de héros. Un pâtre enlevé sur mer par des pirates devient saint Vincent de Paul; Louis XVI en rencontrant l'échafaud dérobe l'âme d'un martyr. Et ainsi l'épreuve morale n'est autre chose qu'une occasion de sacrifice qui nous est offerte par la Providence, afin qu'en l'acceptant ou la refusant, nous manifestions le degré de faiblesse ou de vertu qui est en nous, ou plutôt afin que nous saisissions dans la difficulté même la raison d'un élan vers Dieu par l'obéissance au devoir.

Ne vous étonnez donc pas, Messieurs, qu'Adam, notre premier ancêtre, ait été soumis à l'épreuve, et que la vie de l'humanité se soit inaugurée par une situation qui n'a pas cessé d'être la nôtre. Aujourd'hui comme alors la vie de l'homme est une épreuve, et les sages eux-mêmes, en considérant l'étrange variété des choses dont nous subissons la loi, n'ont pu s'empêcher d'y reconnaître le dessein d'une Providence qui essaie nos forces dans la lutte, et prend plaisir à nos vertus. *Voici*, disait Sénèque, *un spectacle digne de Dieu, un homme aux prises avec l'adversité. — Ecce par Deo spectaculum, vir cum adversis compositus.* C'était la même chose que disait saint Paul, dans un langage encore plus grand : *Spectaculum facti sumus mundo et Angelis et hominibus. — Nous avons été donnés en spectacle au monde, aux Anges et aux hommes* (1). Ce spectacle dure encore, et il ne finira qu'avec la vie présente du genre humain. Toujours sur sa route, l'homme rencontrera des circonstances qu'il n'aura pas choisies, et qui le mettront dans la nécessité de se prononcer par un acte entre le bien et le mal, entre le devoir et la passion. Et plus la sagesse divine prendra intérêt à l'élever, plus elle tracera autour de lui la sublime circonvallation de l'épreuve, lui tendant des piéges proportionnés à sa force, et l'aidant par le péril à la joie du dévouement. Encore qu'il n'y eût en cela aucune volonté expresse de la Providence, la chose naîtrait d'elle-même, par le seul entrelacement des activités libres, et les vicissitudes inévitables qui doivent en résulter; mais Dieu l'a voulu formellement, avant même que le cours naturel des générations eût amené sur la scène du monde les tragédies innombrables qui nous éprouvent, les uns dans le bruit, les autres dans l'obscurité, mais tous efficacement. Je vous en ai dit la raison, et nous n'avons plus qu'à savoir quel genre particulier d'épreuve Dieu prépara au premier homme dans les solitudes fortunées de l'antique Éden.

---

(1) Ire Épître aux Corinthiens, ch. 4, vers. 9.

L'incrédulité n'a rien omis pour appeler le ridicule sur cette page de l'histoire religieuse. Elle a feint de croire, peut-être même a-t-elle cru sincèrement, que les rapports primitifs de l'homme avec Dieu, tels que le christianisme les expose, avaient eu pour base un commandement arbitraire donné par Dieu sans motifs, et violé par l'homme sans raison. C'est confondre d'abord le devoir avec l'épreuve. Le devoir d'Adam, la loi naturelle et divine dont la lumière formait sa conscience, c'était la loi même qui fut promulguée au Sinaï et renouvelée dans l'Évangile : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même* (1). Entre Dieu et les intelligences libres, il n'y a pas d'autre loi ; car toutes les autres découlent de celle-là, et celle-là est l'ordre éternel, nécessaire, absolu, qui règle les rapports de tous les êtres moraux entre eux et avec leur créateur. Quiconque arrive à la vie dans une substance pensante, tombe sous le coup de ces deux mots qui éclairent l'éternité : *Tu aimeras!* Adam les avait lus dans son âme dès qu'il s'éveilla du néant ; il les avait lus en Dieu à la lueur de la grâce : son devoir était d'y être fidèle en aimant Dieu, qui l'avait aimé le premier. Voilà quelle était entre eux la question, et sur quoi se jouaient les destinées du genre humain.

Mais le devoir appelle l'épreuve, je l'ai démontré tout à l'heure, et il l'appelle surtout quand le devoir est l'amour. Car l'amour suppose le dévouement, et le dévouement ne se produit qu'à l'aide d'une occasion qui lui est donnée. Il fallait donc qu'Adam rencontrât dans les joies de l'Éden quelque chose qui, sans détruire sa félicité, lui permît de s'élever jusqu'au sacrifice. Et que pouvait-ce être? Si nous le regardons du côté du corps, il était impassible et immortel. Du côté de la nature, il en était le roi obéi et respecté. Du côté de l'intelligence, il savait tout, et les mystères dont il n'avait pas l'intuition directe à cause de leur profondeur surnaturelle, Dieu lui en avait donné prophétiquement la révélation. Du côté de l'âme, il était heureux de tout le bonheur d'une innocence sans tache, d'un amour sans nuages, d'une plénitude sans vide et d'une espérance infinie. Il était, en un mot, par nature et par grâce, en dehors de toute occasion de sacrifice, et par conséquent de toute épreuve; car le libre arbitre n'est pas l'épreuve à lui seul, il n'en est qu'un élément. C'était donc une nécessité qu'il intervînt quelque circonstance étrangère qui, sans diminuer en rien l'intégrité de ses dons, lui donnât lieu de choisir entre le bien et le mal. Dieu y pourvut en plaçant au centre même du paradis terrestre une réalité symbolique qu'il appela d'un nom mystérieux, l'arbre de la science du bien et du mal, et auquel il défendit au premier homme de toucher sous peine de mort. Je dis une réalité symbolique pour vous épargner d'un seul mot la tentation de vous méprendre, et de ne voir là qu'un arbre et un fruit propres tout au plus à éprouver le cœur d'un enfant. Eh! Messieurs, est-ce que vous ne savez pas que l'idée change tout? Est-ce que vous ne savez pas que la première chose venue se transfigure sous le burin qui la symbolise? Est-ce que l'Helvétie du XIV^e siècle eut un caprice d'enfant, lorsqu'ayant abattu la domination de Gesler, elle choisit l'arbre auquel ce gouverneur avait attaché le signe de sa tyrannie pour en faire un signe d'affranchissement et le symbole glorieux du triomphe national? Est-ce que vous croyez qu'alors un arbre est un arbre? Est-ce que vous ignorez qu'un drapeau est une nation, et que la main qui le porte le retiendra au prix de mille morts plutôt que de laisser dans la boue d'une bataille ce signe de l'honneur? Allez donc, pour le plaisir de blasphémer contre le christianisme, allez dire à un régiment qui est en bataille devant l'ennemi d'abaisser son drapeau; allez dire au peuple de Guillaume Tell d'abattre son arbre, de le coucher par terre et de le brûler. Otez aussi, ôtez de vos places, de vos palais, de vos temples, les symboles nationaux qui rappellent aux regards et à la pensée les saintes traditions du passé et les promesses de l'avenir! Je vous le demande, y a-t-il un homme sensé capable de tels actes, et qui ne sache respecter l'idée dans sa forme extérieure?

---

(1) Saint Matthieu, chap. 22, vers. 37 et 39.

Vous-mêmes, Messieurs, qu'est-ce que vous êtes? N'êtes-vous pas de la terre pétrie, du sang, de la chair? Quoi donc vous fait grands? Ce qui vous fait grands, c'est l'idée vivante qui habite en vous. Eh bien! de même que Dieu a jeté une âme dans un corps, vous aussi, imitateurs de sa puissance, vous jetez une âme dans un morceau de bois ou d'étoffe. Un drapeau, c'est de la toile au bout d'un bâton, mais un bâton qui vit, une toile qui parle, et où l'âme de trente millions d'hommes a passé avec toute son histoire et toute sa vertu. Ainsi en était-il, au paradis terrestre, de cet arbre fameux où Dieu avait résumé sous un nom significatif tout le mystère du bien et du mal. Il était une idée, un symbole, la limite morale que Dieu avait posée à la souveraineté de l'homme, pour éprouver dans son obéissance la vérité de son amour. Là, en ce seul point

Adam rencontrait l'occasion de se souvenir qu'il n'était qu'une créature, et que, roi du monde visible, il était le sujet de Dieu.

Il y rencontrait encore un autre genre d'épreuve. Sans diminuer la perfection et la félicité de son intelligence, l'arbre symbolique de l'Éden lui parlait d'une sorte de science mystérieuse et terrible dont il n'avait pas la clef. Adam connaissait le bien directement, il ne le connaissait pas, heureusement pour lui, par l'expérience de son contraire, par l'expérience du mal. Or c'est une grande science que le mal. Elle est la seconde révélation, celle que Dieu a préparée aux aveugles qui refusent de voir la première, et son éclat ténébreux ne contribue pas moins que la lumière divine à maintenir sur la terre le règne de l'ordre et de la vérité. Après Dieu, il n'y a pas de plus grand révélateur que l'âme d'un scélérat ; après l'enseignement de l'Église fondée sur Jésus-Christ, il n'y a pas de plus salutaire enseignement que celui des sectes qui trament dans l'ombre par leurs doctrines et leurs actes le renversement du monde moral. Esprits superbes, vous n'écoutez pas l'Évangile du bien, vous entendrez tôt ou tard l'Évangile du mal. Vous ne voulez pas croire à Dieu qui vous manifeste la loi de la société, vous croirez aux ruines qui vous rediront un jour la même loi. C'était de cette révélation que Dieu menaçait le premier homme en mettant sous ses yeux, au centre de sa demeure, l'arbre prophétique de la science du bien et du mal. Et par là, en même temps qu'il l'avertissait de soumettre son intelligence à l'intelligence divine, il le mettait à l'épreuve d'une seconde limite, la limite de l'inconnu en face de l'esprit. Derrière ce voile, qu'il pouvait déchirer, qu'y avait-il? Nous le savons, Messieurs, nous ne le savons que trop pour notre malheur : il y avait l'histoire de l'humanité déchue, la révolte de nos sens contre la raison, l'obscurcissement de la vérité, la séparation des hommes en races ennemies, la guerre, la servitude, le sang, les larmes, la mort. Nous le savons, Adam l'ignorait. La clarté de ses yeux lui montrait tout le bien, parce que le bien était partout devant lui; elle ne lui montrait pas le mal, parce que le mal n'était nulle part. Ou s'il le voyait, c'était d'une vue abstraite, par voie de conclusion, et son intelligence n'était pas moins sollicitée par cette science mystérieuse, que Dieu lui cachait derrière le symbole interdit à sa souveraineté.

Enfin une troisième épreuve y était encore renfermée, d'un ordre inférieur, il est vrai, mais nécessaire pour que l'homme tout entier eût part au mérite et au démérite de son choix. L'arbre de la science du bien et du mal, bien qu'étant une idée et un symbole, était aussi une réalité, et en tant que réalité il correspondait aux sens de l'homme, dont il limitait la jouissance par le devoir. C'était là le côté accessoire de l'épreuve et son complément, tandis que l'incrédulité a voulu en faire la chose principale, afin de jeter une couleur puérile sur la trame qui a décidé du cours de nos destinées. Vu à son rang, cet accessoire était dans l'ensemble de l'épreuve ce qu'est le corps dans l'organisation totale de notre vie, et pour s'en moquer, il faudrait auparavant avoir séparé notre âme de l'enveloppe qui la retient.

La beauté morale des choses tient à leur harmonie, et il est aisé de les défigurer, en ne regardant que la face par où elles regardent elles-mêmes le monde inférieur. Tant que l'homme contiendra le limon dont il fut pétri, tant que le ver de terre aura le droit d'y reconnaître sa pâture, il y aura en nous une parenté avec la plus profonde misère, et cette misère faisant contraste avec notre côté sublime, nous serons facilement la proie des esprits qui, à l'imitation de Cham, voudront lever le voile de notre nudité. Oui, cela est vrai; même au jour de notre création, dans la splendeur de notre premier soleil, lorsque nous étions vierges, saints, rois, immortels et presque déjà divins, il y avait en nous des sens que la beauté d'un fruit pouvait séduire, et notre âme, toute grande qu'elle était par son essence, pouvait se rendre complice d'un vil désir et en accepter la lamentable solidarité. En doutez-vous? Si vous n'en doutez pas, respectez les desseins de Dieu, qui vous en a crus capables, et n'attribuez pas à l'épreuve qu'il nous fit la bassesse qui n'est qu'en nous. Cette épreuve devait nous toucher, et elle nous touchait par tous les points vulnérables de notre être : elle était sublime à l'endroit où nous sommes sublimes, petite à l'endroit où nous sommes petits. Elle nous traitait en dieux et en enfants, parce que nous sommes des dieux et des enfants. C'est pourquoi la divine Providence, qui nous connaissait bien, afin de maintenir dans l'épreuve l'équilibre entre le bien et le mal, avait placé en face de l'arbre représentatif du péché et de la mort, un autre symbole représentatif du devoir et de l'immortalité, qu'il avait appelé l'arbre de la vie. Parallèle touchant, qui avait pour but de ne jamais laisser l'homme en présence d'un attrait sensible pour le mal, qu'en lui offrant le secours d'un attrait sensible pour le bien.

Tel était donc en Éden l'état de la question; telle l'épreuve à laquelle avait été soumis le père du genre humain. Et si vous vous en étonnez encore, mettant de côté l'Écriture et la raison, j'en appellerai au spectacle même qui est sous vos yeux.

L'Éden n'est plus, mais l'homme vit. Il a emporté de son berceau, à travers les siècles, les ruines de tout ce qui lui avait été donné, son corps, son âme, son Dieu, et aussi son épreuve. Rien n'est changé en lui et autour de lui substantiellement; il est tout lui-même avec un coup de foudre. Regardez-le donc, et dans l'homme déchu reconnaissez l'histoire de l'homme virginal. Il n'y a pas deux drames dans l'humanité, il n'y en a qu'un. Comme une limite avait été posée à la souveraineté, à la science et à la jouissance d'Adam pour l'éprouver, ainsi subsiste-t-elle pour nous éprouver aussi. Il y a une limite à votre souveraineté : pouvez-vous tout? à votre science : savez-vous tout? à votre jouissance : jouissez-vous de tout? Vous n'oseriez le dire. Et vous souffrez de cette triple limite, elle vous importune, elle est la cause sans cesse renaissante ou de votre soumission à Dieu, ou de votre révolte contre lui. Humblement acceptée comme une situation voulue du plus légitime et du meilleur des maîtres, elle produit en vous l'ordre et la paix, qui retombent ensuite autour de vous, dans la société domestique et civile, en fruits heureux d'une paix et d'un ordre plus grands. Rejetée par l'orgueil, elle vous livre aux hasards d'une convoitise sans frein du corps et de l'esprit, et prépare au monde les bouleversements dont se compose l'histoire de l'humanité. Votre épreuve est donc la même que celle d'Adam : elle part des mêmes idées et touche aux mêmes points de l'âme. Et si vous y regardez de plus près, vous discernerez aisément sur vos têtes les rameaux entrelacés de l'arbre de la vie et de l'arbre de la science du bien et du mal, tous les deux organisés, actifs, immortels, et se disputant dans une guerre implacable la direction de vos facultés. N'entendez-vous pas une voix du dehors qui vous dit : La souveraineté vous appartient. L'homme est le terme le plus élevé de la vie universelle, qui se résume en lui, et sa volonté est le seul principe du juste et de l'injuste, la seule loi de ses actes, et leur seule sanction. Quiconque reconnaît une autre autorité est un esclave, et quiconque l'établit, un tyran. Arrière aussi les ombres du sanctuaire, les dogmes que la raison n'a pas faits, et qu'on voudrait lui imposer au nom d'une vérité supérieure et mystérieuse. La raison et la vérité ne sont qu'une chose; la raison voit tout ce qui peut être vu, et tout ce qu'elle ne voit pas n'est pas. Arrière encore la tempérance et la retenue, ces autres entraves de la nature humaine trompée, par où on lui ravit le libre essor de ses désirs. L'homme peut tout, il sait tout, il doit jouir de tout.

Cette voix, Messieurs, quelque nom de secte ou de système que vous lui donniez, cette voix antique qui précède et qui suit tous les crimes, qui les précède pour y exciter, qui les suit pour les justifier, cette voix, c'est l'arbre de la science du bien et du mal. Elle rencontre trop souvent un complice au dedans de vous, mais elle n'est pas vous-mêmes. Elle vient du dehors, elle est une puissance assise qui prend volontiers toutes les autres à son service, et s'il n'en était une austère et incorruptible qui la tient en échec, il y a longtemps que la terre ne serait plus qu'un cloaque, et l'homme une débauche. Mais heureusement, l'arbre de la vie n'a pas cessé non plus d'étendre sur vous ses rameaux protecteurs. Il oppose ses leçons et ses fruits aux leçons et aux fruits de son terrible rival. Il nous invite à respecter les conditions divines de notre sort, qui sont la dépendance de Dieu, la foi en sa parole et ses promesses, le règlement des désirs par l'esprit du sacrifice. Ici même, Messieurs, vous entendez cette seconde voix. Les deux réalités qui se disputaient le cœur d'Adam au paradis terrestre se disputent le vôtre; l'arbre de la vie est à votre droite, l'arbre de la science du bien et du mal est à votre gauche, et votre destinée personnelle, unie à celle du monde, dépend du choix que vous ferez.

Je ne vous en dis pas davantage. Il y a un siècle, mes paroles fussent tombées sur une génération trop loin de Dieu pour reconnaître son histoire dans ces mots de la Genèse : *Vous ne toucherez point à l'arbre de la science du bien et du mal, sous peine d'en mourir* (1). C'était l'heure de l'ignorance et du mépris. Mais le livre de la révélation, ce livre où Dieu écrit toujours, a tourné une de ses feuilles, et le monde a vu dans le sang les vérités qu'il ne voyait pas dans la joie. Fils aînés de cette grande instruction, elle se poursuit en vous, et si elle ne vous donne pas encore la foi, elle vous approche au moins du respect. Je vous en félicite. Le voyageur inexpérimenté qui traverse les sables du Nil rencontre quelquefois sous ses pieds une pierre qui le frappe par sa forme ou sa solitude; il s'incline et la soulève, pensant y trouver peut-être un vestige d'antiquité. L'imprudent! Il ne sait pas qu'elle couvre un céraste dont un seul mouvement peut lui causer la mort. Ainsi en est-il du christianisme. C'est une pierre gisant dans les sables du monde, et que le premier venu insulte aisément comme un débris : mais elle contient la mort avec la vie, et la main qui la touche avec imprudence y reçoit une leçon qui rejaillit en bienfaits sur de plus respectueux scrutateurs. Vous serez de ceux-ci, Messieurs; les malheurs de vos pères vous ont mûris pour la vérité. Vous souffrirez vous-mêmes, parce que vous avez touché vous-mêmes à l'arbre de la science du bien et du mal; mais vos souffrances ajoutées à celles de vos pères combleront en vous l'abîme de l'erreur. Vous vivrez, vous reconnaîtrez votre place dans le monde, et, renonçant à une indépendance stérile et chimérique, vous attendrez de Dieu qui vous a tout donné la révélation dernière de vos destinées. Le regard tourné vers lui, quelle que soit l'épreuve qu'il vous envoie, richesse ou pauvreté, gloire ou jours obscurs, vous aurez le courage de votre vocation, parce que vous en aurez le dévouement. Et si jamais les vicissitudes d'un siècle agité vous préparaient des périls et des devoirs plus grands que ceux d'une vie commune, si moi-même avec vous je devais rencontrer l'occasion de vous donner l'exemple en m'aidant du vôtre, j'espère que la même foi nous inspirerait la même vertu, et qu'on trouverait par terre le corps du prêtre à côté du corps du jeune homme, tous deux ensevelis dans la communauté d'un seul âge, l'âge du sacrifice, qui est l'âge même de l'éternité.

---

(1) Chap. 2, vers. 17.

SOIXANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

DE LA TENTATION.

Monseigneur,

Messieurs,

Le libre arbitre est le point de départ de l'ordre moral et religieux, et la première conséquence du libre arbitre est l'état d'épreuve; je vous l'ai fait voir dans notre dernière Conférence, en même temps que je vous exposais la nature de l'épreuve à laquelle fut soumis le genre humain. Vous attendez peut-être que je vous dise quel en fut le résultat, et ce que fit Adam, placé qu'il était entre l'arbre de la vie et l'arbre de la science du bien et du mal. Non, pas encore, Messieurs ; car entre l'épreuve et le choix se pose un intermédiaire, qui est la tentation. L'épreuve, nous l'avons dit, est une occasion qui donne lieu à l'être libre de se prononcer pour le bien ou pour le mal ; la tentation est l'acte d'une intelligence qui use de ses forces pour entraîner au mal une autre intelligence, ou pour la déterminer au bien. J'avoue cependant que, dans le langage ordinaire et même dans celui de l'Écriture, le mot de tentation se prend volontiers au sens de l'épreuve; c'est ainsi que l'archange Raphaël dit au patriarche Tobie : *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât* (1). J'avoue encore que ce mot signifie plus ordinairement une suggestion au mal qu'une suggestion au bien ; c'est pourquoi l'apôtre saint Jacques fait remarquer que Dieu ne tente personne (2). Toutefois, David a dit dans ses Psaumes : *Éprouvez-moi, Seigneur, et tentez-moi ; brûlez mes reins et mon cœur* (3). Et Moïse disait aux Hébreux dans le désert : *Interrogez les jours anciens, et voyez si avant vous Dieu s'était jamais choisi un peuple d'entre les peuples par des tentations, des signes et des prodiges* (4). Je ne crois donc pas abuser de la langue humaine, ni de la langue religieuse, en me servant du mot de tentation pour exprimer soit l'induction au bien, soit l'induction au mal, qui a lieu par l'action d'une intelligence sur une autre. Du reste, la suite même des choses vous avertira suffisamment du sens bon ou mauvais que je lui donnerai.

La doctrine catholique nous apprend que l'homme primitif a été induit au mal. Pourquoi et par qui l'a-t-il été? Ce sont les deux questions que je me propose d'éclairer aujourd'hui.

En considérant le monde tel qu'il s'offre à nous dans toute la durée de son histoire, il est manifeste que non-seulement l'homme est éprouvé par des circonstances qui lui donnent lieu de choisir entre le bien et le mal, mais encore qu'il est induit formellement à l'un ou à l'autre par des influences diverses qui tentent son esprit. Si nous n'avions que l'épreuve à subir, nous serions abandonnés à nous-mêmes en face de deux routes qui s'ouvrent devant notre intelligence et notre volonté; il ne se trouverait à l'entrée de l'une et de l'autre et le long de leur cours qu'une invitation muette, résultant du plaisir ou de la peine qu'elles nous promettraient. Mais il n'en va pas ainsi. Dès les premiers pas que nous faisons en cette vie, ceux qui nous précèdent ou qui nous accompagnent s'efforcent de nous attirer à eux, en nous persuadant qu'ils suivent le vrai chemin. Et nous-mêmes, après avoir subi dans notre conscience cette action étrangère, nous l'exerçons en bien ou en mal sur les voyageurs nouveaux que le flux des choses rapproche de nous. Cependant, par une pieuse disposition de la Providence, la bonne tentation devance ordinairement la mauvaise, et le premier lit qui nous est creusé l'est dans le sens de notre véritable fin. Vous pouvez le reconnaître à votre propre histoire.

---

(1) Tobie, chap. 12, vers. 13.

(2) Chap. 1, vers. 13.

(3) Psaume 25, vers. 2.

(4) Deutéronome, chap. 4, vers. 34.

Qui vous a reçus dans la vie? Quelle est la main qui vous a ouvert les yeux, le regard qui vous a initiés à la vision, la parole qui a fait jaillir l'ouïe de votre oreille? Quelle est l'âme dont le tressaillement a ébranlé la vôtre, encore endormie? C'est l'âme, entre toutes, qui vous a le plus aimés, qui vous a aimés d'un amour unique par sa pureté, sa tendresse et son désintéressement. Dieu, en vous appelant à naître, n'a cru suffire à sa bonté qu'en vous préparant pour berceau le cœur d'une mère. Tandis que toute créature est emportée par l'égoïsme qui lui cache le vrai pour elle-même et pour les autres, le cœur d'une mère s'en va de tout son poids sur la pente du sacrifice, et y puise une sorte d'infaillibilité morale qui ne lui permet pas de se tromper, pour ainsi dire, sur l'aliment spirituel qui convient au bonheur de son fils. Païenne ou chrétienne, musulmane ou adorant les fétiches, la femme, en mettant un homme au monde, est investie d'une foi en Dieu de qui elle tient sa maternité, et encore qu'elle ne le connût pas tel qu'il est sorti lui-même du sein d'une vierge, elle épure sa croyance au feu de son amour, et jamais le blasphème ne tombera de ses lèvres sur l'âme qu'elle a conçue. L'erreur qu'elle lui donnera par ignorance contiendra toute la vérité qu'elle possède, et l'enfant bercé sur ses genoux croira et priera, parce que la foi et la prière sont les deux grands biens de l'homme. Voilà, Messieurs, comment s'inaugura votre vie, et quelle est la première séduction dont vous fûtes victimes. Votre mère vous imposa ses mains, ces mains étaient sacrées; elle vous oignit d'une onction de croyance et d'amour, cette onction était ineffaçable; elle vous toucha de ses lèvres, et ce baiser, tombé du ciel sur vous, est le premier sacrement que vous ayez reçu.

Temps précieux que la Providence ne voulut point borner au soleil d'un seul jour! Sept ans vous sont donnés sous cette tutelle de l'âme; sept ans entiers nul ne vous disputera aux embrassements et aux leçons de votre mère. Celui qui vous aime le plus après elle, n'a pas comme elle tous ses devoirs dans sa tendresse : il est homme. Chaque matin, prêt à franchir le seuil de son foyer, il s'arrête un moment à votre berceau, et, déjà tout pensif des soucis de la journée, il sourit et passe. Sa forte main doit manier le hoyau, peut-être l'épée ou le sceptre pesant de la justice : mais, soit qu'il descende au forum ou qu'il aille tracer dans la terre un obscur sillon, il vous laisse à la merci d'un amour plus heureux et plus parfait que le sien. Le soir, sa tâche remplie, le cœur content mais las, il vous donne un second regard, et se dit dans un soupir : J'ai gagné aujourd'hui le pain de ma femme et de mon fils, Dieu soit béni !

Ainsi coulent vos premiers ans, seuls avec une âme qui verse dans la vôtre sa vie, sa pensée, sa foi, sa physionomie, sa vertu, et qui, fût-elle dépravée, vous initierait encore au bien par le seul effet d'un sacrifice réel et persévérant pour vous. Depuis le Christ surtout, depuis que Dieu a demeuré dans le sein d'une femme, la maternité est devenue le ministère le plus efficace de la sainteté, et les générations chrétiennes empruntent de leur attouchement à ce foyer d'une lumière régénérée un caractère de mansuétude et d'inclination vers Dieu qui les suit jusqu'au tombeau. La femme chrétienne, ayant été une fois vue des hommes, ne passera plus de ce monde, et la nature promettant à son sein la même fécondité que la grâce, on peut être certain que l'Évangile et la vie ne sont plus séparables dans l'humanité. Ils coulent de la même source et ne font plus qu'un même trésor.

Là cependant ne s'arrêtent point les précautions divines pour assurer au bien, dans sa lutte avec le mal, les prémices de la tentation. Lorsque votre raison s'allume vers l'âge de sept ans, et que la main d'une femme, si sublime qu'elle soit, devient trop faible pour retenir la vôtre, ne croyez pas que Dieu va vous livrer sans transition au rude attouchement de l'homme. Non, il n'est pas temps encore ; l'homme n'est pas assez pur pour que Dieu lui confie l'innocence et la faiblesse de votre âge. Au dévouement de la mère succède le dévouement du prêtre, au sacrement de l'ordre naturel le sacrement de l'ordre surnaturel. Dieu s'est choisi dans l'humanité une tribu particulière, image plus parfaite de son Fils, vouée à la douceur, à la pureté, au sacrifice, et dont tous les membres, quel que soit leur âge, revêtent le nom de prêtres, c'est-à-dire de vieillards, parce qu'ils ont reçu de la grâce divine une paix prématurée dans leur cœur et ce je ne sais quoi de pieux, d'aimable et de bon qui descend d'en haut sur la vieillesse et en fait une si belle couronne de la vie. Le prêtre a la force de l'homme tempérée par la bonté de Dieu ; il est après la mère la seconde représentation de la paternité divine, plus élevée parce qu'elle est surnaturelle, plus entière parce qu'elle répond à tous les degrés de notre existence. C'est donc au prêtre que la mère, à demi détrônée par le temps, conduit son fils ; elle lui cède une part de son empire, afin que la tendresse de la grâce, unie à la tendresse de la nature, captive cette âme et y fasse éclore les germes précieux qui y furent déposés. Cette seconde initiation s'étend jusque vers douze à quatorze ans, entre l'aurore de la raison et l'aurore des passions; et de même que l'enfant croyait à Dieu sur l'autorité de sa mère, l'adolescent y croit sur l'autorité du prêtre. Le premier amour lui donne sa première foi, le second amour lui donne sa seconde foi. Il croyait et priait au pied du crucifix de sa mère, il croit et prie aux pieds de l'homme qui lui rend une image vivante du Christ.

Ainsi tous, Messieurs, fûtes-vous conduits jusqu'à l'âge où vous pouviez pleinement discerner le bien du mal, et où votre conscience, douée de force et de lumière, était capable de porter devant Dieu le poids d'une juste responsabilité et le poids d'une autre tentation. Vous voilà revêtus de la robe virile de la vérité. L'erreur est maîtresse de paraître et de vous assaillir à son tour. On ne peut plus, quelque amour qu'on vous porte, vous préserver de ses coups. Elle existe, elle est une puissance, et vous, vous êtes un être libre réclamant votre liberté comme un péril nécessaire et un droit certain. Rappelez-vous l'heure. La négation et le blasphème ne naquirent pas de vous par une génération spontanée; le serpent vous fut présenté, comme à Cléopâtre, dans un vase de fleurs. Je dis à dessein le serpent; c'est l'expression dont l'Écriture flétrit l'intelligence perverse qui abuse de ses dons pour en tromper une autre en la poussant au mal. Quel fut pour vous le serpent? qui vous fit à l'esprit la première blessure? Hélas! un homme que vous admiriez, peut-être un livre. Vous ouvrîtes au hasard quelqu'une de ces feuilles à qui la pensée donne son immortalité : vous y lûtes le doute, la moquerie, la haine de Dieu déguisée en amour des hommes. C'en fut assez : l'éclat du style et toute cette gloire qui sort d'un livre vous éblouirent le cœur. Vous consentîtes à mépriser ce qu'adorait votre mère, à plier le genou devant ce qu'elle méprisait. Pourquoi? Ce livre vous avait-il aimés? vous avait-il donné des preuves qu'il tenait à votre bien? Non, mais il était éloquent, supérieur à vous en âge, en science et en raison. Il vous avait vaincus. Et cependant vous et moi, car je ne me sépare point de vous dans cette triste histoire, cependant nous tirions vanité de notre défaite, et il nous semblait, en nous livrant corps et âme à la séduction d'un inconnu, que nous commencions à devenir des hommes. Enfants qu'Hercule avait pris dans sa fronde et jetés à la mer comme Lychas, nous nous plaisions à la chute et à l'abîme, et du sein des flots, regardant de loin notre insolent vainqueur, nous lui adressions avec la naïveté d'un premier orgueil ce cri insensé : Hercule, tu nous as vaincus, mais c'est pour nous faire grands comme toi.

Le sillon de l'erreur était creusé dans notre intelligence, et nous le devions aux succès d'une tentation. Une autre nous attendait ; car la corruption du cœur suit de près celle de l'esprit, et, comme celle de l'esprit, elle a pour principe ordinaire une séduction.

Sans doute nous apportons en naissant le germe honteux des désordres du cœur. Il y croît sourdement, et peut de lui-même s'ouvrir un passage à un moment imprévu de nos années. Mais ce n'est là qu'un accident. Lorsque l'âme grandit dans la même proportion que le corps, elle conserve une suprématie paisible qui suspend le flot des passions. La nature s'ignore elle-même tant qu'elle n'est pas avertie par une secousse étrangère, et l'on rencontre de jeunes hommes de dix-huit ans dont la respiration est aussi calme et l'innocence aussi transparente que celle d'un enfant. Séparés de toute tradition corruptrice au sein de leur famille, nourris de foi, de travail et d'amour, ils traversent leur âge sans en soupçonner le péril, comme un agneau dort dans une forêt de bêtes fauves. Rien qu'à les voir on se sent ému de Dieu, et il n'y a pas dans toute la terre un parfum qui donne mieux l'idée de la pureté et de la beauté du ciel. Mais la plupart, même parmi les bons, ne conservent pas cette virginale intégrité. Le serpent qui blesse l'esprit blesse aussi le cœur. Je ne vous peindrai pas cette seconde tentation, de peur que les voiles de la parole ne trahissent malgré moi le respect que nous devons à la vertu, et qu'en voulant inspirer l'horreur du vice nous ne fassions moins que ne fait le silence tout seul. Il me suffit de vous dire que l'innocence périt dans l'homme en la même manière que la vérité, par l'effet d'une action étrangère qui révèle le mal et y induit l'âme qui ne le cherchait pas.

Vers trente ans, parvenu à la presque plénitude de ses facultés, jeune encore, mais moins épris, l'homme commence à tourner la vue vers un horizon nouveau. Il aspire à la vie publique, soit pour combler par le mouvement des hautes affaires les vides que l'expérience creuse en lui, soit besoin de la satisfaction de soi-même que cause l'exercice d'un grand crédit, soit désir d'apporter à la chose commune le secours de ses lumières et de sa probité. Cette ambition en soi sort de la nature, et n'a rien que d'humainement généreux. La vie publique est un des buts légitimes de l'homme, et chez les peuples où la source en est tarie, on voit les caractères s'abaisser graduellement, faute d'un théâtre qui se prête aux fortes vertus du patriotisme. C'est par là que l'antiquité païenne, malgré tout ce qui lui manquait du côté de Dieu, a su placer si haut son histoire dans les pays qui avaient un forum, et qu'elle impose encore à notre admiration de chrétien les gestes de ses héros. Aussi le premier instinct de l'homme, en abordant la vie publique, est-il le dévouement. Il y a dans les affaires d'un peuple une élévation religieuse qui touche l'âme et lui inspire de saintes pensées. On se sent responsable, à la manière de la Providence, du sort indéfini d'une longue postérité d'hommes, et ce spectacle présent à l'esprit y suscite à la fois les émotions de la conscience et les élans de l'orgueil. Mais là comme ailleurs le mal a ses prophètes et sa tentation. A côté de Cincinnatus apparaît Catilina; non loin d'Aristide, on rencontre Verrès ou Machiavel. Machiavel est l'homme qui a eu le triste honneur d'ériger en système et en art l'usage égoïste de la puissance, et son nom est devenu dans l'ordre politique le nom par excellence de l'esprit tentateur. Machiavel se glisse donc à l'oreille du jeune patricien. « Prenez garde, lui dit-il, et sachez bien ce que vous allez faire. La patrie, la liberté, la justice, ce sont des noms illustres, mais des noms qui servent moins la république que les ambitieux qui se couvrent de leur éclat. Ne vous y trompez point, le monde est aux habiles, et non pas aux généreux. Le monde est une foule qui sert de marchepied à quelques-uns, et le droit n'est que le déguisement du plus fort en présence du plus faible, une réponse aux vaincus, l'arrière-garde du succès. Le succès est tout. Et le succès étant toujours du côté du plus fort, sachez entrevoir dans les conjonctures des temps et des affaires le point où gît la force, et avec elle l'avenir. Si l'avenir vous donne un démenti, ne mettez point l'honneur à vous obstiner dans une faute ; sacrifiez Antoine, et courez à Auguste : on n'arrive jamais trop tard au camp du victorieux. Que les mots d'inconstance et de trahison ne vous arrêtent point ; on n'est pas traître pour rester debout, ni inconstant pour marcher du même pas que la fortune. »

Vous ne m'accuserez point, Messieurs, de mal traduire Machiavel, tant de politiques le traduisent dans leurs actes, qu'il est difficile de le mal traduire en discours. Ses traits empoisonnés sont les derniers qui atteignent la conscience, et ils y font une blessure presque toujours irréparable, parce que rien ne lui reste dans l'ordre de la nature pour se rajeunir et se retremper. Les erreurs de l'enfance ont leur remède dans la lumière et la générosité de la jeunesse ; celles de la jeunesse se réforment à l'école de l'expérience ; mais l'homme mûr n'a devant lui que les glaces de l'âge, temps qui n'est plus celui des inspirations, et où l'âme n'a que la force de retenir les vertus qu'elle a cultivées toujours. C'est pourquoi la corruption du caractère par l'égoïsme politique est la consommation du mal, son terme suprême, et comme le sceau mis à une créature perdue. Tant que le caractère est sauf, l'humanité subsiste encore, on peut se dire : Si j'ai méconnu la vérité, si j'ai trop sacrifié aux désirs des sens, du moins je n'ai pas vendu ma patrie à mon ambition; on ne m'a point vu, pour une solde honteuse, ramper aux pieds de l'injustice couronnée, lui prostituer ma voix, changer à son gré d'idées et d'amitiés. Je suis demeuré sensible aux choses qui sont celles de tous; et, coupable envers Dieu comme envers moi, j'ai respecté la nature humaine en respectant mes devoirs publics.

Que d'hommes, Messieurs, qui ne peuvent plus se tenir à eux-mêmes ce langage! et qui les a perdus, si ce n'est l'exemple et l'insinuation d'esprit à esprit? Il est donc certain, à tous les degrés de la vie, la tentation ouvre le cours de nos destinées : tentation de l'intelligence, tentation du cœur, tentation du caractère; elle est un fait universel et perpétuel, un fait humain par conséquent, et qui appartient à la constitution même de l'ordre moral. Mais pourquoi? Pourquoi, Messieurs? parce que le monde est un ensemble d'êtres actifs, libres de choisir entre le bien et le mal, et qui, rapprochés les uns des autres par toutes leurs facultés, sont à eux-mêmes l'objet réciproque de leur action. Si chaque homme était seul, il ne serait tenté que par lui, par le jeu intérieur et incommunicable de ses pensées; il se ferait un destin à part de tous les autres destins, comme ces plantes que le vent a portées au sommet d'un granit escarpé, et qui y poussent dans une crevasse inconnue leur tige solitaire. Mais il n'en est pas ainsi de l'humanité; l'humanité est une association d'esprits, et les esprits ne se tenant que par des idées et des volontés semblables, il existe nécessairement entre eux un prosélytisme ardent où les plus faibles sont exposés à la séduction des plus forts pour le bien ou pour le mal. Car le bien et le mal correspondent au seul but possible de l'humanité, qui est Dieu, l'un pour nous rapprocher de ce terme, l'autre pour nous en éloigner, et ils partagent ainsi notre activité, notre prosélytisme en deux courants contraires qui se disputent l'empire des âmes. L'activité se propose l'association, parce que l'isolement la condamnerait à l'inertie, c'est-à-dire à la mort; l'association se forme sous la loi de Dieu ou en dehors de cette loi, et elle tire de cette alternative un double prosélytisme qui a pour arme une double tentation, l'une qui mène à Dieu comme à la fin dernière des êtres et des forces, l'autre qui en écarte comme du premier principe de tout assujettissement. C'est à la fois l'histoire du monde et son explication. Venus à votre tour sur cette scène périlleuse, soixante siècles ont déposé autour de votre berceau les efforts opposés du parti du bien et du parti du mal; ils ont convoité votre âme comme une proie ou comme un devoir. Que pouviez-vous souhaiter, sinon que le bien eût le pas sur le mal, et qu'il vous gardât pieusement jusqu'à l'âge où vous apporteriez dans votre choix la liberté du discernement? Cette garde divine ne vous a point manqué. De même qu'au commencement Dieu avait été, selon la nature et selon la grâce, l'instituteur de l'homme primitif, la lumière d'un double amour a aussi veillé sur vous, et vous a tout donné ce qu'elle avait. L'erreur, la volupté, l'ambition ne sont venues qu'après. Pourquoi vous étonner qu'elles aient fait pour Adam ce qu'elles ont fait pour vous? Pourquoi, être libre et soumis à l'épreuve, n'eût-il pas subi comme vous la loi générale de la tentation? Pourquoi, ayant joui de la plus magnifique et de la plus parfaite induction au bien qui fut jamais, n'eût-il pas été l'objet d'une puissante induction au mal? La doctrine catholique affirme qu'il en fut ainsi, et l'analogie suffit à le démontrer.

Mais qui pouvait tenter Adam dans le sens de l'orgueil et de l'égoïsme? N'était-il pas seul au monde, avec une compagne aussi sainte que lui? Non, Messieurs, il n'était pas seul, et si vous vous rappelez le plan de la création tel que je vous l'exposais il y a deux ans à peine, vous savez que l'homme, appartenant par son corps au monde visible de la matière, et par son âme au monde invisible des esprits, était le centre où l'ordre total des choses créées prenait son unité. Je vous ai dit les raisons de ce progrès indéfini des êtres entre le néant et Dieu, et comment Dieu, pour en établir l'ordonnance, avait dû se servir de deux éléments, l'un de petitesse, qui est la substance matérielle, l'autre de grandeur, qui est la substance intellectuelle, d'où il était arrivé un point de rencontre nécessaire entre l'une et l'autre, qui est l'homme. L'homme, ainsi placé à la frontière des corps et des esprits, le premier de l'ordre inférieur, et le dernier de l'ordre supérieur, avait avec tous les deux des rapports qui constituaient leur unité ; car s'il n'eût eu de commerce qu'en bas ou en haut, le mouvement général de la création, au lieu de remonter sans interruption jusqu'à Dieu, se fût brisé à son centre même, ne laissant pas le moyen de concevoir pourquoi le Créateur eût voulu et fondé l'ascension progressive des êtres. Car des êtres qui n'ont point d'action les uns sur les autres se demeurent étrangers, et leur superposition hiérarchique, au lieu de former une harmonie, ne fait que donner au chaos l'apparence de l'ordre. Adam était donc uni aux deux hémisphères du monde par des rapports réels, et, loin d'être perdu dans la solitude d'une oisive perfection, il était de toutes les créatures celle qui, correspondant à plus de choses, donnait et recevait plus de vie. Dès lors sa tentation était une œuvre aussi facile que logique, et l'on ne peut la contester qu'en soutenant l'une de ces trois propositions : ou qu'il n'existe pas d'esprits supérieurs à l'homme, ou que ces esprits n'ont point de relation avec l'homme, ou enfin que, placés sous la loi du libre arbitre et de l'épreuve, aucun d'eux n'a pu faillir et tenter l'homme dans le sens du mal.

Qu'il y ait des esprits d'une nature plus élevée que la nôtre, je vous en ai donné la raison prise du plan général de l'univers, et je viens de vous la rappeler ; mais il est encore plus aisé de s'en convaincre en quittant les hauteurs métaphysiques du conseil de Dieu pour considérer le spectacle des choses tel qu'il nous apparaît. Le monde est visiblement composé d'une suite indéfinie d'êtres qui, des plus obscurs degrés de l'organisation et de la vie, s'élèvent lentement les uns au-dessus des autres dans une variété féconde dont le terme inférieur ne se découvre nulle part. Quelque loin que nous descendions à travers les abîmes de la nature, le vide ni le néant ne s'y montrent jamais; là où notre œil s'arrête, le pressentiment ne s'arrête pas, et si la science vient à créer quelque instrument qui accroisse notre vision du côté de l'infiniment petit, nous comptons avec stupeur plusieurs mondes dans une goutte d'eau. Comment se ferait-il que la progression ascendante des êtres fût moins riche que leur progression descendante? Comment la toute-puissance divine se serait-elle épuisée dans la diminution, et, une fois parvenue à la limite où commence l'esprit, n'eût-elle trouvé aucune ressource pour en multiplier les degrés? Est-il possible de le croire? Est-il possible de s'imaginer que l'homme soit le sommet de la création, et que le don de l'intelligence ne se soit épanoui qu'à travers les langes et les ombres du corps? Il est vrai, nous ne voyons pas de nos yeux sensibles la hiérarchie des esprits purs : mais voyons-nous toute celle des corps? Avons-nous pénétré jusqu'au fond du firmament pour y saisir la dernière étoile, et jusqu'aux entrailles de la terre pour en arracher les derniers secrets? Le monde matériel se dérobe à nos regards, et nous nous étonnons que le monde spirituel ne se livre pas à leur effort grossier ! Nous le découvrons pourtant, mais en la manière de connaître qui lui est propre, c'est-à-dire par l'intelligence, par cette loi de la pensée que nous appelons l'analogie, et qui ne nous permet pas de briser une progression au point où elle perdrait, par cette rupture, sa valeur et sa raison d'être. La multiplication hiérarchique des esprits est la conséquence nécessaire de la multiplication hiérarchique des corps inanimés et des corps vivants : ou bien il faut admettre que Dieu a moins tenu aux créatures intelligentes qu'aux vers de terre, qu'il a moins fait pour approcher les êtres de lui que pour les en éloigner. Cela n'est pas possible. Tout a été conçu et exécuté pour les êtres capables de connaître et d'aimer ; l'amour est le principe de tout, la raison de tout, la fin de tout, et par conséquent, c'est dans les êtres qui en ressentent le mouvement qu'il faut chercher la plénitude des opérations de Dieu. Si Dieu a été fécond à l'endroit de la poussière insensible ou simplement animée, il l'a été mille fois davantage à l'égard de cette glorieuse substance qui pense et qui veut. S'il a distribué la poussière en phalanges innombrables diversement pétries, il a bien autrement compté et rangé la seconde en bataillons distincts de puissance et de grandeur.

Que je dise à un philosophe rationaliste que les étoiles sont vides, qu'aucun habitant doué de raison n'y fait son séjour, il en prendra occasion de blasphémer le christianisme, lui imputant de séparer la matière de l'esprit, et de peupler l'espace de mondes sans cause et sans objet. Et si je lui ouvre un horizon plus vaste que celui de l'éther, si je le conduis par delà tous les globes lumineux dans l'espace pur et intelligible, il s'étonne que je veuille lui donner des habitants dignes de lui, plus rapprochés de Dieu, entrevoyant de plus près le bord éblouissant de son éternelle gloire! Mais quoi! c'est la démence ordinaire à qui fuit la vérité. Les anciens n'en étaient pas atteints comme nous, parce que, moins riches de lumière que nous, ils ne sentaient pas le besoin d'en combattre l'éclat. Rien ne leur était plus familier que la notion des esprits, et l'on serait tenté de croire qu'elle passait en eux avant la notion même de la Divinité. Ils ne se persuadaient pas que l'homme, tout grand qu'il est, comblât suffisamment l'abîme qui le sépare de Dieu. Ils se croyaient entourés de génies remontant de degrés en degrés jusqu'à la source suprême de l'intelligence, et même, par l'effet sans doute d'une tradition opiniâtre, ils distinguaient ces génies en deux classes, les bons et les mauvais. Toute leur histoire est pleine de cette croyance, et les plus grands hommes ne se défendaient pas de l'impression qu'ils étaient accompagnés dans leurs succès de quelque influence active et surhumaine qu'ils appelaient leur bon génie; comme aussi, lorsque des revers menaçaient leur fortune, ils se ressentaient d'un voisinage obscur et terrible qu'ils appelaient leur mauvais génie, et dont ils croyaient quelquefois, comme Brutus à Philippes, entrevoir une réelle apparition. Tant est naturelle aux hommes la pensée que l'humanité ne renferme pas tous les esprits, mais qu'elle n'en contient, au contraire, qu'une première ébauche et une faible portion ! Tant ils vont au-devant de cette autre conséquence, que les esprits supérieurs ont avec le nôtre un commerce habituel !

En effet, l'harmonie, comme je le disais tout à l'heure, ne résulte pas du fait matériel de la superposition des êtres, mais de l'intimité de leurs rapports. Des êtres sans rapports ne rendront jamais le son de l'unité, et sans unité, point d'harmonie, point d'ordre, point de beauté, le chaos seul. Se représenterait-on le monde physique comme un amas d'astres jetés sans lien entre eux dans les profondeurs de l'espace? Suffirait-il à leur ordonnance d'être placés à l'égard les uns des autres à des intervalles mathématiquement proportionnés? Personne ne le penserait, et, dans tous les cas, Newton, pénétrant le mystère de leur activité réciproque, a élevé jusqu'à la certitude scientifique la loi de leur attraction. Les corps s'attirent à travers les solitudes de l'immensité; ils se correspondent d'un pôle à l'autre de la création, obéissant tous ensemble au mouvement primitif de Dieu, et se transmettant l'ordre suprême avec un silence exact que les siècles pas plus que les distances n'ont suspendu jamais. Si telle est l'union des corps, si tel est leur commerce, quel ne doit pas être celui des esprits ! Les corps n'ont qu'une activité passive en quelque sorte, sans conscience et sans liberté ; les esprits se meuvent d'eux-mêmes, ils n'ont point de pesanteur qui les arrête ou les retarde, point de lieu qui les circonscrive ; ils sont où ils appliquent leur pensée et leur volonté ; et s'ils ne peuvent, comme Dieu, être présents partout à la fois, à cause de la limite intérieure de leur essence, il ne leur faut que le temps de vouloir pour être au terme de leur désir. L'âme humaine ne saurait nous donner une image de cette rapidité, parce qu'étant unie à un corps, elle participe en lui des incapacités de la mesure et du poids, prisonnière sublime qu'une pensée enlève jusqu'à Dieu, et qui cependant demeure à terre tristement retenue par le compagnon de vie qui lui fut donné. Mais ces liens qui entravent sa substance ne vont pas à détruire le vol de ces facultés; en tant qu'elle pense ou qu'elle veut, son énergie est celle de l'éclair qui passe de l'orient à l'occident. Et par là, elle est en état de correspondre avec toutes les tribus d'intelligences, quelle que soit la hauteur où la main de Dieu les ait placées dans la sphère intelligible qui précède immédiatement la sienne propre. Soit que lui-même, en sa bonté, leur communique nos pensées, soit qu'elles leur parviennent directement, il est manifeste que la substance spirituelle a au moins autant d'activité pénétrante que la substance matérielle, et que s'il y a transmission de celle-ci à travers tout l'orbe de l'immensité, il peut bien y avoir transmission de celle-là à travers tous les champs de la vie. En un mot, comme l'univers physique est un, l'univers moral est un aussi. Il n'y a pas deux mondes de la matière, ni par conséquent deux mondes de l'esprit. Et l'unité supposant des relations réciproques, ces relations existent entre les âmes de toute trempe et de tout degré.

Mais quelles relations? Celles évidemment qui sont propres à la nature spirituelle, des relations de pensées et de vouloirs : de pensées et de vouloirs selon le bien, lorsque les esprits sont dans l'union de Dieu; de pensées et de vouloirs selon le mal, lorsque les esprits sont séparés de Dieu. Car, de supposer que l'homme seul est tombé dans le mal, que nul au-dessus de lui n'avait impatiemment supporté le joug de l'ordre, c'est retrancher des sphères supérieures le libre arbitre et l'épreuve, c'est-à-dire ce qui donne aux êtres leur valeur personnelle, ainsi que nous l'avons démontré. Pourquoi cette exception? Pourquoi Dieu aurait-il diminué le prix de ses créatures en les élevant à un état plus parfait? L'universalité est le caractère des lois; elles s'appliquent à tous les êtres du même genre, et s'il est une classe d'intelligences qui ait été soumise aux nobles conditions du libre arbitre et de l'épreuve, toutes l'ont été, et l'ont été d'autant plus qu'elles appartenaient à un rang plus remarquable de leur commune hiérarchie. Aussi toute la question qui nous occupe est renfermée dans cette seule question : Y a-t-il des esprits supérieurs à l'homme? Ce point admis, le reste va de soi. Et telle est la raison qui inspire à l'incrédulité une révolte si décidée contre l'existence de ces esprits. Elle voit d'un trait où le premier aveu la conduira. Dès que l'univers prend ses vraies proportions, dès qu'au delà du monde sensible et du monde humain se révèle le monde purement spirituel, les barrières étroites de la matière et de l'imagination s'évanouissent, l'unité morale des choses se montre dans toute sa splendeur, et les scènes bibliques qui occupent tout ce large espace, au lieu de paraître des songes, se trouvent seules au point de vue de la réalité. L'incroyance a besoin d'une extrême petitesse : le grand lui fait peur, parce qu'elle y rencontre Dieu.

Mais quoi ! me direz-vous, le serpent ! Cette terrible ouverture du drame : *Or le serpent était plus rusé que tous les êtres vivants de la terre que le Seigneur Dieu avait faits* (1) ! Eh quoi ! Messieurs, faudra-t-il tout vous dire? Dieu, qui a tout nommé, avait à nommer l'intelligence détestable qui, tombée par sa faute de l'état de lumière et de sainteté, employa les débris survivants de sa puissance à séduire le cœur de l'homme. Et ce nom avait une grande importance, parce que nommer, c'est révéler. Il devait exprimer avec une énergie sensible le caractère du tentateur, et stigmatiser à jamais le prosélytisme du mal. Aussi Dieu ne s'y prit-il pas en une seule fois. A mesure qu'on avance dans le développement historique de la lutte, on voit l'esprit d'erreur se produire sous de nouvelles dénominations. Il est appelé *Satan*, c'est-à-dire l'*adversaire*, puis le *Diable*, c'est-à-dire la *volonté qui s'est mise en travers*, puis le *Démon*, c'est-à-dire le *mauvais génie*. Mais aucune de ces appellations ne fut la première, bien qu'elles semblent manifester suffisamment le prince du mal avec toute sa postérité. Le nom primitif est celui-là même qui vous émeut : le *serpent !* Comme le serpent caché dans d'obscures broussailles s'élance en sifflant sur le voyageur inattentif, ainsi le corrupteur invisible des âmes leur tend des piéges pleins d'artifices, de mensonge et de poison. C'est là son caractère principal et celui de tous les siens. Il est, selon l'expression de l'Évangile, *le père du mensonge* (1), et la différence qui demeure éternellement entre le prosélytisme du bien et celui du mal, c'est que le premier est sincère, et le second fallacieux. Le bien n'a rien à cacher, il se montre sans crainte et dans sa nudité, parce qu'il est le vrai, le juste, le beau, le saint. Le mal, au contraire, a peur de lui-même devant les autres ; il se couvre de vêtements d'emprunt, il affecte un but qui n'est pas le sien, et ce n'est qu'à la longue, après avoir habitué ses victimes aux ténèbres et à l'opprobre, qu'il ose leur dire ses derniers secrets. Il a, en un mot, les allures du serpent, et il inspire la même horreur à quiconque le reconnaît, un frisson, un mouvement en arrière, et le dressement des cheveux. C'est pourquoi quiconque est sincère ne lui appartient pas. L'erreur elle-même, lorsqu'elle est de bonne foi, lorsqu'elle a pour cause une ignorance invincible, perd sous ce bouclier le caractère du mal, et la doctrine catholique l'a toujours professé. Quiconque pourra dire à Dieu : Il est vrai, je me suis trompé, mais, ô mon Dieu, vous qui lisez au plus profond des cœurs, vous savez que je me suis trompé sans ma faute, et par conséquent que je n'ai jamais trompé... celui-là n'aura point à souffrir du regard de Dieu. Il aura été sincère, et le *père du mensonge* ne trouvera rien en lui qu'il puisse revendiquer comme son œuvre et sa part.

---

(1) Genèse, chap. 3, vers. 1.

---

(1) Saint Jean, chap. 8, vers. 44.

Dès lors, Messieurs, substituez dans le récit de la Genèse l'être nommé à la métaphore de son nom, qu'avez-vous? Le voici. *Or l'esprit mauvais était plus rusé que tous les êtres vivants de la terre que le Seigneur Dieu avait faits; il dit à la femme: Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger de tout arbre du paradis? Et l'esprit mauvais dit encore à la femme : Vous ne mourrez point, mais Dieu sait qu'au jour où vous aurez mangé de l'arbre, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal... Et Dieu dit à l'esprit mauvais : Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les êtres vivants et les bêtes de la terre; tu ramperas sur ta poitrine, et tu mangeras la terre tous les jours de ta vie; je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et ta race; elle t'écrasera la tête, et tu lui tendras des embûches par derrière* (1). Y a-t-il rien de plus simple et de plus naturel que ce récit? La seule expression obscure qui y subsiste, celle de *ramper sur la poitrine et de manger la terre*, est une conséquence du nom métaphorique imposé à l'esprit déchu, et signifie la bassesse du rôle auquel il est désormais condamné à l'égard de l'homme, loin de la région sublime qu'il habitait autrefois. Quelle que soit l'interprétation, il faut bien l'entendre ainsi, puisque le châtiment est évidemment imposé au tentateur, et non pas à la forme dont on suppose qu'il se serait revêtu. Du reste, Messieurs, vous avez de cette histoire un autre commentateur que moi. Quand l'apôtre des dernières visions, le prophète bien-aimé du Christ, celui qui avait lu l'avenir dans la poitrine de son maître avant de le lire à Pathmos, quand saint Jean eut vu en révélation la lutte suprême du bien et du mal, il en termina ainsi la sanglante description : *Et projectus est draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur diabolus et Satanas, qui seducit universum orbem. — Et fut jeté bas ce grand dragon, l'antique serpent, qui est appelé le diable et Satan, et qui séduit tout l'univers* (1). Aux deux extrémités de la Bible, dans la Genèse et dans l'Apocalypse, au commencement et à la fin du drame de l'humanité, l'esprit de ténèbres apparaît sous le signe du serpent, et le prophète, comme s'il en eût reçu la mission spéciale, a soin de nous expliquer que c'est le serpent antique, celui qui est appelé d'autres noms, qui tous ensemble désignent la même personnalité en exprimant la même perversité.

---

(1) Genèse, chap. 3, vers. 1 et suiv.

Ce n'est pas, Messieurs, que je redoutasse pour ma foi l'idée que le démon eût transformé un animal immonde en organe extérieur de ses suggestions. Le Fils de Dieu, venu pour nous sauver, a pris la forme humaine : le fils du mal, venu pour nous perdre, a pu prendre la forme de la bête. Mais je crois meilleur de ne jamais outrepasser le dogme, et l'Église n'ayant rien décidé à cet égard, je m'arrête à l'explication qui, sans meurtrir le texte de l'Écriture, le rapproche davantage du respect de tous.

Je n'ajouterai qu'un mot. Votre vie, qui s'est inaugurée par la tentation passive, est devenue à son tour un principe expansif du bien ou du mal. Vos actes sont désormais condamnés à la gloire ou au malheur du prosélytisme, selon que vous leur donnerez Dieu ou vos passions pour mobile et pour fin. Vous ne pouvez, quoi que vous fassiez, vous soustraire à cette loi de l'ordre moral, et en quelques ténèbres que vous cachiez vos jours, leur éclat bienfaisant ou funeste rejaillira sur de longues générations. Rien ne se perd d'un mouvement imprimé par une créature libre, et, toute froide qu'elle est sous la tombe, elle se survit dans l'immortalité des leçons qu'elle a données. Cette responsabilité n'est pas seulement le partage des hommes célèbres, de ceux qui ont été vus de loin par un grand nombre : tous, même les plus obscurs, nous versons une goutte dans le limon douloureux de l'humanité. Elle y sert à pétrir ses destinées, et nous la retrouverons un jour comme une joie, ou comme un remords, dans la condamnation ou le salut des multitudes. Le Rhin, à sa naissance, remplit la main d'un enfant; parvenu à son terme, l'Océan seul peut le contenir. Qui ne serait ému d'une si grande perspective? Qui ne s'élèverait au-dessus de soi-même par la conscience d'un si grand pouvoir? Une parole a perdu le genre humain, une autre parole l'a sauvé. Il faut que nous transmettions l'une ou l'autre à notre descendance, en y ajoutant comme un suffrage le poids de notre vie. Heureux ceux qui choisiront bien ! Heureux l'homme dont la mort va sceller tous les actes, et qui peut se dire : J'ai passé dans le monde en n'y laissant aucune trace amère, je n'ai rien ajouté aux malheurs de mes pères ni aux malheurs de ma postérité!

---

(1) Apocalypse, ch. 12, vers. 9.

SOIXANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

DE LA CHUTE.

Monseigneur,

Messieurs,

Maintenant que nous savons pourquoi et par qui l'homme primitif a été induit au mal, il nous faut assister à la tentation elle-même, à cette scène d'où a procédé le mal, où commence notre histoire, et qui, la première en date, est demeurée la première en grandeur jusqu'au jour où le Fils de Dieu s'est montré parmi nous, et a donné dans sa mort un nouveau cours à nos destinées. Tout se rattache ici-bas à ces deux actions comme au principe de deux forces qui se disputent le monde. L'Éden a fait la ruine, le Calvaire a réédifié, et nos actes issus de l'une ou de l'autre de ces sources y remontent comme au sommet d'où découle avec leur puissance toute la vie du genre humain. Je ne puis vous proposer un plus haut sujet d'étude. Le drame de l'Éden ne vous appelle pas seulement au spectacle extérieur de l'origine du mal, il fera plus, il vous en révèlera la science, et la science du mal vous révèlera celle du bien. En apprenant comment l'humanité s'est perdue, vous apprendrez comment elle se perd encore aujourd'hui, et, par une conséquence nécessaire, vous serez instruits de ce qui peut la sauver.

On parle beaucoup dans notre temps d'ordre et de désordre ; mais la question est de savoir en quoi consiste l'ordre, en quoi le désordre, où sont vraiment ceux qui détruisent et ceux qui édifient. Si on le savait, peut-être une grande incertitude nous serait épargnée dans nos travaux : nous ne marcherions plus entre les ruines, au hasard de les consommer en voulant les relever ; et chacun de nous accomplirait son œuvre en la connaissant par son nom et par ses effets. Eh bien ! ce que c'est que l'ordre et le désordre, je vais vous le dire ; je vais vous le dire non pas à la lueur de l'esprit de parti, mais au flambeau de l'Écriture divine. Je vais, dans l'histoire de la tentation primitive, vous dévoiler le mystère de toute tentation, de toute révolution morale et politique. Descendus aux dernières profondeurs du mal, vour y puiserez un courage nouveau pour le combattre en vous-même et au dehors.

Toute tentation, et je prends désormais ce mot dans le sens d'induction au mal, toute tentation renferme nécessairement une puissance et un crime : une puissance, sans quoi elle manquerait d'efficacité ; un crime, sans quoi elle n'y conduirait pas. L'esprit tentateur, placé en face de l'homme innocent et soutenu de Dieu, a dû par conséquent chercher dans la nature des choses la plus grande puissance de crime qu'il lui fût possible de découvrir et d'employer, et chacune de ses paroles, en quelque manière qu'il les ait prononcées, a dû porter un coup juste, efficace, profond. Vous allez en juger. *Quare?* — *Pourquoi?* Jusque-là, l'homme conversant avec Dieu n'avait entendu à son oreille que l'accent d'une intelligence supérieure qui en instruit une autre par amour; pour la première fois il se sentait interpellé en cette insidieuse manière: *Pourquoi?* Je vous étonnerai peut-être en vous disant que cette interrogation était une puissance et un crime, et qu'encore aujourd'hui l'interrogation est la première puissance et le premier crime du monde.

Un jour, le grand poëte anglais Pope discutait avec un jeune homme sur le sens d'un texte grec. Après quelques hésitations, le jeune homme, qui était un officier de l'armée anglaise, dit au poëte: « Il me semble qu'en mettant un point d'interrogation à la fin du texte, il deviendrait parfaitement clair. » Pope, mécontent qu'on l'eût prévenu en fait de sagacité littéraire, répondit: « Eh! Monsieur l'officier, qu'est-ce qu'un point d'interrogation? » L'officier, regardant avec un sourire à demi respectueux son illustre interlocuteur, qui n'avait pu perdre dans la gloire le malheur d'être grandement contrefait, lui dit ingénieusement: « Le point d'interrogation est une petite chose tortue qui fait des questions. »

Messieurs, l'anecdote est peut-être mal placée dans cette chaire, mais son excuse est de vous révéler dans un mot spirituel la force de l'interrogation. Interroger, c'est mettre en question, et mettre en question, c'est introduire dans le monde un germe infaillible de révolution intellectuelle, morale et politique. Quand un homme déjà oublié posait devant le peuple français cette question fameuse et si simple en apparence : « Qu'est-ce que le tiers état ? » il créait une révolution, et depuis soixante ans qu'elle dure, nul ne peut encore en prévoir la fin. Ne vous étonnez donc pas que l'esprit du mal ait commencé par ce mot : *Pourquoi*? On ne peut mettre en question que ce qui est, et ce qui est ayant toujours quelque fondement, la question retombe sur le fondement lui-même pour l'ébranler. Plus la question est vaste, plus le fondement l'est aussi ; et plus l'est le fondement, plus l'est aussi l'ébranlement qui résulte de la question. Or, rien n'est si facile que de poser une question. Spartacus disait : Pourquoi des esclaves ? Sieyès disait : Pourquoi des nobles ? D'autres disent aujourd'hui : Pourquoi des pauvres ? Remontez dans les révolutions si haut que vous voudrez, toutes ont commencé par le même mot : *Pourquoi?* En effet, la question engendre le doute, même avant l'examen, et l'examen y précipite la plupart des esprits incapables de le conduire jusqu'à son terme, et de s'arrêter dans la lumière en deçà des ombres qui la circonscrivent nécessairement. Toute chose qui est, même la plus claire, a pour fondement quelque chose d'obscur qui ne satisfait point la raison, et qu'elle doit respecter sous peine de périr. L'incroyant s'imagine, en sa naïveté, que le mystère est l'œuvre des dogmes religieux. Insensé ! qui n'a jamais pesé dans son esprit une simple goutte d'eau ! Si je lui demande ce qu'elle est, il me répondra peut-être une première fois ; mais à la seconde, mais à la troisième question, que me dira-t-il ? Et qu'importe que le mystère commence plus près ou plus loin de nous? Il n'en existe pas moins; il n'en est pas moins le fondement sur lequel porte toute science, comme la terre cultivable repose sur la stérilité du granit. Les Égyptiens avaient placé au seuil de leurs temples l'image du sphinx, sans doute pour avertir l'ami des dieux de l'impénétrable obscurité de leur nature : c'était un soin superflu. Le sphinx est visible partout : le sphinx, c'est le monde. Et voilà pourquoi toute question ébranle le monde, pourquoi, étant une puissance, elle est aussi un crime.

Il va sans dire, Messieurs, que je ne parle point d'une question faite avec modestie, pour s'instruire à la lumière d'une intelligence qui sait ce que nous ignorons. Autre chose est d'interroger d'en bas pour apprendre de haut; autre chose d'interroger de haut pour jeter le doute en bas. L'enfant interroge sa mère pour en recevoir la vérité avec la foi; le sophiste interroge son disciple pour lui ouvrir la perspective mystérieuse où s'abîme la raison qui ne veut reconnaître aucune autorité. C'est pourquoi je vous ai défini l'interrogation telle qu'elle fut pratiquée par le premier tentateur, *l'art de mettre en question ce qui est.* Art terrible qui n'appartient pas à tout esprit, parce qu'il suppose une certaine profondeur, la connaissance des temps, le don d'envelopper l'erreur dans l'éloquence, et enfin tout le prestige d'une supériorité mise au service du mal. Ainsi entendue, l'interrogation est manifestement un crime, puisqu'elle a pour but le doute et la ruine.

Au premier jour de l'histoire, qu'y avait-il? Dieu et l'homme. Quelle société subsistait? La société de Dieu et de l'homme. Qu'y avait-il à ruiner? Cette société même, et rien de plus. Aussi l'interrogation dans la bouche du tentateur devait nécessairement être dirigée contre Dieu, c'est-à-dire contre le fondement primordial et universel de tout. Écoutez-le : *Pourquoi Dieu vous a-t-il ordonné de ne pas manger de tout arbre du paradis* (1)? Il semble, Messieurs, que la question aurait pu être plus profonde, et porter sur l'existence même de Dieu. Mais l'athéisme n'était pas plus possible alors qu'aujourd'hui. L'homme avait vu Dieu comme il le voit encore, à la source même de son intelligence, principe nécessaire de toute vérité, de toute justice, de toute raison, de tout être inanimé et vivant. Il l'avait vu, comme il le voit encore, dans une révélation positive qui ne lui permettait pas de confondre la personne et l'action divines avec aucune autre personne et aucune autre action. Dieu était devant l'homme aussi présent que l'univers, et si l'esprit du mal lui eût posé la question de son existence, il eût méconnu la première règle de toute tentation, qui est d'être plausible afin d'être efficace. Mais quoique l'homme fût assuré indubitablement qu'il avait un créateur, il n'avait pas la même conscience des motifs qui dirigeaient ses conseils. *Dieu habite la lumière*, dit l'apôtre saint Paul, *mais une lumière inaccessible* (2); il est à la fois évident et impénétrable. Si certains que nous soyons de lui, nous pouvons toujours, en ce qui concerne ses ordres ou ses desseins, nous dire ou entendre ce fatal mot: *Pourquoi?* C'est en ce sens que le prononça l'esprit qui assiégeait l'humanité à son berceau. Il ne demanda pas à l'homme : Êtes-vous sûr qu'il y a un Dieu? Il lui demanda : Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé? Et cette question qu'il posait alors, c'est encore celle qu'il pose aujourd'hui, celle qu'il posera toujours : aujourd'hui, comme alors, la question des ruines, c'est la question qui met en doute l'autorité de Dieu. Regardez autour de vous, dans ces débris qui composent l'ordre fragile où nous vivons : qui les a faits? Quelle main a détruit l'antique édifice où l'Europe assise dans l'unité reconnaissait des lois et des pouvoirs sacrés pour tous? D'où vient que les peuples s'agitent et se brisent comme des flots qui ne savent pas leur route, et que les sujets avec les chefs, émus d'un commun effroi, attendent dans l'anxiété je ne sais quel sombre et inexplicable avenir? Vous me répondez que l'Europe est ainsi tourmentée parce qu'elle a perdu l'ancre de l'autorité; mais pourquoi l'a-t-elle perdue? Pourquoi le front des rois chrétiens n'a-t-il plus la douce auréole que le Christ y avait gravée le jour de sa mort? Pourquoi le respect s'est-il évanoui du cœur de tous, et la main du jeune homme touche-t-elle avec une virilité impie la main du vieillard? Ah! j'en sais trop la raison : et qui ne la sait, sauf ces aveugles qui aiment mieux s'ôter la vue que de regarder la vérité? La voix des sophistes, conjurée avec celle des princes, a sapé dans le monde l'autorité divine; l'homme s'est cru assez fort pour régner seul sur l'homme. Il a cru que son pouvoir serait plus grand s'il émanait de lui-même, sa liberté plus vraie si elle n'était limitée que par des lois révocables à son gré, et, se jetant avec ardeur hors de toute dépendance, il a rompu le lien qui rattache les choses terrestres au pôle du ciel. Un moment la puissance humaine a paru en effet sans bornes, et l'on a pu dire des rois ce qui est écrit d'Alexandre au premier livre des Machabées, que la terre se tut devant eux. La foi en l'autorité divine, qui subsistait encore, sacrait ceux-là mêmes qui ne la reconnaissaient plus, et les présentait, qu'ils le voulussent ou non, à la libre vénération des âmes. Mais à mesure qu'elle allait s'affaiblissant, le prestige de l'autorité humaine s'affaiblissait aussi, jusqu'au jour où il n'en est plus resté trace sur le front de personne, et où le dernier des enfants s'est demandé pourquoi il obéirait. C'est là notre histoire, et ce fut celle d'Adam. Il entendit comme nous la question qui est le principe de tout mal et de toute ruine : Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé? Pourquoi n'êtes-vous pas souverain?

---

(1) Genèse, chap. 3, vers. 1.

(2) I^re^ Épître à Timothée, chap. 6, vers. 16.

Je dis qu'Adam l'entendit ; car, bien que la tentation se fût attachée d'abord à sa compagne, que le tentateur sans doute avait estimée plus faible comme étant dépendante, elle n'en arriva pas moins jusqu'à lui, fortifiée d'une première chute et de l'amour qu'il portait à cette âme vaincue. Une parole de l'Écriture nous apprend même qu'il y eut moins d'erreur que d'amour dans le crime qui consomma le malheur universel. *Adam,* dit saint Paul, *ne fut pas séduit dans la prévarication, tandis que la femme le fut* (1). Une passion déréglée ajouta ainsi son charme à la tentation directe, afin que rien ne manquât dans l'éternelle leçon que devait nous donner la déchéance de nos premiers pères.

---

(1) Ire Épître à Timothée, chap. 2, vers. 14.

Quelle fut cependant la réponse de l'homme à l'interrogation du séducteur? *Nous nous nourrissons des arbres qui sont dans le paradis; mais pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a ordonné de n'en point manger et de n'y pas toucher, de peur que peut-être nous ne mourions* (1). Vous le voyez, déjà la foi n'est plus entière: au lieu d'un recours énergique à l'autorité divine, qui avait imposé le commandement, une lueur d'incertitude se produit dans ce mot *peut-être,* appliqué à la sanction de la loi. La loi n'est pas mise en doute, mais la peine, parce que ce n'est pas la loi qui fait le mystère, mais le motif qui l'a dictée. La loi était patente, le motif caché; et il ne faut pas croire qu'aucune préoccupation du conseil divin n'eût troublé jusque-là les deux cœurs soumis à cette épreuve; ce serait ignorer l'horreur que l'intelligence a de l'inconnu. Il est probable que, même avant la tentation, une recherche inquiète et vaine avait jeté quelques nuages sur l'innocence de nos premiers aïeux, et que la question du tentateur répondait à une blessure entrevue dans les replis de leur âme. Ils étaient libres, par conséquent peccables; et quand le rationalisme se demande comment, dans une perfection et une félicité aussi grandes que la leur, ils ont pu trouver l'occasion d'un déplaisir suivi d'une faute, c'est ne pas se douter de ce qu'il faut pour ôter à l'homme la puissance de faillir : il ne lui faut pas moins que la possession de l'infini. L'infini est le seul bien qui corresponde à la prédestination de notre cœur, et qui soit capable, en y comblant tout vide, d'y éteindre l'abus possible de la liberté. La perfection de nos premiers pères et leur béatitude n'étaient qu'initiales, un germe immense qui leur donnait plutôt qu'il ne leur ôtait la faim d'un état meilleur. N'étant pas rassasiés, il restait en eux le désir, et avec le désir une source d'inquiétudes et d'illusions. Pour peu qu'ils détournassent la vue de Dieu, seul terme de leur plénitude future, ils s'exposaient à des abîmes d'autant plus profonds que leur âme était plus grande, leur félicité plus gratuite, leur perfection plus obligatoire. En un mot, quiconque ne possède pas l'infini peut être trompé par le fini.

---

(1) Genèse, chap. 3, vers. 2 et 3.

Cependant la mère des hommes n'avait pas succombé au piége de l'interrogation ; elle avait confessé Dieu et reconnu son autorité dans la loi qui l'arrêtait au pied d'un mystère. Mais, ayant laissé entrevoir quelque ombre de doute sur l'issue qu'aurait une désobéissance, l'esprit du mal ne s'attacha plus qu'à ce point, et il eut recours pour ébranler la foi de sa victime à une puissance qui est encore aujourd'hui la seconde puissance et le second crime du monde. Il prononça ce simple mot : *Nequaquam, — Pas du tout*, c'est-à-dire qu'il fit succéder la négation à l'interrogation.

Que la négation, Messieurs, la négation toute pure et sans preuves, soit une puissance, qui de vous pourrait en douter dans un siècle où elle a tout détruit ?

N'eussions-nous aucun moyen de comprendre sa force, il faudrait encore nous humilier devant elle et la reconnaître, comme l'on fait d'une domination qui est, sans que l'on explique pourquoi. Mais nous sommes loin de cette impuissance à nous rendre compte du terrible effet de la négation. Tous les esprits étant solidaires, parce qu'ils ont la même nature avec les mêmes éléments de connaissance et de certitude, lorsque quelqu'un vient à nier devant nous un principe ou une conséquence dont nous ne doutons point, cette contradiction nous cause une stupeur qui rejaillit aisément jusqu'aux sources de la pensée, pour en troubler l'harmonie et la sécurité. Nous nous disons : Voilà un homme qui nie ce que j'affirme, un homme comme moi, une intelligence comme la mienne... Suis-je donc bien sûr de ne pas me tromper? Et plus l'esprit qui nous oppose la négation est supérieur au nôtre par l'étendue ou la culture de ses facultés, plus nous sentons s'accroître l'inquiétude que nous cause ce schisme intellectuel. L'unité est en toutes choses le principe de l'ordre et le signe du vrai; elle est, en particulier, sous le nom de sens commun, le nœud qui rassemble tous les hommes en une même lumière, et bien que cette lumière ne conserve pas une force égale jusqu'aux extrémités du cercle où elle contient l'humanité, cependant sa nature est toujours d'unir en éclairant. D'où vient que chaque intelligence qui se dérobe au faisceau de ses rayons apporte nécessairement une perturbation, non pas dans la vérité, mais dans la preuve qu'elle donne de sa présence aux esprits qu'elle vivifie.

C'est une révolte dans le royaume des idées. Or toute révolte produit l'anarchie, et toute anarchie engendre une faiblesse dans la société qu'elle atteint. Sans doute, il y a du remède, et la vérité conserve toujours, malgré la défection partielle des intelligences, les caractères qu'elle tient de son origine au sein même de Dieu. Les âmes qui la trahissent reçoivent une altération reconnaissable, et comme Caïn fut marqué d'un signe qui révélait à tous le premier auteur du sang versé, il y a aussi des stigmates de la vérité violée. Mais il faut les discerner ; au lieu d'un jour unique répandu partout, le ciel se divise en zones où les ténèbres ont une fausse lumière, et l'œil le plus ferme est quelquefois trompé par ces ressemblances de l'erreur avec le vrai.

Nequaquam morte moriemini. — Non, vous ne mourrez point. Quelle puissance, Messieurs, ne dut point avoir cette première négation ! Elle venait d'un esprit manifestement supérieur à l'homme, et elle portait sur la chose la plus obscure pour lui, sur la mort. Qu'était-ce que la mort ? Nul être vivant ne l'avait encore vue. N'était-ce point une menace, un mensonge fait à la bonté par la justice ? Il y avait là tout un monde où le pressentiment était plus fort que la pensée, où le vague des horizons prêtait merveilleusement à la fascination du doute. Hélas ! nous avons depuis connu et contemplé la mort ; elle vit sous nos yeux dans ce sépulcre de soixante siècles où elle ne cesse d'appeler et de coucher sa proie. Elle vit plus près de nous encore dans les passions qui survivent au péché, et qui nous enseignent avec une inépuisable éloquence ce que c'est qu'une âme séparée de Dieu. Nous connaissons les deux morts dont le commandement divin faisait peur à nos pères, la mort du corps et la mort de l'âme, et ce qui était pour eux une prophétie est devenu pour nous la plus lamentable des réalités. Eh bien! pourtant, la même négation qui les ébranla dans leur foi n'a pas trouvé dans la nôtre une résistance mieux préparée. A la parole divine qui nous menace d'une consommation dans la mort, d'une mort éternelle, dont celle que nous voyons n'est que le prélude et la figure, nous opposons la parole toujours vivante de l'antique serpent : *Nequaquam morte moriemini.* — *Non, vous ne mourrez point.* Il n'est pas de négation que notre intelligence accepte avec plus d'empressement, avec plus de joie, autour de laquelle elle amasse avec plus d'ardeur les ombres du raisonnement. Tout nous sert contre la mort éternelle, la bonté de Dieu, sa justice, sa sagesse, le peu que sont nos fautes, et par-dessus tout la mystérieuse profondeur qui nous cache l'autre vie, et dans l'autre vie, cette mort finale et suprême que l'Écriture appelle du nom tranquille, mais d'autant plus effrayant, de *seconde mort* (1). Il y a des hommes qui croient tout, excepté cela. Il y a des hommes qui croiraient à la mort de Dieu sur le Calvaire, s'ils pouvaient croire à la mort de l'homme au delà du tombeau. En sorte qu'on peut dire avec vérité que le genre humain succombe devant la même négation qui a causé la perte de ses premiers ancêtres.

---

(1) Apocalypse, chap. 20, vers. 14.

Oh! que l'arme avait donc été choisie avec une exécrable perspicacité, et qu'elle a bien gardé son poids et son tranchant! Oui, ce n'est ni le mystère de la Trinité, ni celui de l'Incarnation, ni rien de spéculatif qui fait la difficulté entre Dieu et l'homme; ce n'est pas même la loi : on la reconnaîtrait, et on la reconnaît encore; c'est la conséquence de la loi violée. Et si vous n'y croyez pas, Messieurs, à cette conséquence, si votre esprit recule épouvanté devant l'idée de la vraie mort, confessez que vos premiers pères ont pu comme vous ne pas y croire; et qu'ainsi l'histoire de leur chute est au moins l'histoire de votre cœur, écrite il y a six mille ans par quelqu'un qui le connaissait bien.

Je ne m'arrêterais pas maintenant à vous montrer le crime de la négation, vous ayant montré sa puissance, si je n'avais à vous faire remarquer combien ce procédé intellectuel est vicieux par lui-même, et porte dans sa propre nature des fruits empoisonnés. Il semble, Messieurs, que je dis là quelque chose d'étrange, et que la négation soit une forme logique aussi légitime que l'affirmation. Quel mal de nier ce qu'on estime n'être pas prouvé? N'est-ce pas à l'affirmation qu'appartient la charge de la preuve, et ne suffit-il pas de nier simplement ce qui est affirmé simplement? Sans doute, et j'en conviens, toute affirmation n'est pas une vérité; mais l'affirmation est la forme de la vérité, tandis que la négation n'est rien que la résistance d'un esprit. Or le monde ne vit pas de résistance, il vit de certitudes au moins présumées, et lorsqu'il est en possession d'une doctrine qui lui donne la raison de ses devoirs et le courage de ses souffrances, c'est un crime de l'y troubler par une négation arbitraire qui lui arrache les fondements de son existence sans lui en apporter de nouveaux. Ce n'est pas alors à l'affirmation à faire sa preuve, mais à la négation. Ainsi, l'humanité croit en Dieu, en une puissance, une sagesse, une bonté suprêmes qu'elle ne se représente pas partout et toujours avec la même clarté, mais dont la notion constante, quoique plus ou moins imparfaite, ne l'a nulle part abandonnée. Eh bien! qu'un enfant se lève du milieu du peuple et nie l'existence de Dieu, croirez-vous qu'il sera besoin de lui en donner la démonstration? Pour moi, j'estime que non, j'estime que c'est à lui de prouver qu'il n'y a point de Dieu. C'est à vous, lui dirai-je, à vous dernier venu dans les siècles, à vous que votre mère a nourri au nom de Dieu, à vous dont l'existence a été protégée par ce nom souverain, et à qui elle doit la justice et la tendresse dont elle fut environnée avant tout mérite, c'est à vous de prouver au monde que sa croyance en la Divinité n'a pas de fondement. Le monde a vécu, il vit de cette croyance, il n'a trouvé qu'en elle le principe de ses devoirs et la justification de ses droits; il n'a jamais pu comprendre d'où pouvait descendre la vie, si elle ne venait de cet océan primitif qu'il appelle Dieu, et où il a jeté l'ancre d'une invincible espérance et d'une immortelle foi. Il vous plaît de sortir de cette communion des esprits, de nier votre Père du ciel avec vos pères du temps, de braver l'horreur que le soupçon seul de l'athéisme a soulevée toujours : eh bien! vous le pouvez, je le veux, j'y consens, mais j'attends vos preuves. Vous en avez sans doute, et vous en avez d'irréfragables, qui ne soient pas seulement des doutes, des lueurs, des probabilités, mais qui soient aussi grandes que l'idée de Dieu et que la foi de l'univers. Je les attends, parlez, et si vous ne me dites rien, si vous vous bornez à des conjectures, à l'état de votre âme qui ne vous renvoie pas l'écho des choses divines, je me tairai à mon tour, vous plaignant de ne pas entendre la voix que toute la terre entend, et de ne pas voir la lumière que toute intelligence a vue.

Ce que je dis de l'existence de Dieu, je le dirai aussi de l'Église catholique et de sa doctrine. Vous assurez qu'on ne vous donne pas de preuves suffisantes de leur vérité : mais y pensez-vous? L'Église catholique vit. N'eût-elle à vous présenter ni les prophéties qui l'ont préparée, ni les miracles qui l'ont mise au monde, ni la suite des choses par où elle tient à tout ce qui est vrai dans l'histoire, ni la divinité visible de son fondateur, elle vit enfin, et une partie de l'humanité vit d'elle et par elle. Elle a fait des hommes et des sociétés; elle a fait plus encore, elle a créé des vertus. Et vous pensez qu'il suffit de la nier pour être tranquille avec votre conscience et avec les jugements de Dieu! Vous demandez qu'elle vous prouve sa légitimité! C'est à vous de prouver que vous êtes dignes de la comprendre et de compter parmi ses enfants. C'est à vous d'établir contre elle que votre intelligence mesure un horizon plus vaste que le sien, que vos pensées ont réalisé dans le monde plus de biens que les siennes, que vos vertus sont plus grandes, vos mœurs plus chastes, votre autorité plus haute, et qu'à vous seul, ramassé dans un jour et dans une idée, vous pesez autant que les siècles et la place qu'elle occupe ici-bas. Si vous ne le faites point, elle se taira, elle aurait du moins le droit de se taire. Quand l'Arabe passant au pied des pyramides leur jette un coup de lance, les pyramides se taisent.

J'irai plus loin, Messieurs, je mettrai la négation en face, non pas d'une doctrine dont la vérité soit aussi éclatante que celle de la doctrine catholique, mais en face d'une doctrine fausse, qui ait seulement l'avantage, comme l'islamisme, d'avoir fourni une longue carrière, et de s'être identifiée avec l'âme de plusieurs nations. Certes, en tant que chrétien, je sais que dire à l'islamisme; je sais combien pauvre est son histoire, combien faible sa morale, combien triste sa civilisation, combien enfin sont mal assis tous ses fondements. Mais ce qui n'est rien pour moi, baptisé dans la lumière et la pureté de l'Évangile, est assez fort pour se moquer de toutes les négations de l'incroyant, et pour lui dire avec une audace logique : Tu n'as pas de quoi refuser hommage à mon existence, et je n'ai pas besoin de te produire les preuves qui la vengeraient de ta légèreté. Je vis depuis douze siècles; toi, tu es né d'hier, et tu mourras demain; passe, et laisse-moi à mon œuvre. J'ai fait une œuvre, moi; toi, où est ton œuvre? Pour attaquer ce qui a fait, il faut avoir fait; pour attaquer ce qui vit, il faut avoir vécu : enfant, as-tu vécu, as-tu fait?

Après Zama, Scipion, jeune encore, pouvait tenir des propos superbes à l'endroit du vieux général vaincu; mais un écolier sorti tout imberbe des rostres puériles de l'intelligence, qu'a-t-il à dire même à des ruines, qui ne le renvoient éloquemment aux jeux de son école? Pour vaincre Annibal, il faut être Scipion; pour vaincre l'erreur, il faut être la vérité, et par conséquent une affirmation qui se soutienne de son propre poids, et du poids de ses œuvres. Sans cela on n'est qu'un bavard et un fou, même contre l'islamisme. Car l'islamisme, tout faux qu'il est, est meilleur que ce qui n'est rien. Il a produit des vertus réelles, quoique imparfaites, la croyance en Dieu, la prière, l'hospitalité, l'espérance d'une autre vie; et lui opposer une négation vide, une simple résistance de l'esprit, c'est ouvrir un tombeau pour y convier un malade à l'immortalité. Vous rencontrez un pauvre couvert de haillons, et vous lui dites : Mon ami, mais vous avez là des haillons, hâtez-vous de les jeter. Insolent, donnez-lui un vêtement plus digne, donnez-lui le vôtre, et il jettera ses haillons sans que vous ayez besoin de l'en avertir par une insulte colorée de pitié. De même, vous rencontrez un homme qui croit mal, mais qui croit quelque chose : ne le dépouillez pas de ce peu, sous prétexte de l'éclairer; donnez-lui, en échange de l'affirmation incomplète ou corrompue qui fait vivre son esprit, une plus pure et plus solide affirmation, ou bien taisez-vous, et faisant un retour sur la nudité de votre âme, admirez ce pauvre qui est encore vêtu d'un reste de vérité par un reste de foi. C'est ainsi que s'est conduit le christianisme à l'égard de l'humanité courbée sous le faix de l'erreur. Quelle doctrine, si jamais on avait le droit de procéder par négation, quelle doctrine l'eût fait avec plus d'apparence de légitimité que le christianisme? Il tenait l'Évangile dans sa main, et il n'avait devant lui qu'un amas sans logique et sans histoire d'extravagantes superstitions. Et pourtant, le christianisme n'est point monté au Capitole pour y renverser par une négation hardie le règne des faux dieux. Il est entré dans la boutique du pauvre et dans l'aréopage des nations pour leur annoncer le vrai Dieu, le *Dieu inconnu*, celui auquel l'ingénieuse Athènes avait élevé cet autel prophétique que rencontra saint Paul, et qui lui servit d'exorde lorsqu'il nomma Jésus-Christ pour la première fois dans la capitale de l'éloquence et de l'erreur. Le christianisme a donné avant d'ôter, il a dit oui avant de dire non; et même le non ne paraît pas dans le symbole qui est la pierre angulaire de son édifice, et que les apôtres ont laissé au monde couvert de leur signature et de leur sang. Voulez-vous, en contraste du procédé de la tentation, entendre la voix qui éclaire, la voix qui fonde, la voix qui appelle et qui convertit à Dieu? Écoutez-la, bien que vous l'ayez mille fois écoutée; écoutez-la de nouveau sous cet arbre tragique où vous venez d'assister au langage qui a perdu le genre humain. *Credo :* Je crois. — *Credo :* Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, les choses visibles et invisibles. — *Credo :* Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, qui pour nous autres hommes et pour notre salut est descendu du ciel, qui s'est fait homme, qui a été crucifié, mort et enseveli pour nous, et qui est ressuscité. — *Credo :* Je crois au Saint-Esprit, Seigneur et vivificateur, qui est adoré et glorifié avec le Père et le Fils, qui a parlé par les prophètes. — *Credo :* Je crois l'Église, une, sainte, catholique et apostolique. — *Credo :* Je crois la rémission des péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle.

Voilà, Messieurs, comment le christianisme a sauvé le monde, en lui donnant une doctrine meilleure que l'ancienne, et qui devait nécessairement la détrôner par la force de ses principes et de ses œuvres. Jugez donc quelle misère et quel crime, quel abus lamentable de l'intelligence, lorsqu'un inconnu, un homme sans caractère et sans mission, sorti tout au plus de la vile échoppe du génie, partant de lui-même enfin, dit négation et anathème à tout ce qui est, à l'Église, à l'Évangile, au Christ, à l'humanité, qui les a reçus, bénis et adorés, aux reliques des apôtres, au sang des martyrs, à la foi et aux vertus de soixante siècles ! Et cela pour nous donner en échange sa raison qui proteste, et son cœur qui se révolte ! Qu'est-ce qu'une protestation, sinon une impuissance ? Qu'est-ce qu'une révolte, sinon une ruine ? Qu'est-ce qu'un homme qui se retire, sinon une feuille qui tombe ? Et ce peu de chose on nous le donne encore avec l'exaltation de l'orgueil pour soi, et l'exaltation du mépris pour nous !

Jusqu'ici, Messieurs, toutes les paroles de la tentation ont été des paroles d'affranchissement. Soit que le tentateur ait demandé à l'homme pourquoi Dieu lui avait fait une défense, soit qu'il en ait nié la sanction pénale, dans l'un et l'autre cas il flattait le goût naturel de tout agent libre pour l'indépendance absolue. Mais là ne pouvait s'arrêter l'action séductrice, car elle ne renfermait que le doute et la négation. Et l'homme ne saurait vivre de ces deux éléments : l'homme est un esprit, et l'esprit est un ressort affirmatif. Il peut bien passer par le doute et la négation, détruire en lui la pensée qu'il a reçue de ses pères ; mais, cela fait, le tourment du doute le saisit, et il a besoin d'en calmer l'aiguillon par une doctrine quelconque, où il se repose de la douleur de ne plus croire. C'est pourquoi le génie du mal se gardera bien de le laisser sur une simple négation. La négation lui était nécessaire pour déraciner dans sa victime le tronc puissant de la vérité ; maintenant il faut qu'il verse dans la plaie, comme un baume réparateur, le poison d'une doctrine sans fondement, et qu'il détourne ainsi de son cours naturel l'inépuisable activité de l'esprit. Après donc avoir dit : *Pourquoi?* après avoir dit : *Non*, il ajoute immédiatement : *Dieu sait qu'au jour où vous aurez mangé de l'arbre, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal* (1). Cette troisième affirmation est la troisième puissance et le troisième crime du monde.

En effet, qu'avez-vous entendu autre chose de tous ceux qui vous détournaient de la doctrine d'obéissance et de vie? Que vous ont-ils dit, sinon que votre intelligence avait droit à une lumière sans limites, qu'elle était le juge suprême du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur, que toute ombre était pour elle une insulte, tout mystère une folie, toute dépendance une usurpation de sa souveraine autorité? Il n'est pas un sage séparé du christianisme qui ne promette à ses disciples, dès la première leçon, la pleine vue des choses, et tout au plus, s'il lui reste une lueur de modestie, renverra-t-il à l'avenir, mais à un avenir humain et philosophique, l'accomplissement de cette vision absolue qui est, dans sa pensée, le droit, la gloire et la félicité naturelle de l'esprit. *Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal :* ainsi l'ont entendu nos premiers pères, ainsi l'entend encore, sur un mode qui ne change pas, leur inquiète postérité. Et cette étonnante affirmation conserve éternellement la puissance qu'elle eut dès le premier jour. Dépourvue de toute preuve, contraire à toute expérience, elle agit avec la souveraineté d'un axiome; et ceux qui s'y rendent ne songent même pas à la contester, tant elle leur paraît d'une évidence qui précède l'évidence même. C'est, Messieurs, que, quand on rejette la lumière de Dieu comme le soutien et le complément nécessaire de la nôtre, il faut bien croire que la nôtre suffit, et que par conséquent elle peut tout révéler. Car d'avouer que notre raison est infirme, bornée, incapable de saisir avec clarté l'ensemble infini des choses, et de rejeter en même temps l'autorité de la raison divine, ce serait allier avec l'affectation de l'indépendance, la soumission contradictoire d'une incompréhensible humilité. Nous ne pouvons entrer en révolte contre la lumière de Dieu que par le sentiment profond de n'en point avoir besoin, et dès lors le mot de l'orgueil à l'orgueil devient d'une saisissante justesse: *Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal.*

---

(1) Genèse, chap. 3, vers. 5.

Ajoutez, Messieurs, que l'esprit, étant fait pour la vérité, est affirmatif de sa nature, comme je vous le disais tout à l'heure, et que, s'il perd les affirmations qui ont leur fondement en Dieu, il se livre aisément aux premières qu'on lui présente avec l'empire du génie, de la hardiesse et de la nouveauté. L'intelligence affaiblie par la soustraction de son aliment naturel, qui est le juste et le vrai, ressemble à une mer privée du tribut de ses fleuves, et dont les eaux diminuées reçoivent avec joie les impurs limons que lui portent çà et là des eaux de hasard. Tout est bon à qui n'a rien, et plus la négation a été profonde dans un esprit, plus il est accessible à la séduction de l'absurde, en sorte qu'il n'y a rien de crédule à l'égal d'un incroyant. *Ils se feront,* dit saint Paul, *des maîtres qui chatouillent leurs oreilles, et, se refusant à la vérité, ils courront au-devant des fables* (1). L'homme qui ne croit point à Dieu croit à un songe; celui qui ne croit plus à Jésus-Christ croit à Voltaire. Le premier système venu sur l'origine des choses, depuis les rêveries des gnostiques jusqu'aux théories de Buffon, le trouve prêt à crier merveille. Dites-lui que de toute éternité il existait un vide infini peuplé d'atomes innombrables, il le croira. Dites-lui que les atomes se cherchant dans le vide, en vertu d'une réciproque attraction, se sont enfin rencontrés et unis pour former le premier soleil, il le croira. Dites-lui que ce soleil, une fois suspendu dans l'espace, a ressenti l'effet d'une impulsion qui a déterminé l'orbite où roule sa masse, il le croira. Dites-lui que quelques fragments s'en étant détachés sous l'effort de la rotation, il les a retenus autour de lui à une certaine distance, les attirant et les repoussant à la fois, pour s'en faire des satellites, dont le mouvement se coordonne avec le sien, il le croira. Dites-lui qu'un de ces globes de seconde main, s'étant un peu refroidi, s'est trouvé à une température qui est celle même de la fécondité, et a commencé à produire des plantes, des arbres, puis des animaux de plus en plus parfaits, et enfin l'homme, il le croira. Dites-lui que la température de la terre, s'étant ensuite affaiblie, a perdu son énergie primitive de production, et n'a plus que la force d'entretenir les espèces déjà émises sans pouvoir en émettre une seule nouvelle, il le croira. Dites-lui tout ce que vous voudrez, hormis que Dieu a créé le monde, et il le croira. Sa foi sera proportionnée toujours à l'ardeur de son incrédulité; et, s'il en vient à haïr Dieu et l'Évangile, il n'y a rien de monstrueux sorti d'une bouche impie qu'il ne reçoive avec le délire de l'adhésion. Si vous voulez lui donner des preuves, il vous criera qu'il n'en a pas besoin, et que la chose est évidente de soi.

---

(1) IIe Épître à Timothée, chap. 4, vers. 3 et 4.

O vous donc, né dans un siècle incroyant et qui aspirez à la gloire de fonder une doctrine, ne vous donnez pas plus de tourment qu'il ne convient à un si médiocre projet! Si la nature vous a fait le don de parler ou d'écrire, cela suffit, et encore n'est-il pas assuré qu'il faille ni une plume, ni une bouche d'or : le plomb a réussi souvent. Prenez de la joie avec vos amis, et dites à ce siècle superbe tout ce qu'il vous plaira, le rêve que vous avez eu la veille ou celui que vous aurez demain. Il ne vous demande pas autre chose pour vous croire, vous aimer, vous admirer, vous appeler immortel de votre vivant, et vous élever une statue après votre mort.

Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal : flatterie profonde, que l'incrédule appelle une extravagance dans la Bible, et qui, après six mille ans, s'est encore jouée de son cœur ! Flatterie qui est aussi grand crime que grande puissance, puisqu'elle est la déification de la raison humaine, c'est-à-dire le plus haut degré d'usurpation qu'une intelligence libre puisse commettre à l'égard de Dieu. Nous ne pouvons pas chasser Dieu de l'univers, parce que l'univers ne nous obéit pas ; mais nous pouvons le détrôner de notre esprit, parce que notre esprit consent à ce que nous voulons, et élever à sa place, dans une royauté sacrilége, cette faible pensée qui est la nôtre, et qu'un atome suffit pour étonner. Aussi, Messieurs, prenez garde à ce qui va suivre. L'homme ne s'arrêtera pas dans ce haut lieu où l'orgueil l'a fait asseoir, en lui promettant la pleine lumière. A peine y a-t-il touché, qu'il s'émeut de si peu voir, et que le doute redescend dans son cœur avec rapidité, mais un doute bien autrement grave que celui par lequel s'inaugura sa déchéance. Le premier doute n'était qu'un chemin ; on prétendait s'en servir pour aller à la découverte du vrai : on cherchait, on espérait, on croyait encore, sinon à un dogme, du moins à l'esprit; maintenant la route est faite, l'expérience accomplie, et le doute qui revient est un doute confirmé, un doute de lassitude et d'épuisement. La raison, affaissée sur elle-même, comme un voyageur énervé, confesse son impuissance par son désespoir, et l'énergie de l'orgueil, la seule qui lui reste, achève de lui ôter le courage en lui interdisant de revenir sur ses pas. Alors, qu'arrive-t-il? Il arrive le dernier mot de la tentation, que je ne vous ai pas dit encore : *La femme vit que l'arbre était bon à manger, et beau à voir, et d'une suave apparence; et ayant pris de son fruit, elle en mangea* (1). C'est-à-dire que le cercle où la raison se nourrit d'elle-même s'étant achevé dans le doute, comme il avait commencé par le doute, rien n'étant plus clair et solide pour l'intelligence, tout étant par terre enfin, il reste cependant debout deux choses : et quoi, Messieurs? Il reste la matière, qui est l'arbre de la science du bien et du mal, et il reste les sens, par où nous pouvons entrer en rapport avec la matière. Voilà le dernier mot. Quand l'homme, à force de se séparer de Dieu en se concentrant en soi, a vu baisser et s'obscurcir la lumière qui l'éclairait; quand tout ce qui a nom, Dieu, âme, justice, vérité, temps futur, éternité, est devenu problème et ruine pour lui, il voit se dresser, à la place de toutes ces choses balayées, une réalité d'autant plus forte que rien ne lui fait ombre et contre-poids. Il voit seul à seul, dans un duel implacable, la nature vivante, la nature qui n'est qu'un arbre portant des fruits, une poussière colorée; il la voit se faisant jour malgré lui dans tous les pores de sa chair et s'y assurant un invincible empire. Dépouillé de tout le reste, nu et pauvre, il se jette sur ce débris impur sauvé du naufrage universel; il s'y attache avec un enivrement désespéré, et dit à son âme, s'il en a encore une : Ceci est bon, mange.

---

(1) Genèse, chap. 3, vers. 6.

Son âme! oh! oui, son âme, il en a encore une, mais c'est pour son malheur. Car, au lieu qu'elle lui avait été donnée pour s'élever vers Dieu, elle ne lui sert plus qu'à imprimer à ses sens quelque chose d'indéfini qui agrandit leur faim et multiplie leur brutalité. Si, à l'aide du doute et de la négation, il se transfigurait en un sordide animal, ses besoins seraient bornés par la nature, il ne demanderait à la terre que l'herbe et la fange de chaque jour. Mais l'âme née pour la vérité, la justice et l'amour, l'âme ne trouvant plus dans ces hautes régions l'aliment qui lui convient, se rejette sur les sens, y passe tout entière, et y suscite des besoins d'une telle énergie, que l'on peut dire d'eux ce que saint Paul a dit de la puissance et de la sagesse divines : *O altitudo!* Oh! qui pourra mesurer la hauteur, la largeur et la profondeur des désirs qui s'élèvent dans les sens de l'homme séparé de Dieu et recevant encore de son âme cette grandeur que Dieu seul pouvait remplir! Néron souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une tête pour l'abattre d'un seul coup : c'est le cri des sens exaltés par l'âme, cri sublime autant qu'immonde, où l'on reconnaît la divinité dans la fureur.

Voilà donc le terme : *Comedit*, l'homme mangea. La révolte commence par la déification de la raison, elle se termine par le règne du ventre.

Bossuet, peignant quelque part la décadence de l'empire romain, dit ces mots : « Rome rit, et meurt. » Certes, cela est grand et digne de Bossuet. Pourtant, je ne sais s'il n'eût pas mieux dit encore : Rome mange, et meurt. Car le rire n'est que l'accident des choses humaines, et n'exprime pas suffisamment peut-être le matérialisme abject où se précipite l'homme séparé de Dieu. *Comedit :* c'est le mot par lequel l'Écriture achève le récit de la première révolution morale de l'humanité, mot fastique dans sa bassesse, et qui se retrouve au fond de tout ce qui finit. Balthazar mangeait quand tomba sous l'épée de Cyrus l'empire des Chaldéens ; il tenait à la main la coupe ravie aux sacrifices du vrai Dieu, coupe sacrilége renfermant à la fois la négation et la volupté, lorsque le doigt prophétique écrivit sur la muraille, en face de lui, l'heure et la cause de sa condamnation. Ainsi finit Babylone dans un festin ; ainsi Rome passa dans un autre festin ; ainsi meurent tous les empires, la coupe à la main et le blasphème à la bouche. Ainsi, Français, périra le vôtre, si vous n'écoutez pas ces vérités qui vous parlent encore, si les murs de l'Évangile, à moitié rompus par vous, ne se relèvent pour vous donner un abri. Ni vos sciences, ni vos arts, ni le formidable développement de votre puissance matérielle, avec quoi vous vous croyez assurés de contenir les hommes, rien de tout cela ne tardera d'un quart d'heure l'avénement de votre chute appelée par votre corruption.

Cyrus, je ne sais qui sera Cyrus, mais Cyrus, un homme neuf, croyant en Dieu, portant d'une main l'épée et de l'autre la plume qui écrira le décret de rebâtir le temple, Cyrus dessèchera encore une fois les eaux de l'Euphrate, renversera les murs de Babylone, et jettera par terre d'un dernier bond la coupe et la vie de Balthazar. Tout cela sera fait dans l'heure d'une nuit, pendant que vous boirez et mangerez comme les enfants des hommes au temps du déluge, comme les enfants d'Israël quand le fils de Vespasien franchissait le mur de circonvallation. La même heure vous trouvera à la même table, le même coup de foudre dans le même vin. Des générations nouvelles, se moquant de vos doutes et de vos négations, viendront, et diront : Nous venons au nom de Dieu, qui a fait le ciel et la terre. Races détruites, restes impurs d'un matérialisme abject, ô pourris ! écoutez, entendez la voix de ceux qui vous apportent vérité, justice, croyance, certitude, avec le nom antique de Dieu; levez-vous, vivez encore, s'il est possible; partagez la victoire avec nous, s'il vous reste assez de force pour bénir dans vos vainqueurs la main de Dieu qui vous a châtiés, et qui met dans le châtiment la résurrection.

SOIXANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

DES SIGNES DE LA CHUTE DANS L'HUMANITÉ.

Monseigneur,

Messieurs,

Vous avez assisté à la chute de l'homme primitif; vous savez par quels profonds ressorts l'esprit du mal l'a conduit de la lumière aux ténèbres, de l'obéissance à la révolte, de l'innocence au crime, de l'union la plus parfaite avec Dieu, à une sacrilége séparation. Mais, Messieurs, la faute d'Adam n'a-t-elle atteint que sa personnalité, ou a-t-elle atteint la nature humaine, qui était en lui comme dans sa source, et qui par lui devait s'épandre au loin jusqu'aux dernières branches d'une indéfinie postérité? Il est clair que cette faute ne l'avait pas laissé le même qu'auparavant, qu'il en avait ressenti des effets désastreux, tels que l'obscurcissement de l'esprit, l'affaiblissement de la volonté, la prédominance du corps sur l'âme, et des sens sur la raison, conséquences lamentables qui nous sont trop révélées par l'expérience que nous avons faite en nous-mêmes de l'empire du péché. Mais ces conséquences se sont-elles arrêtées à la nature humaine telle qu'elle était circonscrite dans la personnalité d'Adam, ou bien, passant outre avec le péché lui-même, exercent-elles encore sur la substance héréditaire de l'homme une lamentable efficacité? C'est là ce qu'il s'agit de savoir, et par là nous touchons non-seulement au dogme fondamental du christianisme, mais au dogme, où tout ordre, toute morale, toute politique prennent avec leur source la règle de leur cours. Selon le parti qu'embrassent à cet égard les sages et les conducteurs des nations, tout change, tout s'en va sur une pente ou sur une autre pour ne se rencontrer plus jamais. Car il est impossible qu'avec un point de départ aussi différent sur l'état intérieur et natif du genre humain, on n'arrive pas à des conclusions pratiques d'une irrémédiable inimitié.

Nous sommes donc en présence de cette question : Adam s'est-il corrompu dans sa personne ou dans sa nature, dans sa personne intransmissible et ne pouvant appartenir qu'à lui, ou bien dans sa nature communicable, dans cette partie de lui-même qui devait parvenir jusqu'à nous pour être notre vie après avoir été la sienne? Le péché, séparation profonde et injuste de l'homme avec Dieu, s'est-il arrêté à l'homme primitif, ou, s'identifiant à la chair et au sang de l'humanité, a-t-il souillé l'espèce elle-même? Naissons-nous purs ou viciés, dans la sérénité du bien ou dans la confusion du mal? Encore une fois, c'est la question.

Il y a sur ce point un étrange partage de l'esprit humain, même au point de vue philosophique. Des sages ont été tellement frappés de l'état d'abaissement et de misère morale où la nature humaine est plongée, qu'ils n'ont pu se l'expliquer que par une dégradation primitive et universelle, suite de quelque faute qui aurait altéré le plan de la création. D'autres ont un si vif éloignement de cette pensée, qu'elle leur paraît être l'écueil du christianisme, et que rien ne peut les amener à entendre comment la faute d'un homme qui n'est plus a souillé des hommes qui n'étaient pas encore au moment où elle se commit. C'est entre ces deux courants contraires qu'il nous faut naviguer, l'un qui nous porte à pleines voiles dans les eaux du christianisme, l'autre qui nous repousse de leur sein comme d'une mer sans profondeur, où les récifs se montrent à la surface des flots. Mais, grâce à Dieu, nous avons une étoile pour nous conduire, et cette étoile ici c'est nous-mêmes, notre conscience, l'histoire de l'humanité au dedans et au dehors de nous. Pour connaître si nous naissons dans le bien ou dans le mal, si nous apportons au monde une blessure dont la cause est antérieure à notre existence, il suffit de sonder le cœur de l'homme, et c'est ce que je vous prie de faire avec moi.

Le tissu de la vie humaine se compose de deux sortes d'actions : les unes qui inspirent l'estime, le respect, l'admiration et l'amour; les autres qui engendrent l'éloignement, le mépris, et jusqu'à l'horreur. Que je vous rappelle Titus disant un soir à ses courtisans, ou plutôt à ses amis, puisque c'est le nom qu'il leur donnait : « Mes amis, j'ai perdu un jour, car aujourd'hui je n'ai fait de bien à personne! » vous vous sentirez touchés, et, franchissant les siècles par un élan subit, vous grossirez de votre voix la voix unanime du peuple romain donnant à son meilleur César le nom le plus beau qu'un homme ait jamais porté, le nom de *Délices du genre humain*. Mais que je vous rappelle cet autre César envoyant un meurtrier au-devant de sa mère sauvée d'un naufrage, et cette mère disant à l'assassin : *Frappe le ventre!* vous jetterez un cri, et vous ajouterez votre malédiction à la malédiction qui pèse sur ce monstre. Et pourtant Néron était un homme aussi bien que Titus; son parricide était la pensée et la volonté d'un homme aussi bien que l'épanchement de Titus regrettant un de ses jours où l'occasion du bien lui avait été refusée. Or, que pensez-vous qui doive être le plus fréquent parmi nous, des actes qui nous rapprochent de Titus, ou de ceux qui nous rapprochent de Néron, des actes qui nous inspirent un pieux respect, ou de ceux qui font naître l'indignation et le mépris? Il semble que ce devrait être les premiers, puisque nous sommes involontairement d'accord pour les environner d'honneur : mais, hélas ! il n'en est rien. Ce qui est commun, c'est le vice; ce qui est rare, c'est la vertu. En comparant le bien ou le mal, tels qu'ils se produisent dans notre histoire à tous, nous remarquons d'abord du côté du mal une étrange et terrible prépondérance de facilité. Le mal ne nous coûte rien; pour le commettre, il suffit de se laisser aller. C'est un navire qui n'a besoin ni de voiles, ni de rames, ni d'aucun effort, pas même de la tempête, parce qu'il a en lui-même ses vents, ses flots, sa pente et son ouragan. Le bien, au contraire, ne sort de notre âme que par un enfantement douloureux; vaisseau fragile et mal armé, il faut qu'il remonte le cours des vagues, et qu'ayant contre lui toutes les forces du ciel et de la mer, il se tienne dans sa route sans décliner jamais. La vertu, Messieurs, est si difficile, que nous l'avons appelée la vertu, c'est-à-dire la force par excellence, et qu'en toutes choses elle se montre au sommet comme le suprême effort de l'homme. Hors d'elle tout est facile, la naissance, la fortune, le talent, le succès, la gloire même, et qui possède tout ne la possède point encore. Qu'un prince vienne à monter sur le trône, il aura le jour même autour de lui, pour y choisir les instruments de son règne, des hommes de tout mérite et de tout renom; mais si Dieu lui a donné la sagesse par une de ces bénédictions qui consolent quelquefois la terre, il discernera du premier regard une place vide au milieu de ses courtisans, et, le soir venu, couvert d'un habit obscur, il ira frapper à la porte d'un homme de bien pour le supplier, au nom de Dieu et de la patrie, de lui apporter le rare secours d'une vertu désintéressée. Que nous manque-t-il, Messieurs, dans ce grand empire français? Sont-ce les hommes d'esprit, les lettres, les arts, les sciences, la fertilité du sol, la beauté des rivages et la puissance des mers? Non, le Ciel a épuisé pour nous le mystère de ses dons; nul peuple n'a reçu davantage, et nul peuple pourtant n'est moins le maître de son sort : que nous manque-t-il donc? Une seule chose, la vertu. Et, dans chaque siècle, quand on écoute de haut et en silence le bruit de l'histoire, l'âme est avertie que les passions dominent, et que la vertu n'a que des heures et quelques héros.

Il y a donc en nous certainement prépondérance du mal sur le bien par la facilité ; j'ajoute par la spontanéité. Le mal n'a pas besoin de culture ; il naît sans préparation, comme les ronces dans une terre abandonnée. Laissez l'enfant au cours naturel de ses instincts, que deviendra-t-il ? Un égoïste, un despote, un petit monstre, qui, après avoir abusé de sa faiblesse contre sa nourrice et sa mère, abusera de sa force contre ses compagnons d'âge et de plaisir, jusqu'à ce que, parvenu à la maturité du vice, il ne présente plus qu'un spectacle inférieur à celui que donne le sauvage, le spectacle de l'animalité pure, se repaissant de débauche et de cruauté. Il faut, il faut l'arrêter de bonne heure, châtier sa tyrannie, lui apprendre qu'il a des devoirs avant d'avoir des droits ; il faut courber sa tête et ployer ses genoux ; il faut qu'il s'humilie, qu'il demande pardon de ses fautes, qu'il pleure d'avoir offensé, qu'il subisse avec persévérance l'instruction de la verge et l'initiation de l'amour, et qu'abattu, relevé, froissé, taillé, caressé, il arrive au milieu des hommes, sinon doux et vraiment aimable, du moins poli comme un marbre au sortir de l'âme et des coups du sculpteur. Sans éducation point de civilisation, c'est-à-dire que l'homme est nativement barbare, et que la bonté se développe en lui par une culture profonde, dont l'art exige une sainte tendresse dans une mâle vertu. Malheur à l'empire qui ne sait plus élever ses enfants ! Malheur à l'empire qui confond l'enseignement avec l'éducation, qui croit que le bien jaillit de la science et de la littérature, quelles qu'elles soient, et qu'aligner des mots qui se pondèrent, c'est préparer l'âme de l'homme et du citoyen! L'éducation est la tradition de l'obéissance, du respect et du dévouement, à une âme impatiente du joug et pétrie d'égoïsme, tradition sublime dont rien ne répare l'absence, et dont la nécessité prouve invinciblement la prépondérance spontanée du mal sur le bien.

Nous voici déjà bien loin dans la connaissance de notre état moral, et dès maintenant nous pouvons affirmer que la nature humaine est penchée dans un sens mauvais, puisque, prise au berceau, avant toute action de l'homme, elle ne s'élève vers le bien que lentement, par des voies ardues, et à l'aide d'une éducation qui lui vient du dehors, tandis que le mal se produit en elle d'un jet facile et spontané. Mais ce n'est pas tout : il n'y a pas seulement dans la nature humaine facilité et spontanéité du mal, nous y remarquons encore l'incapacité du bien sous des rapports très-essentiels. Je nomme Dieu. Dieu étant notre créateur, notre Père, le seul être qui ne nous dût rien et à qui nous devons tout, il est juste que nous soyons avec lui dans des rapports de reconnaissance et d'amour ; il est juste même que nous l'aimions par-dessus tout, puisqu'il surpasse tout en bonté. Or, en est-il ainsi? Vous tous, Messieurs, qui n'avez d'autre règle que les principes et les sentiments de la nature, parce que vous avez rejeté ceux du christianisme, vous tous sans exception, aimez-vous Dieu? Est-il présent à votre esprit? Vous élevez-vous vers lui par des actes positifs de bienveillance, d'actions de grâces, et même de simple souvenir? Non, évidemment non ; et moi tout comme vous, lorsque je n'avais en moi que la nature humaine, je vous le confesse, je n'aimais pas Dieu, je n'y pensais même pas. J'allais à mes joies et à mes affaires de jeune homme, laissant Dieu à ses affaires et à ses joies. Tel était mon état, tel est le vôtre ; et cependant l'amour nous est si naturel, il est notre si proche parent, que rien ne nous est plus facile et plus nécessaire que d'aimer. Demain, vous vous lèverez : il y aura dans l'air une douceur, un parfum du printemps ; les arbres seront mollement émus par le pressentiment d'une belle journée ; vous ouvrirez votre fenêtre, et un amour jaillira de tous vos sens pour aller au-devant de la nature et s'y enivrer d'air, de lumière et de chaleur. Près de vous, sur la pierre extérieure, une fleur vous regardera, une fleur que vous aurez vu naître dans le froid de l'hiver, et que vous aurez exposée aux premiers rayons d'un plus doux soleil ; vous lui rendrez son regard, vous la rapprocherez de vous, et, tout inanimée qu'elle est et impropre à l'amour, vous lui ferez de vous à elle et d'elle à vous je ne sais quel commerce où le cœur ne sera pas étranger. Mais Dieu... Ah ! Dieu, moins que le vent, moins que l'air, moins que la lumière, moins que la petite fleur, vous n'y pensez pas. Qu'est-ce que Dieu? Vous vieillirez ; votre jeunesse, en s'éloignant de vous, ne vous renverra plus que des souvenirs, tristes et fragiles images de vous-mêmes ; et les obscurcissements de l'âge vous gagnant toujours, il ne vous restera bientôt que des ruines sans amitiés. En ce temps-là, par quelques jours d'automne, quand la solitude devient plus dure au vieillard à cause des mélancolies du ciel, vous descendrez pesamment dans la rue, et, regardant çà et là, vous chercherez s'il n'y a point quelque pauvre animal abandonné comme vous et qui ait besoin d'un bon maître. Si la Providence vous l'envoie, vous le recueillerez doucement dans les pans de votre habit, et, le portant à votre foyer, vous lui ferez sa place comme à votre dernier ami, le dernier qui boira dans votre tasse et à qui vous donnerez de votre pain. Et si vous êtes pauvre, souffrant à la fois de l'âge et du besoin, il se formera entre la bête et vous une amitié d'autant plus forte et plus sacrée ; vous vous retrancherez de votre vie pour entretenir la sienne : et lui, vous réchauffant de sa jeunesse et de sa reconnaissance, tiendra votre cœur vivant jusqu'à son dernier soupir, jusqu'au jour où, tout étant achevé, vos restes s'en iront accompagnés de deux seules créatures, le prêtre et le chien, le prêtre pour vous bénir encore une fois au nom de Dieu, le chien pour vous pleurer au nom de la nature. Conclusion, Messieurs : il nous est plus aisé d'aimer un chien que d'aimer Dieu : c'est-à-dire que, par une incompréhensible ingratitude, Dieu nous est plus étranger que quoi que ce soit au monde. Est-ce là ce que nous devrions être ? Est-ce là l'état où Dieu nous aurait mis par l'acte même de notre création ?

Nous ne sommes pas avec nos semblables dans de plus justes rapports. Nous devrions les aimer, puisque la bienveillance est la loi des relations entre les êtres de même nature et de même sang : or, les aimons-nous ? Aimez-vous l'homme ? Vous flattez-vous d'aimer l'homme, je ne dis pas votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs et vos amis ; ce n'est pas là l'homme, c'est vous. Mais l'homme, celui que les anciens appelaient si bien *hostis*, l'homme du dehors, l'étranger, cet homme-là, l'aimez-vous? Vous êtes riche : pensez-vous à l'homme pauvre? Vous êtes dans la joie : pensez-vous à l'homme qui souffre? Si vous y pensez, et je le crois, ce n'est point au nom de la nature, mais en vertu d'un élément supérieur que vous tenez du christianisme et qui agit encore en vous-même lorsque vous en avez répudié la source. Et combien est faible ce mouvement généreux! Combien il est loin de l'amitié! Vous croyez beaucoup faire en retranchant de vos plaisirs et de votre luxe un insensible superflu, et, cela fait, vous vous reposez dans la pensée que vous êtes humain. Vous vous dites : J'ai payé ma dette au malheur, je puis être heureux tranquillement, qu'on ne m'en parle plus. Encore est-ce là, Messieurs, l'effet d'une doctrine qui a changé le monde et y a introduit la charité. Que serait-ce si je vous parlais de l'homme antique? Croyez-vous que les Spartiates aimassent les ilotes? que les vingt mille citoyens d'Athènes aimassent les deux ou trois cent mille esclaves dont ils avaient besoin pour vivre? que les Romains aimassent les débiteurs qu'ils torturaient dans leur *Ergastulum*, et ces milliers de malheureux attachés à la glèbe de leur gloire? Voyaient-ils les uns et les autres, voyaient-ils leur prochain dans l'esclave et le vaincu? Ils y voyaient un instrument de leurs désirs, quels qu'ils fussent, une chair plus parfaite que celle de la bête fauve ou de la bête domestique, et lorsqu'ils la flétrissaient au goût de leur débauche et de leur cruauté, la pensée ne leur venait même pas qu'ils manquassent de justice ni d'honneur. Ils montaient de la tribune au Capitole avec l'assurance d'être un grand peuple, le maître du monde, l'ami des dieux, et vous les eussiez jetés dans le plus rare étonnement, si vous leur eussiez appris qu'ils n'étaient que d'illustres et sacriléges meurtriers. Tel est l'homme pour l'homme tant que la nature humaine n'est pas purifiée d'en haut par l'attouchement de la charité, et même après avoir reçu du Ciel cette miraculeuse inauguration, il y reste un affreux levain d'égoïsme qui se trahit par des préjugés et des actes inhumains. On nous a dit que nous sommes frères, nous le croyons, et, malgré cette foi, il suffit de quelque avantage de naissance ou de fortune pour nous faire illusion sur la distance qui nous sépare de l'homme de travail et d'obscurité. Une femme chrétienne s'étonne d'être de la même nature que ses gens, et la bonté qu'elle leur accorde lui paraît un chef-d'œuvre d'humilité comparable à l'abaissement du Fils de Dieu sur la croix; elle se forme une vertu de ce qui n'est qu'une vérité. D'autres s'oublient jusqu'au mépris envers leurs serviteurs, envers ceux dont il a été dit par la bouche de Dieu même : *Ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait* (1). Et enfin, après tant de siècles éclairés de l'Évangile, les races humaines, toujours séparées en peuples et en partis, se livrent des guerres dont l'éternel aliment est l'ambition de tous contre tous. *L'épée,* malgré la prédiction du prophète, *ne s'est point encore convertie en soc de charrue* (1); l'homme s'est adouci pour l'homme, il ne l'a point embrassé.

---

(1) Saint Matthieu, chap. 25, vers. 40.

Mais du moins, Messieurs, séparés que nous sommes de Dieu et de nos semblables par nos instincts natifs, voués à ce double désordre, ne trouverons-nous pas au dedans de nous-mêmes une harmonie qui nous console de n'être pas meilleurs? Hélas! sans doute la paix devrait être en nous, puisque nous sommes un, et toutefois il n'est aucun lieu du monde où elle soit plus rare et plus absente. La grande, l'immortelle guerre, la guerre sacrée, c'est en nous qu'elle a son théâtre. Notre être, malgré son unité, se divise en deux régions, l'âme et le corps, dont chacune prétend à l'empire souverain, et, chose inouïe! ce n'est pas l'âme qui est assurée de régner. L'âme qui connaît et qui nomme Dieu, l'âme élevée par sa substance et sa vie propre au-dessus de tous les éléments terrestres, l'âme sortie du ciel et dont le mouvement invincible est d'y retourner, l'âme se sent dominée par ce corps, entraînée par lui vers d'innommables passions. Même assistée de l'esprit de Dieu, elle ne surmonte qu'avec peine cette horrible tyrannie, et quand l'esprit de Dieu se retire d'elle, parce qu'elle en a méconnu le besoin, il ne lui reste contre l'ignominie de la servitude que des remords impuissants qui augmentent sa honte en lui prouvant sa liberté. Elle est libre, et pourtant esclave; elle est libre par nature, esclave par le fait; elle peut, elle doit commander, elle ne commande pas. Sa supériorité subsiste dans son abaissement, sa responsabilité dans sa faiblesse, et chacune de ses fautes, irrécusable témoin de sa dégradation, l'accuse pourtant à son propre tribunal, et la rappelle à sa grandeur. Elle souffre ainsi tout ensemble deux martyres contradictoires, le martyre de la chute qui lui vient de son corps, et le martyre de la conscience qui lui vient d'elle-même. Oh! qui de vous, Messieurs, non-seulement dans les ardeurs de la jeunesse, mais sous les glaces de l'âge, n'a ressenti douloureusement cet incroyable état de notre personnalité! Qui de vous, s'il n'est abandonné tout à fait à l'abjection des sens, n'a pleuré des larmes mystérieuses sur lui-même, et n'a levé vers le ciel des pensées incertaines et suppliantes! Aucune force d'esprit, aucune élévation de fortune ne nous défend contre les atteintes de ce mal qu'on pourrait appeler le mal caduc de l'âme. Les anciens le savaient, et ils nous l'ont dit dans une fable qui est demeurée célèbre entre toutes celles qui nous viennent de leur génie. Hercule, l'homme héroïque, avait vaincu les monstres et pacifié les empires; au comble de sa gloire, dans la maturité d'un âge qui ne lui annonçait plus que le repos d'une impérissable grandeur, il reçut des mains d'une femme une tunique précieuse qu'il se hâta de revêtir. L'infortuné! à peine eut-il sur sa chair le tissu fragile, qu'il se sentit consumé d'un feu dévorant; il y porte les mains, il veut l'arracher de ses membres généreux : c'est vainement, le fil empoisonné est plus fort que cette main qui avait abattu les tyrans. Hercule, Hercule! ne t'étonne pas; l'homme peut vaincre les monstres, il n'arrache pas de dessus sa chair la tunique de Déjanire!

---

(1) Isaïe, chap. 2, vers. 4.

Et si ces accents vous semblent trop profanes, écoutez saint Paul, le jeune homme, tombé de son cheval à Damas, et apportant au christianisme tout le feu d'une âme qui passe de la persécution à l'apostolat. Écoutez-le se plaindre des luttes déchirantes qu'une si haute prédestination n'avait pas tarie dans son sein. *En vérité, je ne comprends pas ce que je fais; car le bien que je veux, je ne le fais pas, et le mal que je hais, je l'accomplis... Je me plais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais je vois dans mes membres une autre loi qui est contraire à la loi de mon esprit et qui me captive dans mon corps sous le joug du péché. Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort* (1)? Tel était le cri de saint Paul, vieilli déjà, portant dans sa chair la mortification et les stigmates de Jésus-Christ, battu de verges pour sa foi, épuisé de ses longues pérégrinations et se hâtant au martyre qui devait consommer sa course. Cet homme, saint Paul, il ne fait pas ce qu'il veut, il fait ce qu'il ne veut pas, il frémit de la domination mal étouffée de ses sens, et, comme Hercule sur le mont Œta, il demande à la mort de le délivrer, mais à une mort divine qu'Hercule ne connaissait point. Que sera-ce donc de nous, mon Dieu? Qui nous dira ce que nous sommes? Est-ce le crime qui est notre nature? est-ce la vertu? Si c'est le crime, comment en avons-nous le remords? et si c'est la vertu, comment son règne nous est-il si douloureux?

---

(1) Epître aux Romains, chap. 7, vers. 15, 22 et suiv.

Soit donc, Messieurs, que nous considérions l'homme dans ses rapports avec Dieu, avec ses semblables et avec lui-même, nous y remarquons une incapacité native du bien, un état de l'âme injuste et faux. Tout bien nous coûte un long apprentissage; même après en avoir acquis l'habitude, nous ne l'accomplissons presque jamais qu'avec effort, et enfin il est des vertus nécessaires qui surpassent nos forces naturelles, et dont le sanctuaire nous demeure inaccessible tant que Dieu ne nous y introduit pas à l'aide d'un secours divin. Du côté du mal, au contraire, tout est pour nous possibilité, facilité, spontanéité. Double phénomène, dont l'un confirme l'autre, et d'où résulte la certitude que l'homme naît avec un libre arbitre *affaibli et incliné,* pour me servir de l'expression même du concile de Trente. Mais le libre arbitre est le centre de notre activité morale; il résume en lui l'intelligence qui délibère, l'imagination qui ébranle, le cœur qui persuade, la volonté qui commande, et son affaiblissement est ainsi l'affaiblissement de toutes nos facultés, son inclinaison, l'inclinaison mauvaise de notre nature entière.

Remarquez que je ne vous parle point des maux physiques de l'homme, de ses peines de corps et d'esprit. Cette peinture pourrait être vive, mais elle n'entraînerait pas la conséquence que l'homme soit déchu par sa faute de l'état primitif où Dieu l'avait créé. Car, bien que nous aimions à nous représenter la bonté divine comme incapable d'imposer une souffrance à qui ne l'a pas préalablement méritée, toutefois, en comparant les délices de l'éternelle vie avec les afflictions de la vie présente, on peut concevoir qu'une Providence aimable et douce ait mis la jouissance des unes au prix de l'acceptation volontaire des autres. Je laisse donc de côté cet ordre de considération, et j'admets sans réserve, ainsi que le veut la doctrine de l'Église, que *Dieu aurait pu créer l'homme tel qu'il naît aujourd'hui,* en ajoutant, comme le veut aussi la doctrine de l'Église, sauf le péché, sauf le mal moral. Or n'est-ce pas un mal moral que l'affaiblissement de notre libre arbitre pour le bien et son inclinaison dans un sens opposé? N'est-ce pas un mal moral que l'extrême difficulté du bien comparée à l'extrême facilité du mal, et surtout que l'incapacité native d'arriver à des vertus sans lesquelles nous sommes avec Dieu, nos semblables et nous-mêmes, dans de fausses relations? L'homme doit naturellement aimer Dieu et l'homme, il doit naturellement respecter son corps, et n'en pas faire l'instrument des plus homicides et des plus honteuses voluptés; or il est constant par l'observation, d'accord ici avec la foi, que notre nature actuelle, abandonnée à ses seules ressources, n'est pas capable de remplir ses saintes et strictes obligations. Elle vient donc au monde dans un état non-seulement imparfait et inférieur, mais dans un état moralement mauvais. Assurément, Dieu est libre de créer des êtres à tel degré de perfection ou d'imperfection qu'il lui plaît, mais non pas dans un état contradictoire à l'essence qu'il leur donne, aux instincts qu'il leur inspire, aux devoirs dont il leur fait le commandement. Il peut refuser le libre arbitre à une créature, s'il ne lui convient pas de l'élever à l'honneur et aux périls de l'ordre moral; mais s'il l'y appelle, s'il la soumet au fardeau de la responsabilité, il l'investira d'un libre arbitre proportionné à cette généreuse vocation, et non d'un libre arbitre *affaibli et incliné,* manquant de la puissance nécessaire pour répondre pleinement aux lois de son office.

Comment donc nous expliquer ce déplorable état dont nous sommes à la fois le sujet, la preuve et la victime? C'est là, Messieurs, cette fameuse question de l'origine du mal qui a tant occupé les sages, et qui est la première, en effet, de toute philosophie vouée à l'étude de l'homme et de ses devoirs.

Quand Alexandre, roi de Macédoine, eut pris Tyr et franchi les bouches du Nil, il alla dans les déserts consulter l'oracle de Jupiter Ammon. Sur quoi, un ancien philosophe, Maxime de Tyr, s'interpelle ainsi : « Voyons ce que ce grand homme va demander aux dieux. » Alexandre demanda quelles étaient les sources du Nil, et le sage reprend : « Il eût été digne de lui et plus heureux pour nous, qu'il demandât quelles sont les sources du mal; car il nous importe peu de quelle région descend le Nil, mais il nous importerait beaucoup de savoir d'où viennent les maux qui accablent l'humanité. » Ce que Maxime de Tyr attendait d'Alexandre et de Jupiter Ammon, tous les philosophes ont essayé de nous le dire, et il est nécessaire que nous parcourions rapidement leurs systèmes, afin d'en connaître la fragilité, et de nous préparer par cette voie négative à la doctrine du christianisme.

La première explication nous est donnée par la meilleure des philosophies, par la philosophie spiritualiste. Que nous dit-elle? Persuadée de la vocation de notre âme au bien par un Dieu souverainement sage et bon, elle ne voit dans ces étonnantes misères de notre état moral qu'une épreuve à laquelle la divine Providence a voulu nous assujettir pour nous donner lieu de mériter la récompense d'une plus parfaite vie. Il en est des peines de cet ordre comme des peines du corps; les unes et les autres ont le même but, le détachement de ce monde, l'éducation de l'âme, son progrès vers Dieu par la vertu. Si l'homme fût né dans un équilibre exact entre le bien et le mal, il eût sans doute mérité, mais il n'eût pas connu ces occasions formidables où, du milieu des tentations et des faiblesses, le cœur s'élève jusqu'à l'héroïsme, et rend plus de gloire à Dieu par un seul sacrifice qu'en mille actes d'une vulgaire et facile bonté.

Ces idées, Messieurs, sont familières à beaucoup d'entre vous, à tous ceux qui, en repoussant le christianisme, veulent néanmoins sauver dans leur esprit les fondements de l'ordre moral. Mais qu'ils sont loin d'y réussir! L'affaiblissement du libre arbitre n'est ni une épreuve, ni un moyen d'épreuve; l'épreuve, nous l'avons dit, est l'occasion offerte à une intelligence libre de se sacrifier au devoir. Si forte que soit cette intelligence, si maîtresse d'elle-même qu'on la suppose, il est toujours possible à Dieu de la mettre aux prises avec des difficultés qui éprouvent et exaltent sa vertu. Et la faiblesse de l'âme, loin de prêter à l'accroissement de ces difficultés, est au contraire une raison d'en diminuer le fardeau, de peur que la volonté ne succombe sous un péril plus grand qu'elle-même. *Dieu*, dit l'Écriture, *ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces* (1)… *Il demande peu à celui qui a reçu peu, beaucoup à celui auquel il a été donné beaucoup* (2). C'est la loi même de l'équité. De là vient, dans la providence de Dieu sur les âmes, un progrès parallèle de l'épreuve et de la vertu : à mesure que l'homme se fortifie dans sa souveraineté morale, Dieu agit plus librement à son égard, et lui ménage avec moins de scrupule les occasions de faillir ou de s'élever. Il ne demande d'abord à Abraham que le sacrifice de sa patrie; plus tard, lorsque le cœur du patriarche a grandi par l'exil, il ose lui dire : *Prends ton fils unique que tu aimes, Isaac; va dans la terre de vision, et là tu me l'offriras en holocauste, sur la montagne que je te ferai voir* (3). L'accroissement du libre arbitre entraînant l'accroissement de l'épreuve, et la diminution de l'un étant la diminution de l'autre, il est sensible que le mystère de notre état natif ne s'explique point par la raison qu'en allègue la philosophie spiritualiste. Plus Dieu avait résolu d'éprouver l'homme, plus il a dû le placer dans l'équilibre entre le bien et le mal, et même incliner la balance du côté qui assurait à ses actes la surabondance d'une pleine liberté.

---

(1) Ire Épître aux Corinthiens, ch. 10, vers. 13.

(2) Saint Luc, chap. 12, vers. 48.

(3) Genèse, chap. 22, vers. 2.

D'après la philosophie spiritualiste, l'homme vient au monde avec une nature complète, se suffisant à elle-même pour l'accomplissement de tous ses devoirs, n'ayant rien à guérir parce qu'elle n'apporte aucune blessure, rien à recevoir de Dieu parce que Dieu lui a donné selon l'étendue de ses besoins, mais faible comme tout ce qui naît, et assujettie à la loi générale des êtres, qui est un développement progressif. Or je vous ai montré que tel n'est point l'état natif de l'homme, mais qu'il y a en lui une misère morale dont la philosophie spiritualiste elle-même se demande la raison sans la découvrir, et à laquelle par conséquent elle est impuissante à porter remède, ce qui l'a rendue constamment inutile à l'amélioration de l'humanité. Bornée à la nature, la nature lui a répondu par un opiniâtre refus de concours. Et c'était justice : car comment guérir le mal avec le mal? Et s'il est exagéré de confondre la nature avec le mal, à cause du bien qui reste en elle, du moins est-elle malade; et le malade ne se suffit pas pour sa guérison : il lui faut un secours du dehors, d'autant plus énergique que le mal est plus sérieux. La philosophie spiritualiste n'a pas même songé à le chercher; elle a fait quelques sages, si on peut les appeler des sages, mais elle a laissé l'homme tel qu'il naît, et le genre humain tel que Jésus-Christ l'a trouvé. L'expérience l'a convaincue d'être aussi impuissante à guérir qu'à connaître nos maux.

Comme l'ombre suit le corps, le matérialisme suit la philosophie spiritualiste. Fils dénaturé de la sagesse humaine, il rentre au sein de sa mère pour le dévorer, et ses doctrines parricides sont la grande vengeance de Dieu contre l'orgueil de la raison. Pour lui rien n'est mystérieux dans notre conscience; car pour lui la conscience n'existe pas, il tue ce qui l'embarrasse, et fait sa lumière de la mort. Vous êtes attristés du déchirement intérieur que cause en vous la lutte du bien et du mal; vous pleurez votre faiblesse sans la comprendre, et demandez au ciel et à la terre le secret de cette douloureuse énigme; le matérialisme vous dit : Quelle étrange inquiétude est la vôtre! Le mystère qui vous tourmente, c'est vous qui le créez. Il vous plaît d'appeler certaines choses du nom de mal, certaines autres du nom de bien, et d'opposer à la nature qui vit et qui parle en vous des lois qu'elle ne connaît pas. Faut-il vous étonner que vous ne soyez pas d'accord avec vous-mêmes, et que la nature revendique contre vos inventions son impérissable liberté? Vous faites le schisme en vous, et vous vous demandez d'où il provient : il provient de votre vouloir. Sortez des chimères, et vous retrouverez la paix avec l'unité. Qu'êtes-vous? Un corps qui a des désirs conformes à ses besoins, et des voluptés conformes à ses désirs. Quand vous écoutez vos désirs, vous n'écoutez que vos besoins, et quand vous écoutez vos besoins, vous ne faites qu'obéir à la nature, qui vous récompense par des voluptés. Qu'y a-t-il de plus simple, de plus juste et de plus invincible? Est-ce que la nature vous dit d'être chastes? et si elle ne vous le dit pas, qui a le droit de vous le dire? Dieu peut-être; mais Dieu, puisque vous y croyez, est-il autre chose que l'auteur de la nature, et dès lors la voix de la nature est-elle autre chose que la sienne propre? L'idée de Dieu ne sert qu'à diviniser votre corps, et par conséquent à diviniser vos besoins, vos désirs et vos voluptés. Le reste est un songe.

Je ne m'abaisserai pas, Messieurs, à réfuter cette explication de notre état moral; l'humanité, toute corrompue qu'elle est, l'a constamment méprisée. L'humanité fait le mal, mais elle croit au bien; elle le veut, elle l'estime, elle le commande, elle dédaigne quiconque le lui refuse. Rome, jusque dans ses orgies, respectait le feu de Vesta; elle entendait qu'il y eût des vierges pour le garder, et, toute souillée des vices de sa décadence, elle abaissait encore les faisceaux de ses licteurs devant l'immémorial vestige de la chasteté. L'âme humaine est comme Rome. Déchue de sa sainteté première, elle s'en rappelle l'auguste tradition, elle en porte l'orgueil jusque dans l'opprobre de ses adultères, et si, pour tranquilliser ses remords, on la veut flatter de n'être qu'un peu de boue, elle se relève de soi-même, et confond par un regard cette insolente justification. Elle aime mieux souffrir et craindre que d'oublier sa gloire. C'est là, Messieurs, le sentiment qui survit à toutes nos misères, et qui sauve le monde des mains sacriléges du matérialisme dogmatique. Nous nous laissons entraîner à nos penchants, mais nous sentons qu'il nous reste un sanctuaire où la vertu nous possède encore, et nous ne voulons pas que le vice en renverse l'autel, tout abandonné qu'il est. Si quelques-uns portent jusque-là l'impiété de leurs sens, le plus grand nombre ne consent pas à leur fureur, et une garde incorruptible veille autour des débris qui conservent à l'homme l'idée et l'espérance du bien. Si notre vie n'a pas été pure, la mort nous reste pour la réparer; si la mort ne suffit pas, notre âme entrevoit de loin, par delà le tombeau, l'air sans tache de l'immortalité, où peut-être pourra-t-elle, en se plongeant, trouver l'honneur et la paix qui lui manquèrent ici-bas. Ainsi jetons-nous l'ancre des saintes pensées sur tous les rivages, et, encore que le matérialisme nous arrache d'un point ou d'un autre, il nous retrouve debout quelque part, nommant l'avenir, la justice et la vérité.

Entre les deux doctrines que vous venez d'entendre, l'une qui nie le mal pour en expliquer la présence dans la nature humaine, l'autre qui diminue cette présence pour en rendre raison, s'est placé dès longtemps un troisième et singulier système, dont la fortune a été aussi étonnante que la chute en est aujourd'hui profonde. Je veux dire le manichéisme. Le manichéisme reconnaissait la différence du bien et du mal; il avouait que le mal tient une grande place dans l'humanité, et que Dieu ne peut être l'auteur d'une si fausse situation. Mais ne connaissant pas la véritable cause de ce désordre, il cherchait à l'expliquer par une pensée tout à fait étrange, qui était l'existence coéternelle de deux pouvoirs également souverains, l'un pour le bien, l'autre pour le mal. Cette doctrine parfaitement absurde, puisqu'elle supposait deux infinis contradictoires, eut au fond de l'Orient un succès qui parvint jusqu'aux plages européennes et menaça la sécurité de l'Évangile, tant l'esprit humain sent la profondeur de ses maux et a besoin d'en connaître la source! La métaphysique manichéenne ne supportait pas l'examen, mais elle donnait au cœur une sensible satisfaction; elle confessait une vérité, qui est la surabondance du mal dans le monde, justifiait Dieu, et ne condamnait pas l'homme. C'était beaucoup. Si ses sectateurs eussent tiré de leurs principes une épuration morale, il est probable que leur succès eût été plus grand encore. Mais de même que le spiritualisme et le matérialisme concluent à l'immoralité, le premier par impuissacce, le second par une intention directe, le manichéisme n'a pu échapper à cet inévitable résultat de toute doctrine qui ne sait pas le vrai fond de la nature humaine, et qui par conséquent ne peut la guérir et la purifier. L'horreur métaphysique que les manichéens avaient de la chair, comme le siége principal de notre corruption, ne les a pas empêchés d'en être les victimes, et de devenir à toutes les générations un exemple illustre de l'influence des faux dogmes sur les mœurs. Je ne vous en dirai pas davantage sur cette doctrine, la mort l'a jugée.

Au dernier siècle parut un homme qui avait respiré en naissant cette belle lumière dont les ondes se mêlent aux flots du lac de Genève, et qui a créé tant d'ingénieux esprits, saint François de Sales, le comte de Maistre, et entre eux deux, quoique bien différent, celui-là même dont je parle. Enfant de ces riches bords, il ne trouva pas dans son siècle et ne garda pas dans son âme la pureté de leurs eaux. On le vit de bonne heure s'en éloigner, pauvre, errant, incertain de son cœur autant que de son sort, lorsque enfin un jour le génie et la gloire s'éveillèrent en lui d'un même coup. L'artisan fut poëte, le vagabond un sage, et cette lyre tardivement inspirée ne cessa de charmer son temps que pour laisser au nôtre des accents dont il a peine encore à se défendre. Mais tout n'avait pas grandi du même élan dans une aussi rapide fortune ; la vertu n'y avait suivi que de loin le talent et la renommée. Pourtant, malgré de survivantes passions, cet homme ne put descendre dans le mal aussi bas que l'eût souhaité son siècle, et que l'eussent fait craindre les égarements de sa pensée. Il lui resta de sa jeunesse, de ses montagnes et de ses premiers malheurs, je ne sais quoi de sincère et d'incapable qui lui permit toujours de se pleurer. Se jugeant donc et se sachant corrompu, il en cherchait la cause, et se disait à lui-même : « Jean-Jacques, ne sens-tu pas que tu étais né bon? Qui t'a rendu mauvais? Qui a détourné les sources d'où coulaient en toi naturellement la simplicité et la bonté? N'est-ce pas ton siècle? N'est-ce pas la société où tu as vécu? Si, perdu dès ton enfance dans les solitudes, tu n'eusses rencontré que la nature, les champs, les bois, le ciel et sa douce lumière, est-ce que ton âme n'eût pas fleuri sans honte et sans gloire comme l'herbe des vallées? Est-ce qu'elle eût connu l'ingratitude qui naît de l'insolence des protecteurs, l'envie qui s'engendre de l'orgueil d'autrui, l'ambition qu'appelle le spectacle de la diversité des rangs, la débauche qui est fille de l'amour trompé, la dissimulation qui est une défense contre la duplicité des habiles, et tant d'autres passions dont le monde t'a révélé le mystère en le justifiant? Oh! que n'eusses-tu jamais du moins quitté tes montagnes et ton lac! Les grandes villes, en te donnant la gloire, ne t'auraient point donné leurs vices, et, mort ignoré de tous, tu eusses emporté sous ta simple tombe de meilleurs souvenirs! » Ainsi se parlait à lui-même celui des faux sages qui a mérité le plus de compassion, et cette rêverie mélancolique se traduisant enfin dans un système régulier, il posa cet étonnant axiome : « L'homme naît bon, mais c'est la société qui le déprave. »

Le règne de Louis XV entendit cette parole, qui n'avait jamais été dite; elle tomba comme un jugement sur la société la plus corrompue qui eût été depuis la chute du paganisme, société mûre pour sa ruine et heureuse d'applaudir l'éloquence qui la préparait. Il ne fut plus question parmi ces efféminés que des délices et de l'innocence de l'état sauvage; on enviait, semblait-il, le bonheur de vivre au fond des forêts, loin des traces effacées de toute civilisation. La société n'était plus définie qu'un état contre nature; on en cherchait péniblement les origines, et des académies se trouvaient pour autoriser ces recherches en les couronnant. Que s'était-il passé de nouveau sous le soleil? Rien, Messieurs, rien : c'était l'éternelle question du mal reprise sous une autre face, mais toujours avec l'intention d'excuser l'homme et de justifier Dieu. Le naturalisme de Jean-Jacques Rousseau, si extravagant qu'il fût, puisqu'il niait un fait aussi éclatant que le jour, savoir la sociabilité humaine, ce naturalisme était le fruit des mêmes besoins qui avaient enfanté les systèmes des âges antérieurs. Il satisfaisait le remords en rejetant la faute sur une cause qui n'était plus le cœur du coupable, et il honorait la philosophie en écartant aussi de Dieu la responsabilité. Hélas! des fleuves de sang ont passé sur tout cela, sur la doctrine, sur le poëte, sur la génération qui battait des mains à l'un et à l'autre, et aujourd'hui désabusés par l'expérience, quoique non pas convertis à la vérité, nous comprenons à peine l'enthousiasme qui accueillit les fables de l'Émile. On nous parle de changer la société de fond en comble, on ne nous parle plus d'apostasier la civilisation; et ceux qui ne croient pas encore au christianisme le croient du moins plus moral que Jean-Jacques, que Manès, qu'Épicure, et même que Platon.

La moralité des conséquences, dans cette fameuse question de l'origine du mal, a jugé la vérité des principes. Aucun système, en dehors du christianisme, n'a pu fonder une puissance qui perfectionnât l'homme et la société. Tous ont cherché leur point d'appui dans la nature; le christianisme seul a dit: Il faut guérir la nature, et seul, en disant cela, il a donné à l'âme le secret d'une force qui ne lui avait jamais été entièrement refusée, mais dont elle ne savait pas ou ne voulait pas se servir. Il résulte de cette double expérience, l'une qui a prouvé l'inefficacité de la philosophie humaine appliquée à la science et à la destruction du mal, l'autre qui a prouvé la puissance du christianisme appliquée à ce même travail de moralisation, qu'en effet la nature humaine est malade, et qu'il y a en dehors d'elle un baume destiné par Dieu à guérir sa blessure. Ce baume divin, antérieur au mal et que le mal n'a pas consumé, est le principe unique de la perfectibilité individuelle et sociale du genre humain; sans lui, l'homme ne parvient qu'à une vertu imparfaite, telle qu'on l'a remarquée dans les héros et les sages du paganisme, et les peuples, s'ils s'élèvent à une civilisation éclalante, n'y puisent qu'un moyen d'opprimer plus d'âmes sous l'injustice de leurs armes et de leur législation. L'homme est malade, il faut le guérir, on peut le guérir, le christianisme l'a guéri en partie : voilà, Messieurs, des vérités de fait qui nous acheminent aux deux dernières questions, l'une qui est de savoir comment la chute de l'homme primitif s'est transmise à l'humanité ; la seconde, comment l'humanité s'est relevée de cet état d'injustice et d'abaissement.

SOIXANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

DE LA TRANSMISSION DE LA CHUTE A L'HUMANITÉ.

Monseigneur,

Messieurs,

La transmission héréditaire de la chute primitive, sous le nom de péché originel, est le fondement de la morale chrétienne; c'est sur cette base que le christianisme a édifié la régénération du genre humain, et, à la différence de tous les systèmes philosophiques qui sont demeurés de pures spéculations, il a seul réussi dans cette œuvre à la fois religieuse et sociale. Un si étonnant succès ne paraît pas compatible avec une erreur dogmatique, telle que le serait la transmission de la chute d'Adam à sa postérité, si elle n'avait rien de réel et de certain. Nous pourrions donc nous borner à ces deux mots, qui résument notre dernière Conférence : la nature humaine est penchée vers le mal, et le christianisme la relève. Mais si nous nous arrêtions là, il resterait dans votre esprit des nuages dangereux sur la vraie notion du péché originel, en tant qu'il passe héréditairement à la suite indéfinie des générations. Vous n'entendriez ni la mesure ni la possibilité de ce triste héritage; il faut vous faire connaître l'une et l'autre avec précision et clarté. A cet effet, je traiterai aujourd'hui de la transmission matérielle, puis de la transmission morale de la chute primitive, entendant par la première le phénomène purement physiologique d'une corruption héréditaire, par la seconde le mystère de responsabililé qui en est la conséquence aux yeux de la justice divine.

Écartons d'abord, Messieurs, les idées puériles que l'ignorance se forme au sujet du péché originel. On se persuade que, d'après l'enseignement de l'Église, tout homme qui vient au monde a commis personnellement la faute dont le père du genre humain s'est rendu coupable : c'est là tout ensemble une démence et une hérésie. Pour que nous eussions commis en personne, par voie de perpétration ou de complicité, la faute adamique, il faudrait, de deux choses l'une, ou que la personne d'Adam eût été la nôtre, ou que l'acte même de sa rébellion nous eût été transmis. L'une et l'autre de ces suppositions sont absurdes. D'une part, la personnalité est incommunicable, nul n'étant soi que soi-même; et, d'une autre part, les actes sont instransmissibles, parce qu'ils sont d'une nature essentiellement passagère, semblables au vol de l'oiseau qui fend l'espace, et n'y laisse aucun vestige. C'est pourquoi la doctrine catholique a toujours distingué nettement le péché originel du péché personnel, leur donnant des noms divers pour que la force du langage imprimât dans les esprits la diversité de leur essence. Le péché personnel est celui dont l'homme vivant et ayant conscience de lui-même et de

Dieu a volontairement posé l'acte; le péché originel est le *péché d'Adam, transmis à tous par la propagation de la vie. — Peccatum Adæ propagatione transfusum omnibus:* ce sont les expressions du Concile de Trente. Remarquez-en la propriété. Le Concile définit le péché originel en l'appelant le *péché d'Adam;* il ne l'attribue pas à aucun de nous par voie de perpétration ou de complicité, mais par voie de *propagation;* or, si nous en eussions posé l'acte, si nous en étions les auteurs ou les complices, tous ces termes manqueraient d'exactitude.

Faites une autre remarque. Vous avez vu baptiser des hommes adultes, et vous savez que le baptême, dans la doctrine catholique, a pour but et pour effet de purifier l'âme du péché originel. Or le prêtre, en versant l'eau sainte sur le front du coupable héréditaire, lui a-t-il jamais demandé s'il se repentait de cette faute? Non : à tout autre pécheur cette question est posée, elle ne l'est pas à celui-ci. Pourquoi donc, s'il en était l'auteur ou le complice, s'il en avait produit l'acte, si cet acte lui était personnel?

Ce n'est pas tout. Le crime mérite châtiment, et dans la doctrine de l'Église il mérite un châtiment éternel, si l'homme ne l'a point réparé avant d'être appelé devant Dieu par la mort. *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.—Allez, maudits, au feu éternel* (1): voilà quelle est dans l'Évangile la formule suprême de la condamnation. Par elle, le pécheur opiniâtre est à jamais séparé de la présence de Dieu, qui est le premier et le dernier besoin de sa nature; et le supplice qui résulte pour lui de cette irrémédiable privation est consommé dans son corps par une souffrance intérieure, mais terrible cependant. Or, tel n'est point le sort que la doctrine catholique assigne aux âmes qui meurent chargées de la seule faute originelle. Saint Augustin, le plus dur des docteurs en cette matière, dit expressément que la peine du péché de naissance est la moindre de toutes les peines, *levissimam omnium pœnam*. Et saint Thomas d'Aquin, outre-passant cette pensée déjà si bénigne, enseigne que les enfants morts sans baptême avant toute autre culpabilité que celle qu'ils ont héritée d'Adam, ne souffrent ni la peine intelligible attachée à la privation de Dieu, ni la peine sensible qui est dans les damnés la compagnie inséparable de celle là. Ils sont loin de Dieu sans doute, puisqu'ils n'ont pas reçu la semence de l'infini par le don de la grâce; mais précisément parce qu'ils ne l'ont pas reçue, ils ne souffrent pas de la privation qui en est la conséquence; ils vivent dans la sphère des choses finies, image imparfaite de la bonté de Dieu, mais image qui leur suffit, parce qu'ils ne se sentent point appelés plus haut. Leur corps, sans être transfiguré, n'est pas non plus soumis à la douleur; ils y habitent en paix, sous un vêtement qui n'est point celui de la gloire divine, mais qui n'est pas davantage celui d'une ignominie contractée par des actes personnels de dépravation. Ce sont des êtres déchus plutôt que tourmentés, et, pour me servir d'une admirable expression de sainte Brigitte, *ils sont plus près de la miséricorde de Dieu que de sa justice.*

---

(1) Saint Matthieu, chap. 25, vers. 51.

Encore, Messieurs, n'est-ce pas là tout ce que la théologie catholique permet à ses docteurs au sujet de ces âmes, que Virgile lui-même, dans un vers fameux, avait rencontrées au seuil infranchissable de l'éternelle félicité. Il en est qui ont affirmé que les enfants morts sans baptême parviennent à la perfection de la béatitude que la nature peut donner. Le cardinal Cajétan et le cardinal Sfondrate ont été de cet avis, aussi bien que le fameux Jérôme Savonarole dans son traité *De la Vérité de la foi.*

Que conclure de là, sinon que le péché originel diffère autant du péché personnel que la peine de l'un diffère de la peine de l'autre? C'est la peine qui est la mesure du péché, et là où elle est incomparablement moindre, pour ne pas dire tout à fait diverse, le péché aussi est à la fois et moindre et divers. Donc nous n'avons point commis l'acte d'Adam, il ne nous a pas été transmis, il ne nous est imputable ni par voie de perpétration ni par voie de complicité.

Ce pas fait, Messieurs, nous avons écarté l'absurde, mais nous n'avons pas pénétré dans l'intérieur du mystère pour nous en rendre raison.

Les actes étant intransmissibles de leur nature, si le péché n'était qu'un acte, il mourrait avec lui-même, et il n'en resterait rien que le souvenir dans la mémoire du coupable et dans la mémoire de Dieu. Mais il n'en est pas ainsi. Tout acte, bon ou mauvais, produit dans l'homme qui en a été l'auteur, pour ne parler que de l'homme, un état permanent qui affecte son âme et son corps, qui subsiste jusqu'à ce qu'il ait été détruit par une action contraire, et qui, à cause de la transmission substantielle de l'homme à sa postérité, est susceptible aussi de se communiquer avec la vie.

Je dis d'abord que le péché produit un état, c'est-à-dire une manière d'être permanente. En effet, l'homme, aussi bien que toute créature, est substance et action, rien que cela. L'action sort de la substance, dont elle est l'efficacité, pour produire un effet au dehors; mais elle ne peut en sortir qu'en agissant sur elle, comme un volcan ne fait son éruption qu'en étant la première victime de sa soudaineté. L'acte est la substance qui se meut, et la substance ne se meut pas sans subir son propre mouvement, sans en garder la trace et comme la cicatrice. Le mouvement se répète-t-il, la trace devient plus profonde, le retour de l'acte plus facile, et si l'acte est mauvais, c'est-à-dire contraire aux lois de l'être qui l'a commis, la substance est nécessairement atteinte d'une plus ou moins grave altération. Faire mal, c'est se faire du mal à soi-même, et il est impossible de se faire du mal à soi-même sans blesser le fonds d'être qui porte avec nos actes toute notre personnalité.

L'âme est la première qui ressent l'effet substantiel de nos mauvaises actions. Simple et indivisible dans son essence, elle a des facultés altérables, l'intelligence, la mémoire, la volonté, la sensibilité; le mal y édifie des ruines d'autant plus subsistantes que la nature où il opère est moins prompte au changement. Sous ses coups redoublés, l'intelligence perd sa pénétration, la mémoire sa vigueur, la volonté sa rectitude, la sensibilité son entraînement. Mais, tout intime qu'est cette décadence, elle n'est encore que la superficie du sépulcre que creuse en nous le péché. Avant son apparition dans notre âme, notre âme était unie à Dieu; le péché la sépare de cet hôte jaloux, qui, en se retirant, la laisse pauvre et vide, tel que serait l'Océan si les eaux se tarissaient dans ses profondeurs. Sans doute l'âme demeure raisonnable, mais elle cesse d'être divine; elle n'a plus avec Dieu qu'un rapport indirect, qui la livre aux seules forces d'une nature finie et détournée de sa vocation. Aucune ruine ne saurait être comparée à celle-là. En tout ce qui périt ou s'altère, la perte ou le changement n'est que de peu; la mort n'est qu'une décomposition d'éléments bornés qui se retrouvent sous d'autres formes, et se rajeunissent au sein même de la destruction. Ici la ruine est infinie, et rien ne sort d'elle qu'un anéantissement de plus en plus profond, à moins que Dieu ne retourne à cette âme perdue, et ne lui rende avec sa présence le germe efficace de l'éternité. C'est pourquoi la théologie catholique appelle le péché *la mort de l'âme*, expression sublime qui peint admirablement l'état de cette substance immortelle de sa nature, et qui cependant, par la retraite de Dieu, tombe tellement au-dessous de ses besoins, de ses droits, de ses vertus et de sa destinée, que sa vie même devient une mort, et la persévérance de cette vie une mort éternelle.

Ainsi, tout rapide qu'est le péché, ombre fugitive et déjà oubliée, il a fait à l'âme une blessure qui ne passe pas avec lui. L'acte n'est plus, l'état qui en est la suite persévère, état d'injustice et de privation, d'injustice à l'égard de Dieu relégué loin d'une créature qu'il avait faite par amour, de privation pour l'âme séparée de Celui qui est le principe unique de sa perfection et de sa félicité.

Mais l'homme n'est pas seulement un être spirituel; il renferme dans sa personnalité un corps qui ne lui est pas plus étranger que son âme. Que devient le corps sous l'action du péché? Y reste-t-il insensible? N'en reçoit-il aucun contre-coup qui en altère substantiellement les organes, et qui le rende à la fois complice et victime permanente des désordres de la volonté? Ici, Messieurs, la science humaine répond pour nous. Elle nous apprend que l'esprit et le corps vivent d'une communion perpétuelle, et se renvoient réciproquement l'effet de leurs actes, ou plutôt qu'ils les produisent ensemble par un concours où l'initiative et la principale puissance appartiennent tantôt à l'un, tantôt à l'autre des deux acteurs. Dans le mystère du péché, quelquefois les sens présentent à l'âme un objet qui ne la toucherait point sans eux, et l'unissant à leur convoitise, ils la souillent d'imaginations et de désirs auxquels son essence est étrangère, et succombe pourtant. D'autres fois c'est l'âme qui éveille dans son sein des passions intelligibles, telles que l'orgueil, et qui ensuite appelle les sens au partage des voluptés qu'ils ne connaissent point. Dans l'un et l'autre cas, le corps conserve la trace de l'ébranlement qu'a subi la personnalité tout entière de l'homme; la chair, au plus profond de ses replis, reçoit du péché des stigmates invisibles qui se traduisent ensuite dans les traits du visage et y composent cette physionomie honteuse, accusatrice incorruptible et publique des secrets de la conscience. En ces derniers temps, vous ne l'ignorez pas, Messieurs, la spéculation scientifique ne s'est pas contentée de démontrer les rapports généraux *du physique avec le moral*, pour me servir de ses propres expressions; elle a voulu pénétrer plus avant, et surprendre la nature au siége même où s'opère la suprême rencontre de l'âme avec le corps. Comme le cerveau est le sommet incontestable de notre organisation extérieure, et que de lui partent tous les fils moteurs de notre activité, en même temps qu'y reviennent toutes les impressions rapportées du dehors par les sens, ils s'est trouvé des esprits qui ont exploré l'enveloppe où repose cet organe souverain, et ont cru y reconnaître, à des signes infaillibles, l'action du bien et du mal. On peut abuser de cette découverte, si c'en est une, et la tourner au profit du matérialisme et du fatalisme; mais il est aisé de la ramener à des termes chrétiens, et loin que la théologie ait lieu de la repousser, elle a toujours cru d'une manière générale, à ce résultat de l'influence réciproque de l'âme et du corps. Soit que les sillons creusés dans la chair par le péché aboutissent finalement au cerveau et y laissent leur active empreinte, soit que leurs vestiges se déposent ailleurs ou partout, le fait est en lui-même inévitable et certain. L'homme est un, et tous ses actes, émanés ensemble de sa double nature, ébranlent substantiellement l'une et l'autre du même coup. Qui pourrait le nier, après avoir comparé la physionomie de l'homme de bien et de l'homme de péché? Quel observateur, même superficiel, ne devine au moins les grands coupables et les grands saints? D'ingénieux esprits, aidés de l'histoire, ont décomposé les traits dont le mélange forme les innombrables variétés de la figure humaine, et ils ont rendu sensibles à l'œil le plus vulgaire, dans des lignes saisissantes, toutes les nuances du crime et de la vertu.

Vous croyez que c'est peu de chose, le péché! Un désir et un instant, dites-vous, qu'est-ce que cela! Ah! qu'est-ce que cela? Le désir passe, l'instant s'évanouit, mais l'abîme est fait, *le péché habite en vous* (1), selon la terrible expression de saint Paul; il tient Dieu loin de votre âme, il corrompt vos facultés intelligibles, il donne à votre chair sa forme, il est plus que votre hôte, il est votre dominateur, selon cette autre parole de Jésus-Christ lui-même: *Quiconque accomplit le péché est l'esclave du péché* (2). Vous ne vous possédez plus, vous êtes possédés par un autre, et cet autre, c'est une faim contraire à votre raison, une faim d'animal qui vous pousse hors de vous, à la bauge, et à la fange. Aussi toute l'antiquité, d'accord en cela avec le christianisme, disait qu'il n'y avait ici-bas qu'un homme libre, savoir l'homme de bien. L'homme de bien lui seul n'a point de maître, parce qu'il n'obéit qu'à la justice et à la vérité.

Je ne veux pas dire, Messieurs, que le péché ravit à l'homme l'usage du libre arbitre, et le réduit à un état de servitude complet; non, vous l'avez vu dans la Conférence qui a précédé celle-ci, le libre arbitre n'est pas détruit dans l'homme pécheur, il n'est qu'*affaibli et incliné;* mais cet affaiblissement et cette inclinaison suffisent pour lui ôter la pleine jouissance de son âme et la sainte indépendance d'un enfant de Dieu. Affranchi de Dieu, il sert quelque chose qui n'est pas même son corps, mais un instinct dépravé issu de la corruption réciproque des sens par l'esprit et de l'esprit par les sens, et qui demeure en lui souvent plus fort que lui, jusqu'à ce que Dieu fasse descendre au fond de cet abîme un rayon de sa lumière et un coup de sa vertu.

---

(1) Épître aux Romains, chap. 7, vers. 17.
(2) Saint Jean, chap. 8, vers. 34.

Soit donc que nous considérions l'homme dans sa partie supérieure et pensante, soit que nous le considérions dans sa partie inférieure et organique, ou même dans l'unité complexe de son indivisible personnalité, en haut, en bas, et au centre, nous y trouvons le péché sous un mode permanent, attaché à ses os, rongeant sa substance et flétrissant sa vie. Cela posé, un tel état, qui est l'état de péché, est-il héréditairement transmissible? C'est demander si la nature humaine est transmissible avec les privations et les altérations qui l'affectent substantiellement. Or, qui pourrait le mettre en doute ? L'homme n'est pas un être sans aïeux et sans postérité ; il vient de plus loin que ses propres années, et se survit à lui-même dans de longues générations. A la différence de l'esprit pur, qui n'a que Dieu avant et après lui, l'homme doit au corps dont il est revêtu l'inappréciable privilége de se perpétuer dans une race illimitée par la transmission de son sang, de sa forme et de sa vie. Il transmet son sang personnel, celui qu'il a roulé dans ses veines en lui communiquant l'ardeur de son âme, et non pas un sang vague et indéterminé, qui ne serait pas plus le sien que celui d'un autre, et qui, appartenant à tous, serait incapable de lui donner un fils, son propre ouvrage et sa vraie continuation. Si, à ne considérer que la matière brute, le sang est uniforme, ce que j'ignore, et ce dont je ne me soucie pas, il s'en faut bien qu'il en soit ainsi moralement. Tout homme, par le sentiment habituel qui l'anime, souille ou purifie le flot qui coule en lui, et en fait une liqueur vile ou généreuse, capable d'une race puissante ou méprisable. Le sang, modifié par l'âme, modifie à son tour la forme organique du corps, et l'homme, en vertu de sa faculté propagatrice, communique à sa postérité cette forme intérieure d'où jaillit la physionomie, et d'où sort la facilité du vice ou de la vertu. C'est cette forme qui constitue proprement la race, et qui donne à chaque famille et à chaque peuple ses goûts, son caractère, son histoire et son identité. Le fils est l'image du père par cette communication de la forme, et les enfants d'un même père, dans toute la suite des siècles, se renvoient cette image primitivement unique qui fait leur patrimoine et leur parenté. Patrimoine impuissant toutefois, parenté stérile, si la vie ne pénétrait ces éléments profonds, la vie même du père qui se poursuit au dehors de son sein, et qui lui rend dans d'autres entrailles le battement de son propre cœur. Entendez, Messieurs, entendez ces mystères : ce sont ceux qui font l'humanité. Sans eux, l'homme existerait peut-être, mais non pas l'humanité. L'humanité est un tronc unique qui a fleuri dans la main de Dieu, son premier père, qui a poussé des rameaux sous toute l'étendue du ciel, mais des rameaux qui ne perdent jamais le sang, et la forme, et la vie de la souche patriarcale, où tous, morts et vivants, anciens et nouveaux, puisent leur ressemblance et leur unité.

Est-ce là tout? L'âme n'a-t-elle rien à faire dans la perpétuité du genre humain? Tout ce mystère est-il un mystère de fange organisée coulant dans un moule qui ne change et ne s'use pas? Oh! non, croyez-en vos pressentiments, l'âme n'est pas étrangère ici; car l'âme est la grande chose de l'homme, et sans doute elle entre pour une part dans la constitution de l'humanité. Mais quoi! l'âme n'est-elle pas une substance simple, indivisible, et par conséquent intransmissible? Oui, j'en conviens, et cependant le fils ne pourrait être étranger au père par son âme sans perdre sa ressemblance avec lui et sans donner à la paternité un caractère purement extérieur et animal. Le père n'est père que parce qu'il engendre une personne humaine, composée de corps et d'âme, et qui le continue par une ressemblance prise des deux côtés de cette double nature. C'est pourquoi, dans l'œuvre de la perpétuité, l'homme ne transmet pas seulement sa substance matérielle, il a reçu de Dieu un pouvoir plus haut : être créé et incapable de créer à son tour, il pénètre par son vouloir jusqu'à la toute-puissance créatrice, et en vertu de la loi qui a fait de la paternité une partie de son essence, il somme Dieu, plutôt qu'il ne le sollicite, de produire une âme et de l'unir au corps qui doit perpétuer son sang, sa forme, sa vie, et lui donner, avec le concours de l'âme, le glorieux et doux nom de père. Dieu obéit; un souffle descend sur le limon obscur qui est déjà l'homme et qui ne l'est pas encore, qui l'est par la disposition de ses éléments, qui ne l'est pas encore parce qu'il y manque un esprit capable de connaître et d'aimer. Ce souffle est celui-là même qui anima le premier homme; il reconnaît cette vieille terre préparée autrefois de la main de Dieu, il y verse avec amour et respect une âme qui n'était pas tout à l'heure, une âme née de la volonté de Dieu, pure, sans tache, vierge, ne portant en elle qu'une image, qui est celle de Dieu. Mais tandis qu'autrefois le limon primordial était pur lui-même et sans aucun droit ni pouvoir de paternité, ici l'âme rencontre deux forces auxquelles il lui faut se plier, la force organique et assimilatrice du père et la force corruptrice du péché. Elle entre dans le moule paternel, affaibli et vicié par l'absence de la grâce divine, par l'altération du sang, par la dégénération de la forme, par la pauvreté de la vie, et là, victime involontaire et qui ne se connaît pas encore, elle reçoit l'image de l'homme déchu et en continue la tradition.

On a demandé souvent pourquoi Dieu envoyait une âme pure dans un corps souillé par le péché. Pourquoi, Messieurs? vous venez de le voir. Ce n'est pas Dieu qui envoie les âmes, c'est vous qui les évoquez. C'est vous, hommes doués d'une vie transmissible, investis du droit auguste de la paternité, c'est vous qui, sur l'ordre de votre chair, appelez les esprits à vous et les forcez de recevoir avec votre image la honte et la gloire d'être votre postérité. Si cette puissance vous eût été retirée, c'eût été l'arrêt de mort du genre humain. Dieu, qui voulait sauver l'humanité, vous a laissé la vie dans sa plénitude; il a maintenu la loi de la transmission héréditaire, sans laquelle demeurés au néant vous n'interpelleriez pas sa justice et sa sagesse, et, accomplissant de sa part tout ce qu'il avait promis, il permet à votre misère de souiller les âmes qu'il crée pour vous, et à votre ingratitude de le blasphémer pour le mal dont vous êtes les auteurs.

Si je ne me trompe, Messieurs, j'ai prouvé deux choses: la première, que le péché produit dans l'homme un état permanent de désordre, qui affecte son âme et son corps substantiellement; la seconde, que cet état de désordre est héréditairement transmissible d'une manière physiologique, c'est-à-dire comme une maladie, en vertu des lois générales qui régissent l'âme et le corps dans l'œuvre de la paternité. C'est beaucoup déjà, et pourtant ce n'est pas tout; car cette maladie du péché, elle est imputée à la victime qui la reçoit sans le vouloir, qui la subit comme une condition nécessaire de sa naissance, sans qu'il ait dépendu d'elle d'y donner ou d'y refuser son consentement. Comment cela peut-il être? Comment, aux yeux de la souveraine justice, l'homme déchu est-il autre chose qu'un être malheureux? Il a perdu Dieu par le crime de son premier père, on le conçoit; Dieu, qui s'était donné gratuitement, a pu se retirer gratuitement de la race d'un coupable et l'abandonner aux effets persévérants d'une corruption qui ne venait pas de lui. Mais appeler cette race elle-même coupable, lui imputer sa misère à crime et sa perte à châtiment, voilà qui confond notre cœur tel que Dieu lui-même l'a fait. Il est vrai, vous nous l'avez dit, le péché originel n'est pas puni dans la postérité d'Adam comme une faute personnelle, il s'en faut bien, mais enfin il est puni. Pourquoi? à quel titre? C'est une simple privation, nous avez-vous dit encore, et même une privation qui n'entraîne aucune douleur de l'âme, parce que l'âme, n'ayant pas reçu la semence du bien éternel, est incapable de connaître et de ressentir ce qu'elle a perdu. Oui, mais cependant c'est une peine, et c'est à cause d'une faute que Dieu tient éloignés de lui des enfants qu'il avait faits pour lui. Comment cette faute retombe-t-elle, si peu que ce soit, sur toute l'humanité?

Messieurs, je ne puis vous répondre que par un seul mot, mot célèbre, sans lequel il est impossible d'entendre l'histoire de l'homme et sa propre justice, mot qui est de toutes les langues, et que voici : solidarité. Que veut-il dire? Il veut dire nécessairement quelque chose, et quelque chose de vrai, sans quoi il n'existerait pas. La solidarité, telle que le genre humain l'a toujours connue et comprise, est une communauté de mérites et de démérites, de gloire et de honte, entre des êtres liés ensemble par un principe d'unité. Partout où il y a unité, il y a communauté morale, et la communauté morale n'est pas autre chose que la solidarité. Ainsi, entre l'âme et le corps, si différents qu'ils soient, il existe un lien qui fait de l'un et de l'autre une seule personne. Eh bien! le corps, quoique incapable de bien et de mal, et par conséquent de responsabilité, est cependant comptable des actes libres de l'âme, et il ne s'est pas rencontré de législateur assez insensé pour dire : L'âme seule est coupable, l'âme seule doit être punie. Et ne croyez pas, Messieurs, que l'on s'attaque au corps par impuissance de s'attaquer directement à l'âme ; non, la pensée commune n'est pas celle-là. En frappant le corps du coupable, la justice humaine entend faire un acte de justice dans sa totalité, et non pas un acte qui passe par l'innocent pour atteindre le criminel. L'âme seule, il est vrai, conçoit le crime, seule elle le veut, seule elle commande ; mais indivisiblement unie au corps, elle ne conçoit, ne veut, ne commande et n'exécute qu'avec le corps. La communauté de vie engendre la communauté morale, et chaque membre solidaire de tous ne s'étonne pas que le supplice parvienne jusqu'à celui qui n'a pas commis la faute, mais qui s'y trouve enveloppé par une involontaire coopération. Le bras a frappé, la tête en répond, et toute la terre applaudit au vers du Cid :

Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.

De même et mieux encore, au sein de la famille, il existe un principe d'unité qui a sa source dans la transmission du sang, et pour conséquence une solidarité d'autant plus forte que l'on est plus près du tronc d'où elle s'épand. Toute famille compte dans son patrimoine l'honneur qu'elle a reçu de ses aïeux, et cet honneur ombrage la tête de l'enfant qui vient de naître avant même qu'il soit capable de nommer la gloire en nommant son père. En vain réclamerez-vous contre cette dispensation du mérite; en vain le traiterez-vous de préjugé sans fondement : le préjugé vous subjuguera vous-même, et lorsqu'il s'agira d'unir votre sang à un autre sang, votre race à une autre race, vous n'estimerez rien plus que cet incompréhensible héritage de l'honneur, comme vous ne redouterez rien plus que la rencontre d'une souillure héréditaire, fût-ce dans l'objet le plus aimé et le plus digne de l'être. Je vous le demande, la main sur votre cœur, épouseriez-vous la fille d'un misérable? Y a-t-il au monde un amour qui vous persuadât de faire à votre postérité ce douloureux présent? Vous épouserez le malheur, jamais la honte, et ce jugement de votre âme me suffit contre votre raison. Votre âme n'a pas tort : le fils est le sang, la vie, l'image, la continuation du père; il perpétue, quoique imparfaitement, la cause qui a fait le mal, et trouvé l'opprobre dans le mal.

Vous me direz que cette condamnation n'est pas sans relevailles, qu'il y a des exemples d'un retour de l'opinion, et qu'une solidarité de gloire s'est plus d'une fois superposée à une solidarité contraire. Oui, et qui le nie? Le mérite personnel peut racheter le démérite originel, et il n'en est pas du déshonneur transmis comme du déshonneur qui vient de nous. La justice humaine, aussi bien que la justice divine, distingue aisément ces nuances, et ne se trompe pas sur le degré de responsabilité. Le coupable primitif est le vrai, le grand coupable; le coupable héréditaire, victime du sang qu'il porte, est une infortunée prolongation d'autrui, et l'équité lui montre de loin la piscine laborieuse où tout grand cœur peut dépouiller le vieil homme et rajeunir son sang.

Au-dessus de l'unité de famille et de la solidarité domestique est une unité plus vaste qui engendre une solidarité plus profonde, je veux parler des nations. Un peuple n'est pas l'informe assemblage de quelques myriades d'hommes répandus sur un même territoire; il est la postérité d'un patriarche qui, de chef de famille et de conducteur de tribu, est devenu le père d'une race nombreuse et puissante, unie par les lois, les mœurs, les institutions, la terre et les souvenirs. Un peuple est une communauté qui n'a qu'une âme et qu'une histoire. Un peuple est un; identique à lui-même dans toute la suite des siècles, il agit, selon l'expression de l'Écriture, comme un seul homme, mettant dans les affaires humaines le poids de sa masse et de son unité. C'est pourquoi il est responsable en tant que peuple, et le peuple ne commençant ni ne finissant jamais à tel ou tel point particulier, sa responsabilité enveloppe toutes les générations qui le composent et tous les actes qui constituent l'ensemble de sa vie. En doutez-vous? Doutez-vous que la France porte dans son sein la tradition solidaire de tout ce qu'elle a fait au monde? Doutez-vous que votre nom de peuple soit une réalité vivante qui accompagne chaque Français et rappelle en lui la mémoire des fautes et des vertus de nos aïeux? Doutez-vous de la grandeur commune qui est en chacun de vous, et ne vous estimez-vous qu'au poids de votre mérite personnel? Le Romain disait avec orgueil : *Romanus civis sum ego.* Vous le dites comme lui, parce que vous sentez comme lui qu'un grand peuple habite en vous. Oui, nous revivons dans nos aïeux par le sang qu'ils nous ont légué, et nos aïeux revivent en nous par ce même sang que nous leur devons. Nous étions en Clovis, lorsque, sorti des austères forêts de la Germanie, il jetait au delà du Rhin le regard qui promettait à sa race la possession des Gaules et la ruine des Romains. Nous étions en lui lorsqu'il écoutait Clotilde sous sa tente, lorsqu'il priait à Tolbiac, lorsqu'il courbait la tête sous la bénédiction de saint Remi et le baptême du Christ. Nous étions en Charlemagne passant les Alpes pour venger la papauté outragée, et asseoir son indépendance au milieu des nouvelles nations. Nous traversions la mer avec Philippe-Auguste et saint Louis pour délivrer le Saint-Sépulcre. Nous étions de la ligue qui défendit notre antique foi contre les armes de l'hérésie, et plus récemment encore, on nous a trouvés sur l'échafaud où coulait le sang de nos pères pour nous conserver le titre et les droits de chrétiens. Tous ces mérites sont les nôtres, tous ces souvenirs parlent de nous-mêmes. Du haut de l'histoire, où la postérité les voit, la France apparaît comme leur cause indivisible et subsistante; et du haut du ciel, où Dieu les récompense, sa justice ne couronne qu'une âme, et ne proclame qu'un nom.

Ces exemples, Messieurs, vous font voir que la solidarité est une loi générale du monde, et que si les familles et les nations y sont sujettes, l'humanité tout entière, en la personne d'Adam, qui la contenait et la représentait, a bien pu en subir l'action. De même que chacun de nous porte les fautes de son sang, comme membre d'une race et d'un peuple, nous les portons aussi comme partie substantielle du genre humain, avec cette différence que les solidarités postérieures à la solidarité primitive sont nécessairement bornées et imparfaites, tandis que la solidarité primitive, étant le principe de la responsabilité humaine, surpasse toutes ses filles en étendue et en profondeur. En étendue, car Adam est le seul homme qui ait renfermé en lui tous les hommes, qui leur ait transmis à tous sans exception son sang, sa forme, et sa vie; en profondeur, car il est le seul qui, par sa faute, ait séparé de Dieu le genre humain. Les fautes subséquentes des hommes, des familles et des peuples, trouvent cette séparation accomplie, et ne peuvent y ajouter qu'une aggravation. Nulle créature humaine, sauf Adam, n'est en droit de se dire: J'ai perdu le monde; comme nul autre que Jésus-Christ n'est en droit de se dire : J'ai sauvé le monde. Adam a ouvert la série des crimes, Jésus-Christ la série des grâces et des vertus; chaque homme ajoute à ces deux tables ses mérites et ses démérites propres, et greffe des solidarités secondaires sur la solidarité universelle; mais aucun n'est la souche, aucun n'est le fleuve, aucun n'est l'unité primordiale d'où découle la perte ou le salut commun.

Vous voyez donc, Messieurs, pourquoi la transmission héréditaire de l'état de péché à la descendance d'Adam n'est pas seulement un malheur, mais une certaine participation qui a pour conséquence un degré d'imputabilité. Dieu, en considérant le genre humain avant toute réparation, n'y voit pas seulement un désordre perpétué, il y découvre encore la cause permanente de ce désordre, qui est la nature humaine elle-même issue d'Adam et ne faisant qu'un avec lui. Cette cause, il est vrai, n'est plus entière; la personnalité d'Adam y fait défaut et y est remplacée par la personnalité de ses descendants. C'est pourquoi l'état de péché qu'ils portent en eux ne leur est pas imputé comme à leur premier père, seule cause intégrale de la séparation de l'homme avec Dieu. En Adam, la peine est tout à la fois privative et afflictive; dans sa postérité, elle n'est plus que privative, sans aucune douleur, ni de l'âme ni du corps. Dieu se tient retiré de l'homme, qui s'est retiré de lui, voilà tout.

Que si cette condition des choses vous semble encore dure, considérez, Messieurs, que le don de Dieu à l'homme était gratuit, surnaturel, infiniment supérieur à toute espérance d'un être créé. Considérez, en second lieu, que la loi de la solidarité n'avait pas été établie de Dieu arbitrairement, mais qu'elle découlait de la constitution même de l'unité humaine, et que, dans le plan de la création, elle ne devait entraîner que la communication et la diffusion du bien. C'est l'homme qui a corrompu la loi de la solidarité et en a fait un instrument de propagation du mal, et, malgré cette corruption, l'effet premier de la loi subsiste encore. Jésus-Christ, le sauveur du monde, s'en est emparé pour appliquer au genre humain tout entier, comme nous le verrons bientôt, le mérite expiatoire de sa vie et de sa mort; si la solidarité nous a perdus, c'est la solidarité qui nous sauve, et le bien qui en sort surpasse le mal qui en est le fruit. C'est pourquoi saint Paul ne craint pas de dire : *Il n'en est pas du péché comme de la grâce. Si beaucoup sont morts par la faute d'un seul, combien plus la grâce de Dieu abondera-t-elle en beaucoup dans la grâce d'un seul autre homme, Jésus-Christ* (1) ! Et déjà dans l'ancienne loi, au milieu des foudres du Sinaï, Dieu disait à son peuple : *Je suis le Seigneur ton Dieu, le Dieu fort et jaloux, qui visite l'iniquité des pères dans les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde jusqu'à la millième génération de ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements* (2). Paroles mémorables, et qui montrent comment, d'une même loi d'où jaillit le bien et le mal, Dieu sait tirer plus de satisfaction pour la miséricorde que pour la justice.

Messieurs, faisons de même. Quels que soient nos vains raisonnements, devenus pères à notre tour, nous portons dans les replis de notre cœur la destinée de ceux qui sortiront de nous. Fils d'une solidarité dont la puissance remonte au delà de notre berceau, nous en créons une autre pour les générations qui hériteront de notre vie. Chacune de nos pensées, chacun de nos actes retentit déjà jusqu'à notre postérité, et les siècles à venir accuseront nos fautes dans leurs malheurs, comme ils loueront nos vertus dans leurs propres bénédictions. La solidarité active succède pour nous à la solidarité passive, et ce que la raison nous tenait caché, le dévouement nous le révèle. Hommes, pères, citoyens, chacun de ces noms nous avertit que vous n'êtes pas seuls avec vous-mêmes, mais que votre âme est un monde où d'autres âmes puiseront indéfiniment leur vie, leurs souvenirs et leur sort. Certes, j'en tremble comme vous; je sens ce double fardeau qui m'accable en arrière et en avant de moi, en arrière par mes aïeux, en avant par ma postérité. Car moi aussi, j'ai une postérité; elle sort de mes lèvres avec la parole de Dieu; elle me demandera compte un jour de la grâce qui me fut donnée pour m'engendrer des fils en Jésus-Christ. Mais, si pesants que soient sur mes épaules le faix du passé et le faix de l'avenir, le faix de ce qui n'était pas encore moi, et le faix de ce qui ne sera plus moi, enfant et père, je ne maudis point la loi qui a étendu ma responsabilité hors de la mesure étroite de ma personne et de mon âge. Je rends justice à Dieu, mon premier ancêtre, à Adam, qui le fut après Dieu, à tous ceux qui ont tissu de leurs actes et de leurs pensées le fil compliqué de ma courte vie. Ils m'ont porté heur et malheur; mais que serais-je hors d'eux? Un roseau perdu dans la solitude, une goutte de pluie, un grain de poussière sans parenté avec la poussière elle-même; étranger à tout, sauf à moi, j'eusse passé dans le monde seul à seul avec mon âme et mon corps, mystère d'égoïsme et d'impuissance, n'ayant rien à pleurer, rien non plus à bénir. Oh! laissez-moi tel que je suis, ne m'ôtez pas l'amour et la grandeur en m'ôtant mon fardeau. Laissez-moi ma part de l'humanité faite et de l'humanité à faire, je l'accepte. Responsable du monde, le monde l'est aussi de moi; je le porte, et il me porte; il a préparé mon sort, et je travaille au sien. La solidarité, c'est la vie de tous en tous; c'est la puissance dans la faiblesse, l'étendue dans la borne, l'immortalité dans la mort, le bien dans le mal, Dieu dans l'homme et l'homme en Dieu. Car Dieu y est entré lui-même; amoureux de cette loi sublime, il y a mis sa divinité, il a jeté dans la balance de la responsabilité universelle sa gloire et son sang. Vous le verrez bientôt, vous le voyez déjà. Et moi, fils de cette solidarité toute-puissante, frère et cohéritier de l'Homme-Dieu, je ne me sens plus la force, en présence d'un tel bienfait sorti d'une telle cause, d'accuser ni de défendre l'éternelle justice; je m'arrête éperdu au pied de la croix qui m'a sauvé par un autre mérite que le mien, et ma parole expire dans l'action de grâces et dans l'adoration.

---

(1) Épître aux Romains, chap. 5, vers. 15.

(2) Exode, chap. 20, vers. 5 et 6.

SOIXANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

DE LA RÉPARATION.

Monseigneur,

Messieurs,

Si je vous demande : L'homme étant déchu par sa faute, Dieu l'abandonnera-t-il à lui-même? lui retirera-t-il le gouvernement de sa providence? le laissera-t-il aller à son sens propre et à la destinée qu'il voudra et pourra se faire? j'estime que vous me répondrez tous : Non, si coupable que soit l'homme, Dieu ne l'abandonnera point, parce qu'il a été victime dans sa chute d'une puissance supérieure, et qu'il porte dans son sein une postérité unie sans doute à sa faute, mais qui ne l'a point commise pourtant par un acte propre de sa libre volonté. Ce sentiment, qui est le vôtre, a été celui de Dieu. Dieu a voulu réparer l'homme, il a voulu lui rendre avec sa vocation première les dons et l'assistance sans lesquels cette vocation ne serait qu'un appel trompeur suivi d'un effort impuissant. Mais comment cette réparation devait-elle avoir lieu? Suffisait-il que l'homme fût replacé dans le paradis terrestre revêtu de son innocence primitive, au hasard de recommencer la même tragédie où il avait si misérablement péri? La loi de réparation pouvait-elle être la même que la loi de la création? ou bien la sagesse de Dieu exigeait-elle de lui un nouvel ordre plus fort que le premier, plus profond, plus capable de se maintenir à travers les ruines que la liberté de l'homme ne manquerait pas de susciter? Voilà, Messieurs, ce qu'il nous faut savoir, et l'intérêt en est grand. Car, si à toutes les époques le monde a ressenti sa chute et a eu besoin d'en connaître le remède, plus que jamais peut-être penché vers le mal, il aspire à retrouver le salut. Apprenons donc, Messieurs, ce que c'est que réparer un être déchu, ce que c'est que revivre après s'être retranché de la vie. Et si les nations chancelantes sur les vieux fondements que le christianisme leur avait donnés, ne veulent plus ou ne peuvent plus recevoir de Dieu l'ordre et la paix, nous les élus de la vérité, enfants de la science dispersés au milieu des ténèbres, ne trahissons pas notre devoir, qui est de porter la lumière à ceux mêmes qui la refusent, et de dire le chemin à ceux qui lui préfèrent l'abîme.

Il n'y avait pas de difficultés pour Dieu dans la création; car Dieu était seul à créer, il était l'unique puissance et l'unique vouloir. Mais une fois l'homme tiré du néant avec le monde, il y avait en présence de la souveraineté divine un être actif, libre, profond, capable de mêler une œuvre à l'œuvre de son créateur, et qui, en effet, avait produit quelque chose d'impossible à Dieu : le mal. Le mal était; Dieu ne l'avait pas fait, il avait été fait malgré lui, et par conséquent l'infinie sagesse se trouvait en face d'un obstacle et dans un état nouveau. Jusque-là toutes ses opérations avaient eu pour principe et pour règle la bonté; la bonté seule avait tiré Dieu de son repos et lui avait inspiré l'univers. Maintenant que l'ingratitude et la révolte avaient été le prix de son œuvre, un autre sentiment s'élevait en lui, sentiment éternel comme son essence, mais qui n'avait pas encore trouvé d'application : la justice. La justice est l'aversion du mal. S'il existe une différence réelle entre le bien et le mal, il est impossible que le mal cause à Dieu la même impression que le bien. Supposez que cette impression fut la même, il est manifeste que Dieu serait indifférent à l'un et à l'autre, et son indifférence étant la vérité, parce que tout ce qui est en Dieu est vrai, il s'ensuivrait que le mal ne diffère pas du bien. Or il en diffère : le bien est la conformité à la nature divine en tant qu'elle est bonté ; le mal est l'opposition à cette bonté qui fait partie de la nature divine. C'est la bonté que le mal attaque en Dieu, et Dieu ne fait que la défendre en se défendant contre le mal par la justice. La justice est le sentiment de la bonté outragée, et l'arme qui la protége contre la méchanceté. Si Dieu n'était pas juste, il cesserait d'être bon ; il hait le mal, parce qu'il aime le bien. Mais le mal, ce n'est pas seulement un acte contraire à la bonté qui est en Dieu et qui est Dieu lui-même, c'est aussi l'être qui le commet librement, et qui par lui se sépare de la source unique du bien. Le mal, c'est le méchant. Dieu hait donc le méchant, parce qu'il hait le mal.

Nous retrouvons en nous, Messieurs, cette double aversion. Faits à l'image de Dieu, aucun des sentiments qu'il éprouve ne nous est étranger; comme lui le mal nous est odieux, comme lui nous repoussons l'être raisonnable qui s'y abandonne, et cet invincible éloignement ne naît pas en nous du tort que nous causent le mal et le méchant : non, même quand nous ne sommes pas atteints par eux, notre cœur se révolte contre eux. La justice n'est pas un mouvement de l'intérêt qui se replie sur soi-même, elle est un élan de la bonté qui se sauve de la méchanceté. C'est pourquoi Dieu, qui n'a rien à perdre, mais qui est souverainement bon, ressent plus qu'aucun autre cette grande commotion de la justice.

D'où il suit que, dans la loi de réparation, la justice ne pouvait pas être sacrifiée; il fallait qu'elle y trouvât sa place, une place éclatante et digne de Dieu. Il fallait que l'aversion de Dieu pour le mal et son auteur y fût manifestée en traits ineffaçables, et qu'une crainte salutaire apprît aux plus lointaines générations qu'il vient une heure où la bonté se change, par la force même de sa nature, en un autre et formidable attribut. Il fallait, en un mot, que la loi de réparation, pour sauver l'homme, sauvât la justice.

Mais, tout en haïssant le coupable à cause du mal qui est en lui, Dieu cependant ne laisse pas de l'aimer sous un autre rapport. Le coupable est son ouvrage, c'est lui qui l'a mis au monde, qui l'a doué d'intelligence, qui l'a prédestiné à vivre en lui éternellement, qui a voulu en être aimé et qui l'a été en effet, ne fût-ce qu'un jour. Le coupable est un enfant rebelle, mais c'est un enfant : son corps, son âme sont quelque chose de précieux, un chef-d'œuvre de sagesse et de grâce. Dieu, en voyant cette ruine, y découvre encore des beautés qui n'ont pas péri, un reste de grandeur apercevable et doux à l'œil d'un père, quelques vertus peut-être d'un ordre inférieur, et par-dessus tout l'espérance de le ramener à force d'amour. Tout est - il perdu parce qu'il a péché? Son cœur ne s'ouvrirait-il pas, s'il était cherché une seconde fois? Et puis ce coupable, si digne d'aversion qu'il soit, il n'est pas seul, il porte en lui une postérité qui va périr sans avoir péché comme lui. L'amour crie au cœur de Dieu en même temps que la justice, et si ce n'est plus cet amour vierge et premier qui se donne avant l'outrage, c'en est un autre exalté par l'ingratitude, et qui veut aller au delà de lui-même pour s'ôter tout remords de ne pas réussir. La loi de réparation, qui doit manifester la justice, manifestera donc aussi l'amour; elle le manifestera en une manière supérieure à la création, sous une forme nouvelle, indicible, qui ne laissera plus rien à espérer, parce que l'amour, en s'y surpassant, y consumera son ardeur et son pouvoir.

Mais pour que l'homme retourne à Dieu dans cette seconde épreuve, pour qu'il réponde à son amour en satisfaisant sa justice, il faut qu'il demeure libre, et que l'œuvre de sa réparation ne s'accomplisse pas sans son concours. Privé d'y prendre part, il ne serait plus que la victime de son salut, ou du moins son salut ne lui étant pas imputable serait une œuvre d'amour et non de justice; elle manquerait à l'une des conditions de la loi dont nous exposons les motifs. A la différence donc de la création, où Dieu avait agi seul parce qu'il était seul, cette fois il aura l'homme pour coopérateur, et la loi de réparation, loi de justice et d'amour, le sera aussi de liberté.

Vous le voyez, Messieurs, l'œuvre était grande et compliquée : tandis que Dieu, au jour de la naissance universelle, n'avait eu qu'à mettre sa puissance au service de sa bonté, et à dire ce mot aussi simple qu'infaillible : *Fiat!* maintenant il lui fallait mener de front trois choses pleines de résistances et de contradictions: la justice, qui renferme l'aversion du coupable; l'amour, qui rapproche de lui; la liberté, qui peut fouler aux pieds la justice et mépriser l'amour. Il lui fallait rencontrer un point où ces trois choses se réconciliassent, un je ne sais quoi qui les réunît dans un seul acte capable de sauver le genre humain. Ce je ne sais quoi était-il possible? Existe-t-il? Le connaissez-vous? Connaissez-vous un nom, une idée, une réalité qui soit tout ensemble la plus haute manifestation de la justice qui frappe, de l'amour qui pardonne, de la liberté qui consent à la justice et y adore l'amour? Levez les yeux au ciel, et parmi tous ces astres qui l'éclairent, cherchez s'il en est un qui vous révèle le secret de votre salut, qui vous nommera la chose que Dieu pouvait faire et qui devait tout purifier, tout régénérer, tout attirer à lui. Hélas! moi qui la sais, j'hésite à vous la dire, tant elle est profonde et vulgaire, tant vous l'avez vue sans la comprendre! Cette chose souveraine, incomparable, la plus belle que Dieu ait faite, la rédemptrice du monde, qui est tout ensemble le glaive de la justice, le sourire de l'amour et le choix d'un cœur libre... baissez la tête et saluez-la : c'est la mort! Je vous ai dit la mort, ce quelque chose dont Dieu avait menacé l'homme avant sa prévarication en lui disant : *Tu ne mangeras pas de l'arbre de la science du bien et du mal, car au jour où tu en auras mangé, tu mourras de mort* (1). Prophétie sublime, qui, en contenant le pressentiment de la chute, annonçait déjà la voie par où Dieu ferait passer l'homme pour le ressusciter de sa faute et le faire plus grand qu'il ne l'avait créé.

Mais je le sens, Messieurs, je dois vous expliquer tout ce que je viens de dire, de peur que vous ne m'accusiez de sacrifier la raison à la poésie dans un si grave sujet. Étudions donc avec sang-froid cette grande figure de la mort qui vient de nous apparaître pour la première fois, et voyons si elle renferme tous les éléments dont la rencontre était nécessaire à l'accomplissement de notre salut par la loi de la réparation.

Cette loi exigeait d'abord que satisfaction fût donnée à la justice en manifestant l'aversion de Dieu pour le coupable : or rien ne remplissait mieux que la mort ce redoutable ministère. La mort est la séparation violente et contre nature de l'âme et du corps, une scission opérée dans notre personnalité par la rupture des deux éléments qui la composent et hors desquels nous sommes à un état incomplet, où nous nous cherchons nous-mêmes sans nous trouver. Ne vous figurez pas que la mort délivre l'âme du joug des sens, comme si elle était leur prisonnière et abaissée par eux; les sens ont prévalu contre elle par le péché, mais cette usurpation n'a point détruit leur caractère primitif, qui est de former avec l'intelligence une association nécessaire à la plénitude réciproque de leur vie et de leurs fonctions. La mort brise ces rapports sacrés; elle isole l'âme en dissolvant le corps, elle fait de l'une une poussière insensible et de l'autre une lyre qui n'anime plus ses cordes, parce qu'une main barbare les a retranchées. C'est donc un supplice que la mort, et le plus grand de tous, mais un supplice correspondant à la nature du péché. Par le péché nous nous séparons de Dieu, qui est le principe de la vie; nous prétendons nous suffire à nous-mêmes et trouver dans les ressources de notre être la perfection et la béatitude auxquelles nous fûmes destinés. Si Dieu, touché de cette ingratitude, obéissait à la démence qu'elle contient, il n'aurait qu'à faire comme nous, à se retirer; aussitôt notre souffle, épuisé par l'absence du sien, se tairait dans nos entrailles desséchées, et notre vie tout entière, en s'évanouissant, paierait à sa justice le prix de notre apostasie. Mais Dieu nous a faits immortels, et ses dons ne connaissent pas le repentir; il nous laissera donc vivre, il ne tarira pas dans notre sein, tout ingrat qu'il est, la flamme divine de l'immortalité; il dénouera seulement les ressorts de notre existence pour nous punir de notre éloignement, et nous donner dans une mort imparfaite le goût de l'anéantissement que nous avons mérité. Sa justice se signalera dans les angoisses de notre trépassement, et des ombres du tombeau sortira la lumière qui éclairera toutes les postérités du genre humain sur le crime et la folie qu'il y a de se séparer de Dieu. Nulle créature humaine n'échappera dans sa personne aux terribles clartés de cette révélation ; la plupart verront la mort avant de la recevoir, ils entendront sa voix, ils en compteront les pas, ils jugeront du péché par le châtiment, et, maîtres de Dieu dans l'instant fugitif de leur puissance, ils connaîtront la borne où se brisera le char de leur orgueil et de leur témérité. *Stipendium enim peccati mors,* — *La mort est la solde du péché* (1) : cette parole est de saint Paul, elle ne laisse plus à la mienne que le silence, et à vous le saisissement et le respect d'une sainte peur.

---

(1) Genèse, chap. 2, vers. 17.

Mais si la mort est le chef-d'œuvre de la justice de Dieu, elle ne l'est pas moins de son amour. A côté de cette parole de l'Écriture qui dit : *La mort est la solde du péché,* il en est une autre qui dit : *L'amour est fort comme la mort* (2). L'amour, en effet, vit de dévouement, et, tout horrible qu'est la mort, il nous inspire le courage de la braver et de mourir pour ce que nous aimons. L'amour est au-dessus de la mort comme le ciel est au-dessus de l'Océan, et Dieu, en nous l'imposant comme un supplice, nous l'a donnée aussi comme une faculté sublime, par où nous pouvons recouvrer l'innocence et la surpasser. Immortels, nous n'étions capables du bien que dans la mesure de la vie ; mortels, nous aimons, nous obéissons, nous servons jusqu'à la mort, et le sacrifice volontaire de tout notre être nous fait une grandeur qui n'a pas son modèle en Dieu, et qu'un jour peut-être Dieu nous enviera jusqu'à souhaiter de se l'approprier. Dieu donc, au lieu de désespérer l'homme dans un châtiment qui n'eût fait que l'avilir, lui créa ce magnifique supplice de la mort qui ouvrait à son cœur des voies plus larges, et préparait à la terre des vertus impossibles jusque-là. Le sang, corrompu par le péché, au lieu de couler dans des voluptés honteuses, pouvait désormais sortir à flots dans la gloire du sacrifice, et la vie, source de toute action, et, semblait-il, de tout bien, se trouvait vaincue et découronnée par la mort, ou plutôt recevait d'elle un faîte illustre dans un dernier et héroïque dévouement. Elle devenait la mesure de l'homme en devenant la mesure de son âme. Un sage avait dit à Crésus, heureux jusque-là sur le trône : « Ne parlez point de votre bonheur avant de mourir. » Il eût mieux dit encore : Ne parlez point de votre gloire avant de mourir. Mais le monarque amolli dans les délices ne l'eût pas mieux compris ; arrivé à ce moment suprême dont lui avait parlé Solon comme de l'épreuve décisive, il s'écria douloureusement sur le bûcher où l'avait appelé l'arrêt des batailles : « O Solon ! Solon ! » L'infortuné croyait perdre son bonheur en perdant la vie ; il se livrait en esclave, lorsque, roi d'un peuple vaincu, il pouvait finir comme une magnanime immolation de la destinée nationale. Il ne savait pas quel don c'est de Dieu qu'un grand malheur envoyé du ciel à une grande fortune, et que la Providence ne peut mieux clore une carrière qu'elle veut honorer, qu'en lui faisant d'une mort éprouvée un immortel trépied. Tout ce qui est généreux, Messieurs, tout ce qui arrive à la perfection d'une mémoire sans ombre, se signale là ultérieurement et finalement. Malheur à vous, si vous ne m'entendiez pas! Malheur au siècle qui ne comprend plus le don de la mort! Malheur aux princes, aux hommes d'État, aux écrivains, aux prêtres, aux nations qui ne songent plus qu'à mourir dans leur lit, qui se préparent de loin par des lâchetés cachées ce qu'ils appellent une mort tranquille! Infortunés, que leur reste-t-il de la science du bien et de la science de la gloire? Que leur reste-t-il de ce qui est dans l'âme du dernier soldat épargné par le sort, et qui, mourant loin des fanfares et des silences des batailles, regrette, en priant Dieu, de n'être pas tombé au champ de l'honneur?

---

(1) Épître aux Romains, chap. 6, vers. 23.
(2) Cantique, chap. 8, vers. 6.

La mort est le puits mystérieux d'où jaillissent les hautes vertus, et c'était sous ce rapport un divin présent fait par l'amour à l'humanité déchue : mais, par un autre côté non moins profond, la mort venait encore à notre secours. Le péché avait pénétré jusqu'aux entrailles et aux os de l'homme, jusqu'à ce point inexprimable où l'âme s'unit au corps et en reçoit, comme l'airain en feu jeté dans un moule d'argile, l'indestructible empreinte. Par la force de cette union le péché s'était incorporé à la nature humaine, et devait en transmettre l'opiniâtre vestige à toute chair issue d'Adam. Pour le vaincre jusqu'au fond, pour en extirper la racine dans le granit vivant où elle s'était incarnée, il fallait que la main de Dieu s'avançât jusqu'aux ligaments invisibles de l'âme et du corps, et brisât le moule impur où le péché même absous ferait encore sentir des restes de son efficacité. Il fallait que, sous cette main toute-puissante, l'âme rejetât son corps, et ne le reprît un jour qu'après qu'il aurait perdu, dans les angoisses de cette séparation et dans les ravages d'une dissolution complète, la trace et l'activité du mal. La mort, en ramenant l'âme à Dieu et le corps à la terre, accomplissait ainsi en notre faveur un acte souverain de délivrance, et semait en nous le germe d'une renaissance totale et sans tache par la résurrection. *Il faut naître une seconde fois* (1): telle est la parole que le Sauveur du monde disait au pharisien venu dans la nuit pour l'interroger. *Il faut naître une seconde fois:* et, bien que la grâce, par une effusion intérieure, dût suffire à nous remettre le péché, il convenait à l'amour non moins qu'à la justice de nous préparer pour l'âme et le corps le triomphe final de cette seconde naissance, qui sera la résurrection.

Dès maintenant, Messieurs, nous ressentons ce bienfait de délivrance qui est dans la mort; car, bien qu'il ne nous soit pas permis de tuer le corps pour nous affranchir, cependant il nous est permis de le mortifier, selon l'énergique expression de l'Évangile, c'est-à-dire d'en diminuer la puissance corruptrice en le sevrant des forces vitales qui ne lui sont pas nécessaires pour subsister. Et sous un autre point de vue encore, la mort est, dès aujourd'hui, notre libératrice, dès aujourd'hui, la plus précieuse garde de notre conscience et de notre liberté. Que restait-il au chrétien persécuté pour sa foi et paraissant devant les maîtres du monde comme coupable d'obéir à Dieu? La mort. Que restait-il à Caton contre César, à Lucrèce contre l'adultère tout-puissant? La mort. Je ne les cite pas comme sans reproche : ils ont hâté la mort par un crime au lieu de l'attendre comme une vertu, moins heureux que Socrate, qui reçut la ciguë de ses juges, et leur dut de mourir innocent de sa mort, et libre par elle. L'homme abuse de la mort comme de tout le reste; mais elle n'en est pas moins l'arme dernière du juste contre la tyrannie. A ceux qui veulent le contraindre au mal par un usage sacrilége de la puissance, il oppose cela même qui est l'effort suprême de la puissance, et en tire sa gloire avec son salut. *Mourons dans notre simplicité* (1)! disaient les Machabées, et ce cri sacré, n'eût-il pas sauvé leur patrie, eût toujours sauvé leur conscience, leur honneur et leur liberté. Car c'est la vertu demeurant maîtresse qui fait la liberté, et la vertu demeure maîtresse quand le juste peut dire à ses bourreaux : Tuez-moi, si vous le voulez; je prendrai mon âme, et je m'en irai; je ne vous verrai plus, je ne vous entendrai plus : je ne vous retrouverai qu'en Dieu pour vous plaindre, vous pardonner et vous aimer.

---

(1) Saint Jean, chap. 3, vers. 3.

Telle est la force qui est dans la mort, et comment elle satisfait à la fois la justice et l'amour, la justice qui l'imposait comme châtiment, l'amour qui la donnait comme moyen de dévouement, de délivrance et d'héroïque réintégration dans le bien. Mais elle ne pouvait prendre ce dernier caractère que par un acte de concours de la liberté humaine. En dehors de cet acte, elle n'était plus qu'une nécessité fatale et de justice imposée par la volonté de Dieu. C'était à l'homme de lui prêter son aide pour la transfigurer et pour se transfigurer lui-même dans sa vertu. C'était à lui de faire de la mort lâchement subie un saint et terrible supplice, ou bien, en l'acceptant comme une expiation méritée, d'en faire le trône de l'amour, de la gloire et de la résurrection. Ainsi l'élément de la liberté apportait son tribut à la loi de réparation : mourir, même quand on n'est pas le maître d'un quart d'heure de plus, mourir était l'acte d'un homme libre. Sans doute, la séparation matérielle de l'âme et du corps n'a point ce caractère, et je ne le dis pas; je le dis de la séparation morale, de l'âme criant à Dieu : « J'y consens, frappez la victime. » Les anciens eux-mêmes n'ont pas ignoré que la mort était susceptible de cette grande transfiguration, et c'est pourquoi, dans la loi des Douze Tables, la formule de la condamnation suprême était celle-ci : *Sacer esto, devotus esto. — Qu'il soit sacré, qu'il soit dévoué aux dieux !* Le supplice, même dans l'idée de l'antiquité, se changeait en sacrifice. L'homme condamné pour ses crimes entendait dans les expressions de la loi la révélation de sa grandeur; il se savait libre d'honorer Dieu dans la justice, et de s'honorer lui-même en Dieu par l'acceptation volontaire de sa mort ; il pouvait enfin entendre au fond de sa conscience la réponse de l'éternel amour au péché pardonné : « Fils de Dieu, montez au ciel. »

---

(1) Ier livre des Machabées, chap. 2, vers. 37.

La loi de réparation vous est maintenant connue, Messieurs, dans son essence abstraite et générale, comme loi de justice, d'amour et de liberté. Il nous reste à la considérer dans son application, c'est-à-dire dans la manière dont il plut à Dieu de l'accomplir pour le salut du genre humain.

L'homme, mis en présence de la mort comme châtiment et comme moyen de réintégration dans le bien, pouvait-il l'accepter, et en supposant qu'il l'eût acceptée, cette immolation volontaire eût-elle suffi pour donner à la justice et à l'amour de Dieu une pleine satisfaction? Je ne le pense pas. Mourir en victime dévouée, c'est le suprême effort du bien, de la vertu, de l'amour; or l'homme était dépossédé du bien, de la vertu, de l'amour. Il n'aimait plus Dieu; le péché l'avait dépossédé de la source vive des sentiments surnaturels, et même à un point de vue inférieur, l'image de Dieu s'était obscurcie dans son cœur et dans son entendement. La chair s'était emparée de lui; il vivait dans l'abaissement où sont plongés sous nos yeux tant d'infortunés qui ont hérité de lui sa déchéance et renié le bienfait de leur régénération. Demandez-leur de mourir pour Dieu, pour effacer leurs péchés, ils ne vous comprendront même pas. L'orgueil cache à leurs regards les plaies de leur âme, et s'ils ont conscience de leur misère, ils la portent comme un fardeau naturel à l'humanité, dont la mort est le terme fatal, et non la libre réparation. L'homme ne pouvait donc pas par lui-même se réintégrer dans le bien, à la condition de s'humilier et de se relever jusqu'à mourir ; car, pour qu'il mourût volontairement en expiation de sa faute, il eût fallu qu'il recouvrât dans son cœur l'amour de Dieu, et pour qu'il recouvrât cet amour, il était précisément nécessaire qu'il mourût. C'était, selon la langue de l'école, un cercle vicieux.

Mais n'en tenons pas compte : supposons l'homme sentant son crime, résolu à l'expier, et s'offrant à Dieu comme un holocauste déjà immolé par l'ardeur du repentir et de l'amour. Le voilà mort. Dieu, du haut du ciel, assiste à ce spectacle ; il reçoit le sang du coupable, il le pèse dans sa justice et sa charité : est-ce assez pour l'une, assez pour l'autre? Le croyez-vous? Dieu, étant infini dans son essence, a des besoins infinis, c'est-à-dire que rien de borné, en quelque matière que ce soit, ne saurait suffire à la plénitude de sa pensée, de son cœur et de son vouloir. Sans doute, parce qu'il trouve en lui-même sa béatitude, rien du dehors ne lui est nécessaire, et il est libre d'accepter du dehors ce qu'il veut, plus, moins, rien ou beaucoup. Il pouvait donc, dans la supposition que l'homme fût mort pour rentrer en grâce avec lui, ne rien exiger davantage, et voir dans ce sacrifice le terme extrême du regret et du dévouement d'un être créé. Mais si aucune nécessité proprement dite ne l'obligeait à demander une plus haute réparation, il était libre aussi d'en vouloir une plus parfaite, et de ne s'arrêter que là où se rencontrerait une manifestation infinie de la justice et de l'amour, capable de rassasier ses attributs et de lui faire dire : *Consummatum est. — Il n'y a rien au delà* (1). Or telle fut sa résolution. Au lieu de s'arrêter devant la déchéance de l'homme, et de s'avouer en quelque sorte vaincu dans sa bonté, il lui plut de tirer de cette bonté outragée une œuvre qui surpassât toute pensée du ciel et de la terre, et qui fût à jamais sa justification d'avoir créé l'homme, sa preuve de l'avoir aimé, sa consolation de n'avoir pas obtenu de tous l'amour qu'il portait à tous, et enfin une inépuisable source de prodigieuses vertus. Cette loi de réparation dont il était l'auteur métaphysique par la combinaison intérieure de ses attributs, il résolut d'en être l'exécuteur réel, la victime et le héros, mais de manière à ce que le mérite en rejaillît sur l'humanité, et que l'homme fût sauvé par un acte infiniment supérieur à lui sans lui être cependant étranger. Or deux choses étaient nécessaires à ce dessein : que Dieu se créât la possibilité de mourir, et qu'il établît entre lui et le genre humain une solidarité : deux choses précisément les plus éloignées de la nature divine, qui d'une part est immortelle, et de l'autre exclut l'idée de toute communauté substantielle et morale avec quelque créature que ce soit, et par conséquent de solidarité. Mais l'amour, quand il ne connaît pas de limites, ne connaît rien d'absurde et d'irréalisable. Une pensée venue du cœur répondait en Dieu à toutes les difficultés que se forme notre impuissance; il n'avait pas fait l'homme sans le connaître, sans se connaître lui-même, sans savoir s'il était impossible à l'incréé de s'unir le créé, à l'éternel de revêtir le mortel, à Dieu de devenir homme, à la justice et à l'amour d'avoir dans une mort divine la satisfaction infinie de leurs contraires droits. Que cela vous étonne, je le comprends ; mais que cela n'ait point étonné Dieu, je le comprends mieux encore. Car je suis homme, et dans la nature que Dieu m'a faite il entre un peu d'amour, amour faible et timide, et cependant, à cause de ce peu d'amour, je n'ai pas vécu sans souhaiter de mourir pour quelque chose d'aimé. Mon être a tressailli de cette pensée comme d'un rêve de béatitude : et vous voudriez que Dieu n'eût pas été capable d'aimer jusqu'où aime une créature ! Vous voudriez qu'il n'eût pu aimer jusqu'à mourir lorsque l'homme le peut !

---

(1) Saint Jean, chap. 19, vers. 30.

Du reste, quoi que vous pensiez, oui ou non, voici le fait, un fait qui a tout dominé et tout vaincu. Un jour, pendant que les peuples offraient des sacrifices aux dieux, pendant que l'encens et la parole redisaient aux échos de l'humanité ce nom d'immortels qui leur avait été donné comme le plus auguste et le plus vrai de leurs noms, au milieu de cette unanime acclamation des hommes, tout à coup, sous le chaume du pauvre et sous les frontons du Palatin, une voix descendit, voix inouïe qui apportait au monde cette étonnante nouvelle : Dieu est mort ! Dieu est mort ! Il est mort hier, à tel lieu, de telles mains ; on l'a vu, on l'a entendu, il a parlé, il est mort ! Ne jurez plus par les dieux immortels, ne dites plus que Dieu est le Dieu vivant : c'était la plus haute expression de la foi, ce ne l'est plus aujourd'hui : car Dieu est mort! Il est mort! Il a des amis qui lui survivent, et qui jurent par cette mort de leur Dieu. Tout est changé, rien n'a plus sa forme ni sa valeur, rien ne dit plus ce qu'il disait, rien n'est plus vrai de ce qui était vrai : Dieu est mort! voilà la vérité. Que toute sagesse se taise, que tout front s'incline, que tout temple s'écroule, que toute politique se transforme, que toute la terre tressaille et joigne les mains : Dieu est mort!

Et comme la cause était inouïe, l'effet pareillement fut inouï. On avait vu des révolutions d'empires, des trônes changer de maîtres, et c'était là, dans ces jeux de fortunes passagères, qu'avait éclaté le génie des plus grands d'entre les hommes. César, au Rubicon, s'était arrêté pensif; la main dans sa poitrine et le regard au delà d'un ruisseau, il s'était dit à lui-même : « Moi, César, je fais une chose qu'aucun Romain n'a faite encore, je désobéis au sénat romain. D'une république maîtresse du monde, en passant ce ruisseau, je fais un empire : passons-le. » Peut-être encore avait-on vu des révolutions de l'esprit, quelques sages incliner la pensée d'une génération, et comme César avait passé le Rubicon de la république, ceux-ci passer le Rubicon de la vérité et substituer leur règne d'un jour au règne d'un autre jour. Je ne sais s'il en fut ainsi, je l'accorde si vous voulez; je crois à cette puissance de l'homme; mais il se fit par cette parole : Dieu est mort, une révolution que l'homme n'avait pas encore faite et qu'il n'a point imitée depuis, une révolution dans le cœur humain. L'homme n'aimait pas Dieu, il aima Dieu; l'homme n'aimait pas l'homme, il aima l'homme; l'amour fut fondé sur la terre, et lui qui n'y était qu'une passion, y devint une vertu. Au culte de la beauté sensible succéda le culte de l'éternelle beauté, qui est en Dieu, et qui de Dieu descend invisiblement sur les âmes. Il y eut des âmes, un royaume des âmes, un service des âmes, une vie et une mort en faveur des âmes. La mort changea de physionomie par l'amour, et ces deux choses étroitement embrassées firent du cœur de l'homme, où leur union s'opérait, un miracle qui subsiste et qui est devant vous.

Le Dieu mort se suscite après dix-huit siècles des apôtres, des martyrs, des vierges, des serviteurs de son humanité dans la nôtre, et si vous demandez à tous les possédés de cette folie d'où leur vient l'idée et le courage de leurs vertus, ils vous répondront avec la simplicité de la certitude: Dieu est mort pour nous. Ce sépulcre où fut Dieu contient leur âme, et chacun de leur dévouement répond à une plaie du Dieu qui souffrit et mourut.

Après cela, que me direz-vous qui me touche et qui ébranle ma foi? A un point donné de l'histoire, une régénération morale s'est accomplie dans l'humanité; elle a pris naissance sur la montagne du Calvaire, au pied d'une croix où fut attaché nu, misérable et abandonné, celui qui se disait le Fils de Dieu et le fils de l'homme, vrai Dieu et vrai homme, envoyé dans la chair pour expier les péchés du monde, et le ramener par ce sacrifice à la crainte et à l'amour de Dieu. Quiconque a détourné la tête de ce drame sanglant est demeuré ce qu'il était, un homme d'orgueil et de volupté ; quiconque le regarde après tant de siècles y puise une vertu de transformation qui l'incline à devenir humble, doux, chaste, saint, ami de Dieu et serviteur de ses frères, détaché de ce monde qui passe comme une figure, et l'œil ouvert avec une sereine joie sur l'aube blanchissante de l'éternité. Que peut le raisonnement contre une semblable expérience ? Tant qu'une autre source de régénération morale ne s'ouvrira point sur la terre, la mort de Dieu restera ce qu'elle est, une idée sublime démontrée par une plus sublime réalité. On ne la fuira que pour y revenir ; on ne la blasphèmera que pour la mieux adorer. Pendant que les passants crieront à la victime : *Va, si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix,* le Romain frappera sa poitrine en disant : *Celui-là était vraiment le Fils de Dieu* (1). Une vertu se chargera de répondre à chaque insulte, une certitude à chaque objection, et la terre changera de face sans que la croix ait senti d'autre mouvement que celui de sa force et de son immutabilité.

Me demanderez-vous encore : Comment Dieu s'est-il fait homme? Je vous répondrai : Il s'est fait homme pour mourir, et vous sauver dans sa mort. Eh quoi ! vous êtes un esprit dans une chair, vous êtes par votre nature propre une incarnation, et vous disputerez contre l'incarnation divine ! Votre personnalité résulte du concours de deux substances distinctes, entre lesquelles la pensée ne saisit rien de commun, et vous refusez à Dieu d'opérer en lui la merveille qu'il opère en vous ! Il vous suffit de respirer pour vous répondre ; car votre respiration est un acte unique où vous avez conscience de l'union de votre âme et de votre corps en une seule personne.

---

(1) Saint Matthieu, chap. 27, vers. 40 et 54.

Me demanderez-vous comment l'innocent pouvait expier pour le coupable, comment Dieu pouvait être à la fois l'objet et l'instrument de la satisfaction qu'il se donnait par le mystère de sa mort ? Je vous l'ai déjà dit, le genre humain n'avait péri que par voie de solidarité, c'est-à-dire par l'effet de sa communauté substantielle et morale avec Adam, son premier auteur ; il était donc juste qu'il pût être sauvé dans la mesure et selon le mode de sa perte, c'est-à-dire par voie de solidarité. Or Dieu, en prenant notre nature au sein d'une femme, s'était incorporé le sang, la forme et la vie d'Adam, et, rendu par eux un membre effectif de la famille humaine, il était d'autant plus capable de l'investir d'un mérite solidaire que ce mérite était plus parfait, étant pur de tout péché. Où Dieu ne voyait auparavant que ruine et séparation, il voyait désormais, par l'incarnation et la mort de son Fils, un spectacle digne de le ravir. Le Fils de Dieu fait homme couvrait l'humanité, et chaque homme, en l'acceptant pour frère, puisait dans son innocence et son sacrifice, devenus le patrimoine commun, plus de droits à la bonté de Dieu qu'il n'avait trouvé de titres à sa colère dans l'héritage primitif du genre humain. *Où le péché avait abondé*, dit saint Paul, *la grâce a* *surabondé* (1). Où la solidarité du mal avait tout perdu, la solidarité du bien a tout rétabli.

Quant à cette contradiction qu'il y aurait à être à la fois l'objet et l'instrument d'une satisfaction, il est difficile de lui donner un sens qui exige de la réfuter. Quoi! on ne peut pas mourir par amour, de peur d'être à la fois l'objet et l'instrument de sa propre satisfaction; on ne peut pas expier pour un autre, de peur d'être encore à la fois l'objet et l'instrument de sa propre satisfaction! Oui, Dieu était la victime du péché, et il a voulu être la victime qui en a réparé l'offense et l'effet. Sa justice, en se manifestant, s'est satisfaite; son amour, en se livrant, s'est rassasié. Il a trouvé en lui tout ce qui était nécessaire pour sauver l'homme, mais non pas cependant sans le concours de l'homme; la loi de réparation, même accomplie par Dieu, est demeurée une loi de liberté. Il faut que l'homme la rende efficace en s'appropriant les mérites de son libérateur par une personnelle coopération, et s'il est des âmes à qui cette coopération n'est pas directement demandée, parce que la mort prévient l'acte de leur libre arbitre, cependant l'homme intervient encore dans l'œuvre de leur salut par une prière ou un sacrement, qui met à leur félicité conquise le sceau du vouloir et du faire humains.

Et de là vient, Messieurs, qu'au pied de la croix, devant la mort de Dieu, il s'est formé immédiatement deux races d'hommes : la race de ceux qui acceptent cette mort, et la race de ceux qui ne l'acceptent pas; la race du péché originel et la race de la réparation. La race du péché originel dit : Dieu est vivant; la race de la réparation dit : Dieu est mort. La race du péché originel, c'est le monde; la race de la réparation, c'est l'Église. Le monde est l'ensemble des hommes qui ne cherchent point Dieu, mais qui se cherchent eux-mêmes dans les voluptés de l'orgueil et des sens; l'Église est l'ensemble des hommes qui, malgré leur misère native et les restes inéteints de la déchéance, recherchent Dieu de préférence à eux-mêmes, et se le proposent comme le principe, la règle et la fin de leur être. La race du péché originel est une source inépuisable de guerre et d'anarchie ; car les biens visibles où elle met son bonheur étant bornés, leur partage inégal et précaire en fait nécessairement un champ de bataille que ne cessent de se disputer les passions, tandis que la race des enfants de Dieu trouve la paix en Celui qui leur prodigue l'infini de sa vie après leur avoir prodigué l'infini de sa mort. Le résultat du péché originel perpétué en ceux qui en demeurent volontairement la victime, est une dégradation progressive et indéfinie; le résultat de la réparation en ceux qui se la rendent propre par un travail personnel, est un perfectionnement progressif et indéfini, fondé sur la parole du Sauveur : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (1). De telle sorte qu'il y a dans l'humanité à la fois déchue et réparée deux progrès qui n'ont aucun terme absolument assignable, le progrès du mal et le progrès du bien, le progrès du mal dans le monde et par le monde, le progrès du bien dans l'Église et par l'Église. Et, comme tout le christianisme roule sur ces deux vérités, la chute et la réparation, l'une évidente et vivante dans le monde, l'autre évidente et vivante dans l'Église, il s'ensuit que le christianisme est visible dans sa démonstration à tout œil qui voit le monde et l'Église, ces deux parts collatérales et toutes deux prophétiques du genre humain. Mais le monde et l'Église ne sont pas seulement hors de nous, ils sont encore en nous-même; nous trouvons dans notre cœur la chute et la réparation, le progrès du bien et le progrès du mal, aux prises ensemble depuis le jour de notre naissance jusqu'au jour de notre mort, et nous révélant dans un langage intime plus fort que tout le reste la vérité des deux dogmes où le christianisme prend avec tous ses replis, toutes ses clartés.

---

(1) Épitre aux Romains, chap. 5, vers. 20.

---

(1) Saint Matthieu, chap. 5, vers. 48.

Maintenant qui vaincra? Qui vaincra, de la nature humaine déchue ou de la nature humaine réparée? Ni l'une ni l'autre complétement ici-bas, parce que la loi de réparation, en nous laissant le libre arbitre, nous a laissé le choix de rester dans la vieille humanité ou de nous rattacher à la nouvelle, de profiter de la mort de Dieu pour nous réintégrer dans la vie, ou de la rejeter comme une démence incapable de porter remède aux dépravations de notre cœur. Mais, bien que la nature humaine réparée ne puisse l'emporter complétement ici-bas sur la nature humaine déchue, néanmoins elle est la plus forte, et il ne sera pas donné aux puissances de l'enfer de prévaloir jamais contre elle, pour deux raisons que je vais vous dire : parce que l'œuvre de Dieu est supérieure à toute œuvre de l'homme, et parce que le mal lui-même a besoin du bien pour subsister. Séparé du bien, le mal se consumerait dans son propre délire en poussant tout à la mort physique autant qu'à la mort de l'âme. C'est le bien qui donne au mal, en soutenant tout ce qu'il détruit, sa passagère immortalité, et le mal, par l'instinct de sa propre conservation, servira jusqu'à la fin des siècles au triomphe du bien.

Quoi que vous fassiez donc, Messieurs, soit que vous choisissiez de demeurer unis au premier Adam, fidèles à son sang et à ses ruines; soit que vous vous retrempiez dans le sang régénérateur du Dieu fait homme et devenu le centre fécond de l'humanité réparée, dans l'un et l'autre cas, quoique différemment, vous aiderez à l'œuvre et à la victoire de Dieu. Soldats opiniâtres de votre corruption native, vous manifesterez dans vos actes à tous les yeux le vice originel dont vous avez reçu la tradition avec la vie, et le christianisme s'appuiera de vous pour asseoir le premier fondement de sa doctrine, qui est la transmission du péché d'Adam à toute sa postérité. Enfants de Dieu, au contraire, captifs bénis de la croix qu'il a portée pour nous sauver, vous serez une preuve vivante de la vertu qui est en ce sacrifice prodigieux, et le christianisme s'appuiera de vous pour asseoir le second fondement de sa doctrine, qui est la délivrance et la sanctification du genre humain par la mort de Dieu. Et si tour à tour vous avez appartenu au mal et au bien, si des rangs de l'infidélité vous avez passé à ceux de la foi, le christianisme en appellera bien mieux encore à votre témoignage, car vous aurez la double science d'Adam et du Christ, de la première et de la seconde vie, par une épreuve complète, et ce double aspect de votre cœur sera la révélation totale des deux vérités qui résument le christianisme et qui lui ont assuré l'empire du monde. Jusqu'au dernier âge, tout sera là. Jusqu'au dernier âge, tout sera la lutte du bien et du mal, du bien prenant sa source au Calvaire dans la mort de Dieu, du mal prenant sa source en Adam par une première prévarication. Entre ces deux extrêmes, il n'y aura rien qu'une sagesse stérile et des efforts impuissants. O vous donc tous, fils de ce siècle tourmenté et cherchant des causes à son salut, ne vous méprenez pas : il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ mort pour nous; qu'en sa croix, d'où nous parlent avec une égale éloquence la justice et l'amour de Dieu; qu'en la vertu d'abnégation qui découle comme un baume de cet arbre de vie et panse intérieurement les deux blessures de notre âme, l'orgueil et la volupté. Hors de là vous ne ferez rien, et si vous l'essayez, un jour viendra que, comme le comte de Strafford abandonné à ses ennemis par le roi dont il avait été le ministre et le confident, vous répéterez mélancoliquement ces paroles de David : *Ne vous confiez pas aux princes, aux enfants des hommes, en qui n'est pas le salut* (1). Portez plus haut vos regards et plus loin vos espérances; mourez avec Dieu pour vivre avec lui. Enseignez à tous par vos œuvres l'acceptation volontaire de la souffrance, la résignation, la douceur, l'humilité, la pauvreté, la chasteté, le service des humbles et des petits : tout cela est descendu de la croix du Fils de Dieu, et cela seul sauve le monde.

---

(1) Psaume 145, vers. 3.

Vous entendrez, Messieurs, vous porterez avec courage cette voix terrible et consolante qui tombe du Calvaire; elle ne vous dégoûtera point des enseignements de cette chair à laquelle vous vous êtes toujours montrés si fidèles, et où je vous convoque pour une autre année avec la même certitude qu'autrefois. Une année, c'est un siècle; mais Dieu ne compte pas les siècles, et l'homme qui croit en lui ne les compte pas non plus.

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS

ANNÉE 1851

DE L'ÉCONOMIE PROVIDENTIELLE DE LA RÉPARATION

CONFÉRENCES
DE
NOTRE-DAME DE PARIS

ANNÉE 1851

SOIXANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

DE LA RÉALITÉ DU GOUVERNEMENT DIVIN.

Monseigneur (1),

Messieurs,

Après avoir traité de la chute et de la réparation de l'homme, de sa chute par la faute de l'homme primitif, de sa réparation par la mort volontaire et expiatrice du Fils de Dieu fait homme, la suite des choses exigerait, ce semble, que nous traitassions de la formation et de la nature de l'Homme-Dieu. Mais au moment d'aborder ce sujet, qui doit couronner notre enseignement dogmatique, nous sommes arrêtés par une question capitale que l'incrédulité nous adresse souvent. L'incrédulité nous dit donc : « S'il est vrai que la volonté de Dieu ait été de réhabiliter le genre humain, il est bien étrange qu'il s'y soit pris aussi tard. C'est la date même de la venue du Christ qui juge son œuvre et lui imprime le sceau de l'humanité. Si Dieu eût voulu sauver le monde, il l'eût sauvé dès les premiers jours; il n'eût pas laissé tant d'âges et tant de nations s'égarer dans des voies incertaines, et s'en aller au hasard dans les abîmes d'une éternelle perdition. Le Calvaire eût été contemporain du paradis terrestre, Adam eût vu de ses yeux son libérateur et celui de sa race; il eût bu le sang divin que devait boire à longs flots sa postérité. Or, de l'aveu même des chrétiens, il n'en a pas été ainsi, et nous n'avons besoin contre eux que d'une date avouée par eux. Le Christ, disent-ils, le Christ, Fils de Dieu, est né il y a dix-huit siècles; cela suffit, nous n'en voulons pas davantage. Nous leur faisons la même réponse que ce sauvage qui demandait à un missionnaire si son père avait pu être sauvé sans avoir connu l'Évangile, et qui, ayant entendu que non, lui dit avec le ressentiment de la piété filiale : « J'aime mieux être avec mon père qu'avec le Dieu qui n'a pas sauvé mon père. »

---

(1) Mgr Sibour, archevêque de Paris.

Je pourrais, Messieurs, vous satisfaire en une seule fois sur cette difficulté, si je la restreignais à ses termes propres; mais je préfère lui donner plus d'étendue, afin de donner à ma réponse un champ plus vaste, et d'entrer dans l'exposition générale des voies de Dieu en ce qui concerne notre salut. Je veux donc, à l'occasion de la date où le Fils de Dieu a fait son apparition parmi nous, traiter de l'économie providentielle de la réparation, ce qui inclut un grand nombre de vérités de l'ordre le plus haut, que nous n'avons point encore touchées jusqu'à présent. Je les résume dans les questions que voici :

Existe-t-il un gouvernement divin? Quelles sont les lois fondamentales du gouvernement divin? Quels sont les résultats historiques ou présumables du gouvernement divin?

Il faut avant tout que nous sachions ce que c'est qu'un gouvernement.

Gouverner, c'est diriger des êtres libres vers leur fin. Je dis des êtres libres, car des êtres qui ne le sont pas, étant assujettis à une loi irrésistible et fatale, n'ont pas besoin d'être gouvernés. Ils agissent le second jour comme le premier, le troisième comme le second, et l'éternité les retrouve, sans qu'il leur en coûte rien, au point même de leur commencement. Ne touchez pas à cette mécanique, ne vous en occupez pas; elle a reçu de Dieu une impulsion qui lui suffit, et qui ne s'arrêtera que sur un ordre dont la souveraineté ne rencontrera pas plus d'obstacles que n'en a rencontré le mouvement. Telle est la nature, et c'est pourquoi la nature, si nous la considérons en dehors de ses relations avec l'humanité, n'a pas besoin d'être gouvernée : elle va toute seule, sous le joug pesant des lois mathématiques, qui sont sa règle immuable et son éternel frein. Là où sont les mathématiques, le gouvernement n'a point de place, et c'est la raison qui fait que les esprits accoutumés à ce genre de spéculation sont généralement de très-pauvres gouverneurs d'hommes, parce qu'ils ignorent les choses qui résistent, et que la liberté échappe par son essence même à tous leurs calculs. C'est de la liberté que naît le gouvernement; le gouvernement est la direction des êtres libres vers leur fin.

Mais pourquoi, me demanderez-vous, les êtres libres doivent-ils être dirigés vers leur fin? Ils doivent l'être, parce qu'ils peuvent s'en écarter, et que s'il est une bonté qui veille sur leur sort, sa pente naturelle est de leur prêter une assistance qui dépend des divers modes par où ils sont exposés à leur perte. Or ces modes sont nombreux.

Vous êtes voyageur. Vous suiviez une route large et éclairée; mais peu à peu le jour descend, l'obscurité se fait, le chemin se perd dans des sentiers incertains, vous ne savez plus où poser le pas sans vous égarer. Un homme se présente et vous dit : Où allez-vous? Voici votre route. Cet homme, c'est un gouvernement.

Ou bien votre voie vous est connue, mais vous êtes las, sans pain et sans abri, et déjà le silence du soir vous présage l'abandon d'une nuit cruelle. Un homme vient et vous dit : Que faites-vous là? Venez sous mon toit, vous y passerez la nuit. Cet homme, c'est un gouvernement.

Ou peut-être êtes-vous plein de courage et sachant bien votre route, mais vous rencontrez en plein jour un ennemi plus fort que vous. Tandis que vous résistez ou retournez en arrière, un homme accourt et vous dit : En avant, chassons ce misérable. Cet homme, c'est un gouvernement.

Il y a donc trois actes de gouvernement : éclairer, soutenir, combattre : éclairer les aveugles, soutenir les faibles, combattre les ennemis. Mais pour éclairer ceux qui par ignorance s'écartent de leur fin, il faut la connaître soi-même, et par conséquent posséder la science des destinées. Or la science est le fait des esprits, elle n'appartient qu'à eux. Et ainsi le gouvernement n'est possible qu'à une intelligence, ou, pour mieux dire, il est une intelligence, et une intelligence supérieure, puisqu'elle doit diriger les autres, en leur dévoilant le mystère d'où dépend leur sort. En outre, soit pour soutenir les faibles, soit pour combattre les obstacles que les forts peuvent rencontrer, il est nécessaire de posséder une puissance prépondérante, sans quoi, en voulant défendre les autres, on ne ferait qu'ajouter sa ruine à la leur. Le gouvernement est donc une puissance qui domine toute puissance, et dès qu'il s'en présente une qui surpasse la sienne, il cesse à l'instant même d'être un gouvernement.

Mais d'où vient qu'une intelligence et une puissance supérieures se mettent au service d'autrui? Ce ne peut être, en général, que par un sentiment de bonté, c'est-à-dire d'amour gratuit. Car on ne voit pas que la justice proprement dite exige dans tous les cas que le fort protége le faible et que le savant éclaire l'ignorant. Il entre ainsi dans l'idée du gouvernement, comme cause ou mobile de son action, un élément d'amour, et d'amour supérieur, puisque cet amour embrasse d'innombrables multitudes sur lesquelles la clarté doit se répandre et la protection se manifester incessamment. Bref, Messieurs, le gouvernement est une intelligence, une puissance et un amour supérieurs, qui dirigent des êtres libres vers leur fin, en leur communiquant la lumière et la force dont ils ont besoin pour y parvenir. Cette définition pourra surprendre plus d'un gouvernant et d'un gouverné, mais il en est ainsi.

Toutefois une définition n'est pas de soi-même une réalité, et après avoir entendu cette notion idéale du gouvernement, vous me demanderez peut-être : Le gouvernement existe-t-il? Est-ce autre chose qu'un rêve ou une création de notre esprit? Y a-t-il rien dans les faits de ce monde qui témoigne d'un gouvernement quelconque, et nous porte à croire que plus haut que nous il soit un gouvernement universel, suprême, véritablement divin? Messieurs, regardez-vous. Je ne vous dis pas : Regardez-vous dans votre union avec le ciel et la terre, mais regardez-vous seuls, séparés du monde entier et n'ayant affaire qu'à vous-mêmes. Savez-vous bien ce que vous êtes? Vous êtes un gouvernement. Car vous êtes un être libre composé de deux parties, d'une partie obscure et faible, qui est votre corps, et d'une partie lumineuse et puissante, qui est votre esprit; et la partie supérieure éclaire, dirige, protége incessamment la partie inférieure avec un amour qui ne manque jamais. Je sais bien qu'il se rencontre de lâches humains qui ne se gouvernent pas; je sais que, comme il y a des rois sur le trône qui ont abdiqué le commandement, il y a aussi de simples hommes qui ont abdiqué la direction de leur propre personnalité : âmes vendues à leur corps, ne sachant ni n'osant lui donner un ordre, ce signe de la possession de soi-même, par où éclate en nous la virilité. Mais cette dégradation de quelques-uns ne prouve rien contre la nature de tous; l'homme esclave ne dépouille pas l'homme libre de sa royauté, et lui-même, jusque dans la servitude, il conserve encore les titres de sa gloire native et le pouvoir de la reprendre quand il le voudra.

L'homme est un gouvernement. Je dis l'homme seul avec lui-même : que sera-ce si nous le considérons à l'heure où il sort de lui pour se propager dans les branches d'une race? Le voilà père ! c'est-à-dire qu'il règne sur des âmes venues du ciel en pleine ignorance de tout, auxquelles il doit tout révéler, même leur naissance, et dont la vie est un épanchement continu de la sienne. Il faudra qu'il ouvre leurs yeux, qu'il façonne leurs oreilles, qu'il transforme leur respiration sur leurs lèvres et en fasse une parole qui dise leurs pensées; qu'il assouplisse leurs membres, prépare leur beauté, travaille au mystère de leur conscience et y verse avec le bien la joie de l'accomplir. Il faudra qu'il leur laisse un nom, un patrimoine, un état stable dans ce monde qui ne fait que changer, qu'il les conduise enfin de toutes les impuissances de leur berceau à la liberté d'une jeunesse sans tache et capable de se contenir. Qu'est-ce qu'une famille, sinon le plus admirable des gouvernements? Nul de nous n'échappe à cette sainte tutelle; nul de nous ne peut se dire qu'il s'est formé tout seul, et nos vertus, si nous en avons, ne sont qu'un écho prolongé de l'âme de nos pères. Nous redisons leur vie dans la nôtre, et en y ajoutant nos propres mérites, nous ne faisons qu'élever leur gloire et couronner leur œuvre.

Mais du moins, sorti par l'âge du gouvernement domestique, l'homme se verra-t-il affranchi de tout autre gouvernement? N'aura-t-il plus à répondre de lui qu'à lui-même? Sera-t-il à lui seul sa lumière, sa puissance et sa loi? Il n'en va pas de la sorte, Messieurs, et toute notre ardeur d'émancipation, dans les plus effrénés jours de la jeunesse, ne parvient qu'à nous rendre esclaves de nos vices sans rompre le moindre fil des liens tissus autour de nous. Dès que l'homme met le pied au seuil de sa maison, il rencontre la cité, ou, si vous l'aimez mieux, la commune, c'est-à-dire l'association d'un certain nombre de familles rassemblées sur un même territoire et sous un gouvernement plus étendu que le gouvernement paternel. Dans la famille, l'homme n'était assujetti qu'à l'amour de ses parents; il était éclairé, protégé et conduit par la plus douce autorité qui soit au monde; mais en entrant dans la cité, un regard moins proche et moins indulgent tombe sur lui. La sévérité s'augmente avec la force, et les devoirs s'élèvent dans la mesure où grandit la protection. Ce n'est plus le père ou la mère qui instruit, qui redresse et qui sauve: ce sont des concitoyens que leur âge et leurs services ont élus. Ils gouvernent les intérêts communs au nom de la confiance de tous, et la nécessité qui a fait leur magistrature est soutenue de l'opinion publique qui a choisi leurs personnes.

La commune toutefois n'est que l'élément borné d'une puissance bien autrement vaste. De même que la famille ne subsisterait pas sans la commune, qui la contient et la protége, la commune à son tour n'aurait aucune chance de durée si elle n'était comprise dans un gouvernement plus général et plus fort. L'instinct de la sécurité l'eut bien vite appris à l'homme. Il ne se contenta point d'entourer de murailles des champs et des maisons pour y défendre avec la cité le premier élément de sa vie, il étendit sa droite, et, prenant au loin possession de l'espace, il se fit avec les fleuves et les montagnes des barrières que ses vertus rendirent sacrées. Il y mit son nom avec un drapeau, et, tranquille par son courage derrière cette lointaine circonvallation, il fut un peuple et commença l'histoire. Mais ni frontières profondes, ni combats victorieux ne suffisent à l'existence d'un peuple ; il y faut une intelligence unique et universelle, qui remplisse de son action toutes les parties du territoire commun, règle et maintienne les droits, prévoie les besoins, et soit comme l'âme où respirent le vouloir et la pensée de tous. Un peuple qui perd son gouvernement se perd lui-même, à moins que, par un effort immédiat, il ne tire de ses ruines un homme ou un corps qui lui rende l'intelligence et la puissance avec l'unité. Car l'intelligence et la puissance, nous l'avons dit, sont les conditions essentielles du gouvernement, et quelle que soit sa forme, monarchie, aristocratie, démocratie, c'est toujours, sachez-le bien, Messieurs, l'intelligence qui conduit, la puissance qui protége, et il n'est aucun moyen d'échapper à ce droit naturel de la supériorité. Si vous vous étiez flattés jamais de créer un État où, par amour d'une égalité parfaite, le gouvernement appartiendrait aux esprits sans lumière et aux bras sans génie, détrompez-vous de ce rêve. Athènes fut la plus populaire des républiques ; Athènes pourtant nommait dans ses institutions l'aréopage et le sénat. Et encore que l'assemblée du peuple eût un pouvoir qui dominât tout le reste, la tribune aux harangues s'élevait encore plus haut. Elle ne supportait pas l'ambition sans habileté; elle repoussait Démosthènes encore trop jeune dans l'éloquence, et suscitait de ses marches souveraines les grands hommes qui ont fait du nom de la Grèce une partie même de l'immortalité, Miltiade, Cimon, Thémistocle, Aristide, Phocion, Périclès, et tant d'autres qui se nomment sans vous et malgré moi. Il est vrai, le peuple athénien s'indignait souvent d'obéir à la gloire de ses héros, et cherchait dans l'ostracisme une consolation de ses jalousies. Mais le lendemain du jour où il avait banni l'éloquence et le courage, il les applaudissait à la tribune, et la Grèce, docile aux caprices de ses enfants, leur rendait d'autres Miltiades et d'autres Thémistocles par une fécondité plus inépuisable que la proscription.

A tous les degrés donc de l'existence, dans la famille, dans la cité, dans l'État, l'homme est gouverné. Nulle part, pas même au fond des forêts, il ne vit sans une intelligence qui le guide et sans une puissance qui le couvre. Spectacle d'autant plus remarquable que nous n'aimons pas le pouvoir, et que tout un côté de notre génie nous pousse à l'humilier. Mais c'est en vain. Si le nom de roi nous fait peur, nous nous donnerons un archonte; si le nom d'archonte nous semble encore trop fier, nous choisirons un consul; si le nom de consul nous blesse, nous mettrons à notre tête un président; enfin, si tout titre et tout règne nous sont importuns, nous prendrons pour un jour un enfant dans la foule, et nous lui dirons : Sois l'homme d'aujourd'hui !

Peut-être m'opposerez-vous cependant qu'après tout l'humanité n'est pas gouvernée, mais que, réduite en tronçons qui se heurtent et se déchirent, elle ne présente aux yeux qu'un amas informe où l'on ne discerne ni plan, ni unité, ni progrès, rien qui annonce un corps avançant sous une main éclairée et puissante vers une fin connue. Flots brisés par des flots, les peuples se succèdent aux mêmes lieux avec de pareilles vicissitudes, et leur nom demeuré dans leur héritage ne nous apprend d'eux et de nous que notre commune fragilité. C'est l'apparence, Messieurs, mais ce n'est pas l'état vrai. L'humanité n'a pas de gouvernement visible et connu pour les choses de l'ordre temporel, et cela par un dessein exprès de Dieu, qui n'a pas voulu placer sous une seule main tous les droits et tous les intérêts du monde, mais en partager la direction pour en maintenir l'harmonie par la lutte et la liberté. L'ordre temporel d'ailleurs ne contient pas la fin dernière de l'homme; il n'en est que la préparation, et il convenait qu'un gouvernement général ne fût donné au genre humain qu'en ce qui concerne son bien universel et final. Nierez-vous que ce gouvernement existe? Nierez-vous qu'il y ait au monde, quant à notre fin religieuse et suprême, une intelligence, une puissance, un amour, par qui nous sommes universellement et solidairement gouvernés? Mais je n'ai pas besoin de vous interpeller ainsi : vous l'avez nommée déjà cette autorité unique, qui étend sa providence au delà de toutes les fonctions créées par le hasard des armes et la justice des peuples, et qui, sans distinction de races ni de cultures, pousse le genre humain comme un seul homme au terme où

Dieu lui a promis de se trouver. Sans doute, vous n'acceptez pas tous volontairement son éminente direction ; mais qu'importe ! elle n'en existe pas moins. Elle atteint malgré eux les enfants qui la renient, et poursuit leur ingratitude de bienfaits qui ont pour ce monde même une éclatante efficacité. Comme l'Araxe mugissait sous le pont que lui avaient un jour bâti les consuls romains, ainsi les flots des générations passent, en lui jetant l'outrage, sous l'arche tutélaire de l'Église catholique. L'Église, tranquille dans sa lumière et dans sa force, laisse dire leur colère ; elle bénit ceux qui l'insultent avec ceux qui la respectent, et leur ouvre à tous la route qui mène par la vérité à l'océan de l'éternité.

C'est le sort commun des gouvernements d'être méconnus d'une partie de ceux qui jouissent des effets de leur protection. Le père, dans sa famille, n'est pas exempt de cette dure loi ; le magistrat et le prince la subissent plus haut, et l'Église, sommet vénéré de toute humaine direction, est au delà de toute autre la victime de l'empire qu'elle exerce et des biens qu'elle répand. Un lien mystérieux unit ici-bas la souffrance et le pouvoir. L'âme elle-même subit l'injure du corps qu'elle conduit, et jusqu'au plus profond nœud de notre invisible personnalité, la révolte a des heures, pour ne pas dire des âges. C'est donc ne rien affirmer contre le gouvernement universel de l'Église que de lui opposer l'indifférence ou la rébellion d'une partie du genre humain ; son pouvoir, quoique nié et combattu, ne s'en exerce pas moins avec une plénitude qui pénètre l'ensemble et conduit ou dispose à ses destinées la postérité d'Adam. Lumière supérieure à toute lumière, force invincible à toute force, amour plus grand que tout autre amour, l'Église réunit à un incomparable degré les éléments qui composent la notion idéale du gouvernement. Elle couronne ici-bas cette magnifique hiérarchie de direction et de protection dont l'âme humaine est le principe et dont Dieu sans doute est l'invisible et dernier anneau. Car comment s'imaginer que cette loi généreuse du gouvernement ne remonte pas plus haut que l'homme, et que Dieu se soit interdit d'éclairer et de conduire le monde qu'il a fait? Partout où nous avons rencontré le fort avec le faible, nous avons vu le faible sous la protection du fort; partout où nous avons saisi l'ombre avec la lumière, nous avons vu la lumière envelopper l'ombre pour la dissiper; or, Dieu est la souveraine force, et l'homme n'est devant lui qu'un point obscur et débile, d'autant plus digne de pitié qu'il gravite vers l'infini, et que c'est Dieu lui-même qui lui a fait signe de venir. Est-il permis de croire qu'il l'abandonne, après l'avoir appelé, et que cette main libérale et puissante soit la seule main qui ne tienne pas le sceptre du gouvernement?

Écoutons là-dessus, Messieurs, le sens de l'humanité. Sachons d'elle-même si elle se croit gouvernée par Dieu, et si dans cette grande question de la réalité du gouvernement divin, elle nous parlera comme l'Église et comme Jésus-Christ.

Sa réponse n'est ni longue, ni douteuse; elle est contenue dans un seul mot que toute la terre connaît, parce que toute la terre l'a répété: la Providence! la Providence, mot admirable, qui a jailli de deux autres mots, où la conscience universelle a puisé l'éloquente expression de sa foi, *prævidere, providere,* prévoir et pourvoir. C'est qu'en effet les deux fonctions principales de tout gouvernement sont de prévoir les besoins par une sagesse qui plonge dans l'avenir, et d'y pourvoir par une puissance qui commande aux événements. Et l'humanité croit que cette sagesse est en Dieu, que cette puissance s'y trouve aussi, et qu'un amour sans bornes les met l'une et l'autre au service des faibles, c'est-à-dire au service de tous, mais particulièrement de ceux qui savent leur faiblesse, et qui, la confessant à Dieu dans la prière, lui demandent humblement son secours. C'est pourquoi l'humanité prie en tout lieu et à toute heure ; il n'est aucun de ses besoins qu'elle croie étranger au cœur de Dieu. Elle s'adresse à lui comme à la clarté qui voit tout, à la souveraineté qui peut tout, à la bonté qui veut tout ce qu'elle peut, et fallût-il des miracles pour exaucer sa prière, elle y compte fermement, comme sur l'effet naturel d'un ordre qui commande à toutes les lois. Ce n'est pas seulement dans de rares et solennelles circonstances que sa voix suppliante monte vers Dieu, comme si Dieu ne s'était réservé d'intervenir que dans les événements fameux qui changent le cours des choses et des nations. Non, la prière sort du cœur des pauvres comme du cœur des rois, elle se croit aussi forte en s'élevant du toit de chaume qu'en s'élevant des lambris de cèdre, en parlant à Dieu d'un morceau de pain qu'en l'occupant d'un empire. *Ce pauvre a crié*, disait David, *ce pauvre a crié, et Dieu* *l'a entendu.* — *Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum* (1). Même à voir la confiance des petits dans le gouvernement du Très-Haut, on croirait qu'ils savent à fond cette grande loi qui engendre la protection de l'impuissance même, et qui fait ainsi de Dieu et de l'opprimé les deux choses qui se touchent de plus près.

Je ne crois pas, Messieurs, que personne puisse nier l'universalité de la prière, ni démentir cette conséquence qu'elle porte avec elle, de la foi du genre humain au gouvernement de Dieu. Sans doute, il est des hommes qui ne prient pas; il y en a même aujourd'hui peut-être plus qu'il n'y en eut jamais. Depuis que le christianisme a enseigné aux hommes la prière dans toute sa pureté, cette pureté même a soulevé des dégoûts, et le cœur d'un plus grand nombre s'est retiré en soi, loin de tout secours divin. Mais cette apostasie de l'orgueil envers la Providence n'a pas ébranlé le fond de l'espérance commune: l'âme humaine se tourne encore vers Dieu dans ses difficultés, et ceux-là mêmes qui ont appris du raisonnement à ne plus s'appuyer qu'en eux, réapprennent du malheur le secret de la supplication. Ce qu'ils ôtent dans les jours de leur gloire à l'unanimité du témoignage en faveur du gouvernement de Dieu, ils le lui rendent avec usure dans les jours de leur infirmité. Et ce cri plaintif et confiant ne pût-il jamais être arraché de leur poitrine, que fait l'obstination de quelques-uns contre la pente naturelle de tous?

---

(1) Psaume 33, vers. 7.

Vous me direz peut-être à votre tour : Que fait la foi de l'homme à la réalité du gouvernement divin? Messieurs, rappelez-vous toujours que je ne me suis pas posé devant vous comme un philosophe, mais comme un chrétien. Je ne vous enseigne pas ce que j'ai appris des investigations de ma pensée, mais ce que j'ai reçu de Jésus-Christ, après m'être démontré et vous avoir démontré à vous-mêmes la divinité de son œuvre et de sa personne. Cette autorité divine plane au-dessus de tout mon enseignement. Elle en est la lumière, la garantie, la puissance ; j'y ajoute une clarté de plus, celle de la raison. Je tiens de Jésus-Christ que Dieu gouverne le monde. J'ai entendu les prophètes qui ont préparé sa venue s'écrier à l'envi : *Peuples de la terre, adorez le Seigneur; que les nations se réjouissent et qu'elles triomphent, parce que, Seigneur, vous les gouvernez avec équité et que vous les conduisez dans la justice! Votre trône, ô Dieu, est dans les siècles des siècles, et le sceptre de votre règne est un sceptre de direction* (1). J'ai entendu Jésus-Christ prononcer lui-même cet oracle, plus magnifique encore dans sa simplicité : *Ne soyez pas inquiets de votre vie au sujet de la nourriture que vous lui donnerez, ni de votre corps au sujet du vêtement dont vous le couvrirez. Est-ce que la vie n'est pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ni ne rassemblent la moisson dans des greniers, mais c'est votre Père céleste qui les nourrit.*

---

(1) Psaume 66, vers. 4 et 5. — Psaume 44, vers. 7.

Or, n'êtes-vous pas plus qu'eux?... Et pourquoi seriez-vous inquiets de votre vêtement? Regardez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni ne filent, et cependant je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'était pas couvert comme l'un d'eux. Si donc Dieu habille ainsi l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et que demain l'on jette au feu, combien plus vous autres, hommes de peu de foi! Cherchez donc d'abord le règne de Dieu et la justice, et tout le reste vous sera donné par-dessus (1). Les chrétiens ont reçu avec amour cette ineffable expression de la Providence de Dieu; ils n'ont pas besoin d'une autre assurance pour se tenir convaincus de l'action qu'elle exerce à toute heure en faveur de tous. Mais, tranquilles sur une parole qui ne les a jamais trompés, ils sont bien aises pour vous que la voix du genre humain s'unisse à la voix du Fils de l'homme pour rendre hommage à la réalité du gouvernement divin. Car, même en séparant ce témoignage du témoignage prophétique, il n'est pas facile à la raison des incroyants de mépriser la raison de l'humanité. Nous sommes tous de la même chair et du même esprit; nos instincts, nos sentiments, nos intuitions, nos expériences, tout cela vient du fond de l'homme, et compose une solidarité intellectuelle dont il n'est permis à personne de briser légèrement le faisceau. Ici d'ailleurs la pensée commune n'est pas un simple fait, une attestation dénuée d'évidence et de raisonnement : le genre humain, en donnant sa foi au gouvernement de la Providence, cède à la clarté d'une loi générale dont il est partout l'acteur autant que le témoin. Tout être sur la terre, même les poisons, et sauf les scélérats, nous apparaît sous la forme d'une activité bienfaisante, et plus l'être s'élève, plus il répand autour de lui le parfum et la semence des biens dont il a le trésor. Un être inactif est une chimère, et une activité qui ne se verse pas en bienfaits est un monstre. Comment donc l'Être infini, l'Être créateur, l'Être seul qui ne perd rien en se donnant, comment Dieu, le monde une fois créé, cesserait-il d'être actif à notre égard? et comment, s'il reste actif, nous dispenserait-il autre chose que la lumière, la force et l'amour, en qui se résument tous ses attributs? Mais la lumière illumine, la force soutient et combat, l'amour échauffe ce qui est déjà illuminé, et resserre dans une étreinte puissante ce qui est déjà fortifié : or, être éclairé, soutenu, protégé, embrassé, c'est être gouverné. Ou Dieu se tait à notre égard, ou il nous gouverne : c'est l'un des deux. Mais dire qu'il se tait, dire qu'il s'enfonce loin de nous dans son inaccessible essence, spectateur à peine curieux de nos efforts et de nos maux, c'est l'accuser d'être moins utile qu'une goutte de pluie et moins généreux que le calice d'une fleur : ni la pluie ne garde sa fécondité, ni la fleur son baume.

---

(1) Saint Matthieu, chap. 7, vers. 25 et suiv.

J'entrevois votre pensée : Dieu, dites-vous, n'est jamais inactif à l'égard de l'homme, et pourtant il ne le gouverne pas. Il n'est point inactif, parce qu'il le conserve dans son être par le sien ; il ne le gouverne point, parce qu'il n'ajoute rien, selon les circonstances, à la quantité d'être qu'il lui a départie primitivement. Dieu est le soleil unique dont le rayonnement immortel soutient les existences, mais il ne varie point sa splendeur selon leur faiblesse ou leur force, et c'est leur liberté qui roule autour de son astre immobile dans une orbite diversement féconde en vigueur ou en défaillance, en illumination ou en obscurcissement.

Sans doute, Messieurs, Dieu, dans cette supposition, n'est pas métaphysiquement inactif à l'égard de l'homme, mais il lui est strictement indifférent. Fais ce que tu peux, vas où tu veux, deviens je ne sais quoi, telle est, selon vous, la pensée de Dieu pour sa créature libre, pour cette créature qu'il a faite par amour, et prédestinée, si elle est fidèle, à vivre éternellement avec lui. Est-ce là le rôle d'une activité bienfaisante, le rôle d'un père? Suffit-il d'avoir donné la vie à une âme fragile, en lui assignant un but immense, pour que soit accompli le devoir du fort envers le faible, du père envers le fils? Et si l'on veut distinguer la simple conservation du fait même de la création, suffit-il à la bonté infinie de ne pas replonger les êtres dans le néant, et de les tenir suspendus sur l'abîme où la liberté les retient et peut les faire tomber? Qu'une puissance, comme le soleil, privée de délibération et de vouloir, verse sa lumière sur les corps inférieurs avec une indifférence mathématique, cela se conçoit; mais que la lumière vivante et libre se répande avec la même impassibilité, cela se conçoit-il? Le soleil, outre qu'il n'est pas le maître de lui, n'éclaire que des mondes subordonnés comme lui à des lois mécaniques, qui ne leur permettent pas de s'écarter du plan où les rayons de l'astre souverain peuvent les atteindre et les vivifier. Mais les intelligences, qui ont Dieu pour astre, ne sont pas soumises à l'empire inflexible du mécanisme; elles s'éloignent de leur centre autant qu'elles le veulent, et si Dieu ne les suit pas dans leur fuite, il est manifeste que l'ordre moral manque des secours surabondamment départis à l'ordre physique, et que Dieu traite les esprits avec une négligence que n'avoue point la paternité. Si je le pensais tout seul, je m'inquièterais de l'isolement de ma pensée; mais c'est le genre humain qui le pense avec moi. Il ne sépare point l'idée de Dieu de l'idée de la Providence, et, chose digne d'attention, il s'est beaucoup plus mépris sur la nature divine que sur la nature du gouvernement divin. L'antiquité païenne s'est fait plus ou moins des dieux indignes : elle ne refusait à aucun d'eux une oreille sensible à nos plaintes, une intervention dans nos biens et nos maux, et, encore qu'elle supposât qu'il y en eût de méchants, elle savait des chemins pour descendre jusqu'aux enfers et y toucher le cœur des plus durs immortels. La négation de la Providence commença dans Épicure le règne de l'athéisme; le premier qui voulut rejeter Dieu au nom de la sagesse, se contenta de rejeter son gouvernement. C'était frapper au cœur la notion même de la Divinité. Élevez dans le ciel, aussi haut que vous le voudrez, une intelligence et une puissance immesurables; donnez-lui des noms sublimes et des attributs aussi grands que ces noms : si vous retirez de sa main le sceptre qui gouverne, sachez-le, vous n'aurez pas même fait une idole. Le peuple passera sans le voir, et, plus puissant que votre implacable métaphysique, il redira, sur un mode ou sur un autre, le chant de David : *Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur. — Celui qui habite en pensée dans le secours du Très-Haut, habitera réellement dans la protection du Dieu du ciel* (1).

M'opposerez-vous, Messieurs, opposerez-vous au genre humain que le gouvernement de la Providence est incompatible avec le maintien des lois générales qui régissent l'univers? Mais que me répondrez-vous si je vous dis que le gouvernement est lui-même une loi générale? et n'ai-je pas commencé cette Conférence en vous démontrant qu'il en est ainsi? Une loi générale est un ordre constant, qui embrasse les êtres et les faits de même nature et se les assujettit. Or tel est le gouvernement. Dieu, auteur de toutes les lois, en donnant aux intelligences le pouvoir de les méconnaître, a préparé aussi le moyen de les y maintenir et de les y ramener. En même temps qu'il fondait la liberté, il fondait le gouvernement, et tous les deux sont les éléments réciproques dont se compose l'ordre moral. Sans la liberté, l'ordre moral, cet ordre où l'être travaille à sa propre perfection, n'existerait pas, et sans le gouvernement il se perdrait dans une irrémédiable confusion. La liberté est le fleuve des actes responsables; le gouvernement est le rivage qui les contient et les conduit à leur terme naturel. Chaque goutte d'eau, chaque vague peuvent s'écarter du cours où ils sont compris et se frayer des routes sans issue; mais la masse des eaux ne se dérobe jamais tout entière à la force de la pente et des rives, et il en reste toujours assez au fond du vrai lit pour que l'ordre subsiste et que le plan divin obtienne sa réalisation. Ou il faut nier la notion même des lois générales, ou il faut convenir que le gouvernement en porte tous les caractères avec soi.

---

(1) Ps. 90, vers. 1.

Il est vrai que les lois de l'ordre moral n'agissent pas comme celles de l'ordre physique, c'est-à-dire qu'elles ne saisissent pas les êtres et les faits de leur domaine par une irrésistible action; la volonté gouvernée demeure libre devant la volonté qui gouverne: mais s'ensuit-il que la loi du gouvernement n'existe pas? S'il en était ainsi, la loi serait synonyme de nécessité, et à la matière seule appartiendrait le privilége d'être ordonnée. D'une autre part, la liberté se confondrait avec le désordre, et toute intelligence serait de sa nature un chaos.

Restons dans le vrai. Que la peur d'être éclairés par la bonté divine, soutenus et conduits par elle, ne nous précipite pas dans les profondeurs d'un matérialisme sans conscience et sans humanité. Confessons que l'harmonie universelle se décompose en deux ordres, l'ordre physique et l'ordre moral, tous les deux régis par des lois qui agissent selon la nature des êtres compris dans leur sphère, tous les deux venant de Dieu, qui est leur modérateur parce qu'il est leur principe, et qui les fait servir à la destinée des esprits capables de le connaître et de l'aimer. Ni les lois de l'ordre moral ne détruisent celles de l'ordre physique, ni les lois de l'ordre physique ne détruisent celles de l'ordre moral. Dieu éclaire les intelligences par une lumière qui ne blesse en rien la lumière des corps; il les soutient par une force qui n'altère en rien la force mécanique ; il les conduit par un mouvement qui n'arrête point le mouvement des mondes, en quelque manière qu'ils parcourent les champs infinis de l'espace où Dieu les a semés. Le miracle, il est vrai, entre pour une part dans le gouvernement de la Providence; mais quand même il suspendrait çà et là les lois de l'ordre physique, il n'en compromettrait pas l'ensemble et la gravité. Une goutte d'eau détournée de sa place dans l'Océan y creuserait plus de sensation qu'un miracle perdu dans l'ordre entier des choses. Le miracle d'ailleurs, ainsi que je l'ai prouvé en parlant de ceux de Jésus-Christ, est un hommage de la toute-puissance de Dieu à la stabilité de la nature. Dieu respecte la nature en paraissant la violer; il n'y trouble en rien l'ordonnance mathématique qui est la seule loi des corps, et l'effet qu'il obtient de leurs forces par l'application de la sienne est aussi simple que l'effet que nous y produisons par l'application de la nôtre.

Dieu gouverne le monde, l'humanité le croit, et l'humanité se rend compte de cette croyance, qui fait partie de ses plus chères pensées et de ses plus invincibles traditions ; mais elle fait plus encore que d'y croire et de se justifier sa foi, elle voit de ses yeux, à n'en pouvoir douter, l'action même du gouvernement divin. Dieu est invisible dans son essence, il ne l'est point dans ses actes. S'il était dans ses actes aussi mystérieux que dans son essence, nul ne croirait en lui, ou du moins la voix du peuple ne le saluerait pas de cette acclamation unanime et invétérée qui fait frémir l'enfer du bruit de son nom, et le rapporte jusqu'au ciel à l'oreille émue des purs esprits. Le peuple raisonne peu, il voit, il touche, il sent, et pour qu'il s'émeuve de Dieu, il faut que Dieu lui arrive moins comme une idée que comme une sensation. Ainsi en est-il. Pendant que le ciel et la terre roulent dans leur cycle impassible, l'homme s'agite en d'autres révolutions, et la Providence lui apparaît sur un double théâtre, le théâtre privé des âmes, et le théâtre public de l'histoire. Quel est celui de nous qui n'a point rencontré dans sa vie une autre main que la sienne, une main imprévue, habile, profonde, inexplicable par un autre nom que le nom de la Providence? On en peut douter quelquefois, on n'en doute pas toujours. Si le succès cause aisément l'ingratitude de l'orgueil, le malheur que nous n'avons pas cherché nous révèle en nous un autre artisan que nous. Et encore que je ne puisse pas dire d'où nous vient cette certitude, elle nous vient pourtant. Une âme est bien maudite qui ne s'arrête jamais dans ses annales intérieures à un certain point, pour se dire : ce n'était pas moi. Mais quoi qu'il arrive des sages et des superbes, les simples de ce monde, ceux qui n'ont point de ressources contre leur conscience, ceux-là s'aperçoivent de Dieu dans le tissu de leur vie, et tous les astres ensemble ne les touchent pas autant que cette entrevue privée que les Écritures appellent la visitation de Dieu. *Qu'est-ce que l'homme*, disait David, *pour que vous ayez souvenir de lui, et le fils de l'homme pour que vous le visitiez* (1)? Et Job, s'épanchant dans les mêmes termes, disait aussi :

---

(1) Psaume 8, vers. 5.

Qu'est-ce que l'homme pour que vous approchiez de lui votre cœur? Vous le visitez dès le matin, et vous l'éprouvez aussitôt (1).

Mais ces mystères de l'existence intime brisent tout à coup leur enveloppe, et deviennent, s'appliquant aux peuples, des événements qui font de leur histoire l'histoire même de Dieu. On travaille bien contre cette histoire pour lui ravir dans le passé son caractère divin ; on lui fait du temps un linceul pour y cacher la Providence aux regards trompés : heureusement l'histoire n'est jamais finie, elle se poursuit vivante sous les yeux des générations, et tous, avant de mourir, nous la voyons un jour ou l'autre telle qu'elle est. Vous la voyez, Messieurs : et sans regarder en arrière ni en avant de notre âge, en nous tenant à l'heure précise où nous sommes parvenus, je vous le demande, qui tient le sceptre de nos destinées? Qui se flatte de nous conduire? Qui peut se promettre ou même nous nommer le port? Ni les hommes d'expérience pourtant, ni le sens, et l'esprit et le courage ne manquent à notre nation : elle est encore ce peuple éloquent et brave que dépeignait César, doué du plus beau territoire qui soit au monde, d'une antiquité supérieure à toute antiquité des peuples ses contemporains et ses rivaux, et d'une histoire qui lui assure les titres de premier-né de l'Église, de bouclier de la foi et d'épée de Dieu pour la justice. Si une terre habitée par des hommes pouvait se passer du gouvernement de la Providence, ce serait la nôtre : et pourtant, au XIVe siècle de notre âge, au sein de tant de souvenirs et de trésors, nous voici incertains de nous-mêmes, tremblants devant l'avenir, et, que nous le voulions ou non, attendant de Dieu seul le secret et l'heure de notre salut. Vous vous étiez flattés de le mettre à l'écart; vous vous disiez désabusés de son Christ, et n'accordiez plus à l'Évangile que l'honneur vieilli d'avoir été le préparateur ou le précurseur du règne de la raison. Qu'en dites-vous à l'heure qu'il est? Le bras de Dieu est-il si peu de chose, son secours inutile, son nom une simple antiquité de la métaphysique et de l'abstraction? Dans quel fabuleux labyrinthe il a pris votre sagesse! et si je pouvais autre chose que pleurer dans vos égarements les malheurs de la patrie, avec quelle sanglante volupté ne jouirais-je pas de votre incroyance vaincue par ses fruits!

---

(1) Job, chap. 7, vers. 17 et 18.

Or ce que vous voyez, le monde l'a vu dans tous les temps. Sous des formes qui changent et des noms qui se succèdent, la vanité des peuples se montre tôt ou tard. Je dis tôt ou tard, parce que la Providence n'est pas toujours également visible; si elle paraissait toujours, elle ne paraîtrait jamais. Une apparition n'a lieu qu'en vertu d'une absence. Dieu se cache et se révèle tour à tour, afin d'être mieux vu. Son silence fait le relief de sa parole, son ensevelissement donne crédit à sa résurrection. C'est pourquoi il veut être attendu, et David, son prophète, disait excellemment au peuple d'Israël: *Attends le Seigneur.... et tu le verras*. Et quand le verra-t-il, Messieurs? Écoutez: *Tu le verras quand les pécheurs périront.* — *Ex-*

specta Dominum.... cum perierint peccatores videbis (1).

Oui, Dieu est dans l'histoire; il est dans l'histoire des âmes et dans celle des peuples. Et lorsqu'il me dit par l'Évangile, que *les cheveux de ma tète sont comptés* (2), je n'ai pas besoin de le croire, je le sais, je le sens, je le vois. O Dieu, c'est vrai, vous avez compté mes cheveux, et pas un ne tombera de ma tête sans votre permission. Vous m'avez marqué mon heure et ma place; vous me versez votre lumière, vous me portez dans votre main, vous combattez pour moi. Je ne suis qu'un passereau, mais un passereau, vous l'avez dit, *n'est pas en oubli devant vous* (3). Combien plus un homme et un chrétien! un homme fait à votre image, un chrétien baigné dans le sang de votre Fils! C'est là, Messieurs, la force indicible du chrétien : plus que toute chose ici-bas, il est dans la droite de Dieu. La Providence, qui enveloppe et gouverne tout, l'enveloppe et le gouverne avec prédilection. Que sera-ce de l'Église, cénacle immortel des âmes rachetées, où dans l'obscurité du temps et du changement, la foi, l'espérance, la charité, la prière, toutes les vertus et toutes leurs œuvres se tiennent debout devant Dieu en attendant son jour! Si ce jour vient pour tout le monde, combien plus vite pour l'Église, et plus inévitablement! Combien tout enfant de cette mère féconde et sublime doit-il répéter avec une certitude que rien n'a jamais confondue, le mot de David : *Attends le Seigneur.... et quand les pécheurs périront, tu le verras!*

---

(1) Psaume 36, vers. 34.

(2) Saint Luc, chap. 12, vers. 7.

(3) Ibid., chap. 12, vers. 6.

Mais je me lasse de ces accents élevés ; je voudrais descendre, et au lieu que le poëte romain disait :

Sicelides musæ, paulo majora canamus,

il me plairait, en parlant de la providence de Dieu, d'humilier mon langage, et d'oublier les cèdres des montagnes pour l'hysope des champs. Car c'est ainsi que la Providence descend elle-même ; du rayon dont elle illumine le front des astres, elle éclaire la fente du rocher, et la tempête dont elle ébranle l'Océan réserve une goutte d'eau pour la feuille qui se meurt au fond des bois. Je voudrais l'imiter ; laissant là les empires, les grands destins, les chutes et les avénements des choses fameuses, je voudrais rechercher dans une âme des souvenirs obscurs, mais qui nous seraient fraternels, et qui réveilleraient au cœur de nous tous la mémoire de Dieu dans ses bienfaits inconnus.

Je vais prononcer un nom qui n'est plus celui d'un homme vivant, mais qui est pourtant un nom contemporain. Celui qui l'a porté me le pardonnera sans peine ; car je ne dirai rien qui ne puisse honorer sa vie et ranimer ses cendres.

Notre âge se rappelle encore la célébrité dont jouissait, il y a un quart de siècle, un homme qui avait porté dans les œuvres de la chirurgie une intrépidité d'âme aussi rare que la précision de sa main. Cet homme, déjà vieux, vit entrer dans son cabinet une figure simple, grave et douce, qu'il reconnut aisément pour un curé de campagne. Après l'avoir entendu et examiné quelques instants, il lui dit d'un ton brusque, qui lui était naturel : « Monsieur le curé, avec cela on meurt. » Le curé répondit : « Monsieur le docteur, vous eussiez pu me dire la vérité avec plus de ménagement; car bien qu'avancé dans la vie, il y a des hommes de mon âge qui craignent de mourir. Mais en quelque manière qu'elle soit dite, la vérité est toujours précieuse, et je vous remercie de ne me l'avoir point cachée. » Puis, posant sur la table une pièce de cinq francs préparée d'avance, il ajouta : « Je suis honteux plus que je ne puis le dire de si mal témoigner ma reconnaissance à un homme comme Monsieur le docteur Dupuytren : mais je suis pauvre, et il y a bien des pauvres dans ma paroisse; je retourne mourir au milieu d'eux. » Cet accent parvint au cœur de l'homme que le cri de la douleur n'avait jamais troublé; il se sentit aux prises avec lui-même, et courant après le vieillard qu'il avait repoussé d'abord, il le rappela du haut de sa porte et lui offrit son secours. L'opération eut lieu. Elle touchait aux organes les plus délicats de la vie; elle fut longue et douloureuse. Mais le patient la supporta avec une sérénité de visage inaltérable, et comme l'opérateur étonné lui demandait s'il n'avait rien senti : « J'ai souffert, répondit-il, mais je pensais à quelque chose qui m'a fait du bien. » Il ne voulait pas lui dire : J'ai pensé à Jésus-Christ, mon Maître et mon Dieu crucifié pour moi; il eût craint de blesser peut-être l'incroyance de son bienfaiteur, et retenant sa foi sous le voile de la plus aimable modestie, il lui disait seulement : J'ai pensé à quelque chose qui m'a fait du bien. A plusieurs mois de là, par un grand jour d'été, le docteur Dupuytren se trouvait à l'Hôtel-Dieu, entouré de ses élèves à l'heure de son service. Il vit venir de loin le vieux prêtre, suant et poudreux, comme un homme qui a fait à pied un long chemin, et tenant à son bras un lourd panier. « Monsieur le docteur, lui dit le vieillard, je suis le pauvre curé de campagne que vous avez opéré et guéri il y a déjà bien des semaines ; jamais je n'ai joui d'une santé plus solide qu'aujourd'hui, et j'ai voulu vous en donner la preuve en vous apportant moi-même des fruits de mon jardin, que je vous prie d'accepter en souvenir d'une cure merveilleuse que vous avez faite et d'une bonne action dont Dieu vous est redevable en ma personne. » Dupuytren prit la main du vieillard : c'était la troisième fois que le même homme l'avait ému jusqu'aux entrailles.

Enfin cet homme illustre, le docteur Dupuytren, se trouva lui-même sur son lit de mort, et du regard dont il avait jugé le péril de tant d'autres, il connut le sien. Cette heure le trouva ferme ; il avait eu trop de gloire pour regretter la terre et se méprendre sur son néant. Mais la révélation du peu qu'est la vie ne suffit pas pour éclairer l'âme sur sa destinée, et peut-être est-elle le plus grave péril de l'orgueil aux prises avec la mort. Il faut à ce moment suprême reconnaître également la misère et la grandeur de l'homme, et si le génie peut s'élever de lui-même jusqu'à sentir sa misère, il ne peut pas en même temps comprendre sa grandeur. Ce double secret ne s'unit et ne se manifeste à la fois que dans une clarté qui vient de plus haut que la gloire. Dupuytren la vit venir. En roulant dans les replis de sa mémoire le spectacle des choses auxquelles il avait assisté, parmi tant de figures qui s'abaissaient sous son dernier regard, il en était une qui grandissait toujours, et dont la simplicité pleine de grâce lui rappelait des sentiments qu'il n'avait éprouvés que par elle. Le vieux curé de campagne était demeuré présent à son âme, et il en recevait, dans ce vestibule étroit de la mort, une constante et douce apparition. Messieurs, je ne vous dirai pas le reste : Dupuytren touchait aux abîmes de la vérité, et pour y descendre vivant, il n'avait plus qu'à tomber dans les bras d'un ami. C'est le don que Dieu a fait aux hommes depuis le jour où il leur a tendu les mains du haut de la croix, le don de recevoir la vie d'une âme qui la possède avant nous, et qui la verse dans la nôtre parce qu'elle nous aime. Dupuytren eut ce bonheur. Au terme d'une mémorable carrière, il connut qu'il y avait quelque chose de plus heureux que le succès et de plus grand que la gloire : la certitude d'avoir un Dieu pour père, une âme capable de le connaître et de l'aimer, un Rédempteur qui a donné son sang pour nous, et enfin la joie de mourir éternellement réconcilié avec la vérité, la justice et la paix. Messieurs, la Providence gouverne le monde, et son premier ministre, vous venez de l'apprendre, et vous en devez à Dieu d'immortelles actions de grâces, son premier ministre, c'est la vertu.

SOIXANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

DES LOIS FONDAMENTALES DU GOUVERNEMENT DIVIN.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Il existe un gouvernement divin : ce n'est pas seulement la foi de l'Église catholique, c'est la foi persévérante du genre humain tout entier, et vous avez vu les motifs qui élèvent cette croyance à la clarté d'un dogme philosophique autant qu'à la certitude d'un dogme religieux. Mais ce n'est pas tout que de connaître l'existence d'un gouvernement, il faut aussi connaître ses lois, c'est-à-dire les règles qu'il suit dans la direction et la protection des êtres libres qu'il se propose de conduire à leur fin. Et comme toutes les règles ont elles-mêmes leur source dans certains principes premiers et généraux qui prennent le nom de lois fondamentales, nous nous demanderons ces deux choses : Le gouvernement divin a-t-il des lois fondamentales? Quelles sont ces lois?

Or se demander si le gouvernement divin repose sur des lois fondamentales, c'est-à-dire sur des principes qui le dirigent lui-même, c'est se demander s'il est absolu ou tempéré, arbitraire ou rationnel, en d'autres termes, si la volonté de Dieu considérée en soi est la norme unique et suprême des choses, ou bien si cette volonté est elle-même régie par une lumière qui est la racine de l'ordre, son type et son flambeau. La question est grande, Messieurs; car, Dieu étant l'exemplaire universel, la forme de son gouvernement nous révèlera la forme vraie des gouvernements inférieurs qui dérivent du sien.

Je le répète donc : est-ce la volonté pure de Dieu qui règle tout et qui décide de tout, et faut-il inscrire à la première page des lois divines, source des lois humaines, ce vers fameux :

> Sic volo, sic jubeo, stet pro ratione voluntas?

ou bien Dieu, dans l'équité sereine et sublime de son être, consulte-t-il au dedans de lui quelque chose quand il veut commander? La volonté est le siége du commandement; mais le commandement que rien n'éclaire et ne dirige est, de sa nature, une puissance aveugle, et la volonté d'où il sort n'est pas non plus, à ne considérer qu'elle-même, une lumière et une direction. Cette lumière et cette direction, où sont-elles, et Dieu, à supposer qu'elles existent, y trouve-t-il une loi première et immuable, qui soit la loi de son gouvernement?

Écoutez la réponse de la théologie catholique, et écoutez-la par la bouche de ce grand docteur, saint Thomas d'Aquin : *De même que la raison divine, en tant que tout est créé par elle, prend le nom d'art, d'exemplaire, ou d'idée, de même prend-elle le nom* *de loi en tant qu'elle dirige toutes choses à leur fin* (1). Ainsi c'est la raison divine qui présente à Dieu le modèle de la création, et c'est elle qui, l'univers une fois créé, lui trace la règle de son gouvernement. Dieu regarde sa raison pour produire un être ou un monde; il la consulte pour les gouverner. Dans le premier cas, sa raison est l'exemplaire original des choses; dans le second, elle est leur loi primordiale et éternelle, et en même temps celle de Dieu. Pourquoi celle de Dieu? Parce que s'il était libre de s'en affranchir, il serait libre de violer sa raison, laquelle, faisant partie de son essence, est aussi inviolable que lui. Au lieu donc que Dieu choisit librement entre les types des choses possibles ceux qu'il lui plaît de réaliser, il n'a plus la même latitude lorsqu'il s'agit de les conduire à leur fin, parce que son gouvernement doit nécessairement répondre à leur nature et à leur vocation. Libre dans son choix, il est lié par ce choix même; sa raison, qui n'est qu'un exemplaire quand il se propose de créer, est une loi quand il se propose de gouverner : s'il vous restait un doute à cet égard, sortez un instant du monde moral pour considérer le monde matériel. Dieu est le maître assurément de ne pas donner l'existence à des corps doués de figures géométriques; mais s'il le fait, s'il appelle des sphères à rouler dans l'espace, il est impossible que ces sphères n'aient pas tous les points de leur orbe extérieur à une égale distance de leur centre, et qu'elles n'accomplissent pas dans les profondeurs du ciel des mouvements en harmonie avec le mode de leur configuration. Or, ce qu'est la loi mathématique pour les corps, la loi morale l'est pour les esprits. De même que Dieu ne peut pas produire une figure qui soit en contradiction avec l'essence même de cette figure, il ne peut pas davantage faire à une âme intelligente et libre des conditions de nature et de gouvernement qui blessent l'intelligence et la liberté. Il est lié à l'égard des esprits par la loi de justice, comme il est lié à l'égard des corps par la loi mathématique, et ces deux lois préexistent dans son éternelle raison à tous les corps possibles et à tous les esprits créables. En un mot, l'entendement divin éclaire et dirige la volonté divine, et le gouvernement de la Providence est un gouvernement qui puise ses lois fondamentales dans la constitution même de Dieu.

---

(1) *Somme*, première-seconde, question 93, art. 1.

Aussi le voyons-nous bien paraître dès les premières pages de l'histoire sainte. Après que Dieu eut six fois éveillé sa toute-puissance par un commandement créateur, comme pour nous donner dans ces intervalles affectés la leçon de la patience et du conseil, il est écrit qu'il s'arrêta pour considérer son œuvre, et que, l'ayant embrassée d'un dernier regard, il jugea qu'elle était digne d'approbation : *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona* (1). Par où il apparaît clairement que vouloir et agir ne sont pas pour Dieu des choses qui n'ont point de règle, mais qu'il existe en lui une lumière, un ordre, une loi, auxquels il compare ses actes, et qui lui donnent ensemble la mesure de ce qu'il veut faire et la preuve qu'il a bien fait. Quelquefois même il semble qu'il ne veuille pas pousser d'abord les choses à leur perfection, afin de se reprendre lui-même, et de nous révéler par là le soin de conscience qu'il apporte à ses ouvrages. C'est ainsi qu'ayant formé de ses mains le limon de l'homme et l'ayant animé de son souffle, l'Écriture ajoute qu'il ne fut pas content, mais qu'il prononça cette parole de retour sur soi : *Non est bonum esse hominem solum.— Il n'est pas bon que l'homme soit seul* (1). Les annales du gouvernement divin sont pleines de ces exemples et de justifications que Dieu se donne à lui-même de sa conduite, soit en se parlant seul à seul, soit en appelant ses créatures en témoignage de ses bienfaits.

---

(1) Genèse, chap. 1, vers. 31.

Nous pouvons donc nous rassurer dans nos craintes sur la toute-puissance de Dieu. Elle ne débordera pas sur nous dans des flots sans rivages; ce sceptre que David appelle un *sceptre de direction* est aussi appelé par saint Paul un *sceptre d'équité* (2). Entre Dieu et l'homme, entre la force qui gouverne et la faiblesse gouvernée, il est une loi de justice, une loi première, éternelle, fondamentale, qui est la raison même de Dieu, et dont Dieu ne pourrait s'écarter qu'en s'anéantissant. Est-ce là cependant toute notre garantie? Non, Messieurs; si grande qu'elle fut, Dieu a eu peur qu'elle ne nous semblât point suffisante, et il a voulu prendre des précautions pour n'être point seul dans ses conseils et ses jugements sur nous. Se voyant si fort et nous si faibles, il s'est défié en quelque sorte de sa justice même, et lui qui est l'indépendance et la souveraineté, il lui a plu de se lier à notre égard par des actes positifs, comme en font entre eux de simples mortels. Écoutez-le parlant à Noé, le second père du genre humain, et à ses fils : *J'établirai mon alliance avec vous et avec votre race après vous... Et voici le signe de l'alliance que je fonde entre moi et vous et avec toute âme vivante au milieu de vous, dans la suite éternelle des générations : Je poserai mon arc dans les nuées, et ce sera le signe de l'alliance entre moi et la terre* (1). Dieu ne se contente pas de prendre un engagement solennel avec les hommes ; il le confirme par un symbole extérieur dont la perpétuité doit rassurer à jamais nos ancêtres et leurs descendants. Quels que soient leurs crimes, la vengeance universelle des flots déchaînés ne les atteindra plus. Cependant, malgré de si terribles souvenirs tempérés par de si grandes miséricordes, l'homme se corrompt une seconde fois ; l'idolâtrie commence à poindre au milieu des obscurcissements de la tradition, et Dieu, pour sauver son culte, se choisit une race privilégiée dans un homme fidèle, au moyen d'un pacte nouveau.

---

(1) Genèse, chap. 2, vers. 18.

(2) Épître aux Hébreux, chap. 1, vers. 8.

Je suis le Dieu tout-puissant, dit-il à cet homme élu ; *marche devant moi, et sois parfait... Et j'établirai mon pacte entre moi et toi, et avec ta race après toi dans toutes ses générations, afin que je sois ton Dieu*

---

(1) Genèse, chap. 9, vers. 11 et suiv.

et le Dieu de ta race après toi... et vous circoncirez votre chair, pour être le signe de l'alliance entre moi et vous (1). Cette fois, ce n'est plus de la nature extérieure qu'est tiré le symbole du contrat entre Dieu et l'homme; c'est la chair de l'homme lui-même qui en reçoit et en perpétue le stigmate, pour indiquer de combien plus près Dieu s'est approché de nous. Il va plus loin encore. Après avoir éprouvé l'obéissance d'Abraham en lui demandant la vie de son fils unique, il confirme son alliance avec le patriarche en cette étonnante manière : *Je l'ai juré par moi-même, dit le Seigneur, parce que tu as fait cela, et que tu n'as point épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai, je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est au bord de la mer ; ta race possèdera les portes de ses ennemis, et en elles seront bénies toutes les nations de la terre* (2). Ici le serment intervient pour donner au signe et à la promesse un surcroît de puissance, et Dieu, par qui jure tout esprit quand il veut attirer créance à sa parole, descend à cette ressource devant sa créature, et se prend lui-même en témoignage de sa sincérité sous une forme d'autant plus auguste qu'elle paraît indigne de lui. Aussi, deux mille ans après, saint Paul, encore tout ému de ce serment fait à ses pères, disait à leur postérité : *Les hommes jurent par un plus grand qu'eux, et le serment appelé en confirmation de leurs droits met fin à toutes leurs controverses. C'est pourquoi*

---

(1) Genèse, chap. 17, vers. 1, 7, 11.

(2) Ibid., chap. 22, vers. 16 et suiv.

Dieu, voulant montrer aux héritiers de l'alliance l'inviolabilité de son conseil, interposa entre eux et lui un serment, afin que par deux choses immobiles qui ne permettent pas à Dieu de mentir, nous eussions en sa parole une inébranlable consolation (1).

Suivons Dieu dans cette voie, Messieurs, allons jusqu'au bout de son respect pour l'homme et de ses scrupules de conscience contre l'immensité de son pouvoir.

Le peuple, choisi dans Abraham, venait de quitter la terre étrangère; il avait, sous la protection visible de Dieu, trompé les injustices et brisé la puissance de l'oppression. Ses bataillons, rangés dans le désert, au pied fumant du Sinaï, attendaient en silence la législation qui devait constituer à jamais sa nationalité, et que Moïse, son libérateur et son chef, devait rapporter de la montagne, après l'avoir reçue de la bouche même de Dieu. Moïse descend en effet; il lit au peuple le *livre de l'alliance* (2), et prenant du sang sur l'autel du sacrifice, il en arrose la multitude, en disant: *Ceci est le sang de l'alliance que le Seigneur vient de contracter avec vous par la loi que vous avez entendue* (3). Puis il dresse une tente en face du peuple, selon le modèle que Dieu lui avait fait voir, et il l'appelle le *tabernacle de l'alliance* (4). Il y place derrière un voile inviolable un coffre de bois revêtu d'or, qui reçoit le nom d'*arche du testament* (1), et entre les parois de cette arche, comme au lieu le plus saint et le plus inaccessible, il dépose deux tables de pierre où Dieu lui-même avait gravé la loi, et qui sont appelées les *tables du pacte* (2). Ainsi le sang du sacrifice, le temple, l'arche, les tables de la loi, la loi elle-même, tout, dans cette inauguration solennelle du peuple élu, prend un seul et même nom, le nom d'*alliance,* de *testament* ou de *pacte,* Dieu voulant se lier à son peuple et son peuple avec lui par la force sacrée d'un volontaire et réciproque engagement. Et lorsque les prophètes reprocheront à ce peuple ses longues prévarications, ils ne le feront jamais avec plus d'éloquence qu'en lui rappelant la mémoire incorruptible de ce premier moment de son histoire, lorsqu'il jurait à Dieu fidélité, et que Dieu lui rendait face à face de pareils serments.

---

(1) Épître aux Hébreux, chap. 6, vers. 16 et 17.

(2) Exode, chap. 24, vers. 7.

(3) Ibid., vers. 8.

(4) Ibid., chap. 33, vers. 7.

Enfin arrive le jour où devait se consommer dans le Christ, Fils de Dieu, la promesse faite aux âges précédents. Comment s'appellera l'ère prédestinée qui va s'ouvrir? Quel nom sorti de la pensée divine se substituera au nom glorieux de l'alliance? Par quels signes fédératifs seront détruits et remplacés les signes antérieurs de l'iris et de la circoncision? Le prophète Jérémie disait : *Voici que viennent les jours, dit le Seigneur, et je ferai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle; non pas selon le pacte que j'ai juré avec leurs pères lorsque je les prenais par la main pour les tirer de la terre d'Égypte, pacte qu'ils*

---

(1) Exode, chap. 30, vers. 26.
(2) Deutéronome, chap. 9, vers. 9.

ont annulé, dit le Seigneur, et à cause de quoi je les ai traités avec empire; mais voici le pacte que je ferai avec la maison d'Israël en ces jours-là, dit le Seigneur : Je mettrai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple (1). Ainsi c'est le nom de l'alliance qui succède au nom de l'alliance, le nom de pacte au nom de pacte, le nom de nouveau Testament au nom d'ancien Testament, et quant au signe fédératif qui présidera pour jamais à ce dernier traité entre Dieu et l'homme, ne le cherchez plus à la voûte du ciel ni dans la chair de l'homme, il est ailleurs maintenant; il ne sort plus des nuées qui précèdent ou qui suivent la tempête, ni d'une blessure douloureuse faite à des membres honteux : il est plus grand, plus doux, plus près à la fois de Dieu et de l'homme. Jésus-Christ, le médiateur de la nouvelle alliance, l'a tiré de sa double nature, et l'a institué la veille de sa mort, dans les sereines joies du banquet pascal, en disant à ses apôtres : *Prenez et mangez, ceci est mon corps :... buvez tous, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance* (2). Voilà dix-huit siècles qu'obéissant à cet ordre, nous buvons le sang de la nouvelle alliance, et que s'accomplissent en lui et par lui les plus efficaces mystères de ce gouvernement divin, dont vous venez de sonder les bases primordiales.

Ces bases, vous l'avez vu, sont au nombre de deux : une loi éternelle de justice, un pacte volontaire de justice. La loi éternelle de justice est la raison même de Dieu, en tant qu'elle renferme, outre les exemplaires primitifs des êtres créables, l'ordre nécessaire de leurs rapports. Le pacte de justice est ce qu'ajoute à ces rapports, sans blesser ce qu'ils ont d'absolu, le libre concours des intelligences et des volontés. Nul, pas même Dieu, ne peut déroger à la loi éternelle de justice; tous, Dieu compris, peuvent se lier par des engagements personnels. Si tel eût été le plaisir de Dieu, il se fût abstenu de promesses à notre égard, et n'eût obéi dans le gouvernement du monde qu'à l'invincible lumière de sa souveraine raison; mais nous ayant appelés par pure grâce à la participation de sa nature et de sa vie, ce don, le plus haut de tous, l'a conduit à nous traiter, pour ainsi dire, d'égal à égal, et à s'abaisser vers nous par des obligations contractées sous la foi du serment. Peut-être aussi, dans cette double économie de sa providence, voulait-il nous offrir un modèle accompli de nos gouvernements humains. Instruits à cette leçon, princes et peuples, n'oublions pas qu'il est au-dessus de nous, pour règle de nos rapports, une loi éternelle de justice à laquelle Dieu lui-même est soumis, non comme à un pouvoir qui lui soit étranger et supérieur, mais comme à l'empire de sa propre essence et de son infaillible raison. Quiconque viole cette loi, si grand qu'il soit, attaque à sa source même le commandement et l'obéissance, et il ne recueillera de cette audace impie que des renversements. Rien ne s'asseoit, dans l'ordre moral, que sur la justice; rien ne dure que par elle. Et si les annales du monde présentent un spectacle si rempli de vicissitudes, une succession alternative de ruines et d'édifications, qui sont comme le flux et le reflux de l'histoire, à quelle cause l'attribuer, sinon à l'oubli de la loi éternelle, qui seule est le fondement du droit et de la stabilité? L'injustice appelle l'injustice, la violence engendre la violence, et tôt ou tard les maîtres du monde, après avoir élevé leur fortune aussi haut que leur vouloir, viennent se briser contre un écueil qui leur apprend qu'aucune puissance n'est rien quand elle n'a pas la raison de Dieu pour règle et pour appui. Dieu n'a pas besoin de pousser du pied leur domination pour la détruire; il lui suffit de les laisser faire. De même qu'une maison croule quand l'architecte y a violé la loi mathématique, de même tombent les empires quand la loi éternelle de justice s'est retirée d'eux.

---

(1) Chap. 31, vers. 31 et suiv.

(2) Saint Matthieu, chap. 26, vers. 26 et 27.

Mais la loi éternelle, à cause de sa sublime généralité, ne peut pourvoir toute seule au règlement des nations. La vie humaine reçoit du temps, des lieux, des besoins, des faits, des mœurs, une impulsion vive et variable, qui cherche nécessairement sa force dans des pactes de justice, soit tacites, soit exprès. De là vient que les peuples, outre la loi éternelle qui leur sert de lien commun et de fondement premier, se donnent ou reçoivent des institutions appropriées à leur génie, d'où naît parmi eux un droit national qui communique son empreinte et sa vie à tout le reste de leur législation. Ces pactes n'ont pas pour but de créer la société, parce qu'elle existe naturellement entre les êtres doués d'intelligence; mais ils ont pour but, s'il est permis de parler ainsi, de déterminer la figure d'un peuple, le mode de son existence et de son action.

Vous entendrez plus d'une fois, Messieurs, traiter légèrement cette matière, et il est vrai que, dans nos temps mal assis, on a beaucoup abusé du droit de faire et de défaire les pactes nationaux. Mais de quoi les hommes n'abusent-ils pas? Élevez votre esprit plus haut que votre époque, et quand vous serez tenté de mépriser les choses à cause de leur profanation, regardez-les dans leur exemplaire divin, là où elles ont leur origine, leur sanction et leur sainteté. Souvenez-vous que Dieu lui-même, si sûr qu'il fût de sa justice, n'a pas cru inutile de s'engager envers nous par des promesses appuyées de son serment. Souvenez-vous que le plus grand des législateurs humains, Moïse, a donné une constitution à son peuple, et que ce peuple encore régi par elle survit, après quatre mille ans, à toutes les injures de l'âge et de l'adversité. Souvenez-vous que Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, venu ici-bas pour sauver le monde, a donné une constitution à l'humanité régénérée, et qu'en vertu de cette constitution divine, l'Église, plus forte et plus durable que tout empire, accomplit fidèlement parmi nous son impérissable mission. Souvenez-vous que les fondateurs d'ordres religieux, saint Basile, saint Benoît, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Ignace, saint Vincent de Paul, ont donné des constitutions à leur postérité mystique, et que par elles chacune de ces familles bénies unit son immortalité terrestre à l'immortalité divine de son fondateur. Et, s'il était permis d'affaiblir de si augustes exemples par des exemples profanes, souvenez-vous que les plus illustres cités de l'ancien monde, Athènes, Sparte, Rome, eurent aussi des institutions consacrées par le temps, et qu'elles leur durent cette suprématie dans la guerre et dans la paix, dans les arts et dans les lettres, qui a porté si haut leur gloire, et en a fait, à quelque degré, des instruments préparateurs de la civilisation chrétienne.

Mais par-dessus tout, Messieurs, en quelque manière que vous soyez appelés, maintenant ou un jour, au gouvernement des hommes, souvenez-vous d'aimer la justice et de ne la sacrifier jamais. Faites-lui dans votre cœur un asile où ne pénètrent ni les intérêts, ni les passions, ni les engagements de parti, où elle règne seule, et d'où elle se répande en une incorruptible efficacité sur tous les actes de votre vie. Vous vivrez souvent dans la solitude avec la justice; les événements, plus forts que le droit, vous apporteront l'injure et l'ironie : ne craignez rien, laissez passer l'outrage avec le temps. Tôt ou tard la justice relèvera sa tête inclinée; les hommes, après l'avoir bannie, reviendront à ses autels, et, vous trouvant debout à ses côtés, votre main dans la sienne, ils mettront sur vous le signe de l'admiration, ce signe qui s'efface d'autant moins qu'il a été précédé des coups de l'ingratitude. Mais ne dussiez-vous jamais recueillir des hommes le prix de votre inviolable droiture, il vous resterait encore une récompense qui suffit à elle seule, celle qui navrait le cœur du grand pape saint Grégoire VII mourant à Salerne et disant à sa conscience ces douces paroles :

« J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil. »

Après avoir établi que le gouvernement divin n'est pas un gouvernement arbitraire, mais un gouvernement de raison, de droit, d'équité, régi en conséquence par des lois fondamentales, nous nous demandons naturellement quelles sont ces lois. Les connaissons-nous? Nous ont-elles été révélées? Ou bien, ensevelies dans la conscience inscrutable de Dieu, n'avons-nous d'autre consolation que de savoir qu'elles existent, et que Dieu les prend pour règle de ses rapports providentiels avec nous?

Saint Paul s'écriait : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies incapables d'investigations* (1)! Ce cri d'une telle âme devant les conduites mystérieuses de la Providence devrait, ce semble, nous arrêter au seuil des conseils de Dieu, et ne nous permettre que l'adoration tremblante de leur équité. Mais David nous rassure lorsqu'il disait dans ses épanchements avec Dieu : *Seigneur, montrez-moi vos voies, apprenez-moi vos sentiers... Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et justice pour ceux qui recherchent ses témoignages et son testament* (2). S'il y a des ombres, il y a donc aussi des lumières; si le voile ne peut se lever tout entier, il peut du moins s'entr'ouvrir, et là, comme en toutes les questions di-

(1) Épître aux Romains, chap. 11, vers. 33.

(2) Psaume 24, vers. 4 et 10.

vines, il ne faut ni tout se permettre, ni tout se refuser, mais allier la pudeur d'une sainte réserve à la confiance d'une âme éclairée de Dieu. Les Écritures ne sont autre chose que l'histoire authentique du gouvernement divin pendant quarante siècles : comment ne nous apprendraient-elles rien des lois de ce gouvernement? Comment nous laisseraient-elles ignorer les causes en présence de leurs effets? D'ailleurs, Messieurs, l'Église a rendu dans ces matières, qui sont celles de la distribution de la grâce, de nombreuses décisions, et nous n'aurons qu'à les suivre pour être sûrs de ne pas nous égarer. Approchons-nous donc avec respect, mais avec espérance, du trône où siége, dans la miséricorde, la droiture et la vérité, Celui qui tient le sceptre de toutes les destinées, et qui, ayant appelé les intelligences libres à participer de sa perfection et de sa béatitude, les conduit à cette fin surnaturelle par un épanchement de lumière, de force et d'amour, dont il ne nous a point entièrement dérobé les lois.

Le premier article de ces lois fondamentales, qu'on pourrait appeler la constitution du gouvernement divin, est ainsi conçu : *Dieu est libre, et tous ses dons sont gratuits.*

Je dis le premier article, Messieurs, non pas, vous le comprenez, qu'il y ait en Dieu une charte divisée par chapitres et paragraphes, mais parce que, selon l'ordre naturel de toute législation, le premier droit est le droit du souverain. Le souverain, en effet, est celui qui est le principe de la vie d'une société : d'où il suit qu'étant la source, tout droit commence par le sien. Ainsi, dans la société intime qui constitue notre personnalité, c'est l'âme qui est le principe de vie, par conséquent le souverain, et son droit est en nous le premier droit. Dans la société domestique, c'est le père qui, étant le principe de vie, est aussi le souverain, et son droit est à l'intérieur de la famille le premier droit. S'il s'agit de la société politique, il faut distinguer : ou l'État est une monarchie, et alors le prince, qui est le point de départ et le centre de la vie sociale, est naturellement le souverain, et son droit est le premier droit ; ou l'État est une république ; et, en ce cas, la communauté étant elle-même le principe et la règle de sa propre vie, c'est elle qui est le souverain, et son droit est le premier droit. Que si votre orgueil s'offensait de cette hiérarchie dans la distribution des droits, qu'il se console en pensant que le premier droit entraîne aussi le premier devoir, et que l'âme, le père et le prince, placés en avant de tous par la juridiction, le sont aussi par la responsabilité. Il n'est pas si aisé que vous le croyez peut-être de revendiquer des droits, car c'est par là même revendiquer des devoirs. Et c'est la cause qui a obscurci dans l'histoire la renommée de tant d'hommes fameux pour s'être portés les libérateurs des nations. Illustres comme tribuns, ils ont péri comme princes. Du jour où le droit reconquis s'est changé en devoir sur leur tête, ils sont tombés au-dessous de l'espérance qu'ils avaient donnée d'eux, et l'autorité les a faits d'autant plus petits, que la liberté les avait faits plus grands. Le gouvernement est l'épreuve dernière des hommes, parce qu'il contient dans le droit suprême le devoir suprême aussi.

Or Dieu étant le premier principe de tout, est par cela même le premier et universel souverain, et c'est avec raison que la théologie catholique place son droit en avant et au-dessus de tous les droits, en le résumant dans cette belle formule : *Dieu est libre, et tous ses dons sont gratuits.*

Dieu est libre, c'est-à-dire qu'il est le propriétaire de soi. Être libre, c'est se posséder soi-même. Quiconque se possède dans son âme et dans son corps, celui-là est libre. Or Dieu se possède ainsi, et à un degré qu'il ne nous est pas permis de concevoir, parce que la liberté dont nous avons l'idée par la nôtre n'est qu'une ombre de la vraie liberté. En quelque état d'indépendance que nous élèvent la fortune, le génie, l'autorité, la vertu, il reste en nous des liens que nous ne saurions détruire qu'en nous séparant de la nature et de l'humanité, solitude chimérique, qui, fût-elle réalisable, ne serait que la mort voilée par l'orgueil d'un nom fastueux. Nous ne pouvons respirer sans être les sujets de l'air qui enfle et rafraîchit notre poitrine, ni marcher sans obéir à la terre qui nous porte, ni penser sans nous asservir aux images que nous recevons des corps, ni vivre sans payer aux plantes et aux animaux le honteux tribut d'une apparente domination : l'esclavage nous presse de toutes parts, et chacun de nos actes, même ceux où nous nous croyons les maîtres, renferme avec un signe de notre indépendance une insulte à notre vanité. Dieu seul ne dépend de rien, parce qu'il vit de soi et par soi; immobile en son éternité solitaire, son être, sa pensée, sa vie, son action, c'est lui-même, et rien que lui. Il est : voilà son nom, et voilà sa liberté. Étranger à tout lien par la force métaphysique de son essence, il ne connaît non plus d'obligation morale avant de l'avoir voulue. Car, à qui devrait-il, puisqu'il est seul? Une dette suppose que l'on est deux, et si Dieu est plusieurs dans le secret impénétrable de son intime épanchement, cette pluralité ne multiplie pas sa substance, et ne détruit pas son unité. Il n'est toujours que lui, de lui et par lui; sa triple personnalité se résume en un seul droit, qui est le sien. Sans doute la loi éternelle de justice préexiste dans l'essence divine dont elle fait partie; mais tant que Dieu est seul, cette loi demeure sans application, attendant en silence l'heure où elle rencontrera au dehors les relations qu'elle doit régler.

Ainsi Dieu est libre d'une liberté incomparable; il se possède pleinement; il est par nature sans lien et sans obligation. Comment s'affranchira-t-il de cette liberté? Comment, sans blesser son essence, sortira-t-il de cette absolue propriété de soi? Quand on a des dettes, on sort de la propriété en les payant : quand on n'en a pas, qu'on est parfaitement libre et le maître, on sort de soi et de sa propriété par un moyen très-simple, quoique merveilleux, par le don gratuit. On se possède et on se donne; on se donne d'autant mieux qu'on se possède avec plus de plénitude. Se posséder est le premier acte de la vie divine; se donner est le second. Mais le premier acte est nécessaire, tandis que le second dépend de la libre volonté de Dieu, sauf dans cette effusion intérieure d'où procède le mystère de la très-sainte et ineffable Trinité. Le don gratuit est une conséquence de la liberté absolue de Dieu à l'égard de tout ce qui n'est pas lui, c'est-à-dire à l'égard de tout. La créature, au contraire, se doit avant de se donner, parce qu'elle a reçu d'autrui avant même qu'elle fût. Que ne doit pas l'homme en particulier à ceux qui l'ont précédé dans la vie? Que n'a-t-on pas fait pour cet être innommé encore, inexistant, qui pouvait venir ou ne pas venir, et qui, apparaissant un jour, a pris sa place dans un ordre préparé, mais préparé par les sueurs, les larmes et le sang des générations? Cependant l'homme n'est pas tout lien et toute servitude, et c'est pourquoi il connaît aussi la gloire du don gratuit. Le don gratuit est l'âme de l'amour humain comme de l'amour divin; car l'amour, quel qu'il soit, renferme dans son essence le dévouement volontaire, et qu'est-ce que le dévouement volontaire, sinon le don gratuit de soi-même, l'imitation de l'acte par lequel Dieu se communique à des êtres dont il n'avait pas besoin et qui n'avaient aucun droit sur lui?

Mais il existe entre le don gratuit humain et le don gratuit divin des différences sensibles, qu'il importe de vous dire. L'homme, dans ses affections les plus pures et les plus ardentes, cède à l'attrait des qualités qui ornent l'objet de son choix. Son choix est libre, et pourtant déterminé par des mérites qui le précèdent et dont il n'est pas l'auteur. Dieu, au contraire, avant de choisir et d'aimer, ne découvre rien nulle part que le néant.

Le premier moteur de ses préférences n'est pas la créature, puisqu'elle n'existe pas, ni les beautés qu'elle renferme au moment de la création, puisque c'est lui qui en est le dispensateur souverain. Il aime, et il se donne par un mouvement qui vient de lui seul, et qui est la cause originelle de tout le bien qui se rencontre dans l'être créé. Celui-ci, en vertu de son libre arbitre, aidé de la grâce, peut se tourner ensuite vers Dieu, et mériter vraiment son amour; mais il n'en reste pas moins établi que Dieu a commencé, et a commencé sans autre raison déterminante que sa libre et absolue volonté.

En second lieu, quoique l'homme n'ait pas besoin d'aimer tel ou tel de ses semblables, il a cependant besoin d'aimer; son cœur est un abîme qui appelle à haute voix la plénitude et le rassasiement que l'amour seul contient. Lors donc qu'il se donne, il se donne par une impulsion dont il est à la fois la victime et le bénéficiaire; il pourra mourir de son amour, mourir de douleur ou de joie; mais en quelque manière que son sacrifice se consomme, il se trouvera lui-même dans son sang répandu, et il ne pourra se rendre le témoignage de s'être livré sans s'être satisfait. Pour Dieu il n'en est pas ainsi. L'amour, qui est sa nature encore plus que celle de l'homme, obtient au dedans de lui-même, dans les plis et replis de sa triple personnalité, une ineffable et pleine satisfaction, et lorsque de cet éternel enivrement il jette un regard sur les mondes qui ne sont pas encore, il sait, il voit qu'il n'a pas besoin d'eux pour aimer et pour être aimé. Le mystère est accompli tout entier au dedans de son essence, et s'il lui permet de déborder sur les siècles, ce sera par une effusion dont la gratuité sublime ne trouvera jamais l'univers assez reconnaissant.

Enfin ce que l'homme donne à l'homme dans l'amour le plus généreux n'est pas au-dessus de l'homme ; celui qui reçoit est l'égal de celui qui donne, et ce qui est donné et reçu entre eux est de même nature que le cœur de l'un et de l'autre, faible, borné, mortel. Mais qu'il en est autrement quand c'est Dieu qui est le donateur ! Ce qu'il épanche sur la créature, c'est l'infini, c'est une semence de l'éternité, une aspiration à sa propre vie dans une âme qui en est naturellement incapable, et plus tard, si cette âme est reconnaissante et fidèle, une union étroite et indissoluble entre elle et lui, entre le néant et la perfection, la misère sans bornes et la suprême félicité. Là encore le don est gratuit d'une gratuité incompréhensible à notre pensée, et devant laquelle l'homme ne peut plus parler de ce qu'il donne, fût-ce mille fois son être tout entier.

Tout cela, Messieurs, vous fait juger combien est importante, dans l'économie du gouvernement divin, cette première loi fondamentale que j'exprimais ainsi : Dieu est libre, et tous ses dons sont gratuits. Voici la seconde : *Dieu dispense à tous les êtres libres les secours dont ils ont besoin pour atteindre leur fin.*

En effet, une fois la créature mise au monde et volontairement appelée de Dieu à une fin qui est sa destinée, Dieu ne peut plus sans injustice lui refuser les moyens de parvenir au but où il l'attend, parce qu'il lui a commandé de s'y rendre. Or les intelligences libres, et l'homme en particulier, ont reçu de Dieu la vocation de le connaître, de l'aimer, de le servir, et de le posséder un jour face à face dans une vraie et pénétrante contemplation. Telle est leur fin, et cette fin, aucune créature, si élevée qu'elle soit, n'est capable d'y atteindre d'elle-même, à cause de la disproportion infinie qui existe entre le créé et l'incréé. Il faut donc, pour que la pensée de Dieu se réalise, pour que le droit conféré aux intelligences ne soit pas chimérique, et leur devoir impossible à remplir, il faut que Dieu lui-même vienne à leur aide par un secours persévérant de lumière et de force qui les attire dans l'atmosphère naturellement inaccessible de leur divine vocation. Ce secours, nous l'avons dit ailleurs, s'appelle la grâce. La grâce doit donc être le bénéfice de tous, parce qu'elle est le besoin de tous, le moyen de tous, et que tous sont appelés. Aussi le voyons-nous déclaré de la sorte à chaque page de l'Écriture. Salomon disait : *Il n'y a pas d'autre Dieu que vous qui prenez soin de tous... C'est votre vertu qui est le principe de la justice, et parce que vous êtes le Seigneur de tous, vous avez pitié de tous* (1). Saint Jean-Baptiste dira au Sauveur des hommes : *C'est celui qui doit venir après moi, qui a été fait avant moi, qui est antérieur à moi, et de la plénitude duquel nous avons tous reçu* (2). Saint Jacques dira : *Dieu donne à tous avec abondance* (3). Et saint Pierre : *Dieu agit avec patience à cause de vous, ne voulant pas que quelques-uns périssent, mais que tous reviennent à pénitence* (1). Et saint Paul : *Nous espérons au Dieu vivant qui est le Sauveur de tous les hommes… Le Christ est mort pour tous… De même que tous sont morts en Adam, tous seront vivifiés dans le Christ* (2). Et l'Église priant, le Samedi saint, pour les hérétiques, les Juifs et les païens : *O Dieu tout-puissant et éternel, qui êtes le sauveur de tous, qui ne voulez la mort d'aucun… qui ne repoussez pas même de votre miséricorde la trahison des Juifs… qui ne cherchez point la mort des pécheurs, mais toujours leur vie !* Et saint Thomas d'Aquin : *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, et c'est pourquoi la grâce ne manque à aucun, mais il se communique à tous, autant qu'il est en lui* (3).

---

(1) Sagesse, chap. 12, vers. 13 et 16.
(2) Saint Jean, chap. 1, vers. 15 et 16.
(3) Epître cathol., chap. 1, vers. 5.

Ces magnifiques témoignages du droit des intelligences au secours de Dieu me dispensent de tout raisonnement ultérieur, et je passe à la troisième loi fondamentale du gouvernement divin, dont voici la teneur théologique : *Dieu respecte l'efficacité d'action des êtres libres, soit pour le bien, soit pour le mal.*

Être secouru, Messieurs, être éclairé, fortifié, gouverné en un mot, ce n'est pas perdre dans l'action qui nous aide l'énergie et le mérite de notre propre action.

---

(1) IIe Épître, chap. 3, vers. 9.

(2) Ire Epître à Timothée, chap. 4, vers. 10. — IIe Épître aux Corinthiens, chap. 5, vers. 15. — Ire Épitre aux Corinthiens, chap. 15, vers. 22.

(3) Sur l'Épitre aux Hébreux, chap. 12.

Autrement il faudrait dire que gouvernement et servitude c'est une seule chose, et même cette expression ne suffirait pas encore, mais il faudrait dire que gouverner c'est absorber, c'est annihiler l'être sujet au gouvernement. En effet, l'être n'est rien qu'une activité dans une substance, et l'activité n'est réelle que par l'action qui en jaillit. Or qu'est-ce qu'une action qui manquerait d'efficacité? Qu'est-ce qu'une action dont le principe nous serait étranger, dont la responsabilité ne nous appartiendrait pas, dont le résultat final reviendrait tout entier à un autre que nous? Il est manifeste qu'une telle action serait un pur néant, qui entraînerait dans son inanité continue la suppression de l'activité elle-même, et par suite l'anéantissement moral de l'être ainsi dépouillé au dedans et au dehors de lui de toute cause et de tout effet. Il resterait, je le veux bien, une substance, mais une substance inerte qui aurait à peine l'honneur de servir d'instrument passif au moteur inexorable de son infériorité. Dieu, en agissant ainsi à l'égard de ses créatures libres, agirait en contradiction de la nature qu'il leur a donnée, et il n'aurait pas même l'excuse de les conduire sûrement à leur fin. Car leur fin n'est pas seulement la béatitude, mais la perfection. La béatitude serait compatible peut-être avec la passivité absolue; la perfection suppose dans une créature l'acquisition du mérite personnel par l'emploi libre de l'activité.

C'est pourquoi le gouvernement divin, en raison même de son but, doit à la liberté des intelligences un respect profond. Il doit, tout en les dirigeant, leur laisser la qualité de cause, qualité sans laquelle l'action ne serait en eux qu'une apparence, et l'activité qu'un mensonge. Dieu est la cause première, parce qu'il a produit le monde et qu'il le gouverne; les esprits sont la seconde cause, parce qu'ils produisent des actes efficaces sous le gouvernement de Dieu. Et cette efficacité ne va pas seulement à faire librement ce que Dieu leur inspire de faire, mais à lui résister avec une énergie victorieuse, et à substituer l'empire de leur volonté à l'empire de ses conseils, de ses commandements et de ses impulsions. Quand les esprits obéissent au mouvement divin qui sollicite leur concours, ils travaillent à l'œuvre de la perfection et de la béatitude de tous : c'est le bien. Quand ils se refusent aux inspirations de la grâce et méconnaissent le vouloir de Dieu par un vouloir contraire, ils travaillent à la dégradation et au malheur de tous : c'est le mal. Dans le premier cas, ils sont les coopérateurs de Dieu; dans le second, les instruments de leur propre perversité. Mais toujours ils sont libres, actifs, puissants, responsables, véritablement causes dans le drame profond de l'universelle destinée.

Ce drame, il s'en faut donc bien, n'est pas un spectacle préparé d'avance, où chaque personnage a reçu son rôle et le remplit fidèlement. Les esprits et les mondes ne viennent pas, sous l'œil de Dieu, lui réciter une pièce qu'il a composée pour son plaisir et qu'il se fait jouer par des acteurs dont la pensée répond à sa pensée, le vouloir à son vouloir, et où les catastrophes morales ont été prédestinées à l'ornement du tout. Non, Dieu ne veut pas le mal, il a pour lui l'horreur d'une infinie sainteté ; le mal est son adversaire, le mal se prend corps à corps avec lui, et s'il en avait le pouvoir, il le précipiterait du trône d'où sa Providence le voit et le permet, afin de laisser pleinement aux fils de la liberté ce titre magnifique de cause sans lequel la vertu n'aurait pas tout son lustre, l'amour tout son prix, la récompense toute sa vérité. Dieu et les esprits, dans le drame de la destinée, sont, chacun à leur place, des acteurs sérieux qui ne font pas tout ce qu'ils souhaitent, qui ne veulent pas tout ce qu'ils peuvent, les esprits parce qu'ils sont bornés, Dieu, parce qu'il est Dieu, et que sa toute-puissance même arrête sa toute-puissance par respect pour la sincérité du but qu'il nous a donné. Si Dieu eût jeté dans la balance le poids total de son action, c'en était fait du mystère même des choses libres. Quel que fût l'art avec lequel il aurait exclu la possibilité du mal, en quelque manière qu'il eût introduit dans les âmes l'influence maîtresse de sa grâce, par cela seul qu'elle eût toujours, en tout temps, tout lieu, tout esprit, obtenu son effet, il ne fût resté rien de grave et d'héroïque dans le combat des destins. Le péril manquant, la gloire eût manqué, et Dieu n'eût pas voulu préparer à de si faibles vertus un si haut couronnement.

Mais puisque Dieu respecte la libre efficacité des esprits jusqu'à leur permettre le mal, quelle est donc la mesure de puissance qui reste à son gouvernement? Se borne-t-il à répandre dans les âmes une certaine quantité de lumière et de force, sans rien prévoir ni disposer du cours des choses? Ne suit-il aucun plan?

Son plan, s'il en a un, est-il supérieur à la révolte des esprits, ou bien est-il tantôt brisé, tantôt rectifié, selon que le bien et le mal l'emportent tour à tour l'un sur l'autre?

Messieurs, il est manifeste que Dieu suit un plan, parce qu'aucune sagesse n'agit à l'aventure; mais il est manifeste aussi que ce plan ne se réalise pas dans toutes ses parties d'une manière infaillible, sans quoi le mal serait inefficace, ou bien il eût été directement prédestiné de Dieu comme un élément essentiel de l'ordre expressément voulu de lui, ce qu'il est impie d'affirmer. Le mal n'est pas prédestiné de Dieu; le mal existe, le mal est une violation du plan divin : donc ce plan n'obtient pas son entière réalisation. Mais Dieu le rectifie incessamment en transportant ses grâces, et en tirant le bien du mal par une manœuvre sublime qui maintient dans le monde la vérité et la justice, sans que jamais la prévarication des intelligences puisse en éteindre le règne et le flambeau. Le mal se fait ainsi sa part, mais une part impuissante, qui n'altère l'ordre que pour mieux le révéler. Sous la main réparatrice de Dieu, les ténèbres éclairent, le mensonge témoigne, la négation affirme, le blasphème adore, et toute l'armée des esprits reconnaît tôt ou tard dans son triomphe la victoire de Dieu.

Le gouvernement divin considéré dans la coordination de ses actes, se décompose donc en deux plans, le plan primitif et le plan rectifié. Le plan primitif renferme l'enchaînement des choses et des grâces tel qu'il eût été si les créatures libres eussent en tout répondu aux inspirations de Dieu, et soumis pleinement leur volonté à la sienne; le plan rectifié renferme l'enchaînement des choses et des grâces tel qu'il est résulté de l'obéissance et de la révolte, du mérite et du démérite des esprits, dont l'efficacité réelle forme avec l'action divine le mouvement complexe et définitif de l'univers moral. Ainsi, pour me servir d'un exemple, le paradis de délices où l'homme fut placé à son origine appartenait au plan primitif de la Providence, l'incarnation et la Passion du Fils de Dieu appartiennent au plan postérieur ou rectifié : car le Verbe divin n'eût pas pris chair et souffrance, si l'homme n'avait pas rompu la trame de sa destinée par la prévarication. Sans doute Dieu avait permis et prévu cette prévarication; mais il ne l'avait ni souhaitée, ni préparée, parce qu'il est impossible à la sainteté infinie de souhaiter et de préparer le mal. D'où il suit que comme il y a deux plans du gouvernement divin, le plan primitif et le plan rectifié, il s'y rencontre aussi deux prédestinations, la prédestination primitive et la prédestination rectifiée. En effet, tout plan suppose que l'intelligence prévoit une suite d'actions coordonnées pour un but, et que la puissance éclairée par la prévision pourvoit à ce que les moyens soient en proportion avec la fin. Or ce double acte de prévoir et de pourvoir, appliqué au gouvernement de la Providence, s'appelle prédestination; et puisque la Providence s'est tracé deux plans de conduite, l'un idéal, l'autre repris en sous-œuvre, il s'ensuit que le mystère de la prédestination a éternellement subi le même partage et la même loi. Ainsi, pour me servir d'un nouvel exemple, la vocation de Saül à la royauté d'Israël appartenait à la prédestination primitive de ce jeune homme ; sa réprobation, causée par ses fautes, fut un effet de la prédestination rectifiée. C'est pourquoi Dieu, dans l'Écriture, annonce qu'il se repent, et qu'il retire ses promesses, qu'il transporte ses grâces, et il emploie mille expressions semblables qui n'auraient point de vérité si, réellement, il n'avait sous les yeux de premières résolutions modifiées par le défaut de concours des êtres qu'il avait idéalement prédestinés. Sans doute l'intelligence divine n'est pas sujette comme la nôtre à des successions et à des retours, et tout en Dieu prend la forme sacrée de l'unité. Mais cette unité, comme nous le voyons dans le mystère même des trois personnes coéternelles, n'exclut pas la distinction, et par conséquent rien n'empêche que d'un seul regard Dieu n'embrasse à la fois ce qu'il eût fait des esprits fidèles et ce qu'il fera des mêmes esprits révoltés contre son amour. En ce sens, il n'y aura, si on le veut, qu'une seule trame du gouvernement divin, un seul plan, une seule prédestination ; mais, de même que l'analyse physique découvre sept couleurs dans l'unité de la lumière, l'analyse métaphysique découvrira deux ordres de résolutions dans l'unité du prévoir et du vouloir de Dieu. C'est là, ce semble, le nœud des contradictions apparentes de l'Écriture sur ce sujet profond. Quand saint Paul dit de Jacob et d'Ésaü : *Avant qu'ils fussent nés et qu'ils eussent fait ni bien ni mal, afin que le décret de Dieu eût pour base l'élection et non les œuvres, il leur fut annoncé que l'aîné servi-*

rait le plus jeune (1); quand, dis-je, saint Paul tient ce langage, il parle évidemment de la prédestination primitive, antérieure à tout mérite, et n'ayant d'autre règle que la liberté même de Dieu. Quand saint Pierre dit : *Mes frères, efforcez-vous par vos bonnes œuvres de rendre certaines votre vocation et votre élection* (2), il parle évidemment de la prédestination rectifiée, c'est-à-dire de ce que peut l'usage de notre libre arbitre aidé de la grâce pour confirmer, infirmer ou même étendre l'effet de la prédestination primitive à notre égard. C'est en ce sens que saint Thomas d'Aquin a dit : *Encore que deux baptisés reçoivent une grâce égale, ils n'en usent pas également, mais l'un en tire un plus grand profit par ses soins, l'autre manque à la grâce de Dieu par sa négligence* (3).

La quatrième loi fondamentale du gouvernement divin peut s'exprimer ainsi : *L'ordre surnaturel étant la fin des êtres libres, l'ordre naturel est conduit et s'explique au point de vue de l'ordre surnaturel.*

Cela veut dire que la possession éternelle de Dieu étant notre vocation et notre fin, le monde visible avec tout ce qui s'y passe n'est pour nous qu'un lieu d'épreuve et de préparation : d'où il suit que ce monde n'est pas gouverné de Dieu en vue de l'état présent, mais en vue de l'état futur, par la raison décisive que le gouvernement est la direction des êtres libres vers leur fin, et que cette direction suppose nécessairement que tout se fait pour la fin, et non pour le moyen. Ce seul mot, Messieurs, tout bref qu'il est, vous explique les obscurités qui couvrent ici-bas les jugements de Dieu sur les hommes; il vous explique, en particulier, pourquoi trop souvent le juste est atteint par des maux qui semblent épargner d'heureux criminels. Qu'importe, en effet, que le juste souffre en passant des douleurs qui ne lui sont pas dues, puisqu'il marche vers une éternité plus vaste que sa vertu? Ou plutôt il importe beaucoup qu'il souffre beaucoup pour lui et beaucoup pour nous. Pour lui, la souffrance est une occasion de mérites, un moyen de s'élever vers Dieu par la sincérité du détachement et l'héroïsme de l'immolation. Pour nous, le spectacle de ses malheurs nous avertit éloquemment que la terre n'est pas notre lieu, et qu'il faut chercher plus loin et plus haut la raison de notre vie, le repos de nos vicissitudes et la récompense de nos devoirs remplis. Quoi de plus grand que de souffrir persécution pour la justice! Quoi de plus digne de Dieu, de l'homme et de la vertu! Arrière donc les questions puériles de la philosophie antique sur le gouvernement de la Providence! ou plutôt rendons-lui cette gloire de ne s'être point aveuglée tout à fait, et d'avoir entrevu dans le mystère des souffrances imméritées la preuve et les arrhes de notre immortalité. C'est ainsi que Socrate, condamné par Athènes, le présageait dans cette nuit fameuse où il expira. « Mes amis, disait-il, ne méconnaissons pas les dons du Ciel; croyons à Dieu, puisque je meurs injustement; croyons à la récompense invisible, puisque la récompense terrestre ne nous est pas donnée. Buvons avec joie le breuvage mortel, vous du cœur, moi des lèvres, car c'est un parfum de l'immortalité qui descend de Dieu sur nous. »

---

(1) Épître aux Romains, chap. 9, vers. 11 et suiv.

(2) IIe Épître, chap. 1, vers. 10.

(3) *Somme*, 3e partie, question 69, art. 8, 2e argum.

Telles sont en abrégé, Messieurs, les lois fondamentales du gouvernement divin. Je les ai disposées métaphoriquement par articles, afin de leur donner une plus grande clarté. Le premier établit le droit de Dieu sur les créatures et dans la distribution de ses grâces ; le deuxième et le troisième expriment le droit des êtres libres à l'égard de Dieu et de ses dons ; le dernier montre quel est, dans l'ordre de la Providence, le rapport du présent avec le futur, du temporel avec l'éternel. Éclairés par cette révélation, il nous sera maintenant permis de considérer dans le spectacle même des choses la marche du gouvernement divin, et de voir si elle répond en réalité aux lois dont nous venons de reconnaître la justice et la grandeur.

SOIXANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

DE LA DISTRIBUTION DES GRACES AUX AMES DANS LE GOUVERNEMENT DIVIN.

Monseigneur,

Messieurs,

Nous connaissons les lois fondamentales du gouvernement divin. Il nous faut maintenant considérer ce gouvernement non plus d'une manière purement spéculative, mais dans les faits personnels et historiques qui sont sous nos yeux, afin de juger si les réalités répondent aux principes, les phénomènes aux lois. Ainsi considéré, le gouvernement divin se présente sous un double aspect, en tant qu'il régit les âmes prises chacune à part, et en tant qu'il régit l'ensemble de l'humanité. Nous l'envisagerons aujourd'hui sous le premier point de vue.

Or dès que l'on jette un regard sur les âmes dans leurs rapports avec le gouvernement de la Providence, on y discerne aisément deux ordres de phénomènes, le phénomène de l'inégalité dans la distribution des dons divins, et le phénomène du progrès dans l'usage de ces dons. Inégalité, progrès, voilà le spectacle permanent qu'offrent les âmes à l'œil scrutateur du philosophe et du théologien. Nous devons en rechercher les causes, nous demander d'où vient l'inégalité dans le partage des dons de Dieu, et d'où vient aussi le progrès auquel a voulu les assujettir la main qui les distribue.

Tout homme naît créé à l'image de Dieu : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam* (1). Tout homme naît racheté par le sang de Dieu : *Pro omnibus mortuus est Christus* (2). Tout homme est appelé à l'éternité de Dieu : *Speramus in Deum vivum, qui est salvator omnium hominum* (3). Ces trois choses, l'image de Dieu, le sang de Dieu, l'éternité de Dieu, nous appartiennent à tous ; elles sont le trésor commun de l'humanité, mais aussi le trésor personnel de chaque âme, le capital divin avec lequel tout esprit fait son avénement dans la chair. Car, de même que nous sommes investis par notre naissance d'un certain patrimoine que nous ont acquis nos aïeux, et qui, sous le nom de capital, est le premier fondement de notre vie terrestre, de même pouvons-nous appeler de ce nom le patrimoine que nous recevons du Ciel en naissant, et qui est le premier fondement de notre éternelle vie. Mais ce capital divin, donné à tous, ne leur est pas donné avec une mesure égale pour tous. Comme il y a des pauvres et des riches dans l'ordre naturel, il y a aussi des pauvres et des riches dans l'ordre surnaturel. Les uns viennent au monde pénétrés du souffle d'en haut, avec une foi si vive qu'elle ne leur coûte point d'efforts, et que leur âme semble être une page de l'Évangile écrite de la main même de Dieu. Leurs sens, dociles aux ordres de la raison, ne connaissent pas les injures de la révolte, ou, s'il arrive qu'un vent trop fort les émeuve un instant, ils se font de ce trouble passager une paix plus profonde, un ciel plus serein. Leurs jours sont des œuvres, leurs pas des grâces. D'autres, pesamment courbés vers la terre, ne lèvent qu'avec effort leurs yeux vers l'ordre invisible, et quand ils en recherchent le spectacle par un hasard plutôt que par une volonté, ils n'y discernent que des lignes mal éclairées qui éveillent leurs doutes autant que leur foi. L'orgueil altère en eux toutes les visions, et le goût des voluptés les détourne de ce qu'il leur est encore permis d'apercevoir. Entre ces deux extrêmes, et dans une dégradation de nuances infinies, se range la multitude des âmes plus ou moins abondamment favorisées de Dieu.

---

(1) Genèse, chap. 1, vers. 27.

(2) II^e^ Épître aux Corinthiens, chap. 5, vers. 15.

(3) I^re^ Épître à Timothée, chap. 4, vers. 10.

Or quelle est la cause de cette prodigieuse diversité dans la distribution des grâces? Pourquoi tous recevant le nécessaire, les uns ont-ils le superflu, les autres ne l'ont-ils pas? Pourquoi celui-ci est-il saint Pierre, celui-là saint Jean, ce troisième saint Paul? Est-ce par effet du choix divin, ou bien la coopération libre et différente des âmes dans toute la suite des générations est-elle le nœud où ce mystère prend son éclaircissement? Sans contredit, Messieurs, la vertu personnelle et l'enchaînement héréditaire des mérites contribuent à dévoiler le secret de la Providence dans l'épanchement de ses dons. Mais ils ne suffisent pas à l'expliquer. D'une part, avant toute correspondance volontaire de l'homme, on remarque en lui une action plus ou moins efficace de la grâce divine, et d'autre part, cette action n'est pas toujours en rapport avec le trésor d'œuvres laissé par les aïeux à leur postérité. Il arrive même que l'impiété sort d'une souche bénie, et la bénédiction d'une race de colère, comme aussi quelquefois Dieu semble poursuivre d'une miséricorde spéciale l'âme qui le fuit avec le plus d'ingratitude et d'obstination. Encore que ces cas ne soient pas la règle générale, ils existent pourtant, ne fût-ce que pour arrêter notre esprit en face des jugements de Dieu, et nous interdire une trop facile appréciation de leurs causes.

Que dirons-nous donc? Recourrons-nous à cette loi fondamentale que nous avons écrite en tête de la législation providentielle: *Dieu est libre, et tous ses dons sont gratuits*. Il est vrai, Messieurs, et vous en avez vu la démonstration, Dieu ne doit rien à personne avant de lui avoir promis et donné; mais quand il s'agit du plan général de l'ordre surnaturel, la liberté n'exclut pas dans l'intelligence divine une raison qui la dirige et dont nous avons le droit de rechercher les motifs. Dieu pouvait s'arrêter à l'un ou à l'autre de ces plans: ou dispenser à tous une grâce égale, qui n'aurait reçu d'accroissement qu'en proportion du mérite et du démérite de chacun; ou bien, tout en laissant aux efforts personnels une influence sur le cours ultérieur de la grâce, en distribuer dans le principe une part inégale aux esprits créés. Dieu a choisi le second plan, et nous nous demandons pourquoi. Nous nous demandons pourquoi, parce qu'il nous est impossible de supposer que Dieu ait fait ce choix au hasard, sans se rendre compte à lui-même de sa prédilection, et que, s'il s'en est rendu compte, il nous est permis, avec le respect d'une intelligence bornée pour l'intelligence suprême, d'interroger le mystère d'une volonté qui nous touche d'aussi près.

Or un plan, quel qu'il soit, est un ordre, et l'ordre renferme quatre éléments, que je vais dire. Premièrement, la multiplicité. En effet, l'ordre est un enchaînement de relations disposées avec harmonie, et les relations supposent que l'on est plusieurs, c'est-à-dire la multiplicité. Et plus l'ordre est vaste, étendu, profond, plus la multiplicité y entre et s'y accroît, mais avec un second élément, qui est la similitude : car il n'y a que les êtres semblables qui soient susceptibles de se lier entre eux par des relations. A quoi il faut joindre la variété, sans laquelle la similitude, au lieu de produire l'harmonie, n'engendrerait qu'un tissu froid et monotone, incapable de donner à la vue de l'esprit comme à la vue du corps cette satisfaction qui naît de la beauté. Choisissez dans la nature la plus belle des choses créées, le cèdre ou la rose, le lion ou l'homme, et réduisez l'univers à cette chose unique indéfiniment multipliée, sans qu'il apparaisse nulle part dans ses traits la plus légère modification : je vous le demande, que deviendra la beauté, et par conséquent l'ordre de l'univers? Vous n'y rencontrerez même plus l'étendue, et l'on pourrait dire que la multiplicité s'y perdrait dans la foule insignifiante causée par une identique répétition. Le cèdre ou la rose vue quelque part, vous auriez tout vu, et l'immensité de la nature, tout en subsistant, ne serait plus qu'un obscur et imperceptible point. Mais la variété dans la similitude et la multiplicité n'achèvent pas encore la notion de l'ordre : il y manque le trait suprême, qui est l'unité. Il faut que tous les êtres dont se compose l'ensemble, à quelque distance qu'ils soient les uns des autres et malgré l'opposition de leur figure et de leur mouvement, se ramènent à une seule vie embrassée d'un seul coup d'œil. Il faut que le multiple soit un, que l'un soit multiple; que le multiple soit semblable et divers : semblable pour tendre à l'unité, divers pour y mieux tendre encore; car l'unité est la pénétration réciproque des êtres, et les êtres se pénètrent à la fois par leur similitude et leur diversité. « Nie-moi quelque chose, afin que nous soyons deux, » disait un ancien à son ami trop complaisant. « Accorde-moi quelque chose, afin que nous soyons un, » aurait pu répondre l'interlocuteur.

Tel est donc l'ordre : multiplicité, multitude, variété, unité. Qu'en conclure? me direz-vous. Ah! qu'en conclure? vous l'allez voir. La multiplicité est de sa nature indifférente à l'égalité ou à l'inégalité; elle subsiste aussi bien avec des êtres égaux qu'avec des êtres inégaux. La similitude, au contraire, appelle déjà l'inégalité : car elle est d'autant plus sensible, que certaines nuances interviennent entre les objets pour les distinguer. Mais, en admettant que des êtres semblables ne perdissent rien du mérite de leur similitude dans une égalité parfaite, il n'en est plus ainsi lorsqu'on ajoute à la notion de leurs rapports celle de leur variété. La variété suppose le plus et le moins, le grand et le petit, le vaste et le restreint, le ruisseau et l'Océan, l'abîme du néant et l'abîme de l'élévation. Quoi que vous fassiez par un effort de compensation impartiale, jamais le lierre n'égalera le chêne qu'il étreint de ses fragiles anneaux; jamais la mousse attachée aux flancs humides du rocher n'égalera l'oiseau brillant dont elle tapisse le nid; jamais l'herbe foulée aux pieds du pâtre n'égalera le lis qui bravait la pourpre de Tyr et de Salomon. La variété se rencontre jusque dans les êtres de même famille, et les nuances qu'elle y produit, sans détruire leur identité de nature, y causent pourtant de sensibles inégalités. Que sera-ce entre des êtres qui, n'ayant pas la même constitution, n'appartiennent pas à la même espèce? Et par là, Messieurs, vous comprenez déjà comment l'inégalité fait partie de la nature même de l'ordre; mais allez jusqu'au bout, considérez que l'unité, qui est le caractère suprême et dernier de l'ordre, tient par son essence à l'idée de hiérarchie, puisque rien n'est ramené à l'un que par la subordination, et alors vous saurez tout ce qu'il entre d'inégalité dans une ordonnance de choses, quelle qu'elle soit. Sur quatre éléments de l'ordre, un seul, la multiplicité, est indifférent de soi à l'égalité ou à l'inégalité; les trois autres appellent l'inégalité dans une gradation croissante: la similitude un peu, la variété beaucoup, l'unité davantage encore. Telle est la loi.

Or Dieu, qui est l'ordre, ne peut faire que de l'ordre. Soit donc qu'il étende la main pour créer des mondes ou pour épancher des grâces, soit qu'il prenne le temps ou l'éternité pour l'orbite de ses bienfaits, il distribue la vie avec nombre, poids et mesure, nommant les anges après les séraphins, jetant les satellites autour de leurs soleils, élevant des monts sur les collines, conduisant les fleuves aux mers, élisant l'un de préférence à l'autre, faisant enfin de similitudes et de diversités innombrables un seul monde pour un seul Dieu. C'est son droit qui le permet, sa volonté qui l'ordonne, sa puissance qui l'exécute, sa raison qui le justifie; et l'univers, expression de tout ce qu'il dit, nous redit à la fois son droit, sa volonté, sa puissance et sa raison. Avouons donc hardiment avec saint Paul que Dieu a voulu l'inégalité des grâces par un dessein premier et principal, et disons avec lui : *Le vase demandera-t-il au potier : Pourquoi m'as-tu fait de la sorte* (1)? Car tout vase, même celui qui a été préparé pour des usages d'ignominie, appartient à l'ordre général d'une maison, et y trouve avec sa place la gloire de l'utilité. Dans la maison de la grâce, d'ailleurs, tout vase est un instrument libre et méritoire, qui a le temps pour épreuve, l'éternité pour but, et qui peut, à force de vertu, rectifier sa prédestination originelle, et s'élever au plus haut degré de l'honneur final.

Mais remarquez un autre point de vue de l'inégalité prédestinée. L'ordre étant un par la pénétration réciproque des êtres qui le composent, ce qui est donné à l'un d'eux comme sa dotation personnelle appartient véritablement à tous. Si Dieu allume un astre au plus haut du firmament, c'est pour éclairer les mondes ; il n'y a qu'un soleil, mais tous les yeux le voient, et la plus obscure planète, rejetée à l'extrémité du ciel, reçoit la lumière et la chaleur de l'astre privilégié. De même, parmi nous, si un homme s'élève et conduit son siècle, ce n'est pas en vue de sa gloire propre qu'il a été tiré de la multitude, mais en vue du peuple auquel il a été donné, et qui abrite sous son génie le cours las et incertain de sa destinée. L'instinct populaire ne s'y trompe pas ; il salue dans le législateur qui lui rend les lois, ou dans le capitaine qui lui rend la victoire, le ministre de son salut, et il fait de l'élévation d'un seul homme la commune et solidaire élévation de tous. Quel peuple s'y est jamais mépris? Quel ostracisme n'a pas tôt ou tard ramené dans la patrie les os illustres, et élevé à leur mémoire des tombeaux aimés? L'histoire d'un peuple est celle de ses grands hommes ; il oublie tout, excepté eux, et en se souvenant d'eux seuls, il est persuadé qu'il se souvient assez de lui-même. Combien plus en est-il ainsi dans l'ordre surnaturel, dans cet ordre où les législateurs sont des saints, les conquérants des apôtres, les citoyens des martyrs, et où l'abnégation de soi consomme les vertus qui s'épanchent sur tous ! Est-ce que quand saint Paul tombait à Damas sous la foudre de sa conversion, Dieu entendait lui donner, dans une élection égoïste, la vérité, l'éloquence et le courage pour lui seul? Oh ! non ; l'Écriture nous le dit assez, Dieu l'envoyait aux nations, il en faisait le témoin universel de sa vie ressuscitée, le glaive étincelant de sa parole, l'homme du Juif, du Grec, du Romain, du barbare, et il se proposait de faire tomber sa tête après qu'elle aurait lui sur le monde dans un holocauste éternellement visible au genre humain. Saint Paul était un don du Ciel à l'humanité régénérée, sa grâce était la grâce de tous, sa prédestination la prédestination de son siècle et des siècles à venir. Aussi entendez-le lui-même vous parler de ce mystère, il vous dira dans son grand langage : *Dieu donne à chacun une manifestation de l'esprit pour l'utilité commune, à l'un la parole de sagesse par l'esprit, à l'autre la parole de science par le même esprit, à celui-là la grâce de foi dans le même esprit, à celui-ci la grâce de guérison dans l'esprit qui est un ; puis les œuvres de vertus, le ministère de prophétie, le discernement des âmes, le don des langues, l'interprétation des discours : et c'est un même esprit qui opère tout cela, en se partageant entre tous comme il lui plaît* (1). Et si vous lui en demandez plus expressément la raison, il vous dira : *Car de même que le corps est un dans une multitude de membres, et que la multiplicité des membres n'empêche pas l'unité du corps, ainsi est le Christ. Ainsi tous avons-nous été baptisés en un seul esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Gentils, soit esclaves, soit libres* (2). Vous l'entendez, il en appelle à l'unité et à la solidarité de l'Église pour justifier la différence d'effusion des grâces, et, comme il prévoit encore la plainte de l'égoïsme, qui se croira mal partagé, il ajoute immédiatement : *Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe? S'il était tout ouïe, où serait l'odorat?... S'il n'y avait qu'un membre, où serait le corps? Mais maintenant vous êtes plusieurs membres pour être un seul corps... Et ce corps c'est celui du Christ* (1).

---

(1) Épître aux Romains, chap. 9, vers. 20.

---

(1) I^re^ Épître aux Corinthiens, ch. 12, vers. 7 et suiv.

(2) Ibid., vers. 12 et 13.

Les dons de Dieu sont personnels dans le siége qui les porte, universels dans l'office qu'ils doivent remplir. Et c'est ce qui explique l'horreur que le genre humain eut toujours pour l'envie. Les hommes estiment l'orgueil; ils pensent voir dans une certaine fierté le signe d'une âme qui comprend son excellence et qui est prête aux plus grands services pour en défendre l'honneur. Je n'examine pas jusqu'à quel point ce sentiment est juste; je le constate seulement, pour vous faire remarquer que le monde, qui estime l'orgueil, méprise l'envie, cette fille pourtant naturelle de l'orgueil. C'est que l'envie, au lieu de chercher sa gloire dans ses propres dons, veut s'élever par la haine et l'abaissement des dons d'autrui : mouvement injuste, égoïste, étroit, qui, dans la spoliation d'un homme, aurait pour terme la spoliation du genre humain. L'envie est la conspiration d'un seul contre la grandeur de tous; et tous le sentent, tous comprennent qu'elle hait la lumière parce qu'elle n'est pas la lumière, semblable à un aveugle qui tenterait de monter au firmament pour en arracher le soleil. De quelle excuse peut se voiler une passion aussi insensée? de quelle vertu peut-elle se couvrir? C'est donc justement qu'elle tombe sous le mépris de tous; mais ce mépris nous prouve que l'inégalité dans le partage des dons est une loi naturelle, équitable, utile à tous, digne à la fois de l'homme, du monde et de leur auteur.

---

(1) I^re^ Épître aux Corinthiens, vers. 17, 19, 20, 27.

Cependant, Messieurs, nous sommes loin encore d'avoir expliqué le mystère de la diversité dans la prédestination des grâces. On conçoit bien que l'ordre, considéré en général, exige cette diversité : mais pourquoi est-ce l'un qui en reçoit le bénéfice, et l'autre qui en subit la défaveur? Dieu veut l'inégalité, j'y consens; elle est nécessaire, soit : mais il n'est pas nécessaire que ce soit l'un plutôt que l'autre à qui profite le choix divin. Saint Jean pouvait, comme saint Pierre, être appelé à la fonction privilégiée de chef de l'Église; il pouvait, comme lui, au lieu d'être surnommé *fils du tonnerre,* prendre le nom de *Céphas,* et s'entendre dire : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église.* Pourquoi l'un fut-il élu de préférence à l'autre? Ici, Messieurs, nous touchons aux dernières profondeurs de la théologie et de la destinée, et force nous est de remonter à l'origine des choses.

Adam, je vous l'ai dit autrefois, était le principe et le représentant unique de sa postérité; il contenait dans sa vie la vie de tous, dans sa science la science de tous, dans son innocence et sa beauté l'innocence et la beauté de tous : le genre humain avait reçu en lui une mesure égale de biens, et, père impartial autant qu'universel, il était chargé d'en ouvrir la source sur toutes les générations par un épanchement qui devait suivre la loi du mérite à chaque degré. Comme une eau sortie du même bassin, au pied des monts, s'en va selon la pente des terres et se divise en mille rameaux, ainsi le don primordial fait aux hommes dans la personne de leur père commun devait se distribuer à sa race tel qu'il avait été primitivement dispensé, et ne souffrir d'altération que par la libre activité de ses dépositaires successifs. Et cela était vrai des dons de la grâce aussi bien que des dons de la nature. Car Adam était à la fois le principe de la vie naturelle et de la vie surnaturelle de ses descendants; il était homme et sacrement tout ensemble : comme homme il devait transmettre la vie humaine selon les lois de la génération extérieure; comme sacrement, il devait transmettre la vie divine, selon les lois d'une génération plus profonde cachée à tous les regards. Et dans l'un et l'autre cas, Dieu n'intervenait que pour protéger la libre communication de ce double capital primitif. Il laissait faire l'homme, parce que l'homme était roi, pontife, investi souverainement de la confiance de son créateur. L'action élective de la Providence ne devait paraître qu'en second lieu, lorsque chaque homme, ayant reçu le capital adamique dans son intégrité, eût surajouté à ce trésor de nature et de grâce l'effet de son travail personnel et de sa propre vertu. Alors Dieu eût élevé les uns de préférence aux autres, selon la proportion de leurs mérites, et la hiérarchie se fût manifestée dans le monde comme un surcroît de perfection dû au concours de l'homme en Dieu.

Cet ordre sublime, le péché le brisa. Adam, devenu prévaricateur, perdit dans sa personne le dépôt de la grâce qui lui avait été confié comme son trésor et celui de sa race. Il cessa d'être le principe de la vie surnaturelle, pour ne plus garder dans son sein entr'ouvert et dévasté que le flot corrompu de la vie de nature. Dans cet état de mutilation, nous ne recevons pas de lui le capital uniforme et plein qui devait être pour nous le point de départ de notre libre activité ; nous venons au monde sans la grâce, sans même en posséder un débris, pauvres et nus sous ce rapport, comme des naufragés qui abordent un rivage inconnu d'eux. Ce qui nous reste de notre premier père, c'est une nature infirme, infirme en tous, mais de plus sillonnée des diversités qu'elle recueille en passant à travers les siècles et les générations. Chacun de nos mille ancêtres a laissé une cicatrice bonne ou mauvaise sur la substance qui nous arrive par ces longs détours de la vie héréditaire, et, victimes de leurs fautes comme bénéficiaires de leurs mérites, nous naissons plus ou moins pauvres, plus ou moins dénués de dispositions heureuses, selon les branches qui nous ont portés. L'avénement de l'âme dans la chair ne change en rien ces hasards de notre naissance ; car, en vertu des lois qui l'unissent au corps, elle en subit elle-même la physionomie, et y contracte, avec la souillure commune du péché originel, les nuances particulières qui s'y ajoutent par la diversité des filiations. Bien mieux, dans la doctrine de saint Thomas d'Aquin, Dieu imprime à l'âme une prédisposition analogue à celle qui doit la recevoir, afin que l'harmonie de son alliance soit plus parfaite, et que la similitude du fils au père, qui appartient à l'essence de la paternité, obtienne une plus entière réalisation (1). Ainsi l'homme naît différent de l'homme quant aux qualités naturelles, non par la volonté arbitraire de Dieu, mais par l'effet des lois générales qui président à la transmission de la vie, dont la source est plus ou moins corrompue, plus ou moins purifiée par le mérite et le démérite de nos aïeux. Je ne veux pas dire que Dieu s'interdise à jamais d'intervenir dans la dispensation de cet ordre de qualités ; mais s'il le fait, c'est par exception pour quelque grand dessein.

Cela posé, Messieurs, nous nous rendons compte de la distribution des inégalités de la nature : mais le mystère n'est point éclairci quant à la distribution des inégalités de la grâce. Dirons-nous que Dieu proportionne les unes aux autres, et que de même qu'il destine une âme plus parfaite à un corps plus parfait, selon la doctrine de saint Thomas d'Aquin, il envoie aussi une grâce plus abondante à l'âme qui est le mieux douée d'intelligence, d'énergie et de native beauté? Ç'a été la pensée de ce fameux hérésiarque, Pélage, et de ses sectateurs, en y ajoutant que le don naturel entraîne la collation du don surnaturel par l'effet d'un mérite déterminant. L'Église a condamné Pélage. En effet, comment une qualité humaine reçue de nos ancêtres, même en invoquant le principe de la solidarité, pourrait-elle avoir un droit de justice à l'éternelle possession de Dieu renfermée en germe dans le don de la grâce? Quel rapport de proportion existe-t-il entre l'humain et le divin, le fini et l'infini? Aucun. Un homme naît : il est d'un sang généreux ; son intelligence embrassera un jour avec facilité tous les objets de la spéculation scientifique ; il écrira heureusement, il parlera avec éloquence ; son cœur aura du feu, de la pitié, de la tendresse ; la vertu s'y ouvrira de grands chemins. J'admire cette magnifique dotation d'un homme : mais qu'est-ce que cela fait pour recevoir du Christ une meilleure part? Est-ce que Jésus-Christ est mort plus particulièrement au Calvaire pour les enfants de famille et les gens d'esprit? Est-ce qu'il a réservé une goutte de son sang pour les privilégiés de la nature? Non, il est mort pour tous, en présence de l'indignité de tous. Il a vu au pied de sa croix le grand et le petit, le pauvre et le riche, le poëte et l'idiot, le cœur ardent et le cœur insensible ; et tous il les a vus pécheurs, tous il les a vus condamnés, tous il les a vus sans droit qu'à sa colère et à son abandon. C'est cette misère universelle qui a ouvert ses deux bras à droite et à gauche, et qui, arrachant de sa poitrine sa vie cruellement et surabondamment versée, lui a fait dire à tous : Buvez gratuitement!

---

(1) *Manifestum est enim quod quanto corpus est melius dispositum, tanto meliorem sortitur animam.* Somme, 1re partie, question 85, art. 7.

Si l'ordre primitif, qui était l'ordre d'innocence, avait persévéré, l'homme, venant au monde avec la grâce, eût pu mériter immédiatement et donner lieu à une préférence de justice et de raison. Mais il vient au monde sans la grâce, et de plus avec le péché, deux fois impropre au royaume de Dieu. Comment Dieu discernerait-il en lui une cause de préférence? Et cependant il faut un choix, puisqu'il faut un ordre. Qui est-ce qui le fera? Qui est-ce qui marquera leur place à ces êtres dégradés, et leur distribuant la vie divine avec mesure, préparera dans cette première et libérale effusion l'éternelle harmonie de la cité de Dieu? Manifestement ce ne peut être que Dieu. Quand un architecte a devant lui des matériaux également impropres à se placer dans le fondement ou dans le couronnement de l'édifice qu'il se propose d'élever, il ne cherche pas en eux le motif d'un choix qui ne s'y trouve point, il le tire de sa souveraine volonté : il prend ceux qu'il lui plaît, à droite, à gauche, au centre, et si vous lui demandez la raison qui le détermine, il ne vous comprendra même pas. Ce qui le détermine, c'est qu'il faut bâtir : et ainsi en est-il de Dieu bâtissant la Jérusalem céleste, avec cette différence que les pierres qu'il emploie sont des pierres vivantes, des pierres douées d'action et de liberté, qui ne sont définitivement placées qu'après avoir accepté leur élection et transfiguré par leur concours la forme primitive qui leur avait été donnée sans leur vouloir. La cité de Dieu ne se construit qu'une fois, dans le ciel, mais elle se construit avec des matériaux qui se préparent ici-bas, et leur préparation finale est le résultat logique autant que mystérieux du double travail de la grâce et de la liberté. La grâce commence, la grâce choisit, la grâce prévoit et pourvoit; mais la liberté accepte, confirme, infirme, étend, détruit, et, toujours inséparable de l'impulsion divine, elle met pourtant son sceau propre à l'œuvre commune de l'éternelle édification.

En vous disant, Messieurs, que l'inégalité des grâces, dans son origine première, dépend de la volonté de Dieu, et n'a point dans les dons naturels son principe et son régulateur, je ne veux pas dire que la nature soit absolument étrangère à l'œuvre compliquée de notre prédestination. Il est loin d'en être ainsi. Car, en premier lieu, les dispositions innées favorisent ou contrarient plus ou moins l'influence de la grâce, selon leur degré de perfection morale, et il résulte de cette rencontre différemment heureuse un véritable élément de diversités dans le succès de la lutte entre l'âme et Dieu. Il est des cœurs naturellement simples et droits, qui ne cherchent point à se tromper ; l'Évangile répond à leur droiture par la sienne, à leur simplicité par son accent. Ils en discernent au goût la vérité, et chacune de ses paroles rend à leur oreille un son qui les persuade avant de les avoir convaincus. On pourrait dire qu'ils sont nés chrétiens. D'autres, plus habiles qu'ingénus, n'ont rien dans leur intelligence qui sympathise avec l'œuvre du Christ ; ils pensent aisément que l'Évangile est un livre assez mal conçu, et plus mal encore exécuté. Ceux-là ont plus d'âme que de passions ; ils entendent le sacrifice de Jésus-Christ par leurs entrailles, et ils n'ont que de faibles efforts à tenter pour asservir leurs sens à la loi de l'immolation. Ceux-ci ont des reins où le vice roule du feu, et la foi elle-même, la foi la plus sincère et la plus généreuse, tout en leur donnant la science de la pureté, leur laisse par derrière l'horreur d'affreux combats. Je pourrais étendre ces oppositions, Messieurs; mais leur nombre ne vous apprendrait rien que vous ne sachiez. Il est manifeste que le corps, selon sa température organique, altère plus ou moins les facultés de l'âme, et que le corps et l'âme ensemble, selon la perfection de la personnalité qu'ils constituent, opposent à l'action divine une résistance plus ou moins facile à surmonter. La même grâce peut donc, en tombant sur deux vases diversement préparés, y produire des résultats inégaux, et en ce cas l'inégalité ne vient pas de Dieu, mais de l'homme.

Gardez-vous de croire cependant que ce soit là une règle générale. Comme il n'y a pas de proportion entre la nature et la grâce, il arrive qu'un homme de bien selon le monde éprouve à l'égard du christianisme de singuliers éloignements, et qu'un scélérat ou une femme perdue se sentent attirés vers lui jusqu'à devenir des saints. Dieu se plaît, par ces exemples, à confondre tout l'art du raisonnement dans son application aux préférences divines, et à nous prouver que l'élection d'en haut ne dépend pas de motifs qui soient toujours à notre portée.

Toutefois, Messieurs, on peut expliquer, en bien des cas, ces anomalies apparentes de la distribution des grâces. Car, bien que nul n'ait un droit natif à une plus grande part dans l'héritage divin, et que les dispositions naturelles les plus heureuses n'entraînent pas nécessairement une correspondance sympathique aux mouvements de l'ordre surnaturel, cependant il est prouvé par l'Écriture que certaines situations de l'homme et certains goûts de l'âme touchent le cœur de Dieu, qui leur a destiné gratuitement des secours plus étendus. Ainsi Jésus-Christ disait, en voyant l'incrédulité des pharisiens et la foi du peuple en sa parole : *Je vous rends grâces, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux savants, et de ce que vous les avez révélées aux petits* (1). Les petits, les pauvres, les simples, les ignorants, on le voit par l'expérience comme par l'Écriture, ont une part plus abondante au mystère de Jésus-Christ, non-seulement parce qu'ils ont moins reçu du côté de la terre, mais surtout parce qu'ils n'opposent point à la vérité la conjuration de l'orgueil et l'idolâtrie de la raison. Ils savent qu'ils sont peu et qu'ils ignorent beaucoup ; leur pente est de s'en rapporter à la vertu, qui leur a fait du bien ; et s'ils se détournent quelquefois de ce sentier où Dieu les illumine, c'est par l'effet d'une dépravation qui vient de plus haut qu'eux, et qui démolit avec perversité dans leur âme sa naturelle construction. Le sage, au contraire, puise dans sa science une vanité qui le détourne de la foi ; il s'imagine être le créateur de ses pensées, l'astre de son intelligence, la mesure du monde et de Dieu ; et s'il rencontre en de si vastes sujets une ombre qui l'arrête, il s'en prend à la vérité plutôt qu'à son esprit, et se transforme en puéril contempteur des lois qu'il n'entend pas. Dieu hait et méprise ce pygmée, qui le juge et le rejette ; il se plaît à confondre ses desseins, à troubler ses notions, à en faire le jouet d'une historique crédulité, un monument de folie, à moins qu'un jour le doute de tout ne le ramène au doute de lui-même, et qu'un rayon d'humilité ne lui rende le Dieu des simples et des petits. C'est là, Messieurs, ce qui explique ce que je vous disais tout à l'heure des hommes de bien selon le monde, qui demeurent éloignés du christianisme pendant que des scélérats et des femmes perdues y entrent à pleines voiles : ceux-ci se méprisent, ceux-là s'estiment, et les uns et les autres accomplissent, mais diversement, la parole de l'Écriture : *Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles* (1).

---

(1) Saint Matthieu, chap. 2, vers. 25.

Vous le voyez donc, entre l'action de la justice déterminée par le mérite, et l'action de la bonté pure qui n'est déterminée que par elle-même, il existe en Dieu un troisième ordre d'actions qui a la convenance pour mobile. C'est le *quod decet* des anciens. Il joue dans toutes les œuvres divines un rôle considérable, qu'il importait de vous signaler. De ce que Dieu n'a pas promis et ne doit rien, il ne s'ensuit pas que ses dons n'aient plus d'autre règle que l'arbitraire. La convenance lui indique des solutions, et si vous me demandez ce qu'elle est, je vous répondrai qu'elle est la nuance entre la justice et la bonté. La justice suppose un droit, la bonté un don gratuit, la convenance une raison de faire qui n'est pas encore un titre. Le plus fréquent et le plus sensible exemple que nous en ayons dans la matière qui nous occupe, est l'application du mérite des aïeux à leur postérité.

---

(1) Saint Jacques, chap. 4, vers. 6.

Si l'on s'en tient à la rigueur du droit, le mérite surnaturel n'est pas réversible sur autrui, puisque la grâce dont il est le résultat n'est pas transmissible par voie d'hérédité. Le sang, la forme, la vie, les aptitudes naturelles passent des pères aux enfants, et ainsi des dispositions plus ou moins heureuses pour l'ordre surnaturel, mais non pas l'ordre surnaturel lui-même dans sa substance et son action. Néanmoins, à cause de l'unité morale qui rattache les ancêtres à leur descendance, Dieu tient compte aux générations de ce qu'ont été dans la grâce celles qui les ont précédées et produites, même à de longs intervalles de temps. Il reconnaît Abraham dans Isaac, Isaac et Abraham dans Jacob; il se rappelle, en voyant le petit-fils, ce qu'a fait pour lui l'aïeul, et lorsque la mémoire des hommes est impuissante à retrouver loin d'elle les traces du passé, celle de Dieu y discerne encore des motifs de disgrâce et surtout de faveur, selon qu'il le disait au Sinaï, dans ces paroles fameuses : *Je suis le Seigneur ton Dieu, fort, jaloux, visitant l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième génération de ceux qui me haïssent, et faisant miséricorde jusqu'à la millième génération de ceux qui m'aiment et gardent mes commandements* (1). C'est pourquoi les patriarches tenaient à si grand prix la bénédiction de leurs pères, convaincus de son efficacité sur le cœur de Dieu, jusque-là qu'en la donnant d'une manière inégale ils plaçaient dans des rangs divers de grâce leur postérité.

---

(1) Exode, chap. 20, vers. 5 et 6.

Nous sommes tous, Messieurs, sous cette loi de la solidarité surnaturelle, et bien qu'elle n'ait pas pour base un droit strict, cependant elle est d'une application continuelle et considérable dans le gouvernement de la Providence, comme on le voit à chaque page des livres saints. Nos pères ont travaillé pour nous dans les deux ordres, l'ordre du temps et celui de l'éternité; ils ont, au ciel et sur la terre, tracé le sillon de nos voies, et nous rencontrons, en y marchant, les plantes amères ou les plantes fécondes qu'ils y ont semées pour nous. Nous sommes héritiers de la grâce comme héritiers du sang, quoique à des titres divers, et ce qu'ont été pour nous nos ancêtres, nous le serons à notre tour pour les générations qui sortiront de la nôtre. Nous leur lèguerons un trésor de bien ou de mal, qui leur aplanira le chemin du ciel, ou le leur rendra plus difficile et plus strict. Et à cette occasion, Messieurs, permettez-moi de donner un conseil à ceux d'entre vous qui n'ont pas encore enchaîné dans les liens du mariage leur première liberté. Qu'ils sachent bien que s'allier à une famille c'est s'allier à des bénédictions ou à des malédictions, et que la dot véritable n'est pas celle que l'officier public constate sur le papier. La dot véritable, Dieu seul la connaît. Mais, à un certain degré, par la mémoire des hommes, vous pouvez la connaître aussi. Cherchez donc non pas l'or visible, mais l'or invisible; demandez-vous si le sang qui va se mêler au vôtre contient des traditions de vertus humaines et divines, s'il s'est longtemps purifié dans les sacrifices du devoir, si la main que vous allez recevoir s'est jointe à l'autre main pour invoquer Dieu, si les genoux qui vont se ployer devant l'autel avec les vôtres sont accoutumés et heureux de s'humilier ainsi. Demandez-vous si l'âme est riche de Dieu. Remontez aussi haut que possible dans son histoire héréditaire, afin que tous les rameaux en étant explorés comme une mine où votre destinée prendra ses racines en arrière de vous, vous sachiez ce que pèse devant Dieu cette génération qui vous était étrangère et qui va se joindre à la vôtre pour n'en faire qu'une seule à votre postérité. Si l'auréole de la sainteté y manque visiblement, fuyez à l'autre pôle quand même on vous apporterait tous les trésors du monde, et ne confondez pas dans une alliance adultère de longues bénédictions avec de longues malédictions. Hélas! si tant de gémissements plus forts que la pudeur s'élèvent du sein des familles, c'est qu'en les formant un jour on avait compté la dot de la terre sans compter la dot du ciel.

Le premier phénomène de la grâce considérée dans sa distribution visible, c'est l'inégalité; le second, que je dois vous expliquer aussi, c'est le progrès.

Notre vie s'ouvre par un état sourd, irresponsable, où la grâce aussi bien que la raison semble dormir dans les langes de notre berceau. Nous n'avons que des germes en nous, et nous-mêmes nous ne sommes qu'un germe dont l'activité cachée se développe lentement sous l'inspiration des deux mondes auxquels notre âme appartient. Enfin, après de longues préparations, l'âge d'homme s'inaugure en nous par une secousse ; notre pied frappe la terre comme le cheval qui vient de connaître sa force, et nous nous précipitons dans le mystère du bien et du mal avec la plénitude de l'instinct et de la liberté. A ce moment, le premier de notre course, nous nous trouvons munis d'une grâce que j'appellerai la grâce de possibilité, c'est-à-dire que le péché poursuit notre jeunesse de la sienne avec une ferveur qui nous laisse juste la stricte puissance de lui désobéir. Tout jeune homme l'éprouve ; tous, enfants de cet âge, vous avez connu votre faiblesse contre une passion sanglante qui touche à ce qu'il y a de plus doux et à ce qu'il y a de plus vil : à ce qu'il y a de plus doux, parce qu'elle se rattache aux affections du cœur ; à ce qu'il y a de plus vil, parce qu'elle tombe naturellement dans la fange extérieure des voluptés. C'est là votre blessure. Elle est grande et profonde, et si la grâce vous est donnée pour en cicatriser les charmes, c'est une grâce jeune comme vous, qui n'a point encore mûri dans les combats du bien. Elle vous parle, elle vous touche, elle vous fait libres; mais parce qu'elle n'est qu'une première et virginale émanation de la bonté divine, parce que vous ne lui avez point imprimé par une longue correspondance le caractère de la vertu, elle n'apporte à votre aide que l'action sobrement efficace dont vous avez besoin pour être capables de résister.

Ah ! pleurez votre âge, mais n'en désespérez pas. Évitez surtout une erreur, ne vous dites pas : J'aimerai Dieu et je le servirai plus tard ; je l'aimerai et le servirai quand la passion des sens sera refroidie dans mon sein frémissant. Car vous attendriez en vain cette heure de paix ; elle ne vient pas toute seule et du simple cours des années. Le temps ne fortifie dans les êtres que ce qu'il y trouve, et s'il y trouve le vice, il le scelle de jour en jour d'un sceau plus pesant. Ne vous figurez pas que le vieillard respire sous ses cheveux blancs le calme d'une tempérance qui lui soit comme innée : cela est vrai de l'homme qui a combattu ses passions dès l'aurore de sa liberté, et qui leur a fait prendre vers le ciel une route d'autant plus sûre qu'elle coûtait plus d'efforts. Mais l'homme qui a lâchement abandonné les rênes de son âme, qui a compté sur l'âge, et non sur la vertu, celui-là ne reçoit de la vieillesse que l'opprobre au lieu du secours. Les ressorts de sa volonté, détendus par une longue déshabitude de l'empire, sont impuissants à le gouverner, et son intelligence, corrompue par les images séculaires de la volupté, suscite de ses os une fumée qui l'enivre, et ne lui permet pas même de demander au sommeil la pureté que lui refuse le jour. Ne tournez donc point vos espérances vers le temps : le temps ne vous amènera que la maturité de vos vices ou de vos vertus. Commencez en vous, dès cette heure, le règne des choses que vous aimez, le règne du bien, si c'est le bien qui a vraiment votre amour. Ce règne vous coûtera. La lutte est le caractère de l'âge spirituel où vous vous trouvez, mais une lutte féconde où chaque victoire vous raffermira dans la puissance de vaincre, et enfoncera l'ancre de vos destinées dans le sol de l'éternité.

C'est un grand moment que celui où l'âme reçoit enfin de Dieu la récompense des longs efforts de sa jeunesse, et où la grâce d'équilibre succède à la simple grâce de possibilité. En ce nouvel état, la passion se fait sentir encore, elle pousse contre nous la pointe ancienne et trop connue de son triste aiguillon; mais elle rencontre une chair lentement purifiée par la vertu, des os pleins d'honneur, une mémoire que Dieu remplit, un temple où l'Esprit-Saint réside comme en un lieu depuis longtemps familier, et ainsi, malgré la force vivante encore des penchants corrompus, le chrétien pressent son empire définitif, et il peut déjà s'écrier avec saint Paul dans la vérité de sa joie : *Pour nous, la face découverte, regardant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés avec lui en une même image, et nous allons de la clarté à la clarté par le souffle de Dieu* (1).

Encore n'est-ce point là que s'arrête le progrès de la grâce, en ceux du moins qui vont jusqu'au bout de leur élection, et qui, fidèles au temps de l'équilibre, comme ils l'avaient été au temps de la simple possibilité, recueillent de leur patience les trésors derniers d'une vieillesse divine. Alors tombent en ces bienheureux les ombres qui leur restaient de la vie; leurs yeux ouverts voient les vérités de la foi dans des larmes douces et étincelantes; ils ne peuvent plus ni regretter, ni se plaindre, ni maudire, tant le monde avec ses amertumes a passé de leur cœur, et au lieu de cette jeunesse troublée qui les a autrefois et si longtemps bercés dans ses périls, il leur monte du plus profond de l'âme une jeunesse pure, ingénue, stable, qui leur est un crépuscule de l'éternelle jeunesse de Dieu. Je dirais qu'ils n'ont plus de vertu, parce qu'ils n'ont plus d'efforts, et que l'amour coule en eux d'une source où toute peine s'étanche et s'évanouit. Cherchez-vous quelque part des restes de leurs passions? Ce ne sont plus que des débris impuissants et dispersés, des vaincus qui baisent la main de leur maître, et on pourrait dire d'eux, en voyant leur respect, ce que le poëte disait des meurtriers de Coligny :

---

(1) IIe Épître aux Corinthiens, ch. 9, vers. 18.

> Et de ses assassins ce grand homme entouré
> Semblait un roi puissant par son peuple adoré.

Tels sommes-nous, Messieurs, lorsque, après avoir fait un heureux usage de la grâce de possibilité et de la grâce d'équilibre, nous obtenons de Dieu par notre fidélité la grâce de surabondance, qui termine ici-bas le cycle du progrès divin.

Ce cycle accomplit ses phases avec plus ou moins de rapidité, et le point de départ aussi bien que le cours en est infiniment divers, selon que Dieu donne et que l'homme correspond. Quelques-uns ne franchissent jamais l'âge de possibilité; d'autres n'atteignent qu'à l'âge d'équilibre; ceux-ci vont plus vite, ceux-là plus lentement. Mais, en tous, dès que le temps se rencontre avec la grâce, la loi du progrès se manifeste et produit ses résultats.

Quelle en est la raison? Il est aisé de la dire, Messieurs, et je la dirai d'un mot; de même que l'inégalité est un élément de l'ordre, le progrès est un élément de la perfection. En effet, c'est Dieu qui est la perfection, et tout être, étant éloigné de Dieu jusqu'à l'infini, se trouve par conséquent à une infinie distance de la perfection. Veut-il y tendre, comme c'est son droit et son devoir, il faut nécessairement qu'il y monte par degrés, et chaque pas qu'il fait sur cette route ajoutant quelque chose à son mérite comme à sa vertu, détermine en lui ce mouvement d'ascension qui est appelé dans toutes les langues du nom de progrès. On pourrait concevoir un passage brusque du mal au bien, du bien au mieux, et que l'homme arrivât d'un seul coup au terme de son avancement spirituel. Mais quoiqu'il y ait, en effet, des exemples de conversion subite, du moins en apparence, il n'y en a pas d'âmes arrivées dès le premier jour à l'apogée de leur sanctification, et n'ayant plus qu'à se répéter elle-même dans le cercle monotone d'une vertu circonscrite fatalement. Pourquoi ne s'élèveraient-elles pas plus haut encore? Est-ce qu'elles ont atteint la mesure de plénitude qui est en Dieu, leur modèle et l'auteur de leur vocation? Non, sans doute : à quelque point qu'elles soient parvenues, toujours elles entendent à leur oreille la parole du Maître : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (1). Et cette autre parole : *Que celui qui est juste se justifie encore, que celui qui est saint se sanctifie encore* (2). Lors même donc qu'une intelligence recevrait du ciel une effusion de grâce plus grande que celle des apôtres et des martyrs, lors même qu'elle naîtrait en état de sainteté, elle serait encore soumise à la loi du progrès, parce qu'elle aurait toujours pour type et pour terme l'excellence infinie de Dieu.

---

(1) Saint Matthieu, chap. 5, vers. 48.

(2) Apocalypse, ch. 22, vers. 11.

De plus, il est vrai que le progrès, dans son cours ordinaire, s'accomplit lentement et par degrés. La grâce, comme la nature, *ne fait rien par saut;* de même que la plante croît d'un mouvement insensible, que le fruit se colore et se mûrit avec patience, que l'heure marche d'un pas égal sur le cadran, la grâce et la vertu se bâtissent dans l'âme une maison qui n'est pas l'œuvre d'un moment, mais le travail quotidien de l'éternité. La raison en est que Dieu seul, à cause de sa toute-puissance, peut agir sur tous les points à la fois, et créer instantanément quelque chose de parfait; la créature, bornée par son essence, fait un pas après un autre, et noue une maille à la suite d'une maille, et soit ouvrier, soit voyageur, ne remplit son espace et son œuvre que par des efforts consécutifs. Sans doute il lui arrive des jours singuliers, de rapides illuminations et de sublimes emportements; mais ce n'est là qu'une grâce d'exception; et encore est-elle ordinairement le fruit d'une force qui s'est lentement amassée au fond du vase, entre l'homme et Dieu.

La loi du progrès et la loi de l'inégalité, dérivées elles-mêmes des lois fondamentales du gouvernement divin, résument les procédés de Dieu à l'égard des âmes, et en expliquent le droit, la convenance et la bonté. Car l'inégalité est un élément nécessaire de l'ordre, et le progrès un élément nécessaire de la perfection. Or que peut vouloir Dieu en toutes choses, sinon l'ordre et la perfection? Remarquez même que, par une rencontre métaphysique admirable, le progrès renferme dans sa nature une compensation de l'inégalité. Tel qui a moins reçu peut, à l'aide du progrès, s'élever plus haut que l'homme qui a reçu davantage, et nous en avons souvent la preuve dans l'ordre naturel aussi bien que dans l'ordre surnaturel. Un homme vient au monde riche, puissant, héritier d'un grand nom; un autre y entre à la même heure pauvre et méprisé. C'est la loi d'inégalité qui se manifeste : mais laissez faire au temps. Bientôt l'enfant de la fortune s'oublie dans la fascination de sa naissance; il végète entre la mollesse et l'adulation, incapable d'appliquer son esprit à de mâles études et son âme à de généreux mouvements. Il se laisse conduire au flot des puérilités de chaque jour, aux caresses de ses proches, aux empressements de ses serviteurs, à l'abondance trompeuse d'une vie qui ne lui coûte rien dans le présent et ne le menace de rien pour l'avenir; peu à peu sa personnalité s'énerve, et le fils des vieux héros n'est tout au plus qu'un homme aimable, et encore aimable aux yeux qui ne cherchent point la vertu dans la beauté. Le pauvre, au contraire, connaît de bonne heure sa faiblesse et ses besoins; il apprend des rudes années de son père le sort que la Providence lui a fait, et si la foi le préserve de l'envie, comme la nécessité le préserve du repos, il accoutume son cœur aux fermes pensées, son esprit aux sévères cultures, et son travail à la préparation persévérante d'un meilleur avenir. Il en voit le jour enfin, et son élévation occupe dans les pages inconnues où la Providence écrit, la place demeurée vide par l'absence volontaire du fils d'Annibal ou du fils de Scipion. Ainsi en est-il dans l'ordre surnaturel : une petite grâce fructifie dans une âme peu favorisée, tandis que des dons merveilleux s'éteignent au fond d'une âme ingrate, trompée par la grandeur même de son élection.

Laissons donc là, Messieurs, nos plaintes contre le gouvernement de la Providence. Tous nous avons reçu de Dieu le germe de la vie éternelle et des secours suffisants pour la développer en nous. Les grâces plus précieuses données à d'autres appartiennent à toute l'Église, et retombent par conséquent dans notre propre part, comme notre propre part retourne dans le trésor commun pour y servir à l'édification de la cité permanente des anges et des saints. Nous pouvons d'ailleurs par une coopération plus généreuse accroître avec nos mérites et nos vertus l'effusion de la grâce elle-même, et nous susciter ainsi une seconde et meilleure prédestination. Le royaume de Dieu n'est pas le royaume de l'envie, mais celui de la charité, et la charité y résout dans la communion toutes les querelles de partage et de préséance. Prenons-nous tels que nous sommes et au point où nous sommes, non pour nous plaindre, mais pour avancer dans le bon usage des dons de Dieu. Vous qui êtes au premier degré de l'action divine, au degré où elle ne communique encore à l'âme que la simple possibilité d'opérer le bien surnaturel, ne vous désespérez pas du terrible empire de vos passions ; combattez-les avec la certitude de les dompter un jour, et méprisez jusqu'à vos défaites, comme les Romains méprisaient les victoires d'Annibal. Annibal fut seize ans devant Rome, au pied du temple de Jupiter Latial, insultant de son doigt et de son regard cette magnifique plaine du Latium qui avait donné naissance au peuple romain. Mais après seize ans de cette domination superbe, Rome un jour prit un enfant par la main, le mit sur un vaisseau, et lui ordonna de faire tomber Carthage : Carthage tomba, et Rome, tant qu'elle fut Rome, ne revit plus jamais la fumée de l'ennemi. Êtes-vous à l'âge de l'équilibre entre le bien et le mal, à l'âge de la station, n'y restez pas : la véritable station, c'est Dieu. Tant que vous n'y êtes point parvenu, ne vous arrêtez point, ne vous dites pas : Je suis mûr et parfait. Quand vous serez mûr et parfait, l'éternité le saura, et l'éternité vous le dira par la mort. Que si la grâce de surabondance opère en vous, si vos passions se taisent devant vos vertus, si vous goûtez déjà dans votre âme quelque chose de la tranquillité du ciel, oh ! alors ouvrez-vous comme un fruit qui n'a plus qu'à se donner, et versez dans les autres le baume inépuisable de l'éternelle vie. Mais devenez humble, car l'humilité est la gardienne des dons de Dieu. Une femme célèbre a dit que *la gloire fait la nuance entre le ciel et la terre.* Elle se trompait : c'est l'humilité qui fait la nuance entre le ciel et la terre.

SOIXANTE-DIXIÈME CONFÉRENCE

DE LA DISTRIBUTION DES GRACES A L'HUMANITÉ DANS LE GOUVERNEMENT DIVIN.

Monseigneur,

Messieurs,

Vous pouvez me dire : Vous avez justifié le gouvernement de la Providence en ce qui concerne les âmes obscurément prises une à une ; mais toute âme au fond est un mystère, ce qui s'y passe est douteux, inconnu, et n'a ni la certitude ni la clarté nécessaires pour expliquer pleinement la conduite de Dieu. Par bonheur, Dieu agit autre part ; il agit à découvert, à la face du soleil, dans l'histoire authentique de l'humanité : c'est là que nous l'appelons à comparaître, et qu'il faut entendre sa justification. Or si nous considérons les annales humaines au point de vue de la Providence, qu'y voyons-nous? Dieu, dit-on, veut sauver tous les hommes ; il le veut comme un Dieu veut ce qu'il veut, avec une puissance et une sagesse souveraine mise au service d'une souveraine bonté. Il le veut du commencement à la fin, hier, aujourd'hui, demain, toujours, et par conséquent il a dû préparer à cette race qu'il a bénie sans exception des moyens universels et permanents de salut. Est-ce là ce que nous voyons? Nous voyons, au contraire, le genre humain abandonné pendant des siècles aux hasards de sa perversité. Mille ans se passent : où est le Christ sauveur? où est ce sang promis au monde, et qui dans un mystère de justice, d'amour et de liberté, doit, vous nous l'avez dit, laver de sa souillure originelle la malheureuse postérité d'Adam? Rien ne paraît. Mille ans se passent encore : où est le Christ? où est le sang réparateur? où est le salut? Le genre humain se précipite dans une corruption qui n'a plus de remède; des cultes infâmes y déshonorent l'idée de Dieu, et font de ses autels une école de débauche consacrée par la piété; des tyrannies dignes de pareils cultes inaugurent leur règne contre le droit et le bon sens, et l'univers semble une proie livrée au triple démon de la folie, de la servitude et de l'impudicité. Cependant silence au ciel, silence sur la terre, silence de quarante siècles : rien de Dieu, sinon je ne sais quels faits obscurs qui se montrent, dit-on, dans un coin prédestiné du monde, à une famille privilégiée, et quelle famille encore! Qu'est-ce que ces Juifs où se concentre le regard de Dieu, et où il oublie le genre humain? Voilà l'histoire de la Providence pendant quatre mille ans : ô vengeur de Dieu, de ses lois, de son gouvernement, qu'en pensez-vous? qu'en dites-vous?

Messieurs, je l'avoue, quiconque veut sauver doit pourvoir au salut de ceux qu'il veut sauver. Il faut donc, puisque Dieu avait résolu de ne pas perdre l'homme après sa faute, mais de le régénérer lui et toute sa race, il faut qu'il ait travaillé sérieusement à ce grand ouvrage dès l'origine du monde, et que nous en trouvions les traces mémorables et efficaces à toutes les pages de l'histoire du genre humain. L'œuvre de notre salut étant, depuis la création, l'œuvre principale, et même l'œuvre unique de Dieu, il faut qu'elle apparaisse dans un éclat qui surpasse tout autre éclat, et que rien sur la terre ne porte un sceau de puissance, de sagesse, de durée et de majesté comparable à celui dont sera historiquement revêtu ce magnifique effort de la bonté divine en faveur de notre nature tombée. Or, qu'il en soit ainsi, pouvez-vous en douter? N'est-ce pas le christianisme qui est cette œuvre même de notre salut, et qu'y a-t-il au monde de plus ancien, de plus durable, de plus visible et de plus grand que le christianisme? Il est vrai, le Christ, Fils de Dieu, n'est apparu parmi nous qu'après quarante siècles de préparation, et sa mort, instrument principal de notre renouvellement surnaturel, ne s'est matériellement accomplie qu'à cette époque tardive de l'humanité. Mais il ne s'ensuit pas que le christianisme n'ait commencé qu'à ce jour précis, et que le mystère de notre réparation n'ait pris son cours qu'au pied de la croix où se consomma extérieurement le sacrifice du Dieu fait homme. Ce sacrifice avait été consenti et accepté à l'heure même de notre chute, et le ciel avait été témoin de la mort idéale et expiatrice du Fils de Dieu quatre mille ans avant qu'elle se traduisît sous nos yeux dans une sanglante réalité. *L'Agneau*, dit saint Jean, *avait* *été tué dès l'origine du monde* (1), et, victime suffisante, son sang avait réconcilié, du ciel à la terre, tout ce qu'avait désuni la prévarication. L'humanité était sauvée au moment où elle venait de périr : le Christ, Fils de Dieu par sa génération éternelle, était devenu le fils de l'homme par une génération prédestinée, et il avait pris dans ses indéfectibles mains le sceptre de notre vie surnaturelle tombé des mains coupables d'Adam.

C'est bien là, me direz-vous, la doctrine catholique; mais cette doctrine n'a point sa vérification dans les faits humains. Qu'était au fond le christianisme avant Jésus-Christ? Tout au plus une espérance, un certain pressentiment obscur entretenu chez le peuple juif par ses prophètes, et dans le reste du monde par un souvenir affaibli de quelque antique tradition. Mais rien de sérieux avait-il été fait pour préparer au sein des peuples les dogmes et les mœurs que nous avons depuis appelés du nom de chrétiens? Le christianisme réel, actif, puissant, n'est-il pas un établissement nouveau, une ère qui a commencé avec l'Évangile, et qui était inconnue de tous ceux qui ont précédé la promulgation de ce code divin?

Je ne nie pas, Messieurs, la différence des temps. Je dois même l'affirmer, puisque je vous ai fait voir que Dieu, dans la distribution de sa grâce, procède par voie d'inégalité et de progrès. De même qu'en chaque âme, prise en particulier, la grâce a un certain cours qui dépend à la fois du libre arbitre de Dieu et du libre arbitre de l'homme, de même au sein de l'humanité, elle se développe sur un plan graduel, qui n'accuse pas l'indifférence de son auteur, mais la profonde sagesse avec laquelle il conduit tout à sa perfection. Avant Jésus-Christ, le christianisme était à l'état de germe, soit comme dogme, soit comme loi, soit comme sacrement; mais ce germe n'était pas inerte et incapable de sauver le monde. Il avait reçu, dès Adam, l'efficacité nécessaire pour guérir toutes les générations, et à mesure qu'elles s'avançaient vers l'heure prédestinée de la venue et de la mort sensibles du Christ, Dieu, loin de les abandonner, renouvelait et augmentait la lumière qu'il leur avait départie primitivement. Si nous accusons la Providence d'avoir oublié nos pères, c'est que nous ignorons ce qu'elle a fait pour eux; apprenez-le aujourd'hui, et apprenez-le de la seule histoire qui contienne authentiquement les titres et les souvenirs du genre humain.

---

(1) Apocalypse, chap. 13, vers. 8.

Adam sortait du paradis terrestre; il en sortait déchu, mais avec un rédempteur qui lui avait été annoncé de la bouche même de Dieu, et qui ne devait plus un seul jour quitter ses pas, ni les pas de sa postérité. Il en sortait avec un dogme, une loi, un sacrement, tous les trois impérissables, tous les trois source universelle de salut pour les hommes et base indéfectible de leur commerce avec Dieu. Un dogme, parce qu'il faut à l'esprit une connaissance certaine du principe des choses et de leur fin; une loi, parce qu'il faut à la volonté une règle inviolable de ses actes; un sacrement, parce qu'il faut à l'âme un moyen surnaturel d'appeler Dieu à son secours et de s'unir à lui. Dogme, loi, sacrement, voilà toute l'architecture du christianisme et toute l'organisation du salut. Adam les possédait. Il connaissait Dieu non pas seulement par la déduction philosophique de son intelligence, mais pour l'avoir vu et entendu sous une forme qui lui révélait sa personnalité. Il le connaissait comme principe, providence et justice du monde, et cette triple notion de son activité souveraine ne se séparait pas en lui de l'idée même de son être. Dieu lui apparaissait vivant et vrai, parce qu'il lui apparaissait créant, gouvernant, jugeant, et lorsqu'il prononçait son nom, ce nom disait à lui seul : Il a tout fait, il gouverne tout, il jugera tout. Tel était le dogme primitif et universel, bien différent du déisme par son origine, puisqu'il était le fruit d'une révélation extérieure ; plus différent encore de lui par sa certitude, puisqu'il ne se livrait point à l'esprit comme son ouvrage, mais s'appuyait au granit d'une persévérante et invincible tradition. Et dans ce symbole si court étaient contenus, comme l'arbre est contenu dans son germe, tous les mystères que le fleuve du christianisme devait ultérieurement développer. Croire au Dieu principe, c'était croire à toutes les perfections renfermées dans son incompréhensible nature ; croire au Dieu providence, c'était croire à tous les moyens qu'il lui plairait d'employer pour conduire les hommes à leur régénération ; croire au Dieu rémunérateur, c'était croire aux récompenses et aux peines de l'éternité sous telles formes que l'infaillible justice le déciderait. Adam, quant à sa personne et à cause des illuminations du paradis terrestre, connaissait en grande partie les conséquences cachées dans le sein du dogme primordial; mais la mémoire de sa race ne devait point être assistée pour en garder pleinement le souvenir, jusqu'au jour où tous les voiles tombant, la parole de Dieu livrerait ses derniers secrets. En attendant cette heure de la consommation, le genre humain jouissait d'une lumière divine capable de l'éclairer s'il le voulait, et de le tenir par l'intelligence dans un commerce efficace et surnaturel avec Dieu.

L'a-t-il voulu toujours et partout, je ne l'affirme pas. De même qu'après Jésus-Christ il y a eu des nations qui se sont séparées des splendeurs de la vérité catholique, il y a eu avant lui des hommes qui ont rejeté le flambeau de la première révélation. Mais de même que les schismes postérieurs à l'Évangile n'en ont éteint dans le monde ni la voix ni le règne, les rébellions de l'ancien âge contre le symbole patriarcal n'en ont étouffé nulle part la certitude et la notoriété. L'idée de Dieu, de sa providence, de ses jugements, est demeurée suspendue quarante siècles devant les yeux de nos pères, et les faux cultes, en encadrant d'erreurs ces immortelles vérités, n'obscurcissaient la conscience sur le mode qu'en l'éveillant sur le fond. La fable répercutait une image défigurée de l'histoire, mais cette image tombant dans le cœur de l'homme s'y purifiait au contact de l'intelligence, et Dieu trouvait jusque dans le mensonge un auxiliaire de sa gloire et de ses droits. Alors sans doute, alors aussi bien qu'aujourd'hui, le sophisme et la négation travaillaient l'esprit humain pour lui persuader l'athéisme ou pour réduire à des termes sans puissance la notion de la Divinité : c'était vainement. Le peuple n'entendait pas ces abstractions solitaires qui cherchaient à lui dérober sa foi ; le Dieu qu'il adorait était un Dieu vivant, personnel, actif, s'intéressant aux choses de l'homme, et son penchant était bien plus de le rapprocher trop de lui que de l'en éloigner. L'idolâtrie était le fruit de ce penchant ; mais l'idolâtrie n'excluait pas la connaissance du Dieu véritable, et ce Dieu, comme l'a remarqué Tertullien, s'échappait à tout moment de la conscience païenne par ces cris involontaires que la langue du christianisme a conservés : O Dieu ! ô mon Dieu ! L'idolâtrie était dans l'antiquité ce que l'hérésie est dans nos temps modernes, et de même que l'hérésie n'abolit pas en ceux qui la professent la mémoire de Jésus-Christ, l'idolâtrie n'éteignait pas en ceux qui s'en rendaient victimes le souvenir du Dieu un et parfait. Ouvrez un livre sérieux de l'antiquité, histoire, poëme, tragédie, vous y sentirez, au travers des extravagances du paganisme, un parfum de religion grave et profonde, qui y transpire aisément, et qui nous révèle que Dieu n'avait pas abandonné le genre humain, mais que toute âme pouvait, dans une certaine mesure, le connaître, l'aimer et le servir. Quand les apôtres se répandirent dans le monde avec la parole et la Croix de Jésus-Christ, ils n'y rencontrèrent pas seulement des Juifs et des idolâtres, mais aussi une classe particulière d'hommes qui est désignée dans leurs Actes sous le nom d'adorateurs de Dieu, *colentes* (1). Tel était le Romain Corneille à qui un ange fut envoyé pour lui dire : *Corneille, tes prières et tes aumônes sont montées en la mémoire et devant la face de Dieu* (2).

Le dogme primitif et universel puisait sa force de conservation dans une double cause : la raison même de l'homme et la tradition. Chacune de ces causes n'eût pas suffi pour en assurer la perpétuité. La raison est trop faible pour porter à elle seule le poids de Dieu, et la tradition purement extérieure n'agit pas assez d'elle-même sur l'esprit. Mais leur alliance et leur répercussion, en les complétant l'une par l'autre, les rendent maîtresses de l'humanité.

Il en est de même de la loi. La loi donnée à Adam pour être la règle de ses actes et des actes de sa descendance, était celle-là même qui fut plus tard renouvelée au Sinaï. Elle portait :

« Je suis le Seigneur ton Dieu, et tu n'adoreras que lui.

« Tu ne prendras point mon nom en vain.

« Tu te reposeras le septième jour en le sanctifiant.

« Tu honoreras ton père et ta mère.

« Tu ne tueras point.

« Tu ne commettras point l'impureté.

« Tu ne voleras point.

« Tu ne rendras point de faux témoignage.

« Tu ne désireras rien de ce qui n'est pas de toi. »

Ces articles n'avaient pas été gravés, dans l'origine, sur des tables de pierre, mais sortis de la bouche de Dieu, Dieu les avait écrits presque tous dans la conscience de l'homme pour être à jamais le principe des saintes mœurs et de la vraie civilisation. Je dis presque tous, parce que le repos et la sanctification du septième jour, bien que d'origine primordiale, portaient un caractère de règlement qui n'était pas susceptible de revêtir dans l'esprit la forme métaphysique d'un devoir absolu. Sauf ce point, que la coutume devait transmettre à la plupart des peuples, la législation primitive avait son double appui dans la conscience et la tradition. Fille et sœur du dogme, elle empruntait à sa lumière une consécration religieuse, et le dogme à son tour empruntait d'elle l'éclat bienfaisant que la justice ajoute à la vérité. Le dogme disait Dieu, l'homme et leurs rapports; la loi disait aussi Dieu, l'homme et leurs rapports : mais le dogme liait l'esprit en l'éclairant, et la loi liait la volonté en lui commandant. Naturalisés tous les deux dans l'âme humaine, ils s'y prêtaient un mutuel secours, et saint Paul, les confondant ensemble sous un même nom, pouvait dire aux païens pour justifier les voies de Dieu à leur égard : *Comme les nations qui n'ont pas la loi écrite accomplissent naturellement les choses de la loi, ils sont à eux-mêmes leur loi, tout en n'ayant pas notre loi, et ils montrent que cette loi est écrite dans leurs cœurs par des témoignages qui les accuseront et aussi qui les défendront au jour où Dieu jugera les secrets des hommes, selon mon Évangile, par Jésus-Christ* (1).

---

(1) Actes, chap. 13, vers. 43; chap. 17, vers. 4 et 17.

(2) Ibid., chap. 10, vers. 3 et 4.

---

(1) Épître aux Romains, chap. 2, vers. 14 et 15.

Il ne suffit pas, Messieurs, du dogme et de la loi pour constituer l'ordre surnaturel que nous appelons le christianisme, la grâce en est un indispensable élément, puisque c'est elle seule qui pénètre au fond de l'âme pour la disposer à croire le dogme, à accomplir la loi, pour l'élever jusqu'à Dieu par une réelle participation de sa nature et de sa vie. C'est la grâce qui fait le chrétien; car c'est elle qui lui donne l'onction intérieure de la vérité et de la charité, onction que le Sauveur du monde reçut avec une abondance inexprimable, pour être en sa personne le trésor sans fond de l'humanité, et d'où lui est venu le nom de Christ, c'est-à-dire de oint. Et tous après lui, dans une mesure qui dépend de l'élection de Dieu et de notre coopération, nous devons être des hommes de grâce, et par conséquent des oints, ou chrétiens. Mais Dieu, qui nous a fait ce grand don, n'a pas voulu s'en réserver à lui seul l'économie; il lui a plu, par un sentiment de largesse et d'équité, de nous donner pouvoir sur lui comme il a pouvoir sur nous, et de renfermer dans certains actes une efficacité surnaturelle qui en fît, même en nos faibles mains, des instruments de grâce et de régénération. C'est ce que la langue chrétienne appelle du nom de sacrements. Comme le dogme et la loi, les sacrements n'ont obtenu qu'à la venue de Jésus-Christ leur perfection entière; mais leur institution remonte à l'origine du genre humain. L'arbre de vie, dans le paradis terrestre, était un sacrement; Adam lui-même, en tant que dépositaire d'une grâce héréditairement transmissible à sa postérité, était un sacrement. Après sa chute, dépouillé de ce privilége qui avait mêlé en lui comme en un seul océan le fleuve de la vie humaine et le fleuve de la vie divine, Dieu lui laissa pour arrhe de sa miséricorde et pour appui de sa déchéance un sacrement imparfait, quoique puissant, qui devait être à jamais la lumière, la force et la consolation de sa postérité. Quel est-il, Messieurs, ce sacrement premier de la chute? Quel est cet instrument de grâce que la faute ne brise pas, qui est destiné à lui survivre toujours, et dont toute âme contient la vertu par un sacerdoce inamissible et universel? Vous l'avez nommé sans doute; car il n'est aucun de vous qui n'en ait éprouvé le bienfait, qui n'ait essayé à son aide de reconquérir Dieu, s'il l'a perdu, et d'en accroître le règne dans son cœur, si ce règne y est déjà commencé. Jésus-Christ disait au peuple du haut de la montagne : *Demandez, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; frappez, et il vous sera ouvert. Car quiconque demande, reçoit; qui cherche, trouve, et à qui frappe on ouvre la porte* (1). Ce que disait là Jésus-Christ au peuple nouveau, Dieu l'avait dit au peuple ancien en la personne d'Adam, et cette leçon retenue d'âge en âge avait fait de la prière l'épée, le baume et l'encens de l'humanité.

Je n'ai pas besoin, Messieurs, de vous démontrer l'universalité de la prière. Regardez dans l'histoire, à quelque point du temps et de l'espace qu'il vous plaira de l'ouvrir, et vous y trouverez l'homme prosterné devant Dieu, lui demandant toutes choses, même l'impossible. Que le sceptique s'en étonne, et que l'impie s'en moque, c'est une raison de plus d'admirer cette imperturbable confiance de tous les siècles dans l'efficacité de la prière, et d'y reconnaître une institution qui fait partie du cœur de l'homme et de la volonté de Dieu sur lui.

---

(1) Saint Matthieu, chap. 7, vers. 7 et 8.

Était-ce donc avoir abandonné nos pères que de leur avoir mis dans les mains tous les moyens de salut que nous venons d'énumérer? Nous avons plus qu'eux sans doute, mais ils avaient avant nous l'essence intégrale du christianisme, le dogme, la loi, le sacrement, et ce qu'ils possédaient est encore la racine qui porte et nourrit ce que nous possédons, comme la vie de l'homme mûr remonte aux jours de son enfance et y puise la séve qui caractérise sa personnalité. Il y avait d'ailleurs des compensations à cette jeunesse du christianisme : c'est que le genre humain était jeune lui-même, plus voisin des origines et soumis à une éducation qui s'exerçait à la fois par le ministère prophétique et par des événements dont la grandeur renouvelait d'époque en époque toute la lumière des traditions. Dieu agit encore dans notre âge d'une manière sensible, proportionnée aux besoins du monde moral; mais parce que l'avénement de Jésus-Christ et l'autorité de l'Église ont donné à tout une assiette définitive, la voix des prophètes, s'il s'en présente, n'est plus qu'un accident, et les actes de la Providence les plus significatifs ont perdu le caractère gigantesque des temps primordiaux. Comme en creusant la terre on découvre dans ses couches les plus anciennes les débris d'une végétation colossale, ainsi en remuant l'histoire dans ses antiques profondeurs, on rencontre les traces d'événements qui n'ont point eu leurs semblables dans les siècles nouveaux. Tels furent le déluge, la réunion et la dispersion des hommes dans les champs du Sennaar. Le but providentiel du déluge était, outre le châtiment de la dépravation générale, de ramener encore une fois l'homme à l'unité d'une seule famille afin d'y raviver les traditions, et que, reprenant de là leur cours, elles se répandissent avec une plus éclatante autorité dans les veines purifiées du genre humain. La catastrophe de Babel, contraire en apparence à ce dessein d'unité, n'en était pourtant que la suite, parce qu'en multipliant les langues, elle multipliait les témoignages en faveur de la vérité, que chaque tribu emportait dans sa mémoire sous des sons et des signes divers. Mais c'étaient là des événements exceptionnels, semés dans les entr'actes du drame de la Providence, et qui, à proprement dire, ne faisaient point partie du progrès naturel du christianisme, bien qu'ils servissent à sa conservation.

Ouvrez maintenant une mappemonde, et posez le doigt sur le point où le trente-deuxième degré de latitude septentrionale se rencontre avec le trente-troisième degré de longitude à l'orient du méridien de Paris : la terre que vous touchez s'appelle la Terre-Sainte. Regardez autour de vous : ici à l'occident, s'ouvre une longue et large mer qui va baigner de ses flots tous les golfes de la Grèce, de l'Italie, de la Gaule, de l'Espagne, de l'Afrique, et qui, s'étendant par un détour jusque vers les solitudes du septentrion, tandis que, par une autre extrémité, elle aborde les déserts de l'Atlantide, a été destinée de Dieu à être la grande route des nations. Au midi, une autre mer s'avance et fait effort pour rejoindre celle-là ; c'est un bras de l'océan Indien qui appelle les vaisseaux du monde pour les conduire à tous les rivages de l'Asie et leur livrer la source des richesses qui s'alimentent au foyer d'un inépuisable soleil. Vers l'orient, deux grands fleuves, sortis du même berceau que le genre humain, arrosent les plaines fécondes où s'imprimèrent les premiers pas de l'homme, et, s'inclinant au midi, vont par une autre porte retrouver les eaux puissantes qui enveloppent l'Asie. Autour de ce point brillant, à des distances inégales, mais rapprochées, Memphis a construit ses temples où se cache la sagesse ; Tyr a creusé ses ports d'où elle jette sa pourpre à tous les peuples en échange de leurs biens ; Ninive et Babylone ont élevé leurs murailles et bâti ces vieux empires qui ont inauguré ici-bas l'orgueil de la conquête et du gouvernement. Chaque coin de terre est là célèbre, et le pied de l'Arabe, après soixante siècles, y heurte sans fin des ruines qui étonnent les yeux, et des souvenirs qui émeuvent le cœur. Toute la civilisation antique, la guerre, la paix, les arts, le commerce, la vie et la mort ont habité là primitivement, et lorsque la Grèce et Rome, secondes filles de l'antiquité, parurent dans le lointain pour annoncer et préparer de nouveaux âges, elles envoyèrent, l'une Alexandre, l'autre ses consuls, pour mêler la gloire de leur jeunesse à la gloire épuisée de ce premier monde.

Là donc, au confluent des affaires humaines, Dieu, qui avec sa parole avait fondé et renouvelé une fois déjà le christianisme, Dieu résolut de l'écrire, et de l'écrire par un peuple qui fût à la fois le dépositaire et l'organe de ses pensées, opiniâtre comme l'Écriture, mobile comme la propagation. De l'Égypte au Sinaï, du Sinaï à Jérusalem, de Jérusalem à Damas, à Ninive, à Babylone, Dieu conduisit le peuple scripturaire et initiateur par des vicissitudes qui remplissent l'histoire, et qui, associées aux événements les plus fameux du monde profane, se retrouvent dans les monuments que la science moderne ranime chaque jour et tire, à son grand étonnement, du sépulcre entr'ouvert de l'antiquité. La guerre, l'exil et le commerce mirent les Juifs en communication avec tous les peuples anciens; ils régnèrent avec Daniel à Babylone, en Perse avec Esther; ils dictèrent des décrets à Cyrus, obtinrent le respect d'Alexandre, et l'un des Lagides fit traduire leurs livres sacrés dans la langue grecque deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ. Partout où les portait l'esprit de Dieu, ils portaient aussi leur culte, et leurs synagogues paisiblement semées dans l'univers furent les premiers temples où les apôtres annoncèrent la venue et la mort du Désiré des nations.

Ainsi, Messieurs, sept siècles après le déluge, quinze siècles avant Jésus-Christ, au moment où se formaient les grandes puissances humaines, Dieu gravait en airain les fondements renouvelés du christianisme, le dogme, la loi, le sacrement, les traditions du passé avec les prophéties de l'avenir, et il présentait ces tables écrites de son doigt ou sous sa dictée à la connaissance de tous les peuples qui occupaient alors la scène du monde. En vain l'incroyance a voulu le nier, et répandre sur les saints livres l'obscurité d'une science hypocrite autant qu'épouvantée : la construction biblique trop fortement assise au centre de l'histoire a bravé ces jeux d'une sagesse trompeuse, et chaque jour, à mesure que le vieux monde perd des voiles qui le dérobaient à notre vue, la Bible augmente miraculeusement de certitude et de clarté. L'Écriture de Dieu a confirmé sa parole, et ce qui n'eût été à la longue, les prophéties se taisant, qu'un souvenir mal soutenu, est l'ancre impérissable où s'appuie à jamais l'arche de la vérité.

Mais est-ce là tout ? Au delà de la parole et de l'écriture, n'y a-t-il plus rien à faire pour une doctrine qui vient de Dieu et qui doit sauver le monde ? Vous avez raison, Messieurs, il reste une chose à faire. C'est beaucoup d'avoir parlé, non comme un rhéteur qu'on applaudit ce soir et qui est oublié demain, mais avec une autorité qui se perpétue dans la conscience et fonde une universelle et vivante tradition. C'est beaucoup d'avoir écrit, non comme un auteur qu'on admire et qu'on relit, fût-ce même toujours, mais avec une puissance qui inspire la foi, qui trouble l'impie, et qui, ayant une fois divisé les temps et les choses en deux parts, l'une divine, l'autre humaine, ne permet plus à aucune intelligence de les confondre impunément. C'est, dis-je, beaucoup : mais la parole et l'écriture étant le signe ou la représentation d'une personne, il reste à la voir. Ç'a été le troisième et dernier progrès du christianisme.

Après quatre mille ans de préparation, où jamais l'humanité n'avait été abandonnée un seul jour, Celui-là vint qui était l'auteur de la parole et de l'écriture, et qui, ayant fait l'homme pour une carrière de perfection terminée par le point fixe de la béatitude, n'avait cessé de le poursuivre dans le long et douloureux pèlerinage de sa liberté. Il vint en la personne de son Fils unique, coéternel à lui, victime acceptée depuis l'origine du monde pour être l'expiation de la faute qui nous avait perdus, et à laquelle nos pères avaient ajouté durant quarante siècles le poids personnel de leurs prévarications. Il vint, non pour commencer le christianisme, mais pour l'achever; non pour créer ou détruire le dogme, la loi et le sacrement, qui avaient fait la vie des âges antérieurs, mais pour leur donner une dernière forme et une suprême sanction. Il vint : tous les peuples le virent à ce point magnifique du monde et de l'histoire autour duquel la Providence avait tout ordonné. La victime attendue tomba devant les représentants de l'humanité présents au Calvaire; le ciel accepta ce sang, la terre le but, il recouvrit la parole et l'écriture de Dieu, en leur apposant le sceau d'un mérite et d'une démonstration que rien ne pouvait plus surpasser : quelque chose d'un renouvellement inouï s'opéra, et l'œil de l'homme, humide, serein et ouvert, ne cessa plus de regarder cette croix où, dans la chair du Dieu fait homme, venait de se consommer le mystère du salut universel.

Devant cet exposé rapide du plan de la Providence à l'égard de l'humanité, je ne pense pas, Messieurs, que vous puissiez accuser Dieu d'indifférence ou d'inaction. Tout au plus accuserez-vous le mode qu'il a suivi dans l'épanchement séculaire de sa miséricorde, comme constituant un progrès illogique et inefficace, incapable de satisfaire l'esprit autant que de suffire à nos besoins.

En effet, direz-vous, que l'homme dans ses opérations soit assujetti à la loi du progrès, cela se conçoit, puisque l'homme est borné et qu'il tend vers un but infiniment supérieur à lui : mais Dieu, sagesse et puissance éternelles, quel que soit le but qu'il se propose d'atteindre, n'a point à franchir ni l'espace ni le temps; il est tout entier partout, et son action, parfaite comme son essence, embrasse en un indivisible instant l'orbe du passé, du présent et de l'avenir. Il lui suffit de vouloir pour être au terme, et il dépend de lui de commencer par la fin. Pourquoi donc s'est-il traîné lentement à la suite de nos siècles? Pourquoi, sauveur tardif et embarrassé, a-t-il déployé un à un les ressorts complexes de notre régénération, au lieu d'allumer au printemps de nos fautes le soleil qui les eût dissipées dès le premier jour?

Messieurs, il est hors de doute que Dieu n'est point assujetti comme nous par sa nature à la loi du progrès, et qu'il est le maître de donner du premier coup à l'œuvre qu'il veut, quand elle est uniquement la sienne, toute sa perfection. Mais vous oubliez deux choses, que Dieu est libre de travailler dans le temps, et de travailler dans le temps à une œuvre qui exige la coopération d'êtres successifs et bornés. Cette double condition posée, le progrès, loin d'être dans un ouvrage divin un inexplicable caprice, y est un élément nécessaire d'ordre, de convenance et de beauté. En effet, ce n'est plus la main de Dieu seule qu'il y faut voir, mais la main de la créature, main faible et lente, qui doit d'autant plus être respectée qu'elle disparaîtrait si l'action divine abusait, en la guidant, de sa toute-puissance et de sa souveraineté. Comme un statuaire vieilli dans son art conduit le ciseau d'un enfant sur le marbre, ainsi l'Architecte éternel doit tenir avec délicatesse la main de l'humanité, et lui permettre, par une éducation progressive, de développer dans l'ouvrage qui leur est commun tout son génie et toute sa vertu. C'est pourquoi Dieu s'est montré à notre race dans une mesure toujours suffisante, mais qui nous initiait par degrés aux mystères de notre régénération. Simple famille d'abord, l'humanité n'avait besoin que de souvenirs domestiques, d'un sacerdoce paternel, d'un dogme et d'une loi qui s'emparassent de sa conscience par leur naturelle clarté, et d'un sacrement qui fût une source vive et simple au cœur de chacun. La durée de l'homme, devant laquelle la nôtre n'est plus qu'une ombre, prolongea longtemps cet état virginal de la religion. La tente des patriarches, en abritant plusieurs siècles avec leur tête blanchie, conservait aisément la mémoire du passé, et le fleuve de la vérité divine n'avait pas besoin, pour demeurer vivant sous les yeux des générations, que l'écriture gravât ses flots sur l'airain. Adam, riche des souvenirs de son bonheur et de la pénitence de sa faute, présidait à ce premier âge comme Jésus-Christ préside à l'âge où nous sommes parvenus. On le voyait de loin, à travers les choses accomplies et non oubliées, comme nous voyons le Christ à travers la succession des événements dont nous sommes les héritiers directs.

Le déluge ramena le genre humain au régime de l'ère patriarcale, au moment où la dépravation des mœurs étouffait dans la postérité d'Adam la reconnaissance qu'elle devait à Dieu. Noé, sauveur du monde, redescendit des montagnes avec ses fils et ses filles, unique débris de dix-huit siècles moissonnés, et il reprit au bord des fleuves qui avaient arrosé le paradis terrestre la trame interrompue de nos destinées. Mais les jours de l'homme, aussi bien que la nature entière, avaient subi par l'effet du déluge une notable altération. La main de Dieu les avait abrégés, et, au lieu de cette longue durée qui rendait toutes les générations contemporaines, il ne nous resta plus pour aider notre mémoire et mesurer notre carrière, que de trop courts soleils. Des peuples divisés sortirent de l'abréviation du temps et de l'accroissement des besoins, et ce fut alors que Dieu soutint les traditions en les renouvelant par l'écriture dans un peuple qui devait être à la fois témoin du passé, prophète de l'avenir, pontife et missionnaire du genre humain. Le genre humain se formait ainsi peu à peu sous la direction progressive de la Providence, en la manière dont l'homme individuel passe de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à la virilité. Et de même qu'aucun de nos âges ne peut se plaindre d'avoir été abandonné ou mal servi, à cause de la disproportion qui existe entre eux, aucun des âges de l'homme universel n'est en droit non plus d'accuser les secours qui lui furent départis. Ces secours correspondaient au développement normal de l'humanité ; ils l'aidaient à croître en lui laissant sa part légitime d'action, afin que l'œuvre du christianisme fût commune à Dieu et à l'homme, et que chaque siècle, fils du temps et fils de l'éternité, apportât sa pierre vive à l'édifice dont le Christ était la base et devait être le couronnement. Ce n'était pas le ciel tout seul qui enfantait le Sauveur ; il était nourri dans les flancs du monde autant que caché dans le sein de Dieu, et c'est pourquoi le prophète s'écriait pour hâter sa venue : *Cieux, faites descendre votre rosée, et que les nues pleuvent le Juste ; que la terre s'ouvre, et qu'elle donne le germe de son Sauveur* (1). Cet élan prophétique dit tout le mystère. Dieu et l'homme, le temps et l'éternité, la terre et le ciel étaient en travail de l'incarnation du Fils de Dieu. Elle se préparait en haut par une effusion progressive de grâces ; elle se préparait ici-bas par les gémissements et les sueurs des saints, jusqu'à ce que d'Adam à Noé, de Noé à Abraham, d'Abraham à David, de David à Marie, le sang de l'homme se fût assez purifié dans la douleur et la vertu pour présenter au Verbe sans tache une chair à laquelle il pût s'associer, dans laquelle il voulût souffrir, avec laquelle il dût et voulût sauver l'univers.

C'est ainsi qu'aujourd'hui même, sur le versant du

---

(1) Isaïe, chap. 45, vers. 8.

Calvaire qui regarde l'avenir, l'humanité travaille encore par ses mérites au salut commun qu'elle a autrefois préparé. Pas plus maintenant qu'autrefois, Dieu n'agit tout seul dans le mystère de la régénération ; nos prières y concourent, nos larmes y servent, et le grand jour où il n'y aura plus *qu'un troupeau et qu'un pasteur* se retarde ou s'avance dans la prédestination de Dieu, selon que nos crimes et nos vertus pèsent plus ou moins au sanctuaire éternel de l'infaillible justice. S'il en était autrement, Dieu ferait tout, l'homme rien, et les siècles, moralement séparés les uns des autres, ne s'enchaîneraient que par la succession des nuits et des jours, tandis qu'ils s'enchaînent par les résultats entrelacés du bien et du mal.

Cette remarque nous conduit à résoudre la seconde difficulté que l'on oppose au progrès du christianisme tel qu'il se manifeste dans l'histoire. On le disait illogique : nous avons prouvé qu'il ne l'est point. On soutient de plus qu'il est inefficace, c'est-à-dire qu'il n'a point obtenu autrefois et qu'il n'obtient pas davantage aujourd'hui l'effet universel qu'il était destiné à produire dans la pensée de Dieu.

Cela est vrai, Messieurs, le christianisme n'a point conquis l'univers, si on l'entend d'une conquête ou d'une possession matériellement illimitée. Mais le christianisme est universel dans le sens moral, c'est-à-dire que, par son expansion et ses renouvellements successifs, il a exercé une action constante sur les destinées du genre humain, et donné à tous les hommes, en quelque temps et en quelques lieux qu'ils aient vécu, les moyens d'atteindre la perfection à laquelle ils sont appelés, et la béatitude qui est la récompense promise à leur perfection. Pour qu'un seul homme eût échappé à l'influence intérieure et extérieure du christianisme, il faudrait qu'aucune tradition ne l'eût jamais touché soit directement, soit indirectement, et que jamais Dieu n'eût envoyé jusqu'à son cœur la lumière d'un pieux mouvement. On ne prouvera point qu'il en soit ainsi, et ce que nous avons vu de la Providence, au grand jour de l'histoire, nous permet d'affirmer que sa miséricorde, même dans les cas les moins heureux, s'est ménagé des ressources pour nous laver dans le sang de la rédemption. Cependant il reste vrai que le christianisme, toujours agissant et toujours invincible, n'a pas obtenu le succès d'une réalisation matériellement universelle, telle que l'esprit peut se le représenter d'un établissement divin. Il est la plus grande chose, mais il n'est pas l'unique chose du monde. Il est supérieur à tout, mais il n'est pas tout. Est-ce à la loi du progrès qu'il faut attribuer cette imperfection dans le résultat? Non, Messieurs, c'est à vous-mêmes; quelque chemin qu'eût pris Dieu pour vous conduire, qu'il vous eût menés par la droite ou par la gauche, par l'orient ou par l'occident, qu'il vous eût éclairés d'une lumière uniforme au lieu de répandre sur vous une lumière progressive, dans tous les cas, êtres libres, revêtus par conséquent d'efficacité pour le mal comme pour le bien, vous auriez frustré la Providence d'une partie de ses vœux, et diminué son empire de toute cette part faite aux trahisons de votre cœur. Je vous l'ai dit en traitant des lois fondamentales du gouvernement divin : Dieu respecte l'efficacité des êtres libres, soit pour le bien, soit pour le mal. Que serait-ce, en effet, qu'une liberté dont l'action n'obtiendrait jamais son résultat naturel? Ce serait une paternité sans filiation, une cause sans produit, une puissance abstraite qui s'évanouirait au contact de toute réalité. Il n'en est pas ainsi; le pouvoir de l'homme est inférieur à celui de Dieu, mais il est un vrai pouvoir. Et de même que l'action divine se manifeste dans l'histoire du monde avec une éclatante efficacité, il était juste que la nôtre y apparût aussi d'une manière éclatante, quoique subordonnée, et sous ce double aspect du bien et du mal qui est le caractère de l'être appelé et non encore parvenu.

Vous vous étonnez que le christianisme n'ait pas soumis toute créature à son empire? Hélas! je m'étonne bien plus qu'il vive et que je vous parle en son nom. N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Tu seras humble? N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Tu seras chaste? N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Tu passeras dans le monde comme n'en étant pas, tu jouiras comme ne jouissant pas, tu pleureras comme ne pleurant pas? N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Bienheureux les pauvres? N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Soumettez-vous à toute créature à cause de Dieu? N'est-ce pas lui enfin, et lui seul, qui a brisé tous vos penchants, foulé aux pieds toutes vos gloires, abaissé ce que vous aimiez, et élevé ce que vous haïssiez? Et il vit pourtant : opiniâtre à vous suivre dans vos générations superbes, il a grandi avec vous dans des miracles plus puissants que vos fautes, et, courbant sous ses signes et sous ses ordres les siècles épouvantés de le revoir toujours, il s'est mis en possession de vous d'une manière d'autant plus terrible que vous êtes maîtres de vous, et que vous le lui avez mille fois prouvé. C'est vous qui avez créé contre lui ces débauches de géants qui ont précédé et attiré le déluge ; c'est vous qui avez inventé l'idolâtrie pour le perdre ; c'est vous qui avez crucifié le Christ attendu des nations, et qui l'avez enveloppé des opprobres où sa beauté s'est fait jour à jamais ; c'est vous qui avez séparé l'Orient et l'Occident, suscité l'islamisme, divisé l'Europe, élevé le doute et la négation à des hauteurs sublimes : vous avez fait tout cela, afin qu'il fût clair que vous êtes libres, et plus clair encore que Dieu est dans le christianisme pour vous, sans vous et malgré vous.

Ne croyez même pas que vous vous arrêterez au point d'erreur et de haine où vous êtes aujourd'hui : le progrès s'applique au mal comme au bien. Si Dieu travaille à la régénération de l'humanité sur un plan progressif, quelqu'un travaille à sa ruine sur un plan progressif aussi. Car l'abîme appelle l'abîme, l'écho grossit avec la voix, et l'Enfer regarde le Ciel pour l'imiter. A mesure que Dieu fait un pas pour le salut du monde, l'Enfer en fait un pour sa perte. C'est une nécessité de la lutte entre le bien et le mal. Si le mal demeurait stationnaire pendant que le bien s'accroît, il ne serait bientôt plus qu'un enfant aux prises avec un colosse. Il faut donc qu'il se développe lui-même, et que, suivant la Providence avec une inquiétude jalouse, il se tourmente pour égaler ses œuvres et leur opposer de nouveaux boulevards. Tel fut le passé, tel sera l'avenir. A chaque phase du christianisme correspond dans l'histoire une certaine phase de l'erreur. L'ère patriarcale, trop proche des origines pour se tromper sur Dieu, reçoit le venin d'une molle dépravation. Elle enfante des monstres de volupté dans un océan de lumière. La notion de Dieu s'altère à l'âge suivant ; le mal ne se contente plus de prendre l'homme par son corps, il essaie d'obscurcir en lui l'idée d'où procède tout ordre, toute justice, toute piété, et ne pouvant la détruire, tant elle a de force, il suscite alentour des images confuses de divinités secondaires, afin d'étouffer le vrai culte dans des cultes faux. Le Christ venu, l'idolâtrie s'affaisse devant la vraie figure de Dieu ; mais l'esprit des ruines, après avoir cherché sa défense dans le carnage trois fois séculaire d'une inouïe persécution, s'attache à la personne sacrée du Christ pour la dégrader dans la foi même de ses adorateurs. L'arianisme succède à l'idolâtrie, idolâtre lui-même en une manière plus profonde, puisqu'il réduisait le christianisme au culte d'un homme, mais d'un homme qui avait dicté l'Évangile et fondé l'Église dans la merveilleuse efficacité de son sang. La lumière s'étant faite à la fin autour de l'Homme-Dieu, et rien dans les souvenirs ou les débris de l'idolâtrie ne pouvant plus s'opposer à l'universalité de son règne, on vit apparaître Mahomet. L'unité de Dieu, qui avait été précédemment l'objet de tous les assauts du mal, devient son étendard, et cette vérité puissante se change tout à coup en une arme que le mensonge vibre avec succès sur une moitié du genre humain. La trahison grecque livre l'Orient à cette invasion défigurée du passé; le nom d'Abraham détrône celui du Christ dans une partie du monde, et l'Église n'a plus qu'à pleurer là où elle comptait ses enfants et ses joies par nations.

Mais l'Occident fidèle n'avait point secoué le joug de la vérité. Des pieds de l'antique Rome, où siégeait le vicaire du Christ, une eau toujours vive avait coulé sur des peuples nouveaux. Une sainte confédération de la foi s'était formée en eux, malgré la guerre; ils avaient lentement dépouillé le caractère du barbare, introduit les évêques dans leurs conseils, partagé leurs terres avec les pauvres et les cénobites, fondé des monarchies, ressuscité l'empire romain, chassé les Grecs, humilié les fils de l'islamisme jusqu'au tombeau reconquis du Sauveur; et enfin les arts, le commerce, la boussole venant à leur aide, ils avaient poussé leurs découvertes au delà des mers que l'antiquité n'avait pas franchies, et présenté à des rivages inconnus la croix de Jésus-Christ. Tout annonçait au monde ses derniers et légitimes souverains; ils allaient, prenant la route opposée à celle d'Alexandre, retrouver l'Orient perdu pour la foi, et lui rendre la vérité en échange de ses trésors. Le genre humain n'avait jamais été plus près de l'unité, jamais aussi plus proche d'une horrible et universelle division.

Le protestantisme naquit de ce point culminant des affaires divines, à l'heure juste où rien n'était plus capable de résister à la puissance morale de la chrétienté. L'Enfer, qui le savait, fit un effort suprême; il attaqua le christianisme au cœur en attaquant l'autorité de l'Église, et en livrant ses lois et ses mystères aux interprétations privées de la raison. C'était mettre l'homme au-dessus de Dieu, et créer une idolâtrie intellectuelle d'autant plus subtile qu'elle devait se voiler longtemps des apparences survivantes de la foi. La chrétienté divisée demeura néanmoins maîtresse du monde, tant elle avait acquis de supériorité sur le reste des nations; mais en portant ses discordes avec ses victoires aux extrémités de la terre, elle n'y porta plus qu'un apostolat diminué et un prosélytisme qui se déchirait de ses propres mains.

Je ne poursuivrai point l'histoire de nos maux. Une grande lumière est sortie de leurs entrailles, et après trois siècles de luttes intestines, l'autorité de l'Église reprend peu à peu sur les intelligences égarées l'ascendant qu'elle avait perdu par une illusion. Un nouveau progrès s'accomplit dans la cité sainte; l'unité qu'elle posséda toujours, parce qu'elle est la fille et la mère de la vérité, s'élance plus radieuse des révoltes qu'elle a subies, et des expériences dont elle a été l'objet. Le protestantisme expire dans l'impuissance de constituer un symbole, un ordre, une foi, une raison de son être, et le jour inévitabble de sa chute sera le jour où le christianisme, ravivé au sein des nations qu'il a civilisées, reprendra de concert avec elles la grande route de l'avenir, la route qui conduit l'univers aux pieds du même Dieu. Mais ne vous attendez pas que ce soit sans rencontrer dans le mal un progrès parallèle au sien. Déjà vous en avez plus que le pressentiment, vous en avez l'aurore. Le protestantisme est dédaigné du mal, il en connaît la ruine, et se revêt d'autres armes qu'il a forgées d'avance dans la corruption même de ce vieux levain, qu'il rejette de lui. Le protestantisme altéra la foi par la raison ; la raison séparée de toute foi aura l'ivresse de sa souveraineté. Ne prévoyons pas ce qu'elle sera, laissons à Dieu ses secrets. Le présent et le passé suffisent pour nous instruire des voies de la Providence dans la conduite de l'humanité, et pour en justifier la trame aux yeux de tout sincère esprit.

Dieu veut le salut du genre humain, et il y travaille incessamment ; je l'ai montré par l'histoire. Il y travaille d'une manière progressive ; j'ai fait voir que ce progrès était logique et efficace. Que me reste-t-il, Messieurs, après cette exposition où vous avez vu la grande part de l'homme dans ses propres destinées, qu'à vous conjurer d'unir votre action à l'action divine pour assurer le triomphe moral de la chrétienté? On lisait dans les armoiries des Chartreux, au-dessus d'un globe surmonté d'une croix, cette belle inscription : *Stat crux dum volvitur orbis.*—*La croix demeure pendant que le monde tourne.* C'était une image heureuse de la stabilité du christianisme au milieu des révolutions humaines, en même temps qu'une invitation au repos de la solitude sous les lois contemplatives de saint Bruno. Mais cette image n'exprime qu'à demi la situation du christianisme dans le torrent des siècles, et cette invitation ne nous dit qu'imparfaitement nos devoirs. J'aimerais mieux, en conservant le même symbole, cette autre inscription : *Incedit crux dum incedit orbis.— La croix marche aussi vite que le monde.* Elle nous rappellerait le progrès parallèle du bien et du mal, et la nécessité d'élever nos vertus aussi haut que les desseins de Dieu et plus haut que les jalouses conjurations de l'enfer. Elle nous presserait de ne pas perdre un jour, parce que l'ennemi ne perd pas une heure. Elle nous dirait notre épreuve, qui est le temps ; notre but, qui est l'éternité ; notre histoire, qui est le combat ; notre consolation, qui est d'avancer toujours ; notre repos, qui est Dieu seul.

SOIXANTE ET ONZIÈME CONFÉRENCE

DES RÉSULTATS DU GOUVERNEMENT DIVIN.

Monseigneur,

Messieurs,

Nous vous avons exposé les voies de Dieu dans le gouvernement des âmes et de l'humanité, et nous les avons justifiées : c'est un grand ouvrage accompli. Cependant tout n'est pas fait encore : car, bien qu'un gouvernement se juge par les moyens qu'il emploie pour atteindre son but et remplir sa mission, il se juge aussi, et définitivement, par ses résultats. Or, quels ont été, quels sont les résultats du gouvernement divin? Cette puissance infinie qui est en Dieu, cette sagesse, cette justice, cette bonté du Ciel, appliquées toutes ensemble à nous rendre parfaits pour nous rendre heureux, quel en a été jusqu'ici, et quel en sera finalement le succès? Dieu nous a créés par amour; il nous a rachetés par un amour plus grand encore, et toute oreille a entendu de la bouche même de la Vérité cette chère parole : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné pour lui son Fils unique* (1). Qui n'eût cru que tant d'amour en tant de pouvoir obtiendrait son effet, et qu'à part quelques intelligences obstinées follement dans leur ingratitude, le monde entier, au jour du banquet nuptial, se trouverait assis à la table du père de famille, et que lui, se promenant tout autour, se réjouirait de ne voir aucune place vide, aucune âme absente, aucun enfant échappé aux étreintes de la souveraine affection? Voilà ce que l'homme se figure dans son cœur pauvre et mortel. Mais est-ce là ce que nous prophétise l'Écriture? Est-ce là vraiment la conclusion? Est-ce le bien qui l'emporte sur le mal, ou n'est-ce pas plutôt le mal qui l'emporte sur le bien? Je me fais, en votre nom, la demande avec effroi, et j'attends la réponse. Quelle est-elle? O mon Dieu! quelle est-elle? Écoutez: *Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus* (1).

---

(1) Saint Jean, chap. 3, vers. 16.

Voilà donc le dernier mot? Dieu a donné son sang pour glaner le long des siècles quelques âmes éparses; et le reste, troupeau perdu dans l'iniquité, s'en va, par phalanges pressées, grossir l'abîme qui ne rend jamais ce qu'il a reçu, l'abîme qu'habitent les pleurs et les grincements de dents, un feu qui ne s'éteindra jamais, et le ver qui ronge toujours. Ce n'est pas moi qui le dis: c'est une autre main que la mienne qui a gravé cette menace: *Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus*. Qu'est-ce que je puis contre une si manifeste prophétie? Qu'est-ce que je puis moi, le simple dépositaire d'une parole qui n'est pas la mienne, mais la parole de Dieu, contre un arrêt si clair, si précis, si au-dessus de toute interprétation? Le sang du Fils de Dieu est d'une éloquence d'amour que je ne saurais nier ; il me crie des choses qui remuent mes entrailles jusqu'au fond ; mais cette parole : *Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus,* est d'une éloquence de terreur qui ravage l'âme, et lui ravit ses tendresses et ses sécurités. Si je me tourne vers ce tabernacle, j'y touche le sang versé pour moi par un Dieu qui ne me devait rien ; si je me tourne vers cette porte, elle s'ouvre à deux battants, pour laisser passer la foule innombrable des esprits perdus. La bénédiction est à ma droite, la malédiction à ma gauche ; mais la bénédiction n'est qu'un point, et la malédiction un océan. Oh ! qui me dira ce que je dois vous dire, et qui apaisera mon intelligence troublée, pour que je verse dans la vôtre le baume d'une vérité que ne corrompe ni une bonté trompeuse, ni une justice plus sévère que Dieu ne l'a faite et ne la voit. J'ai l'espérance que Dieu m'assistera ; je me persuade qu'ici comme ailleurs il y a dans les mystères divins une porte consolante, une porte connue des âmes qui ne cherchent ni à diminuer ni à obscurcir les ombres de la foi. Au lieu de restreindre ce sujet terrible de nos réflexions, je veux même l'étendre, et me demander pour vous et avec vous quel est le rapport comparatif du bien au mal non-seulement dans l'éternité, mais dès aujourd'hui dans le temps que nous habitons. Appelons à notre tribunal le bien et le mal présents, le bien et le mal futurs : pesons-les dans une balance équitable, autant qu'il est permis à des hommes de le faire, et sachons qui des deux l'emporte réellement.

---

(1) Saint Matthieu, chap. 20, vers. 16.

Je commence par le côté le plus proche de nous, par celui qui est sous nos yeux.

Or, Messieurs, je vous prie de remarquer qu'en toute comparaison, il faut tenir compte de deux éléments, de la quantité matérielle et de la quantité morale, ou, si vous l'aimez mieux, de la masse et de la qualité. Un géant surpasse en grandeur mathématique un homme ordinaire; mais celui-ci peut surpasser le géant par la beauté, le génie et la vertu. Lors donc que nous nous demandons si le bien l'emporte sur le mal dans l'humanité, nous devons tenir compte des deux éléments naturels de toute comparaison, et nous dire : Le bien l'emporte-t-il dans le monde en quantité matérielle, l'emporte-t-il en quantité morale sur son ennemi?

Je vous prie de remarquer en second lieu, qu'il ne s'agit pas seulement dans cette comparaison du bien surnaturel, mais du bien en général, quels qu'en soient la source, le mérite et l'effet. Le bien surnaturel, celui qui a la foi pour principe, et la vision divine pour terme, est le seul bien parfait, le seul qui donne à une créature l'espérance et le droit de posséder Dieu face à face; mais tout autre bien est agréable à Dieu dans son ordre, et l'Église a condamné ceux qui disaient anathème à tout acte de vertu émané de moins haut que le souffle de l'Esprit-Saint. La probité naturelle, la fidélité du cœur, la grandeur d'âme, la compassion, la tempérance, la force, mille autres mouvements généreux se pressent dans le sein de l'homme, et encore qu'ils n'aient pas la grâce pour moteur et l'Évangile pour règle, ils viennent de Dieu par la conscience, et Dieu les reçoit comme un hommage indirect et imparfait rendu à sa souveraine perfection. Il les récompense à leur place et dans leur mesure, et même il en fait à quelque degré un vestibule qui conduit de loin aux illuminations de l'ordre surnaturel. Il ne nous est donc pas permis de les dédaigner dans une appréciation de l'état moral du genre humain.

Enfin, Messieurs, remarquez encore qu'il ne s'agit pas, pour connaître l'étendue comparative du bien et du mal, d'opposer le vice à la vertu, mais la quantité des actes bons à la quantité des actes mauvais. La vertu est un état stable, complet, qui suppose une âme ordonnée de toutes parts dans la justice et la vérité, et par conséquent cet état est rare, tandis que le vice est commun. La plus grande partie des hommes est travaillée de quelque passion qui altère l'harmonie de leurs habitudes morales, et ce n'est que lentement, par beaucoup d'efforts, qu'ils parviennent à se dégager des ombres de ce triste empire pour se reposer dans la paix d'une conscience qui ne leur reproche plus que des imperfections. Mais cet état combattu n'est pas stérile en actes dignes d'aveu; il n'a pas pour conséquence l'impossibilité de produire du bien, et même mille fois plus de bien que de mal. Cet homme est ambitieux, il sacrifiera beaucoup au désir de son élévation; cependant il est juste, sobre, exact, incapable de vengeance et d'infidélité; il honore sa vie par un dévouement sérieux à la chose publique, et dans l'obscurité pieuse de la famille, on le retrouve meilleur en exemples et en affection. Ainsi en est-il d'un grand nombre. Victimes coupables d'un mauvais penchant, ils ne sont ni dans la grâce de Dieu, ni dans la gloire de la vertu sans tache et sans éclipse; mais il y aurait injustice à peindre leurs jours comme un tissu de crimes, et à ne pas reconnaître en eux les instruments d'un bien plus grand que le mal dont ils sont les auteurs. Dieu les voit tels qu'ils sont. Il compte leurs fautes, il écrit leurs bonnes œuvres, et lui seul sait le degré de miséricorde où les place son équité.

En prenant donc l'ensemble des faits humains, non pas dans un temps ni dans un lieu, mais dans la suite totale des générations, Dieu découvre-t-il au monde une quantité de bien matériellement supérieure à la quantité du mal? Voilà la première question.

Or, Messieurs, il est certainement difficile de la résoudre. Qui a dressé jamais la statistique du bien et du mal? Quel œil, hormis celui de Dieu, connaît les pages du livre de la vie et du livre de la mort? Un jour les sceaux se briseront, et devant l'univers assemblé, toute conscience apparaîtra ce qu'elle fut. Mais, jusque-là, qui peut accuser le genre humain d'avoir semé plus de mal que de bien dans le champ douloureux de son exil?

Lorsque nous voulons connaître l'état de santé du corps de l'homme, la Providence y a pourvu par un moyen aussi simple que sûr. Le cœur, source de la vie, communique son mouvement aux artères, où il jette le sang qu'il nous a préparé, et cette impulsion retentit jusqu'aux extrémités de nos organes, là où leur frêle enveloppe nous permet de les interroger. Y a-t-il aussi un cœur et des artères dans le genre humain? Nous est-il possible de les toucher de près, et de connaître à leur battement quel est l'état moral de ce grand corps dont nous sommes les membres, auquel nous portons le flux de notre vie, et qui nous rend le reflux de la sienne? Je le crois, Messieurs, et peut-être, en m'écoutant, ne m'accuserez-vous pas de pousser trop loin l'investigation d'un mystère où il suffirait du doute pour rassurer notre esprit.

Moïse avait conduit son peuple aux portes de la terre promise. Averti de sa fin, et qu'il allait se rapprocher de l'heure où le Dieu qu'il avait vu dans les ombres et les foudres du Sinaï lui apparaîtrait dans la simplicité de son essence, le front brillant encore des deux éclairs redescendus avec lui des hauteurs de l'Horeb, il assembla les générations du peuple élu, et, debout devant elles, après leur avoir rappelé les miracles et les lois du Dieu de leurs pères, il éleva la voix, et leur dit : *Je prends le ciel et la terre à témoin que je vous ai proposé aujourd'hui la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction... Considère, ô Israël, qu'aujourd'hui même je t'ai proposé la vie et le bien, et d'un autre côté la mort et le mal* (1). Ainsi, ce grand législateur, jetant sur la nation qu'il avait formée un dernier et prophétique regard, lui révélait son avenir par un seul mot qui explique aussi l'histoire de toutes les races humaines : le bien, c'est la vie; le mal, c'est la mort. Le bien, c'est la vie du corps, de l'âme et des sociétés; le mal, c'est la mort du corps, de l'âme et des sociétés. En effet, Messieurs, qu'est-ce que le bien, sinon la conformité à la loi éternelle de l'être telle que Dieu la porte en lui-même? et qu'est-ce que le mal, sinon l'opposition à cette loi? Quiconque fait le bien, se conforme à la loi de l'être; quiconque fait le mal, s'éloigne de cette loi. Et la loi de l'être étant nécessairement celle de la vie, puisque la vie n'est que l'être en activité, il s'ensuit que le bien se confond avec la vie même, et le mal avec la mort. L'expérience nous le prouve, s'il est possible, encore plus manifestement.

---

(1) Deutéronome, chap. 30, vers. 15 et 19.

Vous êtes jeunes : vos yeux rayonnent de l'immortalité de tout ce qui commence, et vous sentez dans les derniers replis de votre chair une obéissance à vos désirs qui ne vous permet pas même de croire à la fragilité de vos années. Cependant prenez garde: prenez garde, non pas à la foudre, mais au péché. Si vous ouvrez votre âme et vos sens à cet hôte mystérieux, il y opèrera sourdement des ravages dont le contre-coup apparaîtra bientôt sur votre front. Des rides précoces en terniront la chaste limpidité; la lumière de vos regards s'affaiblira sous vos paupières devenues pesantes; vos lèvres contractées ne laisseront plus passer qu'un sourire diminué et triste; une profanation lente s'étendra sur tout votre visage, et y gravera les ruines que votre âme se fait au dedans. Vous vous croirez seul avec votre conscience; mais la mort y est avec vous, et elle traduit incessamment vos débauches en une éloquente accusation. Tout œil la reconnaît. Elle est la sœur du péché, et le péché est son aiguillon : *Stimulus autem mortis peccatum* (1).

---

(1) I^{re} Épître aux Corinthiens, chap. 15, vers. 56.

Comme le bœuf se hâte sous le dard qui le presse, ainsi la mort se hâte sous les coups du péché ; elle s'infiltre dans les veines pour en tarir le sang, elle relâche la vigueur des nerfs, elle pénètre au fond des os et en dévore la substance, jusqu'à ce qu'enfin elle et le péché se saisissant dans une dernière étreinte, le cadavre tombe, et le ciel et la terre passent avec mépris : car il y a là un homme qui a tué lâchement la vie dans son sein.

Le même et effrayant mystère s'accomplit dans les nations. Le bien les fonde, le mal les couche au tombeau. Ni l'antiquité, ni la grandeur, rien n'est capable de sauver un peuple corrompu. Il traîne quelque temps sur la scène du monde les restes ignobles de son histoire, défendu par la jalousie de ses voisins et par ce je ne sais quoi qui tient en l'air un édifice ruiné : mais tôt ou tard sa décadence morale avertit le destin. Il vient on ne sait d'où, des races neuves et innomées; elles regardent de loin cet empire usé qui semble encore vivant par ses fonctions, ses magistratures, ses armées et ses souvenirs, mais qui n'a plus de substance ni de ciment, parce qu'il n'a plus de vertu. Elles se disent : Voilà Rome ! Et quelque chose leur répond : Venez, mes Goths; venez, mes Parthes ! N'ayez pas peur de cette vieille pourpre qui est encore au dos de la maîtresse du monde, car elle ne couvre plus Scipion, elle ne couvre que le vice et la mort avec lui. Passez le Rhin, insultez le Danube, renversez l'Euphrate, étendez à terre vos peaux de bêtes, et jetez-y votre proie !

Si je ne me trompe, Messieurs, nous avons découvert dans l'humanité deux artères capables de nous révéler le secret de son état moral, l'artère de la vie et l'artère de la mort : la vie, qui est le signe et la récompense du bien; la mort, qui est le signe et la récompense du mal. Or, en les interrogeant, que nous diront-elles? Elles nous diront sans doute que le mal est grand dans le monde, puisque les nations y meurent; mais elles nous diront aussi que le bien y est plus grand encore, puisque l'humanité vit. L'humanité vit : elle a traversé des phases sans nombre dans des siècles multipliés, se renouvelant comme la nature qui pousse de jeunes rameaux sur le tronc épuisé des forêts, et tire de la corruption même un élément de vigueur. On l'a vue dans tous les temps, soutenue par la main de Dieu, s'épanouir en une civilisation, l'élever par des vertus, la nourrir de dévouements obscurs autant qu'innombrables, puis, la dépravation s'introduisant à la longue, rejeter les peuples pourris pour en susciter d'autres, et rendre à de nouveaux âges un spectacle d'honneur. N'est-ce pas là l'histoire? Les vicissitudes dont elle est remplie sont-elles autre chose que les tempêtes par où le genre humain, aidé de la Providence, purifie l'atmosphère moral qu'il respire, et perpétue, malgré la puissance du mal, la supériorité du bien? Ne sentons-nous pas tous qu'un peuple ne subsiste que par ses vertus, et que si le mal vient à y usurper le trône du bien, il est inévitablement condamné? Or ces condamnations ne sont pas de tous les jours; la foudre vengeresse n'atteint qu'à de longs intervalles l'existence séculaire des nations. Il est donc permis de croire que le bien y prévaut longtemps, et lorsqu'elles succombent, il est permis de croire aussi que Dieu donne ou réserve leur place à des peuples meilleurs.

J'en appelle encore, Messieurs, à deux autres symptômes parallèles qui me semblent propres à nous éclairer dans cette difficile question. De même que le bien et le mal sont unis à la vie et à la mort comme à leurs conséquences logiques, ils ont un autre signe dans la peine et la jouissance, ces deux états qui composent, par leur distribution entre les hommes, le sort général du genre humain. Vivre et mourir, ce sont les termes extrêmes où nous sommes contenus; souffrir et jouir, ce sont les termes intérieurs qui résument les pulsations de notre être. Or si nous cherchons quels sont les rapports de la peine et de la jouissance avec l'ordre moral, il nous est aisé de voir que la peine correspond au bien, et que la jouissance correspond au mal. Non pas, Messieurs, entendez-le bien, que jouir par soi-même est un crime, ni que souffrir soit par soi-même une vertu. Non assurément. La peine peut être portée sans en connaître le prix, elle peut être un motif de blasphèmes et de haine contre Dieu; comme aussi la jouissance, toute corruptrice qu'elle est de sa nature, peut enfanter des actions de grâces, des sacrifices, des austérités, et, dans tous les cas, être l'objet d'une généreuse modération. Mais, cette réserve faite, il n'en reste pas moins vrai que la peine, c'est-à-dire le travail sous toutes ses formes, est favorable au développement du bien, parce qu'elle purifie le corps, détourne les vaines et fausses pensées, diminue les moyens du mal, en retranche les occasions, et nous tient enfin devant Dieu dans un état conforme à l'expiation qui est la source unique de notre salut. La jouissance, au contraire, c'est-à-dire la satisfaction de l'être dans le repos, contient un poison qui énerve l'âme, et en déracine lentement la virilité. L'homme qui n'a rien à faire pour vivre que de vivre, et qui n'applique pas ses facultés à la glèbe honorable d'un service volontaire, celui-là tombe, par une pente rapide, de la langueur dans l'ennui, et de l'ennui dans les désordres du cœur. Ce n'est qu'à la fin de l'âge, lorsque nous avons payé notre dette au travail, et que la vie diminuée dans tous nos sens nous retire les flots trop vifs de son activité, ce n'est qu'alors, Messieurs, que le repos nous sied, et que Dieu le bénit. Le repos du vieillard est un droit et une majesté. Assis à son âtre, il fait doucement scintiller dans sa mémoire le souvenir modeste du bien qu'il a fait, et il éveille en autrui la vertu par le spectacle de la paix qui couronne ses ans. Mais se reposer quand on n'a rien produit, se reposer dès la jeunesse, livrer à une jouissance précoce et continue son âme et son corps, c'est leur préparer d'effroyables corruptions.

L'histoire vous l'a dit, la ruine morale d'un peuple commence par le repos honteux de ses grands. Tandis que la vie se conserve encore avec le travail dans les rangs obscurs, elle s'enfuit déshonorée des hautes régions de la société. Des mœurs lâches y appellent des mœurs dissolues ; les plus généreux sangs s'avilissent dans les voluptés après s'être affaiblis dans la mollesse, et la dépravation gagnant de proche en proche, il ne reste quelque souffle à ce peuple vieilli que par la quantité de sueur qu'il est strictement obligé de répandre pour ne pas mourir de faim.

Cela étant, Messieurs, la peine étant un signe du bien, et la jouissance un signe du mal, en la manière et dans les limites que j'ai posées, il nous est possible d'en tirer quelque horoscope pour l'appréciation de l'état moral du genre humain. Nous n'avons, en effet, qu'à nous demander lequel l'emporte ici-bas de la peine ou de la jouissance, du travail ou du repos. Or assurément la réponse n'est pas difficile. Dieu s'y est pris de bonne heure pour nous attacher à la noble gymnastique d'une laborieuse activité : dès que nous eûmes failli, il prononça contre nous l'arrêt du labeur, dans ces miséricordieuses paroles qu'il ne faut jamais se lasser de redire : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* (1). Depuis lors l'arrêt n'a pas cessé de s'accomplir. En vain la civilisation s'est formée; en vain les arts de la paix, le commerce, l'industrie, les inventions économiques de la science ont succédé aux dévastations de la guerre : rien n'a pu soustraire l'homme à la loi du travail pénible, et c'est à peine si, après soixante siècles d'efforts pour en diminuer le fardeau, il a pu se flatter d'un imperceptible succès. Le christianisme, à la mort du Fils de Dieu, a retranché des misères de notre sort : il a relevé l'esclave, la femme, l'enfant, adouci le pouvoir, donné à notre cœur certaines larmes qui apaisent l'amertume des autres : mais il n'a rien ôté de leur résistance aux froides couches de la terre, et de leur ardeur aux rayons du soleil. Nous sommes demeurés les sujets du travail pour demeurer les frères de la vertu.

---

(1) Genèse, chap. 3, vers. 19.

Cependant, je le répète encore une fois, afin que vous n'accusiez pas ma pensée, la peine n'est pas de soi-même un bien, ni la jouissance un mal. La peine nous incline au devoir par un état permanent de sacrifice et d'impuissance; elle est le rivage escarpé qui repousse l'erreur de nos flots et les retient dans le cours que leur trace la volonté de Dieu. Souvent, du haut des montagnes, j'ai regardé les plaines fécondes qu'arrosent les sueurs de l'homme; j'ai vu le laboureur prévenir le jour, et une multitude de femmes, d'enfants, de vieillards, de jeunes gens, le dos courbé vers la terre, y creuser des sillons ou en recueillir les richesses semées de leurs mains. Je les ai vus, après de longues heures, prendre un sobre repas sous l'ombre étroite d'un arbre ou d'un pan de mur, et le soir venu, s'en retourner par bandes fatiguées au seuil hospitalier de leurs rustiques maisons. Ce spectacle m'a touché toujours, il m'a toujours donné l'idée que Dieu le voyait avec plaisir, et que si toutes ces âmes n'étaient pas pures devant lui, du moins elles ne l'offensaient pas sans quelque compensation pour son cœur de père et son équité de juge. Autre chose est le mal se développant sans frein dans la fièvre continue de l'oisiveté, autre chose le mal comprimé par des jours sans repos et des nuits sans illusions. La poésie antique avait placé la vertu sous le chaume; elle disait que les dieux, descendant de l'Olympe, s'arrêtaient volontiers dans les vallons obscurs, au bord des gerbes amoncelées par la main pacifique de l'homme des champs. La sagesse a répété sur un autre mode ces accents de la poésie, et le christianisme, en nous révélant la foi naïve des campagnes, nous a permis de dire en un sens plus élevé que le poëte romain :

> O fortunatos nimiùm sua si bona nôrint
> Agricolas !

Dieu n'a pas voulu que la plus grande part des hommes étouffât dans l'air pesant des villes, au foyer de toutes les richesses et de toutes les tentations. Il les a dispersés dans les solitudes de la terre, le long des fleuves, au pied des montagnes, en face du firmament qu'il habite, et il leur a fait d'un travail plus pur et plus dépendant de sa providence un singulier secours et une perpétuelle religion.

Hélas ! je le sais, tout se corrompt, même les champs. Mais cette corruption n'est pas l'état naturel des choses ; elle accuse un poison venu de plus haut, et prophétise les catastrophes qui préparent la chute ou le renouvellement des nations.

Bref, Messieurs, de la comparaison de la peine avec la jouissance et de la vie avec la mort, ce double symptôme révélateur, nous pouvons conclure que la quantité matérielle du bien l'emporte ici-bas sur la quantité matérielle du mal. Mais encore que nos calculs manquassent de vérité, la question ne serait pas résolue contre la Providence. Car il ne suffit pas de comparer les faits aux faits, et de les peser dans la rigueur servile d'une balance mathématique ; il faut surtout connaître leur valeur métaphysique et morale, et les juger sous ce rapport, qui décide de tout. Or, métaphysiquement et moralement, le bien domine le mal d'une incontestable hauteur. Le mal n'est qu'une négation; il introduit dans l'être une difformité qui blesse l'œil de Dieu, mais qui n'y détruit pas substantiellement son ouvrage. Dieu y reconnaît encore sa main. Comme une statue mutilée sort de la terre où les siècles l'avaient enfouie, ainsi l'âme dégradée par le péché apparaît aux regards de son père; c'est un marbre déshonoré, mais où respire encore la vie, et auquel l'Artiste suprême peut rendre sa première beauté. Il y travaille avec ardeur; il aime ce débris; il y frappe des coups qui émeuvent son espérance et attendrissent ses regrets. Ce n'est qu'à la mort que le mal persévérant prend une consistance à l'épreuve de l'amour divin, et que Dieu le voit comme un impardonnable ennemi. Jusque-là il appartient encore à l'architecture du bien, il est une pierre espérable de la sainte cité, et peut-être y entrera-t-il en un lieu magnifique, qui étonnera l'innocence sans la décourager.

Vous le voyez donc, la quantité matérielle disparaît ici devant la valeur métaphysique et morale; l'opposition absolue entre le bien et le mal n'est pas une réalité du temps. Dieu, du haut de sa providence, ne découvre pas l'humanité terrestre comme partagée en deux camps pour jamais séparés; ici des monstres, là des bienheureux. Il voit partout des êtres faibles, les uns qui ont précédé leurs frères aux régions de la vertu, les autres qui aspirent à les rejoindre, ceux-ci plus proches, ceux-là plus loin, quelques-uns désespérés d'eux-mêmes, mais non pas de la bonté divine, tous enfin formant un seul corps dont les membres s'assistent, et où le mal sert à promouvoir le bien, comme le bien sert à l'expiation du mal. C'est pourquoi il est écrit que dix justes auraient suffi pour obtenir de Dieu le pardon d'une ville réprouvée; parce que ces dix justes, en appliquant leurs mérites à des frères criminels, mais capables encore de retour et de miséricorde, auraient rétabli dans la balance divine un équilibre entre le bien et le mal. Qui sait d'ailleurs à quelle force d'intensité peut atteindre la vertu, et quel devient son prix dans ces immolations intimes que nous révèle imparfaitement la vie des saints? Le comte de Maistre a dit excellemment : « Il y a eu dans le cœur de Louis XVI telles acceptations capables de sauver la France. » N'y en a-t-il pas d'autres plus obscures devant les hommes, mais plus précieuses encore devant Dieu? Les jours d'une sœur de Charité ne suffiraient-ils pas pour faire contre-poids aux crimes d'une multitude? Je le crois sans peine, puisque Dieu ne demandait que dix justes pour épargner une ville coupable de désordres qu'on ne peut pas même nommer. Je le crois encore mieux, lorsque je considère que le salut du monde est dû à un seul sacrifice, sacrifice incomparable sans doute par la dignité de la personne et par le mouvement du cœur qui l'offrait, mais qui cependant, toute proportion gardée, nous prouve que l'intensité du bien dans une âme unique peut couvrir un abîme d'iniquités.

O vous donc, enfants du mal, sachez, malgré votre nombre, qu'il ne dépend pas de vous de prévaloir contre la cité de Dieu et d'en obscurcir l'éclat surabondant!

David a suffi pour renverser Goliath, une âme suffit à Dieu pour se faire un rempart contre l'armée de vos infidélités. Il y versera des ardeurs qui étoufferont les vôtres, et des baumes qui purifieront la terre de l'odeur de vos nuits. Allez, faites votre œuvre, dormez votre sommeil, comme vous l'a dit Bossuet: tandis que vous effacez en vous l'image de Dieu par des souillures dont vous voudriez vous cacher la honte, quelque pauvre jeune fille veille pour vous dans l'honneur d'une virginité qui a tout vaincu, la misère, la séduction, la jeunesse, la beauté, le besoin d'aimer, qui est si grand dans les cœurs purs. Tandis que vous épuisez l'or dans un luxe sans fruit, quelque servante, la vôtre peut-être, rétrécit son pain de chaque jour, et en fait à la Providence, dans le sein des malheureux, un sacrifice qui la justifie de votre impitoyable dureté. Tandis que, pour une offense où votre orgueil a légitimement souffert, vous répandez le sang d'un homme, des chrétiens donnent le leur aux extrémités du monde pour affirmer la foi qui sauvera leurs bourreaux, et ils tirent de leur supplice plus de grâce qu'il n'en faut pour laver cent fois le sang dont vous êtes couvert. Ainsi, sous l'action de Dieu, la grandeur surnaturelle du bien compense, s'il en est besoin, la quantité matérielle du mal, et l'humanité, malgré ses fautes, ne présente point au ciel ce spectacle horrible dont on voudrait accabler notre foi. Le mal, tel qu'il est, contribue plutôt à l'accroissement du bien, comme la terre corrompue donne à la végétation un aliment plus fort.

Un jour viendra peut-être où le mal l'emportera réellement sur le bien, soit en quantité, soit en intensité : ce sera le signe de la fin. Les justes ne faisant plus le contre-poids des méchants par leur nombre ni par leurs vertus, Dieu prononcera contre le genre humain tout entier l'arrêt qu'il a tant de fois prononcé, dans le cours des siècles, contre les nations. Comme il écrivit de sa main sur les murs de Babylone la prophétie de sa chute, ainsi écrira-t-il dans les nuées la ruine du monde devenu la dernière Babylone, et la sentence sera la même que pour Balthazar : *Tu as été pesé dans la balance, et on t'a trouvé léger*. Jusque-là, Dieu, qui tient cette balance formidable par son équité même, n'a point condamné à mort le genre humain. Respectons sa justice avec sa clémence, et ne lui opposons pas nos crimes pour accuser son gouvernement. D'ailleurs le temps n'est que l'épreuve, il n'est pas le résultat. C'est dans l'éternité qu'il faut jeter nos regards pour juger définitivement la Providence, et c'est là sans doute que vous attendez ma parole, armés de ce mot fameux : *Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.*

J'obéis à votre impatience, et je puis la calmer par une très-simple déclaration : le petit nombre des élus n'est pas un dogme de foi, mais une question librement débattue dans l'Église. Je vous l'affirme, et je vous en donne immédiatement la preuve si vous le souhaitez.

Parmi les écrivains du dernier siècle qui ont honoré l'Église, il en est un d'une réputation modeste et grave, dont le savoir n'est point contesté, dont l'orthodoxie l'est moins encore : je vous ai nommé Bergier. Or Bergier, traitant la question qui nous occupe, s'exprime ainsi : « Un esprit solide et suffisamment instruit ne se « laisse point ébranler par une opinion problématique, « et sur laquelle l'Église n'a point prononcé, telle « qu'est celle du grand nombre ou du petit nombre des « élus(1). » Et ailleurs, après avoir exposé le désaccord des Pères de l'Église et des commentateurs de l'Écriture sur ce sujet, il ajoute : « Si les paraboles de l'Évangile « peuvent servir de preuve, on en doit plutôt conclure « le grand nombre que le petit nombre des hommes « sauvés. Jésus-Christ compare la séparation des bons « d'avec les méchants, au jugement dernier, à celle que « l'on fait du bon grain d'avec l'ivraie. Or dans un « champ cultivé avec soin, l'ivraie n'a jamais été plus « abondante que le bon grain. Il la compare à la séparation des mauvais poissons d'avec les bons : à quel « pêcheur est-il arrivé de prendre moins de bons poissons que de mauvais? De dix vierges appelées aux « noces, cinq sont admises à la compagnie de l'époux. « Dans la parabole des talents, deux serviteurs sont « récompensés, un seul est puni; dans celle du festin, « un seul convive est chassé (2).

Je pourrais, Messieurs, terminer là notre Conférence : car, puisque vous êtes libres de croire au grand nombre des élus, croyez-y, et ne vous en inquiétez pas davantage. Mais il ne sera pas inutile, je le pense, de vous faire connaître les motifs qui ont empêché l'Église de se prononcer sur cette grave question.

---

(1) Dictionnaire de Théologie, au mot *Élu*.

(2) Traité de la vraie Religion, tome 10, p. 355, édit. in-8°.

L'Écriture en est sans contredit la cause première. Car, bien que ce fameux texte, *Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus*, vous paraisse d'une évidente clarté, il est bien loin d'en être ainsi. C'est précisément le texte qui a le plus divisé les Pères et les commentateurs. En effet, il n'est écrit que deux fois dans l'Évangile, avec des circonstances qui lui donnent un sens opposé au sens vulgaire. Dans la première occasion, le royaume du ciel est comparé à un père de famille qui loue des ouvriers dès le matin pour travailler à sa vigne, et qui en reçoit d'autres successivement à des heures plus avancées, jusqu'à ce que, le soir venu, il donne à tous la même récompense sans faire aucune distinction entre ceux qui sont venus le matin et ceux qui sont venus tardivement. Sur quoi les premiers montrant de l'indignation, le père de famille leur dit : *De quoi vous plaignez-vous? ne suis-je pas convenu avec vous d'un denier? Prenez ce qui vous appartient, et allez-vous-en. Quant à celui-ci, qui est venu bien après vous, il me plaît de lui donner la même récompense qu'à vous. Est-ce que je ne suis pas libre de faire ce que je veux, et faut-il que votre œil soit mauvais parce que je suis bon? Ainsi, les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers; car il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus* (1). Il est manifeste que la difficulté de la parabole ne consiste pas dans le petit nombre des ouvriers récompensés de leur travail; elle consiste, au contraire, en ce que tous étant récompensés, ceux qui paraissent avoir le moins de mérite ne sont pas plus maltraités que les autres. Et l'explication qui en est donnée est celle-ci : *C'est que les premiers seront les derniers, et que les derniers seront les premiers.* Mais cette explication étant obscure elle-même, le père de famille l'éclaircit par ce mot final : *car il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus.* Ce qui veut dire, non pas qu'il y a peu d'hommes sauvés, conclusion qui n'aurait aucun rapport avec la parabole, ou même la contredirait ; mais que, beaucoup étant appelés par une grâce commune, de premiers qu'ils étaient deviennent les derniers, tandis que quelques-uns étant choisis par une grâce spéciale, de derniers qu'ils étaient deviennent les premiers.

---

(1) Saint Matthieu, chap. 20, vers. 13 et suiv.

Dans la seconde occasion, le royaume du ciel est comparé à un roi qui prépare les noces de son fils, et qui, tout étant prêt, envoie ses serviteurs aux invités pour les presser de venir. Mais ceux-ci refusent sous divers prétextes, et quelques-uns même maltraitent les envoyés du prince, lequel, irrité de leur conduite, fait entrer à leur place dans la salle du festin les premiers venus que l'on a rencontrés sur le chemin. Puis, entrant lui-même après eux pendant qu'ils sont à table, il aperçoit l'un des convives qui n'est pas revêtu de l'habit nuptial, et il lui dit : *Mon ami, pourquoi êtes-vous entré sans avoir l'habit nuptial? Et celui-ci se taisant, le roi dit à ses officiers : Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures, là où il y aura des pleurs et des grincements de dents ;*

car il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus (1). Il est manifeste encore que la difficulté de la parabole ne porte pas sur le petit nombre des convives définitivement admis, puisqu'on les a ramassés indifféremment sur les routes, et qu'un seul est chassé de la salle du banquet. Si donc, en cette circonstance, il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus, cela veut dire seulement, dans la bouche du roi comme dans celle du père de famille, que peu d'hommes reçoivent une grâce spéciale qui leur permette de se conduire avec plus de familiarité que les autres dans les choses divines, et de compter sur une surabondance de miséricorde à leur égard. C'est la tentation d'un certain nombre qui, étant appelés au hasard sur le chemin pour remplacer d'autres invités, se persuadent qu'ils sont des élus de faveur, et qui négligent d'assurer leur salut par une exacte fidélité. Jésus-Christ, dans cette parabole, veut leur apprendre que s'il y a en effet des derniers qui deviennent les premiers, il n'appartient à personne de présumer ainsi de soi.

Vous le voyez, Messieurs, vous voilà loin de la clarté que vous aviez cru reconnaître dans ce texte : *Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus*. Mais il en est un autre que je ne dois pas vous dissimuler, et qui, sans être décisif, offre cependant un sens moins facilement réductible à notre vœu d'étendre le royaume du ciel autant que nous le permettent les fondements de la foi. Dans son sermon sur la montagne, Jésus-Christ disait à la multitude : *Entrez par la porte étroite, parce que la porte est large et la voie est spacieuse qui mène à la perdition, et il y en a beaucoup qui entrent par elle. Combien est étroite la porte, et resserrée la voie qui conduit à la vie, et il y en a peu qui la trouvent* (1) ! La force de ce texte n'est pas dans l'opposition de la voie large et de la voie étroite ; car, de ce qu'une voie est étroite, il ne s'ensuit pas que le petit nombre y passe, lorsqu'elle est la seule qui conduise au but. Les Thermopyles n'étaient qu'un sentier tortueux et rude dans les montagnes, et cependant l'armée de Xerxès le franchit, parce qu'elle n'avait pas d'autre issue pour pénétrer en Grèce. Mais Jésus-Christ ajoute que *beaucoup entrent par la voie large, et* que *peu trouvent la voie étroite,* parole qui serait décisive, si elle s'appliquait à tous les temps et tous les lieux. Or il n'est pas manifeste qu'il en soit ainsi. La Vulgate a traduit la phrase hébraïque en une manière qui la restreint aux commencements de la prédication de Jésus-Christ, et ce n'est pas sans doute par inadvertance qu'elle a préféré cette traduction. En comparant les discours du Seigneur entre eux, on y remarque plus d'une fois la distinction de deux époques diversement caractérisées, l'époque de son ministère, et celle de sa mort. S'il dit : *La voie est étroite qui mène à la vie, il y en a peu qui la trouvent,* il dit aussi : *Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi* (2).

---

(1) Saint Matthieu, chap. 22, vers. 12 et suiv.

---

(1) Saint Matthieu, chap. 7, vers. 13 et 14.

(2) Saint Jean, chap. 12, vers. 32.

Les deux paroles sont vraies dans leur temps. Jésus-Christ, lorsqu'il s'adressait au peuple sur la montagne, n'avait à sa suite que quelques disciples choisis, et tout autour, aussi loin que s'étendait le monde, une multitude qui n'entendait point encore sa voix. Mais lorsqu'il jetait son regard par delà sa mort, il voyait les nations entrer en foule dans son Église, les rois et les reines, selon la prédiction d'Isaïe, baiser la trace de ses pieds, et sa croix, portée parmi les étendards romains, pénétrer plus loin que tout empire connu. Son âme alors ne pouvait plus dire : *Il y en a peu qui trouvent;* elle disait : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi.*

Ajoutez, Messieurs, que la question lui ayant été nettement posée, Jésus-Christ n'a pas voulu la résoudre, mais la tenir en suspens. On lui disait un jour : *Seigneur, y en a-t-il peu de sauvés* (1)? Rien n'était plus clair : que répondit-il? Il répondit : *Tâchez d'entrer par la porte étroite, car il y en a beaucoup qui voudront entrer, et qui n'entreront pas* (2). C'était un conseil utile, qui ne détruisait point le mystère, utile aussi. Vous me direz peut-être : Pourquoi répondez-vous, puisque Jésus-Christ n'a pas répondu? Jésus-Christ n'a pas répondu parce qu'il était Dieu, et qu'il eût fait un dogme; je réponds parce que je suis un homme, et que je ne fais qu'une opinion. Mais cette opinion est libre, et il vous est permis de la fortifier avec moi par la considération des ruses admirables de la Providence pour accroître le nombre des élus.

---

(1) Saint Luc, chap. 13, vers. 23.

(2) Ibid., vers. 24.

Dieu eût pu décider que nul n'entrerait au royaume des cieux qu'après avoir pris une part personnelle à la lutte du bien et du mal, et accepté le sang de son Fils dans la libre plénitude de la raison. C'est le contraire qu'il a voulu. Il a ouvert aux enfants les portes de l'innocence et du mérite ; il a dit d'eux : *Laissez les enfants venir à moi, et ne les empêchez pas, car le royaume du ciel est composé d'enfants* (1). Et les regardant une autre fois d'un œil plus doux encore, s'il est possible, il disait : *La volonté de votre Père qui est au ciel n'est pas qu'un seul de ces enfants périsse* (2). Quelle parole, Messieurs, dans une bouche où toute parole était vérité et efficacité ! Aussi, dès l'origine du monde, une source particulière de salut avait été préparée pour l'âme des enfants. Comme ils sucent le lait de leur mère sans la connaître, Dieu a voulu qu'ils bussent aux mamelles de la foi et de la charité sans connaître ni l'une ni l'autre, et que le sang de son Fils leur fût versé goutte à goutte avant même que leur œil s'ouvrît, que leur oreille entendît, et que leurs lèvres pussent prononcer son nom. Dans les temps qui précédèrent la mort du Christ et la promulgation de l'Évangile, les enfants étaient *sauvés dans la foi de leurs pères,* Dieu voulant les regarder comme une même chose avec eux, et leur imputer les vertus qui les avaient mis au monde.

---

(1) Saint Marc, chap. 10, vers. 14.

(2) Saint Matthieu, chap. 18, vers. 14.

Mais, parce que la foi des hommes pouvait manquer et trahir ainsi la miséricorde de Dieu à l'égard des âmes nouvellement descendues, sa providence y pourvut, à l'heure de la consommation, en confiant ces âmes à la foi indéfectible de l'Église, et en ordonnant qu'elle répandît en eux par le baptême la rosée de la grâce et du salut. Puis, afin d'achever ce mystère d'ineffable bonté, Dieu fit un pacte avec la mort, et lui donnant une précocité divine, il la chargea de moissonner avant l'âge du mal la troisième partie du genre humain. Souvent, dans le cours de notre vie, nous nous plaignons d'avoir trop vécu, et nous nous écrions avec Job : *Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée aux malheureux, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume de l'âme* (1)? Dieu a entendu ces plaintes, et, sans les croire justes, il lui a plu de les exaucer pour un très-grand nombre. L'ange exterminateur est devenu le bras droit du Christ; il choisit parmi nous l'innocence avant que la raison en ait terni le premier éclat, et il conduit au ciel des multitudes à qui l'éternité ne coûte que d'avoir passé ici-bas pour y sourire à leur mère. Une autre partie, moins nombreuse, il est vrai, survit à cet âge bienheureux qui précède la puberté de l'esprit, mais pour s'éteindre aux frontières d'une autre puberté, avant que les passions aient jeté leur premier cri dans le cœur, et lorsque la raison n'est encore dans la plupart qu'un docile flambeau. Si vous voulez connaître maintenant jusqu'où s'élève cette recrue prématurée des âmes, la science moderne vous le dira : Le tiers des enfants meurt entre la première et la septième année de sa naissance, plus de la moitié entre la première et la quatorzième année (1).

---

(1) Job, chap. 3, vers. 20.

Voilà donc, en diminuant ce nombre par les exceptions, près de la moitié du genre humain qui est en dehors du malheur suprême de la damnation proprement dite, soit qu'elle ait bu le sang de la rédemption dans la foi de ses pères ou dans la coupe du baptême, soit qu'étrangère à ces deux moyens de salut, elle ait porté à Dieu le poids seul de la faute originelle, et trouvé du moins dans l'asile des limbes une existence qu'elle ne regrette pas. Je sais bien, Messieurs, que les habitants des limbes ne peuvent pas se ranger parmi les élus de la vie divine ; car, s'ils y prenaient place, la question du nombre des élus serait mathématiquement résolue : mais, sans les y ranger, il reste vrai que la mort prématurée sert la clémence de Dieu, même quand elle ne la satisfait pas entièrement.

A la grâce de l'enfance, si particulièrement favorable au salut des hommes, il faut ajouter la grâce du sexe. Dieu, en tirant du sein de l'homme la compagne de ses jours, et en lui imposant le devoir d'une constante subjection, l'en a dédommagée par deux dons précieux, le don de la foi et le don de la charité. Il a dit à la femme, en la mettant au monde : Tu croiras et tu aimeras. Bien des piéges sans doute ont entouré vos mères pour leur dérober l'honneur de cette vocation. Mais si je leur manquais ici de respect, si j'outrageais en elles l'éminence du caractère chrétien, vous les vengeriez dans votre cœur en y rappelant leurs vertus, et, malgré tant de faiblesses célèbres, vous témoigneriez du privilége de grâce qui leur fut accordé. Le jeune homme, quand il regarde le monde, peut douter de la femme; il ne le peut plus quand il regarde sa mère. Le monde corrompt tout, même la femme : mais elle échappe au monde par deux portes que Dieu lui a dès longtemps ouvertes, la virginité et la maternité. C'est là qu'est son trône, et ce trône est debout. S'il en est qui en descendent, et il n'en est que trop, Dieu leur a préparé des secours d'une efficacité qui les rappelle aisément. Leur jeunesse est courte; comme la fleur tombe, ainsi tombe cette beauté qui conjure leur perte : elles se voient déchues presque aussitôt que reines, et leur âme, désabusée de l'homme, qui n'aime qu'un jour, se retourne vers le seul cœur qui contienne une inextinguible affection et qui soit digne du leur. L'éternelle Beauté se penche vers elles, et sans rendre à leur front un éclat qui les tromperait encore, elle leur rend la jeunesse d'une foi vive et d'une ardente charité. On les voit, dans leur faible chair, soutenir l'âpreté de la pénitence, et elles feraient douter quelquefois laquelle est la plus précieuse, de la vertu qui n'a jamais péri, ou de la vertu qui est sortie du tombeau. C'est pourquoi deux paroles presque également sublimes ont été dites à la femme dans l'Évangile du Fils de Dieu : la Vierge Marie entendit l'une, la pécheresse Madeleine entendit l'autre. La première disait : *Je vous salue, pleine*

---

(1) Annuaire du Bureau des longitudes.

de grâce (1). La seconde disait : *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé* (2).

Mais enfin, quoi que Dieu fasse, il reste l'homme, l'homme fier, dur, froid, adorateur et esclave de sa raison, qui croit difficilement, qui aime plus difficilement encore : qu'est-ce que Dieu aura tenté pour aplanir en sa faveur la voie étroite du salut? Ah! qu'est-ce que Dieu aura tenté, Messieurs? il a plus que tenté, il a fait. Il a fait le pauvre. Je dis le pauvre, et non le peuple, parce que je parle la langue de l'Évangile, langue plus pure que celle des hommes, et que les passions ne corrompront jamais. Le pauvre est celui de nous qui gagne sa vie de chaque jour par le travail de ses mains, et qui, étranger à l'orgueil de la richesse, de la science et du pouvoir, rencontre dans le labeur et la dépendance un auxiliaire perpétuel des vertus qui font le chrétien. Comme l'enfant et la femme, le pauvre est naturellement soumis, sentant le besoin de Dieu, n'ayant aucun intérêt à le maudire ou à le mépriser. Nul autre ne porte plus assidûment sur ses épaules la croix du Sauveur ; nul n'accomplit mieux dans sa chair la mortification de l'Évangile, et pour peu qu'il consente pieusement à son sacrifice, il est le vrai pénitent du monde, l'holocauste qui fume devant Dieu et lui rappelle incessamment la voie douloureuse que suivit ici-bas son Fils unique et bien-aimé. Le pauvre est celui dont Jésus-Christ disait : *Je vous rends grâces, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses*

---

(1) Saint Luc, chap. 1, vers. 28.

(2) Ibid., chap. 7, vers. 47.

aux sages et aux savants, pour les révéler aux petits (1). Le pauvre est celui dont l'apôtre saint Jacques disait : *Est-ce que Dieu n'a pas choisi les pauvres de ce monde pour en faire les riches de la foi et les héritiers du royaume* (2)?

Je sais qu'on me reprochera de tenir ce langage, comme étant inopportun : mais que voulez-vous que je fasse? Ce qui est écrit est écrit. Les malheurs de notre siècle ne peuvent pas me retirer le droit ni m'ôter le devoir de justifier les voies de Dieu, et si ces voies sont aujourd'hui confondues, à qui le doit-on? Qui a corrompu le pauvre? Qui a fait descendre jusqu'à lui le sommeil de l'indifférence et le rire de l'impie? Qui lui a fait une science pour le dégoûter de Dieu, et une autre science pour l'enivrer du monde? Est-ce ma faute à moi, est-ce celle de Dieu? Le pauvre est trop généralement dans un regrettable état; mais cet état est contre nature, il est le fruit d'une longue conjuration de la science et du pouvoir contre le christianisme; il accuse les hommes, et les effets révélateurs qui en découlent sont une nouvelle justification de la Providence, à laquelle l'impiété ne s'attendait pas.

L'enfant, la femme, le pauvre, cette triple faiblesse et cette triple vie de l'humanité, voilà les bénis de Dieu : et qu'est-ce que le reste en comparaison? Qu'est-ce que le reste, quand il irait tout entier aux abîmes d'où le crime et la douleur ne sortent jamais? Qu'est-ce que le reste, quand l'éternité n'y moissonnerait pas une seule

(1) Saint Matthieu, chap. 11, vers. 25.

(2) Épître Catholique, chap. 2, vers. 5.

âme? Mais il est loin d'en être ainsi. Que la Providence ait destiné des grâces particulières aux portions de l'humanité les plus nombreuses et qui en sont comme le soubassement, c'était son droit, et c'était aussi un calcul de son ineffable miséricorde; mais il ne s'ensuit pas qu'il ait abandonné au mal la richesse, la science et le pouvoir, ce magnifique et nécessaire couronnement du genre humain. Non, gardez-vous de le penser. Après que le Sauveur eut émis cette sévère parole : *Combien difficilement les riches entreront dans le royaume du ciel* (1)! il ajouta immédiatement : *Ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu* (2). Et dans le fait, tous les siècles ont vu souvent la charité descendre des hauteurs de l'opulence, et demander au pauvre, en échange du bienfait temporel, la compensation de la prière; ils ont vu des rois toucher de leur front les stigmates de la croix, et des sages humilier leur raison devant les mystères que la multitude adore. Le Christ a tout réparé, tout béni, tout vaincu, et ses mains généreuses tiennent l'univers embrassé. Qui s'en échappe périt par sa faute, et après ce que nous venons de dire, il est au moins douteux que le plus grand nombre appartienne à ce triste sort. Les enfants morts dans la foi de leurs pères ou dans la foi de l'Église par le baptême, selon les temps, composent à eux seuls une innombrable armée d'élus; les pauvres y ajoutent leurs multitudes, soit qu'elles aient porté leur fardeau dans la simplicité d'une foi toute catholique, soit qu'égarées chez des nations corrompues par le schisme et l'hérésie, elles aient dû à la bonne foi de l'ignorance invincible de demeurer dans le bénéfice de la vérité; les vierges et les mères chrétiennes, et tant de femmes désabusées au feu même des passions, augmentent de leur innocence ou de leur repentir les pages de l'immortalité; et enfin dans le reste, tel que nous le voyons autour de nous, de bonne heure ou plus tard, et jusqu'au sein de la mort, Dieu recueille encore le fruit du sang qu'il accepta pour nous dès l'origine du monde. Que si le nombre et la durée des peuples en qui le christianisme n'a point eu ou n'a point la forme d'un établissement public, effraient les espérances de notre charité, il faut considérer deux choses: la première, que beaucoup, parmi ces peuples, ont pu se sauver par les voies providentielles indiquées dans notre Conférence antérieure; la seconde, que nous ignorons la mesure des âges où Dieu a circonscrit dans sa pensée l'action du christianisme, et la mesure aussi de puissance et d'universalité que l'Église atteindra dans l'avenir. L'avenir, s'il en est besoin, peut être une compensation du passé. Nul n'en sait le terme, le mode et le fruit. L'incroyance est maîtresse d'en faire des funérailles, la foi une résurrection. Mais à tout le moins, si Dieu s'en est réservé le secret, ce secret peut tomber dans la balance du bien avec autant de certitude que dans la balance du mal, et ainsi la question demeure voilée au profit de la liberté. Ce qui est au-dessus de toute évidence, c'est la bonté de Dieu, le prix qu'il a donné de notre salut, et l'art ave lequel il a disposé les membres et les fonctions de la famille humaine pour ouvrir à un plus grand nombre les portes de l'éternité.

---

(1) Saint Marc, chap. 10, vers. 23.

(2) Saint Luc, chap. 10, vers. 27.

En finissant, Messieurs, j'éprouve un remords : je crains de vous avoir persuadé que le salut est facile, et d'avoir trahi cette délicatesse que le Sauveur a mise à nous cacher le nombre des élus. Il n'a voulu évidemment ni nous décourager ni nous enhardir, et cette prudence était encore dans sa pensée un moyen de nous sauver. L'ai-je imité, comme le disciple doit imiter son maître? Suis-je demeuré fidèle aux bornes posées de sa main dans l'Évangile? Quelques-uns en douteront peut-être; mais après tout, qu'ai-je fait que transporter devant vous les discussions d'une théologie avouée, et comment concluriez-vous de mon discours que vous ne devez prendre aucun soin de votre salut? N'y eût-il que la dixième partie des hommes tombée aux piéges de l'enfer, ne serait-ce pas assez pour nous épouvanter, et pour que chacun de nous, selon le mot de saint Paul, *opérât son salut avec crainte et tremblement* (1)? Vous qui avez la foi, vous demeurerez dans cette salutaire appréhension; vous qui ne l'avez point, vous saurez qu'il n'est pas si facile d'opposer à Dieu, dans les voies de sa providence, des certitudes qu'il a refusées à l'esprit humain.

---

(1) Épître aux Philippiens, chap. 2, vers. 12

SOIXANTE-DOUZIÈME CONFÉRENCE

DE LA SANCTION DU GOUVERNEMENT DIVIN.

Monseigneur,

Messieurs,

Le gouvernement divin, ce gouvernement dont je vous ai fait connaître les lois, les procédés et les résultats, a-t-il une sanction? Ses sujets peuvent-ils impunément mépriser sa puissance et se soustraire à sa volonté? Sa volonté est de nous conduire à la béatitude par la perfection : mais si nous n'y consentons pas, si notre libre arbitre se refuse à ce but généreux de la Providence, qu'arrivera-t-il de nous? Vous pouvez aujourd'hui, maîtres absolus de votre sort, insulter à la bonté qui vous a faits et qui vous a sauvés; le pourrez-vous toujours? Entre Dieu et l'homme, Dieu bienfaiteur, l'homme ingrat, est-ce Dieu qui aura l'empire finalement, ou bien restera-t-il à l'homme?

La doctrine catholique nous apprend que toute créature qui dédaigne absolument d'arriver à sa fin, n'y arrivera pas, et telle est la sanction du gouvernement de Dieu. Le but vous est proposé, il est tout en votre faveur, il surpasse en bienfait ce que vous pourriez par l'imagination du désir souhaiter de plus grand : c'est à vous de voir. Si vous voulez, entrez ; si vous ne voulez pas, demeurez : sachez seulement que, l'heure de la liberté passée, votre choix sera fait pour l'éternité, et que vous serez à jamais ce que vous aurez voulu être au dernier moment de votre vie, uni à Dieu ou séparé de lui. Mais vous sentez bien qu'on n'échappe pas à sa destinée, et à une destinée telle que la perfection et la béatitude dans le sein de Dieu, sans qu'il en résulte une douleur, et cette douleur, aussi durable que sa cause, sera par conséquent éternelle, éternelle dans l'âme, éternelle dans le corps. C'est la menace de l'Écriture, la foi de l'Église, et dans les incroyants l'objet d'une terreur qui trouble leur pensée, et à laquelle ils opposent, pour la conjurer, toutes les ressources du raisonnement. Je dois leur ôter ce frêle appui, et les appeler au jugement de Dieu par le témoignage de la conscience et de la raison, autant que par les ordres souverains de la foi.

C'est une chose bien extraordinaire, Messieurs, qu'à aucune époque des âges chrétiens, la doctrine de l'éternité des peines de l'autre vie n'ait engendré ces fortes répulsions qui ont amené dans l'Église tant de déchirements. Tout dogme a été attaqué, sauf celui-là ; tout point important de la théologie révélée a donné lieu à des discussions, des divisions et des décisions : un seul, le plus terrible de tous, à échappé à cette commune loi, et l'éternité de l'impie est venue jusqu'à nous sans avoir rencontré sur cette longue voie un esprit qui en contestât la justice, ou du moins qui en ébranlât dans une partie de son siècle la formidable certitude. Origène l'essaya, dit-on, il en fut tardivement accusé : mais ni l'empire de son génie, ni la grandeur de sa mémoire, ne purent former derrière lui un assentiment capable de devenir un schisme ou une hérésie. Le soin que prit Justinien de le faire condamner fut un soin superflu, un caprice impérial qui demeura sans honneur dans l'Église, et l'article même de cette condamnation a disparu du texte des conciles, si jamais il y fut inséré.

Les protestants, qui ont nié tant de choses, n'ont pas nié celle-là. Destructeurs de ce qui portait le plus ombrage au sens humain, ils n'ont pas dépouillé l'enfer de son inviolable physionomie ; leur main s'est arrêtée à ce seuil de la douleur, elle qui n'avait point respecté la porte du tabernacle où repose dans le sacrifice et dans la bonté la chair de l'Homme-Dieu. Si, depuis, leur intelligence s'est enhardie jusqu'à cette négation, ils ne l'ont pas fait en protestants, c'est-à-dire en hommes qui conservent quelques débris de la foi, mais en esclaves du rationalisme, qui a recueilli leurs ruines en les agrandissant. Leur témoignage n'est plus celui de l'hérésie, mais de l'incrédulité. Quant à ceux qui ont échappé à ce comble de la dégradation en gardant un vestige de foi, ils proclament comme tout catholique la vérité subsistante de cette parole du Fils de Dieu : *Retirez-vous de moi, maudits, pour le feu éternel* (1).

Les païens eux-mêmes, à part une exception qui confirme la pensée générale et que j'exposerai tout à l'heure, ont cru à l'éternité de la vindicte divine dans le monde futur, et Virgile a été l'interprète de la croyance commune dans ce vers fameux :

---

(1) Saint Matthieu, chap. 25, vers. 41.

> Sedet Theseus æternumque sedebit.

D'où vient cet accord? Pourquoi un dogme qui éloigne le cœur de nos faibles générations a-t-il traversé tant de siècles sans rencontrer le doute, et même sans paraître exciter le sentiment d'une pieuse tristesse? En lisant l'antiquité, quand elle parle de l'enfer, on croit plutôt reconnaître l'accent d'une sorte de joie qui prend part au succès de la justice divine et y trouve une consolation des maux présents de l'humanité. D'où vient cela? Qui peut expliquer ce singulier phénomène? C'est, Messieurs, que le dogme de l'éternité des peines est invinciblement lié à la notion invincible aussi de la différence du bien et du mal, et que quiconque sent cette différence avec énergie et profondeur, sent du même coup la nécessité d'une irrémédiable séparation entre les âmes qui ont été jusqu'au bout les instruments du mal et celles qui ont été jusqu'à la fin les organes incorruptibles du bien. En effet, toutes choses sont comprises entre deux termes, les principes et les conclusions; et ces deux termes sont de leur nature absolument et nécessairement éternels. Les principes le sont : car s'ils ne l'étaient pas, ils auraient une source antérieure à eux, et par conséquent ils ne seraient pas principes. Les conclusions le sont aussi : car si elles ne l'étaient pas, elles auraient une suite, et par conséquent elles ne seraient pas des conclusions. Tout est donc pris fatalement entre ces deux colonnes d'Hercule, l'éternité qui commence et l'éternité qui clôt, à moins qu'il ne s'agisse de Dieu, lequel étant sans principe n'a pas de conclusion, et subsiste indivisiblement dans sa propre et unique éternité. Mais toute autre chose que lui, c'est-à-dire toute créature, tout acte, tout état, tout nombre, a un point qui est le premier, et un autre point qui est le dernier, une scène qui ouvre le drame, et une autre scène qui le conclut. Si le principe manquait, la chose ne serait pas; si la conclusion ne venait jamais, la chose serait éternellement en voie, c'est-à-dire qu'elle n'aurait pas de but. Or une chose sans but est métaphysiquement impossible, parce qu'elle serait sans raison. Tout se conclut donc, et toute conclusion, comme tout principe, est éternité.

D'où il suit, Messieurs, qu'il faut à l'ordre moral, aussi bien qu'à tout le reste, une conclusion, conclusion qui est nécessairement éternelle; et qu'ainsi, pour se soustraire au dogme de l'éternité des peines, force est de subir cette proposition, qui révolte le sens populaire autant que le sens du métaphysicien, savoir, que la conclusion du bien est identique à la conclusion du mal, ou, en d'autres termes, que le juste et le scélérat arrivent inévitablement à la même éternité. Or affirmer cela, c'est nier la distinction du bien et du mal. Car il est manifeste que si le bien définitif sort du mal aussi naturellement qu'il sort du bien, l'effet étant le même, la cause l'est aussi, à moins de renverser dans l'esprit humain cet axiome fondamental, que l'effet est proportionné à la cause, et la conclusion au principe.

Ce raisonnement a frappé toutes les générations, et la plus sûre preuve peut-être que la notion du bien et du mal a diminué dans notre âge, c'est la peine que lui cause un dogme sans lequel l'ordre moral n'est plus qu'un simulacre et presque un jeu. Néanmoins, malgré cet affaiblissement du sens intérieur, la difficulté est vue de l'intelligence même en notre temps, et Jean-Jacques Rousseau confessait que « les méchants sont un grand embarras en ce monde et en l'autre. » Aussi a-t-on fait des efforts pour éluder l'évidence qui lie l'éternité des châtiments à la distinction même du bien et du mal.

On a dit : Pourquoi l'homme coupable, et mort sans réparation envers Dieu, n'obtiendrait-il pas son pardon après des souffrances expiatrices proportionnées aux crimes de sa vie? Est-ce la même chose d'arriver à la béatitude sans passer par la douleur, ou d'y arriver par le détour des larmes et des gémissements? N'est-ce pas confondre le langage d'appeler du même nom des sorts si divers, et d'affirmer que la conclusion du bien serait identique à la conclusion du mal, parce que finalement toute créature se reposerait en Dieu? S'il faut mille ans à Dieu pour punir une âme, il la retiendra mille ans hors de son sein, et lorsque les portes de l'éternelle félicité s'ouvriront enfin devant elle, qui pourra reprocher à la justice de ne s'être pas satisfaite, et d'avoir accueilli avec une égale indifférence le juste et le pécheur?

Messieurs, la voie ne change rien au terme, et le temps, si long qu'il soit, ne mutile pas l'éternité. L'éternité seule est une conclusion, et, par quelque chemin qu'on y parvienne, elle fait à l'être, au moment où elle le saisit, le don indivisible de soi, un don qui renferme toute durée avec tout repos, et qui, sans produire en chaque élu, à cause de la diversité des mérites, une égale sensation, met en tous une parfaite et inénarrable félicité. Si le méchant y a droit comme le juste, vainement vous lui parlerez des sombres passages qui l'y conduiront: il saura que l'éternelle béatitude lui appartient, que Dieu lui-même n'a pas le pouvoir de la lui ravir, et, meilleur logicien que vos menaces, il rira des terreurs que, par respect métaphysique pour la différence du bien et du mal, vous chercherez à lui inspirer. La conclusion lui est assurée, une conclusion dont mille siècles ne retrancheront pas un jour: que lui importe le reste? Il lui faudrait, pour en tenir compte, trouver une différence essentielle entre une éternité de bonheur précédée de souffrances passagères, et une éternité de bonheur pure et simple; mais cette différence n'est qu'un accident, et la force infinie de la conclusion rejette tout ce qui n'est pas elle dans l'inanité.

D'ailleurs, l'argumentation suppose qu'il suffit d'un certain temps de souffrances pour expier hors de cette vie les fautes de celle-ci. C'est une erreur destructive elle-même de la notion du bien et du mal. La peine toute seule n'expie rien, parce qu'elle ne change rien dans le cœur; ce qui expie, c'est la peine acceptée par le repentir. Or le repentir est un état de l'âme qui exige le concours de deux choses, la grâce et la liberté, et ni l'une ni l'autre n'appartiennent plus à l'intelligence sortie des conditions de l'épreuve par la mort. La mort met le pécheur en présence d'une vérité qui ne lui laisse plus le choix ; il voit, il sait, il est certain d'une certitude qui accable son libre arbitre ; et pourtant il ne se tourne pas vers Dieu pour l'implorer, parce que la grâce lui est refusée ; et la grâce lui est refusée parce qu'elle serait déjà le pardon, ce pardon qu'il a dédaigné quand il pouvait l'obtenir, et dont il ne veut même pas dans l'abîme où il est tombé. Car la mort, qui l'a séparé du monde, ne l'a point séparé de son cœur ; l'orgueil et la haine y survivent accrus et nourris par son infortune, et, blasphémateur éternel, il rejette contre Dieu tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il sent. Il faudrait donc que Dieu vînt à lui malgré lui, et qu'à un jour marqué, tel siècle sonnant telle heure, cette âme passât de la douleur sans repentir, que dis-je? de la haine et du blasphème à l'étroit embrassement de l'amour divin. Et cela serait le droit! Et cela serait le dernier mot du commerce entre Dieu et l'homme! Et cela serait su d'avance, pour fonder ici-bas la vérité, la justice et la religion! Dieu, le Dieu trois fois saint, serait le patrimoine inaliénable de tout pécheur parvenu à un certain âge d'ingratitude et de révolte, et les cieux s'ouvriraient pour Néron comme pour saint Louis, avec cette différence que Néron y entrerait plus tardivement, afin qu'on lui laissât le temps de couronner l'impénitence de sa vie par l'impénitence de son expiation!

L'antiquité, Messieurs, celle-là même qui n'a point voulu souscrire à l'éternité des peines, a eu horreur de la doctrine qui fait du seul châtiment un droit à posséder Dieu. Elle a produit, pour y échapper, un système qui est une des plus belles gloires de sa philosophie, parce qu'il accuse, tout erroné qu'il est, un vif sentiment d'aversion pour le mal et de respect pour la sainteté de Dieu. L'Orient en fut l'auteur. L'Orient eut toujours, en ce qui est des choses divines, un regard plus passionné que nous; il semble que Dieu apparaisse de moins loin à ses méditatifs enfants, et qu'ils le découvrent à travers la pureté de leur ciel comme nous voyons les étoiles à travers la faible transparence du nôtre. L'Orient comprit que tout homme qui ne s'est pas purifié de ses fautes avant de quitter la vie est indigne de posséder Dieu, et que cette purification est impossible au delà du monde présent, si Dieu ne renouvelle dans un autre, pour les âmes souillées, les chances de l'épreuve et de la liberté. Il se figura donc qu'il en était ainsi, et que, jusqu'à leur parfaite transfiguration dans le bien, les âmes s'en allaient d'un cycle de libre expérience à un autre cycle de même nature, en buvant au passage les eaux de l'oubli, afin que le souvenir du passé ne diminuât en rien le mystère de leur nouvelle responsabilité. Cette doctrine, plus ou moins déshonorée par les fables de la transmigration, était capable en soi de séduire les esprits élevés, tels que Pythagore, qui la rapporta de l'Orient dans les solitudes de la Grande-Grèce. Mais, si ingénieuse qu'elle soit, il est aisé d'en saisir le défaut: ce défaut est d'enlever à l'ordre moral toute conclusion, et de livrer

Dieu sans défense à la dépravation indéfinie de sa créature.

En effet, pourquoi l'âme qui a refusé de connaître et d'aimer Dieu dans le premier cycle de l'épreuve, se repentirait-elle dans le second? Le second est, comme le premier, un mélange d'ombre et de lumières, un lieu propice à la séduction de l'esprit et des sens, où l'âme est libre de son choix : d'où vient qu'elle choisirait mieux? C'est la même âme : elle peut ignorer, j'y consens, ce qu'elle fut dans la première expérience de sa vie. Mais, à moins de rompre en elle la tradition occulte de sa personnalité, elle est intérieurement la même qu'autrefois. Elle porte au dedans la cicatrice de ses chutes, et encore qu'elle en fût préservée par l'effet réparateur d'une seconde naissance, toujours est-il qu'elle peut faillir comme elle a déjà failli, et mourir encore une fois dans la séparation volontaire de Dieu. Il faudra donc qu'elle reprenne avec un intarissable droit le cours de ses immigrations dans la hiérarchie des mondes, sans que Dieu puisse l'arrêter jamais et la punir autrement qu'en lui donnant le moyen de l'offenser toujours. Ne dites pas qu'elle se lasserait de la monotonie de sa course et de ses fautes : le péché est un abîme qui ne s'épuise pas, mais qui renaît de lui-même plus grand et plus fascinateur. Cette terre que nous habitons, tout étroite qu'elle est, lui suffirait pour l'éternité, et le pécheur ne lui demande que la durée pour en être content. Que serait-ce d'un séjour sans cesse rajeuni par la transmutation des temps et des choses? On s'y préparerait comme à une suite de voyages enchantés. Au lieu de cette effrayante perspective du jugement qui fait de la mort l'écueil solennel de la vie, le pécheur s'en irait au tombeau avec la sécurité d'un passant qui franchit un portique, et se dirait dans l'ironie de son impunité : L'univers est grand, les siècles sont longs, achevons d'abord la circumnavigation des mondes et des temps. Passons de Jupiter à Vénus, de Vénus à Saturne, du premier ciel au second, du second au troisième, et s'il arrive, après des espaces et des périodes sans nombre, que les soleils viennent à nous manquer, nous nous présenterons à Dieu, pour lui dire : Nous voici ! notre heure n'est pas venue, fais-nous des cieux et des astres nouveaux, car si tu es las de nous attendre, nous ne le sommes point de marcher, de te maudire et de nous passer de toi !

Telle est, Messieurs, dans la doctrine de la transmigration des âmes, la conclusion donnée à l'ordre moral. Je vous laisse en juger.

D'ailleurs, ne vous y trompez pas, ce qu'il y a dans cette doctrine de miséricordieux existe en réalité dans le plan chrétien de la Providence. Notre vie, telle que Dieu nous l'a faite, est une suite de métempsycoses ou de transfigurations qui nous conduisent à lui. Nous passons, en la traversant, par une foule de mondes où le bien s'offre à notre âme sous des horizons divers, et la sollicite par des charmes qui ne se ressemblent point. L'enfance, la jeunesse, la maturité, la vieillesse, la mort, sont autant de cycles révélateurs qui se succèdent l'un à l'autre pour nous éclairer et nous tenter de Dieu. L'enfant croit, le jeune homme aime, l'homme mûr gouverne, le vieillard est las, le mourant découvre, et chacun de ces états renferme quelque chose de divin propre à nous faire au cœur la blessure de la vérité. Enchaînés l'un à l'autre par des nuances multiples et par des événements qui se corroborent, ils forment dans notre âme un progrès surhumain dont nous ne nous apercevons pas toujours, mais dont le tissu s'ébranle tout entier à certaines heures, et nous donne en un seul coup la sensation totale de notre vie. Qui de nous n'a ressenti de ces secousses magiques, où Dieu remue l'homme de fond en comble en suscitant à la fois devant lui tous les mondes qu'il a parcourus? Qui de nous n'a mêlé dans une amère et féconde joie la piété de ses premiers ans, les affections de son adolescence, les leçons cruelles de l'âge mûr, et ne s'est élevé dans ses souvenirs, si loin qu'il fût de Dieu, à quelque pressentiment de la vertu qui sauve en purifiant? J'ai vu l'enfant sur le sein de sa mère, et j'ai admiré la clémence qui nous fait commencer là le pèlerinage de l'éternité. J'ai entendu les soupirs qui s'exhalent de la poitrine enflammée du jeune homme; j'ai compté les épines qu'il arrachait le matin de sa chair meurtrie, et il m'est apparu combien est douloureux cet oreiller de la jeunesse où dorment avec tant de chimères tant de coupables voluptés. Dieu vous rappelle ainsi, jeunes gens, il vous rappelle au grand amour pour lequel il vous a faits.

Et vous qui n'êtes plus de cet âge, mais que la plénitude de la vie contient dans sa force, j'ai connu aussi le monde et la lumière que Dieu vous a préparée. Ce monde, cette lumière, c'est le gouvernement. A quarante ans, il faut gouverner, gouverner sa famille, sa fortune, et avec la chose privée une part de la chose publique. Or, on n'est pas longtemps sous ce fardeau du gouvernement des hommes sans apprendre qu'il est difficile à porter, et que Dieu seul, du sommet invisible de sa Providence, est le premier ministre de tout ordre, de toute paix, de toute puissance, de toute vénération. Si on ne l'apprend pas le premier jour, on l'apprendra le lendemain. Tôt ou tard la fragilité des empires se révèle aux plus forts des conquérants comme aux plus habiles des législateurs, et le consul, aussi bien que l'enfant sur les genoux de sa mère, entend la voix qui ordonne de croire et de s'humilier. Dieu, c'est la réponse de la mère à l'enfant; Dieu, c'est la réponse de l'amour au jeune homme; Dieu, c'est la réponse du Capitole à toute intelligence qui gouverne.

Et si ces révélations progressives de la vie ne suffisent pas à vaincre les ténèbres de l'âme où elles viennent frapper, attendez encore, voici un nouveau monde dans les cheveux blanchis du vieillard. Celui-ci a vu à fond les jours de l'homme, il a aimé et gouverné; maintenant c'est un témoin qui se recueille dans le désintéressement d'une carrière achevée. L'aube de la vérité se lève pour lui sur des ruines qui toutes seules l'éclairent déjà. Il lui suffit de se souvenir pour prophétiser. Et enfin la mort, dernier instrument de la Providence, lui jettera aux portes mêmes de l'éternité un suprême appel. Il se verra au bord de l'abîme, sa conscience d'un côté, Dieu de l'autre, le monde fini, toute espérance évanouie, hors celle d'obéir à la vérité qui le visite encore une fois. Que si, après tant de jours qui ont sollicité son âme, celui-là le trouve insensible, s'il meurt plus fort que Dieu et toutes les ruses de sa grâce, je puis plaindre son sort, parce que je suis homme; mais je comprends qu'il est confirmé dans le mal, et que c'est vainement que Dieu lui accorderait d'autres âges et d'autres mondes pour éprouver son cœur. Ce cœur est jugé : entre lui et Dieu, il faut une conclusion, et mille ans de retard ne seraient que mille ans perdus pour la justice, sans autre fruit pour le coupable que d'ajouter dix siècles à ses iniquités.

Aussi, Messieurs, l'incroyance, à qui n'échappe pas la force de ces raisonnements, cherche-t-elle une branche de salut dans une dernière spéculation de l'esprit. Elle se demande si la justice divine ne serait pas satisfaite par l'anéantissement du pécheur. L'anéantissement est une peine, une peine pour ainsi dire infinie dans un être destiné à l'immortalité, et en outre elle donne à l'ordre moral une indubitable conclusion. Que faut-il de plus? Messieurs, j'en conviens, l'anéantissement a le double caractère d'une peine et d'une conclusion, mais d'une peine insuffisante, et d'une conclusion qui fait du coupable le dominateur de Dieu. La peine est insuffisante, parce que le pécheur la désire, et que nul ne désire un châtiment si ce n'est par amour de l'ordre, amour qu'on ne peut attribuer au pécheur obstiné. Le pécheur obstiné veut son anéantissement, parce que l'anéantissement le délivre de Dieu, et l'en délivre pour jamais. Je ne dis pas assez : cette aspiration contre nature est une manière d'anéantir Dieu lui-même; car Dieu est dans son ouvrage, et qui détruit cet ouvrage attente à une pensée et à un acte par où Dieu s'est rendu vivant hors de lui. C'est pourquoi, tout en confessant que l'anéantissement du pécheur a le caractère d'une conclusion, puisqu'il est éternel, j'ajoutais que cette conclusion soumet Dieu au pécheur, puisqu'elle le contraint de défaire ce qu'il a fait, et ce qu'il a fait pour être toujours. Quoi ! l'univers ne périra point; ses plus obscurs éléments, conservés et transformés par la toute-puissance divine, serviront, selon saint Paul, *à la liberté de la gloire des enfants de Dieu* (1); la jalousie du Créateur veillera éternellement sur leur beauté délivrée de la corruption : et il serait possible qu'une âme pérît, parce que cette âme n'aurait pas voulu connaître Dieu ! Le chef-d'œuvre de la sagesse incréée, le vase d'honneur pour qui tout le reste a été fait, serait à la merci du pécheur ! Le pécheur, après avoir tué son corps ici-bas, tuerait là-haut son âme, et ce meurtre de son âme, le plus grand de tous les crimes, serait son unique châtiment ! Non, n'y croyez pas, vous ne tuerez pas votre âme. Vous le voudriez bien dès à présent; vous ne travaillez qu'à ruiner sa lumière, sa liberté, sa grâce : mais c'est en vain. Quoique habitant le séjour de la caducité, cette sublime essence échappe à vos coups : que sera-ce lorsqu'elle abordera les rivages où rien ne s'altère et où l'immortalité se respire comme nous respirons l'air ici-bas? On ne tue pas les âmes dans le temps : comment les tuerez-vous dans l'éternité? Elles vivront donc, elles vivront à jamais; ouvrage le plus précieux du Créateur, vous aurez pu les souiller mais non pas les détruire, et Dieu, en y mettant le sceau de sa justice, parce que vous l'aurez obstinément voulu, saura en faire jusque dans la perdition des signes de l'ordre et des hérauts de sa gloire.

---

(1) Épître aux Romains, chap. 8, vers. 21.

Ni l'anéantissement, ni l'épreuve indéfinie par la transmigration, ni l'éternité bienheureuse après des supplices passagers, rien de ces faibles inventions ne résout au delà de cette vie le problème de l'ordre moral, et n'assigne au drame de la liberté sa juste et nécessaire conclusion. Or, que reste-t-il en dehors de ces trois systèmes? Rien, Messieurs, que le système chrétien. Il est donc vrai, et si je n'y croyais pas, toute certitude du bien et du mal disparaîtrait dans mon esprit, parce que, les voyant l'un et l'autre aboutir au même terme, je ne discernerais plus entre eux qu'une apparente et chimérique distinction.

Mais, Messieurs, il ne doit pas me suffire d'avoir directement établi le dogme inviolable de l'éternité des peines : je sens aux palpitations de votre intelligence qu'il y survit des difficultés; je les connais, et je veux les atteindre.

Vous vous dites au dedans de vous : Qu'est-ce que nous venons d'entendre? Des raisonnements de métaphysique. On nous a montré que toutes choses étaient comprises entre un principe et une conclusion, l'un et l'autre éternels; et que l'ordre moral ne pouvant échapper à cette loi, il était nécessaire qu'une éternité fût au bout d'une vie coupable, éternité infailliblement malheureuse, à moins qu'on ne prétendît assigner au mal la même conclusion qu'au bien, ce qui impliquerait, contre la conscience universelle, l'identité de tous les deux. A la bonne heure; mais qu'est-ce que la métaphysique contre l'évidence du sens moral? Qu'est-ce que la métaphysique, même la plus irréprochable, contre la voix intérieure de la justice qui nous crie que la peine est nécessairement proportionnée à la faute? Et quelle faute l'homme pourrait-il commettre dans son cœur, aussi faible qu'étroit, qui mérite une peine mesurée par l'éternité? L'éternité, en quelque manière qu'on veuille l'entendre, et surtout appliquée à un être borné, est un abîme où la moindre douleur prend ce caractère immense que nous appelons l'infini, et n'a plus dès lors aucune proportion avec la faute qu'elle doit punir. Affirmerez-vous que la faute est infinie? La conscience se révolte contre cette affirmation. Nierez-vous que la peine le soit? La conscience vous refusera son assentiment. Direz-vous qu'une faute finie mérite une peine infinie? La conscience parlera encore plus haut contre vous. Elle vous tient enfermé dans ces alternatives, et ne vous laisse aucune issue pour échapper à l'évidence de votre iniquité.

Avant tout, Messieurs, j'écarterai cette pensée, que Dieu condamne éternellement le pécheur pour une faute unique qui lui serait échappée par hasard avant de mourir, comme si la Providence épiait en quelque sorte la minute de nos manquements pour en faire la minute suprême de notre mort et de notre réprobation. Sans doute il est de foi qu'une seule faute grave, c'est-à-dire commise sciemment et pleinement contre une volonté formelle de Dieu, sépare l'homme de la communion divine, et l'expose, s'il meurt en cet état, au sort des réprouvés. Mais il n'est pas de foi, bien s'en faut, que Dieu poursuive les observateurs de ses commandements d'une vigilance inquiète et sombre, n'attendant que l'heure d'une chute passagère pour les précipiter dans l'abîme d'une mort sans pardon. Toute l'Écriture est pleine des patiences de Dieu, même à l'égard des plus grands pécheurs, et il n'est pas un de nous qui n'ait eu dans sa vie la preuve de cette miséricordieuse longanimité. *Le Seigneur,* dit saint Pierre, *ne retarde pas l'accomplissement de ses promesses, comme le pensent quelques-uns; mais il agit patiemment à cause de vous, ne voulant pas que personne périsse, mais que tous reviennent à pénitence* (1). Il est vrai qu'en d'autres passages, l'Évangile nous dit de veiller, et que *le jour de Dieu viendra comme un voleur* (2); mais ces dernières expressions s'appliquent à la fin du monde, et encore qu'elles fussent dites pour l'avénement particulier relatif à chacun de nous, il ne s'ensuivrait pas que la Providence cherche à nous saisir inopinément dans une seule faute, pour avoir le plaisir de nous perdre. Il faut veiller, *parce que l'esprit est prompt, et que la chair est faible* (3); mais il faut croire aussi à la parole qui disait : *Paix sur la terre*

---

(1) IIe Épître, chap. 3, vers. 9.

(2) Ire Épître aux Thessaloniciens, chap. 5, vers. 2.

(3) Saint Marc, chap. 14, vers. 38.

aux hommes de bonne volonté (1)! Tout homme qui périra, périra malgré les efforts de Dieu; il périra convaincu d'ingratitude, rejeté non par hasard, mais par l'opiniâtreté de son mauvais vouloir.

Cela posé, reste la question toute seule de la proportion entre la peine et la faute. Cette proportion est nécessaire, je l'accorde; elle est de droit naturel, et la foi nous commande d'y croire autant que la raison. L'Écriture nous dit, en effet, que *Dieu rendra à chacun selon ses œuvres* (2), et l'Église n'a cessé d'annoncer aux nations l'équité des jugements de Dieu. C'est pourquoi l'éternité, bien qu'uniforme dans sa durée métaphysique, ne l'est pas quant à l'effet qu'elle produit sur la conscience, l'âme et le corps des damnés. Chacun d'eux en reçoit le coup vengeur selon qu'il le mérite, et cette distinction dans leur sort subsiste éternellement, comme la nature de leurs fautes et l'état moral de leur cœur. La persévérance de la peine n'en change pas le degré, et surtout ne lui donne pas le caractère de l'infini; ce caractère n'appartient qu'à l'éternité considérée en Dieu, parce qu'en Dieu l'éternité est la durée indivisible de l'être substantiellement un et présent à lui-même dans un moment immuable qui n'a ni passé, ni présent, ni futur, ni commencement, ni fin. Hors de Dieu, l'éternité n'est plus que la persistance d'un être borné, un fleuve dont le cours se partage en une multitude indéterminée de points dont chacun n'a que l'étendue et le poids du fini, et ne donne aux âmes perdues qu'une sensation fixe, toujours égale à elle-même, et qui conserve à leur châtiment la mesure voulue de Dieu. Ce qui nous trompe en ceci, c'est que nous appliquons à la durée persévérante de l'autre vie les mêmes lois et les mêmes effets qu'à la durée persévérante de notre vie mortelle. Ici-bas, le temps règne sur nous, le temps qui est progressif, et dont les coups croissent en énergie par leur répétition : au delà de ce monde, le temps n'est plus, parce que tout y est clos et arrêté. Une ère nouvelle y place toute chose sous l'empire de la stabilité pure : cette ère est l'éternité réelle pour les esprits qui vivent en Dieu, elle est l'éternité imparfaite pour les ètres qui vivent hors de lui, c'est-à-dire une durée morte et sans progrès, d'où résulte un genre de sensation qui nous est complétement inappréciable et inconnu. Si nous respirions un quart d'heure hors de tout mouvement, nous en aurions quelque idée; mais cet acte nous est impossible, le mouvement nous presse de toutes parts, il est en nous et hors de nous, et avec lui une vie qui ne nous permet pas de comprendre une douleur stable et toujours proportionnée à la faute qu'elle punit sans l'expier. L'imagination faillit là aux ordres de notre raison; mais la raison demeure, et c'est elle qu'il faut consulter pour juger la justice de Dieu.

---

(1) Saint Luc, chap. 2, vers. 14.

(2) Saint Matthieu, chap. 16, vers. 27.

Jamais je ne croirai que Dieu ne soit pas assez puissant pour imprimer au coupable la sensation qu'il mérite, et pour faire de la durée un instrument équitable de ses arrêts. La durée obéit à Dieu comme toute chose, et, conduite par sa main, elle frappe dans la mesure où elle doit frapper. Cela me suffit. Je ne veux pas dire que les peines de l'enfer ne sont point formidables; car j'ai entendu cette parole : *Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* (1). Je veux dire que la persévérance de leur durée ne détruit pas leur proportion avec les crimes qu'elles doivent châtier, proportion qui est de nécessité de justice pour Dieu , et un dogme de la foi comme une évidence de la raison.

La question de justice écartée, l'incroyance se rejette sur la bonté de Dieu. Dieu est bon, dit-elle, c'est son premier attribut, celui qui recouvre en quelque sorte les autres, et l'Écriture elle-même a dit : *Le Seigneur est doux envers toutes choses, et ses miséricordes sont le vêtement de toutes ses œuvres.— Suavis Dominus universis, et miserationes ejus super omnia opera ejus* (2). Pensée que Milton a rendue admirablement dans son *Paradis perdu,* lorsque, après avoir tracé tout l'ordre de la rédemption, il fait dire à Dieu : « La justice sera satisfaite, mais la miséricorde sera toujours la plus remarquable, et après avoir brillé la première, elle brillera la dernière. » Or, comment brillerait-elle la dernière s'il n'y avait aucune rémission pour les pécheurs, si, après des siècles écoulés sur leur châtiment, Dieu demeurait insensible à cette épouvantable infortune et regardait d'un œil sec la continuation de leur éternité? Comment se rendrait-il à lui-même le témoignage qu'il est bon, et que *sa miséricorde est le vête-*

---

(1) Épître aux Hébreux, chap. 10, vers. 31.

(2) Psaume 144, vers. 9.

ment de toutes ses œuvres? Un homme si faible qu'il soit dans la bonté, ne serait pas capable d'une vengeance éternelle : comment Dieu en supporterait-il le spectacle et le fardeau?

Il est vrai, Messieurs, un homme ne serait pas capable de punir éternellement, d'abord parce qu'il ne comprend pas l'éternité, et ensuite parce que toutes ses vertus sont courtes comme sa vie et étroites comme son cœur. Vous invoquez la bonté : savez-vous bien ce que c'est? Savez-vous que c'est la bonté qui met le sceau à la réprobation des pécheurs? Je vous étonne sans doute : mais, écoutez-moi, et connaissez enfin combien sont futiles les espérances et les raisonnements de l'homme contre les jugements de Dieu.

Vous liez dans votre esprit l'idée de bonté à l'idée d'un pardon toujours possible et toujours accordé, quelle que soit la persévérance du méchant dans le mal ; vous en faites ainsi un adversaire irréconciliable de la justice, et vous brisez en Dieu l'unité nécessaire de ses perfections. Je ne m'arrête pas à vous dire que c'est là une pensée sacrilége, qui détruit dans l'intelligence la notion métaphysique et morale de Dieu ; mon dessein est d'aller plus loin au fond des choses, et de vous faire voir, en définissant la bonté, comment elle s'accorde avec la justice pour assurer l'éternelle réprobation des pécheurs, une fois qu'ils ont perdu avec le temps de l'épreuve le temps de la réconciliation. Qu'est-ce donc que la bonté? La bonté, c'est l'amour gratuit. Celui-là est bon qui aime sans cause, qui aime le premier, qui aime avec ardeur, qui aime jusqu'à mourir : et tel est l'amour de Dieu. Dieu ne nous devait rien, puisque nous n'étions pas; il ne découvrait en nous aucune raison de nous aimer, puisque nous n'avions rien avant qu'il nous eût donné quelque chose; son amour pour nous, comme pour toute créature, était donc un amour gratuit, un acte d'infinie bonté. Or, écoutez bien, je vous prie : l'amour, tout bon qu'il est, j'oserais dire, tout aveuglément bon qu'il est, a partout un besoin qui est dans son essence et dont il ne peut s'affranchir : ce besoin de l'amour, étonnez-vous tant qu'il vous plaira, ce besoin de l'amour, c'est d'être aimé. L'amour pardonne tout, sauf une seule chose, qui est de n'être pas aimé. Je voudrais qu'il en fût autrement, si c'est votre désir, mais je me croirais tombé en démence de ne pas pardonner à l'amour ce besoin qu'il a d'être aimé. Et s'il ne l'est pas, que fera-t-il? Ce qu'il fera ! je vais vous le dire, en vous dérobant à vous-même, au fond de votre cœur, le secret de l'amour.

Ou je me trompe, ou vous avez aimé, ne fût-ce qu'une fois. Je ne distingue pas en ce moment les affections légitimes de celles qui ne le sont pas; je les prends toutes, pourvu qu'elles soient sincères, dans les entrailles de leur réalité. Vous avez donc aimé, et je suppose qu'aujourd'hui même votre âme est sous l'empire de cette généreuse et terrible passion. Elle a choisi, elle s'est donnée, elle se dévoue tout entière; mais, ô douleur! on repousse ce don que vous avez fait de vous. Quelle sera votre ressource? Votre ressource sera de ne point vous lasser, d'espérer contre l'espérance, de croire à l'efficacité d'un sentiment aussi vrai, aussi fort que le vôtre. Ployez le genou, s'il est besoin; abaissez votre orgueil, que rien ne vous coûte pour persuader l'ingratitude et pour réduire l'insensibilité. Mais enfin si vous ne réussissez pas, que ferez-vous? Je vous donnerai un conseil que je tiens d'un grand moraliste; Labruyère a dit : « Lorsqu'on a beaucoup fait et beaucoup fait en vain pour être aimé, il y a encore une ressource, c'est de ne plus rien faire du tout. » On a repoussé votre empressement, essayez l'abandon. Je n'entends pas un abandon sincère, définitif, mais un abandon d'épreuve, où la tendresse se ménage le retour. Après cela, ce dernier effort de votre âme étant demeuré impuissant, voici un jour ce qui se passera en vous; vous vous direz : Allons, sois homme, n'abuse pas plus longtemps de cette faculté d'aimer qui t'a été donnée d'en haut, retourne à la raison, prends ton âme et va-t'en. Telle est l'histoire du cœur humain dans l'amour, et telle est aussi celle de Dieu. Car, au ciel et sur la terre, l'amour n'a qu'un nom, qu'une essence, qu'une loi, qu'un effet.

Dieu vous a prévenu d'affection de toute éternité. Vous n'étiez rien pour lui, rien pour l'univers, rien pour vous-même : il vous a choisi avant que vous fussiez. Ce corps dont vous profanez la grâce, c'est lui qui vous l'a donné comme un vase antique sorti tout pur de la main du statuaire; il a ouvert vos yeux pour que vous le vissiez dans le monde avant de le voir dans sa substance; il a creusé vos oreilles pour que vous entendissiez sa voix, et dessiné vos lèvres pour que vous lui répondissiez. Au dedans de ce chef-d'œuvre sorti de ses amoureuses mains, il a mis une lumière vivante qui se luit à elle-même, et dont les rayons ont une affinité avec sa propre lumière, afin que l'une et l'autre se recherchassent pour s'unir un jour dans l'extase d'une même flamme et d'une même éternité. Mais vous, fils ingrat d'une piété si gratuite, vous avez fui l'amour qui ne vous demandait que l'amour. Vous avez ramené sur vous l'adoration que vous lui deviez; vous avez fermé vos yeux pour ne pas le voir, vos oreilles pour ne pas l'entendre, vos lèvres pour ne pas lui répondre, et, perdu dans la débauche d'un lâche égoïsme, vous avez préféré vivre souillé et malheureux loin de lui, que d'attendre en une paix sans reproche l'heure de sa dernière révélation. Dieu s'en est affligé : il a craint d'avoir trop peu fait pour vous, et descendant des ombres qu'il avait laissées sur lui, il est venu placer devant vous sa personne, sa voix, ses actes, sa vie, et de peur que ce ne fût pas encore assez, il est mort sous vos yeux crucifié de vos mains. Cela fait pour tous, il s'en est armé contre chacun; il poursuit l'humanité âme par âme, jour par jour, et ce n'est que vaincu et méprisé jusqu'à la dernière heure, qu'enfin il reprend son amour et s'en va pour jamais. Car l'amour, c'est sa loi, ne repasse point aux mêmes rivages, et une fois qu'il les a quittés, il n'y reparaît plus.

Le Dante a mis sur la porte de son enfer cette fameuse inscription :

Par moi, l'on va dans l'éternelle douleur,
Par moi, l'on va dans la cité de la plainte,
Par moi, l'on va dans la nation perdue.....
Vous qui entrez, laissez l'espérance.

Mais pourquoi laisser l'espérance? Pourquoi en un lieu où la bonté divine doit se trouver, puisqu'elle est inséparable de Dieu, faut-il abdiquer toute heureuse perspective, si lointaine qu'elle soit? Le poëte nous l'explique dans un vers que je ne me rappelle jamais sans un tressaillement d'admiration :

C'est l'éternelle justice qui m'a fait, et le premier amour.

Si ce n'était que la justice qui eût creusé l'abîme, il y aurait du remède, mais c'est l'amour aussi, *c'est le premier amour qui l'a fait :* voilà ce qui ôte toute espérance. Quand on est condamné par la justice, on peut recourir à l'amour; mais quand on est condamné par l'amour, à qui recourra-t-on? Tel est le sort des damnés. L'amour qui a donné son sang pour eux, cet amour-là même, c'est celui qui les maudit. Et quoi? un Dieu sera venu ici-bas pour vous, il aura pris votre nature, parlé votre langue, touché votre main, guéri vos blessures, ressuscité vos morts : que dis-je? Un Dieu se sera livré pour vous aux liens et aux injures de la trahison, il se sera laissé mettre nu sur une place publique entre des prostituées et des voleurs, attacher à un poteau, déchirer de verges, couronner d'épines; il sera mort enfin pour vous sur une croix! Et, après cela, vous pensez qu'il vous sera permis de blasphémer et de rire, et d'aller sans crainte aux noces de toutes vos voluptés? Oh! non, détrompez-vous, l'amour n'est pas un jeu; on n'est pas impunément aimé par un Dieu, on n'est pas impunément aimé jusqu'au gibet. Ce n'est pas la justice qui est sans miséricorde, c'est l'amour. L'amour nous l'avons trop éprouvé, c'est la vie ou la mort, et s'il s'agit de l'amour d'un Dieu, c'est l'éternelle vie ou l'éternelle mort.

SOIXANTE-TREIZIÈME ET DERNIÈRE CONFÉRENCE

DE L'INCORPORATION DU FILS DE DIEU A L'HUMANITÉ, ET DE L'HOMME AU FILS DE DIEU.

Monseigneur,

Messieurs,

Nous touchons au terme de nos Conférences dogmatiques, et nous allons aujourd'hui poser la dernière pierre du monument que nous avons élevé ensemble à la gloire de Dieu et de la vérité. Il y a vingt-sept ans, lorsque Dieu me rendit la lumière que j'avais perdue par ma faute, il m'inspira aussitôt la pensée de me consacrer à son service dans le ministère sacré, et je n'eus dès lors rien de plus présent à l'esprit que cette conviction que beaucoup d'hommes demeurent éloignés du christianisme parce qu'ils ne le connaissent pas, et qu'ils ne le connaissent pas parce qu'on ne le leur enseigne point. Je me rappelais les jours de mon adolescence, le peu qui m'avait été donné de Dieu depuis ma sortie du foyer domestique, et je m'étonnais qu'au sein d'une nation chrétienne, des âmes pussent atteindre aux confins de la virilité sans avoir connu la religion que par un catéchisme de trois mois, vers l'âge de douze ans. Je me promis, si Dieu me prêtait la vie, l'intelligence et la force, de réparer autant qu'il dépendrait de moi cette étrange misère de l'éducation chez un peuple civilisé.

Dix ans après que je me tenais ce langage à moi-même, dans le secret, orgueilleux peut-être, de ma conscience, je fus appelé à cette chaire de Notre-Dame par feu Monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, le premier, le plus fidèle et le plus aimable protecteur de ma jeunesse. Séparé de moi par beaucoup de convictions, entouré d'hommes qui ne m'aimaient point, il me prit sous la garde d'une affection aussi généreuse que paternelle, et, malgré mes fautes et mes ennemis, jamais il ne retira de dessus ma tête inexpérimentée la main qu'il avait posée sur elle en lui donnant l'onction du sacerdoce et le baiser de paix de son cœur pontifical. Maintenant qu'il n'est plus, et qu'après dix-sept ans écoulés, cette œuvre des Conférences de Notre-Dame, dont il fut l'auteur, a couronné sa vie et son tombeau, je ne pouvais repasser avec vous le cours de nos leçons sans incliner ma mémoire devant la sienne, et lui rendre dans ce salut public l'hommage de piété qu'un fils doit à son père.

J'avais trente-trois ans lorsque me fut imposé l'honneur de vous enseigner la foi, et de vous l'enseigner dans une voie qui convînt à l'état de vos esprits, aux instincts de notre siècle et à l'élévation de la chaire d'où cet enseignement devait tomber sur vous. Étais-je suffisamment préparé à ce devoir, ne l'étais-je pas, je l'ignore, Dieu le sait. Quand je repasse au dedans de moi les années qui avaient précédé ces jours de Notre-Dame, la foi de mon enfance, les négations de ma jeunesse, ce vif et inespéré retour qui me jeta sans transition des débauches de la vie civile dans les ombres de l'initiation sacerdotale, puis après de longues et studieuses obscurités, le bruit des choses qui me portèrent tout à coup en face de l'opinion publique, il me semble quelquefois que la main du Seigneur m'avait conduit, et qu'en paraissant devant vous j'avais obéi à sa prédestination. Quoi qu'il en fût alors, quoi qu'il en soit aujourd'hui, il me fallait cette imprudence que donne la jeunesse, soutenue de la sécurité qu'inspire une vocation présumée; j'eus l'imprudence de mon fonds, et je crus par mon évêque à l'appel de Dieu. Tout le christianisme se montra devant moi, comme devant un homme qui allait en être l'architecte pour une génération. Si je consultais mes prédécesseurs, pour apprendre d'eux l'art d'exposer de si grandes choses, je les voyais mettre Dieu au commencement et comme à l'avant-garde de leur œuvre, sous la protection d'une profonde métaphysique; puis de là redescendre au peuple juif, dans les abîmes de l'histoire, et enfin arriver au Christ et à l'Église fondée par lui. Sans blâmer cet ordre, je ne l'acceptai point. Il me sembla qu'il ne fallait partir ni de la métaphysique, ni de l'histoire, mais prendre pied sur le sol même de la réalité vivante, et y chercher les traces de Dieu. Car Dieu, me disais-je, ne peut, à aucune heure, être absent de l'humanité; il y a été, il y est, et il y sera toujours en une œuvre visible, proportionnée aux besoins des temps, et qui doit être aux yeux de tous sa révélation. C'est là qu'il faut le saisir, pour le montrer à ceux qui ne le voient pas, sauf ensuite à remonter de siècle en siècle aux sources de son action, en éclairant et fortifiant chaque partie de la lumière et de l'unité du tout.

Or l'Église catholique est présentement la grande merveille révélatrice de Dieu. C'est elle qui remplit la scène du monde d'un miracle qui a aujourd'hui dix-huit siècles de durée : on peut ne pas la regarder, ne pas l'écouter, ne pas la comprendre, mais elle est là. Elle est là, et celui qui ne la voit point, ou qui la prend pour une chose vulgaire, sera bien autrement incapable de céder au raisonnement ou de s'instruire du passé. C'est donc par l'Église qu'il faut ouvrir la démonstration du christianisme, parce qu'elle en est le sommet, et qu'on la découvre d'abord, comme aux rivages du Nil on découvre de loin la tête solitaire et illuminée des Pyramides. Ainsi avons-nous fait, Messieurs, et pendant de longues années, on nous vit étudier ensemble la nécessité de l'Église, sa constitution, la loi de ses rapports avec le monde, les caractères généraux de sa doctrine, son influence sur l'esprit, sur l'âme, sur la société, et à chaque point que je touchais, pour le faire résonner comme la statue de Memnon sous les coups de la lumière, je vous disais : *Deus, ecce Deus*, voici qui n'est pas de l'homme, voici qui est la vérité, voici qui est Dieu; abaissez votre orgueil, et confessez, en ce qui passe votre puissance, la puissance d'un plus grand que vous.

Puis, ce majestueux et incomparable édifice étant reconnu surhumain, nous en recherchâmes l'auteur, afin de démêler dans son histoire et sa physionomie si le caractère de l'ouvrier répondait au caractère de l'œuvre. Les annales du monde nous nommèrent le Christ : nous l'étudiâmes, dans sa vie intime et publique, dans ses miracles, dans les prophéties séculaires qui avaient annoncé et préparé sa venue, et par où il se rattachait authentiquement à tout le passé du genre humain. Cet homme nous parut unique comme l'Église, et le seul qui, ayant osé se dire Dieu, eût réellement parlé, agi, vécu comme un Dieu.

Cela fait, l'Église à ma gauche, le Christ à ma droite, l'œuvre et l'ouvrier reconnus divins, j'entrai hardiment avec vous dans les entrailles du dogme que nous tenions de ces deux sources : le Christ et son Église, le Christ révélateur, l'Église propagatrice et interprétatrice, et suivant pas à pas le mystère obscur et lumineux de la doctrine, nous en visitâmes toutes les profondeurs. Dieu, l'univers, l'homme, le commerce de l'homme avec Dieu, la chute de l'humanité, sa réparation, les lois et les résultats du gouvernement divin, tels furent successivement les objets de notre investigation, et aujourd'hui je n'ai plus qu'à y mettre le sceau en jetant dans votre âme un rayon de lumière que j'avais laissé à l'écart, et qui est le couronnement de tout le christianisme, en tant qu'il est un corps de vérités.

Vous vous rappelez sans doute qu'en traitant de la réparation de l'homme, je vous exposais que la mort de Dieu avait dû être le moyen choisi de la Providence pour expier nos crimes et nous ramener, en satisfaisant l'infinie justice, dans le sein de l'éternel amour. Mais cette mort ne pouvait nous être profitable, selon les règles de la solidarité, que par l'incorporation réciproque de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu. Comment ce double mystère s'est-il accompli? Comment Dieu est-il devenu membre de l'humanité, et comment l'homme à son tour s'unit-il à Dieu devenu son sauveur en devenant son semblable, c'est là, Messieurs, ce qu'il nous faut apprendre, et ce qui formera la conclusion de notre enseignement dogmatique.

L'humanité, composée d'hommes mortels, ne se soutient qu'en comblant les vides que la mort lui fait, c'est-à-dire en s'incorporant des membres nouveaux qui prennent la place de ceux qui ont disparu; d'où il suit que cette incorporation est un phénomène vulgaire, dont nous pouvons étudier la loi générale avant d'en considérer l'application dans la personne de l'Homme-Dieu. Comment donc l'humanité répare-t-elle ses pertes en assurant sa perpétuité? Est-ce par voie de création? Non, Messieurs: car si chaque homme faisait son avénement parmi nous en la même manière que l'homme primitif, nous serions des êtres semblables pour la structure, mais séparés d'origine, de substance, de vie, sans parenté comme sans unité. L'homme existerait à côté de l'homme, le genre humain n'existerait pas. Or il existe: par quel moyen? Quel est le secret de cette tradition ininterrompue qui le multiplie sans le disjoindre, et maintient entre ses membres successifs le caractère d'une étroite communion? C'est, Messieurs, que Dieu, qui a fait les êtres, leur a donné en même temps à tous, et particulièrement à l'homme, le dépôt incompréhensible d'une vie communicable. Il ne leur a pas dit : « Vis, et quand tu seras mort, je donnerai à un autre ta place et ton sang. » Il leur a dit : « Vis, et propage-toi; vis, et tire de toi-même un autre toi-même pour te continuer à jamais. » Et au lieu qu'en tous ses ouvrages Dieu s'est plu à répandre l'immensité, il s'est fait ici comme un jeu de sa puissance, en condensant la vie dans un point imperceptible, obscur, que j'appellerai le germe de vie, et qui contient en soi, malgré sa formidable diminution, l'être vivant dans toute l'ampleur de ses organes et tout le mystère de sa fécondité. Mais qui excitera cette fécondité? Qui troublera dans son sommeil ce germe inactif et enseveli? Sera-ce un simple acte de vouloir paternel? Suffira-t-il à l'homme d'appeler l'homme, et de lui dire : Viens! Non, la volonté toute seule de la créature ne suffit pas à cette œuvre, il lui faut le concours d'un autre pouvoir, lequel lui manquant, tous ses efforts seraient vains, et l'œuvre de la transmission de la vie ne s'accomplirait pas.

Écoutons un prophète : *Dieu*, dit Ézéchiel, *mit sa main sur moi et me jeta au milieu d'un champ rempli d'os desséchés, et après qu'il m'eut conduit tout autour de ce champ où ces os arides étaient une grande multitude, il me dit : Fils de l'homme, ces* *os revivront-ils, le penses-tu? Et je lui dis : Seigneur Dieu, vous le savez. Et il me dit : Prophétise à ces os, et dis-leur : Os arides, écoutez la parole de Dieu..... Et voilà un ébranlement, les os s'approchent des os, chacun se rencontre en sa jointure, et je vis les nerfs et les chairs qui montaient et la peau qui s'étendait sur eux ; et cependant ils n'avaient pas l'esprit. Et Dieu me dit : Prophétise à l'Esprit, prophétise, fils de l'homme, et dis à l'Esprit : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Esprit, viens des quatre vents, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent* (1). Tel est, Messieurs, le pouvoir étranger dont l'homme a besoin pour susciter en ses propres os le germe de la vie ; il a besoin de l'esprit, et si l'esprit lui refuse son concours, s'il ne souffle pas des quatre vents du ciel pour éveiller dans son tombeau la chair attentive, c'est en vain que l'homme s'émouvra du désir d'une postérité. Les os pourront s'agréger aux os, les nerfs s'entrelacer, les muscles se remplir, la peau s'étendre comme un vêtement, la figure même apparaître : tout ce chef-d'œuvre ne sera qu'un mort aspirant à la vie, jusqu'à ce que l'esprit, qui seul est vivant, saisisse le corps et en fasse l'homme. Alors les entrailles de la mère se réjouiront, attendant avec angoisse l'heure triste et heureuse où un homme sera venu au monde.

Or, Messieurs, si tel est le mystère de notre incorporation à l'humanité, si un esprit, qui est lui-même une créature, peut saisir en nous le germe préexistant de la vie, se l'assujettir, en prendre la direction, et constituer avec lui une personne humaine, nous étonnerons-nous que l'esprit vivificateur par excellence, que l'esprit de Dieu ait pu s'emparer de notre chair sans la priver de son âme, et en faire ainsi un être humain et divin, humain par notre nature, divin par la sienne, homme véritable, puisqu'il est tout ce que nous sommes, Dieu véritable, puisqu'il reste avec nous ce qu'il était sans nous, Homme-Dieu enfin, pour réunir sous un seul terme, comme il l'est en une seule personne, qui est la personne divine, le résultat de cette assomption de l'humanité par la divinité? En quoi cela vous paraîtrait-il plus étrange que notre propre avénement à la vie complexe dont nous sommes le faisceau? Pourquoi nous révolterions-nous en Dieu contre un prodige qui nous paraît si simple en nous? Nous sommes corps et esprit : notre corps est celui de nos pères, que notre esprit a dérobé dans leur sein; par notre corps nous appartenons au monde de la matière, par notre esprit au monde de l'intelligence pure; par tous les deux nous sommes un, et cette unité nous place à jamais dans l'unité plus vaste du genre humain, où la nôtre s'est formée, opère, subsiste, et nous convainc d'être un miracle aussi grand que celui de l'Homme-Dieu. C'est donc sans surprise que nous devons entendre ces paroles de l'apôtre saint Jean, par où il nous révèle, à l'ouverture de son Évangile, le moyen dont Dieu s'est servi pour s'incorporer à la nature humaine, et établir entre lui et nous la solidarité nécessaire à l'œuvre de notre réparation : *Au commencement était le Verbe,*

---

(1) Ézéchiel, chap. 37, vers. 1 et suiv.

et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu..... et le Verbe a été fait chair (1).

Ce texte nous apprend que c'est la seconde personne de la sainte Trinité, le Verbe de Dieu, qui a revêtu notre vie pour subir avec elle et par elle l'expiation des péchés du monde. Je ne m'arrêterai point à vous dire pourquoi c'est la seconde personne divine qui a pris le fardeau de notre nature et de notre rédemption : il convenait que le Père, de qui tout procède, conservât dans ce mystère la magistrature du pardon ; que le Fils, qui vient immédiatement après lui, s'emparât de l'office de médiateur et de victime, et que l'Esprit-Saint, dernière expression de l'amour, achevât l'ouvrage en y répandant une charité dont la justice satisfaite n'arrêterait plus l'épanchement. Mais encore que la loi de ces convenances nous échappât tout à fait, nous en respecterions l'obscurité pour nous attacher au fond du mystère, et nous demander comment la personne divine incarnée a fait parmi nous son apparition.

Ici, Messieurs, nous sortons des ombres de la métaphysique pour entrer dans les clartés de l'histoire et du sentiment moral. Le Fils de Dieu, quant à sa conception au sein d'une femme, échappe aux yeux de l'homme, qui ne peut, en de telles profondeurs, que constater la loi générale de la génération humaine, et pressentir, au rôle qu'y joue l'esprit, la possibilité pour l'Esprit suprême de se soumettre à cette loi en l'agrandissant. Mais la conception est suivie de la naissance, et la naissance est un acte extérieur qui par une foule de points peut marquer sa place dans les annales positives du genre humain. Le Fils de Dieu est né au milieu de nous, il est né d'une femme, afin d'appartenir par elle à la tradition de notre sang, et cette femme, unique au monde, a sans doute reçu de Dieu des traits dignes de l'œuvre dont elle devait être l'ineffable instrument. Le sang dont elle avait le dépôt pour le communiquer dans ses entrailles au Sauveur du monde a sans doute été le sang le plus illustre de la terre, un sang venu jusqu'à elle par une race incomparable en grandeur, en durée, en majesté, en religion, irreproduisible à jamais dans aucune autre succession ou dynastie humaine, telle enfin que les siècles désespèrent d'en revoir un jour la plus obscure imitation. Nous ne pouvons croire, en effet, Messieurs, que le Fils de Dieu, venant parmi nous pour être l'un de nous, ne se soit pas préparé des ancêtres dignes de lui et capables de nous révéler dans le caractère historique de leurs générations la divinité de leur dernier descendant. De même que Dieu a mis dans l'univers des signes sensibles de leur auteur, il a dû mettre en son second ouvrage des signes plus merveilleux encore, parce qu'ils sont d'un ordre supérieur à l'ordre physique, de cet ordre où l'intelligence apporte la liberté, et où la liberté cause la résistance au vouloir divin. Mais, au lieu que nous n'assistions pas au spectacle de la création, dont les anges étaient seuls témoins, nous, enfants des hommes, nous avons assisté à la naissance du Fils de Dieu sur la terre; nos yeux l'ont vu, nos mains l'ont touché, notre cœur a battu sur le sien, et, spectateurs de son épiphanie, nous pouvons la juger mieux encore que nous ne jugeons de l'épiphanie de Dieu dans l'univers. Voyons donc cette race du Verbe fait homme.

---

(1) Chap. 1, vers. 1 et 14.

Assurément la maison de France est la plus grande maison du monde. Elle compte huit à neuf siècles d'épanouissement royal, et lorsque nous creusons au delà pour découvrir ses vestiges premiers, peut-être y démêlons-nous quelque reste du sang de Charlemagne, cet homme qui fut, après le Christ, le père de l'âge moderne, et dont le nom est demeuré magnifique entre tous les noms. Ajoutez à la grandeur du temps et de la source celle du peuple gouverné par cette race, des règnes fameux par leurs victoires, d'autres par leur sainteté, d'autres par les lettres, tous par leur liaison avec le cours des choses qui ont fait le destin du monde depuis mille ans : et vous croirez sans peine qu'aucune maison royale ne peut disputer à celle-là l'honneur du rang. J'en parle sans flatterie, aujourd'hui que la foudre est tombée sur ce vieux tronc, et lui a laissé dans l'exil la cicatrice vivante du malheur. Mais tant de gloire en tant de durée ne vous paraîtra plus rien quand vous aurez considéré de près les origines terrestres du Fils de Dieu.

C'est la guerre qui a fait toutes les grandes races. Elle les faisait à Rome, ce peuple soldat par excellence ; elle les a renouvelées au moyen âge, dans ces fameuses expéditions militaires qui, pendant deux siècles, ont conduit en Asie l'élite des chevaliers chrétiens, et tout récemment encore nous l'avons vue créer des noms et des ancêtres sur des champs de bataille qu'il n'est pas besoin de vous désigner plus clairement. Mais la guerre ne pouvait pas inaugurer la race du Fils de Dieu, de l'homme pacifique qui devait tout réconcilier au ciel et sur la terre, et donner sa vie comme un agneau qui se laisse tondre sans pousser une plainte. Il lui fallait des aïeux qui fussent comme lui des hommes de paix, et qui cependant s'assurassent une gloire plus grande que celle que donne l'épée, une perpétuité plus durable et plus auguste que celle qui vient d'un empire fondé. Cela s'est fait. Cela s'est fait, vous dis-je, et si vous en doutez, nommez vos races, et je vous nommerai la mienne : nommez Ninus, Cyrus, Alexandre, César, Charlemagne, et moi je vous dirai un seul nom, le nom d'Abraham, *le père de tous les croyants*. Ce n'était qu'un pasteur de troupeaux dans une plaine de la Chaldée ; il ne tira point le glaive pour se tracer au loin des frontières, ni ne prit la truelle pour se bâtir Ninive ou Babylone au bord des grandes eaux. Mais il écouta la voix qui lui disait : *Sors de ton pays et de ta parenté et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai, et je ferai de toi une grande nation, et je rendrai ton nom magnifique..... et en toi seront bénies toutes les nations de la terre* (1). Cette obéissance à une parole dont le final accomplissement devait tarder de vingt siècles, commença parmi nous la longue race du Verbe de Dieu. La terre promise au patriarche fut donnée à ses descendants ; elle eut un nom qui dure encore, et une capitale dont les murs sont debout, pendant que Ninive, Babylone, Thèbes, Memphis, Tyr, toutes les villes nées de la guerre ou de la sagesse n'ont laissé au désert qu'un témoignage de l'impuissance humaine à fonder des portes qui s'ouvrent éternellement. D'Abraham naquirent des fils dont la mémoire est inséparable de la sienne, Isaac et Jacob, tous trois simples pasteurs de brebis, tous trois unis dans la sublimité de cette formule qui se redira jusqu'à la fin des âges : *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.*

---

(1) Genèse, chap. 12. vers. 1 et suiv.

A la quatrième génération, cette famille touche au trône par Joseph. Elle s'essaie, dans un ministère à jamais fameux, au gouvernement des intérêts universels. Puis tombée dans l'oppression par la jalousie qu'inspire déjà sa grandeur, il lui arrive ce qui n'est arrivé authentiquement à aucune famille humaine, elle devient un peuple avant de posséder un territoire, et sans s'être mêlée par l'alliance ou la conquête à un autre sang que le sien; elle sort tout armée de la servitude, sous la conduite d'un de ses enfants qui devient son législateur, et le nom de Moïse, ce législateur, prend au pied du Sinaï un éclat dont la magnificence n'a rien rencontré qui lui devînt une ombre ou une rivalité. Partagée en douze tribus, qui lui conservaient avec le nom de ses pères l'aspect d'une famille, la race d'Abraham s'assujettit la terre qui lui avait été promise par Dieu. Là, tranquille sous de simples magistrats qui lui rendaient la justice, elle vit cinq siècles dans un repos entrecoupé de combats contre ses ennemis, jusqu'à ce qu'enfin la venue du Fils de Dieu s'étant rapprochée de mille ans, il plaît à la Providence de porter au comble la gloire de ce rameau d'où sortira directement *le Désiré de toutes les nations*. La royauté paraît en Israël, royauté qui sera courte, mais qui était nécessaire pour que rien ne manquât d'illustre au sang d'Abraham, et qu'il atteignît sous la pourpre l'honneur estimé suprême ici-bas.

Comme un berger de la Chaldée avait été le principe de cette étonnante dynastie, un berger de la Palestine lui donne sa dernière élévation. David, avec une fronde et un caillou, délivre son pays; une longue suite de succès et de fortunes adverses le portent au trône de Sion, sur cette montagne qu'il a chantée, et dont la mémoire harmonieuse autant que sainte émeut encore, après trois mille ans, le cœur de la postérité. Car, par un privilége qui n'a été accordé à aucun autre roi, David est poëte; le don de dire sur la harpe et d'y enchaîner l'éloquence dans un rhythme immortel lui a été fait dès sa jeunesse, lorsqu'il n'était encore que le conducteur d'un troupeau dans les champs de Bethléhem. Devenu soldat, il a gardé sous son armure le feu sacré de la muse divine; il adoucissait avec elle les transports de Saül, le roi réprouvé; il en épanchait les accents dans l'âme de Jonathas, et célébrait, en maudissant les collines de Gelboé, l'amitié de ce jeune homme meilleur que son sort. La couronne n'éteignit pas dans le prince le génie de l'enfant; cette flamme de poésie s'alluma du feu prophétique, et David vieilli tira de sa lyre des chants qui racontaient d'avance la vie et la mort du Christ, dont il était l'aïeul, chants toujours jeunes, qui ont passé de Sion aux lèvres de la chrétienté, et lui font bénir Dieu dans un langage aussi grand que ses bienfaits. David pourtant, David, capitaine, poëte, prophète, n'était pas encore le plus haut terme de la royauté en Israël, bien qu'il en fût le terme le plus pur, et qu'on dût dire un jour du Verbe de Dieu, en supprimant tous les intervalles et en taisant tous ses autres ancêtres : *Hosannah au fils de David !* A ce roi de la guerre et de l'inspiration succède le roi pacifique, le roi qui bâtit au vrai Dieu le premier temple du monde, qui soumet la nature à ses investigations et en révèle les secrets à son âge étonné, qui attire à Jérusalem plus de trésors qu'elle n'en pouvait contenir, et se fait de la sagesse et de la splendeur un nom si mémorable, qu'il règne encore aujourd'hui sur les trônes de l'Orient. C'est vous dire Salomon, et malgré d'autres rois qui, parmi ses successeurs, n'ont pas manqué de gloire, je ne vous en nommerai plus. Babylone emmena les derniers sur ses rivages lointains, mais sans pouvoir détruire en cette race, avec la royauté, le caractère de sa prédestination. Daniel, enfant de Juda, s'éleva de la servitude au gouvernement des vainqueurs de sa patrie; il vit tomber Babylone en prédisant sa chute une dernière fois, et les restes d'Israël, délivrés par Cyrus, retournèrent aux ruines de Jérusalem, où Zorobabel, leur conducteur, l'un des ancêtres directs du Christ, posa les fondements du second temple de Dieu.

Là, au pied de ce temple où le Christ devait prier, enseigner et bénir, l'obscurité commença de descendre sur la maison de David, de peur que si la puissance et la grandeur s'y fussent perpétuées trop avant, le monde n'eût vu dans l'avénement du Sauveur une œuvre entachée de secours trop humains. La gloire s'arrêta donc à temps, et lorsque la majesté divine, à l'heure marquée dans ses décrets, descendit pour revêtir la solidarité de notre nature dans la race qu'elle s'était préparée depuis vingt siècles, elle ne rencontra plus le sang d'Abraham et de David qu'en une vierge ignorée, dans l'arrière-boutique d'un charpentier. La pauvreté avait recouvert de sa pourpre celle de Salomon, et Dieu, jaloux de la porter aussi éclatante qu'elle pouvait l'être, conduisit sa mère sur la paille de Bethléhem, pour y naître au milieu des troupeaux qu'avait autrefois menés son aïeul David. Mais là aussi ressuscita la gloire, cette gloire accoutumée à sortir du néant, et à défier ainsi par le contraste de son humilité les vaines illustrations de l'orgueil. Les rois vinrent du pays d'Abraham à la cité de David pour y adorer dans l'Enfant-Dieu l'héritier du ciel et de la terre, et la vierge qui l'avait mis au monde ne descendit plus du trône où l'humanité l'attendait et la garde nuit et jour comme sa mère et sa reine, la Mère de Dieu, la Reine des anges, l'Arche d'alliance, la porte du ciel, l'étoile du matin, le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens, titres doux et magnifiques, dont le bruit ne s'apaise jamais, et qui se réunissent dans le miracle d'un autre nom qui les surpasse tous, le nom de vierge-mère. Car, au lieu que l'homme corrompt toute chose, même la maternité, Dieu ne peut descendre nulle part sans y respecter le bien qu'il y trouve, et sans y introduire le surcroît de la perfection. Combien donc et combien plus devait-il épargner le sein qu'il avait choisi, et lui laisser, en le fécondant, l'honneur de l'intégrité, afin que cette femme bénie entre les femmes eût en partage éternel toute la pureté d'une vierge et toute la bonté d'une mère! L'œil de l'homme n'a point vu ces particularités profondes de la naissance du Fils de Dieu, la foi seule nous les a révélées; mais la raison, en les examinant, n'y découvre rien que de facile à la toute-puissance et de convenable à l'œuvre de sanctification qu'elle venait fonder parmi nous. La Vierge-Mère a détrôné tous les cultes impurs de la fable; elle a fait dans le cœur de l'homme, au profit de sa joie présente et de sa joie future, une ineffable mixtion de tendresse et de chasteté, et s'il est des intelligences perdues qui outragent sans les comprendre ces mystères de pudeur, ils ont pour leur répondre la piété de leur mère, l'honneur de leur fille et la vertu de leur sœur.

Ainsi, Messieurs, s'est accomplie l'incorporation du Fils de Dieu à l'humanité : voyons comment s'accomplit l'incorporation réciproque de l'homme au Fils de Dieu. Car il ne suffit pas, pour que le mystère de notre réparation ait son effet, que le Verbe divin, devenu notre chair, y ait subi la peine due aux péchés du monde; il faut que l'unité achève de s'établir entre lui et nous par notre libre adhésion à sa personne, à son sacrifice et à sa consanguinité. Il faut, selon l'énergique langage de l'Écriture, que *nous revêtions le Christ* (1), que nous devenions les *membres de son corps* (2), que nous soyons *enracinés et surédifiés en lui* (3), que nous puissions dire enfin avec saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (4). Sans cette réciprocité d'union volontaire et étroite entre nous et le Verbe médiateur, la rédemption de l'humanité nous demeure étrangère, et par conséquent sans fruit.

Mais comment s'unir au Christ jusqu'à le porter comme un vêtement, jusqu'à être un de ses membres et à vivre de sa vie? Messieurs, l'apôtre saint Jean nous le dit dans cette parole célèbre : *Il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois ne sont qu'un* (5). L'esprit d'abord, c'est-à-dire la charité : quiconque aime Dieu par-dessus toute chose, celui-là, selon la sentence même de Jésus-Christ, *accomplit la loi et les prophètes* (6); *il demeure en Dieu et Dieu en lui* (7). Et, comme il est impossible, dans notre état présent, que nous aimions Dieu par-dessus toute chose sans l'effusion de la grâce, dont le Christ est pour nous l'auteur et le dépositaire, quiconque vit de cet amour surnaturel et souverain, vit par cela même de la vie de Jésus-Christ, en tant que Jésus-Christ est Dieu et en tant qu'il est Homme-Dieu.

(1) Épître aux Galates, chap. 3, vers. 27.
(2) Épître aux Éphésiens, chap. 5, vers. 30.
(3) Épître aux Colossiens, chap. 2, vers. 7.
(4) Épître aux Galates, chap. 2, vers. 20.
(5) Ire Épître, chap. 5, vers. 8.
(6) Saint Matthieu, chap. 22, vers. 40.
(7) Ire Épître de saint Jean, chap. 4, vers. 16.

Car, en tant qu'il est Dieu, Jésus-Christ vit de l'amour qu'il a pour son Père, et toute âme qui se rencontre avec lui dans cet amour a la même vie que lui; et en tant qu'il est Homme-Dieu, médiateur du ciel et de la terre, il vit de la grâce dont le trésor surabonde en lui, et cette grâce lui devenant commune avec l'âme régénérée par la charité, cette âme et la sienne ne font qu'un. La vie divine et la vie humaine du Christ passent ainsi dans tous ceux qu'anime le feu de la charité, ce feu que l'Écriture appelle l'esprit, et qui est ici-bas le premier témoin, c'est-à-dire le premier qui rende gloire à Dieu devant les hommes par des sentiments et des œuvres dignes de lui.

Vient ensuite l'eau; car l'amour surnaturel n'étant possible que par l'effusion de la grâce, il a plu à Dieu d'attacher cet élément surhumain à des signes extérieurs qui n'ont par eux-mêmes qu'une efficacité terrestre, mais qui, prêtant leur substance au souffle créateur, deviennent sous son inspiration des instruments divins. L'eau est le premier de ces instruments : versée sur le front de l'homme au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, elle pénètre jusqu'aux racines de son être, là où le péché fait sa demeure héréditaire, et la charité qu'elle y répand y amène, avec la disparition de toute faute, toute la vie de Jésus-Christ. Non pas, Messieurs, que l'institution du baptême ait ravi à Dieu la faculté d'agir directement sur les âmes et d'y verser, quand il lui plaît, la lumière et l'amour surnaturels; car le baptême eût été alors un présent funeste, tandis qu'il n'est qu'un surcroît dans le bénéfice de nos rapports avec Dieu. Le pouvoir de l'*eau* ne détruit pas le pouvoir de l'*esprit;* il le met dans nos mains pour en user comme Dieu lui-même, faisant ainsi de nous des dépositaires de la grâce, mais sans dépouiller son auteur du droit de la dispenser. Partout où la charité se trouve, le baptême se trouve aussi, puisque le baptême n'est quelque chose que par la charité : seulement, dans le baptême, c'est l'homme qui confère la charité, comme ministre de Dieu, tandis que hors du baptême, c'est Dieu qui la communique directement. Et il le fait ainsi toutes les fois que, parvenus à l'âge de le connaître et de l'aimer, nous n'apportons aucun obstacle personnel à l'action de sa miséricorde sur nous. Cependant le baptême, outre la vertu vivifiante qu'il contient, est aussi un signe qui nous unit authentiquement à l'Église fondée par Jésus-Christ, et c'est pourquoi il est nécessaire de le recevoir, dès qu'on le peut, alors même que la charité nous eût associés déjà à la vie intime du Christ et de tous ceux qui croient en lui. C'est en cette sorte que l'eau est le second témoin de Dieu sur la terre; instrument de l'esprit, il en répand la flamme dans les cœurs, il nous lave par elle de la souillure du péché, il fait en nous tout ce que la charité y fait, et tant qu'il y aura dans le monde des âmes baptisées, on y sentira par leur transfiguration la vérité du mystère qui nous a sauvés.

Enfin la vertu qui est en l'eau et en l'esprit pour nous rendre participants du Christ, le sang la possède aussi : car le sang donné pour la foi renferme la charité, qui est la cause de son effusion volontaire, et la charité, comme nous l'avons dit, renferme la vie divine et humaine de Jésus-Christ. C'est le troisième témoin, témoin éloquent qui confirme les deux autres, et leur donne dans le sacrifice un langage qui triomphera jusqu'à la fin des mépris de l'incroyance et de la fureur des tyrans.

Mais est-ce là tout? L'esprit, l'eau, le sang, ce triple moyen et ce triple témoignage de la vie du Christ en nous, est-ce là le terme de notre incorporation avec lui? N'y a-t-il rien au delà? La charité venue en notre misère n'a-t-elle rien trouvé de plus pour nous consumer avec elle dans un divin embrasement? Écoutez Jésus-Christ vous confiant ses derniers secrets : *En vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai à la fin des jours; car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui* (1). Voilà, Messieurs, le mot suprême de notre communion avec le Fils de Dieu devenu le fils de l'homme. Ce mot est prodigieux, il accable la pensée d'une lucidité qui l'effraie, comme ces coups de foudre qu'on entend à l'improviste sur le soir d'un beau jour. Cependant ne perdons pas courage au moment où nous touchons le port, et tâchons d'entendre cette étrange lumière qui termine à l'horizon le cycle de la vérité.

---

(1) Saint Jean, chap. 6, vers. 54 et suiv.

Jésus-Christ est venu pour renouveler et diviniser notre vie : il l'a renouvelée en mourant dans notre chair d'un supplice qui satisfaisait à la fois la justice et l'amour ; il l'a divinisée en nous communiquant par trois sources, l'esprit, l'eau et le sang, l'onction de la charité qu'il respire au sein de son Père. C'était assez, mais ce n'était pas tout. Car la vie suppose un foyer permanent qui la contient et d'où elle se répand dans les êtres préparés pour la recevoir. En Dieu, le foyer de la vie est la substance divine elle-même, également commune aux trois personnes qui composent par leur distinction et leur indivisibilité le mystère de l'infini. Dans l'univers, le foyer de la vie est le vaste sein de la nature, océan sans bornes visibles, où sont plongés les mondes aussi bien que les vermisseaux, et qui donne à chacun, si grand ou si petit qu'il soit, son pain de chaque jour. Dans l'humanité, le foyer de la vie est, quant au corps, le sol occupé par chaque peuple, et quant à l'esprit, la doctrine qui prévaut dans leur culture et leur tradition. Ainsi en est-il, Messieurs, à tous les degrés où se manifeste la vie : nulle part vous ne rencontrerez un être vivant sans un milieu qui l'entoure, pour me servir de l'expression scientifique, et où il puise avec le principe de son existence le moyen de sa perpétuité. Or, par une seconde loi générale, la vie est toujours proportionnée au foyer où elle s'alimente : changez le foyer, vous changerez la vie, et réciproquement, si vous voulez changer la vie, il vous faudra changer le foyer. De là vient l'importance que la médecine et la morale attachent aussi bien l'une que l'autre à la nature des relations : l'une vous ordonne de quitter un ciel trop rigoureux pour vos organes, l'autre de quitter une société dangereuse pour votre esprit.

Donc Jésus-Christ, le réparateur universel de l'humanité déchue, ne devait pas se contenter de prendre notre chair et de mourir, en passant, pour nous, ni même de nous communiquer d'en haut le germe d'une nouvelle vie : auteur de cette vie par son incarnation, il était naturel qu'il en fût le foyer, et que la chair qu'il avait prise, il la gardât pour nous la donner tout imprégnée de l'esprit divin, comme on présente au malade une substance vile et incapable de guérir par elle-même, mais qui a été plongée dans un baume énergique et vivificateur. C'est pourquoi, voyant l'incrédulité de quelques-uns de ses disciples au sujet de cette manne surnaturelle, il leur disait : *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien* (1). C'est-à-dire : Ne croyez pas que c'est mon corps, en tant que corps, qui vous transfigurera, mais l'esprit divin qui habite en lui pour jamais.

Cependant, Messieurs, vous ne laissez pas de murmurer au dedans de vous, à l'exemple des Juifs : *Comment celui-ci nous donnera-t-il sa chair à manger* (2)? tant l'intelligence humaine résiste aux choses, dès qu'elles prennent dans leur application une forme que les yeux n'ont pas coutume de voir ! Vous ne vous étonnez pas de respirer l'air par vos lèvres, d'où il passe dans vos entrailles pour y transformer votre sang ; vous permettez à la lumière et à la chaleur de pénétrer

(1) Saint Jean, chap. 6, vers. 64.

(2) Ibid., chap. 6, vers. 53.

au plus profond de votre vie pour la soutenir; ces mystères par où votre être se met en relation avec l'immense foyer de la nature et y puise le miracle de sa subsistance, vous paraissent des faits vulgaires qui n'ont pas même besoin d'explication : et vous entrez en stupeur si le Maître du monde, l'auteur des lois qui vous font vivre, se sert de ces mêmes lois pour introduire en vous des éléments mille fois plus purs que ceux qui y portent l'existence quotidiennement. Car ni l'air, ni la lumière, ni la chaleur, ni aucun des fluides qui courent sans poids et sans forme dans les abîmes de l'espace, ne sauraient vous donner une idée du corps de Jésus-Christ, tel que l'a fait la gloire de la résurrection et de l'immortalité. Écoutez saint Paul vous en parler au lieu de moi. *Toute chair n'est pas la même chair... autres sont les corps célestes et les corps terrestres... autre la lumière du soleil et celle de la lune et celle des étoiles... Ainsi en sera-t-il de la résurrection des morts. Nous semons dans la corruption, nous ressusciterons dans l'incorruptibilité; nous semons dans la honte, nous ressusciterons dans l'honneur; nous semons dans la faiblesse, nous ressusciterons dans la puissance; nous semons un corps animal, nous ressusciterons dans un corps spirituel, car s'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel*(1). Ainsi saint Paul ajoute aux trois degrés hiérarchiques de la matière, la solidité, la liquidité et la fluidité, un quatrième échelon, qui est la spiritualité.

---

(1) Ire Épître aux Corinthiens, chap. 15, vers. 39 et suiv.

Le corps humain, par l'effet de la résurrection glorieuse, atteindra une limite de perfection si sublime, il s'approchera si près de la nature des esprits, sauf l'intelligence, que la langue inspirée de l'Écriture ne peut plus le définir qu'en l'appelant *un corps spirituel*. Et quel est le physicien qui osera s'en étonner, lui qui est contraint par Dieu, ou, s'il l'aime mieux, par la nature, à cette confession : le granit et la lumière sont deux corps? Quel est le physicien qui osera se plaindre que le corps de Jésus-Christ tienne si peu de place à l'autel, lui qui est contraint par Dieu, ou, s'il l'aime mieux, par la nature, d'avouer qu'une goutte imperceptible de vapeur, en passant de l'état fluide à l'état liquide, tient quatorze mille fois moins de place qu'auparavant, sans qu'elle ait perdu son essence dans une si merveilleuse diminution? Et si l'on invoque la différence des corps organisés avec ceux qui ne le sont pas, quel est le physicien qui ne soit obligé de reconnaître dans le mystère de la génération humaine un corps humain tout entier sous un volume qui défie la perspicacité de l'œil? C'est que la quantité matérielle n'est dans les corps qu'un accident variable, et que Dieu, s'il lui plaît, peut la réduire à l'infiniment petit.

Mais, direz-vous, quelle que soit la subtilité de la chair passée à l'état spirituel, comment concevoir que celle de Jésus-Christ, qui est toujours une véritable chair, contenue sous sa forme naturelle et dans un espace déterminé, puisse être présente à la fois en une multitude de lieux, et se communiquer réellement et substantiellement, comme le veut la foi, aux fidèles du monde entier dans le même moment ! Si l'espace n'est pas une chimère et la distinction des êtres une illusion, comment concevoir qu'un même corps occupe en même temps des lieux séparés par d'immenses intervalles, qu'il soit au ciel et sur la terre, en repos et en mouvement, et toujours néanmoins en possession de son identité et de son unité? Messieurs, saint Thomas d'Aquin est de votre avis : il ne croit pas qu'un corps puisse remplir à la fois plusieurs lieux distincts, et que ce soit par un effet de translation que celui de l'Homme-Dieu siége véritablement dans ses tabernacles, sur tous les autels de la chrétienté. Je ne vous exposerai pas sa doctrine à ce sujet; elle est difficile à entendre, et j'aime mieux me servir d'une explication plus simple, que l'Église n'a point désapprouvée, et que les découvertes de la science ont peut-être éclaircie dans ces derniers temps.

Tout corps est doué d'irradiation, c'est-à-dire d'une expansion de lui-même hors de lui, par laquelle, sans rien perdre de ce qu'il est, il projette au loin sa substance, sa forme et sa vie. Comme un édifice, frappé de la lumière, vient se peindre avec toutes ses parties les plus délicates et les moins visibles sur la feuille de métal qui lui est présentée, ainsi, d'une manière latente ou manifeste, tout corps rayonne autour de lui. Et s'il est permis d'en douter pour quelques-uns, il est impossible de ne pas le reconnaître dans les fluides qui peuplent invisiblement l'espace, et où s'abreuve la vie universelle. Combien plus doit-il en être ainsi du corps arrivé par la résurrection à la splendeur de l'incorruptibilité, et surtout du corps de Jésus-Christ, lequel n'est pas seulement au plus haut degré de la transfiguration de la nature par la grâce, mais possède encore le souffle tout-puissant de la divinité! Qui pourrait, s'il en a le désir, arrêter en lui le mouvement de l'irradiation, et d'une irradiation intégrale, contenant sa substance, sa forme, sa vie, toute sa véritable chair pleine de son âme et du Verbe divin? Le soleil nous envoie bien de la sorte, du haut du firmament, une lumière qui est tout ce qu'il est, sauf la quantité; mais la quantité matérielle, nous l'avons dit, n'est qu'un accident des corps, et le plus ou le moins n'ajoute rien à leur essence et n'en retranche rien. La lumière est la lumière, l'or est l'or, et en quelque mesure qu'ils se donnent, et il est rigoureusement vrai de dire que le soleil, dans un seul de ses rayons, nous communique l'intégrité de son être. Que sera-ce de l'Homme-Dieu, de Celui que l'Écriture appelle *le Soleil de justice,* et qui, devenu le foyer de la vie régénérée, n'a pris notre chair que pour nous la rendre avec le bénéfice de sa mort et de sa résurrection? Quoi! un peu de boue suspendu dans l'espace épand sa substance, sa forme et sa vie, sur l'univers, et l'Homme-Dieu ne le pourrait point! Quoi! l'homme tout seul, si faible qu'il soit, trouve dans ses entrailles le secret de se dédoubler pour communiquer sa substance, sa forme et sa vie à un autre que lui, et l'Homme-Dieu ne le pourrait point! Sans doute, ce ne sont là que des images et des comparaisons; mais les images et les comparaisons sont des avertissements de la nature à l'orgueil, un doute proposé à l'intelligence par Celui qui a semé tant de mystères dans le monde visible, et qui sans doute a pu pour nous sauver plus qu'il n'a fait pour nous créer.

Oui, comme il y a un pain de la nature, il y a un pain de la grâce ; comme il y a un pain de la vie mortelle, il y a un pain de la vie éternelle. Je crois à Jésus-Christ quand il me dit : *Je suis venu pour leur donner la vie* (1). Et j'y crois encore quand il me dit : *Je suis le pain vivant descendu du ciel* (2). J'ouvrirai ma bouche, et j'y recevrai ce pain céleste sans m'étonner : car de quoi m'étonnerais-je? Est-ce que ma bouche n'est pas un organe spirituel préparé d'avance pour de sublimes opérations? Est-ce que mon âme ne l'habite point? Est-ce que la vérité ne sort pas de ses lèvres entr'ouvertes avec le flot sacré de la parole? Pourquoi la chair transfigurée de l'Homme-Dieu ne passerait-elle point par les portes où passe la vérité qui vient de lui? O bouche de l'homme, vase mystérieux, ouvre-toi pour recevoir le Dieu qui t'a fait, le Dieu dont tu parles, le Dieu qui connaît les sentiers pour aller à ton âme et y commencer l'embrassement substantiel qui se consommera dans l'éternité ! Ouvre-toi sans crainte et sans orgueil : sans crainte, parce que le Dieu qui vient à toi est doux et humble; sans orgueil, parce que tu n'as point mérité de le toucher d'aussi près. Ouvre-toi pour manger la chair du Fils de l'homme et pour boire son sang : ce sont les termes exprès dont il s'est servi pour te convier à ce festin. Il n'en a point eu peur, il lui a plu d'être hardi dans ce mystère plus qu'en aucun autre, afin de nous rassurer par l'effrayante nudité de son langage. Il nous a dit : Mangez et buvez; mangez ma chair, buvez mon sang. Et s'il est des disciples qui se sont épouvantés de son discours et qui lui ont répondu : *Cette parole est dure, et qui pourra l'entendre* (1)? s'il en est d'autres qui l'ont quitté pour ne plus le recevoir, l'humanité n'a point obéi à leur faiblesse, ni à leur trahison : elle est venue au banquet de la grâce, elle a dressé des tables, elle a bâti des monuments magnifiques pour couvrir d'ombre et de gloire le pain dont le Fils de Dieu avait dit : *Ceci est mon corps.* Elle a cru que puisqu'une mère peut porter son fils dans ses entrailles et le nourrir encore de sa substance après l'avoir mis au monde, il n'était pas impossible à Dieu d'avoir la même puissance dans la même tendresse, et de renouveler entre nous et lui les miracles de la maternité. Enfin tout a cédé, quelle qu'en soit la raison, à cette parole : *Mangez et buvez.* Le genre humain a mangé en adorant sa nourriture; il a bu en adorant son breuvage : la folie de la foi a égalé la folie de la charité.

---

(1) Saint Jean, chap. 10, vers. 10.

(2) Ibid., chap. 6, vers. 51.

Il le fallait bien, puisque après tout le premier et le dernier mot de notre destinée a toujours été de nous unir à Dieu dans la perfection et la béatitude de son éternelle vie. Au-dessous de ce terme l'homme n'est rien encore, et si grands que soient les prodiges d'alliance qui se sont vus entre Dieu et lui, ce ne sont pourtant que des signes, des préparations, des avant-coureurs, ce qu'est l'ombre du matin à la clarté du midi. Le jour viendra où la chair même du Verbe divin ne sera plus pour nous une nourriture suffisante; nous nous en souviendrons comme les Israélites parvenus à la terre promise se souvenaient de la manne du désert. L'arche sainte en conservait la mémoire dans un vase d'or, mais l'enfant d'Abraham n'en subsistait plus. Il mangeait sous sa vigne et sous son figuier les fruits de la patrie, et buvait joyeux aux sources de la montagne de Sion. Ainsi parvenus à notre tour au delà du Jourdain, nous y retrouverons dans l'incorruptibilité la chair du Christ, notre bien-aimé Sauveur; nous toucherons de nos lèvres ses mains bénies, nous nous rassasierons à ses pieds des baumes lointains de son sacrifice; nous nous dirons dans un langage que nous ne savons pas encore : Voilà Celui qui nous a aimés jusqu'à mourir! Mais lors même qu'il nous plairait de manger sa chair et de boire son sang, par un souvenir de nos délices passées, nous ne pourrions rassasier notre cœur à ce foyer de notre ancienne vie : Dieu seul, Dieu vu face à face, Dieu possédé dans sa substance, Dieu coulant dans nos entrailles comme un fleuve sans rivages, voilà quel sera notre dernier banquet, le banquet du vin nouveau et éternel dont Jésus-Christ disait dans la nuit de la cène : *Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce que je le boive de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père* (1).

---

(1) Saint Jean, chap. 6, vers. 61.

---

(1) Saint Matthieu, chap. 25, vers. 29.

Tel sera le terme : jusque-là nous ne pouvons nous incorporer à Dieu que par Jésus-Christ, comme Jésus-Christ ne s'est incorporé à nous que par la Vierge Marie. Là est notre espérance avec notre foi ; là je vous laisse, à ce point où finit le dogme, et où la vérité, en échange de sa lumière, vous demande la vertu. Peut-être la Providence m'accordera-t-elle de vous ouvrir cette seconde voie, c'est ma crainte et mon désir : ma crainte, parce que je me défie de moi ; mon désir, parce que je vous aime. Mais encore qu'une nouvelle carrière me fût préparée par Dieu et par mon dévouement pour vous, je ne puis me défendre de vous parler comme si je vous adressais des adieux. Permettez-le-moi, non comme un pressentiment de l'avenir, mais comme une consolation.

Je dis une consolation, parce que j'éprouve en moi deux sentiments contraires : l'un de joie, d'avoir achevé avec vous une œuvre utile au salut de plusieurs, et de l'avoir achevée dans un siècle que l'on a nommé le siècle des avortements ; l'autre de tristesse, en songeant qu'une œuvre ne s'achève pas par un homme sans qu'il y laisse la plus belle partie de soi-même, les prémices de sa force et la fleur de ses ans. Le Dante commence ainsi sa divine épopée : « Au milieu du chemin de la « vie, je m'éveillai seul dans une forêt profonde. » Je suis parvenu, Messieurs, à ce milieu du chemin de la vie, là où l'homme se dépouille du dernier rayon de sa jeunesse, et descend par une pente rapide aux rivages de l'impuissance et de l'oubli. Je ne demande pas mieux que d'y descendre, puisque c'est le sort que l'équitable

Providence nous a fait ; mais du moins, à ce point de partage des choses, d'où je puis voir encore une fois les temps qui vont finir, vous ne m'envierez pas la douceur d'y jeter un regard, et d'évoquer devant vous, qui fûtes les compagnons de ma route, quelques-uns des souvenirs qui me rendent si chers et cette métropole et vous.

C'est ici, quand mon âme se fut rouverte à la lumière de Dieu, que le pardon descendit sur mes fautes, et j'entrevois l'autel où, sur mes lèvres fortifiées par l'âge et purifiées par le repentir, je reçus pour la seconde fois le Dieu qui m'avait visité à l'aurore première de mon adolescence. C'est ici que, couché sur le pavé du temple, je m'élevai par degrés jusqu'à l'onction du sacerdoce, et qu'après de longs détours où je cherchais le secret de ma prédestination, il me fut révélé dans cette chaire que, depuis dix-sept ans, vous avez entourée de silence et d'honneur. C'est ici qu'au retour d'un exil volontaire, je rapportai l'habit religieux qu'un demi-siècle de proscription avait chassé de Paris, et que le présentant à une assemblée formidable par le nombre et la diversité des personnes, il obtint le triomphe d'un unanime respect. C'est ici qu'au lendemain d'une révolution, lorsque nos places étaient encore couvertes des débris du trône et des images de la guerre, vous vîntes écouter de ma bouche la parole qui survit à toutes les ruines, et qui, ce jour-là, soutenue d'une émotion dont nul ne se défendait, fut saluée de vos applaudissements. C'est ici, sous les dalles voisines de l'autel, que reposent mes deux premiers archevêques, celui qui m'appela tout jeune à l'honneur de vous enseigner, et celui qui m'y rappela, après qu'une défiance de mes forces m'eut éloigné de vous. C'est ici, sur ce même siége archiépiscopal, que j'ai retrouvé dans un troisième pontife le même cœur et la même protection. Enfin, c'est ici qu'ont pris naissance toutes les affections qui ont consolé ma vie, et qu'homme solitaire, inconnu des grands, éloigné des partis, étranger aux lieux où se presse la foule et se nouent les relations, j'ai rencontré les âmes qui m'ont aimé.

O murs de Notre-Dame, voûtes sacrées qui avez reporté ma parole à tant d'intelligences privées de Dieu, autels qui m'avez béni, je ne me sépare point de vous; je ne fais que dire ce que vous avez été pour un homme, et m'épancher en moi-même au souvenir de vos bienfaits, comme les enfants d'Israël, présents ou en exil, célébraient la mémoire de Sion. Et vous, Messieurs, génération déjà nombreuse en qui j'ai semé peut-être des vérités et des vertus, je vous demeure uni pour l'avenir comme je le fus dans le passé : mais si un jour mes forces trahissaient mon élan, si vous veniez à dédaigner les restes d'une voix qui vous fut chère, sachez que vous ne serez jamais ingrats, car rien ne peut empêcher désormais que vous n'ayez été la gloire de ma vie et que vous ne soyez ma couronne dans l'éternité.

DÉCLARATION

Quoique j'aie enseigné constamment sous l'autorité et en présence des archevêques de Paris, et que jamais ma doctrine n'ait été de leur part l'objet d'une critique ou d'un avertissement; quoique cette même doctrine, publiée par la voie de la presse, n'ait excité ni un reproche ni une discussion : cependant, de peur qu'il ne me soit échappé, en traitant un si grand nombre de questions théologiques, quelque erreur involontaire, ce que je dois présumer de ma faiblesse et ce que je présume volontiers, je déclare soumettre mes Conférences à l'Église catholique, dont je suis l'enfant, et en particulier à la sainte Église romaine, la mère et la maîtresse de toutes les Églises, en qui réside la plénitude de l'autorité fondée sur la terre par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je déclare aussi de nouveau ne pas reconnaître les prétendues reproductions qui ont été faites de mes

Conférences par divers recueils périodiques, quels que soient leur forme et leur nom. Je proteste encore une fois contre cette violation de la propriété littéraire, dont le résultat est de mettre sous le nom d'un prédicateur des discours mal saisis par la sténographie au milieu d'un auditoire immense, et non moins mal corrigés par les auteurs de cette spéculation. Si jamais la doctrine contenue dans ces pièces était attaquée, je déclare en décliner la responsabilité comme d'une œuvre qui ne m'appartient pas, et dont on ne pourrait me rendre solidaire que par une violation de tout droit et de toute équité.

Nancy, au couvent de Notre-Dame-du-Chêne, le 15 octobre 1851.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêcheurs.

TABLE

ANNÉE 1849. — DU COMMERCE DE L'HOMME AVEC DIEU.

Cinquante-troisième Conférence. — Du commerce surnaturel de l'homme avec Dieu. 3
Cinquante-quatrième Conférence. — De deux objections contre le commerce surnaturel de l'homme avec Dieu. . 33
Cinquante-cinquième Conférence. — De la nécessité du commerce surnaturel de l'homme avec Dieu. 66
Cinquante-sixième Conférence. — De la prophétie. . . . 90
Cinquante-septième Conférence. — Du mystère en tant qu'objet de la prophétie. 118
Cinquante-huitième Conférence. — De l'acte humain correspondant à la prophétie. 142
Cinquante-neuvième Conférence. — Du sacrement. . . . 170

ANNÉE 1850. — DE LA CHUTE ET DE LA RÉPARATION DE L'HOMME.

Soixantième Conférence. — Du concours de la nature et de la grâce dans l'homme primitif. 195
Soixante et unième Conférence. — De l'épreuve. . . . 220
Soixante-deuxième Conférence. — De la tentation. . . . 243
Soixante-troisième Conférence. — De la chute. 269
Soixante-quatrième Conférence. — Des signes de la chute dans l'humanité. 298
Soixante-cinquième Conférence. — De la transmission de la chute à l'humanité. 326
Soixante-sixième Conférence. — De la réparation. . . . 351

ANNÉE 1851. — DE L'ÉCONOMIE PROVIDENTIELLE DE LA RÉPARATION.

SOIXANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE. — De la réalité du gouvernement divin. 381

SOIXANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE. — Des lois fondamentales du gouvernement divin. 412

SOIXANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE. — De la distribution des grâces aux âmes dans le gouvernement divin. . . . 445

SOIXANTE-DIXIÈME CONFÉRENCE. — De la distribution des grâces à l'humanité dans le gouvernement divin. . . 478

SOIXANTE ET ONZIÈME CONFÉRENCE. — Des résultats du gouvernement divin. 509

SOIXANTE-DOUZIÈME CONFÉRENCE. — De la sanction du gouvernement divin. 543

SOIXANTE-TREIZIÈME ET DERNIÈRE CONFÉRENCE. — De l'incorporation du Fils de Dieu à l'humanité, et de l'homme au Fils de Dieu. 570

Tours. — Impr. Mame.